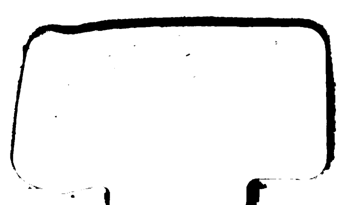




4447
15

HISTOIRE
DES
AMAZONES.

HISTOIRE
DES
AMAZONES
ANCIENNES ET MODERNES,

Enrichie de Médailles,

Par M. l'Abbé GUYON.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez JEAN VILLETTE, ruë S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à la Croix d'Or & à S. Bernard.

M. DCC XL.

Avec Aprobation & Privilége du Roi.

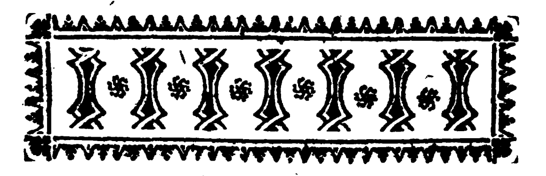


TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans la prémiere Partie de l'Hiſtoire des Amazones.

Fin de la Table.



PRÉFACE.

UN intervalle de loiſir a donné ocaſion à cette Hiſtoire des Amazones. Je n'ignorois pas que trois Ecrivains avoient déja touché le même ſujet ; mais la maniere dont ils l'ont traité m'a ſervi de motif pour y revenir. La Diſſertation de Goropius eſt l'ouvrage d'un Savant hériſſé, plein d'idées extraordinaires & d'étimologies bizarres. On voit beaucoup plus d'ordre, de jugement & d'érudition

dans celle de Monſieur Petit ; mais l'une & l'autre ſont latines, & par conſéquent ne peuvent convenir qu'à un certain nombre de perſonnes. L'Ouvrage de ce ſavant Médecin a été traduit par un Hollandois, qui n'avoit jamais apris notre Langue que dans les Païs-Bas ; auſſi n'eſt-il pas poſſible d'en ſoutenir la lecture.

Le Stile d'une Diſſertation n'eſt pas du goût de tout le monde. J'y comprens même ceux qui ſont en état de l'entendre. Il eſt infiniment plus facile d'écrire dans le genre de Diſſertation que de réduire la même matiere en Hiſtoire Fran-

çoiſe qui plaiſe au commun des Lecteurs. Pour la premiere, il ne faut que quelques liaiſons ou tranſitions plus ou moins naturelles, au moïen deſquelles on entaſſe paſſages ſur paſſages, Grecs ou Latins, que l'Auteur tranſcrit tels qu'il les trouve dans les Originaux. On a bientôt recüeilli ces ſortes de mémoires quand on connoît un peu les ſources. Mais on peut les comparer aux matériaux d'un bâtiment. Il en coute pour les amaſſer, & ils deviennent inutiles & embaraſſans juſqu'à ce que la main de l'Ouvrier les ait mis en œuvre, & c'eſt ici le plus difficile. Combien de gens ont paſſé

leur vie à rechercher des mémoires dont ils n'ont jamais su faire usage ni pour eux ni pour les autres ?

Ces Dissertations latines sont donc d'une foible ressource pour la Société, quoique souvent elles éclaircissent des matieres très intéressantes. Une Histoire Françoise paroîtra moins savante & sera néanmoins beaucoup plus difficile. Il ne s'agit pas ici de copier plusieurs lambeaux des Anciens ; il faut les traduire avec goût, élaguer ce qu'ils ont d'inutile ou d'étranger, démêler le vrai d'avec le faux, arranger les faits véritables, refondre en un seul corps les en-

droits disparates, leur donner du stile, les réduire à une narration naturelle & coulante, attacher le Lecteur par les graces & la netteté du récit. Tels sont les devoirs de l'Historien, qu'il est très-difficile de remplir à ce dégré de perfection que demanderoit la délicatesse de notre siecle. Mais on ne rejette pas tous les portraits qui ne sont point d'*Apelle*.

J'ai mieux aimé faire cette Histoire des Amazones plus courte, que de m'exposer à la rendre seche & ennuieuse par des recherches & des discussions critiques qui n'auroient été goutées au plus que des Sa-

vans. Le peu qu'il y en a n'embarrasse point le fil du discours. Il ne paroît qu'au bas des pages, pour citer mes sources & mes garants, en montrant que je n'ai rien dit de moi-même sur un sujet que bien des gens regardent comme fabuleux plûtôt par préjugé que par l'effet d'un examen solide & sincere.

Cette prévention presque générale contre la réalité des Amazones a été le premier motif qui m'a déterminé à écrire leur Histoire. Soit qu'on ignore ce que toute l'Antiquité nous a transmis sur leurs guerres & sur leurs établissemens, soit qu'on le prenne

pour des fictions poëtiques, on ne peut se persuader que ces illustres Guerrieres aient jamais existé dans le monde telles qu'on les dépeint, & en conséquence on s'inscrit en faux contre tout ce que les meilleurs Auteurs & les monumens les plus incontestables nous en aprennent. On devine aisément le principe qui entretient dans cette idée peu avantageuse. Mais il est injuste de juger & de mépriser tout un sexe pour des foiblesses qui sont particulieres & personnelles.

Si elles étoient générales au point de ne pouvoir jamais souffrir d'exception, il fau-

droit donc auſſi nier ce que nous liſons dans les Hiſtoires du moyen & du dernier âge ſur des Princeſſes qui ont gouverné des Royaumes & des Empires floriſſans avec une ſageſſe qui certainement les fait marcher de pair avec les plus grands Princes, & cela dans des circonſtances extrêmement critiques. Cette Préface eſt deſtinée à en donner quelques exemples, pour préparer à l'Hiſtoire des Amazones, & pour faire voir que ce que l'on en dit ne ſort point des bornes de la vraiſemblance.

L'Impératrice Iréne. L'Empire d'Orient étoit menacé des plus fatales révolutions quand l'Impératrice Iréne

monta ſur le Trône de Conſtantinople. Le dedans étoit cruellement agité par l'héréſie des Iconoclaſtes, que deux Empereurs violens avoient établie & ſoutenuë avec une fureur qui n'a point d'exemple, & la crainte des ſuplices affreux que l'on renouvelloit chaque jour, l'ignorance, l'eſpoir d'attirer les faveurs du Prince avoient fait une infinité de prévaricateurs. Trois Patriarches Schiſmatiques, & un grand nombre d'Evêques étoient devenus les plus ardens prédicateurs de l'Héréſie; nul crime n'étoit puni avec tant de rigueur que le culte convenable rendu aux Saints & à leurs

Images. Au-dehors c'étoien des Ennemis redoutables qu enlevoient les plus belles Pro vinces de l'Empire. Les Lom bards avoient depuis peu enva hi tout ce qui lui restoit en Ita lie; & les Sarazins faisoient er Orient des progrès continuels de tems en tems ils venoient insulter l'Empereur jusqu'au portes de Constantinople.

Iréne mit la paix dans l'E glise & la tranquillité dans l'E tat. Nous ne ferons ici qu'a bréger ce que nous en avons dit dans un autre (a) Ouvrage. Après la mort de Léon Porphyrogénite, cette Princesse,

(a) HISTOIRE ROMAINE BYZANTINE, sous le nom de *Laurent Echard*. Tome XI.

habile dans l'art de manier les esprits & de les amener à ses fins, sut gagner l'affection des Grands. Ils la proclamerent Impératrice avec son fils Constantin, âgé de neuf ans, & la suplierent de prendre en main les rênes de l'Empire. Placée sur le Trône des Césars, elle commença par affermir son autorité, jettant les fondemens d'une domination qu'elle avoit dessein de prolonger au-delà des années de sa Régence, & de ne quitter qu'avec la vie. Elle découvrit que quelques Sénateurs pensoient aux moïens de donner la pourpre à Nicéphore frere de Léon l'Isaurien; elle les fit fraper de verges &

les exila en différentes Iles, pour dissiper leurs projets avec eux. Elle fit ordonner Prêtres deux Oncles du jeune Empereur, parce qu'on les soupçonnoit d'aspirer à la Couronne. Son objet fut de montrer un grand respect pour les Images, & de mériter de plus en plus, l'attachement du Peuple, qui soupiroit après un regne plus doux que les précédens. Elle réussit dans ce projet & dans les autres ; & ses succès la firent regarder comme une Princesse digne de commander aux Romains.

Les plus cruels ennemis de l'Empire la redoutoient du fonds même de son Palais. Le

choix qu'elle savoit faire de ceux à qui elle confioit le commandement de ses Armées & la sagesse des ordres qu'elle leur donnoit lui assuroient toujours la victoire. Elpidius Gouverneur de Sicile fit soulever l'Ile entiere en y arrivant. Iréne envoia le Général Théodore contre lui. Celui-ci battit les Rebelles, les obligea à rentrer sous l'obéïssance, & leur Chef à se jetter parmi les Sarazins d'Afrique, qui le reçurent avec honneur. Ces Peuples, toujours attentifs à profiter des moindres révolutions qui arrivoient à l'Empire, étoient entrés dans les Provinces de l'Asie Mineure, où ils avoient

forcé plusieurs places, & commis d'affreux ravages. Iréne fit marcher contre eux une puissante armée, qui les défit entierement, & força le Calife Mahadi, le troisiéme des Abbassides à lui demander la paix.

Elle donna à l'Impératrice la facilité de tourner ses armes contre d'autres Ennemis non moins redoutables. Les Sclavons avoient pénetré jusques dans la Thessalie & la Grece, où ils s'étoient emparés des meilleures places. Iréne leur enleva dans une campagne tous ces avantages qu'ils ne croioient jamais perdre. Elle envoia contre eux le Patrice Staurace, aussi grand Capitaine

que zélé Sujet. Les ayant battus en plusieurs rencontres, il les repoussa jusques sur leurs confins, & retourna à Constantinople, chargé de leurs dépoüilles & suivi d'un grand nombre de prisonniers. Pour récompenser sa bravoure & donner un sujet d'émulation aux Officiers Généraux, l'Impératrice lui acorda tous les honneurs du triomphe.

Une suite de prospérités aussi éclatantes lui inspira de demander en mariage pour le jeune Empereur la fille de Charlemagne, qu'une multitude de victoires avoit rendu le plus grand Monarque qu'eût jamais possédé la Nation des

François. Elle eſpéroit par cette alliance faire rentrer dans l'Empire ce que les Lombards lui avoient enlevé en Italie. Charles accepta avec joie les propoſitions de l'Impératrice. Mais un retour ſur ſes propres intérêts la fit changer de réſolution, & la détermina à marier l'Empereur à une jeune Arménienne, d'une rare beauté, mais qui n'avoit ni naiſſance ni eſprit; eſpérant qu'elle la tiendroit toujours dans le reſpect, la crainte & la ſoumiſſion.

Quoiqu'elle parût livrée ſans réſerve aux affaires de l'Etat, elle n'étoit pas moins occupée de celles de la Religion. Au-

tant il avoit fallu répandre de ſang pour établir l'erreur, autant il étoit difficile de ramener tout le monde à la vérité. La plûpart des Evêques ou des Grands de l'Empire qui avoient adopté l'héréſie de Léon & de ſon fils Copronyme, s'étoient enfin perſuadés que le culte des Images tenoit de l'Idolâtrie, ou ils avoient honte de ſe rétracter. Iréne prit un ſage tempéramment qui ne pouvoit aigrir perſonne, & qui devoit ramener les eſprits comme d'eux-mêmes. Elle laiſſa à chacun la liberté de ſuivre ſa conſcience & ſes lumieres ſur les conteſtations préſentes, & elle révoqua l'Edit que Co-

pronyme avoit donné po
deffendre d'embrasser l'Et
Monastique. Elle profita d
derniers sentimens de Paul P
triarche de Constantinople
qui abjura l'erreur avant
mort ; & elle fit élire en sa pl
ce Tharasius inviolablemen
attaché au dogme de l'Eglise
& qui n'accepta qu'à cond
tion qu'on assembleroit u
Concile Général. La Princes
en écrivit aussi-tôt au Pap
Adrien, & elle manda à tou
les Evêques d'Orient de se ren
dre à Constantinople. Ma
lorsqu'on voulut procéder
l'ouverture du Concile, de
Officiers, animés par des Evê
ques Iconoclastes, exciterer

les Soldats à empêcher que les Catholiques s'assemblassent. Ils entrerent dans l'Eglise l'épée à la main, menaçant de tuer le Patriarche & les Prélats Orthodoxes s'ils changeoient ce qui avoit été ordonné. Ils ne respecterent pas même la présence de l'Empereur & de l'Impératrice qui étoient aux Tribunes, ils insulterent les Gardes que l'on envoya pour les arrêter, & ils suspendirent, près de huit mois la tenue du Concile. Iréne ne jugea pas à propos d'user de son autorité pour châtier les séditieux ; elle aima mieux dissimuler jusqu'à ce que leur violence fut ralentie. Voyant néanmoins que

l'eſprit de fureur continuoit elle transfera le Concile à Nicée en Bithynie, où l'erreur fut proſcrite par ſes ſoins, la verité reconnuë, & la paix renduë à l'Egliſe.

Nous ne diſſimulerons point qu'Iréne en perdit la gloire quelques années après par les ſuites funeſtes de l'ambition à laquelle elle ſe livra. Mais jusqu'à ce travers fatal, qui pouvoit ne pas arriver, la ſageſſe, la prudence & l'activité de ſon régne l'avoient égalée aux Princes que nous exaltons le plus.

Le ſceptre de l'Empire d'Orient tomba une ſeconde fois entre les mains de deux fem-

mes qui ne lui firent rien perdre de ſa force & de ſa majeſté. Quoique Zoë & Théodora ne fuſſent pas ſans défauts, elles régnerent avec nobleſſe, & le peuple s'aplaudit d'être ſous leur domination. Pendant qu'elles partagérent les honneurs du trône on remarqua que tout ſe paſſoit au palais avec autant de décence, d'ordre & de reſpect, que s'il eût été ocupé par un grand Prince. La garde étoit auſſi nombreuſe & auſſi éxacte, le cortége étoit le même; on donnoit les audiences acoûtumées; la juſtice y étoit renduë ſans aucun égard, on traitoit de même avec les Am-

baſſadeurs; les Sénateurs & les Magiſtrats faiſoient leur cour réguliérement & relevoient la majeſté du trône. On ne vit ni jalouſie ni rivalité entre les deux Imperatrices.

Théodora fut mariée à Conſtantin Monomaque, elle lui ſurvêcut & ſe vit ſeule en poſſeſſion de la couronne. Comme elle étoit alors plus que ſeptuagénaire, on voulut lui inſpirer de choiſir un homme, qui revêtu de la pourpre, partageroit avec elle le poids du gouvernement. Elle trouva mauvais qu'on ne la crût plus capable de tenir encore d'une main aſſurée les rênes de l'Empire, & pour convaincre du

contraire, elle fit au-delà de ce que ses forces lui permettoient, quoique l'esprit fournît à tout. Elle soutenoit une audience de plusieurs heures sans paroître fatiguée; elle y recevoit les Ambassadeurs; elle y écoutoit tous les particuliers avec attention, elle répondoit à leurs demandes, elle jugeoit avec équité les contestations qui s'élevoient parmi eux. Jamais on ne sut mieux réunir l'art de se faire craindre & celui de se faire aimer. Les Officiers Généraux étoient parfaitement soumis à ses ordres, & les troupes toûjours prêtes à lui obéïr. Les Turcs qui n'avoient point

apréhendé Monomaque vainqueur des Patzinaces, n'oférent entrer fur les terres de l'Empire gouverné par une femme. Le peuple l'aimoit pour fon équité, & pour la douceur de fon gouvernement. On fouhaitoit qu'il eût commencé plûtôt, & pouvoir fe flatter qu'il dureroit long-tems. Mais la feconde année d'un régne auffi heureux fut la derniere de fa vie.

L'ANGLETERRE, qui n'a pas jugé les femmes indignes de manier le fceptre en leur nom & par leurs propres mains, a éprouvé dans elles autant de prudence, de politique, d'habileté, de pénétration d'ef-

prit,

prit, de force & de grandeur d'ame ; qu'elle en avoit vû dans les plus grands Rois depuis le commencement de la Monarchie Anglicane. Nous ne citerons que celles qui ont régné dans les derniers siécles, & qui par conséquent sont plus connuës.

Lorsqu'une partie de la France étoit sous la domination des Anglois par les incursions & les ravages qu'ils y avoient commis, on négocia une tréve entre les deux Couronnes, & elle fut confirmée par le mariage de Marguerite d'Anjou, fille de René d'Anjou, qui portoit le titre de Roi de Sicile, & elle épousa Henri VI.

Roi d'Angleterre. La Princesse étoit niéce de la Reine de France femme de Charles VII le Victorieux. Le Comte de Suffolck, qui ménageoit cette alliance, cherchoit une Princesse d'un mérite & d'un génie distingué, qui pût supléer à l'incapacité de Henri son époux, & il trouva ces qualité dans Marguerite d'Anjou. C'étoit un esprit vif, hardi, pénétrant, ferme & incapable de s'effraier des opositions ni des difficultés qui pouvoient se rencontrer dans l'exécution d'un projet.

Quoique ses nôces eussent été célébrées à Tours par Procureur au mois de Novembr

1444. elle ne se rendit en Angleterre qu'au mois de May de l'année suivante. Dès qu'elle connut le caractere d'esprit du Roi, elle s'en rendit bientôt la maîtresse absoluë, & se lia très-étroitement avec le Comte de Suffolck, le Cardinal de Winchester, & l'Archevêque d'Yorck, qu'elle estima dignes de sa confiance, & propres à la soutenir contre le Duc de Glocester, qui s'étoit oposé à son mariage, & qui avoit un grand crédit dans le Roïaume, & en France, où il étoit en qualité de Régent ou Vice-Roi des païs conquis. Ce rival puissant & jaloux de la Couronne repassa en Angle-

terre, & suscita une factio
redoutable contre la Rein
Le peuple de Londre étc
prêt à courir aux armes po
la chasser du palais & de
ville, quand le Duc fut tro
vé mort dans la prison où
Reine l'avoit fait enferm
On l'exposa pendant plusieu
jours devant les deux Chan
bres du Parlement, & qu
ques recherches que l'on f
on ne trouva sur son co
aucune marque de violen
Mais on n'en fut pas mo
persuadé que sa mort étoit l
xécution des ordres de M
guerite & de ses Ministres.
le perdit quelque tems ap
deux de ceux-ci, le Cardi

& le Comte de Suffolck, qui eut la tête tranchée.

La mort du Duc de Glocester héritier présomptif de la Couronne donna des espérances au Duc d'Yorck de pouvoir y parvenir, comme étant de la branche régnante. Les préventions que l'on avoit contre la Reine le déterminerent à se mettre à la tête des mécontens, dont il forma une armée, avec laquelle il se présenta aux portes de Londre, qui lui furent ouvertes après la défaite des troupes du Roi. Une espece de réconciliation qui se fit ensuite suspendit le bruit des armes, mais ne diminua rien de la haine & de

l'ambition du Duc. La Rein
pénétrant ses desseins s'y op
soit de toutes ses forces, au
tant pour ses propres interê
que pour ceux du Roi & d
Prince son fils.

Après avoir manqué so
coup sur la personne du Du
qu'elle avoit voulu faire arr
ter avec ses partisans, elle fe
gnit de l'apréhender, & se r
tira en Ecosse. Le Duc pro
ta de son absence pour se fai
déclarer héritier de la Couro
ne par le Parlement & du co
sentement du Roi Henri. M
lorsqu'il se croïoit assuré da
ses espérances, & qu'il com
mençoit à exercer l'autor
souveraine, il aprit que

Reine étoit déja ſur les frontiéres d'Angleterre avec le Prince ſon fils & une armée de dix-huit mille combattans, qu'elle commandoit elle-même. Il partit auſſi-tôt de Londre avec quatre ou cinq mille hommes, croïant qu'il n'en falloit pas davantage pour arrêter la Princeſſe. Les nouvelles qu'il reçut dès les premiers jours de ſa marche lui aprirent qu'il s'étoit fait illuſion. Il ne vit point d'autre parti que de ſe renfermer dans ſon Château de Sandale, qui valoit une citadelle bien fortifiée. La Reine s'y rendit en diligence; & laiſſant la meilleure partie de ſon armée derriere une col-

line, elle alla se présenter de
vant les murailles de Sandale
insulter le Duc, le menacer, l
défier, & lui faire honte d
ce qu'un homme tel que lu
qui aspiroit à la Couronne, s'é
toit laissé enfermer par un
femme. Mais comme elle n'a
voit point d'artillerie, ell
étoit au désespoir de ne pou
voir ni attaquer la place, r
profiter de la supériorité qu'e
le avoit sur lui. Le Duc, o
piqué des reproches sanglar
qu'elle lui faisoit chaque jour
ou manquant de vivres dar
son Château, eut l'impruden
ce d'en sortir & de risquer l
sort d'une bataille avec le pe
de troupes qu'il avoit. Elles fu

tent entiérement défaites, & lui-même périt les armes à la main. Un Officier aïant trouvé son corps parmi les morts lui coupa la tête & la porta à la Princesse, qui la fit exposer au haut d'une lance sur les murailles d'Yorck.

Le Comte de la Marche, fils du Duc, étoit alors dans la Province de Galles à la tête de vingt mille hommes, qu'il se préparoit de mener au secours de son pere. Quand il aprit sa mort, il résolut de la venger aux dépens de sa vie. Sachant que la Reine s'avançoit du côté de Londre à grandes journées, il s'y rendit avant elle, il s'en fit ouvrir

les portes, & indiſpoſa telle
ment l'eſprit du peuple contr
la Princeſſe, qu'il le fit dé
clarer hautement contr'elle. I
convoqua le grand Conſeil
composé de tous les Evêques
Seigneurs Laïques, Gentils
hommes & Magiſtrats qui ſ
trouvoient à Londre. Edouard
ſon frere aîné, y repréſent
les droits qu'il avoit à la Cou
ronne, & perſonne n'oſan
le contredire, il en fut décla
ré légitime poſſeſſeur, & l
Roi Henri détrôné.

Il ſe retira en Ecoſſe ave
la Reine, qui y raſſembla dan
peu de jours une armée d
ſoixante mille hommes. Mais
ſon courage, ſes mouvemens

& son habileté ne purent résister qu'un tems à Edouard, qui avoit toutes les forces & toutes les ressources du Roïaume. Elle tomba enfin entre ses mains & elle seroit périe dans la Tour de Londre si le Roi Loüis XI. ne l'avoit rachetée. La gloire ou l'humiliation des Princes ne sont pas les endroits par lesquels on doit juger de leurs personnes. C'est en eux-mêmes & dans les circonstances critiques qu'il faut les envisager. Sur ce principe, personne ne fut plus digne du trône que Marguerite d'Anjou, & personne ne méritoit moins les malheurs qui terminérent sa carriere.

On peut lui joindre à c
égard la célébre & infortun
Jeanne Gray, dont les sei
timens sont uniques dans l'Hi
toire de son tems. Elle éto
petite fille de Marie sœur c
Henri VIII, Roi d'Angleterr
& fille de Henri Gray Duc c
Suffolck, qui pour son ma
heur la firent instruire suivan
les dogmes de la Religion Pr
tenduë réformée. Edouard V
fortement ataché aux mêm
erreurs, aima mieux frustre
injustement ses deux sœu
Marie & Elizabeth du dro
qu'elles avoient à la Couronn
que de prendre part à leur élé
vation, parce qu'elles étoien
Catholiques. Il leur préfér

Jeanne Gray, qui étoit en quelque sorte étrangére au sang roïal. Se sentant attaqué de la maladie dont il mourut, & ne laissant point d'enfans mâles, il la déclara héritiere du Sceptre, & ce transport fut ratifié par le conseil de la Nation. Le Duc de Northumberland, conducteur de cette affaire, fit en même tems épouser son fils par la Princesse, qui n'avoit alors que quinze à seize ans, mais déja douée des talens, des lumieres & des sentimens qui suposent l'âge parfait.

Deux jours après le décès d'Edouard, le Duc de Northumberland fit proclamer sa

Bru Reine d'Angleterre, ſui-vant le Teſtament du Roi ; & elle reçut le ſerment de fidé-lité du Conſeil, des Magiſ-trats & du peuple de Londre. Mais ſoit que la conſcience de cette jeune Princeſſe fût agi-tée de remords, ſoit qu'elle eût un ſecret preſſentiment de ſon malheur, elle n'accepta cette dignité qu'avec des répugnan-ces infinies & manifeſtes.

Marie, héritiere légitime de la Couronne, étoit à Hunſdon à vingt milles de Londre quand elle aprit la mort de ſon fre-re qu'on avoit voulu lui tenir cachée. Après avoir mis ſa per-ſonne en ſureté contre les en-trepriſes du Duc, elle ſe fit pro-

clamer Reine en differens endroits de l'Angleterre. Elle eut la ſatisfaction de voir les peuples s'y porter avec joie, & les Grands défendre ouvertement ſa cauſe.

Le pere de Jeanne abandonné de tout le monde, s'abandonna auſſi lui-même. Il alla dans l'apartement de ſa fille, pour l'exhorter à ſe départir de la Roïauté, & à rentrer dans ſon premier état. Jeanne l'écouta ſans changer de viſage, & lui dit : » Je ſuis plus flattée de cette propoſition que » je ne le fus lorſque, malgré » moi & par vos menaces, il » me fallut accepter cette di» gnité. Je fis une grande fau-

» te, & il m'en couta beaucou
» pour vous obéir & pour m
» conformer aux idées de m
» mere; mais à présent je suis le
» mouvemens naturels de mon
» cœur. C'est satisfaire mon in
» clination que de m'obliger
» quitter le trône, & à répare
» la faute d'autrui, s'il est vra
» qu'elle soit réparable par l'a
» veu que j'en fais, & par m
» seule abdication. « Aprè
avoir parlé ainsi, elle rentr
dans son cabinet, plus inquié
te du danger de sa vie, que
touchée de la perte de sa cou-
ronne.

Ceux qui atendoient de son
regne les honneurs & la fortu-
ne ne s'en détachérent pas si

aiſément. Pluſieurs cabalérent entr'eux pour la ſoutenir dans ſon état. Marie fut inſtruite de la conjuration qu'ils avoient formée ; elle fit arrêter les principaux, & les condamna à perdre la tête. Cette exécution s'étendit à plus de quatre-vingt perſonnes. Quoique les diſpoſitions de Jeanne duſſent la mettre à couvert d'une deſtinée auſſi cruelle, Marie jugea à propos de s'en défaire pour éteindre juſqu'aux prétextes des troubles & de la révolte. Après avoir porté contr'elle le même arrêt de mort que ſes défenſeurs avoient déja ſubi, elle lui envoïa un Théologien, pour lui perſuader de mourir Catho-

lique, & d'embrasser la vé
table Religion. Jeanne répc
dit qu'elle n'avoit pas assez
tems pour disputer sur c
questions de Théologie,
qu'elle croïoit plus conven
ble d'emploïer les momens q
lui restoient à demander
Dieu la grace d'une mort chr
tienne. Le Théologien cr
que Jeanne n'avoit parlé ain
que pour avoir ocasion de pro
longer sa vie; il alla trouver l
Reine, & obtint que son su
plice seroit différé de troi
jours. Il retourna en averti
Jeanne, il l'exhorta à l'enten-
dre, & à profiter de ce déla
pour entrer dans les sentimens
que l'Eglise universelle pro-

feſſoit. Elle lui répondit : » Je
» ne vous avois pas tenu ce
» diſcours pour le raporter à la
» Reine, ni pour vous faire
» croire que j'étois atachée à
» la vie. Depuis que vous m'a-
» vez quitté, j'en ai conçû un
» ſi grand dégoût, qu'unique-
» ment ocupée des biens éter-
» nels, je ne penſe plus qu'à
» la mort ; & puiſque c'eſt la
» volonté de la Reine, je m'y
» ſoumets volontiers.

Avant que d'être conduite au ſuplice, Gilfort ſon mari obtint la permiſſion de lui faire ſes derniers adieux. Mais Jeanne refuſa de le voir, & lui fit dire qu'une pareille entrevûë étoit plus propre à entre-

tenir la douleur qu'à donn
de la consolation. Elle ajoû
que dans peu elle seroit réun
à lui par des liens plus étroit
& qu'ils auroient la joie de
voir dans un état plus heureu.
Lorsqu'elle sortoit de la Tour
le Gouverneur la pria de lu
laisser quelque chose qui pû
le faire ressouvenir d'elle. Pou
le contenter, elle demand
des tablettes, & écrivit en
Grec, en Latin & en Angloi
(car elle possédoit ces troi
Langues) trois courtes réflé-
xions qui montroient son in-
nocence. Quoiqu'elle avouât
que son crime méritoit la mort,
elle marquoit cependant que
son ignorance auroit pu lui

servir d'excuse devant les hommes, sans que les loix en eussent été violées. En allant à la pla[illegible] où l'échafaud étoit dressé, [illegible] saluoit avec un visage tranquille ceux de sa connoissance qu'elle rencontroit sur le chemin, & se recommandoit à leurs prieres, sans quitter le Théologien, qu'elle tenoit par la main. Lorsqu'elle fut arrivée, elle l'embrassa avec politesse & modestie, & lui dit : » Je prie le Seigneur de récompenser par ses graces la bonté » que vous m'avez témoignée. » Je vous avouë qu'elle m'a été » plus sensible que les horreurs » de la mort, qui m'a toûjours » été présente depuis qu'on

» me l'a annoncée. « Se to
nant ensuite vers les assistai
elle leur exposa tout ce «
s'étoit passé à son sujet. [illegible]
» suis pas coupable, l[illegible]d
» elle, d'avoir aspiré à la Co
» ronne, mon crime est de 1
» l'avoir pas refusée avec ass
» de constance quand on m
» l'a offerte. Je servirai d'exen
» ple à la postérité que l'inno
» cence même ne peut justifie
» les actions contraires à l'E
» tat, & qu'on est crimine
» quand on se prête à l'ambi-
» tion & aux desirs déréglés
» des autres, quoique malgré
» soi.

Elle implora ensuite la mi-
sericorde du Seigneur, & s'é-

tant décoëffée avec le secours de ses femmes, elle dénoüa elle-même ses cheveux, s'en couvrit le visage, & baissa la tête sous le tranchant du bourreau. Telle fut la destinée de Jeanne Gray, illustre par sa haute naissance, plus illustre encore par sa grande ame. Pour satisfaire l'ambition d'un beau-pere & d'une mere impérieuse, elle prit le fatal nom de Reine, qui ne lui fit faire qu'un pas du trône à l'échafaud, où elle expia le crime d'autrui. Le seul qu'on puisse lui reprocher fut un trop grand atachement aux erreurs qu'elle avoit eu le malheur de succer avec le lait. Mais ce défaut n'empêche pas de dire

qu'on ne voit point d'hom
même dans la maturité d
ge, montrer plus de s
ment, de justice, de for
d'intrépidité que cette Prin
se infortunée en fit paroît
seize ans. Le Roïaume en p
voit atendre autant que
plus grands Princes, soit p
les siences, soit pour la glo
de l'Etat, si elle avoit joui p
siblement de la Couronne.

Il est difficile d'excuser
conduite de Marie pour s'
assurer la possession, & po
détruire l'erreur qui s'étoit i
troduite en Angleterre sous
regne de Henri son pere. Néa
moins à l'envisager du côté d
la politique, ses ennemis le
plu

plus déclarés sont obligés de reconnoître en elle une fermeté, une étenduë & une supériorité de génie qui auroient brillé sur le trône d'Angleterre dans toute autre circonstance.

Mais toutes ces belles qualités disparoissent quand on les met à côté de celles d'Elizabeth sa sœur qui lui succeda. Ce ne seroit pas lui rendre assez de justice de dire que jamais femme n'a régné avec plus de gloire ; on doit ajoûter qu'il y a peu de grands Monarques dont le régne puisse entrer en paralelle avec le sien. On l'a regardé comme le plus bel endroit de l'Histoire d'Angleter-

re & l'Ecole où se sont form
les plus habiles Ministres & l
plus grands hommes d'Et
L'idée que l'on en doit prend
est celle d'une Princesse un
quement ocupée de sa gloire
de la tranquillité de son Roïau
me ; & qui, pour parvenir à l'u
& l'autre de ces deux objets
joua les hommes & la religio
sacrifiant tout aux maximes d
la plus hardie politique.

Elizabeth étoit le fruit de
amours de Henri VIII. &
d'Anne de Boulen. Marie, s
sœur de pere, l'aïant soupçon
née d'être complice de la con
juration que plusieurs Grand
du Roïaume avoient formé
contr'elle, étoit résoluë de lu

faire perdre la tête, & l'arrêt auroit été executé, si Philippe, Roi, & époux de Marie ne s'y étoit oposé. Elle se consola dans sa prison par la lecture, l'étude des Langues & des belles Lettres. Elle savoit presqu'également le Latin, l'Allemand, l'Anglois, le François & l'Italien. La facilité qu'elle avoit pour toutes les siences lui faisoit trouver des délices dans l'étude des plus difficiles. Elle aimoit particuliérement la Musique & la Poësie, & elle lisoit avec un plaisir toûjours nouveau les vers de Ronsard qu'elle avoit vû en Angleterre lorsqu'il y passa à son retour d'Ecosse.

Philippe étant retourné en Eſpagne après la mort de Marie, elle monta ſur le trône à l'âge de vingt-cinq ans, & elle parut conſommée dans les affaires dès le moment qu'elle commença à en prendre connoiſſance. On vit en elle un eſprit mur & inſtruit par l'adverſité, une jeune Princeſſe qui voulut ſe gouverner par elle-même, qui écoutoit les conſeils de tout le monde & ne ſe laiſſoit conduire par perſonne; ſachant allier la modération avec une fermeté inviolable; ſévére pour la Nobleſſe féroce & boüillante, & pleine de douceur pour le peuple; ſe faiſant craindre & reſpecter,

& gagnant le cœur du reſte de la Nation. L'égalité d'ame & de maximes qui parut dans toute ſa conduite, produiſit ce bonheur égal & conſtant qui l'acompagna juſqu'à la mort. Quoique magnifique dans la diſtribution des graces, elle donnoit cependant plus au mérite qu'à ſon inclination; & elle ne faiſoit ſes liberalités qu'avec une ſage œconomie, de peur qu'épuiſant les finances par ſes largeſſes, elle ne ſe vît obligée de fouler ſes Peuples pour ſubvenir aux beſoins néceſſaires de l'Etat. Jamais elle ne fut éblouie par l'éclat de ſa proſpérité; ſi elle en jouit en paix, ce n'étoit pas dans

une téméraire ſécurité qui ſe livre à tous les plaiſirs, mais avec une ſorte d'inquiétude digne d'un Prince qui eſt ſans ceſſe en garde contre les révolutions auſquelles ſont ſujets les Trônes les plus affermis.

Son inclination lui auroit fait préférer les douceurs du repos au bruit des armes & à la gloire des conquêtes, ſi ce parti avoit pû s'acommoder au caractere de ſes Sujets. Mais ayant à gouverner des Peuples inquiets & belliqueux, que l'oiſiveté rend mutins & remuans, elle ne perdit aucune ocaſion de les ocuper hors de ſon Royaume. Elle envoya des troupes auxiliaires en Ecoſ-

se & dans les Païs-bas. Elle en donna à Henri IV. qu'elle aimoit comme son frere, dans des tems fâcheux où il avoit besoin de son secours. Ce fut sous ses auspices qu'on entreprit ces fameux voiages aux Indes Occidentales qui eurent de si heureuses suites. Sous son regne, François Draëke fit le tour du monde, & ouvrit aux ames hardies un chemin pour aller s'emparer de ces richesses que les Espagnols vouloient posséder seuls. Philippe leur Roi, & auparavant époux de Marie, voulut s'en venger en Europe en faisant diversion sur l'Angleterre. Il se repentit de son entreprise, & fut obligé

de demander la paix à Elizabeth par la médiation de Henri IV. La Nation Angloiſe, quoique gouvernée par une femme, ne perdit rien de la gloire qu'elle s'étoit acquiſe ſous les Rois précédens.

De peur que la foibleſſe de ſon ſexe ne donnât du mépris pour ſa perſonne, elle voulut ſe faire craindre & reſpecter de ſes Sujets ſans les maltraiter. Elle tint une Aſſemblée à Weſtminſter où elle renouvella les anciennes Loix, qui aſſuroient l'état de ſa perſonne & la tranquillité du Roïaume. Il y fut ordonné que quiconque offenſeroit la Reine ou par des paroles ou par des actions, qui

lui feroit la guerre ou engageroit les autres à la lui déclarer, qui diroit que le Royaume ne lui apartient pas comme une ſucceſſion légitime, que quelqu'un y prétend à des titres plus juſtes, qui uſurperoit la qualité de Roi, ou la donneroit à un autre, qui l'acuſeroit d'être hérétique ou ennemie de la foi, & ſoutiendroit que les Loix, & les Statuts du Roïaume ne peuvent rien définir ſur ces matieres, encourroit les peines portées par ſa Majeſté. On ajouta que ſi quelqu'un avançoit du vivant de la Reine, qu'il y a ou qu'il doit y avoir un autre héritier du Roïaume, ou

un autre ſucceſſeur que les enfans qui naîtroient d'elle, ſeroit condamné à une priſon rigoureuſe, & dépouillé de tous ſes biens au profit de l'Etat.

Toute ſa politique ſe réduiſoit à quatre maximes capitales qu'elle ne perdit jamais de vûe. A ne pas prodiguer en dépenſes ou gratifications ſuperflues l'argent que le Parlement lui donnoit; auſſi ne lui en refuſa-t-il jamais, & le Peuple païa toujours ſans regret les impôts dont on le chargea. A ne diſtribuer les charges & les emplois qu'à gens de mérite & de vertu, reconnus pour tels. A faire rendre la juſtice

ſans partialité. Enfin à entretenir habilement les troubles qui s'éleverent en France, en Ecoſſe, en Eſpagne & dans les Païs bas; afin que tenant ces Puiſſances ocupées d'elles-mêmes ou les unes contre les autres, elles ne troublaſſent point le repos de ſon Royaume, & que ſi l'ocaſion s'en préſentoit, elle profitât de l'affoibliſſement qu'auroit cauſé leurs diviſions.

L'Angleterre étoit donc tranquille & floriſſante tandis que le feu des Guerres civiles ou étrangeres ravageoit toutes les parties de l'Europe. Les Princes qui y régnoient recherchoient à l'envi les uns des au-

tres l'amitié d'Elizabeth, & tous lui proposerent des alliances.

Dès que Philippe Roi d'Espagne eut apris la mort de la Reine Marie son épouse & le couronnement d'Elizabeth, il se flatta de rentrer dans la possession de l'Angleterre en faisant demander à la nouvelle Reine de s'unir à lui par les nœuds du mariage, & se chargea d'obtenir la dispense du Pape pour cette union, qui n'étoit plus licite après avoir épousé la sœur. Elizabeth avoit de fortes raisons pour ménager l'amitié de ce Prince. Elle lui étoit redevable de la vie; elle savoit que la France

ſollicitoit fortement le Pape de la déclarer bâtarde, Anne de Boulen ſa mere n'aïant jamais été que la maîtreſſe de Henri ; elle n'ignoroit pas que les François vouloient faire paſſer la couronne d'Angleterre ſur la tête de Marie Reine d'Ecoſſe mariée au Dauphin ; elle n'avoit d'autre reſſource contre ces deux Puiſſances que Philippe, qui ſeul pouvoit l'aider à deffendre ſon Roïaume, acablé de dettes & affoibli par la perte de pluſieurs places importantes. Toutes ces conſidérations demandoient qu'elle donnât ſa main au Roi d'Eſpagne. Mais Elizabeth apréhendoit d'avoir un

maître ou un égal en prenant un époux. Elle reçut obligeamment les propoſitions de l'Ambaſſadeur ; elle demanda du tems pour ſe déterminer, & inſenſiblement, ſans avoir aucun mauvais procédé avec le Prince, elle le fit changer de réſolution en ſe déclarant pour le Proteſtantiſme.

Ce n'eſt pas que cette jeune Princeſſe fût inſenſible aux paſſions naturelles de l'humanité. Son cœur décéla plus d'une fois ce que la politique, la fierté & la Philoſophie cherchoient à déguiſer. Elizabeth étoit fort grande, & la nature lui avoit donné les traits & les graces de ſa mere, dont la rare

beauté avoit fait la fortune. Ses yeux sans cesse agités marquoient tout au moins autant de feu dans le tempéramment que de vivacité & de pénétration dans l'esprit. Les dons qu'une jeune personne a reçus de la nature, sont la premiere chose qu'elle connoît, celle qu'elle sait mieux faire valoir, qu'elle étale avec plus de complaisance, & pour laquelle elle ne manque jamais d'éxiger des hommages. L'esprit fort d'Elizabeth ne le fut point assez pour la mettre à couvert de ce foible. Elle étoit convaincue de sa beauté, & le moïen de la flater étoit d'y paroître sensible. Les Etats Généraux

des Païs-bas aïant envoié à Londres une grande Ambassade des principaux de la République, un jeune Hollandois, qui étoit à la suite des Ambassadeurs, se trouva à leur premiere audience vis-à-vis de la Reine, & dit à un Seigneur Anglois qu'il n'avoit point vû de femme plus digne de faire naître des feux dans le cœur d'un galant homme, & la conversation se soutint long-tems sur le même sujet. La Reine qui avoit eu les yeux attachés sur ces deux jeunes gens plus que sur les Ambassadeurs, parce qu'elle les voïoit ocupés d'elle, fit venir l'Anglois après l'audience, & lui ordonna sous

peine de ſon indignation de lui dire de quoi le Hollandois l'avoit entretenu. Inutilement il répondit que c'étoient de pures bagatelles, & de choſes abſolument indifférentes dont il avoit perdu le ſouvenir. La Reine inſiſtant avec menaces, il fut contraint de lui avoüer la paſſion que le Hollandois lui avoit témoignée pour elle. Elizabeth ne fit point paroître ce qu'elle en penſoit. Mais loin d'en être fâchée, quand les Ambaſſadeurs eurent pris leur audience de congé, elle leur envoïa à chacun une chaîne d'or de huit cens écus, & au jeune Hollandois, une qui valoit le double.

Le motif d'une distinction, aussi marquée qu'elle étoit flateuse, ne demeura pas inconnu. Le Parlement en prit ocasion de représenter à la Reine qu'il étoit à propos pour le bien de l'Etat qu'elle choisît un Prince, qui donnât des Successeurs légitimes à la Couronne. Elle écarta habilement la proposition, en répondant d'une maniere obligeante, que le jour de son sacre elle avoit épousé le Peuple. Cette défaite ne contenta les Anglois que pour un tems. Cinq ans après, ils lui présenterent une nouvelle Adresse pour la prier de se marier, ou de nommer son successeur, que l'on préten-

doit ne pouvoir être que la Reine d'Ecosse, Marie Stuard, qui avoit eu un fils depuis peu. En cas de refus, le Parlement devoit pourvoir à la succession malgré elle. Elizabeth dissipa cet orage menaçant, par une réponse si diffuse, si compliquée, & si ambiguë que les Députés n'y comprirent rien, sans toutefois avoir lieu de s'en plaindre, croïant au contraire que dans peu la Nation seroit satisfaite.

Au milieu de ces irrésolutions, la Maison d'Autriche se flata de la décider en lui proposant le jeune Archiduc Charles. Elizabeth, qui ne vouloit pas se brouiller avec la famille

& les amis de ce Prince, parut d'abord être charmée de cette alliance. Il y eut à ce ſujet des Ambaſſadeurs envoïés de part & d'autre, qui furent réciproquement reçus avec de grands honneurs ; & ces négociations faiſoient d'autant plus de plaiſir à la Reine, qu'elles la mettoient à couvert des pourſuites & des inſtances de ſon Parlement. On s'aperçut néanmoins que toute ſa conduite & ces difficultés n'étoient qu'une pure feinte pour tromper ceux qui preſſoient le mariage. Avant qu'on lui en fît des reproches elle déclara qu'étant déterminée pour la Réforme, & l'Archiduc pour demeurer

dans l'ancienne Religion, il ne leur étoit pas possible de vivre ensemble avec l'union qui doit régner entre deux époux, & qui seroit sans cesse altérée par la maniere dont l'un & l'autre exerceroit les pratiques de son culte. Elle retira ainsi les engagemens aparens qu'elle avoit pris, sans rompre l'estime & l'amitié qui étoit entr'elle & l'Empereur, dont ils continuerent à se donner des marques réciproques. C'est avec ce prétexte de Religion qu'elle eut toujours le secret d'arrêter adroitement les Princes Catholiques qui la recherchoient en mariage. Pour les Princes Protestans qui avoient

la même vûe, comme ils étoient moins puissans & moins redoutables, elle leur faisoit d'abord entendre qu'ils n'avoient rien à espérer. Ceux-ci toutefois se présenterent en grand nombre. Les principaux furent le Roi de Suéde, le Duc de Holstein, le Comte de Haran, héritier présomptif de la Couronne d'Ecosse, le Comte d'Arundel, & le Chevalier Pickering. Mais aucun ne paroissoit mieux fondé dans ses espérances que Robert Dudley fils du dernier Duc de Northumberland. C'étoit le vrai favori, le canal de toutes les graces, le Mylord de la Cour par excellence, & l'on étoit persua-

dé que la Reine avoit pour lui plus que de l'eſtime & de l'amitié. Cependant elle ne penſa jamais à lui donner le titre de Roi.

Le Duc d'Anjou, frere de Charles IX. Roi de France fut le dernier qui parut ſur les rangs. Catherine de Médicis ſa mere, dont l'ambition n'avoit point de bornes, le fit propoſer en mariage à Elizabeth, ſoit dans la vûe de procurer des Royaumes à tous ſes enfans, ſoit pour empêcher le mariage d'Elizabeth avec le Prince de Navarre, dont il couroit quelque bruit, ſoit pour ôter aux Proteſtans François les ſecours qu'ils tiroient

d'Angleterre. Elle y envoia à ce dessein quatre Seigneurs distingués, avec la qualité d'Ambassadeurs extraordinaires. La Reine avoit aussi de grandes raisons pour accepter cette alliance, ou du moins pour ne la pas refuser ouvertement. Il falloit prévenir le soulevement des Catholiques oprimés, & arrêter l'armement redoutable du Roi d'Espagne qui menaçoit de près l'Angleterre. Elizabeth voulant contenir les uns & les autres, traînoit les négociations en longueur, & convint enfin des articles qu'elle avoit fait mettre en grand nombre pour gagner du tems. Elle donna des bagues au Duc

d'Anjou

d'Anjou pour gage de sa foi, & elle en reçut réciproquement. Elle paroissoit même souhaiter cette alliance, étant dans un âge, où il étoit tems de penser à sa postérité ; ce qui lui donnoit différens sujets de crainte pour l'avenir, & lui faisoit dire qu'il n'y avoit jamais eu de Peuples qui eussent adoré le Soleil couchant.

Mais toute sa conduite & ses discours n'étoient que feinte & illusion. Lorsqu'Henri III. voulut enfin l'obliger à signer les articles, elle fit réponse par son Ambassadeur, qu'elle n'avoit pensé à se marier que pour contenter ses Peuples, qui la pressoient ins-

tamment d'affermir la succes-sion à la Couronne ; qu'entre tous ceux qui aspiroient à son alliance, elle n'avoit pas hésité de préférer le Duc d'Anjou pour ses qualités personnelles, & pour la splendeur de son rang ; qu'elle ne devoit rien précipiter dans une affaire qui seroit sans remede ; qu'elle n'étoit pas encore bien assurée du suffrage de ses Sujets ; que la vivacité avec laquelle on la pressoit n'étoit donc pas raisonnable ; que le Duc d'Anjou étant sur le point d'entrer en guerre avec Philippe II. pour des intérêts particuliers, il y entraîneroit les Anglois, qui ne cherchoient au contraire

qu'à continuer la paix dont ils jouïssoient ; qu'ainsi elle avoit lieu de craindre qu'ils ne montrassent alors autant d'aversion pour lui, qu'ils avoient d'abord témoigné de vivacité pour son mariage ; Qu'il étoit donc à propos d'en suspendre la célébration jusqu'à ce que le Prince eût terminé ses différends avec l'Espagne, & que la Ligue offensive & deffensive entre la France & l'Angleterre fut signée. Enfin elle dit que des Médecins & des femmes l'avoient assurée qu'elle ne pouvoit s'exposer à avoir des enfans sans courir un danger évident pour sa vie. Ces raisons firent comprendre au Roi

de France qu'il ne falloit plus penser à cette alliance, & le Duc d'Anjou, qui étoit déja en Angleterre se retira.

En même tems qu'Elizabeth se mocquoit intérieurement de tous les Princes Etrangers qui la recherchoient en mariage, elle les trompoit aussi habilement en ce qui concernoit les Traités & les Alliances. Toûjours & uniquement ocupée de la tranquillité & du bien de son Roïaume, elle ne prenoit ou ne gardoit d'engagemens que ceux qui étoient à son avantage, & elle ne manquoit jamais de ressources ou de prétextes pour se dispenser des autres. Dans les

commencemens de son regne, elle parut pénétrée de reconnoissance pour Philippe II; elle le nommoit son Sauveur, elle en avoit le portrait à côté de son lit, elle le faisoit remarquer à tout le monde. Mais quand elle se vit solidement établie sur le trône, & qu'elle crut n'avoir plus sujet de l'appréhender, elle se déclara ouvertement contre lui, à l'ocasion d'une somme considérable qu'elle avoit saisie à des marchands Italiens.

Ce fut pour se mettre à couvert de son ressentiment, & pour chercher de l'apui qu'elle s'allia en aparence avec la France & l'Ecosse par le Trai-

té d'Edimbourg. Peu après elle prit de l'inquiétude sur le mariage de Marie Stuart avec le Dauphin ; elle s'imagina que les François vouloient entrer dans l'Angleterre par l'Ecosse : elle rompit la paix avec ces deux Puissances, & prit les armes contre l'une & l'autre. Elle fit arrêter Marie, elle la mit dans la Tour de Londres, & traversa longtems par dessous main les négociations qui se faisoient pour sa liberté, & ausquelles elle sembloit se prêter de bonne foi.

Différentes circonstances réünirent Charles IX. avec Elizabeth, & il y eut une Ligue offensive & deffensive en-

tre l'une & l'autre Couronne. Quoique la Reine fut outrée & allarmée de la journée de S. Barthelemi; elle dissimula avec le Roi, elle conserva tous les dehors de la bonne intelligence; elle consentit même à être Maraine d'une Princesse de France. Cependant elle envoïa une flotte sous le commandement du Comte de Mongommery au secours des Huguenots assiégés dans la Rochelle. Quand l'Ambassadeur de France lui en porta ses plaintes, elle les éluda habilement. Elle répondit que s'il étoit sorti quelqu'un de ses Ports, c'étoient des gens sans aveu, qu'elle permettoit de punir si on les

pouvoit arrêter ; à moins que ce ne fussent des Marchands, dont il ne convenoit pas de troubler la liberté dans le commerce. Elle n'osa pas s'expliquer plus clairement ; le peu d'union qu'elle avoit avec la France lui servant à tenir ses ennemis en respect.

On sera moins surpris de voir Elizabeth duper les Hommes quand on saura qu'elle commença son regne par joüer la Religion. Le Protestantisme, établi en Angleterre sous Edouard & son fils Henri, y fit de grands progrès lorsqu'elle monta sur le Trône, & quoiqu'elle eût été instruite dans l'erreur elle n'en étoit pas con-

vaincue. Elle avoüa au sieur de Lansac qu'elle étoit persuadée de la Primauté du Pape, & à l'Ambassadeur d'Espagne qu'elle croïoit la réalité. Mais son zele pour la Religion marchoit toûjours après son intérêt particulier, suivant l'aveu des Ecrivains même Protestans. L'un (a) d'eux, qui pensoit comme elle sur cette liberté ou indifférence de sentimens, s'en explique en ces termes: » Indubitablement si tou-
» tes choses eussent été égales
» de part & d'autre, Elizabeth
» eût préféré la Religion Pro-
» testante à la Religion Ro-
» maine, car on l'avoit élevée

(a) BAYLE sur Elizabeth, Note F.

» dans la premiere. Mais pour
» éviter les risques qu'un ren-
» versement de Religion lui
» faisoit envisager, elle auroit
» suivi le Catholicisme si elle
» y avoit trouvé son avantage.
» Trop de roideur de la part du
» Pape la détermina à embras-
» ser le parti Protestant. Elle
» comprit qu'en demeurant
» Catholique elle ne pourroit
» disconvenir qu'elle ne dût la
» Couronne à une vraie usur-
» pation ou à une condescen-
» dance de la Cour de Rome,
» qui exposeroit tous les jours
» son Trône à mille disputes.
» Etant Catholique, elle de-
» voit confesser que le divorce
» de son pere avec Catherine

» d'Aragon étoit nul, & qu'ain-
» si Anne de Boulen n'avoit pû
» être que la concubine de
» Henri VIII. Or dans les Mo-
» narchies héréditaires, un bâ-
» tard ne peut exclure la pa-
» renté légitime sans renverser
» une loi fondamentale, &
» par conséquent sans devenir
» usurpateur. Il fallut donc
» qu'Elizabeth abandonnât l'E-
» glise Romaine, afin de pou-
» voir soutenir que la Cour de
» Rome avoit eu tort de con-
» damner le mariage d'Anne
» de Boulen. Mais outre cela,
» son esprit si pénétrant lui fai-
» soit trop bien apercevoir la
» situation des affaires généra-
» les, pour la laisser un mo-

» ment en doute qu'en se dé-
» clarant contre le Pape, elle
» mettroit dans ses intérêts
» tous les Protestans de l'Euro-
» pe, & que par ce moyen elle
» nourriroit la Guerre civile
» tant qu'elle voudroit chez ses
» Voisins «.

Tels sont les sentimens & les principes que cet Ecrivain licentieux atribue à Elizabeth, & qu'il confirme par la suite de ses réflexions que je n'ose transcrire. Quelque hardis & révoltans qu'ils paroissent, il est néanmoins très-vraisemblable qu'il n'impute rien à cette Princesse qu'elle ne pensât réellement; & toute sa conduite fait voir qu'elle agissoit sur ces maximes.

Cependant en faisant abstraction de ses vûes & de sa maniere de penser, il faut reconnoître qu'aucun Prince de l'Univers n'auroit manié le sceptre avec autant de prudence qu'Elizabeth dans les circonstances critiques où elle se trouva. Nous emprunterons à ce sujet les paroles d'un Historien (a) non suspect d'avoir outré les louanges à son égard. » Elizabeth, dit-il, est une » Princesse dont le nom nous » imprime d'abord dans l'esprit » une idée qu'on ne remplit » point dans les peintures que » l'on en fait. Jamais Tête cou-

(a) Le P. d'Orleans Jesuite. Histoire des Révolutions d'Angleterre, tom. II. p. 459.

» ronnée ne ſut mieux l'art de
» régner, & ne fit moins de
» fautes dans un long regne.
» Les amis de Charles-Quint
» pouvoient compter les ſien-
» nes ; les ennemis d'Eliza-
» beth ont été réduits à lui
» en chercher, & ceux qui
» avoient le plus d'intérêt à
» décrier ſa conduite l'ont ad-
» mirée. L'objet qu'elle ſe
» propoſa fut de gouverner,
» de régner, d'être maîtreſſe,
» de tenir ſes Peuples dans la
» ſoumiſſion, & ſes Voiſins
» dans le reſpect ; n'affectant
» ni d'affoiblir ſes Sujets, ni
» de conquérir ſur les Etran-
» gers ; mais ne ſouffrant pas
» que perſonne donnât attein-

» té au pouvoir suprême,
» qu'elle savoit également
» maintenir par la politique
» & par la force. Car person-
» ne de son tems n'eut plus
» d'esprit qu'elle, plus d'adres-
» se, plus de pénétration. Elle
» ne fut pas guerriere, mais el-
» le sut si bien former des Guer-
» riers, que depuis long-tems
» l'Angleterre n'en avoit vû
» ni un plus grand nombre, ni
» de plus expérimentés.

La Loi qui ne permet pas aux femmes de regner en France par elles-mêmes a enfoui les talens de différentes Princesses illustres, qui ont partagé les honneurs du Trône, depuis plus de treize cens ans que sub-

ſiſte notre Monarchie. L'Hiſtoire, qui ſur ce principe a négligé de recueillir les traits de ſageſſe & d'heureuſes diſpoſitions pour le Gouvernement que l'on a remarqué dans pluſieurs, n'en parle que légerement. Néanmoins elle en dit aſſez pour faire connoître qu'il y en eut dont le mérite égaloit au moins celui des Princes qui exerçoient l'autorité ſouveraine.

Sans nous arrêter à reprendre ces faits particuliers, épars dans les différens âges de notre Hiſtoire, nous paſſons à la célébre *Catherine de Médicis*, qui fut chargée de l'adminiſtration du Royaume pendant

une grande partie du ſeiziéme ſiécle. Elle y eut trois fois les honneurs & les droits de la Régence ; 1° durant le voyage de Henri II. ſon mari en Lorraine ; 2° pendant la minorité de Charles IX. 3° depuis la mort de ce Prince juſqu'au retour de Henri III. qui fut Roi de Pologne ; & quoique dans les intervalles elle ne portât pas le titre de Régente, elle ſut toujours en conſerver l'autorité.

Il falloit autant d'eſprit, de politique & de fermeté qu'elle en avoit pour ſe ſoutenir au milieu des flots & des orages dont le Roïaume étoit agité. Lors de ſa premiere Régence

en 1552. il y avoit environ trente ans que les erreurs de la Prétenduë Réforme avoient commencé à troubler le repos de l'Eglise. Le venin présenté habilement, dans un siecle où regnoit l'ignorance, avoit malheureusement infecté une partie du Peuple & de la Cour. Ceux qui s'étoient laissé séduire portoient le zele aussi loin que ceux qui deffendoient la pureté de l'ancien dogme. Les plus grandes Maisons du Roïaume étoient devenues ennemies les unes des autres à ce sujet, & le sang roïal prêt à prendre les armes contre lui-même. Chaque jour produisoit son libelle, son assemblée, ses mouvemens de sédition.

Le Peuple épuisé par les frais d'une longue & cruelle Guerre, ne demandoit que la paix, & s'embarassoit fort peu du parti qui l'emporteroit sur l'autre, pourvû qu'on en ressentît du soulagement. Cependant il inclinoit plus pour les Guises, Princes populaires, généreux, magnifiques & inviolablement attachés à sa Religion qu'ils avoient reçuë de leurs peres. Les Nobles d'un autre côté donnoient leurs allarmes particulieres. Consumés par le service des dernieres guerres, ils demandoient de grandes sommes qui leur étoient dûës. Mais malheureusement les coffres du Roi

étoient vuides & chargés d'environ quarante millions de dettes, dont l'intérêt couroit; une partie de son domaine étoit aliéné, & les revenus engagés pour plusieurs années d'avance. Les Seigneurs venoient tous à la fois solliciter les récompenses de leurs services, s'attachant à l'un ou à l'autre parti des Princes oposés, pour obtenir des charges ou des gratifications; & ceux-ci s'étant enfin déclarés ouvertement les uns contre les autres trouverent pour Partisans ceux qui espéroient les avoir pour Protecteurs.

Mais quand il n'y auroit point eu de parti prêt à se former, la

seule Catherine de Médicis eût été capable d'en faire éclore dans l'Etat. Autant par intérêt que par inclination naturelle, elle s'étudioit à semer la division entre les Grands, favorisant tantôt les Catholiques, tantôt les Novateurs, selon l'ancienne maxime & la devise de sa Maison, de mettre ou d'entretenir des sources de discorde entre ses principaux Sujets, pour prévenir tous les projets de rébellion & régner plus sûrement. *Divide ut regnes*. Sa politique mettoit en œuvre toutes les ruses & tous les artifices imaginables. Elle feignoit d'ouvrir son cœur à ceux qui l'aprochoient; elle acommo-

doit ſa voix, ſes yeux, ſon air, & ſa contenance aux paſſions des uns & des autres, pour les inciter ou pour les retenir. Quelquefois elle paroiſſoit grave & ſérieuſe, d'autrefois douce, affable, preſque ſuppliante; aujourd'hui elle étoit dans la joie, demain dans la triſteſſe & l'abattement. Tantôt on auroit cru qu'elle apréhendoit, & un moment après elle prenoit un viſage & un ton ménaçant. Elle n'épargnoit ni prieres, ni larmes, ni careſſes, quand elles étoient néceſſaires pour arriver à ſes fins. Sa magnificence étoit ſans bornes; perſonne ne ſavoit régner avec plus de ſplendeur. Elle avoit

apris de François I. son beau-pere à ne rien épargner pour faire fleurir les Arts & les Siences, & elle agissoit comme étant persuadée que c'est l'unique moïen d'illustrer la mémoire des Princes. Aussi Henri III. lui donna cet éloge dans sa harangue aux derniers Etats de Blois, qu'elle avoit tant de fois conservé la France au milieu des dangers qui la menaçoient, qu'on ne devoit pas seulement l'apeller mere des Rois, mais encore mere de l'Etat & du Roïaume.

Dans la résolution qu'elle avoit formée de conserver toute sa vie le manîment des affaires, elle fit élever ses fils dans

le plaisir ; la molesse & l'ignorance ; & dès que Charles IX. fut monté sur le Trône, elle engagea les Grands à la nommer Régente. Mais comme le Prince de Condé & le Connétable de Montmorency aspiroient au Gouvernement, elle fit déclarer le Roi Majeur dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, & désormais elle gouverna au nom de ce Prince, qui avoit à peine une ombre d'autorité. On sait l'abus qu'elle fit de son pouvoir pour le massacre des Protestans à la journée de S. Barthelemi ; action fatale dont elle obligea le Roi à se déclarer l'Auteur.

Ses vûes ne se bornoient pas

à la France. Quelques Marchands de Marſeille l'avoient aſſurée que les forces de Selim, ocupées en Orient contre les Italiens & les Eſpagnols, donnoient une ocaſion favorable aux François de faire la conquête du Roïaume des Algériens, qui certainement préféreroient leur domination à celle des Eſpagnols dont ils étoient menacés. Si ce projet réüſſiſſoit, elle comptoit y joindre dans peu la Sardaigne, que Philippe Roi d'Eſpagne avoit offerte autrefois comme un dédommagement de la Navarre qu'il avoit uſurpée, & enſuite l'Ile de Corſe, ſur laquelle la France avoit des pré-

tentions; que ces deux Iles, qui ſont des plus grandes de la Méditerranée, & très-avantageuſement placées pour faciliter le paſſage en Afrique étant jointes à l'Etat d'Alger, formeroient une Puiſſance redoutable aux Couronnes voiſines. Dans cette vûë, elle chargea François de Noailles, Evêque d'Acqs d'aller négocier cette affaire à la Porte avec le Grand Viſir. Selim ne parut pas éloigné de ce projet, & ſur la connoiſſance qu'il avoit du mérite de Catherine, il y auroit engagé le Sultan, ſi le Mouphti, dont l'avis eſt néceſſaire dans les entrepriſes importantes, ne s'y étoit opoſé,

ſous prétexte que les choſes qui avoient été conſacrées par le culte de leurs Peres ne devoient pas tomber en d'autres mains que celles des Muſulmans. Mais l'envie de ſe concilier la Reine & de gagner ſon amitié fit prometrre qu'on envoïeroit dans peu ſur les côtes de Provence une flotte de deux cens Galeres, avec laquelle les François ſe rendroient maîtres de toutes les Villes qui ſont ſur les côtes d'Eſpagne & d'Italie, ſans que la Cour de Conſtantinople y pût rien prétendre.

Ce Traité ſi avantageux à la France ne manqua que par le concours d'un autre projet,

qui donnoit des eſpérances plus brillantes & plus flatteuſes. Catherine auſſi crédule qu'elle étoit ambitieuſe, avoit conſulté des Devins qui lui avoient prédit qu'avant ſa mort elle verroit tous ſes enfans ſur le Trône. Quoiqu'elle donnât à cette prédiction un ſens qui la flattoit, elle apréhendoit néanmoins qu'on n'eût voulu lui faire entendre que ſes enfans régneroient l'un après l'autre en France, ce qui annonceroit quelques cataſtrophes ou des morts prématurées. Pour éluder le pronoſtic de cette funeſte ſucceſſion, elle portoit ſes regards ſur tous les Roïaumes de l'Europe qu'elle

pourroit procurer à ses fils, & elle étoit très-attentive aux ocasions qui s'en présentoient. C'est ce qui lui avoit déja fait négocier le mariage du Duc d'Anjou & du Duc d'Alençon avec Elizabeth Reine d'Angleterre.

On aprit alors que la santé de Sigismond Auguste, Roi de Pologne étoit entierement désespérée, & que ce Prince n'aïant pas d'enfans, l'élection d'un nouveau Roi seroit dévoluë aux Etats de la Nation. Aussi-tôt Catherine ouvrit les yeux sur cet objet qui entroit parfaitement dans son plan favori, & le plus habile de tous les Princes n'auroit rien ajouté

aux meſures qu'elle prit pour y réuſſir. De concert avec Monluc, Evêque de Valence & ſon Confident, elle convint d'envoïer quelque jeune Gentilhomme de la Cour, qui ſous prétexte de voïager iroit d'abord à la Cour de Vienne, pour tâcher d'en pénétrer les vûes & les deſſeins: car on diſoit que l'Empereur penſoit à faire tomber la Couronne de Pologne à ſon fils Erneſt. Que de Vienne, ce Gentilhomme paſſeroit en Pologne, où il feroit ſon poſſible pour voir le Roi. Qu'il ſe lieroit avec les Seigneurs du Païs, qui ſe piquent de bien recevoir les Etrangers. Qu'il s'apliqueroit ſans affec-

tation à leur donner de l'eſtime pour le nom François, & en particulier pour le Duc d'Anjou; enfin qu'il ne négligeroit rien pour les engager à ſe ſouvenir de lui dans l'élection de leur Prince. Balagny, jeune homme adroit, & bâtard de Monluc, fut chargé de la commiſſion, & il s'en acquita au grand contentement de Catherine.

Il revint en France auſſi-tôt après la mort de Sigiſmond, & il rendit compte à la Reine Mere des diſpoſitions où il avoit laiſſé les Polonois. Sur l'expoſé qu'il en fit la Reine ne vit perſonne plus en état de ſuivre ce projet

que l'Evêque de Valence lui-même. Il s'excusa longtems sur son grand âge & sur sa mauvaise santé. Mais elle lui fit tant d'instances qu'il ne put se dispenser d'accepter cet emploi. Quelque grands en effet que fussent les secours & les pouvoirs qu'il reçut de la Cour pour traiter une affaire de cette importance, il avoit personnellement de plus grandes ressources pour la faire réussir. Déja il avoit fait connoître sa capacité dans plusieurs Ambassades où il s'étoit conduit avec autant de prudence que de bonheur. Le choix d'un tel homme répondoit parfaitement à la sagesse de Catherine.

Dès qu'il fut arrivé ſur les frontieres de Pologne, il écrivit aux Archevêques, Evêques Palatins, & aux grands Seigneurs aſſemblés à Warſovie, pour les engager à être favorables au Duc d'Anjou dans l'élection qu'ils alloient faire d'un nouveau Roi. Il diſſipa habilement les reproches que l'on faiſoit au jeune Prince ſur la part qu'il avoit euë à la journée de S.t Barthelemi. Il mit au contraire dans un beau jour tout ce qui pouvoit le rendre recommandable, la gloire de ſa Nation, la ſplendeur de ſa naiſſance, la maturité de ſon âge, ſa probité, ſa pénétration, ſon expérience dans la Guerre

& dans le Gouvernement d'un Etat, le bonheur qui acompagnoit toutes ſes entrepriſes. Le diſcours qu'il fit à la Diete ſuivant les inſtructions qu'il avoit reçuës de Catherine, montroit l'habileté de l'un & de l'autre. Il s'y étendit beaucoup ſur les avantages que l'élection du Duc d'Anjou pouvoit procurer au Roïaume. Il fit voir qu'il n'étoit ennemi d'aucun Prince ; qu'il n'avoit nul différent pour des limites ; qu'il étoit d'une Nation toujours amie des Polonois ; qu'il poſſédoit en France de grands apanages, dont le revenu montoit à quatre cens mille écus d'or ; qu'il pourroit équi-

per à ses dépens une flotte pour maintenir le commerce maritime de Narva, & pour transporter dans les Païs Septentrionaux une Armée de Gascons s'il en étoit besoin; qu'il ne falloit que dix jours pour passer des Ports de France à Dantzick, enfin que ses richesses le mettoient en état de relever l'Université de Cracovie & de rétablir son College.

Toute l'Assemblée aïant aplaudi à sa harangue, qu'il eut soin de faire imprimer pour la répandre davantage, on ne pensa plus aux compétiteurs du Duc d'Anjou; on le proclama Roi de Pologne peu de jours après, & on lui en envoia por-

ter la nouvelle par treize principaux Seigneurs de la Nation. Catherine au comble de ses vœux d'avoir réüssi dans une entreprise aussi importante que difficile, se surpassa en magnificence pour faire honneur aux Députés. Elle envoïa au-devant d'eux au-delà de la Porte S. Martin cinquante carosses à quatre chevaux qui les précéderent dans leur entrée, & qui étoient tous remplis des Princes du Sang, des premiers Seigneurs & des grands Officiers de la Couronne. Elle voulut que François de Bourbon Dauphin fût à leur tête.

Catherine étoit venuë à bout dans cette ocasion de ce que

l'Empereur Maximilien, ni Jean Roi de Suede, ni Basile grand Duc de Moscovie n'avoient pû faire chacun en particulier pour leurs Fils, ni le Grand Seigneur pour un Sujet qu'il proposoit, ni enfin les Polonois pour un Prince de leur Nation qu'il étoit naturel de mettre sur le Trône préférablement à tout Etranger. Sa politique & son adresse l'emporterent sur tous ces illustres rivaux, qui d'ailleurs passoient pour habiles dans l'art de régner. Il fallut sacrifier la tendresse à l'ambition, quand le nouveau Roi, qu'elle aimoit comme soi-même, fut obligé d'aller prendre possession de sa

Couronne. Elle donna en le quittant les plus grandes marques de regrets & de douleur.

Mais à peine étoit-il arrivé en Pologne qu'il reçut un courier pour lui donner avis de revenir en France, monter sur le Trône qui lui étoit échu par la mort de Charles IX. son frere, décédé huit mois après le départ. Le Prince réduit à une extrême foiblesse déclara que sa maladie ne lui permettant plus de s'apliquer aux affaires, il s'en déchargeoit entierement sur sa mere, qu'il savoit très-digne de la confiance qu'il avoit en elle. Il ordonna qu'on lui obéît comme à lui-même, & que si Dieu l'apelloit à une

meilleure vie, on reconnut en tout l'autorité de cette Princesse, entre les mains de laquelle il remettoit toute la plénitude de son pouvoir jusqu'à l'arrivée du Roi de Pologne. On en dressa les Lettres Patentes, & pour les rendre plus autentiques, Catherine y fit assister la jeune Reine, le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, & le Cardinal de Bourbon. Le Parlement voulant faire sa Cour à la nouvelle Régente, mit dans l'Acte que l'enregîtrement avoit été fait à la Requête du Procureur Général, après que la Reine avoit bien voulu accepter l'administration du Roïaume aux instan-

tes prieres du Duc d'Alençon, du Roi de Navarre, du Cardinal de Bourbon & des Présidens & Conseillers que le Parlement lui avoit députés.

Elle ne perdit rien de son crédit par le retour du Roi, qui prit le nom de Henri III. & l'on peut dire qu'elle régna vingt ans consécutifs par l'autorité absoluë qu'elle avoit su prendre tant sur ses fils que sur les Grands du Roïaume. Le penchant du Roi pour la vie oisive laissoit d'ailleurs à sa mere la liberté d'agir comme elle vouloit. Alors le Roïaume étoit troublé plus que jamais par les disputes sur la Religion. Catherine voïoit l'im-

possibilité & les inconvéniens de forcer les Protestans à se soumettre au Concile de Trente. Ils étoient soutenus par les principaux personnages de l'Etat & même par des Princes du Sang; leur parti étoit infiniment redoutable; & dans l'espérance que le tems ameneroit des circonstances plus favorables, Catherine arrêtoit les voies d'éclat par des Treves ou des Traités de pacification qui contenoient les esprits. Mais le zele indiscret ou intéressé de quelques Catholiques aïant fait naître la fameuse Ligue qui fut aussi contraire à l'Etat qu'à la Religion, tout changea de face. Les Ligueurs entraîne-

rent le Roi dans la malheureuſe réſolution qu'ils avoient priſe de détruire tous ceux de ſes Sujets qui ne voudroient pas renoncer à l'erreur.

Catherine ne négligeoit aucun des moïens qui pouvoient détourner cet orage. Elle fit la démarche d'aller en perſonne chercher le Roi de Navarre juſques dans le Poitou pour l'exhorter à reprendre la Religion de ſes Peres, & à ne pas ſe rendre coupable des malheurs dont la France étoit menacée ; elle le conjura de contremander les Troupes d'Allemagne qu'il faiſoit venir pour ſoutenir les Calviniſtes François. Mais toutes ſes inſtances

ſe terminerent en pure perte, & elle fut obligée de revenir promtement à Paris pour prendre les meſures convenables contre une conjuration des Ligueurs, formée ſur la perſonne du Roi même, qui ſelon eux ne montroit pas aſſez de zele. Catherine ne pouvant ſe perſuader que le projet de ce crime fût auſſi réel qu'on le diſoit, empêcha ſon fils d'arrêter les Chefs de la conſpiration, dans la crainte de faire triompher le parti contraire. Sa ſageſſe l'abandonna en cette ocaſion. Le Duc de Guiſe, déterminé à tout, pour ſoutenir l'entrepriſe qu'un faux zele lui avoit inſpirée, ſéduiſit les

Bourgeois de Paris, & les détermina à faire main-basse sur les Troupes du Roi, commandées dans les principales Places de la Ville, où une partie fut assassinée à la perfide journée des Baricades.

Ce fut là le dernier coup qui acheva de ruiner l'autorité Roïale, jusqu'au tems où les armes victorieuses de Henri IV. domterent la révolte & écraserent tous les partis. Le Roi s'étant sauvé à Chartres pour mettre sa personne à couvert, le Duc de Guise se rendit le soir chez la Reine Mere, à qui il voulut faire croire qu'il étoit très-mortifié de ce départ subit & précipité, dont il n'y

avoit aucun ſujet raiſonnable. Le pouvoir abſolu que ce Chef des Ligués s'étoit acquis ne permit pas à Catherine de lui faire ſentir toute l'horreur de ſa conduite, qu'il vouloit parer des dehors de la Religion. Elle crut devoir diſſimuler, pour conſerver l'ombre d'autorité qui lui reſtoit, & elle ſe contenta de le recevoir froidement. Mais voïant qu'il étoit trop avancé pour reculer, & que la fortune ſembloit lui offrir les moïens de pouſſer plus loin ſes deſſeins ambitieux, qui ne pouvoient manquer d'entraîner la ruine du Roi même, elle voulut l'arrêter dans le cours de ſes progrès. Elle emploïa

pour cet effet la crainte & l'espérance, représentant au Duc d'un côté le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur une populace inconstante & légere, dont l'apui étoit son unique ressource; & de l'autre, lui faisant au nom du Roi son fils les propositions les plus avantageuses. Toutes ses remontrances ne furent pas capables de vaincre le Duc. Résolu de poursuivre son entreprise & de mettre ses succès à profit, il se fit aporter les clefs de la Bastille & du Château de Vincennes pour affermir de plus en plus son autorité dans la Capitale du Roïaume.

Il auroit peut-être envahi le Trône & la Couronne, si Ca-

therine ne lui en avoit fermé les accès, moins à la vérité par la force, qu'elle n'avoit plus en main, que par les ressources de sa prudence & de sa sagesse. Si elle-même avoit voulu se faire déclarer Reine absoluë à l'exclusion de son fils, elle y auroit aisément réussi dans des circonstances aussi orageuses. Mais tout ocupée du rétablissement de ce Prince, elle fit dire sous main au Premier Président de Harlay, qu'il seroit à propos que le Parlement députât à la Cour de Chartres quelques-uns de son Corps, pour faire des excuses au Roi sur ce qui s'étoit passé, & l'assurer de la soumission & de la fidélité des Parisiens.

Sur cet avis intervint un Arrêt des Chambres aſſemblées qui y étoit conforme, & qui fut donné à la requiſition du Procureur Général, afin qu'il parût que le Parlement faiſoit cette démarche de ſon propre mouvement & pour ſatisfaire à ſon devoir. Six Députés ſe rendirent à Chartres, & aïant obtenu audience de ſa Majeſté, ils lui firent un diſcours tel qu'on auroit pû le déſirer dans les tems les plus tranquiles. Le Roi leur répondit que la Reine Mere l'avoit déja informé de leur réſolution, qu'elle lui avoit fait d'autant plus de plaiſir, que juſqu'alors il avoit été perſuadé que leur Corps, un des

des plus respectables du Roïaume, ne s'écarteroit jamais de son devoir ; qu'il savoit qu'ils étoient fachés de ce qui étoit arrivé à Paris, & qu'ils n'auroient pas manqué de l'empêcher, s'il avoit été en leur pouvoir. Il excusa même par politique les Habitans de cette Ville, rejettant le tumulte sur un petit nombre d'esprits séditieux, qui avoient excité tout le désordre. Il les exhorta à demeurer fermes dans la fidélité qu'ils lui devoient, & promit de les informer plus amplement de ses intentions par la Reine Mere, à qui il étoit redevable non-seulement de lui avoir donné le jour, mais en-

core des ſoins qu'elle avoit toujours pris pour le bien & la tranquilité de ſon Roïaume.

Les Ligués eux-mêmes ne s'exprimoient pas moins avantageuſement ſur cette Princeſſe, quoiqu'elle ſe fût ouvertement déclarée contre leurs violences. Dans la Requête qu'ils préſenterent au Roi pour ſe plaindre des Novateurs, ils lui dirent que pour lui faire connoître que ni la jalouſie ni la haine n'avoient aucune part à leurs acuſations, ils le ſuplioient de prier la Reine ſa mere, aux ſoins de laquelle il n'étoit pas moins redevable que tout le Roïaume, de lui en dire librement ſon ſenti-

ment; persuadés que sa justice & la pureté de sa foi proscriroient infailliblement l'erreur. Ils demanderent ensuite au Roi de se mettre lui-même à la tête de l'armée qui devoit marcher contre les hérétiques de la Guienne, tandis que la Reine resteroit à Paris pour veiller au Gouvernement de l'Etat, qu'elle avoit jusqu'alors si heureusement & si sagement administré.

Cette proposition de Guerre n'aïant pas été acceptée, on travailla fortement à réconcilier les Ligués avec le Roi. Catherine engagea une seconde fois le Parlement à envoïer lui faire des remercimens de la

Paix qu'il venoit de donner aux Catholiques, le ſuplier d'oublier le paſſé & de revenir dans ſa Capitale. Le docte Préſident Barnabé Briſſon étoit à la tête des Députés ; il alla joindre le Prince à Vernon, & fit un diſcours ſi éloquent qu'il charma toute la Cour. Henri, qui malgré des ſoins plus preſſans s'amuſoit volontiers à ces ſortes de harangues, y fit une réponſe, où l'on ſentoit qu'il avoit cherché à faire briller ſon eſprit. Mais il y déclara qu'il ne jugeoit pas encore à propos de rentrer dans Paris.

De Vernon il retourna à Chartres où la Reine Mere lui mena le Duc de Guiſe. Ce Chef

des Ligués parut devant le Roi avec une grande aparence de soumission, & se prosterna pour lui baiser la main. Henri le releva d'un air riant & l'embrassa. On étoit bien persuadé que la politique, si ordinaire à la Cour, avoit réglé tout ce qui s'étoit passé dans cette premiere entrevûë, & l'on en eût la preuve quand on sut que le Roi avoit fait assassiner le Duc de Guise à l'entrée de son cabinet où il venoit lui rendre visite. Aussi-tôt après que le coup eut été fait, Henri descendit chez la Reine pour l'informer de ce qui venoit de se passer. Cette Princesse fut frapée d'une action aussi effraïante,

dont le Roi ne paroissoit pas même ému. Cependant comme elle savoit parfaitement dissimuler, elle se contenta de demander à son fils s'il avoit prévu les suites que cette démarche pouvoit avoir, & s'il étoit préparé à tout événement. Le Roi aïant répondu qu'il avoit pourvû à tout; « Tant mieux, lui dit-» elle, je prie Dieu seulement » que vous vous trouviez bien » de ce qui vient d'arriver ».

Malgré le déguisement de Henri, elle s'aperçut qu'il commençoit à se défier d'elle, & dès-lors on la vit se négliger sensiblement. Soit feinte, soit dégoût réel, causé par son grand âge, elle ne se mêla plus

du Gouvernement ; contente de se soutenir à la Cour par une magnificence toujours roïale & par une ombre d'autorité que le Prince ne lui ôta jamais. Peu de tems avant la mort du Duc de Guise, elle avoit eu une légere attaque de fiévre, & elle commençoit à se rétablir lorsque cet accident imprévu, joint aux reproches du Cardinal de Bourbon, qui l'acusa de l'avoir trahi lui & le Duc en les amenant à la Cour, lui donna le coup de la mort. Catherine peut avoir eu des défauts comme tous les plus grands Princes, puisqu'il est attaché à l'humanité de n'en pouvoir être exempte. Mais il faut aussi

reconnoître qu'elle possédoit éminemment l'art de gouverner un Royaume dans les circonstances les plus difficiles. Ses fils souvent loués dans l'Histoire, n'ont jamais su comme elle tenir en équilibre les deux Partis qui agitoient alors l'Eglise & l'Etat. C'est la seule face sous laquelle nous envisageons ici les Princesses illustres, & qui nous a fait mettre Catherine de Medicis au rang des plus célebres.

Les évenemens ne furent pas moins importans sous la Régence de Marie de Medicis femme de Henri IV. & sous celle d'Anne d'Autriche Mere de Louis XIV. L'une & l'autre

ne purent se dispenser de prendre chacune un premier Ministre, & le choix qu'elles en firent montra la justesse & la solidité de leur discernement, en confiant une partie de l'autorité à des hommes capables de les faire régner avec toute la sagesse, la force, & la splendeur qui conviennent à la majesté du Trône. Ce sont en effet les excellens Ministres qui immortalisent la mémoire des Rois; & la marque assurée d'un grand Prince, c'est de les savoir choisir. On peut apliquer à ceux-ci ce que la Sagesse dit d'elle-même : C'est par moi que les Monarques regnent avec gloire & dans l'équité sur

le cœur de leurs Sujets ; c'est par moi que les Législateurs ordonnent ce qui est juste. *Per me (u) Reges regnant, & Legum Conditores justa decernunt.*

Quel honneur pour le Prince, & quelle reconnoissance de la part de ses Sujets à qui il donne un Ministre, simple au faîte des grandeurs ; assis à côté des lys qui l'honorent, sans paroître les apercevoir ; méprisant les richesses dans le sein de l'opulence ; n'usant de celles qui lui apartiennent que pour devenir bienfaiteur. Affable envers tout le monde ; qui ne refuse qu'avec regret, & sans qu'on puisse se plaindre ; qui

(u) Prov. Chap. VIII. vers. 15.

acorde ſans le faire valoir ; qui s'aplaudit en obligeant. Calme dans les plus importantes affaires. Toujours égal dans ſon eſprit ; toujours le même dans ſon cœur ; ſoutenu dans ſa conduite, uniforme dans ſes maximes. Auſſi juſte dans ſes vuës, qu'impénétrable dans ſes démarches, & inviolable dans ſes engagemens. Exemt du trouble, de l'humeur & des inquiétudes qui décelent la foibleſſe de l'eſprit. Qui laiſſe douter lequel il entend le mieux, de la Politique, des Loix, de la Guerre, ou des Finances ; qui regle chacune de ces parties avec la même habileté. Digne par conſéquent de la confian-

ce du Prince, du reſpect des Grands & de l'amitié du Peuple. Chéri dans le Roïaume; révéré & apréhendé des Couronnes étrangeres, qui le nomment pour leur Juge lors même qu'il eſt leur partie. Redoutant la Guerre comme un fléau, & néanmoins ſachant la faire à propos, pour affermir la paix, en forçant les ennemis de l'Etat à la demander & à nous craindre. Connoiſſant de tout, depuis la Croſſe & le Bâton juſqu'à la houlette; ne négligeant rien; veillant même ſur la derniere brebis du troupeau; chez qui tout mérite attention dès qu'il intéreſſe un ſujet. Pour qui tous les François vou-

droient qu'on retranchât de leurs jours, & qu'on les ajoûtât aux siens. Que le Ciel conserve par égard à leurs vœux; qu'il protege enfin aussi manifestement que celui qui fut envoïé en Egypte pour y être le salut de ses freres; & sur qui il a répandu l'esprit & la sagesse, dont fut doüé le Ministre du plus humain de tous les Monarques Conquérans, le Libérateur d'Israël.

Il s'en falloit beaucoup que Richelieu & Mazarin mis ensemble eussent toutes ces qualités, & cependant on ne peut leur refuser la gloire d'avoir été de grands Ministres. Marie de Médicis choisit le premier

après le meurtre de Henri IV; elle partagea avec lui l'administration du Roïaume, & agissant toujours de concert, ils le deffendirent contre ses ennemis étrangers & les fureurs du faux zele. Le Parlement ne put mieux marquer sa reconnoissance envers la Reine Mere qu'en assurant en plein Lit de justice que le Peuple seroit charmé qu'on fît fraper de la nouvelle monnoïe avec cette légende MARIA MEDICEA, SECURITAS. REI GALLICÆ. *Marie de Médicis, le repos & la sureté des intérêts de la France.* Cet éloge renferme tous les autres. Il nous dispense du détail; il montre combien cet-

te Princesse étoit digne de gouverner, & il suffiroit pour caractériser le plus illustre & le plus précieux de tous les Monarques.

La France étoit dans les circonstances les plus difficiles lorsqu'Anne d'Autriche en fut nommée Régente au Parlement le 18. Mai 1643. Le jeune Roi Loüis XIV. n'avoit alors que quatre ans & demi; toutes les Puissances Etrangeres étoient liguées contre sa Couronne, & les disputes de Religion entretenoient le feu de la Guerre Civile dans toutes les parties du Roïaume. La Reine ne vit personne plus en état de l'aider à écarter ces ora-

ges que le Cardinal de Mazarin, homme parfaitement versé dans le Gouvernement, instruit par le Cardinal de Richelieu, & que Louis XIII. avoit nommé son Exécuteur Testamentaire. Tout fut réglé désormais par ces deux ames du Conseil souverain. Dès la premiere année de la Régence on prit les Armes & l'on marcha en même tems contre tous les Ennemis de l'Etat. Les succès éclatans des Généraux à qui l'on donna le commandement des Troupes prouverent la sagesse avec laquelle on les avoit choisis préférablement à d'autres. Jamais la France ne remporta tant de Victoires en si

peu de tems. Louis de Bourbon Duc d'Enguien, ſi célebre depuis ſous le nom de Prince de Condé, gagna la fameuſe bataille de Rocroi & prit Thionville. Le Marêchal de Brezé battit la Flotte Eſpagnole à la vûe de Carthagene. Turin fut emporté par le Prince Thomas; le Pont de l'Eſture par le Marêchal du Pleſſis-Prâlin, & Rotwil en Allemagne par le Marêchal de Guébriant. L'année ſuivante 1644. ne fut pas moins heureuſe. Le Vicomte de Turenne gagna la ſeconde bataille de Rotwil. Le Duc d'Enguien déja couvert de gloire à Fribourg, emporta Spire, Philiſbourg, Mayence

& d'autres Villes, qui suivirent le destin de Gravelines, soumise par Gaston d'Orléans. Rose, la Mothe, Béthune & Landeau eurent le même sort, & après elles, Liorens en Catalogne, Nortlingue en Allemagne, & Mora en Italie. Ces prospérités furent presque sans interruption pendant les quatre années suivantes jusqu'à la paix de Munster signée en 1649.

Les douceurs que l'on s'en promettoit furent troublées par les murmures séditieux qui éclaterent dans le Roïaume. Le Peuple oprimé par les subsides que le Conseil avoit porté fort haut pour soutenir une Guerre gé-

nérale, s'en prit au Cardinal Mazarin; & les Grands, jaloux de son autorité & des revenus immenses dont il jouissoit tant par les pensions de la Cour que par l'Evêché de Mets & par douze Abaïes Roïales, se déclarerent contre lui. Ce fut le sujet ou le prétexte des Guerres Civiles, qui mirent toute la France dans le désordre pendant quatre ans. La Reine soutint son Ministre aussi longtems qu'elle put. Il fut néanmoins obligé de sortir du Roïaume, où sa tête avoit été mise à prix. Mais ses ennemis, vainqueurs des Puissances Etrangeres les plus redoutables, furent toujours vaincus lorf-

qu'ils combattirent contre son parti. C'étoit l'effet des mesures qu'il prenoit & des intelligences secrettes qu'il entretenoit avec la Reine. Les Rebelles sucomberent enfin, & furent contraints de consentir à son retour. Il reprit le Gouvernement des affaires avec la Reine même sous la majorité du Prince ; il rendit la tranquillité à l'Etat, & consomma les services de son ministere par le mariage de Louis XIV. avec l'Infante d'Espagne, qui suivit la seconde paix. La France avoit besoin d'un tel homme dans des conjonctures aussi orageuses que celles où l'on étoit sous la minorité du Prince ; &

elle fut redevable des ressources qu'elle trouva en lui à la protection qu'Anne d'Autriche lui acorda contre le gré de tous ses Sujets. L'évenement fit voir qu'elle connoissoit mieux que personne les véritables intérêts de l'Etat ; & que nul dans le Roïaume n'étoit aussi digne de régner.

L'Espagne eut ses Femmes fortes & ses Héroïnes comme la France & l'Angleterre. Comme il n'y eut jamais de Loi pour leur interdire les droits du Trône, plusieurs l'ocuperent en différens tems avec autant de sagesse, de force & de dignité que les Princes qui mériterent le plus l'estime & l'affection de

leurs Sujets. La ſuite de cette Monarchie en fournit divers exemples. Mais les bornes d'une Préface ne permettant pas de donner à ce ſujet toute l'étenduë qu'il pourroit avoir, nous ne toucherons que le regne d'Iſabelle, ſi célébre dans l'Hiſtoire de ce Royaume.

Henri IV. Roi de Caſtille, ſurnommé l'Impuiſſant, vouloit perſuader qu'il étoit pere de la Princeſſe Jeanne, que toute la Cour ſavoit venir de la Reine & du Grand Maître de l'Ordre de S. Jacques. Pour ſoutenir ſes prétentions, il la nomma héritiere de la Couronne après ſa mort, au préjudice d'Iſabelle ſa propre ſœur, à qui

le Sceptre apartenoit au défaut d'un Successeur légitime. L'envie de plaire dans les uns, & l'attachement au Sang Roïal dans les autres partagerent les sentimens sur cette nomination. Des manieres affables & engageantes, un génie vaste & pénétrant, un esprit capable de former & d'exécuter les plus grands projets, un courage au-dessus de son sexe, faisoient d'ailleurs préférer Isabelle à celle que l'on regardoit comme étrangere & avec mépris. Le fondement solide de son droit à la Couronne engagea presque tous les Princes de l'Europe, entr'autres le Duc de Berri, à la demander en ma-

riage, & elle leur préféra Ferdinand, fils de Jean II. Roi d'Aragon, de Catalogne, de Léon & des Asturies.

Ce jeune Prince n'avoit alors que seize ans, & par conséquent toutes les mesures qu'il falloit prendre pour se soutenir contre les opositions du Roi de Castille son frere regardoient Isabelle. Elle emploïa d'abord les voies de douceur & de politesse pour engager ce Prince à changer de sentimens à son égard, ou pour s'attacher de plus en plus les Grands du Roïaume, & les soulever contre lui s'il persistoit à lui être contraire. Elle lui écrivit en termes pleins de respect

&

& de ſoumiſſion, mais avec grandeur & dignité, lui rapellant le refus généreux qu'elle avoit fait des Etats qu'il avoit eu la bonté de lui offrir. Elle lui fit un long détail des raiſons qui l'avoient déterminée à preſſer ſon mariage, & à préférer le Prince d'Arragon à tous ceux qui la recherchoient. Elle l'aſſûra qu'elle & ſon époux lui ſeroient toujours auſſi ſoumis que ſes propres enfans, pourvû qu'il voulût leur témoigner une bienveillance & une amitié paternelle. Dans une autre lettre, elle demanda au Roi la permiſſion d'aller le joindre, proteſtant qu'elle n'ambitionnoit que ſon amitié & les oca-

ſions de lui marquer ſon zele pour le rétabliſſement & la conſervation de l'Etat. Henri reçut avec hauteur & colere les démarches d'Iſabelle, & il répondit qu'il examineroit à loiſir le parti qu'il devoit prendre.

Dans le même tems, Louis XI. Roi de France demanda en mariage pour ſon frere Charles, Duc d'Aquitaine, la Princeſſe Jeanne. Henri l'acorda volontiers pour lui procurer une protection auſſi puiſſante que celle des François, qui ſeroient déſormais interéſſés à faire valoir ſes droits ſur la Couronne d'Eſpagne; & à la cérémonie du mariage, la Princeſſe Iſabelle fut dégradée publi-

quement de toutes ſes prétentions au Roïaume de Caſtille. En conſéquence, Henri fit de grandes levées, & cita nomément tous les Seigneurs de ſes Etats pour obliger Iſabelle & Ferdinand à ſortir des frontieres. Mais ſes ordres & ſes préparatifs demeurerent ſans effets. Il eut la douleur de voir le parti d'Iſabelle acquérir chaque jour de nouvelles forces ſoit dans la Nobleſſe ſoit dans le Peuple. Autant on le mépriſoit, autant on avoit d'eſtime pour les vertus & les rares qualités de la Princeſſe. Les Evêques, le Comte de Tolede & preſque tous les Seigneurs s'étoient déclarés hautement pour

ſoutenir ſes intérêts. Henri effraïé du nombre & de la puiſſance de ſes Partiſans, conſentit qu'elle vînt à la Cour de Sigovie, où il la reçut avec toutes les démonſtrations poſſibles d'amitié & de tendreſſe fraternelle.

Iſabelle ne s'en laiſſa point éblouir. Elle demanda que tous les ordres du Roïaume fiſſent entre ſes mains un ferment de fidélité, la reconnoiſſant comme héritiére préſomptive de la Couronne, qui devoit lui écheoir par le droit de ſa naiſſance. Elle proteſta que ſi on vouloit lui acorder ſa demande, elle & Ferdinand ſeroient inviolablement atta-

chés aux intérêts du Roi; qu'elle mettroit sa fille unique en otage dans la citadelle d'Avila, & qu'elle donneroit son consentement au mariage de la Princesse Jeanne, veuve du Duc d'Aquitaine, avec Henri d'Arragon. Mais elle déclara qu'elle y seroit toujours oposée, si on ne lui rendoit la justice qui lui étoit duë.

Sa fermeté irrita les Courtisans de Henri, qui lui persuaderent de faire fermer les portes d'Avila, pour y tenir Isabelle prisonniere, & l'obliger à signer un Traité tel qu'on le voudroit. Ferdinand averti du projet sortit de la Ville & fit tous ses efforts pour emmener

la Princeſſe. Ni ſes inſtances, ni la vûe de la captivité & des mauvais traitemens qui auroient pû l'expoſer à mollir, ne furent capables de la déterminer à le ſuivre. Elle ne voulut pas abandonner une place où tous les tréſors du Roi étoient en dépôt, où la Cour étoit très brillante & très-nombreuſe; elle réſolut de demeurer dans la Fortereſſe, déterminée à tout évenement.

La Fortune favoriſa la conſtance d'Iſabelle. Depuis longtems la ſanté du Roi s'affoibliſſoit de jour en jour. Il mourut lorſqu'on le tranſportoit à Madrit pour changer d'air; & il nomma la Princeſſe Jeanne

pour lui ſuccéder à l'excluſion d'Iſabelle. Mais ſes diſpoſitions ne furent pas ſuivies auſſi unanimement qu'il l'avoit eſpéré. La plus grande partie de l'Eſpagne ſe déclara pour celle qu'il avoit excluë. On éleva dans la Place publique de Sigovie un amphithéâtre, où tous ceux qui ſe trouverent dans la Ville, prêterent le ſerment de fidélité ſur le Livre des Evangiles en faveur de Ferdinand & d'Iſabelle, qu'ils nommerent Rois d'Eſpagne par l'organe d'un Hérault, avec des cris de joye & un aplaudiſſement général. On ne fit néanmoins le ſerment de fidélité à Ferdinand qu'après qu'il eût juré lui-mê-

me de conſerver inviolablement les droits & les privileges du Roïaume à l'exemple de la Reine ſon épouſe, qui lui avoit apris à braver pour eux les perils & la captivité.

Ceux-mêmes qui venoient de voüer leurs armes, leurs biens & leur vie aux intérêts d'Iſabelle ne s'acordoient pas entr'eux ſur la forme du Gouvernement. Les uns remplis de confiance dans les rares qualités qu'elle faiſoit paroître, prétendoient qu'elle ſeule devoit être revêtuë de toute l'autorité, comme il s'étoit pratiqué ſous les Princeſſes Ormiſinde, Odiſinde, Sanctia, Urraca, Berengere & pluſieurs autres, qui

avoient été dépositaires principales du pouvoir souverain dans le Roïaume de Castille. On disputoit même si Ferdinand auroit le nom & les marques de Roi.

La Reine termina ces contestations par un Traité qui plût à tout le monde, & qu'elle fit signer à son mari. Les Articles étoient, que dans les Regîtres, les Edits & la Monnoie, le nom de Ferdinand seroit mis devant celui d'Isabelle ; mais que dans l'écu des Armoiries, les Armes de Castille seroient placées devant celles d'Arragon ; que les Gouverneurs des Villes & des Citadelles seroient choisis au nom d'Isabelle ; que

les Tréſoriers & les Intendans des Finances prendroient ſon attache, & feroient entre ſes mains leur ſerment de fidélité.

Ces conditions étoient dures pour Ferdinand, & il ne pouvoit s'empêcher de faire paroître combien il y étoit ſenſible. Iſabelle, femme habile à manier les eſprits & à gagner les cœurs, adoucit ſon chagrin par les remontrances & les careſſes qu'elle lui fit. Elle l'aſſûra que ce Réglement ſur l'adminiſtration de l'Etat lui étoit plus déſagréable qu'à lui-même ; que quand elle l'avoit choiſi pour époux, elle avoit compté partager avec lui les honneurs, les richeſſes & la Couronne ; qu'en

public & en particulier il seroit le Roi, le maître & l'arbitre de tout; mais qu'il falloit sacrifier quelque chose à la disposition des esprits & à la situation des affaires. Elle l'assura que personne n'obtiendroit jamais que de son consentement les dignités, les honneurs, les charges & les magistratures. Cependant elle lui fit entendre adroitement qu'elle ne croïoit pas qu'il voulût confier à d'autres qu'à des Castillans les Forteresses, les Gouvernemens, & les Finances du Roïaume, parce que ce seroit s'exposer à l'envie & à la haine de toute la Nation. Des protestations aussi obligeantes

où la politique avoit autant de part que la tendresse, calmerent le chagrin & l'aigreur de Ferdinand, & redoublerent son amitié pour la Reine.

La soumission des principaux Seigneurs du Roïaume, étoit un grand point; mais elle ne donnoit pas encore au Roi & à la Reine tout ce qu'il falloit pour agir contre leurs ennemis du dedans & du dehors. Cabrera, Garde du Trésor roïal, en avoit jusqu'à ce jour gardé les clefs, attendant de les remettre au parti qui seroit le plus fort, auprès duquel il s'en feroit un mérite. Isabelle emploia toutes les ressources de son esprit & de son

adresse, afin de l'engager à se déclarer pour elle. Elle lui écrivit, elle lui fit parler, elle lui promit que sa reconnoissance seroit sans bornes, elle le sollicita de toutes manieres; enfin elle en obtint ce qu'elle voulut. Pour déterminer le reste des rebelles à suivre cet exemple, elle donna à Cabrera la Ville de Moja, située sur les frontieres de Valence, sous le titre de Marquisat pour en jouir à perpétuité, lui & ses descendans, aussi bien que du Gouvernement de Sigovie, avec une autre belle Terre à titre de Comté.

L'argent du Trésor roïal fut d'un grand secours pour four-

nir aux dépenses de la Guerre dont on étoit menacé du côté de Jeanne & du Roi de Portugal qui la protégeoit. Isabelle envoïa aussi des Ambassadeurs à Louis XI. Roi de France pour traiter de la paix, en lui restituant la Principauté de Roussillon. Ces Préliminaires firent écouter favorablement l'Ambassadeur. Le Roi offrit d'envoïer en Castille autant de troupes & d'argent qu'il en faudroit pour établir solidement la domination de Ferdinand & d'Isabelle s'ils vouloient donner la jeune Princesse leur fille au Dauphin. D'autres intérêts firent changer de résolution au Roi de

France. Il se ligua même avec le Portugal pour attaquer ceux dont il avoit paru rechercher l'alliance.

La Guerre fut donc allumée avec toute l'ardeur imaginable, & Isabelle n'y prit pas moins de part que Ferdinand son mari. Elle donna les ordres pour la levée des troupes; elle les fit équiper & former aux exercices militaires; souvent elle assistoit aux revûës générales & particulieres, où elle inspiroit l'émulation par ses discours flatteurs, par ses manieres & par ses promesses. Elle les acompagnoit à l'armée, témoignant qu'elle vouloit partager avec eux les fati-

gues & les périls qu'ils essuïoient pour elle. Tantôt on la voïoït faire la visite du camp, tantôt à la tête d'un détachement particulier qui alloit reconnoître l'ennemi, la place & les environs. Embrassant tout ce qui regardoit la Guerre, elle alloit elle-même dans les différentes Contrées & Provinces pour acheter & faire transporter les vivres nécessaires dans le Camp. Elle y revenoit ensuite ; & quand il falloit donner une bataille elle paroissoit la premiere à la tête des Escadrons, volant de l'un à l'autre, excitant à bien faire par les promesses & par l'amour de la gloire ; remplissant toutes les

fonctions d'un Général & d'un Heros. La Victoire couronna enfin sa valeur & celle de Ferdinand. Les troupes de Jeanne, des Portugais & des François furent dissipées après plusieurs défaites, & l'on en vint à un Traité de paix qui fut tout à l'avantage d'Isabelle. La Princesse Jeanne désespérant de pouvoir jamais l'emporter sur une telle rivale, se détermina à prendre le voile, & son entrée dans le Monastere mit Isabelle en possession paisible du Trône de Castille & de l'Espagne.

Les momens de la Paix ne furent pas pour Isabelle un tems consacré aux délices, aux fêtes & à la molesse. Toujours

ocupée de la gloire de son Roïaume & de la tranquillité de ses Sujets, elle s'attacha à entretenir l'union avec les Puissances étrangeres, & son nom devint aussi redoutable que celui des plus Grands Princes qui régnoient alors dans l'Europe. Quelques-uns d'entr'eux aïant pris pour des fables ce que Christophe Colomb leur proposa sur la réalité de l'Amérique, Isabelle n'en jugea pas aussi légerement. Elle examina les preuves que ce célebre Navigateur lui raportoit de l'existence d'un nouveau Monde; elle accepta ses services pour en faire la découverte; elle emprunta même l'argent

qu'il fallut pour équiper à grands frais l'Escadre qu'elle y envoya ; & dès le premier voïage qui y fut fait en 1492. elle reçut les prémices de ces richesses immenses que l'Espagne en a tirées depuis sans interruption. Isabelle mourut douze ans après, d'un ulcere qui lui étoit venu pour avoir été trop souvent à cheval ; les Guerres & les embarras qu'elle avoit eus au commencement de son regne lui en avoient fait contracter l'habitude, & rarement elle se servoit d'autre voiture. Jamais Prince ne fut plus sincerement ni plus généralement regretté ; & l'on avoit sujet de donner des larmes à une Reine

qui ne connoissoit d'autres ocupations que le soin de son Roïaume, les exercices de Religion, & l'étude des Belles-Lettres, qui l'avoit mise en état de soutenir la conversation des Savans. Tous les Historiens ont fait l'éloge de ses rares qualités, & l'on n'en trouve point qui lui ait reproché aucun défaut qui puisse flétrir sa mémoire.

Après de tels exemples peut-on nier que les femmes soient capables de gouverner un Etat avec sagesse, avantage & magnificence? Si l'on disoit que le nombre de ces Reines est petit, il seroit aisé de répondre que celui des Princes illustres

n'est pas le plus grand. Un mérite supérieur en quelque genre que ce puisse être, sera toujours rare & extraordinaire. Pour préparer l'esprit à l'Histoire des Amazones, il suffit d'avoir montré que l'administration du Sceptre par la main des femmes n'a rien d'impossible, & qu'elles peuvent même l'honorer autant que des hommes. C'est la plus spécieuse objection que l'on propose contre la réalité de ces anciennes Guerrieres. Mais elle paroît détruite par le peu d'exemples que nous venons de citer, & que la proximité des tems ne permet pas de révoquer en doute. Un petit nombre d'au-

tres prouvera de quelle force & de quel courage elles sont capables au milieu des Ennemis & dans la chaleur des combats.

Sans remonter jusqu'aux célebres femmes de Sparte qui portoient les armes & la terreur avec autant & quelquefois plus de succès que leurs maris, de même que tant d'autres dont l'Antiquité a relevé la valeur dans les siéges & les batailles, nous ne parlerons que de celles qui se sont fait admirer pour ce sujet dans les derniers tems.

Quoique nous soïons bien éloignés d'adopter tout le merveilleux dont les Historiens &

les Poëtes du XV. siécle ont embelli la vie de la célébre Jeanne d'Arc, plus connuë sous le nom de la Pucelle d'Orléans, il est certain que cette jeune Lorraine fit des prodiges de valeur, & qu'elle devint le salut de la France. Alors les Anglois s'étoient rendu les maîtres de l'Orléanois, de l'Ile de France, de la Champagne & de la Picardie. Jeanne d'Arc se disant inspirée de Dieu pour délivrer sa patrie, alla se présenter pour cet effet au Roi Charles VII. Elle demanda qu'il lui fût permis de prendre des habits d'homme, & de porter les armes parmi les Troupes Françoises. Son premier

exploit fut de conduire dans Orléans un convoi de vivres à la Garnison & aux Habitans, qui étoient à la veille de périr ou de se rendre. Après avoir relevé leur courage abattu; elle fit plusieurs sorties toujours heureuses sur les Anglois, elle renversa leurs Forts & les obligea enfin à lever le siége. Delà elle conduisit le Roi au travers des Ennemis jusqu'à Reims, où il fut sacré. D'abord après la cérémonie, elle se remit à la tête des troupes; elle reprit presque toutes les Villes possédées par les Anglois, & elle changea la face de leurs affaires du blanc au noir, pour me servir des termes d'un de leurs

leurs Historiens. Mais lorsqu'ils pensoient à se retirer, ils la prirent prisonniere, & la firent brûler à Rouen comme atteinte & convaincuë de sortilege; ne croïant pas que tant d'actes d'une valeur inouie fussent dans l'ordre de la nature & de son sexe.

Les différentes incursions que les Turcs ont faites en Europe depuis leur établissement à Constantinople n'ont que trop souvent donné ocasion aux hommes & aux femmes de Hongrie de signaler leur valeur. Celles-ci en donnerent des marques éclatantes au siége d'Albe, Capitale du Roïaume. Plusieurs d'entr'elles voulu-

rent aller deffendre les murailles de la place, au défaut de leurs maris qui y avoient perdu la vie. Toutes étonnerent l'armée Ottomane par l'ardeur & l'intrépidité qu'elles montrerent chacunes dans leurs postes & leurs fonctions. Une d'entr'elles ocupoit un des endroits les plus difficiles à garder, & abattoit avec une faulx la tête de chaque Turc que l'on forçoit de monter sur le Bastion pour s'en emparer.

Une autre conserva pendant trois mois la Ville de Valpon dans le même Roïaume contre les efforts des Musulmans qui mettoient en œuvre toutes les ressources de la Guer-

re pour s'en rendre les maîtres.

Ils éprouverent la même résistance à Agria, non loin de Valpon. Tant qu'il y eut des hommes en état de combattre sur les murailles, leurs femmes les secoururent avec un zele infatigable. Elles leur portoient de l'huile, de la poix ou de l'eau boüillantes que ceux-ci versoient sur les Turcs qui montoient à l'assaut. L'une s'avançant avec une pierre qu'elle vouloit jetter sur les Ennemis fut atteinte par un boulet de canon qui lui emporta la tête. Sa fille la voyant tomber à ses côtés, prit la pierre, la lança contre les Ennemis, courut en fureur au milieu d'eux;

par la bréche, en tua plusieurs, en blessa d'autres, & sacrifia sa vie à la vengeance de celle dont elle l'avoit reçuë.

Une de ses Concitoyennes combattant sur le parapet vit son gendre renversé par terre d'un coup de feu, & dit à sa femme d'emporter le cadavre pour lui rendre les derniers devoirs. « Il en est un autre plus » pressant, répondit-elle ; c'est » de deffendre la Religion & » la Patrie. Celles-ci doivent » passer devant la tendresse, & » je leur donnerai jusqu'à la » derniere goute de mon » sang ». Les Officiers qui commandoient dans la Place n'eurent point de motifs plus pres-

ſans pour animer les Soldats que de leur propoſer l'exemple de ces femmes courageuſes qu'ils avoient ſans ceſſe devant les yeux.

Le ſiége de Ziget préſenta un objet encore plus frapant. Les ordres étant donnés pour une action générale, un Officier Hongrois qui devoit s'y trouver, & qui n'eſpéroit pas en revenir, prit la cruelle résolution de tuer ſa femme, de peur qu'elle ne fût deshonorée en tombant ſous la puiſſance des Vainqueurs Infideles. Cette jeune épouſe, moins attachée à la vie qu'à ſon mari, lui fit des reproches de la maniere dont il penſoit ſur elle, & l'aſ-

ſura qu'elle vouloit l'acompagner à la gloire ou au tombeau. Elle prit un de ſes habits, un cheval & des armes, & alla au champ de bataille dans le rang des Officiers. Nul d'entr'eux ne montra tant de bravoure que cette généreuſe héroïne. Sans ceſſe à côté de ſon mari, elle renverſoit tout ce qui ſe préſentoit devant elle. La fureur lui donnant des forces que les hommes les plus robuſtes n'éprouvent preſque jamais, elle combattit juſqu'à la fin de l'action avec la même ardeur, & joncha la terre de Turcs morts à ſes piés. L'Officier couvert de plaïes ſentoit ranimer ſes forces & ſon courage en la

voïant agir pour écarter la mort qu'elle envoïoit ſur les ennemis: Mais à force de braver tous les périls elle fut enfin percée de fléches & de javelots, qui la mirent hors d'état de ſe ſoutenir. Elle ſe traîna avec peine ſur le corps de ſon mari déja terraſſé ; elle ſe jetta entre ſes bras, elle recüeillit ſes derniers ſoupirs, & les rendit elle-même un moment après.

Les autres exemples que nous pourrions citer ſans fin perdroient leur éclat & leur mérite près de celui-ci, qui eſt porté au plus haut dégré du courage & de la tendreſſe conjugale. C'en eſt aſſez pour faire voir ce que peut dans le

Gouvernement des affaires & dans les dangers un sexe que l'on juge trop généralement. L'Histoire des Amazones donnera plus de jour & plus d'étenduë à cette réflexion.



HISTOIRE



HISTOIRE DES AMAZONES

CHAPITRE PREMIER.

Du Nom & de l'Existence des Amazones.



L'ETYMOLOGIE du nom les Amazones renferme l'abregé de leur Histoire. Chez les Scythes, dont elles étoient originaires, on les nommoit (*a*) *Æorpates*, c'est-à-

(*a*) HERODOTUS. L. IV. n. 110.

dire, ennemies & alterées du sang des hommes.

Depuis que les Grecs eurent connoissance de leur société, & de leur maniére de vivre, ils en prirent sujet de les apeller *Amazones*, ou (*b*) parce que dès leur enfance on leur brûloit la mammelle droite; ou (*c*) parce que la plûpart n'avoient aucun commerce avec les hommes; ou (*d*) parce qu'elles ne quittoient jamais leur ceinture, simbole de la modestie & de la continence parmi les femmes des Orientaux; ou

(*b*) ἄ ou ἄνευ μαζῦ. *Sine mamma.* HIPPOCR. *de aere & aqua.* DIOD. L. III. p. 186. STRABO. L. XI. p. 504. JUSTIN. L. II. c. 4. *& alii.*

(*c*) ἅμα ζῶσαι *unà secum ipsis & sine viris.* SERVIUS in L. I. Æneid. v. 494. *& alii.*

(*d*) ἅμα Ζῶνα. *cum cingulo.* DONAT. in L. I. Æneid. VOSSIUS. *Etymologicon voce cestus.*

(e) parce qu'elles ne vivoient pas ordinairement de pain, mais de la chair des animaux qu'elles tuoient à la chasse; ou enfin (f) parce que leurs meres ne les nourrissoient pas de lait dans leur enfance, mais d'alimens forts & communs, tels qu'elles-mêmes les prenoient, & quelquefois de miel ou de lait de jument. Le mot d'*Amazones* peut souffrir toutes ces interprétations. Néanmoins un illustre Savant (g) prétend qu'il est cor-

(e) *ἀμάζα: sive maza, sive polenta hordeacea.* EUSTAT. in v. 828. DIONYS. PERIEG. v. CALEPIN. *voce amas.* PLUTARQUE nomme *Maza* une espece de mauvais gâteau dont vivoient les Lacédémoniens. *in Alcibiade.*

(f) PHILOSTRATES. Heroïca. p. 750.

(g) GRONOVIUS *Thesauri antiq.* Græc. To. I. fol. Dddd. Il veut que ce soit *Αμιζωνης*; *id est virile*, d'où vient la Ville d'Amise.

rompu ; & que le véritable nom de ces femmes guerrieres marquoit une force & un courage dignes d'un sexe qui doit en faire paroître. Leur caractére fit ajoûter des noms qui y avoient raport ; comme ceux de Femmes fortes, *Viragines*, redoutables, meurtriéres, habiles à dompter des chevaux, ou à lancer un trait, ou qui vivoient (*h*) de lézards & de serpens. Enfin comme elles ont habité différens endroits de l'Afrique & de l'Asie, on leur donna des noms conformes à leurs demeures. Il y eut les Africaines, les Sauromatides, les Thermodontiennes & les Ephésiennes. Nous aurons ocasion dans la suite de ra-

(*h*) STEPHAN. BYZANT. & *Scholiastes* THOMAS PINEDO. *voce Amazones*.

porter leurs différentes Epithetes, & les autres explications que l'on donne au mot d'Amazones. Mais avant que de commencer leur Histoire, il est nécessaire de prouver qu'elles ont existé & de répondre aux difficultés que l'on fait sur ce point.

Tout ce qu'on lit des Amazones n'est, dit-on (*i*) qu'une Fable, qui porte les caractéres de la plus évidente fausseté. Personne ne sait au vrai quelle étoit leur origine; on les place en des siécles où l'ignorance & la crédulité dominoient; leur conception & leur naissance

(*i*) Ces difficultés sont de STRABON L. XI. p. 770. ARRIEN. L. VII. c. 13. doute de l'existence des Amazones, parce que Xenophon n'en a pas parlé dans sa retraite des Dix-mille. PALEFATE. L. I. dit que c'étoit des hommes habillés en femmes.

étoient l'effet du hazard ; leur éducation ne pouvoit compatir avec la foiblesse naturelle de l'enfance ; toutes leurs actions étoient des prodiges de valeur ; la force, la bravoure, l'intrépidité faisoient leur caractére. Comment peut-on concevoir une République de femmes qui vivoient dans une intelligence parfaite, toûjours en paix parmi elles, toûjours en guerre avec les hommes ; qui n'ont d'autre goût que celui des combats, qui forment des armées nombreuses, qui subjuguent elles seules des provinces entieres ; & qui vont attaquer des peuples belliqueux au-delà des mers ; enfin qui deviennent Fondatrices de plusieurs grandes villes ?

On ne dissimule pas que ces objections sont d'elles-mêmes spécieu-

ſes. Mais plus elles ſeroient capables d'en impoſer, plus il eſt néceſſaire de les détruire, & de faire voir combien elles ont peu de fondement.

10. La diſtance des tems, comme celle des lieux diminuë les objets, les affoiblit, les fait enfin diſparoître à meſure qu'elle augmente. Il en eſt dont le ſouvenir ne s'efface jamais; & d'autres que leur ſingularité rend incroïables après l'écoulement de quelques ſiécles. Ces maximes trouvent leur vérité dans l'Hiſtoire des Amazones. Il n'eſt point d'Etat plus célébre, plus remarquable, plus atteſté des Anciens que celui de ces illuſtres Guerrieres. Des Temples, des Villes, des Contrées, des Provinces entiéres ont conſervé long-tems après

elles la gloire de leur nom. Elles tiennent à des faits constans & mémorables dans l'Antiquité. Mais parce qu'il y a trop d'éloignement de tems & de mœurs, deux ou trois Ecrivains ont révoqué en doute jusqu'à leur existence. On auroit le même droit d'attaquer la certitude de ce qui s'est fait dans les âges reculés chez toutes les Nations du monde, où la différence des caractéres & la multitude des événemens ne peuvent manquer de produire de l'extraordinaire, du merveilleux, de l'incroïable. Ne sait-on pas que la nature prend autant de formes dans l'esprit humain que dans les visages & dans les plantes? En tous les genres il est des génies qui nous paroissent inconcevables pour les heureuses ou pour les mauvaises

dispositions. C'est donc mal conclure que de ranger parmi les Fables Grecques tout ce que l'on dit des Amazones, parce qu'on leur donne plus de résolution, de force & de courage que l'on n'en voit communément dans un sexe, à qui les préjugés ou l'éducation ne laissent souvent que la foiblesse en partage. Le plus léger usage du monde aprend qu'il est des hommes qui sont femmes, & des femmes qui sont hommes.

2°. La singularité de vie, de mœurs & de caractére qui frape dans les Amazones n'est point une raison qui détruise leur existence. Celui qui a créé autant de prodiges qu'il a fait d'Astres dans les cieux ou de causes agissantes dans la nature, permet quelquefois à cel-

le-ci de quitter ſon cours ordinaire, & de nous ſurprendre par des productions que nous aurions regardé comme des chiméres & des ſonges avant qu'elles fuſſent arrivées. Chaque ſiécle & chaque païs (*l*) ont les leurs, que l'on croit à peine en d'autres tems & en d'autres lieux. Si nous ne liſions que dans les anciens Poëtes de la Grece l'Hiſtoire des Géans (*m*) nous la rejetterions comme une fiction Poëtique & Romaneſque, imaginée pour répandre du merveilleux ſur des faits très-ſimples & ordinaires, & cette idée nous porteroît à douter de tout le reſte. C'eſt à peu près cel-

(*l*) C'eſt la penſée de PLINE, qui s'étend fort ſur ce ſujet. Liv. 7. ch. 1. 2. & 3.

(*m*) Voïez les Mémoires de l'Académie des Inſcript. To. I. p. 125. & To. II. p. 169.

le que le commun des hommes se forme des célébres Titans. Cependant l'Ecriture nous atteste la réalité des Géans à peu près dans le même tems & dans le même païs. Les Israëlites (*n*) que Moyse envoïa pour reconnoître la terre de Chanaan en revinrent effraïés, disant qu'ils y avoient trouvé des hommes d'une hauteur si prodigieuse, qu'on pouvoit les apeller des monstres; vrais enfans d'Enac, pere des Géans & Geant lui-même, près desquels ils ne paroissoient que comme des sauterelles. Le lit d'Og (*o*) Roi de Bazan étoit de fer, & il avoit neuf coudées de long, sur quatre de large. La vertu des Psylles, dont le seul attouchement fai-

(*n*) Numer. c. 13. v. 33. & 34.

(*o*) Deuteron. c. 3. v. 11.

ſoit mourir toutes ſortes de ſerpens & guériſſoit les bleſſures venimeuſes paſſe aujourd'hui dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes pour une fable qu'on laiſſe à la crédulité des Anciens. Néanmoins les plus graves Auteurs (p) l'ont affirmée, & la plûpart d'après le témoignage de leurs yeux. On en peut dire autant de la Baguette pour découvrir les ſources & les métaux. Les plus habiles Naturaliſtes n'ont pas encore compris la raiſon pour laquelle les Maures & quelques autres peuples très-éloignés d'eux, qui deſcendent comme nous de la famille de Noë, ont la chair différente de celle du reſte des hom-

(p) HERODOT. L. 4. n. AUL. GELL. STRABO. L. 13. p. 880. PLIN. L. 7. c. 2. & *alibi*. PLUT. *in Caton. Utic.* PAUSAN. L. p. 764. LUCAN. L. 11. *fuſe*. ARNOB. p. 30. & *alii*.

mes, je dis même de ceux qui habitent sous les mêmes dégrés de latitude. On pourroit citer une infinité de traits de cette espéce, où l'on voit la nature se plaire à distinguer des familles & des nations entiéres par des priviléges, & des caractéres qui étonnent toutes les autres. Ceux qui attaquent l'existence des Amazones se fondent principalement sur les prodiges que l'on en raconte, qu'ils regardent comme supérieurs à leur sexe & à l'humanité même. Toutefois ils n'ont rien qui aproche des exemples que nous venons de raporter, & qui rendent du moins probable ce que l'on dit de ces illustres Guerrieres. De part & d'autre c'est une multitude d'autorités qui doivent dissiper le pyrrhonisme.

30. Chaque contrée a ses influences particulieres qui distinguent tout ce qu'elle porte. L'esprit & le corps humain s'en ressentent comme les plantes & les animaux. On voit dans le génie des hommes d'une même Province certains traits de ressemblance qui les caracterisent, & les décéleroient malgré eux. Les peuples des païs chauds sont naturellement portés au plaisir, à la molesse, à la tranquillité, ils sont en général de sens froid plus capables d'attention que les autres quand ils veulent s'apliquer ; & c'est parce qu'ils réfléchissent trop qu'ils se déterminent lentement, & que l'aspect du danger les effraïe plus que tout autre. Ceux au contraire qui vivent dans les hauts climats du Septentrion sont d'un caractére tout

oposé. Les frimats qui y regnent sans cesse resserrent les pores, concentrent la chaleur naturelle, & produisent une fermentation intérieure, qui se communique nécessairement du corps à l'esprit par la liaison intime que l'Auteur de la nature a établie entre l'un & l'autre. C'est des sens que l'âme reçoit toutes ses impressions.

Le Païs dont les premieres Amazones étoient originaires, devoit produire en elles cet effet de bravoure, d'ardeur & de férocité qui les rendit la terreur des Peuples plus méridionnaux. Elles venoient des environs du Tanaïs, & tous les Ecrivains s'acordent à nous donner des idées affreuses de ces Contrées & de l'air qu'on y respire. Un vent de

Nord (q), qui y soufle la plus grande partie de l'année avec violence tient presque toujours glacés les bords du fleuve. La campagne y est couverte de neiges ou de gelées. Le froid & la faim y font périr les troupeaux, les chevaux & les mulets. Les hommes mêmes, malgré leurs précautions & leur dureté naturelle, sont obligés d'abandonner leurs huttes, & de transporter sur des chariots leurs femmes & leurs enfans dans une région plus tempérée jusqu'à ce que le Ciel ait rendu la leur habitable. On ne sait si elle le seroit pour d'autres Peuples que pour ceux qui y ont pris naissance. Jamais les raïons (r) du

(q) DIONYS. PERIEG. v. 666. & seq.

(r) TERTULL. contra MARCION. L. I. c. I. C'est

Soleil ne s'y déploïent dans leur pureté; sa lumiere y est continuellement obscurcie par les vapeurs & les nuages; sa chaleur ne pénetre point sur la terre; l'air y est sans cesse obscurci par les broüillards; l'hiver est la seule saison qui y domine.

La dureté des corps qui peuvent y faire leur séjour doit nécessairement se communiquer à l'esprit. Tout y respire la cruauté & la barbarie des Scythes; & ceux qui habitoient les bords du Tanaïs, ou les environs du Pont Euxin étoient plus inhumains que tous les autres.

de là en partie que Tertullien tire le caractere barbare de Marcion. *Nihil tam barbarum ac triste apud Pontum quàm quòd illic Marcion natus est, Scytha tetrior, Hamaxobio instabilior, Massageta inhumanior, Amazona audacior, nubilò obscurior, hieme frigidior, gelu fragilior, Istro fallacior, Caucaso abruptior*, &c.

De légeres cabanes portées sur quatre rouës formoient leurs habitations, & presque tous les jours ils les changeoient de place. Par conséquent point de société, point de liaisons, point d'amitié entr'eux. La guerre, les irruptions, les violences sur les Peuples voisins étoient les seules ocasions qui les réünissoient de tems à autre. Quelques-uns (f) portoient l'inhumanité jusqu'à égorger les Etrangers que le hazard avoit conduits dans leurs vastes solitudes, & à se faire un mets délicieux d'un manger que la nature abhorre. On prétend que plusieurs assaisonnoient la chair de leurs parens morts avec celle des bêtes qu'ils prenoient à la chasse, & qu'ils regardoient comme

(f) Idem., *ibidem.* STRABO. L. 7. p. 458. JUSTIN. L. 2. c. 2. PLINE. L. 7. c. 2.

impurs & frapés de malédiction ceux dont elle n'étoit pas mangeable. Le crane de leur pere ou d'un étranger, étoit pour eux la plus précieuse de toutes les coupes. On parle (*t*) d'une Reine des Scythes qui ne trouvoit rien de si exquis que les enfans nouveaux nés, & à qui il en falloit tous les jours sur sa table. Un Ancien (*u*) lui donne le nom de *Lamie*, & c'est d'elle qu'est venuë la fable de ces monstres voraces (*x*) que l'on apella comme elle. Le vol & l'in-

(*t*) ARISTOT. *L.* 7. *Moral. c.* 6.

(*u*) EUSTATHIUS *sive* ASPAS. *Comment. in hunc loc.* ARISTOT.

(*x*) Il en est parlé dans l'Ecriture. ISA. c. 34. v. 14. THREN. c. 4. v. 3. HORACE dit dans l'Art poëtique : *Neu pransa Lamia vivum puerum extrahat alvo.* Voïez PHILOSTRATE, vie d'Apollonius L. IV. c. 25. Il en fait une Histoire.

justice (y) étoient les seuls crimes connus chez les Scythes, quoiqu'ils n'en fussent pas à l'égard des Etrangers. Hors de là tout étoit permis & innocent, jusqu'aux (z) derniers excès de l'incontinence & de la cruauté. Ce fut sur les différentes relations d'un Païs & d'un Peuple aussi dangereux, que les Grecs regarderent la Tauride, la Sarmatie, la Colchide & le Mont Caucase, comme le premier théâtre des horreurs & de l'inhumanité. Alors la Mer Noire, au tour de laquelle ces Provinces sont situées, étoit apellée (a) *inhabitable*, & l'on admira la valeur & la hardiesse des illustres

(y) Justin. L. 2. c. 2.

(z) Tertull. *contra Marcion.* L. 1. c. 1.

(a) Strabo L. 7. p. 458. Arrianus *Periplo Ponti.* ἄξενος & εὔξενος; *inhospitalis*, & *hospitalis*.

Argonautes, qui oserent s'y exposer pour aller enlever la Toison d'or. Mais insensiblement ses côtes Meridionales furent policées par les Colonies Grecques, qui y bâtirent plusieurs Villes, entr'autres celle d'Apollonie, dont les Milésiens furent Fondateurs cinquante ans avant le regne de Cyrus. Ces régions passerent désormais pour *habitables*; & on en donna le nom à la Mer Noire, qui fut apellée pour cette raison *le Pont-Euxin*. Doit-on s'étonner après cela que les Amazones, sorties d'une Nation aussi barbare, se soient ressenties de sa férocité? On s'étonneroit au contraire si elles avoient eu la modestie, la douceur & la timidité qui font le caractere de leur sexe dans tous les autres Païs du Monde.

4°. Etienne de Byzance (*b*), après plusieurs autres, attribuë la force & le courage des Amazones à la nature des contrées qu'elles habiterent. On voit en effet que chaque Province imprime son caractere sur une partie des choses qu'elle produit. Ici c'est sur les hommes, là c'est sur les femmes, ailleurs sur certains animaux, en d'autres endroits, c'est sur les plantes. L'air, l'eau, les alimens, le suc de la terre sont plus ou moins favorables à quelqu'un de ses Sujets, & contribuent à sa perfection. L'esprit même se ressent presque toujours de ces secrettes influences. Ainsi l'on a remarqué que les Hommes sont mous & voluptueux dans les Païs où croissent

(*b*) STEPHANUS BYZANT. in voce *Amazones*.

le beaume, les parfums, les aromates; & que par une raison contraire, ils sont cruels & barbares dans les régions où naissent les bêtes féroces, telles que les Tigres, dont on dit que les Hyrcaniens suçoient le lait dès leur enfance.

Parmi les différentes transmigrations des Amazones, nous verrons que le plus long séjour qu'elles firent fut sur les bords du fleuve Thermodon. Non loin de ces Contrées, quoique les Géographes (c) varient, étoit le Païs des Chalybes, célebre (d) par ses Mines de fer & d'acier. Là se fabriquoient des armes de toute espece. On n'y voïoit que

(c) *Vide* CELLARIUM *& alios.*

(d) XENOPHON *de Exped. Cyri.* L. 5. STRABO L. 12. p. 826. APOLLON. *Argon.* L. 2. v. 1002. *& alii.*

des instrumens de guerre, & tout ce que la cruauté des hommes pouvoit imaginer pour satisfaire l'injustice & l'ambition des Conquérans. De tels objets, qui se trouvoient sans cesse devant les yeux, joints à la qualité du Païs qui en produisoit la matiere, devoient nécessairement rendre l'ame martiale, & lui inspirer quelque chose de leur dureté. C'est une remarque faite par tous les Ecrivains (e) qui ont parlé des Chalybes & des Peuples qui les environnoient. D'autres

(e) AVIENUS Traducteur de Denys Periegete parle ainsi des Peuples voisins de la Colchide, Vers 944. & suivans.

aspera primùm
Bizerum gens est; diri sunt inde Bechiri,
Macrones, Philyresque, & pernix Duratesium
gens.
Inde Tibareni, Chalybes super, arva ubi ferri
Ditia

tres (*f*) ont obſervé que les Nations qui poſſedent les mines de fer & d'acier, ſont naturellement rudes, agreſtes & belliqueuſes. Enfin les

Ditia vulnifici, crepitant incudibus altis.
VALERIUS FLACCUS Lib. 5. v. 141. *& ſuiv.*
Nocte ſub extrema clauſis telluris ab antris
Pervigil auditur Chalybum labor. Arma fatigant
Ruricolæ, Gradive, tui; ſonat illa creatrix
Prima manus belli terras crudelis in omnes.
Nam prius ignoti quam dura cubilia ferri
Eruerent enſeſque darent, odia ægra ſine armis
Errabant, iræque inopes, & ſegnis Erynnis.

(*f*) *Bellicoſi ſunt apud quos ferrum naſcitur. Sic in Italia Brixiani feroces & armigeri tellurem poſſident æris ac ferri feraciſſimam: & Germania metallifera plurimum bello potens cernitur; & ad Thermodontem fluvium in Ponto Chalybes, quod agrum poſſident argenti venis & ferri fodinis affluentem, unà divites ac feri ſunt. Quin & Amazones habent mulieres vel ipſas armipotentes.* LICETUS GENUENSIS. *De lapide Bononienſi* Cap. 1. C'eſt la Pierre que l'on trouve près de Bologne en Italie, dont on ſe ſert pour une eſpece de Phoſphore.

herbes venimeuſes qui croiſſoient ſur ces côtes, & qui ſervoient aux enchantemens ſi connus des Peuples de la Colchide (g) pouvoient encore influer ſur le caractere & ſur les mœurs des Amazones.

5°. L'éducation & leur genre de vie y contribuoient plus que toute autre cauſe étrangére. Le ſang, les alimens, l'exercice du corps, l'exemple, ſont les principes qui conſtituent le tempéramment & qui forment les inclinations. Quand on réunira ces quatre objets, on ne ſera plus ſurpris de la fierté, de la force, du courage des Amazones, de leur amour pour l'indépendance, & du mépris qu'elles avoient pour les hommes.

Il eſt des familles & des nations

(g) PETIT. *Diſſert. de Amazonibus c.* 13.

caracterisées par le génie, les talens, les vices & les vertus. Nous sentons en nous-mêmes des atraits, des antipathies, des dispositions qui nous dominent & nous entraînent. Inutilement voudrions-nous chercher les causes exterieures qui nous les inspirent ; ces penchans sont nés avec nous ; c'est au sang qu'il faut les raporter. Les Amazones, issuës de la barbarie des Scythes, en avoient originairement la dureté & la rigueur héréditaires. Ces sentimens prirent un nouvel essor depuis qu'elles eurent formé le plan de leur Gynécocratie. Dès lors elles résolurent de ne plus dépendre des hommes, de se gouverner par elles-mêmes, de ne reconnoître d'autre apui que celui de leur bravoure, & de se distinguer. Un tel projet

paroîssoit insensé parce qu'il étoit sans exemple. Mais les hommes ne connoissoient pas encore à quels excès ce sexe peut porter les passions violentes dans les femmes capables de s'y livrer. L'idée que nous en donne l'Esprit Saint doit être vraïe de quelques-unes, & ce que l'on peut faire de moins est de l'apliquer aux Amazones. La malignité de la femme, dit le Sage (*b*) « est une » malice consommée, c'est la moindre de toutes les plaies qui puissent arriver à l'homme. Il n'est » point de tête plus cruelle que la » tête du serpent, ni de colere plus » funeste que celle d'une femme. Il » vaut mieux demeurer avec un lion » & un dragon que d'habiter avec » elle. Dans ses fureurs on la voit

(*b*) ECCLESIASTICI. c. XXV. v. 17. *& seq.*

» changer de visage, elle prend un
» regard sombre & farouche com-
» me celui d'un ours ; son tein de-
» vient noirâtre comme celui d'un
» habit de deüil. Son audace & ses
» violences sont capables de porter
» la confusion par tout. Elle fait la
» plus grande affliction du cœur, la
» tristesse du visage, & la plaie mor-
» telle de son mari. Elle ne manque-
» ra pas de s'élever contre lui s'il
» lui laisse prendre l'autorité domes-
» tique, parce que son orgueil la por-
» te à dominer. » Des cœurs suscep-
tibles d'un emportement aussi re-
doutable pouvoient entreprendre
tout ce que la violence est capable
d'inspirer, & même se flatter du
succès. Il suffisoit d'en faire la pro-
position pour être sûr qu'elle seroit
reçuë & executée avec ardeur. Les

premiers pas dans cette carriére flatteuſe donnerent du courage ; on y avança rapidement, on ſe regarda ſuperieur aux hommes comme on l'étoit à tous les obſtacles ; on n'eut plus de goût que celui des armes ; l'envie de dominer devint la premiere des paſſions ; le fer & l'orgueil compoſerent le caractere, & les filles des Amazones, naquirent ſemblables à leurs meres, de qui elles auroient eu honte de dégénerer. C'eſt des grandes ames, dit ingénieuſement (*i*) un Poëte, que viennent le courage & les ſentimens. On voit déja dans les Taureaux & les jeunes

(*i*) HORAT. L. 4. *Ode* 4.

Fortes creantur fortibus & bonis.
Eſt in juvencis & in equis patrum
Virtus ; nec imbellem feroces
Progenerant Aquilæ columbam.

chevaux la force de ceux dont ils sont sortis, & vainement on chercheroit de foibles colombes dans l'aire d'une Aigle.

On avoit soin de fortifier ces inclinations naturelles des jeunes Amazones par les alimens dont on les nourissoit. Au lieu du lait que la nature répand dans le sein des meres pour les enfans qu'elles mettent au monde, & qui n'est destiné qu'à cet usage, les Amazones donnoient à leurs filles au berceau (*l*) du lait de jument pour leur en inspirer l'ardeur, l'amour & la vivacité guerriere; comme aussi pour n'en être point embarassées s'il falloit se mettre en campagne pour quelque expédition. Elles y joignoient une es-

(*l*) PHILOSTRAT. *Heroic.* c. 19. p. 750. *vide & notam Olearii.*

pèce de manne, ou de rosée figée, qu'elles ramassoient les matins sur l'extrêmité des herbes & des fleurs, & que l'on trouve assez abondamment dans les contrées voisines du Pont Euxin, qui les forme par ses vapeurs. Le plûtôt qu'il étoit possible, les meres sévroient leurs enfans de cette nouriture foible & délicate, mais indispensable. Ce n'étoit pas pour lui substituer celle du pain & des tourteaux, qui fait la subsistance ordinaire de l'humanité, je dis même parmi les Scythes; on assure (*m*) que les Amazones n'en faisoient presque point d'usage. Elles vivoient indifféremment (*n*) des oiseaux & des

(*m*) EUSTAT. in v. 828. DIONYS. PERIEG.

(*n*) HERODOT. L. IV. n. 13. JUSTIN. L. II. c. 2.

bêtes fauves qu'elles prenoient à la chasse, sans excepter ces reptiles venimeux (o) qui nous font horreur, tels que les lezards. Il est à croire que ceux du Pont étoient plus gros que les nôtres. On prétend que les yeux agards des Amazones ressembloient en quelque chose aux taches vertes qui sont sur le dos de ces animaux. Le venin dont leur chair est infectée ne produisoit aucun effet sur des personnes qui y étoient acoûtumées dès l'enfance. Il seroit aisé de citer plusieurs exemples d'hommes familiarisés de longue main avec le poison. Mithridate Eupator, dernier Roi de Pont, en avoit pris si souvent, qu'il cessa de lui être une

(o) STEPHANUS. voce, *Amazones*, *cum notis Scholiastæ* THOMÆ DE PINNEDO. COELIUS RODIGIN. p. 327.

ressource (*p*) pour s'ôter la vie de peur de tomber entre les mains de Pompée. Il fut obligé d'avoir recours à son propre fer & à celui d'un de ses soldats. Peut-être les Amazones avoient-elles comme ce Prince quelqu'antidote particulier dont elles se servoient habituellement. Leur sang ne pouvoit manquer de se ressentir de celui qui faisoit leur nourriture. Il devoit en avoir le feu, l'aigreur & la cruauté. Nous avons dans l'Histoire deux traits mémorables, qui confirment ce principe déja averré par l'expérience.

Le premier est celui de la célébre Atalanta dont toute la Gréce

(*p*) DIO. CASS. L. 37. FLORUS. L. 3. c. 5. VAL MAX. L. 9. c. 2. PLIN. L. 25. c. 2. APPIAN. MITHRID. p. 248. & *alii*.

retentit. Jasion son pere (*q*) ne voulant point élever de filles, & n'étant pas assez inhumain pour la voir égorger sous ses yeux, au moment qu'elle venoit de naître, l'envoïa exposer sur le mont Parthenius (*r*) en Arcadie sur le bord d'une fontaine, près de laquelle étoient un antre & un bois planté de chênes. L'enfant ainsi abandonné reçut du secours d'où l'on ne devoit naturellement attendre qu'une mort plus promte & plus cruelle. Une Ours, à qui des chasseurs avoient enlevé ses petits se sauva dans l'antre à l'ouverture duquel étoit Atalanta. Au lieu de dévorer l'enfant, elle

(*q*) ÆLIANUS. *var. Hist.* L. 13. c. 1. HYGIN. l'apelle SCHOENEUS. Fab. 185.

(*r*) C'étoit la plus haute montagne du Péloponese.

lui donna par instinct à tetter le lait qu'elle avoit en trop grande abondance, & qui commençoit à l'incommoder. Elle s'attacha à Atalanta, elle en prit soin, & la nourit jusqu'à ce qu'elle fût en état de se procurer à elle-même sa propre subsistance. Les herbes & les racines sauvages furent les seules ressources que sa situation lui offrit. L'âge & le besoin lui inspirérent la chasse des animaux, elle en mangea la chair cruë, & le hazard lui aïant fait trouver du feu, elle s'en servit pour rendre cette nouriture plus humaine. Des pâtres l'aïant rencontrée l'emmenerent dans leur cabane par compassion, & la gardérent quelques années. Mais le lait qu'elle avoit succé, & la vie agreste qu'elle avoit menée dès sa premié-

re enfance la dégoutérent de la société des hommes. Elle s'échapa pour retourner dans son antre, où elle reprit son premier genre de vie, cultivant différentes sortes de plantes qui pouvoient la lui rendre plus douce, & y supléant par les fruits de son arc, qui lui donnoit la nouriture & le vêtement. Elle aquit dans l'exercice continuel de la chasse une si grande légéreté, qu'il n'y avoit point de bêtes sauvages qu'elle ne pût ateindre à la course, ni d'hommes capables de la suivre quand elle vouloit s'échaper de leurs mains. C'est ce qui lui fit donner le nom de (f) *Celeripes*. Un corps robuste, une tail-

(f) On peut voir la Médaille qu'en rapporte Gronovius *Antiq. Græc.* to. I. fol. O, oo, & ce qu'il en dit.

le bien proportionnée, un visage plein de feu, des mœurs aussi extraordinaires rendirent Atalanta célébre dans tout le Péloponése. Elle devint un objet d'émulation (t) pour les jeunes gens qui cherchoient à se distinguer; plusieurs entreprirent de la vaincre en l'humanisant. Tous eurent la honte de se voir vaincus, excepté Hippomene, ou plûtôt Milanion à qui elle s'attacha enfin, & avec lequel elle fut dévorée par un lion qui se jetta dans l'antre qui leur servoit de retraite.

Le second exemple des effets d'une éducation agreste est celui de

(t) Joignez HYGIN. Fab. 185. avec PALEFATE L. I. *in Atalanta & Milanione*. CALLIMACH. *in Dianam*. OVID. *Metam*. L. X. SIDON. APPOLLINAR. *in Panegyr. ad Artemium*. DIODOR. L. 4. & LILIO GIRALD. *varia critica Dialogismo* XX. Celui-ci distingue trois Atalantes.

la fameuſe Camille Reine des Volſques. Métabus (*u*) ſon pere chaſſé de ſes Etats par la haine de ſes ſujets qui n'en pouvoient plus ſuporter la tyrannie, l'emporta avec ſoi pour lui ſervir de compagnie & de conſolation dans ſon exil. Depuis qu'il ſe fût dérobé à la fureur d'un peuple qui le pourſuivoit, il n'habita point dans les Villes, dont ſon caractere féroce lui faiſoit déteſter les loix. Il finit ſes jours dans des montagnes reculées, menant une vie ruſtique, nourriſſant ſa fille avec le lait d'une jument ſauvage, & l'élevant dans les bois, au milieu des bêtes féroces. Dès qu'elle fut en état de marcher, il lui mit les fléches en main & le car-

(*u*) VIRGIL. *Æneid.* L. 11. v. 532. & *ſeq.*

cois ſur les épaules. Celle que la naiſſance ſembloit avoir deſtinée à vivre dans la ſplendeur du palais, n'eut d'autre vêtement que la peau d'un Loup, qui depuis la tête lui pendoit ſur le dos, & lui tenoit lieu de ces rubans de fil d'or dont les Princeſſes noüoient leurs cheveux, & de ces robes traînantes qui font une partie de leur ornement majeſtueux. Ses mains s'exerçant à lancer des fléches ſelon ſon âge, & à faire tourner la fronde au tour de ſa tête, elle abatoit de l'une & de l'autre maniére les oiſeaux au vol & les bêtes à la courſe. On diſoit (*x*) que ſa viteſſe reſſembloit à celle de l'air, & qu'elle auroit pû marcher ſur les flots de la mer ſans

(*x*) Idem. L. 7. v. 803. *& ſeq.*

que les eaux eussent moüillé ses piés. Les jeunes gens quittoient leurs maisons pour la voir dans la campagne, & les femmes ne pouvoient se lasser de considerer son air & sa démarche, qui faisoient l'objet de leur admiration. Ainsi endurcie au travail & aux fatigues de la guerre, elle (y) se voua à Diane, conserva sa virginité sans tache, & se borna à la profession des armes. Les Volsques, instruits de la réputation qu'elle s'étoit faite dans toute l'Italie, la suplierent de remonter sur le trône dont ils avoient obligé son pere de descendre. Ils se soumitent à ses loix, elle les mena à la guerre de Turnus contre Enée & les Latins, où elle fut tuée en trahison par A-

(y) Idem. L. 11. v. 582. & seq.

nuns après avoir fait des prodiges inconcevables de force & de valeur. Son Hiſtorien remarque que cette eſpéce d'Amazone combattoit le caſque en tête, & la moitié du ſein découverte pour avoir le bras droit plus en liberté. Tantôt elle lançoit une grêle de traits ſur l'ennemi ; tantôt la hache à la main, elle frapoit tout ce qui ſe trouvoit devant elle ſans ſe laſſer. Si quelquefois il étoit néceſſaire de ſe battre en retraite, elle décochoit ſes fléches par derriere avec autant d'adreſſe que les Scythes & les Parthes. Ses compagnes qui étoient autour d'elle répondoient à ſa bravoure & faiſoient le même carnage, quoiqu'elles ne fuſſent armées que d'une petite hache garnie d'airain. Elle les avoit choiſies pour les

avoir toûjours à ses côtés, soit qu'elle fût en paix, soit que l'honneur ou l'état de son Roïaume demandassent qu'elle allât à la guerre.

Mais il n'est pas nécessaire de recourir à des Antiquités étrangéres pour montrer les effets de la premiére nouriture & de l'éducation sur le temperamment. Le lait d'une nourice influë presque toûjours sur le caractére d'un enfant. Ses vices ou ses vertus s'insinuent jusques dans les veines & se fortifient avec l'âge. C'est à ce principe secret & naturel qu'il faut pour l'ordinaire attribuer les défauts, les bisarreries, la grossiereté, l'humeur & les mauvaises inclinations que l'on voit dans certains sujets qui dégenerent du reste de leur famille. L'expérience aprend encore le mal

que produit la délicatesse de l'éducation. Une tendresse mal conçuë fait croire qu'on ne peut avoir trop de soin & d'attention pour ménager la foiblesse d'un enfant, & on l'amollit au contraire par cette fausse esperance de le fortifier. Déja il a perdu sa force & son embonpoint quelques mois ou un an après qu'on l'a retiré d'entre les bras d'une nourice, qui en le traitant avec moins de molesse, l'avoit rendu fort & robuste autant que son âge pouvoit le permettre. Mais on détruit tout en changeant la maniére de le gouverner. C'est une conduite & un mal qui se font plus généralement remarquer dans la Capitale du Roïaume que dans tout autre endroit du monde. Une vigilance moins inquiéte, plus de so-

lidité dans les alimens, formeroient des corps aussi sains & aussi robustes à Paris qu'ils le sont à la campagne, où l'enfance n'a communément pas d'autre nouriture que l'âge fait. Si nous le voïons tous les jours, pourquoi ne croirons-nous pas que la même cause a produit le même effet parmi les Amazones, dont l'origine & les mœurs avoient toute la barbarie des Scythes, sur lesquels elles encherissoient encore, au raport de tous les Anciens.

L'exercice est un troisiéme principe qui décide du corps, & même du caractere de l'esprit. Je sais que la disposition favorable des organes contribue beaucoup aux opérations de celui-ci. Mais il faut aussi reçonnoître que l'étude & l'aplica-

tion ſont un moïen ſûr de réformer les organes & de perfectionner l'eſprit. Il pénetre enfin dans les matieres ſur leſquelles il ne ſe laſſe point de réfléchir, & nous voïons tous les jours des perſonnes, qui nous avoient paru ſtupides, arriver par leur travail au plus haut dégré des ſiences. Il en eſt de même du corps. Quelque foible qu'il paroiſſe, il ſe fortifie & s'endurcit par l'exercice. Un (z) Philoſophe, qui a mérité par ſa ſageſſe le ſurnom de Divin, veut que pour former une République parfaite on aplique les hommes & les femmes dès leur enfance aux mêmes fonctions. Il prétend que la différence du ſexe n'en doit point aporter

(z) PLATO. *de Rep.* L. 5.

dans les ocupations & dans la fatigue, & il prouve l'effet que produiroit cette maxime par l'exemple des animaux qui ſont deſtinés à la chaſſe ou à la courſe. On les éleve, chacuns dans leur eſpece, de la même maniere, ils deviennent également forts; & ſouvent on voit plus d'ardeur & de vivacité dans les chiennes & les jumens que dans les chiens & les chevaux. Galien (*a*), & après lui les maîtres de ſon art, ont remarqué que les femmes avoient quelquefois le poulx plus vif & plus fréquent que les hommes, & le ſang plus agité; d'où ils concluent qu'elles ſeroient capables de la même force & de la même action, ſi on ne les bornoit à des ouvrages, dont la douceur &

(*a*) GALENUS *de Cauſis Pulſuum.* L. 3,

la foibleſſe énervent les reſſources que la nature leur a données. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur celles qui ſont nées dans le bas état. On les voit ſoulever & porter les mêmes fardeaux que les hommes, & ſoutenir auſſi longtems le poids des travaux les plus fatiguans. Ce n'eſt pas à une nouriture délicate, exquiſe, recherchée que l'on atribuera cette force de corps & de tempérammment. C'eſt aucontraire à des alimens communs & à l'habitude du travail, où la néceſſité les a réduites dès que l'âge a permis de les y engager.

Cette éducation pénible & laborieuſe n'a cependant rien qui aproche des premieres années des Amazones. A peine avoient-elles la force de ſoutenir l'arc qu'on le leur

leur mettoit entre les mains, & qu'on les menoit dans les montagnes & les forêts à la chasse des bêtes féroces. C'étoit une Loi parmi elles d'acheter chaque jour leur repas (*b*) par les fatigues & par la sûeur, tantôt à la course pour s'exercer le corps, tantôt à domter des chevaux. On les acoutumoit ainsi au dur métier de la Guerre, qui faisoit l'objet chéri des Amazones. Il n'est donc ni impossible ni étonnant qu'elles en aïent soutenu les travaux avec autant de constance que les hommes les plus robustes & les plus belliqueux, puisqu'elles étoient nées naturellement guerrieres, & que le principal soin de

(*b*) DIONYS. PERIEG. V. 1046. *& seq.* DIOD. L. 2. p. 63.

leurs meres étoit de cultiver en elles ces diſpoſitions.

L'exemple & les ſentimens qu'on leur inſpiroit achevoient ce que la nature avoit commencé. Ennemies déclarées du Gouvernement des hommes qu'elles mépriſoient (*c*) & haïſſoient ſouverainement, elles n'avoient en vuë que les moïens de ſe maintenir dans l'indépendance ; & pour cet effet, il falloit ſe mettre au-deſſus d'eux par la force, le courage & l'intrépidité. L'origine de leur ſéparation & de leur état, la crainte de retomber ſous la puiſſance d'un Roi, une mammelle coupée ou brûlée dès l'enfance, un Roïaume qui ſe faiſoit redouter de toutes les Nations, l'idée d'être deſ-

(*c*) JUSTIN. L. 2. c. 4.

cenduës du (*d*) Dieu Mars avertiſſoient ſans ceſſe les jeunes Amazones de ce qu'elles devoient faire pour ſoutenir la gloire de leur Nation, & elles s'y portoient avec tout le zele qu'elles voïoient dans leurs meres. Ainſi ſe perpétuoient & ſe fortifioient parmi elles la bravoure & toutes les vertus guerrieres.

De tous ces principes, tirés de la Nature, & de l'Hiſtoire, il s'enſuit donc que l'exiſtence des Amazones n'a rien d'impoſſible en elle-même. La Nation dont elles faiſoient partie, le Païs qu'elles habitoient, le le ſang qui couloit dans leurs veines, l'éducation qu'on leur donnoit, l'exemple qu'elles avoient ſous

(*d*) DIONYS. PERIEG. v. 652. & *ſeq* APPOLLON. RHOD. *Argon.* L. 2. v. 992. DIOD. L. 2. p. 128.

les yeux, devoient nécessairement les rendre telles que l'Antiquité les a dépeintes. Il ne reste à résoudre que la derniere partie de l'objection, qui ataque la possibilité du Gouvernement Gynecocratique, & dans laquelle on voudroit prouver qu'un Etat ou un Roïaume conduit par des femmes ne pourroit subsister longtems.

Cette difficulté aparente n'est pas plus difficile à lever que la premiere. Soit que l'on considere un Roïaume jouissant des douceurs de la paix, soit qu'on le supose agité par les troubles de la Guerre, les femmes peuvent également le conduire dans l'une & l'autre de ces situations.

1o La Loi Salique qui les a excluës du Trône des François leur a

fait perdre dans notre esprit une partie de l'estime que plusieurs d'entr'elles mériteroient à juste titre, & le fruit des avantages qu'elles pourroient avoir reçûs de la nature. Indépendamment de la politesse & des bienséances convenables, peut-on dire que leur sexe est dépourvû de la sagesse, de la prudence, des lumieres & de la politique nécessaires pour gouverner ? La passion, l'ignorance, la partialité se manifesteroient trop évidemment. On a vû de tous les tems & nous voïons tous les jours des maisons, des biens considérables, des terres, des campagnes, des affaires mêmes difficiles parfaitement conduites par des femmes. Ce n'est pas le plus grand nombre, dira-t-on ; on cite comme des merveilles extraordinaires

celles qui ſont douées de ces talens. Je le veux. Mais les hommes d'eſprit & de tête font-ils le plus grand nombre, & parmi ceux que l'on regarde comme tels avec fondement, voudroit-on avancer que tous indifféremment ſont dignes de tenir les rênes de la Monarchie ? Sans doute qu'il y auroit encore bien du choix entre ceux à qui l'on voudroit confier le Sceptre ; & après qu'on auroit mis le plus ſage ſur le Trône, on voudroit encore avec raiſon lui donner des Miniſtres éclairés qui l'aideroient de leurs conſeils, & auſquels on exigeroit qu'il déférât, ne pouvant tout voir, ni tout faire par lui-même. Il ſeroit contre toute vraiſemblance de dire qu'il ne ſe trouveroit pas des femmes capables de régner avec le

même ſecours & aux mêmes conditions. Aſpaſie donnoit publiquement à Athènes des leçons de politique, & forma les plus grands hommes de ſon ſiécle pour le Gouvernement (*e*).

2°. Nous ſommes preſque les ſeuls qui en jugions auſſi peu favorablement, quoiqu'on liſe dans l'Hiſtoire de notre Monarchie des exemples de Régences, auſſi célébres que le regne des plus grands Rois. L'expérience avoit apris aux autres Nations à penſer différemment. Sémiramis fit voir aux Aſſyriens qu'une femme eſt capable d'aſſurer les fondemens d'un Empire nouvellement établi & très-étendu. Elle

(*e*) Voïez BAYLE ſur l'Article de PERICLÈS Remarque O.

(*f*) ſut entretenir les troupes dans toute la ſévérité de la diſcipline militaire à laquelle Ninus les avoit formées, elle continua le cours brillant de ſes exploits, elle acheva d'embellir Ninive & Babilone, & ſi l'Hiſtoire n'a pas confondu les noms, c'eſt à la même Princeſſe qu'il faut atribuer ces Jardins célébres & ces ouvrages immenſes de Ponts, de Quais, d'Edifices publics, de Palais, de Temples qui rendoient Babilone la Merveille de l'univers. La Reine de Saba montroit la beauté de ſon génie en admirant la ſageſſe de Salomon qu'elle alla conſulter. Le grand Cyrus, vainqueur des armées de Créſus, de celles des Aſſyriens, & de Baltaſar, fut vain-

(*f*) DIODOR. L. 2. c. 2, 4. 5. JUSTIN. L. 1. c. 2.

cu (*ff*) par Tomyris Reine des Massagetes. Nitocris régna (*g*) seule en Egypte, & y donna de si grands traits de sa sagesse, que les Egyptiens l'honorerent du nom d'Isis, la premiere de leurs Reines. Ils la regarderent comme la plus illustre des Législatrices; ils lui décernérent les honneurs divins; ils voulurent par estime & vénération pour elle que les femmes eussent le même droit que les hommes à la couronne, & que les maris promissent avant leurs nôces d'être soumis en tout à la volonté de leurs épouses. Il est vrai que cette dernière loi fut abrogée par l'usage, mais celle qui ouvroit

(*ff*) HEROD. L. 1. JUSTIN. L. 1. c. 8. DIOD. L. 2. p. 128.

(*g*) DIOD. L. 2. p. 7. 13. APOLLODOR. *Biblioth.* L. 1. P. 1. EUSEB. *Chronic.* SYNCELL. p. 54. & 55. PLIN. L. 6, c. 7.

aux Princesses l'entrée du trône subsista jusqu'à l'extinction de toute Monarchie chez les Egyptiens, puisque Cléopatre fut la derniere qui en porta la couronne, & qu'elle représenta (h) à Jules Cesar (i) les prétentions légitimes qu'elle y avoit. Avant elle, Cléopatre, mere de Ptolémée Lathyre, n'étoit pas moins redoutée à la guerre (l) que les plus habiles Généraux; & c'étoit pour marquer sa force & son courage qu'elle se fit graver sur les

(h) LIVIUS. EPITO. CXI. FLORUS. L. 4. c. 2. PLUT. *in Caesare* p. 156. & *in Anton.* p. 399.

(i) LUCANUS L. 10. v. 90.

Non urbes prima tenebo
Foemina Niliacas; nullo discrimine sexûs
Reginam scit ferre Pharos; sic lege vetusta
Sancitum est, dudum coepit regnare Nitocris.

(l) HISTOIRE DES EMPIRES. to. VI. p. 285. & VAILLANT *Hist. Numismat. Ptolem.* p. 120.

monnoïes avec les dépoüilles & la trompe d'un Elephant, qui lui couvroient la tête. Nous n'ajoûterons ici qu'un seul exemple, pour faire voir ce qu'une femme animée peut dans les combats sans y porter le titre de Reine, ni avoir eu l'éducation des Amazones, Cratesipolis femme d'Alexandre fils de Polysperchon. Lorsqu'elle vit son mari parmi les morts & son armée défaite, elle (*m*) en ramassa les débris, elle releva les courages abatus, & se mit à la tête des troupes qui lui restoient. Déja elle étoit regardée des soldats comme une femme en qui résidoit l'esprit d'un Héros, & qui avoit les qualités d'un Général acompli. Elle les con-

(*m*) DIODOR. L. 19. p. 705.

noissoit tous, elle apaisoit leurs différens, elle ne dédaignoit pas de penser leurs plaïes, elle consoloit ceux qui avoient du chagrin, elle faisoit du bien à tous. Outrée de voir les Sicyoniens abandonner son parti parce qu'ils ne la croïoient pas en état de se défendre, elle forma le siége de leur ville, elle y rentra de force, elle y fit mettre en croix trente des plus distingués, & gagna tellement l'estime & la confiance des troupes, qu'elles coururent désormais tous les hazards pour mettre sa personne à couvert. Des traits de cette nature ne sont point rares dans l'Histoite. Mais il nous suffit de dire que le Dieu des armées se servit en differens tems de Débora & de Judith pour délivrer son peuple des ennemis qui

l'ataquoient, & qui le menaçoient d'une ruine prochaine.

Si des femmes ordinaires ſont capables de montrer tant de ſageſſe, de force & de bravoure, que devoient donc être les Amazones, acoûtumées dès le bas âge à vivre indépendantes des hommes, à craindre plus que toutes choſes un changement d'état, à manier l'arc, la lance & le bouclier, pour conquérir ou pour ſe défendre ? Un peuple entier qui ſe borneroit à un objet ou à un ſeul exercice ſurprendroit certainement & effaceroit en ce genre toutes les Nations du monde. Il n'y a donc point d'impoſſibilité qu'elles aïent formé un Roïaume, qu'elles l'aïent gouverné long-tems & qu'elles ſe ſoient rendu la terreur de ceux qui les environnoient.

Mais le témoignage des Médailles forme une preuve sans réplique. S'il n'y avoit jamais eu d'Amazones, comment les verroit-on si souvent sur les Monnoies de Smyrne, de Thyatire & d'autres Villes aussi connuës ?

Enfin on ataque (*m*) l'Histoire des Amazones par leurs propres noms, dont la plûpart sont Grecs, tels que ceux d'Ocyale, de Dioxirpe, d'Iphinome, d'Hippothoë, d'Agaré, de Theseis, d'Hippolite, de Climene, de Penthesilée & plusieurs (*n*) autres, quoiqu'elles fussent originaires du païs des Scythes, & qu'elles ha-

(*m*) M. DACIER en différens endroits de sa traduction des Vies de Plutarque, surtout dans Thésée.

(*n*) On les trouve raportés dans HYGIN. *fab.* 163. dans PALEFATE & plusieurs Poëtes Grecs.

bitassent les bords du Pont Euxin, où les Grecs n'avoient point encore de Colonies. D'où l'on conclut que tout ce qui s'en dit n'est qu'une Fable imaginée par la licence & la fiction des Poëtes anciens.

On regarde ce raisonnement comme une démonstration, & rien n'est moins solide. 1°. Il iroit à détruire toute l'Histoire de la guerre de Troye, parce qu'Homere & les autres ont donné des noms Grecs aux principaux Troyens qui s'y trouverent, tels que Priam, Hector, Andromaque, Astyanacte, Polydore & Enée. Cependant on ne peut révoquer en doute le fond de ce siége célébre, sans acuser d'illusion tous les Poëtes, tous les Historiens, tous les Chronologistes de l'Antiquité. 2°. Ces noms empruntés du

défigurés viennent originairement des Poëtes, qui ne pouvoient faire entrer dans leurs vers des mots Scythes & barbares, sans quantité, sans harmonie, & dont la dureté choquoit la douceur de la langue Grecque. 3°. En donnant des noms aux Amazones, ils imitérent leur illustre modéle qui en avoit fait pour les Troyens. Ils les ont formés (*o*) d'un attribut, d'une perfection, d'un talent, ou d'un trait d'Histoire qui avoient du raport à celle des Amazones, comme ceux d'Hector & d'Astyanacte, caractérisoient deux illustres Troyens, ainsi que Platon (*p*) l'a remarqué en touchant un sujet semblable à celui que nous

(*o*) PETIT *Dissert. de Amazon.* c. 41.

(*p*) PLATO *in Cratylo.*

traitons. 4°. Herodote & Xenophon ont pris la même licence, l'un en écrivant la guerre de Xercès en Gréce, l'autre la retraite des Dix-mille, deux événemens dont on ne peut ataquer la réalité. 5°. Le changement de noms a été de tout tems en usage dans chaque nation du monde. Le Roi d'Egypte (*q*) donna à Joseph celui de *Sauveur*, ou, selon le texte original, celui de *Sage Interprete des Songes*. Le Roi de Babylone imposa (*r*) aux trois jeunes Hébreux élevés à sa Cour des surnoms Chaldéens. Les Grecs (*s*) ont substitué le nom de Deucalion

(*q*) GENES. c. 41. v. 45.

(*r*) DAN. c. 1. v. 7.

(*s*) JOSEPH. *Antiq*. L. 1. c. 6. PHILO. *De praemiis & poenis*. S. JUSTIN. *Apolog*. I.

à celui de Noë, & César a latinisé les noms barbares des Rois & des Peuples des Gaules & de la Grande Bretagne. Seroit-on fondé à regarder toutes ces personnes comme des sujets fabuleux, parce qu'elles ont reçû des noms nouveaux? Ce changement ne détruit donc pas plus leur réalité que celle des Amazones.



CHAPITRE II.

De l'Origine, du tems & des mœurs des Amazones.

LA maniére dont l'origine des Amazones est racontée & les circonstances qui l'acompagnent mettent le dernier dégré de certitude à leur Histoire, qui s'acorde parfaitement avec celle de plusieurs autres Nations, dont les tems nous sont connus d'ailleurs. Justin (*t*) en remontant jusqu'à l'établissement de la premiere Monarchie, nous aprend qu'avant Ninus, Vexoris, Roi de quelque Dynastie de la basse

(*t*) JUSTIN. L. 1. c. 1.

Egypte, porta ses conquêtes en Asie jusques sur les bords du Pont Euxin, moins pour agrandir son Empire, que pour mériter la gloire d'avoir vaincu différens Peuples. Voïant que tout avoit cédé à la force de ses armes, il envoïa des Héraults (u) dans le païs des Scythes, pour leur ordonner de le reconnoître comme les autres en qualité de vainqueur. Déja le caractére fier & belliqueux de cette Nation étoit formé tel qu'on le vit dans la suite. Tanaïs, qui y regnoit alors répondit aux Heraults, que Vexoris, Souverain d'un Roïaume opulent, manquoit de prudence de venir si loin déclarer la guerre à des hommes

(u) Idem. L. 2. c. 3. JORNANDES. *De rebus Geticis* c. 5.

qui ne possédoient que le simple nécessaire, & rien de ce que l'ambition & la jalousie des autres peuvent désirer. Qu'il seroit mieux de veïller à la sûreté & à la tranquillité de ses Etats. Que les événemens de la guerre étoient toûjours douteux : Qu'en la faisant aux Scythes, il n'avoit rien à atendre de la victoire, mais qu'il devoit tout craindre de sa défaite. Il lui fit dire que s'il aprochoit plus près de leurs frontieres, ils n'atendroient pas qu'il y fût éntré ; que l'espoir du butin leur feroit prendre les armes, & qu'ils iroient au devant de lui sans qu'on pût les arrêter. Vexoris aïant pris ce discours pour des menaces d'ostentation voulut continuer sa marche & s'avança dans le païs par des marques d'hostilité. Aussi-tôt les

Scythes se rassemblérent, marchérent en foule contre lui, & l'effraïérent tellement, qu'il abandonna son armée, & reprit à la hâte le chemin de l'Egypte. Ses troupes, qui devoient leurs conquêtes, moins à leur propre valeur qu'à la foiblesse & à la timidité des peuples qu'elles avoient surpris, firent taillées en pieces, & dissipées de maniére qu'elles n'osérent plus se réünir; leurs dépoüilles firent la proïe des vainqueurs. Excités par les richesses qu'ils avoient trouvées dans leur camp & par le desir de la vengeance, ils poursuivirent Vexoris jusques dans son Roïaume, résolus de l'en chasser. Mais ils furent arrêtés par les canaux du Nil & par les marais de la basse Egypte, & ils revinrent sur leurs pas. La faci-

lité avec laquelle ils avoient traversé tant de Provinces, presque sans trouver aucune résistance, leur en fit entreprendre la conquête. Quelques années de courses & de ravages les rendirent maîtres d'une grande partie de l'Asie, à laquelle ils imposérent un léger tribut, plûtôt pour servir de monument à leurs victoires, que comme un joug qui fût onéreux à ceux qu'ils avoient vaincus. Ils ne retournérent dans leurs païs qu'aux instances de leurs femmes, qui, ennuïées de la longueur de cette absence, les envoïérent menacer d'aller chercher des maris chez les peuples voisins, s'ils ne revenoient incessamment.

L'Asie fut donc tributaire des Scythes pendant plusieurs siécles, jusqu'à ce que Ninus en fît la con-

quête (*x*) par ces heureux exploits qui établirent le grand Empire d'Assyrie. Jusques-là tout s'acorde parfaitement avec les meilleurs Chronologistes, pour le tems auquel ils placent la fondation de cette Monarchie; environ 1720. ans avant J. C. On lit d'ailleurs dans un Ancien (*y*) que Tanaïs étoit contemporain de Sarug, né 465. ans auparavant, ce qui remplit à peu près les siécles de la domination des Scythes dont parle Justin, en réformant l'erreur manifeste qui s'est glissée dans le texte. (*z*)

(*x*) DIOD. L. 2. *initio* JUSTIN. L. 1. c. 1.

(*y*) HERMAN. contractus, *sub* REHU. & S. CLEM. d'Alexandrie disent que Tanaïs fut le prémier Roi de Scythie, & que c'est de lui que vint le nom du fleuve Tanaïs. STROMAT. L. 1. JORNANDES. *De rebus Geticis*, c. 5.

(*z*) Il y a *mille quingentos annos*; ce qui ne

La

La ſuite des révolutions qui nous conduiſent à l'Hiſtoire des Amazones cadre avec la même juſteſſe. Ilinos (a) & Scolopite deux jeunes Princes du Sang Roïal des Scythes, furent chaſſés de la Cour & du païs par la faction de quelques rivaux qui aſpiroient à la Couronne. Forcés de ſe retirer dans une terre étrangére, ils emmenérent avec eux une nombreuſe jeuneſſe touchée de leurs malheurs ; & paſſérent dans la Sarmatie Aſiatique, au-deſſus du Mont Caucaſe, d'où ils firent des courſes ſur les Provinces voiſines du Pont Euxin. Mais les Peuples qui l'habitoient ne pouvant ſoutenir

peut être vrai dans aucun ſiſtême de Chronologie.

(a) JUSTIN. L. 2. c. 4.

leurs violences & leurs usurpations, se jettérent sur eux dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, & les massacrérent sans pitié.

Ce carnage affreux donna ocasion à l'origine des Amazones. Les femmes de ces victimes infortunées de leurs propres usurpations, se crurent menacées d'un sort aussi fatal. Chassées de leur patrie, & privées de leurs maris, elles prirent une résolution que le désespoir leur inspira. Ce fut de démeurer unies entr'elles, de se choisir (*b*) une Reine, & de former un Etat jusqu'alors inconnu dans l'Univers. Depuis ce jour elles embrassérent la profession des armes; elles s'exercérent à manier l'arc, la lance &

(*b*) *Ibidem* & JORNANDES, *De rebus Geticis*. c. 7. *& seq.* DIODOR. L. 2. p. 128.

le bouclier; elles se livrérent à tout ce qui est du ressort des fonctions militaires. L'ardeur avec laquelle elles s'y portérent donna un prompt succès à leur entreprise. Elles devinrent bien-tôt formidables à ceux qu'elles avoient apréhendés; elles s'assurérent la possession du païs où elles se trouvoient; dans peu elles étendirent les bornes de leur domination. Redevables à leur seule bravoure de ces prosperités rapides & flateuses, elles se persuadérent qu'elles n'avoient pas besoin du secours de leurs maris pour se soutenir. Elles massacrérent ceux qui étoient échapés à la fureur des Sarmates, & elles renoncérent pour jamais au mariage; ne le regardant plus comme le lien d'une societé douce & nécessaire, mais comme

une servitude & un esclavage in-
digne d'elles. L'envie de perpétuer
une République qu'elles avoient si
glorieusement établie les mit dans
l'obligation de recourir quelquefois
aux hommes. Elles se firent une loi
d'aller tous les ans pendant deux
mois sur les frontieres des Provin-
ces voisines ; d'y apeller les habi-
tans, de se livrer à eux sans choix
ni attachement, & de retourner
ensuite dans leurs demeures. Pour
montrer que ce n'étoit point par
amour pour eux qu'on les recher-
choit, il falloit en avoir tué trois
(c) avant que de pouvoir faire le
voiage. Les enfans mâles qui nais-
soient de ce commerce de bruta-

(c) Herod. L. 4. n. 117. Hippocr. *de aëre & aqua.*

té, ainsi que le nomme (*d*) Cedrene, éprouvoient en voïant le jour, la haine & la cruauté de leurs meres. Quelques-unes avoient la barbarie (*e*) de les étouffer, d'autres leur (*f*) tordoient les bras & les jambes pour les rendre incapables des exercices militaires; les plus humaines les renvoïoient à leurs peres (*g*).

Les filles étoient le seul objet de leur attention. Destinées à succéder aux fonctions des Amazones, on commençoit par leur endurcir le

(*d*) CEDRENUS *Annal.* p. 127.

(*e*) JUSTIN. L. 2. c. 4.

(*f*) DIOD. L. 2. p. 128. STEPHAN. BYZANT. voce *Amazones.*

(*g*) STRABO. L. 11. p. 770. Q. CURT. L. 6. c. 5. JORNANDES, *de rebus Get.* c. 8. PHILOSTRAT. *Heroïc.* c. 19.

tempéramment & leur inspirer une hûmeur guerriere par la maniere dont on les nourissoit. On leur dounoit (*h*) du lait de jument, & une espéce de moële qui se formoit dans des roseaux sur les bords du Thermodon ou du Pont Euxin. Le plûtôt qu'il étoit possible on les mettoit aux alimens communs, c'est-à-dire à la chair (*i*) des bêtes fauves, très-souvent cruë, & pour l'ordinaire cuite imparfaitement. Dès qu'on les voioit en état de supporter l'opération, on leur brûloit (*l*) la mammelle droite, ou l'on

(*h*) PHILOSTRAT. *Heroïca*. c. 19. p. 750.

(*i*) THOMAS DE PINNEDO in STEPHAN. *voce Amazones*. ex EUSTATHIO. ad PERIEG.

(*l*) HIPPOCR. *de aëre & aqua*. PTOLEM. *de Astror. judiciis*. L. 2. EUSTAT. in PERIEG. ISIDOR. *origin*. L. 9. c. 2. DIOD. L. 2. p. 128. JUSTIN. L. 2. c. 4. *& alii*.

prenoit certaines précautions violentes pour l'empêcher de croître ; car on varie sur ce point. Quelques-uns prétendent (*m*) que dès l'âge de huit ans on y apliquoit un fer chaud qui desséchoit les fibres & les principes des glandes qui forment cette partie du corps en grossissant. D'autres semblent dire que l'on attendoit le tems auquel la mammelle est formée, & qu'alors on en faisoit l'amputation, dont l'usage & l'expérience avoient rendu la guérison promte & assurée. *Selon* d'autres (*n*) on ne mutiloit pas ainsi les jeunes Amazones ; mais on leur serroit de bonne heure le côté droit du sein, pour arrêter le cours

(*m*) Voïez PETIT. *Dissert. de Amazon.* c. 22.

(*n*) ARRIAN. *de exped. Alex.* L. 7. c. 13. Voïez PETIT. *Dissert. de Amazon.* c. 22.

ordinaire de la nature, & empêcher la chair de pousser au dehors, du moins avec autant de force & d'élévation.

Quoiqu'il en soit de ce point, qu'il est difficile de constater, il est certain que les Amazones n'avoient pas de mammelle au côté droit, ou que si elles en avoient, elle étoit à peine sensible. C'est de là en effet qu'est venu, selon la plus commune opinion, le nom qu'elles portoient. On s'en aperçoit dans toutes les anciennes Médailles qui nous en restent: Soit que cette partie du sein y soit à nud ou couverte, on voit qu'elle est entierement aplatie. Celle que Gronovius (*o*) raporte représente la Reine des Ama-

(*o*) *Antiq. Grac.* to. 1. fol. Z zz.

zones avec le seul côté gauche découvert, tel qu'il pourroit être dans une femme qui auroit de l'embonpoint. Le droit, quoique couvert d'une draperie qui tient à la ceinture par devant & par derriere, en passant par dessus l'épaule, ne fait aucune élévation. Dans quelques Médailles (*p*) c'est le côté droit qui est à nud; en d'autres l'un & l'autre sont couverts. On croit cependant que le gauche seul l'étoit quand il falloit combattre.

On raporte deux raisons qui pouvoient engager les Amazones à se retrancher la mammelle droite. La plus simple & la plus générale est, qu'elles sacrifioient cette partie du

(*p*) Voïez Petit *Dissert. de Amazon. c.* 22.

corps (*q*) pour avoir la liberté entiére de tirer de l'arc, dont le nerf ou la corde vient (*r*) jusques sur la poitrine quand on lance une fléche avec roideur. Les deux bras, sur tout le droit, ne peuvent avoir trop de jeu pour cet exercice, & il est certain qu'une femme ordinaire & puissante, quelque forte qu'elle pût

(*q*) DIOD. L. 2. p. 128. JUSTIN. L. 2. c. 4. EUSTAT. *ad Perieg.* ISIDOR. *orig.* L. 9. c. 2.

(*r*) C'est ce que Virgile exprime parfaitement en parlant du coup dont la Nymphe Opis frapa Aruns pour venger la mort de Camille. ÆNEID. L. XI. v. 858.

Dixit & auratâ volucrem Threissa sagittam
Depromit pharetra, cornuque infensa tetendit;
Et duxit longe, donec curvata coirent
Inter se capita, & manibus jam tangeret æquis,
Læva aciem ferri, dextra nervoque papillam.

être, n'auroit pas la même facilité que les hommes pour décocher un trait. L'arc étoit l'arme principale des Amazones, elles le tenoient des Scythes, si habiles en ce genre, que toutes les autres Nations les redoutoient quand ils en venoient à cette maniére de combattre, de même que les Parthes, qui en étoient une Colonie, & qui lançoient une fléche aussi adroitement par derriere que devant eux. Les Amazones déterminées au métier des armes subirent volontiers cet inconvenient de douleur & de difformité, pour soutenir le genre de vie qu'elles avoient embrassé par goût & par un principe d'honneur.

Peut-être aussi avoient-elles en vûë l'idée des Naturalistes à ce sujet,

coupé (q) pour avoir la liberté en-tière de tirer de l'arc, dont le nerf ou la corde vient (r) jusques sur la poitrine quand on lance une fléche avec roideur. Les deux bras, sur tout le droit, ne peuvent avoir trop de vigueur en exercice, & il est [illegible] qu'une femme ordinaire & puissante, quelque forte qu'elle puisse

[illegible]

être, n'auroit pas la même facilité
que les hommes pour décocher un
trait. L'arc étoit l'arme principale
des Amazones, elles le tenoient des
Scythes, si habiles en ce genre, que
toutes les autres Nations les redou-
toient quand ils en venoient à cette
maniére de combattre, de même
que les Parthes, qui en étoient une
Colonie, & qui lançoient une flé-
che aussi adroitement par derriere
que devant eux. Les Amazones dé-
terminées au métier des armes fu-
birent volontiers ces [illegible] is
de douleur & de difformité, pour [illegible] quel
soutenir le poids de ce [illegible] enon-
avoient [illegible] par [illegible] ance (*)
un principe d'homme [illegible] roient crû

Peut-être [illegible]

Quelques-uns (*s*) ont prétendu que c'étoit pour donner plus de force au bras droit, en y faisant passer la substance & la nouriture de la partie voisine qui étoit retranchée.

Mais cette raison, contraire à l'expérience, n'est pas mieux fondée (*t*) que le motif que l'on attribuë aux Amazones d'avoir estropié & rendu boiteux leurs enfans mâles, afin qu'ils fussent plus propres au mariage. C'est néanmoins de ce faux préjugé qu'est venu le proverbe (*u*) des Anciens. Il est plus vrai-

(*s*) HIPPOCRAT. *de aëre, loco & aqua*; GALENUS *in hunc loc.*

(*t*) Voïez PETIT *de Amazon.* c. 23. & le Dict. de Trévoux au mot *Boiteux.*

(*u*) DIODOR. L. 2. p. 128. *Claudus Venerî fortior.*

semblable que la jalousie & la crainte de retomber sous la domination des hommes étoient les principaux motifs qui engageoient à leur contourner les membres, pour les rendre incapables des exercices & des fatigues de la guerre. Par là ils étoient contraints de se borner aux fonctions domestiques, & à celles qui ne regardent que les femmes chez les autres Nations.

Il n'y a pas même d'aparence que les Amazones eussent voulu les prendre pour maris. Cette union fixe & habituelle les auroit fait retomber dans l'inconvenient du mariage, auquel elles avoient solemnellement renoncé. L'ombre de la dépendance (x) les effraioit, & elles auroient crû

(x) Justin. L. 2. c. 4.

s'y engager en prenant un Epoux. Elles avoient eu la cruauté barbare de tremper leurs mains dans le sang de ceux qui étoient échapés au glaive de leurs ennemis. Elles ne sentoient plus que du mépris & de la haine pour les autres, & la nécessité de soutenir leur République (y) étoit le seul motif qui les portoit à s'en aprocher ; encore étoit-ce des inconnus, des étrangers, tels que le hazard les amenoit à elles dans des lieux écartés, & elles ne conservoient pour eux pas plus de sentiment ni de souvenir que l'on en voit dans les bêtes.

Cette espéce de célibat auquel elles se consacroient étoit marqué par l'atachement qu'elles avoient à

(y) CEDREN. p. 127.

leur ceinture, ſimbole de la pudeur, & de la chaſteté dans le ſexe chez les Anciens, comme elle l'étoit (z) de la force, du courage & de la vertu dans les hommes. C'étoit l'uſage chez les Grecs & les Aſiatiques dans les tems reculés que les filles portaſſent une ceinture, qui déſignoit leur état & les diſtinguoit des femmes. Homére (a) parlant de Neptune qui vouloit joüir de Tyro fille de Créthé, premier Roi

(z) JOB. c. 12. v. 18. *Balteum Regum diſſolvit, & præcingit fune renes eorum.*

ISAIA. c. 22. v. 21. *Induam illum (Eliacim) tunica tua, & cingulo tuo confortabo eum, & poteſtatem tuam dabo in manu ejus.*

Idem. c. 11. v. 5. *Et erit juſtitia cingulum lumborum ejus, & fides cinctorium renum ejus.*

Vide PIERII VALERII *Hieroglifica.* L. 40. *fol.* 298. & 299.

(a) HOMER. ODYSS. L. 11.

d'Iolq en Thessalie, dit qu'il dénoüa sa ceinture virginale. Théocrite (*b*) raporte la méme chose au sujet d'Europe. Phyllis (*c*) se servoit de cette expression couverte pour faire connoître la foiblesse qu'elle avoit euë pour Démophon, qui lui promettoit de l'épouser & de s'en retourner aussi-tôt. Cette ceinture (*d*) étoit faite de laine de brebis. La maniére dont on la serroit se nommoit le nœud d'Hercule. Le mari la défaisoit dans le lit le premier

(*b*) THEOCR. Idyll. 19.

(*c*) OVID. *Epist. Phyllis Demophonti.*

Cui mea virginitas avibus libata sinistris,
Castaque fallaci Zona recincta manu.

On peut voir à ce sujet les doctes remarques de M. de MEZIRIAC sur la même Lettre.

(*d*) FESTUS *de Nuptiis.*

mier soir des nôces, d'où l'on tiroit le présage qu'il auroit une posterité nombreuse, comme Hercule, qui laissa soixante & dix enfans lorsqu'il mourut. Le lendemain des nôces, ou quelquefois après les premieres couches (*e*) on portoit cette ceinture dans un Temple de Diane, à qui on la rendoit, parce qu'elle ne convenoit plus à une femme. On la nommoit communément *Ceste*, ce qui fit donner le nom odieux (*f*)

(*e*) SUIDAS *voce* *ζώνη*. APOLLON. RHOD. *Argon.* I.

(*f*) C'est sur cela que roule l'Antithese de SENEQUE dans son Hippolyte, *Act.* IV. *Scen.* I. ou Phedre parle ainsi :

. . . Morere, si casta es viro : si incesta amori,

. . . . . .

Invenitque castus crimine incesta jacet.

d'*Inceste* aux mariages ou aux conjonctions qui n'étoient pas légitimes. Il est fixé aujourd'hui à celles qui violent la Loi du sang. Enfin c'est de là que sont venuës les fables des Poëtes sur le Ceste fameux de Junon, & sur celui de Venus, à qui ils atachoient (*g*) le pouvoir de donner de l'amour & de charmer les cœurs. Ils ajouterent que Cupidon son fils le vola pour lui gagner des Sujets. Or la preuve que les Amazones n'avoient point de commerce avec ces boiteux qu'elles gardoient dans leur République, c'est qu'elles ne quittoient jamais le ceste ou la ceinture de virginité. Les plus zélées d'entr'elles s'y consa-

(*g*) Lisez le discours de Junon & de Venus dans Homere. ILIAD. L. XIV. v. 190. à 221.

étoient pour toute leur vie ; & les autres ne se relâchoient que pour le bien & la conservation du Roïaume qu'elles avoient formé. Mais dès qu'elles avoient conçu, elles renonçoient au commerce des hommes, & cette espece de célibat les mettoit en droit de porter toujours la ceinture qui lui étoit propre. L'atachement inviolable qu'elles y avoient fût connu jusques dans la Grece. C'est ce qui donna lieu à Eurystée Roi de Mycenes de prescrire (*b*) à son frere Hercule, qu'il vouloit perdre en l'exposant aux plus grands périls, d'aller enlever la ceinture de la Reine des Amazones. Alcide l'aporta contre

(*b*) Apollodor. *Biblioth.* L. 2. Diod. L. 4. p. 221. & *seq.*

toute espérance, & ce fut le neuviéme de ses fameux travaux, que nous verrons dans les Guerres que les Amazones eurent à soutenir.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
DES
AMAZONES.

HISTOIRE
DES
AMAZONES
ANCIENNES ET MODERNES,

Enrichie de Médailles,

Par M. l'Abbé GUYON.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez JEAN VILLETTE, ruë S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à la Croix d'Or & à S. Bernard.

M. DCC XL.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.

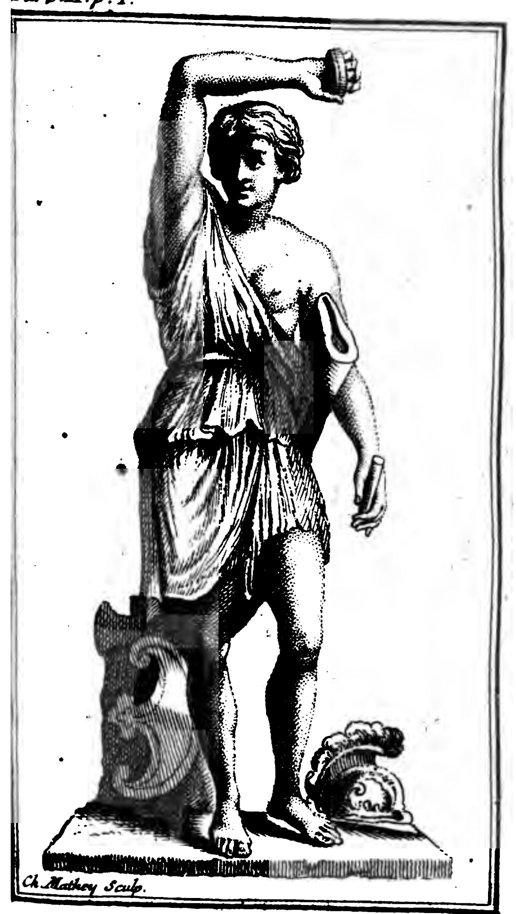
TABLE

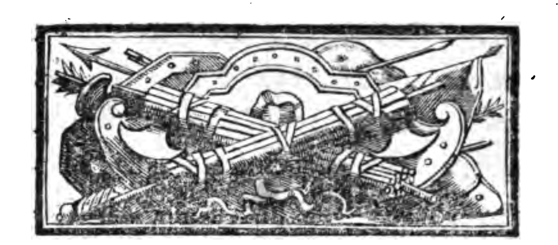
DES CHAPITRES

Contenus dans la seconde Partie de l'Histoire des Amazones.

Fin de la Table.

HISTOIRE


Ch. Mathey Sculp.



HISTOIRE DES AMAZONES.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'Habillement & des Armes des Amazones.



LES Historiens nous disent peu de choses sur l'habillement des Amazones ; on ne peut le connoître que par les Médailles qui nous en ref-

tent. Ces rares & précieux monumens de l'Antiquité nous les représentent sous trois habits différens. Dans deux pieces frapées à Thyatire, ville bâtie par les Amazones, nous voïons deux de ces Guerrieres (a) vêtuës comme les Héros de la Grece sous l'Empire des Macédoniens. L'une porte un casque dont la visiere est rehaussée, & qui est garni d'un triple panache. Cet ornement est très-ancien, puisqu'Homere le donne à Hector. L'Amazone est vêtuë d'une espece de corset cuirassé, & terminé par une ceinture & une cotte d'arme, qui descend à peine jusqu'au genou. Des brodequins ordinaires sont sa

(a) TRISTAN, GRONOVIUS & PETIT. C'est par ces différentes Médailles qu'il faut concilier les Auteurs qui habillent diversement les Amazones.


ΑΦΗ Α
C.ΤΡ.Τ.ΦΑΒ.Λ
ΠΟΛΛΙΝΑΙ
ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ
Κ.CΜΥΡ.
ΟΜΟΝ
ΟΙΑ
CΜΥΡΝΑΙΩΝ
ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ
ΕΠ.ΓΕΜΙΝΟ
Υ
ΑC
ΗΡΑΚΛΕΙ
ΕΝ
ΠΟΝΤΩ
Ch. Mathey Sculp.

chaussure. Elle a sur la main droite, qu'elle tient étenduë, une petite Victoire aîlée, qui porte une palme & une couronne de laurier. Dans sa gauche sont le bouclier & une longue hache d'arme à deux tranchans sur laquelle elle est apuïée au lieu de lance.

La seconde Médaille des Thyratiréens représente une Amazone à peu près semblable à la premiere pour le fonds de l'habillement & des armes ; excepté qu'au lieu de casque elle a une couronne de tours, & qu'à la place de la petite Victoire elle porte un Temple ; mais elle a le côté & le bras droit nuds.

En d'autres, les deux bras & le côté gauche sont à découvert, & le carquois est ataché à la ceinture. Celles-ci n'ont ni casque ni cou-

ronne, & leurs cheveux ſont liés de court derriere la tête.

Dans une de ces pieces anciennes on voit Hercule armé de ſa maſſuë qui combat contre une Amazone à cheval. Elle a une robe qui deſcend juſqu'aux talons, & pour étriés, une courroie atachée à la ceinture & qui arrête le milieu de la jambe. Le dernier de ces vêtemens n'étoit pas le plus ordinaire.

Mais quelque forme qu'ils euſſent, les uns & les autres étoient communément faits (*b*) de la peau des bêtes que les Amazones tuoient à la chaſſe. Ils étoient noués ſur l'épaule gauche, laiſſant tout le côté droit à découvert, & ne deſcendoient pas au-deſſous du genou.

(*b*) Q. CURT. L. 6. c. 5.

Leurs armes étoient la fléche, la lance, la hache d'arme & le bouclier.

Nées dans un païs où l'on ne savoit combattre que de loin, les Amazones aprenoient (c) dès l'enfance à manier l'arc, & elles s'en servoient avec autant d'adresse que les Scythes & les Parthes. Comme eux (d), elles savoient parfaitement lancer une fléche par derriere à l'ennemi qui les poursuivoit; & il étoit aussi dangereux de les suivre dans leur retraite que de les attaquer de front; ce qui leur fit donner le nom de (e) *Jaculatrices*. On

(c) DIOD. L. 3. p. 186.

(d) LYSIAS *Orat. funebri apud* PHOTIUM. VIRG. *Æneid.* L. XI. v. 653.

(e) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* v. 1002.

voit dans la description de tous leurs combats (*f*) quels ravages elles faisoient avec cette arme favorite, qui portoit la mort aussi vîte que le regard & la pensée, sans que leurs ennemis pussent se mettre à couvert, ni qu'ils fussent à portée d'en tirer vengeance. Ce fut pour profiter de cet avantage que les Amazones défigurerent la plus délicate partie de leur corps par une opération douloureuse, afin de n'avoir rien (*g*) qui les empêchât de lancer une fléche avec toute la roideur dont les hommes sont capables.

L'expérience fit connoître aux

(*f*) QUINTUS SMYRN. L. 1. *in pugna*. PENTHESILEÆ. VIRG. *Æneid* L. 1. v. 495.

(*g*) DIOD. L. 2. p. 128. JUSTIN. L. 2. c. 4. EUSTATH. *ad Perieg.* ISIDOR. *Orig.* L. 9. c. 2.

Romains que les Parthes, originaires des Scythes, & dont ils avoient conservé les usages, n'entendoient pas à se battre de près, & cette remarque leur valut plusieurs victoires. Les Amazones n'atendirent pas longtems à corriger ce défaut parmi elles. Une partie de leurs troupes (*h*) fut destinée à porter la lance comme tous les Peuples de la Grece & de l'Asie, pour s'en servir quand l'ocasion le demanderoit. La légereté & la grace avec lesquelles elles la manioient leur en avoient fait une espéce d'ornement & de contenance, lors même qu'il ne s'agissoit pas de se présenter au combat.

(*h*) DIOD. L. 5. p. 186. & *alii.* LUCIEN dans son Traité des Images parle de la statue d'une Amazone apuïée sur sa lance, qui étoit un chef-d'œuvre du célebre PHIDIAS.

Ainsi quand leur Reine Thaleſtris (*i*) alla voir Alexandre, elle parut devant lui tenant deux lances à la main, quoiqu'elle vînt plûtôt en femme galante qu'en Amazone Guerriere.

Celles qui l'acompagnoient (*l*) avoient, au lieu de lances, des haches d'armes doubles ou à deux tranchans, dont la hampe n'étoit pas moins grande que celle d'un javelot. La célebre Penthesilée (*m*) l'imagina dans le feu de la Guerre, & les Grecs en ſentirent cruellement les premiers effets au ſiége de

(*i*) Q. CURT. L. 6. c. 5.

(*l*) ARRIAN. L. 7. c. 13.

(*m*) Q. CALABER *ſeu* SMYRNÆUS. *Homeri Paralipomena*. L. 1. p. 11. PLIN. L. 7. c. 56.

Troye. On ne voit pas que cet exemple leur ait apris à en faire usage ; mais Cyrus (*n*) arma ainsi une partie des Perses qu'il avoit amenés au secours du Roi des Medes contre Babilone, & il n'eut pas lieu de s'en repentir. Les Romains furent effraïés de voir les Peuples voïsins du Danube (*o*) venir à eux avec cette arme redoutable qu'ils ne connoissoient pas, & dont un de leurs Savans ne pou-

(*n*) XENOPH: *Cyroped.* L. 3.

(*o*) HORATIUS. L. IV. *Od.* 4. *de laudibus Drusi.*

Videre Rhœti bella sub Alpibus
Drusum gerentem, & Vindelici, quibus
Mos unde deductus per omne
Tempus Amazonia securi
Dextras obarmet, quærere distuli;
Nec scire fas est omnia.

voit découvrir l'origine. Il fallut toute la prudence & l'habileté de Drusus pour en garantir son Armée. Enfin nous trouvons attesté (*p*) que les Amazones, entiérement livrées au génie & aux exercices militaires, se servoient de toutes les armes qui étoient connuës des Peuples les plus belliqueux, parce qu'elles avoient résolu de se défendre contre tous ceux qui les attaqueroient, ou peut-être de les attaquer tous.

On le voit par l'élegante description que le Prince des Poëtes latins nous a laissée (*q*) du combat de l'illustre Reine des Volsques, dont il fait une Amazone, & qu'il com-

(*p*) Diod. L. 2. p. 128. Nonnus *Dionysiac.* L. 19. Licetus *de Antiqu. r. Lucernis.*

(*q*) Virgil. *Æneid.* L. XI. v. 648. *& seq.*

pare dans toutes ses maniéres à celles qui habitérent les rives du Thermodon. Camille cette célébre Amazone, armée de son carquois, & aïant la moitié du sein découvert pour mieux combattre, paroissoit pleine de valeur au milieu du carnage. Tantôt on la voïoit lancer une grêle de traits sur l'ennemi; tantôt, la hache à la main, elle frapoit tout ce qui se trouvoit devant elle sans se lasser. On entendoit le bruit de son arc tout brillant d'or qui pendoit sur ses épaules, & qui ressembloit à celui de Diane. Si quelquefois elle étoit obligée de se battre en retraite, ou de tourner le dos à l'ennemi, elle lançoit ses fléches par derriére en fuïant & tournant son arc sur son épaule. Ses compagnes choisies,

qui étoient autour d'elle combattoient avec la même adresse. On y remarquoit sur tout la jeune Larine, Tulla, & Tarpéïa, qui n'étoient armées que d'une hache garnie d'airain ; toutes filles d'Italie, dont Camille avoit fait choix pour lui faire honneur, & pour être auprès d'elle, soit à la guerre, soit pendant la paix. Telles paroissoient ces Amazones anciennes, lorsqu'elles marchoient en escadron sur les bords du Thermodon, ou qu'elles combattoient avec leurs armes peintes de différentes couleurs à côté d'Hippolyte & de Penthésilée, ou lorsque celle-ci revenoit sur son char triomphant ; & qu'une troupe de ces Guerrieres armées de petits boucliers faits en forme de croissants lui aplaudissoit poussant les cris de la victoire.

Tout ce que fit Camille pour soutenir Turnus contre Enée & les Troyens, répondit à ces dehors. Animée par le bruit des instrumens de guerre qui donnérent le signal, elle vola la premiére aux ennemis. Eumenius, Lirie, Pagaze, Terée, Harpalis, Démophon & Chromis leurs Chefs les plus remarquables, expirérent sous sa lance, & il tomba autant de Phrygiens que sa main fit partir de traits. Ornyte vieux chasseur alla se presenter à elle avec des armes fort extraordinaires. Il étoit monté sur un cheval de la Poüille, ses épaules n'étoient couvertes que d'une peau de bœuf sans aprêt; il n'avoit pour casque que la tête d'un loup, qui ouvroit la gueule, où étoient encore attachées des dents très-blanches, & son dard étoit recourbé par le

bout comme la houlette d'un Berger. Camille ne fut point émuë à l'aspect d'un objet aussi effraïant. » Téméraire Etrurien, lui dit-elle, » penses-tu aller à la chasse des bê» tes sauvages, que ta vûë seule est » capable de mettre en fuite ? Le » jour est venu où tes paroles fié» res & hautaines seront punies par » la main d'une fille. Tu pourras » néanmoins aprendre aux mânes de » tes parens que tu as eu la gloire de » leur être réüni par le fer de Ca» mille «. Dans l'instant elle lance un trait qui le perce, & le fait tomber mort. Butés, Troyen d'une taille presque gigantesque le suivit de près. Orsiloque voulut poursuivre Camille, qui feignoit de prendre la fuite. Celle-ci plus habile fit un grand tour afin de tromper son ad-

versaire ; elle revint sur ses pas, se mit à poursuivre celui qui auparavant la poursuivoit ; & s'élevant dessus son cheval pour fraper plus aisément, elle lui donna deux si grands coups de hache sur la tête pendant qu'il la conjuroit de lui sauver la vie, que sa cervelle en rejaillit sur le visage de l'Heroïne.

Le vaillant fils d'Aunus qui se trouva vis-à-vis d'elle, demeura dans la crainte & l'étonnement. Voïant qu'il ne pouvoit éviter d'en venir aux mains avec Camille, il eut recours à la ruse, & lui adressa ces paroles : » Est-il étonnant » de voir tant d'avantages lorsqu'on » est monté sur un cheval, avec le- » quel on peut tout oser ? Mais des- » cendons sur l'arêne, pour rendre le » combat plus égal, & voïons si vous

» aurez la hardiesse de vous battre
» à pied. « Camille indignée de cet insultant défi mit pié à terre, & ne garda que son épée & son bouclier. Le jeune homme qui ne cherchoit qu'à s'échaper, croit que sa ruse lui a réüssi. Il prend l'essor & se sauve à toute bride. Outrée de la tromperie, Camille remonte sur son cheval, s'élance comme un trait, arrête le Cavalier, & lave dans son sang l'insulte & la fourberie qu'il lui a faite.

Aruns entre en fureur voïant une femme causer tant de désordre par elle même ou par ceux que son exemple encourageoit. Il oublie tout le reste des ennemis pour ne s'attacher qu'à la Reine des Volsques; il invoque les Dieux contr'elle, & ne demande d'autre récompense du zele



Ch. Mathey Sculp.

qui l'anime pour ſa patrie, que celle de la délivrer d'une ennemie ſi dangereuſe. Il darde à l'inſtant ſon javelot contre Camille, il la frape au côté du ſein qui étoit découvert, & court annoncer cette nouvelle aux Troyens ſans en attendre l'effet, qui ne pouvoit manquer d'être promt. Tous les ſoins des compagnes de Camille ne purent arrêter le ſang qui couloit de ſa plaïe en abondance. Sentant aprocher ſa fin, elle envoïa dire à Turnus de venir prendre ſa place. Un moment après ſes armes lui tombérent des mains, & elle expira (r) en recomman-

(r) On voit dans LICETUS, *de Antiquorum Lucernis*, la deſcription d'une ancienne lampe de terre trouvée à Rome, dont l'Auteur ni ceux qui en ont parlé n'ont pas connu le ſujet. Ils l'ont regardée comme l'ouvrage d'un Graveur ignorant, parce qu'ils y voïoient une Amazone avec

dant à ses amies de n'être sensibles à sa mort que pour en tirer vengeance.

la mammelle droite bien formée, & c'est eux-mêmes qui sont dans l'erreur. L'Ouvrier n'a pas prétendu tracer l'histoire d'une Amazone de Scythie ou du Thermodon, mais celle de la Reine des Volsques, à qui Virgile donne le courage, la force, l'armure & l'habillement de nos anciennes Guerrieres. Tout le sujet de cette lampe curieuse est manifestement tiré de l'onziéme Livre de l'Enéide. On voit une femme morte avec l'habit, la hache d'arme, le casque, le sabre & les fléches d'une Amazone, entre les bras d'une de ses compagnes, qui l'enleve du champ de bataille, & à côté un cheval qui paroît plein de feu. Il est évident que c'est Camille, qui avoit pris l'éducation & les mœurs des Amazones, à l'exception du retranchement de la mammelle droite; & qui expira en laissant tomber ses armes. Le bas relief est fait entierement sur les vers du Poëte. vers 803.

Hasta sub exertam donec perlata papillam
Hæsit, virgineumque altè bibit acta cruorem,
Concurrunt trepidæ comites dominamque ruentem
Suscipiunt . . . . . .
. . . Linquebat habenas

Nous n'avons raporté si au long l'Histoire militaire de cette espéce d'Amazone Italienne que pour faire connoître les armes & la maniére de combattre de celles de Scythie. C'est de celles-ci que le Poëte Latin a manifestement emprunté le caractére & les beautés du tableau de son Héroïne, qu'il habille & qu'il anime comme celles du Thermodon. On lui voit les fléches, la lance, la hache d'arme, l'épée & le bouclier particulier des Amazones.

Cette arme défensive étoit en effet d'une figure extraordinaire. On

Ad terram non sponte fluens: tum frigida toto
Paulatim exolvit se corpore, lentaque colla,
Et captum leto posuit caput, arma relinquens,
Vitaque cum gemitu fugit indignata per umbras.

la nommoit Pelta, & il importe fort peu de savoir si elle avoit la même forme que les petits Boucliers des Romains apelés *Ancilia*. Un (*f*) Savant a fait beaucoup de recherches, de comparaisons & de conjectures, pour éclaircir ce point fort peu interessant, & pour concilier quelques mots des Historiens. Mais après s'être tourné en tout sens, il avouë qu'on ne peut les entendre ni les acorder, & qu'il faut nécessairement en venir aux Médailles. Toutes celles que les Curieux ont recüeillies sont uniformes dans la maniére de représenter le Bouclier des Amazones. Il n'étoit ni quarré, ni ovale comme ceux des autres Nations, qui couvroient souvent la

(*f*) Petit. *Dissert. de Amazonibus*. c. 25. & 26.

plus grande partie du corps. On peut juger par les proportions, qu'il avoit tout au plus un pié & demi de diamétre dans sa plus grande largeur, ce qui marquoit plus d'adresse dans les Amazones que dans les deux peuples les plus belliqueux, j'entens les Macédoniens & les Romains. Il avoit à peu près la forme du croissant (*t*) de la lune dans son cinq ou sixiéme jour, les deux pointes étoient en haut, souvent un peu recourbées en dedans ; & au milieu de l'échancrure, il y avoit une petite élévation, soit pour lui donner de la force, soit pour rompre le coup du sabre qui y auroit porté, soit pour rendre l'anse plus sûre & plus commode.

(*t*) Q. SMYRNÆUS *Paralip.* L. I. v. 146. VIRGILE. *Æneid.* L. 11. v. 663. l'apelle *Lunata ; ella.*

Il n'en est pas de même de l'Instrument dont les Amazones se servoient pour donner le signal du combat. C'est le point de leur Histoire sur lequel on trouve moins de lumiéres. Un (*u*) Ecrivain du VII. siécle est le seul qui en parle, & il dit que leur Reine les avertissoit par le son du Sistre quand il falloit aller à l'ennemi. Mais toute la déférence qui est duë à ce savant Etymologiste Antiquaire ne persuadera pas qu'il ait rencontré juste sur

(*u*) ISIDOR. *Origin.* L. 2. c. 21. Sistrum ab Inventrice vocatum. Isis enim Ægyptiorum Regina id genus invenisse probatur. Unde & hoc mulieres percutiunt, quia inventrix hujus generis est mulier. Unde & apud Amazonas sistro ad bellum fœminarum exercitus vocabatur. Et L. 18. c. 4. Apud Amazonas autem non tuba, sicut à Regibus, sed à Regina sistro vocabatur fœminarum exercitus.

Les Anciens parlent souvent du sistre; mais tous se réünissent à ne le donner qu'aux Egyptiens. *Vide* ALEXAND. *ab Alexandro Genial. dierum.* L. 4. c. 2. *cum notis* TIRAQUELLI.

cette matiére. Le Siſtre étoit un inſtrument fort doux, qui ne s'entendoit pas de loin, & par conſéquent peu propre à faire ébranler une armée, à émouvoir les paſſions violentes, le feu, l'ardeur, la colére & cette eſpéce d'ivreſſe qui doit tranſporter dans les combats. On ne connoît que les Lacédémoniens qui ſe ſerviſſent de fluttes en cette ocaſion. Encore la flutte avoit-elle plus de force que les Siſtres, & qu'on pouvoit l'augmenter en les multipliant; au lieu qu'il ne paroît pas poſſible d'acorder pour la juſteſſe pluſieurs Siſtres enſemble.

Il faut donc recourir de nouveau aux monumens de l'Antiquité. Le hazard a conſervé un morceau de cuivre (x) qui a toutes les marques

(x) Je ne le trouve que dans Petit *de Amaz.* c. 27.

de la plus grande ancienneté, & qui faisoit partie d'un sujet plus considérable. Ce fragment représente un Bouclier des Amazones, où l'on voit une de ces Guerrieres dans une attitude de tristesse, qui a sur ses genoux une petite fille nuë, & derriére elle un Cornet & une Trompette. On soupçonne que c'est le reste de quelque Trophée, qui décrivoit une victoire remportée sur les Amazones. Quoiqu'il en soit de son origine, les deux Instrumens de guerre que l'on y aperçoit montrent qu'elles s'en servoient, comme les autres Nations, pour donner le signal du combat & de la retraite. Ce témoignage est confirmé par l'Epigrame (y) attribuée à l'Empereur Adrien sur le combat des Amazones.

(y) Ut belli sonuere tubæ, violenta peremit. Hippolyte, Theutranta....

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Des Guerres des Amazones.

RIen n'étoit plus célébre chez les anciens peuples que les Guerres des Amazones, que la valeur avec laquelle elles avoient combattu, & les lauriers qu'elles avoient remportés sur les Heros mêmes. Les premiers Poëtes de la Gréce, qui par leurs chants transmettoient seuls à la postérité l'Histoire de leur siécle ou des âges précédens, avoient écrit les exploits & les belles actions de ces Héroines. C'est en partie par leur canal qu'on en eut la connoissance dans les tems postérieurs, qu'elle passa chez toutes les



» vers, le premier de tous les Sou-
» verains ; par tout la fortune se
» plaît à manier vos armes, vos
» victoires égalent celles des Ama-
» zones. « L'Histoire de chacune
nous les fera connoître.

ARTICLE PREMIER.

Premiere Guerre des Amazones.

L'Etablissement du Roïaume des Amazones souffrit des difficultés que d'autres auroient regardé comme insurmontables. Leur Trône ne put s'affermir qu'après la défaite des Peuples qui habitent les environs du Mont Caucase & les rives méridionales du Tanaïs ; c'est-à-dire les Cimbriens ou Cimmeriens, les Sarmates, les Colches, les Laziens, les Iberiens & les Albaniens.

Nations, & en particulier chez les Romains, où elle fit l'admiration des Empereurs & des Savans. Néron se préparant à porter la guerre dans les Gaules, crut devoir renforcer son armée d'une Compagnie (z) d'Amazones, à qui il donna des haches d'armes & de petits boucliers, & qu'il fit armer à la maniére de combattre des Anciennes. Le peuple y étoit si rempli de belles idées & d'estime pour elles, qu'il ne savoit pas donner d'éloges plus flateurs au Prince qu'en le comparant à elles. Ainsi voulant louer l'Empereur Commode (a) dans les Jeux publics, il s'écrioit ; » Vous » êtes le Maître absolu de l'Uni-

(z) SUETON. *in Nerone.* c. 44.

(a) XIPHILIN. *ex* DIONE. *Collect. Script. Rom.* p. 382.

» vers, le premier de tous les Sou-
» verains ; par tout la fortune se
» plaît à manier vos armes, vos
» victoires égalent celles des Ama-
» zones. « L'Histoire de chacune
nous les fera connoître.

ARTICLE PREMIER.

Premiere Guerre des Amazones.

L'Etablissement du Roïaume des Amazones souffrit des difficultés que d'autres auroient regardé comme insurmontables. Leur Trône ne put s'affermir qu'après la défaite des Peuples qui habitent les environs du Mont Caucase & les rives méridionales du Tanaïs ; c'est-à-dire les Cimbriens ou Cimmeriens, les Sarmates, les Colches, les Laziens, les Ibériens & les Albaniens.

C'est le Païs que nous apellons aujourd'hui la Crimée, la Circassie, ou le commencement de la petite Tartarie. A ces noms de Barbares toutes les Nations policées frémissoient, ne connoissant pas de plus rude fléau que celui qu'elles avoient essuïé dans les incursions des Scythes, dont ils faisoient tous partie, & qui avoient un Cimetere pour leur Divinité principale. (*b*)

Les Cimbriens qui ocupoient le Bosphore de la Méotide, étoient venus (*c*) s'y établir du fond de la Germanie, & avoient tracé leur route par le fer & la flamme dans le païs qu'ils avoient traversé. Rarement ils s'ocupoient à cultiver la

(*b*) LUCIAN *Dialog. Jovis Tragici.*

(*c*) STRABO. L. 7. p. 449. Voïez PLUTARCH. *in Mario.*

terre pour en recüeillir les fruits. Ils trouvoient plus doux (*d*) de vivre de rapines & de ce qu'ils enlevoient aux étrangers. D'intelligence quelquefois avec les Ziges & les Henioques leurs voisins, ils formoient (*e*) de nombreuses Escadres, composées de petits bâtimens qu'ils nommoient *Camares*, avec lesquels ils couroient la mer Noire, enlevoient les vaisseaux chargés de vivres & de marchandises, désoloient les côtes maritimes, & poussoient leurs ravages jusques dans l'Ionie. Non contens des effets qu'ils pouvoient ravir, ils emmenoient

(*d*) POSSIDONIUS *apud eumd.* p. 450. *& seq.* HERODOT. L. I. n. 6.

(*e*) STRABO. L. II. p. 756. & 758. TACIT. *Hist* L. 3. c. 47. DIONYS. PERIEG. v. 686. *& seq.* EUSTATH. *in hunc locum.*

aussi comme prisonniers ou captifs les particuliers qu'ils savoient être riches, pour en tirer de fortes rançons. Mais ces Pirates, violateurs du droit des gens avec les Etrangers, n'y étoient pas plus fidéles entr'eux-mêmes. Dès qu'ils étoient revenus de leurs courses, ils transportoient leurs Camares & le butin dans des Forêts voisines; ils se voloient pendant la nuit les uns les autres, & la proïe qu'ils se réjoüissoient d'avoir emportée devenoit le sujet de la vengeance & du carnage. Les broüillards presque continuels qui regnent aux environs du Bosphore Cimmerien ont fait donner le nom de *Mer Noire* au Pont Euxin, & celui d'*Enfer* (*f*)

(*f*) L'erreur vient d'un endroit de l'Odyssée.

au païs voisin où un Poëte (g) pour la même raison de ténébres & d'obscurité place le Palais du sommeil. (h)

Les Sarmates ou Sauromates

où l'on a confondu l'Italie avec le Bosphore Cimmérien. Voïez STRABON. L. 5. p. 374.

(g) OVID. *Metam.* L. 2. v. 592.

(h) HAITON *Histoire Orient.* c. 10. parle ainsi de ce Païs obscur ou ténébreux. « On voit » dans le Roïaume de Géorgie une chose vraiment digne de remarque, que je n'oserois pas » raporter, & que je n'aurois jamais pu croire, » si je ne l'avois pas vû par moi-même. Mais » parce que j'y ai été en personne, & que j'en » suis témoin, je ne ferai point difficulté de le » dire. C'est une certaine Province, qui peut » avoir trois journées de circuit, & qui est partout si ténébreuse, qu'en aucun tems on n'y » peut rien apercevoir. Aussi personne n'ose y » entrer dans la crainte de n'en pouvoir sortir. » Les Habitans qui l'environnent assurent qu'ils » y entendent souvent des hurlemens d'hommes » & de bêtes sauvages, le chant des coqs & le » hennissement des chevaux; & par le courant » d'un certain fleuve qui sort de cet endroit, on a » des preuves certaines qu'une Nation particuliere y habite. Il est vrai qu'on trouve dans les » Histoires de Georgie & d'Arménie qu'il y eut » autrefois un très-méchant Empereur des Perses

étoient véritablement (i) Scythes. Ils en menoient la vie errante; ils en avoient les mœurs, les coûtumes, la cruauté. Les Peuples de la Colchide & de la Lazique n'étoient ni moins guerriers, ni moins inhumains. La célébre expédition des Argonautes, le Monstre qui gardoit la Toison d'or, les poisons & les enchantemens de Médée, ra-

» nommé Savorée, qui ordonna à tous les Habitans de l'Asie de venir adorer ses Idoles sous » peine de mort, ce qui procura le martyre à plusieurs Chrétiens & en fit tomber d'autres dans » l'Apostasie. Alors, dit-on, s'éleverent d'épaisses ténébres sur cette contrée, à la faveur desquelles se sauverent ceux qui confessoient le » nom du Christ; mais les Idolâtres & les Apostats y demeurerent envelopés, & l'on croit » qu'ils y resteront jusqu'à la fin du monde ». Voilà la fable du Voïageur Arménien & des Georgiens du treiziéme siécle, qui vient d'une autre beaucoup plus ancienne. Voïez la Martiniere aux mots *Cimmerii* & *Cimbres*.

(i) STRABO L. 2. p. 753. & 774. TACIT. *Annal.* L. 6. c. 33. *& seq.*

pellent l'idée qu'on en avoit (*l*) lorsque les Provinces maritimes du Pont passoient pour inaccessibles aux Nations étrangéres. Enfin celles de l'Iberie & de l'Albanie vivoient plus renfermées dans leurs montagnes; mais elles étoient aussi belliqueuses que les premieres, & du tems de Pompée, elles se glorifioient (*m*) de n'avoir jamais subi le joug tributaire des Medes ni des Perses, ni des Macedoniens.

Au milieu de tous ces Peuples principaux étoit le Mont Caucase, qui sembloit leur communiquer son caractere & ses rigueurs. C'est une longue chaîne de montagnes im-

(*l*) HORAT. *Epod.* 12.
Cales venenis officina
Colchicis.

(*m*) PLUTARCH. *in Pomp.* APPIAN. *Mithrid.*

praticables, qui s'étendent (*n*) depuis le Pont Euxin jusqu'à la mer Caspienne, & forment une espéce de muraille naturelle, qui sépare le païs des Scythes & celui des Peuples civilisés. Il n'y avoit dans sa largeur qu'un seul défilé, que l'on nommoit *la Voie* ou *les Portes* (*o*) *Caucasiennes*; où la main des hommes avoit autant de part que la nature. C'étoit (*p*) un passage étroit, fermé par une Porte énorme que les Ibériens avoient faite de plusieurs grosses poutres garnies de bandes

p. 244. TACIT. ANNAL. L. 6. c. 34. STRABO. L. II. p. 764. & *seq.*

(*n*) STRABO. L. II. p. 760.

(*o*) Quelques-uns les ont nommées *Caspiennes* à cause de la proximité de cette mer. Mais les vraies *Portes Caspiennes* étoient beaucoup plus bas.

(*p*) PLINI. L. 6. c. 11. Aristote dit des choses remarquables sur cette montagne. *Meteorol.* L. 1. c. 13.

de fer, pour empêcher les incursions des Scythes. Les Ibériens seuls pouvoient les ouvrir, & il n'y avoit point d'autre chemin pour venir du Nord. Des révolutions naturelles ou quelqu'autre cause ont rendu ce détroit infiniment plus difficile qu'il ne l'étoit alors. On lui donne trente-six lieuës de largeur dans les endroits où il est le plus court & le plus praticable, quoique perpetuellement couvert de neiges, suivant la rélation d'un (q) Moderne fidéle. Cependant la terre y est fertile en différentes productions nécessaires à la vie, & l'on y trouve des habitans en grand nombre, mais d'une grossiereté & malpropre-

(q) CHARDIN en parle pour l'avoir passé. Sa Relation mérite d'être luë to. 2. p. 90. & suiv. Joignez-y STRABON L. II. p. 760. & suiv. qu'il paroît n'avoir pas bien entendu.

té dégoutante. Anciennement ils avoient (*r*) un Prince soumis à un Conseil de trois cens personnes, & ils pouvoient mettre en campagne deux cens mille combatans. On ne voit aujourd'hui (*s*) aucun vestige des richesses immenses qu'ils devoient tirer autrefois de ce (*t*) fleuve, qui rouloit de l'or dans son sable, qui le rendoit très-commun parmi eux, & les tenoit toûjours en garde contre l'aproche des Etrangers. Le bruit de leur opulence s'étendit jusques dans la Gréce, & fit naître (*u*) l'imagination de la Toison d'or.

(*r*) STRABO L. II. p. 763.

(*s*) Voïage du P. Ange Lamberti dans le Recueil de THEVENOT. p. 44.

(*t*) STRABO L. II. p. 763. APPIAN. *in Mithridaticis* p. 242.

(*u*) STRABO. *ibid. adde* APOLLONII & FLACCI *Argonautica*.

Mais leur férocité ne permettoit qu'à une Jeuneſſe brillante, courageuſe, & paſſionnée pour l'héroiſme d'en entreprendre la conquête.

Néanmoins quelque danger qu'il y eût d'entrer en guerre avec ces Peuples agreſtes & belliqueux dont nous venons de parler, qui étoient tous renfermés entre le Tanaïs, le Pont-Euxin, les environs du Caucaſe & la mer Caſpienne, les Amazones n'en furent point effraïées; c'eſt contr'eux qu'elles firent leurs premieres armes. Après le maſſacre de leurs maris, elles montrérent qu'elles avoient hérité de leur eſprit & de leur cœur. D'abord elles s'aſſurérent la poſſeſſion de la contrée qu'elles ocupoient, & l'heureux ſuccès de cette entrepriſe les encouragea à porter leurs vuës plus loin. Ce fut de

jetter les fondemens d'une Monarchie qui établît la gloire de leur sexe, en faisant voir que des femmes étoient capables d'honorer le sceptre & la couronne par la maniere dont elles sauroient les porter. Marpesia & Lampeto (x) furent celles qu'on en jugea les plus dignes, & dès-lors on leur donna le titre de REINE. Elles choisirent celles que l'âge, la force & la bravoure rendoient propres à porter les armes. Le caractere, la vengeance & l'émulation les eurent bien-tôt formées aux exercices militaires. Les exploits par lesquels elles s'annoncérent les rendirent formidables; & ces premiéres prospérités donnérent ocasion aux loix simples qui

(x) JUSTIN. L. 2. c. 4. JORNANDES, *de rebus Geticis*, c. 7.

soutinrent & firent briller l'Etat des Amazones. Renoncer pour jamais au mariage ; n'avoir de commerce avec les hommes que pour se procurer des survivantes; n'élever aucun enfant mâle ; ne garder que les filles qu'elles préparoient à la guerre dès l'enfance, vivre du fruit de leur arc ; craindre par dessus tout la domination des hommes ; enfin ne recevoir d'autres ordres que de celles que le choix ou la naissance auroient placées sur le Trône; ce furent les seules maximes par lesquelles les Amazones résolurent de se gouverner.

Tandis qu'une de leurs Reines demeuroit à la Cour pour veiller au dedans, l'autre étoit à la tête de l'armée, qui observoit la disposition & les mouvemens des Peuples voisins de la frontiere. Au bruit des

plus légéres hostilités, elle en tiroit un prétexte de déclarer la guerre. Elle entroit dans le païs ennemi, elle y jettoit l'effroi par ses ravages, elle renversoit tout ce qui se présentoit pour faire résistance, & profitant du droit de conquête, elle assujetissoit à sa puissance le païs & les peuples qu'elle avoit vaincus. D'âge en âge la valeur & l'ambition augmentérent ces progrès. Les Amazones s'étendirent au loin, elles subjuguérent ces Nations qui faisoient la terreur de l'Asie Meridionale; elles les forcérent de les reconnoître pour leurs Souveraines & de leur obéir, quoique la plûpart eussent des Rois, redoutables à tout autre ennemi, mais qui devinrent vassaux des Amazones. Elles subjuguérent ainsi les environs du

Bosphore Cimmérien & une grande partie de la Sarmatie, d'où leur vint le nom de (y) *Sauromatides*; parce qu'elles avoient conquis ce Roïaume, dont les habitans, d'ailleurs guerriers formidables, étoient tombés sous la domination des femmes. C'est-là en effet qu'un des plus savans Ecrivains de l'Antiquité, s'il n'est pas le premier de tous, place le Roïaume des Amazones, qui s'étendoit même sur les hommes. *Primo Sauromata Gynaecocratumeni* (z).

Plus cet Empire étoit flateur, plus il excitoit l'émulation de celles qui l'avoient acquis. Transportées de

(y) HERODOT. L. 4. n. 110. DIONYS. PERIEG. v. 655. & *seq*. STEPHAN. BYZANT. *voce Amazones*, & *alii*.

(z) PLINE *Hist. nat*. L. 6. c. 7. & d'après lui M. DE L'ILE, Carte de l'Asie. On connoît la critique & l'exactitude de ce savant Géographe. POMPON. MELA. L. 1. c. 20.

l'esprit de conquête ; elles voulurent continuer la noble carriére qu'elles s'étoient ouverte. Le sort aïant décidé que Lampeto veilleroit à la tranquillité de l'Etat & contiendroit dans l'obéïssance les païs subjugués, Marpésia se mit à la tête des Guerrieres triomphantes, & tourna ses armes contre les (a) habitans du Caucase. La férocité de ces peuples, & les horreurs des rochers & des neiges qui les couvroient n'arrêterent point son ardeur. La Victoire qui avoit soutenu ses génereux efforts dans la Sarmatie, la seconda pareillement dans cette seconde expedition. Marpésia mit sous le joug des hommes qui ne l'avoient jamais connu, & qu'aucun des plus témé-

(a) JORNANDES *de rebus Geticis*. c. 7.

raires Conquérans ne tenta de renouveller. Elle parcourut ces montagnes escarpées, & impraticables pour d'autres que ceux qui y étoient nés, elle y fit un séjour de quelque tems; & pour en conserver la mémoire une partie du Caucase fut appellé (b) *le Mont Marpésien.* Là pour rendre graces aux Dieux des faveurs

(b) Nec magis incepto vultum sermone movetur
Quàm si durá silex, aut stet Marpesia cautes.

VIRGIL. *Æneid.* L. 6. v. 470. *& seq.* Sur l'autorité de Servius, nos Commentateurs expliquent le mot de *Marpesia* par une prétendue montagne de Marpeson qu'ils jugent à propos de placer dans l'Ile de Paros; mais dont aucun Géographe n'a eu connoissance. Servius ne l'a imaginée que parce qu'il ignoroit cette circonstance de l'Histoire des Amazones, rapportée par le savant JORNANDES. Virgile qui la savoit se sert de cette belle comparaison pour dire que la dureté du cœur de Didon aux enfers égaloit celle des rochers du Mont Caucase. C'est tout ce qu'il pouvoit dire de

inouies qu'ils lui acordoient, elle consacra (c) une Roche de grandeur énorme, que la vetusté, l'air & les broüillards avoient noircie, & elle y offrit un Sacrifice de reconnoissance au nom de sa Nation. Cet acte de religion devint commun aux Amazones. Tous les ans elles y alloient immoler non des bœufs ou d'autres animaux, mais un beau cheval qu'elles avoient nourri & engraissé avec soin, pour rendre la victime plus agréable. Dans la suite, lorsqu'elles eurent connoissance des Divinités de la Gréce, elles bâti-

plus noble & de plus fort. Il avoit déja dit dans le même sens : Lib. 4. v. 366.

Duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanæque admorunt ubera Tigres.

(c) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* L. 2. v. 1176. & *seq.*

rent au même endroit un Temple au Dieu de la Guerre.

Les peuples du Caucase vaincus, il étoit désormais facile aux Amazones de passer dans l'Ibérie, dont elles avoient franchi les barrieres. Soit qu'elles se contentassent des honneurs de la victoire, soit qu'elles imposassent un tribut à ceux qu'elles avoient oprimés sous le poids de leurs armes, il est certain qu'elles coururent l'Ibérie, la Colchide & l'Albanie, & qu'elles en triomphérent.

On ne peut douter que dans le cours de cette expédition elles ne se soient associé d'autres femmes, qui par caractere, par mécontentement de leurs maris, ou par d'autres motifs demandérent à être reçuës dans leur armée. Il paroît encore qu'elles

prenoient des hommes pour leur servir de troupes auxiliaires & pour renforcer leur milice. La puissance qu'elles avoient acquises sur eux, l'espérance certaine de la victoire, l'apas du butin faisoient marcher les Scythes à la suite des Amazones, & ils obéissoient volontiers à des Guerrieres plus habiles qu'eux dans la sience des combats. Nous verrons qu'elles en menoient avec elles (*d*) quand elles passerent dans l'Attique.

Ce fut donc avec de tels renforts qu'elles se jetterent sur les Provinces de l'Asie Mineure le long du Pont Euxin. Elles s'acquirent un domaine considérable (*e*) dans les

(*d*) ISOCRAT. *in Panathenaïco.*

(*e*) ORPHÆUS. *Argonaut.* v. 736. *& seq.* APOLLON. *Argonaut.* v. 989. *& seq.* ÆSCHYLUS *in Prometh.* APOLLODOR. L. 2. DIODOR. L. 2. STRABO. PLUTARCH. *& alii. passim.*

vastes & fertiles plaines qui sont arrosées par le Thermodon & l'Iris; elles s'y formérent un établissement qui fut la plus célébre & la plus durable de leurs habitations, & elles y bâtirent la grande Ville de Thémiscyre, où fut fixé le siége de leur Puissance. Le secours que cette conquête leur procura les mit à portée de pousser leurs exploits jusques sur les côtes de la mer Egée, & elles y devinrent fondatrices de plusieurs Cités mémorables, qui conservérent à la postérité le souvenir de leurs victoires. Soit indolence, soit terreur bien fondée, on ne voit pas que les Rois d'Assyrie successeurs de Ninias se soient oposés à des progrès aussi étendus que rapides. La mollesse dans laquelle ces Princes vivoient ne leur permettoit

pas de se présenter en campagne devant des Guerrieres telles que les Amazones. Ils aimérent mieux abandonner une partie de leur Roïaume, que de sortir de leur Palais, le sein des délices & des plus honteuses voluptés.

Il n'étoit pas possible qu'un Empire qui comprenoit plus de cinq cens lieuës de païs fût gouverné par une seule Reine. Il fut divisé en trois (f) Roïaumes qui eurent chacun leurs Souveraines propres & indépendantes, quoique parfaitement unies & liguées ensemble pour se défendre mutuellement. L'une tenoit sa Cour dans la Sarmatie. L'autre à Thémiscyre, & la troisiéme aux environs d'Ephése. Ainsi elles

(f) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* L. 2. v. 998. *& seq.*

pouvoient

pouvoient se secourir aisément contre les incursions de leurs ennemis communs.

ARTICLE II.

Seconde Guerre des Amazones.

IL y avoit près de (*g*) trois cens ans que leur puissance & leur réputation se soutenoient avec le même éclat, lorsqu'elles furent attaquées pour la premiere fois par un Peuple qui ne les connoissoit que sur le bruit de leur valeur. Eurystée Roi de Mycénes (*h*) cherchant à perdre Hercule son frere, dont la

(*g*) DIODORE L. 2. p. 129. dit *plusieurs siecles*; & l'ordre des tems n'en peut admettre moins de trois.

(*h*) APOLLODOR. *Biblioth.* L. 2. DIOD. L. 4. p. 229.

bravoure lui faisoit ombrage, l'exposa à différens périls, sous lesquels il se promettoit de le voir succomber. C'est ce qu'on nomma les douze Travaux de ce Demi-Dieu. Déja il s'étoit tiré de huit avec succès quand Eurystée lui ordonna d'aller enlever la Ceinture ou l'Echarpe flottante de la Reine des Amazones, pour la Princesse Admete sa fille. L'idée que l'on avoit des grands exploits & de la valeur martiale des Amazones fit sentir à Hercule la difficulté de cette entreprise. La ceinture de leur Reine lui étoit plus chére & plus précieuse que son Diadéme. Il falloit pour l'avoir, l'attaquer personnellement, s'attendre à une résistance vigoureuse & à combattre contre une Nation entiére, qui en avoit vaincu tant d'autres. Her-

cule n'obéït que par la confiance que lui avoit donné l'Oracle de Delphe, en le rassurant contre les desseins d'un frere jaloux, dont il sortiroit toûjours avec honneür.

Hercule choisit pour l'acompagner dans cette expédition tout ce que ses connoissances lui offroient de jeunes & de braves Guerriers. Thésée Roi d'Athénes (*i*) fut un de ceux qui se joignirent à lui. Un vent favorable conduisit heureusement à l'embouchure du Thermodon (*l*) les neuf galéres qui portoient les compagnons d'Hercule. Il remonta le fleuve jusqu'à Thémiscyre, où la Reine des Amazones tenoit sa Cour, & il lui envoïa dire

(*i*) PLUTARCH. *in Theseo ex Philochoro.* Mais Pherecide Hellanicus & Herodore disoient qu'il avoit fait cette expédition sans Hercule. *Ibidem.*
(*l*) JUSTIN. L. 2. c. 4. APOLLODOR. L. 2.

par un Herault qu'il venoit lui demander ſa ceinture, de gré ou de force. Une propoſition auſſi inſultante qu'extraordinaire jetta l'allarme dans la Ville. Antiope y étoit reſtée avec un très-petit nombre d'Amazones, & ſa ſœur Orithrie, qui partageoit avec elle les honneurs du Trône, veilloit à la ſureté des frontiéres à la tête de ſon armée. Quoiqu'en aparence Antiope n'eût pas aſſez de monde pour défendre la place ; elle en fit fermer les portes, & ſe prépara à repouſſer les ennemis qui venoient ſans ſujet l'attaquer & l'outrager. Hercule, campé avec ſa troupe au pié des murailles (*m*) en commença le ſiége & le pouſſa ſans relâche. Les Amazones ſoutinrent quelque tems

(*m*) DIODOR, L. 4. p. 233. *& ſeq.*

ſes aſſauts, mais enfin elles crurent qu'il étoit honteux pour elles de demeurer dans leur enceinte, & de ſe tenir toûjours ſur la défenſive. Elles ſortirent en foule contre les Grecs, & leur livrérent un combat ſanglant, où le courage & l'habileté militaire éclatérent de part & d'autre.

Hercule, qui ſe diſtinguoit par ſa force & ſa bravoure devint un objet de colére & d'émulation pour les plus illuſtres & les plus animées d'entre les Amazones. Aëlle, ainſi nommée pour ſa légéreté étonnante, fut la premiere qui oſa l'attaquer perſonnellement. Elle ſe fit admirer des Grecs par ſon adreſſe, ſes ruſes & ſes mouvemens. Mais elle ne put éviter un coup violent de ſon adverſaire, qui la terraſſa ſans eſpé-

rance de vie. Philippis voulut venger sa mort, & cette amie eut bientôt la même destinée. Prothoë, pleine de fureur, courut à Hercule, & le frapa sept-fois de son dard, sans pouvoir percer la peau de lion dont il étoit couvert. Elle succomba elle-même sous un seul coup de massuë qu'il lui porta. Eurybée, que plusieurs traits d'une valeur inouie avoient rendu célébre, se glorifioit de réparer elle seule l'honneur de sa Nation. Elle se présenta devant Hercule, elle combattit vivement; mais le succès n'y répondit pas, & elle fut renversée comme les autres. Célène, Eurybie, Phobée, se réunirent pour attaquer de l'arc cet Atléte invincible & infatigable. Il courut à elles en pa-

tant les traits ; il rendit leur ressource inutile; il triompha de chacune en particulier. Enfin Déjanire, Asterie, Marpée, Tecmesse & Alcipe éprouvérent le même sort que leurs compagnes ; & celles qui restoient se virent forcées de rentrer dans la Ville. La Reine Antiope n'écoutant que son zele & son ardeur s'exposa comme toutes les autres, peut-être avec trop de témérité. Elle fut (*o*) enlevée dans la chaleur du combat avec ses deux sœurs Ménalippe, & Hippolyte qui combattoient à ses côtés. Après avoir hésité long-tems sur le parti qu'elle devoit prendre, elle estima qu'il étoit plus à propos de donner sa ceinture, que de deshonorer les Amazones dont on triom-

(*o*) JUSTIN. L. 2. C. 4. DIOD. L. 4. p. 224.

pheroit en la perſonne de leur Reine captive. Hercule ſatisfait de la victoire qu'il avoit remportée, lui permit de retourner ſur ſon trône, rendit en même-tems ſa liberté à Ménalippe. Mais Theſée emmena Hippolyte, à qui l'on donna le nom d'Antiope ſa ſœur.

ARTICLE III.

Troiſiéme Guerre des Amazones.

DES hoſtilités auſſi éclatantes devoient annoncer aux Grecs que les Amazones feroient leurs efforts pour en tirer vengeance. Auſſitôt après la retraite d'Hercule, elles ſe raſſemblérent de toutes parts; elles prirent à leur ſolde (*p*) un corps

(*p*) ISOCRATES, *in Panathen.* DIOD. L. 4. p.

de Scythes auxiliaires ; elles n'oubliérent rien de ce qui pouvoit leur rendre la victoire que le petit nombre des combattantes à Thémiscyre, l'absence de leurs troupes & la surprise leur avoient fait perdre. Orithrie se mit en marche à la tête d'une armée qui ne respiroit que le sang & la flamme ; elle passa la mer, & se rendit dans l'Attique par la Thessalie, laissant par tout des vestiges de sa colére. Elle campa (q) dans l'ancienne ville d'Athénes, bâtie par Cecrops, entre le Musée & le Pnyx, lieu où le peuple

234. JUSTIN. L. 2. c. 4. PAUSANIAS. L. 1. c. 15.

(q) PLUTARCH. *in Theseo* d'après Philochore, Pherecide, Hellanicus, Herodote, & Clidemus; qui avoient écrit cette Histoire dans un grand détail, preuve bien certaine de sa réalité.

C w

tenoit ses assemblées, non loin de la Citadelle, & elle envoïa sommer Thesée de rendre Hippolyte qu'il avoit ravie.

Ce Prince averti de leurs aproches par l'allarme qu'elles avoient jettée sur leur route, rassembla autant de troupes qu'il lui fut possible, & se forma en ordre de bataille devant les murs de la Ville. Le feu & l'impatience que l'on voïoit dans les Amazones effraïérent ses Soldats. Lui-même en fut émû, & il offrit un sacrifice à la Peur, pour lui demander de ne pas ébranler les siens, & de ne fraper que les ennemis. Après plusieurs sorties ou legers combats qui durerent près d'un mois, les deux partis en vinrent à une action décisive. L'aile gauche des Amazones s'étendoit jus-

qu'à l'endroit qui fut nommé depuis *Amazonien*, & leur droite alloit jusqu'au Pnyx, le long de la Place dorée. L'aile droite des Athéniens fit la premiere décharge, & fut repoussée jusqu'au Temple des Euménides, la gauche donnant ensuite sur les Amazones les enfonça, les obligea à se réfugier dans leur camp, & en fit un grand carnage. Quelques Historiens avoient écrit qu'Hippolyte perdit la vie à cette bataille d'un coup de javelot dont elle fut percée par une autre Amazone, lorsqu'elle combattoit vaillamment auprès de Thésée; & que pour rapeller le souvenir de sa bravoure, les Athéniens élevérent sur son tombeau (r) la

(r) PAUSANIAS dit sur la tradition des Mégaréens qu'elle avoit son tombeau chez eux, où

colonne que l'on voïoit encore du tems de Plutarque près le Temple de la Terre céléste, c'est-à-dire la Lune. Mais il est plus certain qu'elle servit de médiatrice pour négocier le traité qui mit fin à cette guerre, après des pertes très-considérables de part & d'autre. Egalement attachée au Roi d'Athénes & aux Amazones, elle fit transporter sécretement à Chalcis de l'Ile d'Eubée celles qui étoient blessées. Il en guérit une partie, & les autres furent enterrées dans le champ que les Chalcidiens nommoient *Amazonien*. L'endroit où la paix fut jurée s'apella depuis *Hermocosion* lieu du serment. Il étoit vis-à-vis le Temple de Thésée, & tous les

elle mourut de douleur de ne pouvoir s'en retourner avec ses compagnes. L. 1. c. 41. p. 100.

ans on faiſoit un ſacrifice aux Amazones la veille des fêtes de ce Héros. Ceux de Mégare montroient auſſi la ſépulture de quelques-unes de ces illuſtres Guerrieres qui avoient perdu la vie chez eux. On dit encore qu'il en mourut pluſieurs à Cherronée, ville de Béotie, & qu'on les enterra prês d'une petite riviere, qu'on apella pour ce ſujet Thermodon. Enfin on voïoit pluſieurs de leurs tombeaux près de Scotuſe & des rochers Cynoſcephales en Theſſalie, où quelques-unes furent tuées dans les hoſtilités qu'elles commirent en traverſant cette Province pour aller à Athénes. Ces monumens ſeront pour tout eſprit raiſonnable des preuves ſans replique de la réalité des Amazones & de leur Hiſtoire.

On ne sait quel sujet de division qui s'étoit mis entr'elles & les Scythes qui les acompagnoient, engagea ceux-ci à se séparer avant la bataille. Touchés néanmoins du mauvais succès qu'elles y avoient eu, ils les reçurent (f) dans leur camp, & les protégerent pendant leur retraite. La honte qu'elles ressentoient d'avoir si mal réüssi dans cette expédition ne leur permit pas de reparoître à Thémiscyre; elles passérent avec eux dans la Scythie Européenne au-dessus de la Thrace. Là elles formérent une nouvelle habitation, qui leur fit donner le nom de

(f) DIODOR. L. 4. p. 234. JUSTIN. L. 2 c. 4. ausquels il faut nécessairement raporter ce que dit HERODOTE L. 4. n. 110. 117. sur le passage des Amazones en Scythie, qui ne peut être vrai dans aucune autre ocasion. On voit bien que celle qu'il donne est une fable dans toutes ses circonstances.

(t) *Thraciennes.* Mais cet établissement ne subsista pas. Les Amazones étant en trop petit nombre pour se soutenir selon les loix de leur état, elles entrérent insensiblement dans celui des femmes ordinaires.

ARTICLE IV.

Quatriéme Guerre des Amazones.

LA défaite de l'armée des Amazones sous les murs d'Athénes & la retraite en Scythie de celles qui avoient échapé au carnage ne détruisit point leur Nation. Plusieurs années après elles firent la guerre

(t) VIRGIL. *Æneid.* L. II. v. 858.

Dixit & aurata volucrem Threissa sagittam
Deprompsit pharetra.

(*u*) aux Phrygiens, qui implorérent le ſecours de Priam Roi de Troye. Mais ni les Poëtes, ni les Hiſtoriens ne nous en aprennent aucun détail ; nous ne ſavons pas même pour quel parti ſe déclara la victoire. On dit ſeulement (*x*) que Myrine Reine des Amazones y perdit la vie.

Quelle qu'en ait été l'iſſuë, il eſt certain qu'elles ſe reconciliérent avec Priam, moins ſans doute par la crainte de ſes armes, que par la haine & le reſſentiment qu'elles avoient contre les Grecs. Ils étoient alors devant Troye, ocupés au fameux ſiége que l'enlevement d'Hé-

(*u*) HOMER. *Iliad.* L. 3. v. 185-190. PHILOSTR. *Heroic.* n. 19.

(*x*) Vetus Scholiaſtes à JOS. SCALIG. *laudatus ad num.* 833. EUSEB.

léne avoit ocasionné, & où se trouvoit une multitude prodigieuse de peuples ligués de part & d'autre. L'esprit de vengeance & l'envie de se signaler y conduisit (*y*) Penthésilée, Reine des Amazones du Thermodon, la plus forte, la plus courageuse, & la plus illustre qu'elles aïent jamais euë. Une espéce de désespoir la rendoit encore plus formidable depuis qu'elle avoit eu le malheur de tuer sa sœur Hippolyte à la chasse, d'un trait qu'elle lançoit contre une Biche. Elle en étoit devenuë furieuse.

Le fer d'Achille venoit d'enlever

(*y*) DRELINCOUR a prouvé la vérité de cette Histoire par un grand nombre de témoignages qu'il a recueillis avec soin *in Achille Homerico* p. 58. Tout ce que nous en dirons est tiré de Q. SMYRNÆUS ou Calaber dans le premier des quatorze Poëmes qu'il a faits pour continuer Homere, dont l'Iliade finit à la mort d'Hector.

le généreux Hector quand elle arriva, & l'infortuné Priam célébroit avec les Troyens, plongés comme lui dans l'amertume & les gémissemens, les funérailles d'un fils qui faisoit toute l'espérance de la Nation. Penthésilée n'avoit avec soi que douze Amazones, qui ne respiroient que passion pour la gloire & qu'animosité contre les Grecs. Les Troyens ne cessoient de les admirer que quand ils tournoient leurs regards vers la Reine qui effaçoit les unes & les autres à tous égards. L'air noble & martial avec lequel elle se présentoit mettoit dans tout leur éclat les dons qu'elle avoit reçus de la nature. La noirceur de ses cheveux & de ses sourcils relevoit la blancheur du tein. L'esprit & la vivacité étinceloient dans

ſes yeux. Ses graces en moderoient le feu. Sa modeſtie & ſa retenuë imprimoient du reſpect. Son affabilité & un ſourire gracieux la rendoient aimable. Penthéſilée ſavoit unir la douceur de ſon ſexe avec les dehors & les vertus d'un Guerrier.

Priam déja prévenu par un extérieur qui annonçoit le cœur & les ſentimens d'un Héros, crut avoir trouvé dans la Reine tout ce qu'il avoit perdu dans Hector. Il la pria d'accepter le Palais pour ſon logement & pour celui de ſes compagnes; il la combla de préſens, & promit que ſa reconnoiſſance n'auroit point de bornes ſi par le ſecours de ſon bras il pouvoit triompher de ſes ennemis, & ſur tout de celui qui avoit donné la mort à

au jeune Prince en qui la Patrie mettoit sa principale espérance. Penthésilée l'assura qu'elle commenceroit par cet adversaire, & qu'elle ne quitteroit les armes qu'après la mort du dernier des Grecs. Andromachie, veuve d'Hector, lui dit qu'elle ne connoissoit pas le Guerrier redoutable dont elle se promettoit une victoire facile. Elle lui remontra qu'il étoit téméraire à une femme de vouloir attaquer le vainqueur du Héros des Troyens. Mais Penthésilée ne l'écouta pas.

Le jour étant venu auquel elle devoit combattre, elle prit son armure dès l'Aurore. C'étoient des Brodequins de pourpre relevés d'une broderie d'or ; sa Cuirasse couverte d'une étoffe précieuse de différentes couleurs ; un Casque brillant, gar-

ni de son aigrette ; le Baudrier d'où pendoit un Sabre fort large ; l'Arc avec un Carquois rempli de fléches ; de sa main droite elle tenoit une Hache à deux tranchans, & dans la gauche étoient deux lances & son Bouclier. Au moment que les Troyens la virent sous cette Armure dont elle rehaussoit le prix par une contenance majestueuse, ils sentirent renaître en eux toute l'ardeur qui y avoit paru éteinte pour jamais depuis la perte du jeune Prince. Le courage qui l'animoit passa dans le cœur de ceux qui n'osoient plus sortir de leur enceinte. Ils reprirent les armes avec confiance, & la suivirent en foule hors les portes de la Ville.

Tandis qu'elle s'avançoit à leur tête vers le camp des ennemis, le

vieillard Priam, à qui les années refusoient la force de l'acompagner, alla offrir un sacrifice au pere des Dieux, pour le suplier de soutenir la fille de Mars, & de la ramener triomphante. Il rapella dans sa priere cette chaîne de fatalités qui lioit ses jours les uns aux autres ; & il demanda qu'ils fussent terminés avec le sacrifice, plûtôt que d'aprendre un mauvais sort de Penthésilée & des Troyens, auquel il ne pourroit pas survivre.

Dès qu'ils parurent sur une colline, qui séparoit la Ville de la flotte ennemie, les Grecs étonnés ne savoient s'ils en devoient croire le témoignage de leurs yeux. La surprise redoubla quand ils commencérent à découvrir un nouveau Chef, dont la fierté se communiquoit à

toute la troupe. Ils allerent à la rencontre, & l'on en vint aux armes sans prendre le tems de se former en corps de bataille. Penthésilée aïant fendu l'air d'une fléche légére pour donner le signal aux Troyens, tomba la premiere sur la tête des ennemis, & renversa, la hache à la main huit de leurs principaux Capitaines. Ses compagnes combattoient à côté d'elle aussi courageusement, mais avec moins de succès. L'affreux carnage qu'elles faisoient attira sur elles un gros d'Officiers distingués, sous lequel il en périt quelques-unes.

Leur chûte met la Reine en fureur. Semblable à une Lionne à qui les Chasseurs ont enlevé ses petits, elle cherche de toutes parts ceux qui se glorifioient d'avoir terrassé des Amazones. Elle se jette au tra-

vres des Escadrons, elle frappe tout ce qui se rencontre autour d'elle; la mort vole à ses côtés; la terreur se répand au loin ; les plus braves en sont saisis & prennenr la fuite; elle les poursuit avec ardeur ; elle lour reproche hautement leur lâcheté. Les Troyens qui la suivent répétent ses cris insultans; ils triomphent de sa propre gloire; ils font passer leurs chevaux sur les morts dont la trace est couverte ; ils annoncent aux fuïards qu'enfin le jour des vengeances est arrivé; que dans un instant on va mettre le feu à leurs vaisseaux ; que la main d'une femme renversera les trophées des Grecs, & les plus forts de la Nation,

Achille & Ajax offroient alors une victime aux mânes de Patro-

cle

cle près de son tombeau. Les cris qui venoient du champ de bataille interrompirent le sacrifice. Ils coururent à leurs armes, & allérent prendre connoissance de ce qui se passoit. Le premier aspect du désordre, de l'humiliation & du carnage les transporta. Ajax se jetta avec impétuosité sur les Troyens, il versa le sang des plus fiers ; il tua même quelques Amazones, ne s'attachant qu'aux principales têtes des ennemis ; dans un moment il fit passer la consternation où l'on avoit déja entendu les chants de la victoire.

Penthésilée s'aperçoit de ce changement, & cherche quelle en peut être la cause. L'ardeur avec laquelle Ajax & Achille combattoient lui fait connoître qu'eux seuls sont la cause de cette révolution. Elle se

tourne contr'eux, lance un de ses javelots, qu'Achille pare de son bouclier, & qu'il fait voler en éclats par la force de cette arme défensive, que l'on disoit être l'ouvrage de Vulcain même. Elle se persuade qu'Ajax n'est pas si bien couvert; elle fait partir sur lui le second de ses dards, & il tombe sans effet aux piés du Capitaine Grec. Outrée de voir ses armes fraper en vain pour la premiere fois, & les deux Officiers demeurer immobiles apuiés sur leur lance, elle leur adresse ces paroles fiéres & menaçantes en leur montrant sa hache d'armes. » Injustes agresseurs, l'épaisseur des ar- » mes qui couvrent votre foiblesse » a rendu inutiles les deux traits » dont je devois vous percer; mais » vous n'éviterez pas la ressource qui

» me reste dans la main. C'est elle
» qui doit trancher le fil de vos
» jours, & ruiner pour jamais la for-
» ce prétenduë de votre Nation. Il
» sera consolant pour les Troyens
» de voir fraper le coup de mort à
» leurs plus cruels ennemis, & il
» sera glorieux pour moi d'avoir
» servi leur juste vengeance. Avan-
» cez, & vous connoîtrez par vous-
» même la valeur des Amazones, &
» en particulier de la fille de Mars.
» Ce n'est pas des hommes que vient
» le sang qui coule dans mes veines:
» c'est du Dieu des combats. Il m'ins-
» pire, il m'anime, il me protége;
» c'est en son nom que je vous
» adresse le défi.

» Princesse vaine & téméraire,
» lui répondit Achille, vos discours
» pompeux & insultans ne nous in-

» timident pas. Vous vous préten-
» dez invincible, parceque vous
» descendez de Mars; eh, que se-
» ront donc les Grecs qui ont Ju-
» piter pour pere, dont le vôtre
» reçoit la loi? Je ne releverai point
» ici mes exploits personnels, il me
» suffit de vous dire que le vaillant
» Hector, l'apui des Troyens, est
» tombé sous ma lance, & qu'il
» sembloit pressentir sa destinée par
» l'attention qu'il avoit d'éviter ma
» présence. Qui de sa Nation osera
» se comparer à lui? Les Troyens
» eux-mêmes auroient honte de di-
» re qu'il ne vous surpassoit pas à
» tous égards. Attendez-vous donc
» à subir le même sort, les enfans
» de Jupiter sont plus forts que ceux
» de Mars «.

En finissant ces paroles, Achille

plein de feu lance un dard de toute sa force sur Penthésilée, & lui perce le côté droit du sein que sa cuirasse laissoit à découvert. Le sang en réjaillit avec abondance; tout son corps s'affoiblit, ses yeux ne distinguent plus les objets, son ame tombe dans la langueur, son regard néanmoins demeure fixé sur Achille; & l'on voit dans le peu de sentiment qui lui reste, qu'elle hésite si elle fera un effort de vengeance, ou si elle le reconnoîtra pour son vainqueur. Celui-ci n'attend pas qu'elle se décide: Il acourt, & d'un second trait, il perce le cou du cheval de Penthésilée & l'Amazone même. A l'instant la Reine tombe, & elle expire, la face colée contre terre.

La colere & l'indignation qui

transportent Achille le font d'abord triompher de sa victoire. Il va sur Penthésilée, il arrache le trait qui lui avoit donné la mort, il lui rapelle la fierté de ses paroles présomptueuses, les menaces qu'elle avoit faites aux Grecs & à lui personnellement ; il lui demande si c'est ainsi qu'elle devoit rendre vainqueurs Priam & les Troyens, qui déja se sauvoient en foule dans l'enceinte de leurs murailles.

Mais un moment après, ces sentimens inhumains disparoissent pour faire place aux regrets & à la douleur. En même tems qu'il lui ôte ses armes pour se faire un trophée de ces riches & précieuses dépouilles, il admire la force & la beauté de ses membres. La nature seule lui paroît éteinte dans son visage;

il y voit encore respirer le feu, le courage, l'intrépidité, la colére, toutes les passions de la plus grande ame. Il en est frapé, & il entre contre lui-même dans une espéce de couroux & de désespoir d'avoir donné la mort à une Princesse qui étoit si digne de vivre.

Thersite s'aperçoit de ce changement causé par la compassion. Il ose blâmer Achille, & lui faire un crime de s'atendrir sur le sort d'une femme qui avoit eu la hardiesse d'insulter les Grecs, & qui même avoit tué dans sa fureur plusieurs de leurs illustres Capitaines. Outré des reproches de ce lâche censeur, qui étoit le ministre & l'organe de la discorde dans l'armée, Achille ne daigna pas emploïer ses armes pour le punir. Il

le frapa au visage si rudement, qu'il le renversa mort à ses piés.

Ceux qui avoient l'ame mieux placée furent touchés comme Achille du sort de Penthésilée & la rendirent avec ses armes à Priam dès qu'il la redemanda. Le Prince lui fit dresser un bucher devant les murailles de la Ville, sur lequel furent consumés son corps, son armure, son cheval, & de grandes richesses qu'il y jetta pour lui faire honneur. Le Peuple, qui par reconnoissance s'étoit chargé de ses obséques, éteignit la flamme par l'abondance du vin qu'il y répandit en forme de libations; il recüeillit précieusement les cendres de la Reine, il les mêla avec des parfums; il les mit dans un tombeau magnifique, bâti à côté de

celui du Roi Laomédon, & aussitôt après il lui offrit la graisse d'une vache en sacrifice. Près d'elle furent inhumées les Amazones qui avoient donné leur vie en combattant pour les Troyens, & on leur dressa un Mausolée commun.

ARTICLE V.

Cinquiéme Guerre des Amazones.

LA mort de Penthésilée demeura profondément gravée dans le cœur des Amazones. Elles regrétérent amérement une Princesse qui méritoit plus que toute autre de régner sur la Nation. Achille fut désormais pour elles un objet d'horreur & de vengeance; & l'animosité éclatta long-tems après sur sa

mémoire, n'aïant pû le faire dans le tems contre sa personne. La grande réputation que ce Héros s'étoit aquise lui avoit fait consacrer une Ile considérable, que l'on nomma *Penée*, ou *Achillea*. Elle étoit située sur (z) le bord du Pont Euxin, & formée par deux bras du Danube à son embouchure; d'autres (a) la mettent en pleine mer, du côté du Borysténe. On en disoit des choses merveilleuses à l'ocasion du séjour qu'Achille y avoit fait dans le cours d'une navigation. La crédulité des Anciens avoit établi comme faits publics & constans, que (b) Thétis ou Neptune lui donné-

(z) STRABO. L. 7. p. 468. MELA. L. 2. c. 7. PLIN. L. 3. c. 12. DE L'ILE, *& alii.*

(a) PHILOST. *Heroïc. in Achille.* c. 16.

(b) DIONYS. PERIEG. v. 541. *& seq.* ARRIAN.

rent cette Ile, quand il y eût célébré les Jeux de courſe avec ſes compagnons ; Qu'il y habitoit même après ſa mort avec ſon épouſe (c) Hélène ou (d) Iphigénie, que Diane y avoit tranſportée ; Qu'il y étoit (e) acompagné des Héros Grecs qui avoient combattu avec lui devant Troye, tels que les deux Ajax, Patrocle ſon ami, Antilochus & pluſieurs autres, ſeuls habitans de cette Ile ; Que les Etrangers qui y abordoient (f) ne pouvoient faire voile le jour même,

Periplo Ponti Euxini. PHILOSTR. *Heroïc. in Achil.* c. 16.

(c) AMMIAN. MARCELL. L. 22. c. 8.

(d) PTOLOM. HEPHÆSTION, *apud Photium.*

(e) PAUSAN. L. 3. c. 19. p. 259.

(f) PHILOSTR. *Heroïc. in Achil.* c. 16. MAXIM. TYRIUS *Orat.* 27.

mais qu'ils étoient obligés de passer la nuit dans leurs vaisseaux, où Achille & Héléne les venoient voir, buvoient avec eux, & chantoient non seulement leurs amours, mais aussi les vers d'Homére; Que les Héros Grecs y aparoissoient en même tems aux voïageurs; Que certains oiseaux de mer (g) venoient tous les matins arroser l'Ile & le Temple, & les balaïer par le mouvement de leurs aîles; Que ce Temple étoit dédié à Achille, & que quand il agréoit la victime qu'on vouloit lui offrir, elle se présentoit d'elle-même au pié de l'Autel, & ne s'enfuïoit plus; Qu'il y avoit un Oracle (h) célébre, que l'on alloit

(g) Idem & ARRIAN. *in Periplo Ponti.*

(h) PAUSAN. L. 3. c. 19. *collatus cum* TERTULL. L. *de Anima.* c. 46. & LEONE ALLATIO, *de patria Homeri.* p. 145.

consulter de fort loin, & où l'on trouvoit la guérison de ses maladies, comme il arriva à Léonime Crotoniate ; Que ceux qui passoient près de ce rivage entendoient une musique mêlée d'horreurs, un bruit de chevaux, un cliquetis d'armes, & des cris de guerre. Enfin c'étoit le siége de la gloire d'Achille & le lieu de son Apothéose.

Plus les choses que l'on en disoit étoient surprenantes, plus elles excitoient la jalousie & la colére des Amazones. Le hazard leur présenta une ocasion de faire éclater les sentimens qu'elles avoient dans le cœur. Des Marchands (*i*) de quelque Ville maritime du Pont-Euxin aïant été jettés par une Tempête à

(*i*) PHILOSTRAT. *Héroïc. in Achille*, c. 20.

l'embouchure du Thermodon lorsqu'ils alloient du côté de l'Hellespont pour leur commerce, furent arrêtés par les Amazones. Elles se saisirent de leurs personnes, & résolurent de les envoïer vendre en Scythie comme esclaves. Mais un jeune homme de l'équipage obtint grace pour eux par la sœur de la Reine, dont il avoit gagné l'amitié. Pendant leur détention à Thémiscyre, ils parlerent de l'Ile de Penée, dont ils avoient souvent rangé les côtes; ils raconterent tout ce que l'on en disoit, & ils firent un grand récit des trésors immenses que la renommée assûroit être dans le Temple d'Achille.

L'usage ordinaire des Amazones n'étoit pas de faire des courses pour s'enrichir, encore moins d'exercer

des pirateries, n'aïant aucune experience ſur mer. La haine qu'elles conſervoient contre Achille les fit ſortir de leur tranquillité à cet égard. Elles obligérent les matelots qui conduiſoient la flote marchande à leur bâtir cinquante galéres, propres à embarquer de la Cavalerie, pour aller déclarer la guerre à Achille, que les Dieux ſoutenoient dans toute la fleur de l'âge, même depuis ſa mort; car ſon tombeau étoit exiſtant. A meſure que l'on fabriquoit les Navires elles aprenoient à manier la rame, dont elles ne s'étoient jamais ſervies pour des voïages de long cours, & auſſitôt que leurs préparatifs furent finis elles s'embarquerent en grand nombre avec les Marchands qui leur avoient donné l'avis. Elles leur com-

manderent en entrant dans l'Ile d'abattre (*l*) le bois qui environnoit le Temple d'Achille. Mais à peine eurent-ils commencé à executer cet ordre, continuë Philoſtrate, que le fer de leurs coignées ſe détacha, les frapa à la tête, & les renverſa morts ſur la place. Plus outrées que ſurpriſes de cet évenement, les Amazones coururent au Temple avec fureur. Mais lorſqu'elles aprocherent de la Statuë du Héros qui étoit à l'entrée; on ne ſait quel objet effraïant frapa leurs che-

(*l*) C'étoit le comble de l'impiété chez les Anciens de violer les Temples, les Aſiles & les Bois ſacrés; & l'on ſuppoſoit toûjours quelque châtiment des Dieux contre ceux qui ſe portoient à cet excès. L'Hiſtoire ancienne eſt remplie de ces exemples. Je crois bien qu'il faut rabattre beaucoup du récit de Philoſtrate; mais je penſe auſſi qu'il y eut quelqu'évenement malheureux pour les Amazones qui les punit de leur entrepriſe, & qui donna ocaſion à ce qui eſt raporté.

vaux, de telle maniere qu'aïant pris l'épouvante ils se cabrérent horriblement, renverserent celles qui les montoient, les foulerent aux piés, & les mirent en pièces à belles dents, comme s'ils eussent été des lions furieux. Après cet affreux desordre, ils s'échaperent dans l'Ile, ils briserent les plans & les bosquets ; ils la ravagerent toute éntiere, & allerent enfin se précipiter dans la mer. Une violente tempête s'éleva en même tems sur les vaisseaux des Amazones. Elle en brisa une partie, elle en coula une autre à fonds, & il n'en resta qu'un petit nombre fort blessés, qui servirent à porter sur le Thermodon la nouvelle du mauvais succès de cette fatale entreprise.

Nous n'adopterons pas ici ce qui

est raporté dans le troisiéme Livre de Diodore de Sicile sur les Amazones d'Afrique. Il suffit d'en donner l'extrait pour en faire connoître la fausseté. L'Auteur de cet Ouvrage conte (*m*) qu'elles habitoient d'abord les Iles Hesperides ou Fortunées, aujourd'hui les Canaries. Qu'aïant résolu de se signaler, elles s'en rendirent maîtresses, excepté la Ville sacrée de Ména, habitée par les Ethiopiens Icthyophages, & célébre par les feux qui y exhalent du sein de la terre, & par les pierres précieuses que l'on y trouve, telles que les Sardoïques, les Rubis & les Escarboucles; Qu'après avoir subjugué les Afriquains & les Numides, elles bâtirent une Ville près

(*m*) Diod. L. 3. p. 185. & seq.

le lac de Triton; Que Myrine leur Reine à la tête de trois mille Amazones à pié & deux mille à cheval, les unes & les autres couvertes de peaux de serpens, défit les Nations Atlantiques, les Gorgones & les Arabes; Que pour avoir la permission de traverser l'Egypte, elle fit alliance avec le Roi Horus fils d'Isis, d'où elle passa dans la Syrie, la Cilicie, & dans l'Asie Mineure, qu'elle parcourut en Héroïne, toûjours précédées de la victoire; Qu'elle se fixa sur les bords du fleuve Caicus, où elle bâtit une Ville qui porta son nom, de même que les plus illustres de ses compagnes devinrent fondatrices de plusieurs autres Cités mémorables; Que de-là elle poussa ses conquêtes jusques dans les Iles d'Ionie; Qu'aïant été jet-

tée par une tempête sur les côtes de Samo-Thrace, elle fut attaquée & vaincuë par Mopsus & Sipyle chassés de la Cour de Lycurgue Roi du Païs. Enfin qu'elle retourna en Afrique avec le petit nombre d'Amazones qui lui restoient, & qu'Hercule acheva de les détruire.

Il est vrai que l'Auteur de ce récit distingue expressément les Amazones d'Afrique de celles du Thermodon. Mais il donne aux unes & aux autres les mêmes mœurs, & le même caractére, quoiqu'elles n'eussent rien de commun, ni pour l'origine ni pour la patrie, & qu'il y eût entr'elles la troisiéme partie du monde. Les plus heureux effets du hazard ne peuvent produire une telle uniformité. D'ailleurs les tems &

les circonſtances détruiſent tout le fonds de cette prétenduë expedition, & même toute l'Hiſtoire des Amazones d'Afrique. Cette fauſſeté manifeſte, jointe à beaucoup d'autres, ne ſeroit-elle pas une preuve de la ſupoſition des cinq premiers Livres (*n*) atribués à Diodore de Sicile, Auteur grave, exact, ſoutenu, & qui n'avance rien que de conforme à tous les autres Ecrivains, comme on le voit depuis le dixiéme Livre de ſa Bibliothéque? Il y a toute aparence que quelque faux ou demi Savant du XIV. ou XV. ſiécle a voulu rétablir ce que le malheur des tems nous a enlevé des neuf premiers Livres de cet Hiſtorien, &

(*n*) Louis Vives dit que rien n'eſt plus mal dirigé que ces cinq Livres. *De tradendis Diſcipl.* L. V. Vossius les juſtifie, mais légerement. *de Hiſt. Græcis.* L. II. c. 2.

que pour donner de l'autorité à un très mauvais ouvrage, commencé & demeuré imparfait il l'a fait passer sous le nom de Diodore. L'ignorance qui régnoit il y a deux ou trois cens ans l'aura adopté sans aucun examen ni du stile ni du caractére. Mais bien loin que cette fiction des Amazones d'Afrique détruise la réalité de celles qui sont passées de la Sarmatie dans l'Asie Mineure, elle l'établit au contraire en montrant qu'elle n'est attaquée que par des Ecrivains ignorans & suposés. Cependant il faut reconnoître qu'il y a dans (*o*) cet ouvrage des traits incontestables & conformes à toute l'Antiquité sur l'Histoire que nous traitons.

(*o*) L. 2. p. 128. *& seq.* L. 4. p. 234.

CHAPITRE V.

Monumens des Amazones dans les différens païs qu'elles ont habitées.

QUand on suposeroit que les Poëtes de la Gréce ont embelli les combats des Amazones par les fleurs & la licence de l'art, on ne pourroit se dispenser de reconnoître un fonds d'Histoire & de réalité qui faisoit la matiére & le sujet de leurs chants. Il ne faut pas confondre, dit un (*p*) Ancien judicieux, la Fable avec un récit que l'on pourroit nommer fabuleux. La premiere doit être regardée comme

(*p*) MACROB. *in Somn. Scipionis* c. 2. Cet endroit mérite d'être lû, pour les regles que l'Auteur y donne sur cette matiere.

un amusement de l'esprit, imaginé pour inspirer adroitement au cœur des leçons, des préceptes & des sentimens de morale. L'autre est un trait d'Histoire quelquefois fort simple, mais orné d'épisodes & de circonstances, que celui qui raconte peut ajoûter pour embellir un sujet qui le merite, & qui n'en détruit point la verité quoique la fausseté en soit évidente & sensible. Un esprit raisonnable ne prendra pas le discours entier pour une pure fiction ; il saura distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. C'est tout ce que l'on peut conclure de la maniere dont les Poëtes racontent les combats des Amazones.

Mais les monumens établis par ces illustres Guerrieres, & qui ont subsisté plusieurs siécles après elles lévent tous

les

les doutes que l'on pourroit former sur la certitude de leur Histoire & de leurs conquêtes. Ce sont de grandes Villes, bâties par leurs mains ou par leurs ordres; c'est le plus fameux Temple de l'Asie & peut-être de l'Antiquité; ce sont des lieux illustrés par leurs séjours ou par leurs victoires, & qui en ont conservé le nom, même dans les païs ennemis.

ARTICLE I.

La Ville & la Contrée de Thémiscyre.

Les Amazones, plûtôt portées sur les aîles de la Victoire que conduites par d'heureux Auspices, ne firent que traverser rapidement

la Sarmatie, le Mont-Caucase, l'Ibérie, la Colchide & le païs des Calybes. La beauté des campagnes de la Cappadoce les invita à y prendre quelque relâche après en avoir fait la conquête. D'un côté (*q*) ce sont de vastes pleines dont la vuë se perd dans le Pont-Euxin, & qui sont arrosées par le Thermodon & l'Iris. De l'autre ce sont des montagnes agréables, où ces deux fleuves prennent leur source, avec un grand nombre d'autres moins considérables, qui les grossissent & les rendent enfin navigables. L'un & l'autre donnent à la Province les commodités du commerce & les avantages de la fertilité. Par une es-

(*q*) Cette description est de STRABON. L. 12. p. 823. On doit l'en croire puisqu'il étoit d'Amise Ville de cette Province.

péce de privilége inconnu aux autres contrées maritimes du Pont-Euxin; la campagne y est toûjours verte, & offre toute l'année d'excellens pâturages, qui enrichissent le païs par les troupeaux, les bœufs & les chevaux qu'on y nourit. La terre y produit du panis & du millet en si grande abondance, que jamais le peuple n'a senti le cruel fléau de la famine ni de la disette ausquelles tous les autres sont exposés. Le sommet des montagnes est couvert de belles forêts, & leur pente garnie de vignes, de poiriers, de pommiers & d'arbres à noïaux, qui viennent naturellement sans être cultivés. Il n'est point de saison où ils ne présentent quelque espéce de fruits. Les uns y sont dans leur maturité, quand les autres n'ont

encore que des fleurs qui réjoüissent la vûë, & qui doivent remplacer les premiers. Enfin le païs est bon pour toutes sortes de chasses.

Nul de tous ceux que les Amazones avoient parcouru ne leur avoit offert tant d'avantages. Elles s'arrêterent à Thémiscyre, située sur (r) le Thermodon à soixante stades d'Amise. C'étoit une Ville fort ancienne, que l'on peut croire avoir été bâtie en l'honneur de Thémis (ſ), que sa franchise & son

(r) STRABON dit sur l'Iris, & en cela il est contredit par HERODOTE, APOLLONIUS de Rhodes, MELA, ARRIEN, JUSTIN, DENYS, PERIEGETE, VIRGILE, PROPERCE, VALER. FLACCUS & autres. Ce doit être une faute du texte.

(ſ) DIOD. L. 5. p. 335. PEZRON, *Antiquité des Celtes*, p 46. Voïez ce que nous avons dit. HISTOIRE DES EMPIRES & DES REPUBLIQUES dans l'*Origine de la Mythologie*, p. 8. & 18.

amour pour la verité rendirent la Déesse de la Justice. Nous le disons parce qu'elle étoit sœur de Saturne & petite fille d'Acmon, frere de Doëas, & que dans ce païs étoient les contrées (*t*) Acmoniene & Doëantienne, où l'on conservoit un grand respect pour sa mémoire. La Reine Marpésia, conductrice des Amazones, se fixa à Thémiscyre, elle y bâtit (*u*) un Palais, & y établit le siége de sa puissance. C'est de là que vint le surnom de (*x*) *Thémiscyréennes* qui fut donné à ces Guerrieres, à cause de

(*t*) *Vide* CELLAR. *Geogr. antiq.* to. 2. p. 131. & 273. APOLLON. de Rhodes nomme l'une & l'autre *Argonaut.* L. 2. *vers* 990. & 994.

(*u*) DIOD. L. 4. p. 224. THEMIST. *Orat.* 27. p. 333.

(*x*) APOLLON. *Argon.* L. 2. v. 997. PINDARUS *apud* STRAB. L. 12. p. 819.

leur habitation principale. Les plus hautes montagnes de la Province reçurent aussi le nom (y) d'*Amazoniennes*, parce que ces femmes s'y exerçoient fréquemment à la chasse des bêtes fauves qui y étoient en grand nombre. Le Thermodon même changea de nom à l'ocasion des Amazones. Avant leur arrivée dans la Cappadoce, il s'apelloit (z) *Crystalle*, non, comme quelques Anciens se sont imaginés, à cause de la froideur extrême de ses eaux, qu'ils disent se glacer quelquefois au cœur de l'Eté, le confondant peut-être avec le Tanaïs, qui se jette comme celui-ci dans le Pont-

(y) PLINE L. 6. c. 4.

(z) PLUTARCH. *de Fluminibus*. EUSTATHE *in* PERIEGET.

Euxin ; mais parce que (*a*) l'on trouve sur ses bords une pierre parfaitement blanche & transparente, qui est une espéce de cristal, que le caractére des eaux & du lit dans lequel elles coulent produit naturellement, avec une autre sorte de pierre bleuë, que l'on prenoit pour du Jaspe. Depuis que les Amazones se furent établies aux environs de ce fleuve, on le nomma *Thermodon*, dont la signification marque une qualité toute oposée à la premiere. On la lui donna sans doute parce que les Amazones en bûvoient, & qu'on lui atribuoit (*b*) l'ardeur, le courage & l'impétuosité qui échauffoient ces Guer-

(*a*) Dyonys. Perieg. v. 780. *& seq.*

(*b*) *Idem.* v. 774.

rieres dans les combats. Il a communément soixante pas d'une rive à l'autre. Enfin les Amazones changerent tellement la face du païs qu'on lui donna (c) leur nom, & Thémiscyre devint une Ville roïale, d'où dépendoit un grand nombre de Peuples voisins, dont Pline (d) a raporté la liste. Les Amazones y étoient dispersées (e) en trois Tribus differentes qui avoient chacune leur canton. On distinguoit celles du milieu de la Cappadoce, celles de la Syrie-Blanche, & celles de la Ville de Thémiscyre ou des environs. Mais les unes & les autres dé-

(c) STRABO. L. 1. p. 91.

(d) PLIN. *Hist. nat.* L. 6. c. 3. & 4.

(e) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* L. 2. v. 997. *& seq.* STRABO. L. 12. p. 827.



Ch. Mathey Sculp.

pendoient des deux Reines qui gouvernoient toute la Nation, soit pour la police intérieure du Roïaume, soit pour les guerres que l'on avoit avec les Peuples étrangers.

ARTICLE II.

Ephése & le Temple de Diane.

APrès Thémiscyre, Ephése & son Temple furent les deux plus célébres Monumens des Amazones. Déja les fondemens d'Ephése avoient été jettés (*f*) par un Grec dont elle portoit le nom (*g*) quand les Amazones pousserent leurs

(*f*) PAUSAN. L. 2. c. 2. p. 525.

(*g*) PLINE lui en donne plusieurs autres. L. 5. c. 29.

conquêtes jusqu'à cette extrêmité maritime de l'Ionie. Mais ce qui en existoit ne meritoit pas le titre de Ville. C'étoient au plus quelques maisons bâties de loin en loin par un particulier sans aveu, sans secours, sans autorité. Il étoit réservé aux Amazones d'être les Fondatrices de la plus illustre Cité qui fût dans l'Asie Mineure. Otrire (*h*) leur Reine, engagée par la situation du lieu, y établit sa résidence; elle y bâtit un Palais, elle fit une Ville considerable.

Le commerce qu'elles eurent avec les Grecs établis dans ces Provinces maritimes leur donna connoissance des Divinités qu'ils adoroient; & aussi-tôt elles s'attache-

(*h*) Hygin. c. 223. & 225.

rent specialement à Diane, dont l'origine, le culte & les fonctions avoient un raport direct au caractere des Amazones, en faisant abstraction de ses autres attributs de Lucine, d'Hecate ou de la Lune.

On disoit qu'elle étoit sœur d'Apollon, fille de Jupiter & de Latone, qui pour éviter les poursuites de Junon (*i*) s'étoit sauvée de Créte dans une Ile que Neptune fit sortir du sein des eaux par un coup de son Trident; qu'aussi-tôt après sa naissance elle avoit été en état de secourir sa mere; qu'elle n'avoit jamais eu de commerce (*l*) avec les hommes; qu'elle changea Actéon

(*i*) HYGIN. *fab.* 140.

(*l*) CALLIMACH. *Hymn. in Dian.* v. 5. l'Histoire fabuleuse de cette Déesse est fort au long.

en cerf (*m*) pour avoir eu la téméraire hardiesse de la regarder dans le bain, & qu'ensuite elle le fit dévorer par les chiens. Suivant les idées communes, elle vivoit dans les forêts, acompagnée d'une societé de Nimphes, qui s'étoient consacrées comme elle au célibat. Là, elles faisoient leurs délices de la chasse; Diane avoit (*n*) un arc & des fléches que Vulcain lui avoit forgées par ordre de Jupiter. Le fréquent usage qu'elle en faisoit lui avoit rendu la main sûre, & ses coups portoient toûjours la mort; d'où vient qu'on ne la représentoit jamais sans ses armes. Elle n'avoit pas moins d'a-

(*m*) NONNUS *Dionysiac.* L. 5. v. 290-370. OVID. *Metam.* L. 3. *fab.* 4. & 5.

(*n*) HYGIN. & CALLIM. *loc. cit.*

dresse (o) aux filets, ce qui lui fit donner le surnom de *Dictys*. Les Amazones retrouvoient dans cette Déesse l'attachement inviolable qu'elles avoient à leur Ceinture. C'étoit le plus cher ornement de Diane & des Nimphes, simbole (p) de leur virginité. Elle avoit un Temple (q) où les filles de la Gréce lui consacroient la leur, dès que leur grossesse étoit déclarée après un mariage légitime. Mais elle ne les abandonnoit pas dans ce changement d'état; on croïoit au contraire qu'elle présidoit à leur acouchement,

(o) *Vide* NATAL. COM. *Mytholog.* c. 8. p. 262.

(p) APOLLON. RHOD. L. 1. AGATHIAS *Carmin.*

(q) *Vide* PIERII VALERII *Hieroglifica. fol.* 8. 298 & 299.

& on l'invoquoit alors sous le nom de Lucine. Enfin on suposoit qu'elle étoit habillée comme les Amazones, de la peau des bêtes qu'elle avoit tuées ou prises à la chasse, & on lui donnoit un char attelé de deux Biches.

Ces raports ressembloient trop à la vie des Amazones pour n'en être pas flattées. Elles adopterent avec empressement le culte d'une Déesse qui pouvoit leur servir de modéle & de protectrice ; elles commencerent aussi-tôt à lui offrir des victimes. La premiere Statuë qu'elles firent en son honneur (r) fut pla-

(r) DENYS PERIEGETE dit sans vraisemblance qu'elles lui bâtirent un Temple dans le tronc d'un ormeau ; *vers 826. & seq.* mais cet endroit doit être corrigé par CALLIMAQUE, qui au lieu de Temple, dit une statue, ce qui devient naturel. *Hymno in Artemim seu Dianam. v. 240. & seq.*

cée dans un tronc d'arbre. Mais elles sortirent bien-tôt de cette simplicité qui ressentoit le caractére de leur Nation. Elles jettérent les fondemens du plus (*f*) superbe Temple qu'il y eût dans toute l'Asie, & peut-être dans l'Univers. La cérémonie s'en fit au milieu des chants de joie & des divertissemens des Amazones, qui dansoient au son de la flutte, & de certaine harmonie en cadence qui se faisoit par le choc des lances & des boucliers. Callimaque observe qu'alors on n'avoit pas encore inventé l'instrument (*t*) à plusieurs tuiaux que l'on met à la bouche des Corybantes & des Sa-

(*f*) SOLIN. c. 53. MELA. L. 1. PAUSAN. STRABO. & *alii.*

(*t*) C'est ce que l'on nomme vulgairement *le Sifflet de Chaudronnier.*

tyres, & qui étoit propre à la danse. Le bruit de cette Fête se fit entendre jusqu'à Sardes.

Le culte de Diane devint célébre, & se répandit au loin. Dans peu le premier Temple (*u*) bâti par les Amazones, fut trop petit pour contenir la multitude de ceux qui venoient sacrifier à la Déesse, & les dons qu'ils y laissoient. On en fit un autre plus vaste; puis un troisiéme & un quatriéme toûjours plus spacieux, pour la même raison. Le dernier fut regardé (*x*) comme l'une des sept Merveilles du monde, & on le mettoit au premier rang. Le fa-

(*u*) Callimaque dit qu'il fut bâti par la Reine Hippo; & Hygin la nomme Otrire.

(*x*) Hygin. c. 223. Le tems nous a enlevé ce que Philon en avoit écrit.

meux Architecte Ctésiphon (y) en avoit donné le dessein, qui ne put être executé que dans l'espace de deux (z) siécles, quoique toute l'Asie Mineure contribuât aux frais de ce grand ouvrage. Son étenduë en retardoit moins la consommation, que la délicatesse & la perfection du travail que l'on s'y étoit proposé. Il avoit deux cens vingt piés de large sur quatre cens vingt-cinq de longueur. Toute la charpente & même le toit étoient de bois de cédre, les portes de ciprès toûjours poli & luisant, & l'escalier qui montoit à la voute étoit, disoit-on, d'un cep de vigne sauvage coupé dans l'Ile

(y) PLINE. L. 36. c. 14. STRABON & VITRUVE, défigurent un peu ce nom, mais on voit bien que c'est le même. Cette description est de Pline.

(z) Ailleurs PLINE, dit quatre. L. 16. c. 40.

de Cypre. On voïoit dans l'intérieur de l'édifice cent vingt-sept colonnes faites par autant de Princes étrangers, dans le cours de deux cens ans, dont la hardiesse & la structure n'étonnoient pas moins qu'elles étoient inconnuës & inimitables. Quoique leur baze n'eût rien d'extraordinaire pour la force, & qu'elles diminuassent insensiblement, jusqu'à leur derniere hauteur qui étoit de soixante piés ; cependant l'Architecte avoit eu l'art de les couronner (a) d'un chapiteau, qui por-

(a) Le dernier Editeur de Morery, au mot *Ephese*, fait dire à Pline que c'est ici l'invention des colonnes portées sur un piédestal, & ornées de chapiteaux. Mais j'ose assurer qu'il n'y a rien dans cet endroit de Pline qui le signifie, & d'ailleurs cela est faux, comme il seroit aisé de le prouver par des monumens de l'Egypte beaucoup plus anciens. C'est là que les Grecs avoient apris leur Architecture.

toit plus de six piés de diametre, & qui excédoit prodigieusement celui de la colonne. Des cent vingt-sept qui y étoient, il y en avoit trente-six sculptées du haut en bas dans une perfection admirable. La position du Temple n'étoit pas moins remarquable que la beauté de sa structure. Pour éviter l'effet des tremblemens de terre qui arrivent de tems en tems aux environs d'Ephése, on l'avoit placé à un quart de lieuë de la mer dans un terrein marécageux. Non seulement les fondemens en portoient sur pilotis, mais on les avoit garnis de charbons, & de peaux de moutons avec la laine. Xercès, qui par fureur abatoit tous les Temples qu'il trouvoit sur sa route, épargna celui-ci par respect (b).

(b) SOLIN. *Rerum mirab.* c. 53.

La Statuë de la Déesse étoit avec raison un sujet d'étonnement plus grand que tous les autres. Ceux qui acompagnoient le Consul Mucianus à Ephése (c) eurent la curiosité de l'examiner de près, & assurerent qu'elle étoit faite d'un cep de vigne revêtu (d) d'or comme elle l'avoit demandé par un de ses Prêtres, parce que c'est de tous les bois celui qui dure le plus long-tems. Et en effet, la tradition portoit qu'elle étoit plus ancienne (e) que toutes celles de Minerve & de Bacchus de Thébes. Néanmoins elle

(c) PLINE. L. 16. c. 40.

(d) Ce qui a fait dire à XENOPHON qu'elle étoit d'or. *Cyrop.* L. 5.

(e) PLINE. L. 16. c. 40. parle d'un Temple de Diane bâti 200. ans avant le siége de Troye, qui subsistoit encore de son tems.

étoit percée dans sa hauteur ; & de tems à autre on y couloit une espéce d'huile aromatique qui nourissoit le bois & l'empêchoit de se carier. Ce fut par ce moïen qu'elle se conserva depuis la fondation de son premier Temple par les Amazones jusqu'à l'extinction de l'Idolâtrie sous Constantin le Grand. Quoique le Temple fût changé ou rebâti sept fois dans cet intervale, ce fut toûjours la même Statuë. Elle représentoit (*f*) une femme à peu près de grandeur humaine, qui avoit un voile sur la tête, mais qui ne couvroit point la face. Depuis la poitrine jusqu'aux piés rien ne marquoit la figure du corps. C'étoit un buste informe, à

(*f*) On voit plusieurs de ces Figures dans le P. Montfaucon, ou autres monumens de l'Antiquité.

peu près semblable à un piédestal rond, garni de huit ou dix ceintures du haut en bas, couvertes de tout ce que l'Orient avoit de plus précieux en perles, diamans, rubis, saphirs, topazes, émeraudes; & entre lesquelles étoit un rang de mammelles jusqu'en bas. On en raporte l'origine aux Amazones, qui consacroient à Diane la mammelle qu'elles se retranchoient, & c'est pour cette raison qu'on la nommoit *Mammosa* (*g*). Elle avoit les deux bras étendus, & de chaque main elle tenoit un cordon où étoient attachées différentes pierreries, ou des perles d'une grosseur surprenante, & qui venoit aboutir à ses piés.

(*g*) MINUTIUS FELIX & S. JEROME disent plus juste Πολύμαστος, *qui a plusieurs mammelles.*

Trois (*b*) objets concouroient donc à rendre célébre le culte de Diane d'Ephése & à lui faire donner le surnom de GRANDE, qui précédoit toûjours le sien. 1°. La magnificence, la beauté & les richesses de son Temple, plus digne d'honorer la Divinité que tous les autres, & qui n'avoit point de semblable. 2°. La Ville d'Ephése, devenuë l'une des plus considérables de l'Asie Mineure par le nombre de ses habitans, la somptuosité de ses édifices & la grandeur de son commerce. La sureté du Port par lequel on y abordoit y attiroit tous les Négocians, soit de la Grece, soit des Iles, soit du Pont-Euxin. Ils y trouvoient un prompt débit de leurs

(*b*) PAUSAN. L. 4. c. 31. p. 357.

marchandises, & ils en retiroient d'autres qu'ils n'avoient pas chez eux, & qu'ils y raportoient avec avantage. 3°. Les Ephésiens eux-mêmes relevoient autant qu'il leur étoit possible la gloire de la Déesse en publiant aux Nations étrangeres les merveilles qu'elle avoit operées parmi eux. Chaque particulier vouloit avoir dans sa maison un petit Temple, ou une Statuë de la Déesse en argent. C'est ce qui causa le tumulte & la violente sédition que les Orfévres de la Ville (*i*) exciterent contre S. Paul, parce qu'il avoit prêché hautement qu'on ne pouvoit regarder comme une Divinité ce qui étoit fait par la main des hommes, & qu'il attaquoit di-

(*i*) *Actuum.* c. 19.

rectement

rectement les honneurs que l'on rendoit à Diane. Les Ephésiens avoient une loi (*l*) qui leur ordonnoit de se rapeller tous les jours la vie & les maximes de quelqu'un des Sages qui s'étoit distingué par ses vertus ; & leur Ville fournissoit plusieurs de ces exemples, comme elle avoit produit (*m*) d'illustres Savans en tous genres. De ce nombre furent les Philosophes Héraclite, Métrodore & Hermodore ; l'Historien Alexandre surnommé Lychnus, le Poëte Hipponax, & les deux célébres Peintres Apelle & Parrhasius. Cependant on les a accusés (*n*) de Magie, c'est-à-dire, de prestiges,

(*l*) HERODOT. DIONYS. HALIC.

(*m*) STRABO. L. 14. p. 950.

(*n*) HUET. *Demonstr.* p. 434.

de ſorts, ou d'enchantemens par je ne ſais quels ſecrets. Mais leur endroit le plus remarquable étoit l'amour de l'égalité. Jamais Peuple n'en fut épris plus vivement. Ils s'étoient fait une maxime de ne souffrir (*o*) aucun Citoïen qui effaçât les autres par la régularité de ſes mœurs. Ils chaſſerent en conſéquence le Philoſophe Hermodore dont la conduite & les lumiéres choquoient une Ville licentieuſe ; ce qui fit dire à Héraclite ſon ami que les Ephéſiens étoient tous dignes de mort pour avoir exclu de leur ſocieté un homme auſſi reſpectable. Les Romains le recüeillirent avec

(*o*) STRABO. L. 14 p. 950. CICERO. *Quæst. Academ.* L. 5. c. 36. DIOGEN. LAERT. *in Heraclito.*

joie, & il rédigea (*p*) la célébre Ordonnance des Decemvirs, qu'on nomma la loi des Douze Tables.

L'attachement que les Ephésiens avoient pour Diane rendit leur douleur aussi grande qu'elle le pouvoit être quand ils virent son Temple ravagé par les flammes. Un certain (*q*) Herostrate ne trouvant dans son esprit ni dans ses talens (*r*) aucun moïen de faire passer son nom à la postérité, s'avisa de mettre le feu à ce superbe édifice, admiré & respecté de toute la terre. Il en fut

(*p*) PLIN. L. 14. c. 5. POMPON. JURISC. *in* L. 2. ff. *de Orig. Juris.* §. *exactis.*

(*q*) D'autres le nomment Hegestrate, Lygdamis ou Phlegias.

(*r*) STRABO. L. 14. p. 949. SOLIN. *Rer. Mem.* c. 53. PLUT. *in Alex.* p. 665. VALER. MAX. L. 8. c. 14. n. 5. AULU-GELL. L. 2. c. 6.

considérablement endommagé; mais le promt secours que l'on y aporta empêcha qu'il ne fût détruit entierement, puisque la Statuë de Diane, qui n'étoit que de bois, n'en fût point atteinte, & que, suivant la tradition, elle subsistât (*f*) depuis les Amazones jusqu'à la fin de l'Idolâtrie. Ce malheur arriva le jour même de la naissance d'Alexandre le Grand; ce qui fit dire par plaisanterie à l'Historien Timée, que Diane (*t*), ocupée dans ce moment aux couches d'Olympias, avoit ignoré ce qui se passoit dans son Temple, ou du moins n'avoit pu éteindre l'incendie qui le ravageoit. Les effets

(*f*) PLIN. L. 16. c. 40.

(*t*) *Apud* CICERON. *de Nat. Deor.* L. 2. c. 27.

en subsistoient encore lorsqu'Alexandre entra dans l'Asie. Il offrit aux Ephésiens (*u*) de les réparer à ses dépens, & de leur rembourser ce qu'il en avoit déja couté, pourvû qu'ils lui permissent de le faire connoître par une inscription. Mais les Ephésiens refuserent de lui en ceder la gloire, & l'un d'eux osa lui dire par raillerie qu'il ne convenoit pas à un Dieu d'offrir des presens à un autre. Ils s'y porterent avec tant de zele que chacun y contribua de tout son pouvoir, & que les femmes donnerent (*x*) jusqu'à leurs bijoux & leurs ornemens les plus chers.

(*u*) STRABO. L. 14. p. 949.

(*x*) On avoit vû la même chose lorsque Moyse proposa la construction du Tabernacle & des choses sacrées qui y devoient être. Les tems sont bien changés.

L'édifice sortit donc de ses cendres plus brillant qu'il n'avoit jamais été, & tous les Princes le comblerent d'honneurs, de dons & de privileges. Les Prêtres nommés en général *Megabyzes* (*y*) ou *Megalobyses*, toient Eunuques & parfaitement respectés pour la régularité de leurs mœurs. Pendant l'année (*z*) de leur exercice, ils se privoient du bain & de plusieurs alimens qu'ils regardoient comme trop délicats, sensuels ou impurs, & ils n'entroient jamais en d'autres maisons que dans la leur. Ils présidoient aux Fêtes de

(*y*) CASAUBON sur cet endroit de Strabon. Il semble cependant selon d'autres que Megabyze étoit le nom d'un Prêtre particulier, dont on lit une Histoire à l'oc[illegible]n de Laërce dans Xenophon. PLINE, L. 35 [illegible]. 10 & 11. QUINTILIEN, L. 5. c. 12. & APPIEN, *de Bello civili*. L. 4.

(*z*) PAUSANIAS. L. 8. c. 13.

Diane qui ſe célébroient tous les ans (*a*) vers le milieu du mois d'Août avec une pompe & une magnificence extraordinaires, & ils étoient aſſiſtés par un grand nombre de jeunes filles conſacrées à la Déeſſe, dont les parures modeſtes imprimoient la retenuë. Le Temple eut droit (*b*) d'azyle comme ceux des principales Divinités. D'abord ce ne fut que dans l'enceinte de ſes murailles. Alexandre l'étendit à un ſtade de circuit. Mitridate Eupator Roi de Pont l'augmenta de quelque choſe (*c*). M. Antoine donna le double de cet eſpace, & acorda

(*a*) *Vide* ALEXANDRUM ab Alex. *Gen. dier.* L. 3. c. 18. *cum notis* TIRAQUELLII.

(*b*) HORAT. L. 2. Ode 9.

(*c*) STRABO. L. 14. p. 950.

même ce privilege à un quartier de la Ville. Mais les Ephésiens representérent à Tibére l'abus de cette extention de Privilége, qui favorisoit le crime & l'impunité ; cet Empereur resserra le droit d'azyle dans ses premieres bornes. Si je ne craignois l'excès d'une trop longue digression, je mettrois volontiers ici la Relation admirable de M. de Tournefort (*d*) sur l'état ancien & présent de la Ville d'Ephése & de son Temple. Ce docte Voïageur n'a rien oublié de tous les évenemens qui regardent l'un & l'autre soit pour l'antiquité, soit pour le moïen âge. Les Savans y trouveront encore à s'instruire, & ceux qui ne lisent que

(*d*) C'est la vingt-deuxiéme Lettre de son Voïage du Levant.

pour s'amuser, y auront dequoi se satisfaire.

Le commerce que les Amazones d'Ephése entretenoient avec les Villes maritimes du Pont-Euxin où leur puissance étoit établie, y porta le culte de Diane. La Presqu'Ile ou Chersonèse Taurique fut l'endroit où il devint plus célébre. La Déesse avoit un Temple dans la Ville (*e*) d'Héraclée, & des Prêtresses, qui vivoient dans la continence & la même régularité de mœurs que celles d'Ephése. Mais les Sacrifices y étoient différens. Ici on lui offroit simplement (*f*) les fruits de la chasse, de la pêche, des gâteaux de pure farine & les prémices de la

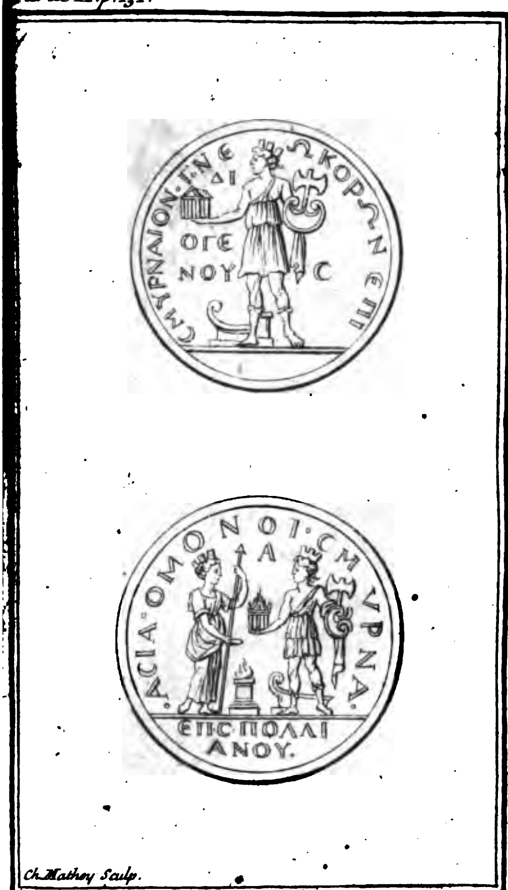
(*e*) STRABO. L. 7. p. 474.

(*f*) CALLIMAC. *in Dianam.* NATALIS COMES. L. 3, c. 8.

campagne (*g*). Les victimes qu'on lui immoloit dans la Tauride ressentoient la cruauté des Scythes & la vengeance des Amazones. Ennemies implacables des Grecs, elles établirent de sacrifier à la Déesse (*h*) tous ceux que le hazard ou le commerce ameneroit sur les Côtes Septentrionales du Pont-Euxin; persuadées qu'étant leur protectrice elle aimoit à voir couler aux pieds de ses Autels le sang de leurs ennemis. On sait l'histoire d'Iphigénie envoyée dans la Tauride pour servir de Prê-

(*g*) On lui immoloit aussi des bœufs, comme il paroît par une Médaille de l'Impératrice Julie, où l'on voit une Amazone qui en présente un à Diane. Nous l'avons raportée au commencement de ce Chapitre.

(*h*) HERODOT. L. 4. STRABO. L. 5. p. 366. *cum notis varior.* HYGIN. c. 120. & 261. CALLIMACH. *in Dianam.* SERVIUS *in* 2. *Æneid.* n. 13. TERTULL. *in Scorpiaco.* c. 7. p. 624. *& Alii.*



Ch. Mathey Sculp.

tresse à Diane, les dangers que courut son frere Oreste avec Pylade, & la maniere dont ils se sauverent tous trois emportant la statuë de la Déesse.

ARTICLE III.

La Ville de Smyrne & les environs.

LEs Amazones, maîtresses de l'Ionie, ne se bornerent pas aux embellissemens de la Ville qu'elles avoient choisie pour y établir le siége de leur Souveraineté. Elles en bâtirent ou réparerent d'autres, dont on les regarda comme les Fondatrices. Smyrne fut de ce nombre, & ce nom lui vint (*i*) d'une Reine des Amazones qui présida à l'ouvrage.

(*i*) STEPHAN. BYZANT. *vocab. Smyrna.*

Elle étoit placée sur l'embouchure du fleuve Hermus ou Melès, environ à dix-huit lieuës au-dessus d'Ephese, dans une situation aussi agréable qu'avantageuse pour le commerce. La sureté de son port, qui est formé par le Golfe, la rendit très-marchande, & la mit enfin (*l*) au rang des douze grandes Villes de l'Ionie, à la sollicitation des Ephésiens, unis par les liens d'une même origine, & anciennement du même nom. La réputation de ses vins & l'abondance des blés que l'on y recueille (*m*) y attirerent non seulement les Grecs, mais encore les Peuples du Pont-Euxin, qui y trouvoient une ressource certaine

(*l*) STRABO. L. 14. p. 939.

(*m*) HERODOT. *vita Homeri.* c. 5. STRABO. L. 14. p. 945.

dans leurs années de disette. Elle s'agrandit de la sorte en peu de tems, & elle devint puissamment riche en ne donnant que son superflus. Sa gloire & son opulence firent souvent le sujet de sa douleur. Après le regne des Amazones, les Eoliens, qui prétendoient y avoir un droit primitif, s'en emparerent & la garderent assez longtems. Mais les Ioniens la leur enleverent par la force des armes. Elle fut le théâtre (*n*) de la Guerre entre ces deux Peuples, qui vouloient l'avoir pour tributaire, & les hostilités continuelles ausquelles elle étoit exposée l'avoient réduite dans une situation déplorable lorsqu'Alexandre le Grand la visita. Ce Prince touché de voir les ruines d'une

(*n*) STRABO. L. 14. p. 949.

place aussi avantageuse à tous égards, ordonna qu'elles fussent relevées, & en subjuguant ceux qui avoient été les auteurs de sa désolation, il la mit en état de recouvrer sa premiere splendeur. On en voit la preuve dans les éloges qui lui sont donnés à la tête du fameux Marbre (*o*) de Smyrne, où elle est nommée Métropole, très-riche & très-puissante.

Cependant elle conserva toujours des vestiges qui rapelloient le souvenir de l'Histoire des Amazones. Le fleuve Hermus sur lequel elle étoit bâtie s'appelloit aussi (*p*) Thermodon, par allusion à celui de la Cappadoce d'où l'on savoit que les Ama-

(*o*) SELDEN, PRIDEAUX & VAILLANT nous ont laissé de savans Commentaires sur ce Monument.

(*p*) POMP. MELA. L. 1. c. 7.

zones étoient venues dans l'Ionie. Il nous reste plusieurs Médailles frapées à Smyrne, dont l'une (q) représente une de ces Guerrieres avec son habit de combat, tenant ses armes dans la main gauche, & portant un Temple sur la droite. Dans une (r) autre c'est le buste de quelqu'une de leurs Reines qui a le côté droit découvert & une couronne de tours; au revers c'est un lion apuïé sur un bouclier, simbole de la force & du courage. On voit dans les unes & dans les autres qu'elles ont été frapées à Smyrne, même après qu'Alexandre en eut réparé les ruines. Quoique les Habitans eussent dû regarder ce Prince comme le

(q) PETIT. *de Amazon.* p. 187.

(r) *Idem.* p. 257.

principal Fondateur & Protecteur de leur Ville, cependant ils ne pouvoient oublier celles dont ils avoient admiré la valeur, & ausquelles ils se faisoient gloire d'avoir été soumis.

L'espace qui est entre Smyrne & Ephése, ou plûtôt entre le fleuve Melès & le Caystre, fut autrefois apellé les Plaines ou le Marais de l'Asie. Ce nom d'*Asie* (*f*) n'étoit pas encore si étendu qu'il l'est aujourd'hui. Lors même que les Romains en eurent fait la conquête, ils n'y comprenoient que les Provinces maritimes de l'Hellespont & celles de la Mer de Cypre. Quelques-uns l'ont resserré entre le Mont Tmolus, le Melès, le Caystre & la Mer. C'est à cette contrée, ou à quelque Ville

(*f*) *Vide* CELLAR. *Geogr. Antiq.* L. 3. c. 1. n. 9. & 10.

inconnue qui y avoit le nom d'Asie, qu'il faut raporter une autre (*t*) Médaille, où l'on voit deux Reines des Amazones, avec une inscription qui marque quelqu'alliance entre la Ville ou la Contrée d'Asie & Smyrne.

Ces monumens de la puissance des Amazones en Ionie & en Lydie prouvent incontestablement la vérité de leur Histoire ; car on ne peut concevoir que des Villes aussi policées se soient fait de concert une pareille illusion sans aucun fondement.

Il n'en est pas de même d'un préjugé célebre, qui, ce semble, prit naissance dans ce Païs, & qui se répandit au loin. C'est celui du chant des Cygnes. Homere, que

(*t*) PETIT. *de Amazon.* p. 238.

plusieurs ont cru originaire de Smyrne ou des environs, compare (*u*) la multitude des Grecs qui allerent au siége de Troye à celle des Cygnes, des Oies & des Gruës que l'on voïoit dans les prairies du Caystre, nommées le marais d'Asie. Mais on n'en demeura pas à cette idée qui pouvoit avoir quelque justesse dans le raport. On s'imagina que le Cygne surpassoit ou devoit surpasser autant les autres Oiseaux par la douceur de son chant que par la blancheur admirable de son plumage. Mais comme personne ne l'avoit entendu de près, on dit qu'il ne chantoit que quand (*x*) il s'étoit élevé dans la

(*u*) HOMER. *Iliad.* 2. v. 459. *& seq.*

(*x*) VIRGIL. *Æneid* L. 7. v. 699.
Ceu quondam nivei liquida inter nubila Cygni.

plus haute region que son vol lui permet. Il est vrai qu'alors il pousse certains cris à peu près semblables à ceux de l'Oie, quoique beaucoup plus doux, & la confusion causée par l'éloignement fit dire que c'étoit une mélodie parfaite. D'autres ont cru qu'il ne chantoit (*y*) qu'un moment avant sa mort. Suivant Platon, Socrate son maître en étoit si convaincu qu'il en tiroit un sujet d'instruction pour les hommes, à qui il reprochoit de redouter la mort, tandis que le Cygne leur aprenoit à s'en réjouir, en les avertissant qu'elle réunit l'homme à la Divinité. L'O-

Cum sese è pastu referunt, & longa canoros
Dant per colla modos; sonat amnis, & Asia longe
Pulsa Palus.

(*y*) Pline. L. 10. c. 23.

rateur Romain (z) reconnoît que l'Antiquité a eu raison de consacrer cet Oiseau à Apollon, puisqu'il annonce de lui-même la fin de sa vie, inconnue aux plus sages de la nature. Cette supposition servoit d'emblême aux hommes d'un mérite distingué. Socrate, dit-on, avertit (a) qu'il avoit vû en songe un jeune Cygne, qui étoit venu se reposer sur ses genoux, d'où il reprit son vol quelques momens après, remplissant l'air de ses chants harmonieux; & il dit au pere de Platon, que son fils deviendroit un sujet d'admiration pour l'Univers. Horace dans sa vieillesse disoit avec au-

(z) CICERO. *Quaest. Tusculan.*

(a) PAUSAN. L. 1. c. 30.

tant d'esprit que de vanité (*b*), que déja il sentoit durcir la peau de ses jambes, les plumes croître sur ses bras & sur ses épaules, & qu'il touchoit au moment où il seroit métamorphosé en Cygne. Enfin la douceur prétenduë des chants de cet Oiseau le fit donner pour attribut (*c*) à Apollon Dieu de la musique; Zéphir inspiroit les Cygnes par son soufle, & ils faisoient voltiger les Amours sur les lacs & sur les fleuves. Cependant il faut reconnoître que plusieurs Anciens (*d*) moins crédules ont regardé comme une fable tout ce que l'on disoit des Cygnes,

(*b*) HORAT. L. 2. *Ode* 17.

(*c*) *Vide* PHILOSTR. *Iconum*. c. 9. & 11. *cum notis* OLEARII.

(*d*) PLINE L. 10. c. 23. PAUSAN. L. 1. c. 20.

de même que le changement de Cycnus fils d'un Roi de Ligurie.

ARTICLE IV.

La Ville de Thyatire.

IL est vrai que les anciens Historiens ni les Géographes ne donnent point aux Amazones la gloire d'avoir contribué aux murs de Thyatire ; mais c'est un fait qu'ils peuvent avoir ignoré comme bien d'autres, & qui est parvenu à notre connoissance par des monumens incontestables. L'autorité des Médailles marche tout au moins de pair avec celle des Ecrivains, & c'est par elles qu'on est souvent obligé d'expliquer & de rectifier ceux-ci. Or il nous





Mathey Sculp.

en reste plusieurs (*e*) qui représentent des Amazones armées, & dont l'inscription est des habitans de Thyatire. S'ils n'avoient rien eu de commun avec les Amazones, s'ils ne les avoient pas regardées en tout ou en partie comme leurs fondatrices, sans doute qu'ils ne les auroient pas mises sur leurs Monnoies. Mais puisqu'ils s'en faisoient un honneur, même dans les derniers tems, il est sensible qu'ils leur raportoient la fondation ou l'agrandissement de leur Ville.

(*e*) PETIT. *de Amazon.* p. 253. & *seq.*

ARTICLE V.

Myrine, Cumes, Paphos & autres.

LA tradition étoit aussi constante à donner (*f*) ces trois Villes aux Amazones qu'à leur attribuer Ephése & Smyrne, dont on ne peut raisonnablement douter. La ressemblance des noms & la transposition de quelques lettres ont fait confondre Smyrne & Myrine; mais il est certain que ces deux Villes étoient différentes. La premiere faisoit partie de l'Ionie, la seconde étoit dans la contrée des Eoliens. Celle-ci devoit son nom (*g*) à une Reine

(*f*) STRABO. L. 2. p. 771. STEPHAN. BYZANT. *voce Cuma.*

(*g*) *Idem.* L. 13. p. 924. & 859.

Reine des Amazones apellée Myrine, dont on voïoit le tombeau dans une plaine de la Troade, & qui s'étoit renduë célébre par sa force, sa légereté & son courage.

Cumes, autrement Cyme, étoit de la même province d'Eolie, & elle rapelloit la mémoire (*h*) de l'Amazone Cymée, qui l'avoit bâtie sur les premiers fondemens jettés par Pelops. Elle fut ensuite augmentée (*i*) par une Colonie de Grecs qui s'y établirent en sortant du siége de Troye ; & enfin elle disputa à Larisse l'honneur de primer sur les trente Villes qui composoient l'Eolie. On raporte deux traits qui montrent peu de génie dans ses habi-

(*h*) MELA. L. 1. c. 18.

(*i*) STRABO. L. 13. p. 921. & *seq.*

tans. Il y avoit près de trois cens ans que leur Ville étoit bâtie quand ils s'avisérent pour la premiere fois de faire païer les droits d'entrée & de sortie. La négligence qu'ils avoient montrée sur ce point fit dire qu'ils ne s'étoient pas encore aperçus que leur Ville étoit sur le bord de la mer. Le second trait marque encore plus de simplicité que le premier. Ils avoient emprunté une somme d'argent au nom de la République, pour laquelle ils engagerent leurs portiques. Le tems prescrit du remboursement étant échû sans avoir pu y satisfaire, ils crurent qu'il ne leur étoit plus permis de se promener ni de passer sous ces galeries publiques, & ceux qui étoient surpris par la pluïe n'osoient même s'y réfugier. Il fallut que leurs

créanciers les assurassent qu'ils pouvoient hardiment joüir d'une commodité qui leur étoit commune avec les Etrangers, & qu'ils fissent crier par un Officier public que ce droit ne leur étoit pas défendu. On en prit ocasion de les railler, & de dire qu'il falloit les avertir de se mettre à couvert quand il pleuvoit. Cumes néanmoins produisit de grands hommes. Elle donna la naissance au célébre Ephorus, qui aprè avoir pris les leçons d'Isocrate écrivit lui-même sur les préceptes de la Réthorique, & donna ce grand Ouvrage sur l'Histoire cité fréquemment & avec éloges par les Anciens. Le malheur des tems nous a enlevé l'un & l'autre. Hesiode fait connoître qu'il étoit originaire de Cumes quand il dit que son pere quit-

ta cette Ville pour aller s'établir en Béocie. On doute si Homere n'en étoit pas natif.

Strabon met Paphos au nombre des Villes qui furent bâties par les Amazones, mais ni lui ni aucun des Anciens ne nous ont laissé de lumieres sur cette Ville. On ne connoît d'autre Paphos que celle de l'Ile de Cypre.

Il seroit aisé d'ajouter ici un grand nombre de Villes (*l*) & de lieux qui ont conservé la mémoire des Amazones, ou qui en ont porté le nom pour des raisons qui ne sont pas venuës jusqu'à nous. Plusieurs Médailles ou témoignages des An-

(*l*) MAGNESIE, AMISE, AMASTRIS, SYNOPE, PYTHOPOLIS, PRINE', MITYLENE, MYRLE'E, AMASIE, CLETE, CYNNA, HIERAPOLIS, THIBA, & autres que l'on peut voir dans GOROPIUS & PETIT.

ciens en font la preuve. Mais comme notre objet eſt moins de donner une Diſſertation pour les Savans qu'une Hiſtoire qui plaiſe au commun des Lecteurs, nous omettons toutes recherches critiques, ſéches & iſolées qui ne ſeroient pas de leur goût. La ſeule réflexion que nous ferons ici, c'eſt que le nom & le ſouvenir des Amazones répandu dans la plus grande partie de l'Aſie Mineure conſtate ſans réplique leur réalité.



CHAPITRE VI.

Sépulcres ou Tombeaux des Amazones.

PLUS on examine tout ce qui a raport à l'Histoire des Amazones, plus on eſt étonné de voir révoquer en doute leur exiſtence. Celle des Heros de l'Antiquité paſſe pour inconteſtable parce qu'on lit leurs actions, & leurs exploits dans differens Ecrivains ; c'eſt un avantage que les Amazones ont de commun avec eux, & il doit prouver également pour elles. Mais elles en ont un autre qui manque à la plûpart de ces grands hommes, ce ſont les monumens qui ont ſubſiſté

plusieurs siécles après elles, & qu'on ne peut soupçonner de faux ni de suposition.

Outre les Villes, les contrées & les endroits particuliers qui en conservoient le nom & la mémoire, on voïoit encore de leurs tombeaux en diverses Provinces, qui rapelloient le souvenir de leur gloire & de leurs expéditions. C'étoit l'usage ordinaire chez les Anciens d'aposer certaines marques aux endroits qui étoient devenus célébres par des événemens du premier ordre, & sur tout aux Tombeaux des grands personnages. Ainsi Jacob éleva (*m*) un monceau de pierres à l'endroit où il avoit eu la vision mystérieuse des Anges qui étoient des-

(*m*) Genes. c. 28. v. 18. & c. 35. v. 14.

cendus du ciel pour lui annoncer les bénédictions du Seigneur sur sa posterité. Il pratiqua la même chose (*n*) sur le lieu où il fit alliance avec Laban, en signe de leur réconciliation. Pour conserver le souvenir du passage du Jourdain, Josué ordonna (*o*) que l'on aportât de grosses pierres dans l'endroit où les Israëlites avoient traversé le fleuve par un miracle semblable à celui de la mer rouge. Le même usage étoit établi chez les Nations étrangeres. Les fameuses Pyramides d'Egypte servoient de tombeaux aux Princes illustres de ce Roïaume. Hercule dressa (*p*) ses Colonnes, qui

(*n*) *Ibid.* c. 31. v. 46. *& seq.*

(*o*) JOSUE c. 4. v. 3. *& seq.*

(*p*) Voïez STRABON. L. 3. p. 178.

n'étoient autre chose qu'un grand amas de pierres & de terre, pour aprendre à la postérité qu'il avoit porté ses exploits jusqu'aux extrêmités de l'Afrique. Enfin Alexandre (*q*) marqua le terme de ses conquêtes par les Autels qu'il fit dresser au-delà de l'Hyphase. Cette coutume étoit générale pour les Tombeaux des personnes que le rang ou des vertus éminentes avoient distinguées pendant leur vie. On les inhumoit (*r*) au pié ou sur le sommet d'une montagne, où

(*q*) ARRIAN. *de exped. Alex.* L. 5. c. 28. & *in Indicis.* c. 2. PHILOSTR. *vit. Apoll.* L. II. c. *ult.* AMBROSIASTER. *de moribus Brachm.*

(*r*) *Apud majores, Nobiles aut sub montibus altis aut in ipsis montibus sepeliebantur. Unde notum est ut super cadavera aut pyramides fierent, aut ingentes collocarentur columnæ.* SERVIUS. *in XI. Æneid.* v. 849.

l'on élevoit exprès des hauteurs; quelquefois on leur dressoit des Colonnes ou des Pyramides. L'état & les grandes actions des Amazones leur avoient mérité ces honneurs funébres, & elles les reçurent non seulement de ceux dont elles défendoient les interêts, mais encore de leurs ennemis les plus déclarés. Le mérite & l'admiration l'emportoient en ceux-ci sur le ressentiment du cœur.

Près de l'ancienne & malheureuse Ilion (*f*) on voïoit le Tombeau de la Reine Myrine dont on n'avoit point oublié la bravoure & l'extrême légereté à la course. Quoique le Peuple apellât cet endroit *Batiée*, de Batia (*t*) fille de Teu-

(*f*) HOMER. *Iliad.* 2. v. 811. *& seq.*

(*t*) EUSTATH. *in hunc loc.*

cer & femme de Dardanus, ceux qui étoient instruits de l'Antiquité lui donnoient préférablement le nom de la Princesse des Amazones. Ce fut auprès de ce monument, voisin des murailles de la Ville, que le généreux Hector fit la premiere revuë des Troyens & de leurs Alliés. Ceux qui rendirent les derniers devoirs à Myrine voulurent que le seul aspect de son tombeau annonçât avantageusement les cèndres augustes qu'il renfermoit. Le lieu en avoit été élevé par une mole de terre raportée de main d'hommes, & qui formoit une hauteur que l'on apercevoit de loin.

La célébre Penthésilée, qui avoit fait des prodiges de valeur en combattant contre les Grecs au siége de Troye, eut une sépulture enco-

re plus honorable. Après que les Troyens eurent réduit son corps en cendres suivant la coutume, & avec une pompe extraordinaire, le Roi Priam (u) les fit mettre dans une Urne précieuse ; il les transporta près de celles du Roi Laomédon, & l'on y bâtit une Tour fort élevée, pour conserver à la postérité le souvenir de cette Princesse. On inhuma à ses côtés les autres Amazones qui s'étoient dévoüées aux intérêts des Troyens.

La reconnoissance les obligeoit à honorer ainsi des Guerrieres illustres qui étoient venuës donner leur sang pour eux. Mais il est plus étonnant de voir les Grecs élever des monumens à la gloire des Amazo-

(u) QUINT. SMYRN. L. I. v. 796. & seq.

nes, qui avoient passé la mer pour aller leur déclarer la guerre. Ils le firent néanmoins par tout où le sort des armes avoit fait succomber quelques-unes d'entr'elles.

Avant que d'entrer à Athénes par la porte d'Itone, on trouvoit (x) sur le chemin un endroit nommé *Amazonien*, où étoit une grande colonne dressée en l'honneur d'une Amazone. L'Histoire de ces tems reculés portoit (y) que c'étoit le tombeau d'Hippolyte ou Antiope, qui avoit suivi Thésée dans l'expédition d'Hercule, & qui fut percée par le javelot d'une autre Amazone apellée Molpadia. Mais quelque doute que l'on puisse for-

(x) PLATO. *in Axiocho.*

(y) PLUTARCH. *in Theseo.*

mer en particulier sur celle qui y avoit sa sépulture ; il est constant que Thésée fit élever cet édifice en mémoire de quelqu'Amazone, dont les mânes y reposoient, puisque la colonne se nommoit *Amazonienne*.

Le malheur continuel qui les acompagna dans cette entreprise fit perir la plus grande partie de celles qui s'y étoient engagées. Mais quoiqu'elles fussent dans une terre étrangère & souverainement ennemie, elles y reçurent après leur mort des honneurs qui attestoient le respect & l'estime qu'on avoit eu pour elles. On voïoit en Thessalie les tombeaux de celles qui y avoient été tuées en voulant s'ouvrir le chemin de l'Attique. Celles qui perirent à la journée d'Athénes eurent le leur

près d'Antiope. Les habitans de Chalcis en Eubée montroient la sépulture d'un grand nombre d'autres qui y étoient mortes de leurs blessures ; enfin il y avoit à Mégare (z) une tombe en forme de lozange, sous laquelle étoit inhumée la Reine qui avoit conduit les Amazones dans cette expedition, & qui succomba, non sous les armes des ennemis, mais à la douleur que la perte de ses compagnes lui avoit causées. Plusieurs siécles après cet évenement, des soldats (a) creusant près de Cheronnée pour y dresser leur tente trouverent la statuë d'un homme qui tenoit entre ses bras une de ces Guerrieres bles-

(z) *Ibid.* & PAUSAN. L. I.

(a) PLUTARCH. *in Demost.*

sée ; & la riviere qui couloit près de cette Ville avoit long-tems porté le nom de Thermodon, par allusion au fleuve de Cappadoce où les Amazones avoient établi le siége principale de leur puissance.

CHAPITRE VII.

Culte des Amazones.

LEs talens, les Siences particulieres, la force, le courage, les grandes actions ont fait toutes les Divinités du Paganisme, ou si l'on veut, les Païens adoroient ces qualités differentes dans ceux qui les avoient possédées à un certain degré de perfection. C'est à ce seul principe qu'il faut raporter l'apo-

théose des Dieux & des demi-Dieux qui composerent l'ancien Polythéïsme. C'étoient des hommes semblables aux autres. Ils se distinguerent par quelques endroits éclatans ; la postérité admira leurs belles actions ; le tems & l'adulation augmenterent les éloges ; insensiblement on les dépoüilla de l'humanité, & après leur avoir donné le titre de Divins, on parvint à les mettre au rang des Dieux dont on les disoit descendus, & enfin on leur offrit des sacrifices.

Tel fut le sort de quelques Reines des Amazones. Il est contre toute vraisemblance qu'aucune d'elles se soit donnée pour fille & pour femme du Dieu Mars. Elles étoient originaires du païs des Scythes, qui ne connoissoient ni la Religion ni

les Divinités de la Gréce, & qui n'adoroient que la plus redoutable de leurs armes, j'entens le Cimetere. Mais la singularité du genre de vie des Amazones, la sagesse & la prudence de leur gouvernement, la constance & la vivacité avec lesquelles elles se portoient à l'execution de leur projet, la force, le courage & l'intrépidité qu'elles montroient dans les combats firent regarder leurs Reines, qui surpassoient toûjours les autres, comme soutenuës & transportées par une ardeur divine. Orithye, Penthésilée, Myrine, Hippolyte, Ephése & quelques autres passérent pour filles ou pour femmes du Dieu Mars, d'autant plus qu'on ne connoissoit distinctement ni leurs peres ni leurs maris. Néanmoins ces

attributions ne vinrent point d'elles. C'est aux Grecs qu'il faut les raporter, & principalement à leurs Poëtes, fertiles à imaginer des généalogies & des enfans aux Dieux.

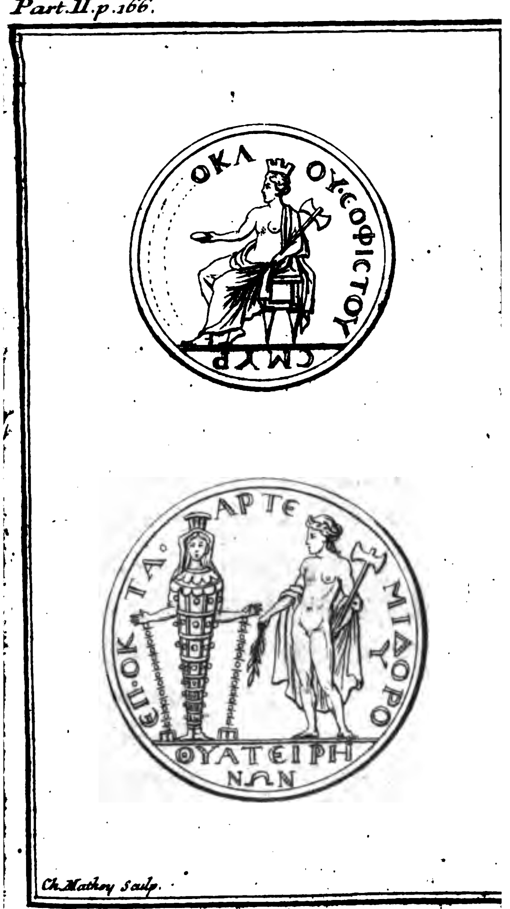
Ces idées avoient déja cours parmi eux quand les Amazones firent leur irruption dans l'Attique, pour se venger de celle d'Hercule, qui avoit été enlever la Ceinture de leur Reine. Malgré les hostilités & les ravages qu'elles commirent dans la Thessalie, la Phocide, la Béocie & les campagnes d'Athénes, on ne put s'empêcher d'admirer & de respecter leur bravoure inouïe; on fut persuadé qu'elles tenoient du Divin; on se crut obligé de les apaiser & de les invoquer après leur mort, & les Athéniens établirent un jour dans l'année pour leur offrir des

ſacrifices publics. Cette Fête précédoit immédiatement celle de Théſée le plus illuſtre de leurs Rois.

L'Aſie Mineure n'étoit peuplée que par des colonies Grecques que les enfans d'Hellen y avoient conduites. Le genie, les mœurs, la Religion y étoient les mêmes que dans la Gréce ; on n'y adoroit pas d'autres Dieux, & l'on y étoit auſſi porté à s'en faire de nouveaux. Les vaſtes conquêtes des Amazones, la fondation ou l'agrandiſſement de pluſieurs Villes, la douceur de leur Gouvernement étoient pour les Aſiatiques des raiſons de les mettre au rang des Divinités Guerrieres & bienfaiſantes. Les Autels de Saturne, de Jupiter, de Bacchus, d'Hercule, de Mars, de Bélus, de Decerto & de Sémiramis n'avoient été

élevés que sur de tels fondemens. Il est vrai que les Ecrivains de l'Antiquité ne nous disent rien du culte que l'on rendoit aux Amazones dans l'Asie. Mais on doit aussi remarquer qu'ils nous laissent ignorer également, à un très-petit nombre d'anecdotes près, tout ce qui s'est passé dans cette partie du monde avant le tems de Cyrus. Il faut y supléer par les Médailles. Or ces monumens précieux nous aprennent qu'il y eut des Amazones placées au rang des Déesses. Pour peu que l'on ait vû de ces anciennes Monnoïes, on sait qu'il y avoit une différence essentielle dans la maniere de représenter les Dieux ou les hommes. Ceux-ci étoient toûjours habillés suivant leur état; les autres au contraire étoient nuds,

ou ſeulement couverts d'une légere draperie, quelquefois portées ſur un nuage, & toûjours avec les attributs qui leur étoient propres. C'eſt ainſi que l'on peignoit ſouvent les Reines des Amazones. Une piéce de Smyrne repréſente quelqu'une de ces Princeſſes, couronnée de tours, la hache d'armes à la main, aſſiſe ſur un trône antique, & preſque nuë juſqu'à la ceinture. Sur une autre gravée à Thyatire on voit une Amazone nuë par tout le devant du corps, tenant la hache à deux tranchans, & de l'autre main un rameau d'olivier ; à ſa droite eſt une Statuë de la grande Diane d'Ephéſe. En comparant cette Médaille avec celles qui repréſentoient des Dieux & des Déeſſes on voit manifeſtement que les Amazones


ΟΚΛ ΟΥ.ϹΟΦΙϹΤΟΥ
ϹΜΥΡ
ЄΠ.ΟΚ ΤΑ. ΑΡΤЄ ΜΙΔΟΡΟ Υ
ΘΥΑΤЄΙΡΗ
ΝΩΝ
Ch. Mathey Sculp.

étoient peintes comme celle-ci, & par conséquent qu'on leur rendoit les mêmes honneurs en quelque Ville de l'Asie dont elles étoient regardées comme les Fondatrices.



CHAPITRE VIII.

Tems & Durée des Amazones.

LA partie la moins interessante de l'Histoire des Amazones est sans contredit la plus difficile à toucher & à éclaircir. On voit manifestement la fausseté des conjectures ou des sistêmes qui ont été faits là-dessus par differens Auteurs, tant anciens (*b*) que modernes ; mais on ne trouve pas aussi promtement la voie qu'il faut tenir pour les rectifier. Il n'est pas étonnant que la plûpart se soient égarés, n'aiant jamais étu-
dié

(*b*) Rien n'est plus bizare que tout ce qu'on lit sur ce sujet dans la Dissertation de PETIT. c. 42.

dié par principes l'Hiſtoire Chronologique de la Gréce.

La principale difficulté conſiſte à fixer l'Epoque du regne des Amazones. Juſtin eſt le ſeul dont on puiſſe tirer quelque lumiere ſur ce point. Suivant ſon récit (*c*) Tanaüs Roi de Scythie porta ſés armes triomphantes juſqu'en Egypte où Vexoris regnoit alors. Il ſoumit aux Scythes toutes les Provinces qui ſéparent ces deux Roïaumes, & elles demeurerent ſous la domination de ces Barbares du Nord juſqu'à ce que Ninus en fît la conquête, en jettant les fondemens du grand Empire d'Aſſyrie. C'étoit un peu plus de ſeize cens ans avant J. C.

(*c*) JUSTIN. L. 1. c. 1. & L. 2. c. 3. & 4.

Seiziéme siecle avant J. C.

Long-tems (*d*) après, continuë Justin, je supose un siécle, ariva la fuite d'Ylinus & de Scolopite, qui pour éviter la faction des Grands ligués contr'eux, abandonnerent leur patrie, & se retirerent avec leurs femmes & un nombre d'amis fidéles dans le païs des Sarmates, où ils furent tous massacrés; ce qui donna lieu à l'établissement du Roïaume des Amazones, comme nous l'avons (*e*) vû. Ainsi l'on peut dire que ce fut environ quinze cens ans avant l'Ere Chrétienne.

(*d*) JUSTIN dit *medio tempore.* Mais ce terme ne signifie rien, & la concurrence des autres Histoires me le fait déterminer à un siécle.

(*e*) Chap. II. de cette Histoire.

Jusques-là, rien n'est contraire à d'autres faits plus certains, ni aux régles de la vraisemblance, ni au sistême de Chronologie que nous avons (*f*) prouvé ailleurs, & qui n'a pas encore été attaqué. La concurrence de l'Histoire Grecque avec celle des Amazones soutiendra les premieres supositions.

Quinziéme siecle avant J. C.

Dès que les Amazones furent en assez grand nombre pour executer le projet de conquête qu'elles avoient formé, elles prirent les armes contre leurs voisins; elles remporterent autant de victoires qu'elles livrerent de combats; & de proche en

(*f*) Voïez mon HISTOIRE DES EMPIRES ET DES REP. avec les Cartes Chronologiques.

proche elles arriverent sur les bords du Thermodon. L'entrée de l'Asie Mineure leur devint facile par l'affoiblissement intérieur du gouvernement d'Assyrie. Déja la force réelle de cet Empire s'étoit éteinte avec les regnes de Ninus & de Sémiramis, qui en avoient élevé le trône. Après eux, le luxe & la molesse (*g*) s'introduisirent dans la Cour de Ninive ou de Babylone, & le Sceptre s'affoiblit de jour en jour en devenant méprisable. Ses sujets étoient les seuls qui en redoutassent la puissance; mais les Etrangers osoient tout, & rarement leurs entreprises trouvoient-elles de l'oposition de la part du Prince. Celui qui regnoit alors n'en mit

(*g*) JUSTIN. L. 1. c. 2. DIOD. L. 2. p. 108.

aucune à l'irruption des Amazones dans la Cappadoce, du moins nous n'en voïons pas les effets, & elles s'emparerent ainsi de la plus grande partie de l'Asie Mineure, reprenant sur les Assyriens ce que leur Roi Ninus avoit enlevé aux Scythes.

Les Amazones venoient de finir ces conquêtes, ou peut-être y étoient-elles encore ocupées quand Bacchus, fils de Sémele & petit fils de Cadmus, en défit (*h*) quelques-unes dans le cours de son expédition aux Indes, & les mena faire la guerre aux Bactriens.

Quatorziéme siecle avant J. C.

Pendant les deux siécles suivans

(*h*) POLYÆNUS. *Stratag.* L. 1. c. 1. n. 3.

leur gloire & leur puissance s'étendirent au loin. Alors les fils d'Hellen peuploient l'Asie Mineure ; ils y établissoient un commerce avec la Gréce dont ils étoient originaires, & ils y jettoient les fondemens de différentes Villes. Mais il étoit réservé aux Amazones de mettre la derniere main aux ouvrages qu'ils n'avoient fait que commencer. De gré ou de force elles en devinrent les maîtresses ; elles les augmenterent, les embellirent, les rendirent florissantes, & les mirent à couvert des insultes de l'ennemi en les munissant de bonnes fortifications. C'est ce que l'on voit dans la plûpart de leurs Médailles, où elles sont gravées avec une couronne de tours sur la tête comme une marque de leur attention sur ce point.

Treizième siecle avant J. C.

Leurs exploits & leurs vertus guerrieres en firent un sujet d'étonnement chez les Nations étrangéres. Les Grecs se les représentoient comme des femmes infiniment redoutables, & plus dangereuses que tous les peuples de l'Univers. Ce fut cette idée dominante qui engagea Eurystée Roi de Mycenes à envoïer Hercule enlever la Ceinture de la Reine des Amazones qui avoit son trône à Thémiscyre. Sa valeur & celle de ses compagnons le rendirent heureux dans son entreprise. Mais elle attira les armes des Amazones sur la Gréce. Elles s'y vengerent par les affreux ravages qu'elles commirent, avant que d'être arivées dans l'Attique, où le sort des ar-

mes leur fut contraire. Le même motif conduisit Penthésilée devant Troye avec les plus courageuses de sa Nation, qui y périrent toutes dans la même journée.

Ces deux malheurs, presque consécutifs, ruinerent l'Empire des Amazones. Dans l'une & l'autre de ces défaites, elles perdirent leurs Reines avec l'élite de leurs troupes, & manquant de sujets pour les remplacer, il ne fut pas difficile d'oprimer les autres & de les dépoüiller de ce qu'elles avoient aquis par la force des armes.

Il en resta néanmoins dans la Cappadoce une espéce de rejetton qui conserva les mœurs & les sentimens des premieres. Elles étoient encore en possession (*i*) d'une assez

(*i*) Q. CURT. L. 6. c. 5. PLUTARCH. *in Alex.*


Ch. Mathey Sculp.

le étenduë de païs entre le
& le Mont Caucase lorsqu'A-
dre entreprit la conquête de
. Thalestris leur Reine aïant
du parler des prodiges de va-
qui rendoient le jeune Héros
dable à tout l'Univers, alla le
r dans l'Hyrcanie avec une
de trois cens Amazones.
que de passer les lignes qui
ent les retranchemens des
oniens, elle lui envoïa dire
Reine, brulant du desir
connoître, venoit lui ren-
ite, & n'étoit pas éloignée
camp. Alexandre aïant
u qu'il seroit également char-
la voir, elle fit arrêter ses

. 17. p. 549. JUSTIN. L. 12. c. 4. Je sais
EN & STRABON ont attaqué ce fait; mais
ent leurs raisons ne prouvent rien.

équipages, & s'avança vers la tente du Prince avec ses trois cens compagnes. Dès qu'elle l'aperçut elle descendit de cheval, & s'aprocha de lui tenant deux lances à la main pour lui servir de contenance. Le Roi lui demanda par un Interprete quel étoit le sujet de son voïage. » Seigneur, lui répondit » Thalestris, je ne vous dissimulerai point que l'envie d'avoir de » vôtre postérité est le sujet qui » m'améne. Si la nature me donne » une fille, je la garderai & la ferai » élever suivant nos mœurs & nos » usages; & si c'est un fils, je vous » le renvoirai pour en prendre » soin. Je me crois digne de donner des heritiers à votre Empire «. Alexandre retint la Princesse treize jours auprès de soi, n'ou-

bliant rien de ce qui pouvoit lui donner du plaisir par les Sacrifices & les Jeux magnifiques qu'il fit célébrer. Il auroit souhaité l'engager à le suivre dans son expédition, mais elle s'en excusa, & retourna dans son Roïaume.

Enfin on dit qu'il y avoit des Amazones (l) parmi les troupes des Albaniens lorsque Pompée défit ces Peuples & tua leur Roi dans une grande bataille. C'est le dernier trait que l'on trouve sur l'Histoire de ces illustres Guerrieres.

(l) PLUTARCH. *in Pomp.* APPIAN. *de bello Mithrid.*



CHAPITRE IX.

Amazones Etrangeres ou Modernes.

LA destruction du Roïaume des anciennes Amazones n'eteignit pas à jamais dans leur sexe le goût qu'elles avoient eu pour l'indépendance & les fonctions militaires. Soit qu'il y en ait toûjours eu quelques traces aux environs du Pont-Euxin, soit que le souvenir de la gloire qu'elles s'y étoient acquise y eût fait renaître l'envie de les imiter, un de nos Voïageurs raporte qu'on y en vit une societé semblable à celle des premieres.

Lorsque j'étois aux environs du

Caucase, dit le Pere (*m*) Archange Lamberti, on écrivit à Dadian, Prince de la Mengrelie, qu'il étoit sorti de ces montagnes des Peuples qui s'étoient distribués en trois troupes; que la plus forte avoit attaqué la Moscovie, & que les deux autres s'étoient jettées dans le païs des Suanes & des Caratcholi, autres Peuples du Caucase; qu'ils avoient été repoussés, & qu'entre leurs morts on avoit trouvé quantité de femmes. Ils aporterent même à Dadian les armes de ces Amazones, belles à voir, & ornées avec une curiosité de femmes. C'étoient des Casques, des Cuirasses & des Brassars faits de plusieurs petites lastres ou lames de fer, couchées les unes sur

(*m*) Le P. LAMBERTI, dans le grand Recueil de Thevenot. to. I.

les autres. Celles de la Cuirasse & des Brassars se couvroient comme nos ressorts en feüilles, & obéïssoient ainsi aisément aux mouvemens du corps. A la Cuirasse étoit attachée une espéce de cotte qui leur descendoit au milieu de la jambe, d'une étoffe de laine semblable à notre serge, mais d'un rouge si vif qu'on l'eût pris pour de très-belle écarlatte. Leurs Brodequins ou bottines étoient couvertes de petites papillottes ou paillettes de léton, percées par dedans & enfilées ensemble avec des cordons de poil de chévre, forts, déliés & tissus avec un artifice admirable. Leurs fléches étoient de quatre palmes de longueur, toutes dorées, & armées d'acier très-fin. Elles n'étoient pas absolument pointuës, mais larges

par le bout de trois ou quatre lignes, comme le taillant d'un cizeau. Ces Amazones sont souvent en guerre avec les Tartares Calmouks. Le Prince Dadian promit de grandes récompenses aux Suanes & aux Caratcholi pour avoir une de ces femmes vive, si jamais il leur en tomboit quelqu'une entre les mains.

Le Chevalier (*n*) Chardin, qui a parcouru ce païs, dit que le Roïaume de Caket a eu autrefois plusieurs grandes Villes, & parmi les Peuples qui les ont détruites, il compte ceux du Mont Caucase & la Nation des Amazones. Celles-ci, ajoûte-t'il, touchent au Caket du côté du Septentrion.

(*n*) Voïage en Perse. p. 124.

Je n'ai vû personne qui ait été dans leur païs, mais j'ai oüi beaucoup de gens en conter des nouvelles, & l'on me montra chez le Prince un grand habit de femme d'üne grosse étoffe de laine & d'une forme toute particuliere, qu'on disoit avoir servi à une Amazone, qui fut tuée auprès de Caket durant les dernieres guerres. Un jour j'eus à ce sujet un entretien assez long avec le fils du Prince de Georgie. Il me dit entr'autres choses qu'au dessus de Caket, à cinq journées de chemin vers le Septentrion, il y avoit un grand peuple qu'on ne connoissoit presque point, & qui étoit continuellement en guerre avec les Tartares Calmouks. Que tous les habitans du Caucase sont toûjours en guerre ensemble, & qu'on

n'avance rien de faire la paix ou des Traités avec eux ; parce que ce sont des Peuples sauvages, qui n'ont ni Religion ni Loix, ni police. Ceux qui sont les plus proches de Caxet y font souvent des courses. Je raportai à ce jeune Prince ce que les Histoires Grecques & Romaines racontent des Amazones, & après avoir discouru quelque tems sur ce sujet, son avis fut que ce devoit être un peuple de Scythes errans, comme les Turcomans & les Arabes, qui déféroient la souveraineté à des femmes, comme font les Achinois, & que ces Reines se faisoient servir par des personnes de leur sexe, qui les suivoient par tout. Nous comprîmes aisément qu'elles alloient à cheval comme les hommes, & même aussi

bien ; parce qu'en Orient toutes les femmes montent à cheval, & que les Princesses y portent le poignard au côté.

On trouve dans les Histoires étrangeres plusieurs exemples qui ont raport au même sujet. Libyssa (o) étant montée sur le trône de Boëme après la mort de son pere Crocus se fit admirer par la maniere dont elle gouverna ses sujets, malgré la singularité de ses maximes. La part que les femmes eurent dans l'administration de l'Etat pourroit faire dire que ce fût le tems de leur regne. Non contentes de composer en grande partie le Conseil souverain, la plûpart embrasserent un

(o) ÆNEAS SILVIUS. *Hist. Boëm.* c. 7. ALBERTUS KRANTZIUS. *Chron. regnorum. Aquilonarium.* L. 1. c. 8.

genre de vie contraire aux ocupations ordinaires de leur ſexe ; elles s'éxercérent à manier les armes, à monter à cheval, & à aprendre tout ce qui concernoit la guerre. Cette eſpéce de goût, d'air ou de mode devint générale dans le roïaume, parcequ'il étoit conforme à Libyſſa, & il produiſit un grand nombre de femmes, qui avoient autant d'inclination pour la vie guerriere qu'elles en ſentoient peu pour les ocupations domeſtiques.

Après la mort de la Princeſſe, une de ſes principales favorites nommée Valaſca, femme d'eſprit & intrigante, entreprit de profiter de l'ocaſion qui ſe préſentoit pour diſtinguer ſon ſexe. Elle raſſembla toutes celles qui avoient apris les exercices militaires, elle ſe mit à

leur tête, & soutenuë de ces troupes courageuses, elle se mit en possession du Roïaume de Boëme, dont elle joüit sept années consecutives. Ses vûës ne se bornerent pas à son élevation sur le trône. Pensant à s'y maintenir, & même à y établir son sexe, elle fit des loix qui tendoient à l'execution de ce dessein, & qui remettoient en vigueur celles des Amazones. Il fut ordonné que celles qui n'avoient point de maris auroient la liberté d'en prendre pour soutenir l'Etat; Qu'elles éleveroient avec grand soin les filles qui leur naîtroient; mais qu'elles aracheroient l'œil droit aux garçons & leur couperoient les pouces, afin de les mettre dans l'impossibilité de tirer de l'arc & de manier aucune sorte d'armes. Ces

ordre barbare fut rigoureusement executé pendant tout le regne de Valasca ; les femmes s'étans rendu si puissantes & si redoutables, que les hommes n'oserent s'y oposer sans courir le risque de leur vie. La mort de la Princesse rétablit les choses dans l'ordre naturel.

S'il est difficile d'adopter tout ce que Diodore de Sicile (*p*) a dit sur les conquêtes des anciennes Amazones de l'Afrique, il sert du moins à nous montrer l'origine de celles que l'on y a trouvées depuis trois cens ans. Un Voïageur Portugais (*q*) raporte que dans le roïaume de Damut en Ethiopie il a vû une societé nombreuse de femmes qui avoient en-

(*p*) Diod. Sic. L. 3. p. 185.

(*q*) Le P. Jean des Saints, Dominicain. *Descript. de l'Ethiopie Orientale.*

tierement conſervé les mœurs & les coûtumes des Amazones du Pont-Euxin. L'exercice des armes, ſoit à la chaſſe, ſoit à la guerre, faiſoit leur ocupation principale. On leur bruloit la mammelle droite dès qu'elles étoient en âge de pouvoir ſoutenir l'operation. Pour l'ordinaire elles vivoient dans le célibat. Mais celles qui prenoient le parti du mariage n'élevoient que leurs filles, & dès qu'elles avoient ſevré les garçons elles les remettoient à leurs maris pour qu'ils en priſſent ſoin. Le trône ne pouvoit être ocupé que par une Reine, qui donnoit l'exemple d'une continence rigide, & que ſa vertu rendoit reſpectable non ſeulement à ſes ſujets, mais aux Princes étrangers. Ils traitoient avec elle comme ils auroient fait entr'eux;

ils s'estimoient heureux d'être du nombre de ses alliés ; & loin de chercher la ruine de sa puissance, ils lui envoïoient du secours pour se défendre contre les ennemis qui l'attaquoient. Elle ne relevoit que des successeurs du Prete-Jean, dont la domination s'étendoit sur tous les Princes de l'Ethiopie. Une Ile qui étoit vers la côte orientale de ce païs n'étoit habitée que par des femmes qui avoient embrassé le même genre de vie.

Il est plus surprenant d'avoir trouvé dans l'Amerique une espéce d'Amazones dont les mœurs étoient presque semblables à celles du Thermodon. Quelle qu'en ait été l'origine, le fait est attesté formellement par des Auteurs estimés, & nous ne ferons que raporter leurs paroles.

Les Toupinambous, dit le Pere d'Acugna (r) nous confirmerent le bruit qui couroit par toute notre grande riviere de ces célébres Amazones, dont elle emprunte son véritable nom, & sous lequel elle a été connuë depuis les premiers jours qu'elle fut découverte jusqu'aujourd'hui, non seulement par ceux qui y ont voïagé, mais encore par tous les Cosmographes qui en ont traité certainement. Il seroit bien étrange que cette grande riviere eût pris le nom d'Amazone sans aucun fondement raisonnable, & que pouvant se donner un nom qui l'auroit rendu fameuse, elle n'eût été connuë que sous un nom fabuleux.

(r) Le P. CHRISTOPHLE D'ACUGNA Jésuite Espagnol; traduit par GOMBERVILLE. De la Riviere des Amazones. c. LXX.

Ce

Cela ne peut tomber sous le sens; & il n'est pas croïable qu'une Riviere comme la nôtre, qui possede tant d'avantages (f) pardessus toutes les autres, ait tiré sa gloire d'un titre qui ne lui apartient pas; comme nous voïons dans les gens, qui n'aïant pas assez de vertu pour emporter par leurs propres forces

(f) C'est avec raison qu'on regarde ce fleuve comme extraordinaire; car il surpasse tous les autres du monde à quelqu'égard que ce puisse être. On lui donne au moins douze cens lieues de cours. Il en a communément quatre à cinq de large, & jamais moins de deux; son embouchure en porte quatre-vingt quatre; & en bien des endroits on ne peut en trouver le fonds. Comme le Nil, il a ses débordemens qui répandent la graisse & la fertilité dans les campagnes. Les bois, les fruits & les moissons y couvrent les terres & les collines; les Peuples voisins y ont toutes les douceurs de la pêche & de la chasse; ils sont spirituels & agiles; & ils trouvent l'or & l'argent soit dans le fleuve des Amazones, soit dans tous ceux qui le grossissent, soit dans les montagnes qui le bornent de côté d'autre. LE COMTE PAGAN. *De la Riviere des Amazones*. c. 1.

la gloire qu'ils desirent, ont la lâcheté de se parer des avantages d'autrui. Mais les preuves que nous avons pour assurer qu'il y a une Province d'Amazones sur les bords de cette riviere, sont si grandes & si fortes, qu'on ne peut s'y refuser. Je ne parlerai pas des recherches qui ont été faites par les ordres de la Cour de (*t*) Quito, par lesquelles on aprit de differens témoins natifs des lieux mêmes, qu'une de ces Provinces voisines de la grande riviere est peuplée de femmes belliqueuses, qui vivent & se gouvernent seules sans hommes; qu'en certain tems de l'année elles se donnent à des hommes du voisinage pour en avoir des enfans; &

(*t*) Capitale & Gouvernement du Pérou pour le Roi d'Espagne.

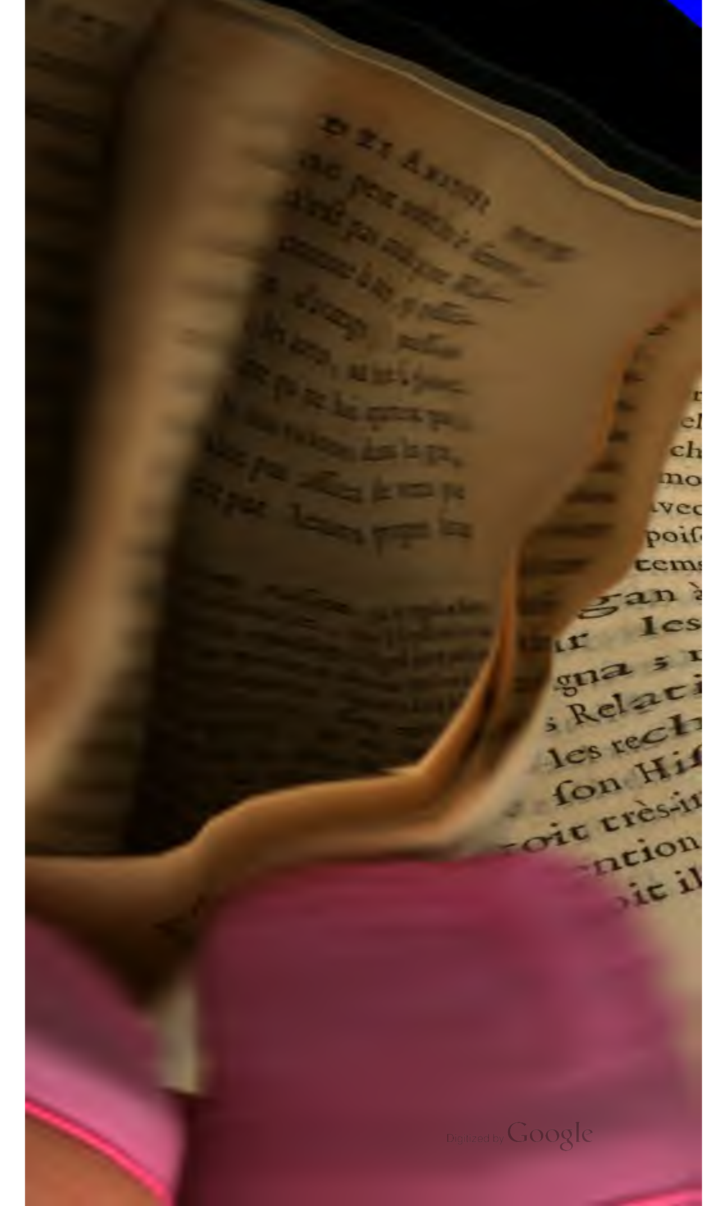
que tout le reste de l'année elles vivent dans leurs bourgs, ne s'ocupant qu'à cultiver la terre & à se procurer par le travail les choses nécessaires à la vie. Je n'insisterai pas non plus sur les informations du Gouverneur de Pasto dans le nouveau Roïaume de Grenade, où l'on entendit plusieurs Indiens, & particulierement une Indienne, qui assurerent avoir été dans le païs où ces femmes courageuses sont établies, & qui n'avancerent rien qui ne fût conforme à tout ce qu'on en savoit déja par les précédentes relations.

Je n'avancerai que ce que j'ai entendu moi-même, & ce que j'ai vérifié pendant tout le tems que j'ai été sur la riviere des Amazones. Ceux qui en habitent les bords m'ont



Les Toupi
l'Acugna (
grande rivie
zones, dont
ce commun
qu'elle fut di
d'hui, nom
y ont varia
les Cofm

la
hom
& que
dor
ffe pour
l'autre pour
ifférence des



attesté qu'il y avoit dans leur païs des femmes telles que je les leur dépeignois ; & chacun en particulier m'en donnoit des preuves si constantes & si conformes, que si la chose n'est pas, il faut que le plus grand des mensonges passe par tout le nouveau monde pour la plus constante de toutes les vérités historiques. Mais nous eûmes de plus grandes lumieres de la Province que ces femmes habitent, de leurs coutumes singulieres, des Indiens qui communiquent avec elles, des chemins par lesquels on va dans leurs contrées, & de ceux du Païs avec lesquels elles ont commerce dans le dernier village qui leur sert de confins & aux Toupinambous.

Elles ont leurs habitations sur de hautes & prodigieuses montagnes,

dont une s'éleve extraordinairement au-dessus de toutes les autres, & elle est si fort battuë des vents & brulée par les ardeurs de la ligne, qu'elle ne peut produire aucune sorte d'herbes ni de plantes. Ces femmes se sont toujours conservées dans leur République sans le secours des hommes. Lorsque leurs voisins viennent sur leurs terres au tems dont on est convenu, elles les reçoivent armées de leurs arcs & de leurs fléches, jusqu'à ce qu'elles se soient assurées qu'ils n'ont aucun dessein de les surprendre. Alors elles quittent leurs armes, & accourent aux canots ou autres petits bateaux de leurs voisins. Chacune prend celui qui lui convient; elle le mene dans sa maison; elle lui offre son amaça, qui est un lit de cotton suspendu

avec des cordes, & elle le traite de ſon mieux pendant tout le tems de ce ſéjour.

Elles dreſſent au travail & à l'exercice des armes les filles qui naiſſent de cette viſite, & elles ne négligent rien pour leur inſpirer dès l'enfance la valeur & l'amour de l'indépendance des hommes. Mais on ne ſait pas au juſte ce qu'elles font des mâles. Un Indien me dit que dans ſa jeuneſſe il avoit acompagné ſon pere à cette entrevûe, & il m'aſſura qu'elles les rendoient l'année ſuivante aux hommes dont elles les avoient eus, & que ceux-ci les recevoient avec plaiſir. D'autres tiennent qu'elles les font mourir dès qu'ils ſont nés, & c'eſt ce qui paſſe pour le plus conſtant. L'un & l'autre peuvent être vrai ſuivant la différence des con-

trées & des coutumes. On est persuadé qu'elles possedent des trésors capables d'enrichir plusieurs Roïaumes; mais on n'a pas encore entrepris de les leur enlever. On craint avec raison d'attaquer une Nation entiere de femmes belliqueuses, à qui la liberté est plus chere que toutes les richesses du monde, & qui ne la deffendent qu'avec des fléches, trempées dans un poison qui porte la mort en même tems que le coup.

Le Comte Pagan à la vérité n'avoit pas été sur les lieux comme le Pere d'Acugna; mais il avoit lu les meilleures Relations du nouveau Monde, & les recherches que l'on voit dans son Histoire montrent qu'il en étoit très-instruit. Il ne faut pas faire attention au stile d'un homme qui écrivoit il y a près d'un siécle.

Que l'Asie (*u*) ne se vante plus de ses anciennes Amazones ; l'Amérique ne lui cede point cet avantage. Que les campagnes de Thémiscyre ne triomphent plus de la renommée de ces Femmes illustres ; celles de la Province d'Aspante ne l'ont pas rendu moins célébre ; & que le fleuve du Thermodon ne se glorifie plus d'avoir seul porté des Guerrieres redoutables ; la riviere de Coruris n'est pas moins fameuse par celles qui en habitent les bords. Les montagnes de Guyane, fécondes en mines d'or & d'argent sont leurs limites du côté du Nord, & le Mont Yacamabe, plus élevé que tous les autres, est au milieu de leurs belles & fertiles valées. La premiere connoissance

(*u*) LE COMTE PAGAN. *De la Riv. des Amazones*, c. 49.

qu'en eurent les Espagnols leur vint du Prince Aparia en 1541. & le consentement de toutes les Nations du grand fleuve des Amazones en faveur de cette vérité, en a donné le nom à cette grande riviere.

Quoique le détail de leur Gouvernement intérieur ne soit pas encore bien assuré, les belles actions qu'elles firent pendant les guerres de cette conquête confirment tout ce qu'on en a apris par leurs voisins. Les Histoire d'Acosta & d'Herrera raportent que souvent on les a vu armées à la tête des bataillons, soutenir tout l'effort des ennemis, & exciter les Indiens à imiter leur courage. La valeur d'une jeune fille de la Province de Bogore, qui ne succomba qu'après avoir percé cinq Espagnols de ses fléches empoisonnées, sera à

jamais mémorable ; & celles qui se présenterent à la tête des Améri-quains sur le bord du fleuve frape-rent les Européens d'une fraïeur qui les empêcha d'aller attaquer les autres. L'Audience de Quito se fit un devoir d'en prendre connoissance, & elle aprit par ceux qu'elle avoit envoïés sur la frontiere, que dans les vastes campagnes de cette partie de l'Amérique il y avoit une région peuplée de Femmes guerrieres, qui n'avoient de communication avec les hommes qu'en certains jours de l'année. L'Audience de Pasto, fit de pareilles informations, & les témoignages se trouverent conformes à ce qu'on en avoit apris par la renommée. Enfin la Nation entiere des Toupinambous en parloit comme d'un fait incontestable ; & elle di-

ſoit de leur politique & de leur valeur les mêmes choſes que les Grecs nous ont tranſmiſes des Amazones de l'Aſie.

La difficulté eſt de ſçavoir d'où a pu venir une telle conformité de mœurs entre des femmes placées dans des Païs reſpectivement inconnus aux unes & aux autres. On peut croire premierement que certaines révolutions ou circonſtances particulieres ont ocaſionné leur ſéparation des hommes, & qu'un caractere d'indépendance & de fierté a ſoutenu un projet que la révolte ou le hazard avoient fait concevoir.

2°. Quoique je ne vouluſſe pas affirmer que les Amazones du nouveau Monde ſont une colonie de celles de l'Ancien, il y a cependant des raiſons qui le feroient peut-être

ſoupçonner. Diodore dit (x) que les Amazones de l'Afrique pouſſerent leurs Conquêtes, ou plûtôt leurs courſes juſques ſur les bords de la Mer Atlantique, & l'on aſſure (y) qu'il en reſte encore dans le Monomotapa. Or ne peut-il pas ſe faire que quelques-unes ſe ſoient embarquées par tel motif que l'on voudra, & qu'elles ayent paſſé dans l'Amérique, où elles auront inſpiré leur maniere de vivre, excepté le retranchement de la mammelle, qui n'eſt qu'une particularité indifférente à l'état de ces Femmes Guerrieres? Je ne vois rien dans cette ſupoſition qui tienne de l'impoſſible; elle eſt au contraire plus probable, qu'on ne ſe l'imagine.

(x) *Biblioth.* L. 3. p. 185.

(y) BUNO *in notis ad Cluverium.* p. 662.

Rien n'eſt moins fondé que de dire, que l'Amérique a été peuplée par la communication inconnuë de cette partie du monde avec l'Aſie. Perſonne n'aïant vû cette prétendue langue de terre que l'on ſupoſe du côté du Nord ; elle eſt tout au moins incertaine ; par conſéquent la preuve ne peut avoir aucune force. Il faut donc que l'Amérique ait reçu (z) ſes premiers habitans de l'Europe où de l'Afrique. Les Savans le nient ou n'oſent l'avancer par cette raiſon, que les anciens Hiſtoriens ou Géographes n'en ont pas parlé expreſſément. On auroit pu ſur le même principe nier l'exiſtence des terres Auſtrales, des extrémités Occidentales de l'Europe,

(z) *Vide* GROTIUM. *de orig. Gentium. Americanan.* & CALVETAN. *Nova novi Orbis Hiſtoria.*

la partie Méridionale de l'Afrique, l'Ile de Madagascar & celles du Japon ; aucun des Anciens n'en a fait mention. Comme leur silence marque seulement l'imperfection de leurs connoissances sur la Géographie, il ne prouve rien contre la réalité du commerce qu'il a dû y avoir entre les Peuples de l'ancien Monde & ceux du nouveau. Je conviendrai si l'on veut que ces voïages de long cours n'étoient pas fréquens. Mais il faut bien qu'il y en ait eu, puisqu'on ne sauroit prouver que l'Amérique a été peuplée d'une autre maniere.

Le commerce, la pêche, la curiosité, le hazard, la violence d'une tempête a d'abord conduit des Navigateurs dans un Païs où ils ne comptoient pas aller. Quelques-uns

en sont revenus plein d'étonnement & peut-être avec de grandes richesses, & ils ont inspiré aux autres la hardiesse de faire le même trajet. Or il n'est point étonnant que les Géographes & les Historiens de ces tems reculés aient ignoré ces navigations particulieres. Leur rareté, ceux qui les risquoient & le motif qui pouvoit les conduire ne pouvoient pas faire grand bruit dans le monde ; & quand ils en auroient fait, il ne seroit pas parvenu jusqu'à ceux qui en auroient pu instruire la postérité.

Nous n'avons aucun Ecrivain de l'Europe & de l'Afrique Occidentales avant les premiers siécles de l'Eglise, & nous ignorons tout ce qui s'y est passé jusqu'à la conquête des Romains. Les Grecs, de qui nous

avons reçû la connoissance de l'Antiquité, n'avoient aucune relation avec le païs que nous habitons, & ils ne savoient rien de ce qui s'y faisoit. Jules César, l'un des premiers Historiens Romains que nous aïons, est aussi le premier qui nous ait parlé des Gaules. Avant lui, il semble qu'elles aïent été ignorées de toutes les Nations, de même que l'Afrique Méridionale & Occidentale. Ainsi c'est mal conclure, de dire qu'il n'y avoit point eu de commerce jusqu'alors entre ces deux parties du Monde avec l'Amérique, parce que les Historiens Grecs ou Latins n'en ont rien dit.

Ce commerce étoit à la vérité plus difficile & plus dangereux sans le secours de la Boussole, qui n'a été trouvée que vers le douziéme

ſiécle. Mais il n'étoit pas impoſſible, puiſque les Phéniciens & les Egyptiens alloient aux Indes, & d'un autre côté aux Iles Canaries par le Cap de Bonne-Eſpérance, ce qui fait un trajet plus grand que d'Europe en Amérique, & que les Portugais ont eu bien de la peine à tenir ſur la fin du quatorziéme ſiécle avec tous les ſecours que nous avons pour la navigation. Les Anciens ſupléoient au défaut de la Bouſſole par quelque maniere ou Aſtrolabe que nous ne connoiſſons plus.

La fameuſe Ile *Atlantide*, que les plus habiles Géographes n'oſent pas nier avoir exiſté autrefois, offroit d'ailleurs une facilité pour paſſer en peu de jours dans l'Amérique ; & il eſt probable que ſa ſubmerſion a fait ceſſer les voïages des Européens

& des Africains. Platon en parle fort au long dans ſes Dialogues ; & quoique ce qu'il en dit ſoit mêlé de beaucoup de fables, néanmoins pluſieurs Savans conviennent aujourd'hui que ſon récit renferme un fonds de vérité. Dans l'un (*a*) il en fait la deſcription, & dans l'autre (*b*) il en raporte la fatale deſtinée. Il dit que Solon étant allé en Egypte pour connoître les Loix & la ſageſſe du Gouvernement, un Prêtre du Païs l'aſſura, qu'au delà des Colonnes d'Hercule il y avoit une Ile plus grande que l'Aſie & l'Afri-

(*a*) PLATO. *in Critia.*

(*b*) *Idem in Timæo.* Il en parloit d'après le livre que Solon avoit fait ſur cette matiere. STRABO. L. 2. p. 160. DIOD. L. 5. Voſſius dit que cet Auteur en parloit dans ſon cinquiéme Livre véritable, qui étoit uniquement ſur les Iſles, mais qui eſt perdu. *de Hiſt. Gr.* L. 2. c. 2.

que ensemble ; que delà on pouvoit aller aux Iles voisines, & de celles-ci à un Continent qui étoit à l'oposite, & voisin de la véritable mer, c'est-à-dire, l'Ocean. Comme les Egyptiens navigeoient autour de l'Afrique, le Prêtre pouvoit en dire à Solon des choses dont les Grecs n'avoient aucune connoissance. Dans cette Ile nommée *Atlantide*, étoient des Rois (*c*) très-puissans, qui éxerçoient leur domination sur toute l'Ile, sur plusieurs autres, & même sur la plus grande partie de l'Afrique. Mais il arriva, disoit encore l'Egyptien à Solon, que par un violent tremblement de terre & une pluye horrible, la terre s'entr'ou-

(*c*) Il y a eu un tems où les Carthaginois en ont été les maîtres, & ils n'en permettoient pas l'entrée aux Européens. CLUVER. L. 6. c. 11. ex DIOD. L. 5.

vrant engloutit l'Ile Atlantide, & que depuis la Mer n'y fut plus navigable. Ce récit abrégé nous aprend qu'il y avoit autrefois une grande Ile habitée, vis-à-vis le détroit que nous apellons de Gibraltar; qu'elle étoit voisine d'autres Iles & d'un Continent oposé; tout cela est très-possible.

La grandeur de cette Ile a fait croire à quelques-uns (*d*) que c'étoit l'Amérique. Mais il est plus vraisemblable (*e*) que c'étoit une vaste étendue de Païs, dont les Canaries & les Açores faisoient peut-être partie. Celles-ci sont sujettes à d'horri-

(*d*) BAUDRAN & ORTELIUS. *Thesaur.* SANSON. CLUVIER. & d'autres. CELLARIUS. n'ose se déterminer.

(*e*) Le P. KIRCHER. *de Mundo subterran.* to. 2. L. 2. c. 12. & 13.

bles tremblemens de terre, & la mer y fait d'affreux ravages pendant ces révolutions de la nature. Les Anciens avoient conservé sur ces sortes d'évenemens une tradition précieuse à laquelle on ne fait pas assez d'attention. Tel est le débouchement du Pont-Euxin raporté par Diodore de Sicile (*f*), & qui causa de si grands désordres dans les Iles situées à son passage, que celle de Samo-Thrace en fut inondée jusqu'aux plus hautes montagnes. Si l'Afrique & l'Espagne étoient autrefois contiguës comme les Anciens l'ont cru, il est probable que l'effroïable impétuosité des eaux de la Méditerranée qui se vuida alors dans l'Océan submergea & emporta la plus

(*f*) Diod. L. 5.

grande partie de cette Ile, qui étoit à l'opofite. L'un de nos plus favans Voïageurs (g) le penfoit ainfi, & il doute fi l'Amérique ne feroit pas elle-même une partie de l'ancienne Atlantide. Mais il eft plus naturel de croire (h) que l'Amérique eft ce Continent défigné par Platon, au-delà de l'Atlantide & des Iles voifines. L'exiftence de cette Ile eft favorable pour montrer par quelle voie l'Amérique a pu être peuplée de bonne heure, & pourquoi on a ceffé d'y entretenir aucun commerce. On peut fupofer après Platon que l'Atlantide n'étoit pas (i) fort

(g) M. DE TOURNEFORT. Voïage du Levant. to. 2. p. 65.

(h) LA MARTINIERE. au mot *Atlantide.*

(i) SENEQUE l'avoit entendu dire ainfi; ce qui lui a fait annoncer qu'un jour on découvriroit un

éloignée de l'ancien Continent, & qu'elle s'étendoit très-loin vers l'Occident, où est l'Amérique, dont elle pouvoit être voisine.

Or c'est par-là que les Amazones d'Afrique ont pu passer dans l'autre Hemisphere, & qu'elles y auront inspiré leur maniere de vivre à d'autres femmes, si le hazard ne l'a pas fait embrasser à celles que l'on y a trouvées près du grand fleuve qui porte leur nom.

nouveau Monde. Ses vers sont remarquables. *in Tragœd. Medea.* Act. II.

Venient annis sæcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, & ingens pateat Tellus;
Tethysque novos detegat Orbes;
Nec sit terris ultima Thule.

Fin de la seconde Partie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre *L'Hiſtoire des Amazones*; & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris le 5. Mai 1740.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il apartiendra. Salut. Notre bien-amé le Sieur Abbé Guion, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit qui a pour titre *Hiſtoire des Amazones*, par ledit Sieur Abbé Guion ; s'il nous plaiſoit lui acorder nos Lettres de privilege ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, ſuivant la Feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A ces cauſes voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus

cy-dessus spécifié en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril mil sept cent vingt-cinq; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'aprobation y aura été donnée es mains de notre très cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur

de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le troisiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens quarante, & de notre Regne le vingt-cinquiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic*.

J'ai cedé & transporté mon droit au present Privilege au Sieur Jean Villette le fils, pour en joüir en mon lieu & place, suivant l'acord fait entre nous. A Paris ce 14. Juin 1740.

GUION.

Registré ensemble la cession sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 374. fol. 360. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 15. Juin 1740.


Geschichte
derer
Amazonen.
mit Kupfern.
Berlin, Stettin und Leipzig,
bei Johann Heinrich Rüdiger.
1763.



Vorbericht des Uebersetzers.

Es ist ohnstreitig die Geschichte derer Amazonen in denen ältern und neuern Zeiten, Einer derer merkwürdigsten und angenehmsten Theile der Geschicht-Kunde. Ich habe daher durch gegenwärtige Uebersetzung eines gelehrten, und diese, zum Theil bisher in Verwirrung und Dunkelheit gebliebene Materie, in ein helles Licht setzenden, Werkes, welches sich in seiner Urschrift etwas selten gemacht hat, denen Liebhabern der Geschichte, und Gelehrsamkeit, keinen unangenehmen Dienst zu erzeigen geglaubet; und der Herr Verleger hat ebenfalls, in dieser Absicht, an der äussern Schönheit und Zierde des Werkes nichts ermangeln lassen.

Wegen der unübersetzt gelassenen Stellen derer in denen Anmerkungen angeführten lateinischen Dichter, glaube bey denenjenigen Lesern, die nebst mir, eine gegen einen jeglichen Dichter in seiner Sprache, geziemende Hochachtung besitzen, gerechtfertigt zu seyn. Es haben, meines Erachtens, vornemlich die lateinischen Dichter eigene Schönheiten, welche auch durch die glücklichste Uebersetzungen, verringeret werden, oder gänzlich verschwinden. Diejenige Leser, welche die gelehrte Sprache nicht verstehen, werden durch den in der Abhandlung selbst mehrentheils befindlichen wesentlichsten Innhalt ihrer Gedanken, schadlos gehalten.

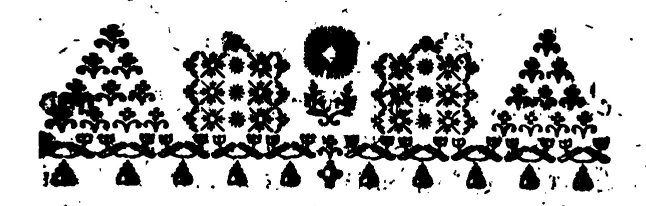
Sollte jemand etwa bey Gegeneinanderhaltung der Uebersetzung mit der Urschrift, bey Anführung derer in denen Anmerkungen angewiesenen Stellen, einen Unterschied finden, so müsse er mich keines Versehens beschuldigen, indem ich bey eigener Nachschlagung derer meisten Schriften, worauf sich der Herr Verfasser bezieht, die mehresten Stellen unrichtig angeführt gefunden, und solchergestalt in der Uebersetzung berichtiget habe.

D. Jo. Ge. Krünitz.

Inn-

Innhalt dieses Werkes.

Histo



Historische Vorrede des Herrn Verfassers.

Ein gewisser Zeitraum von müßigen Stunden, hat gegenwärtige Geschichte derer Amazonen veranlasset. Mir war zwar nicht unbekannt, daß bereits drey Schriftsteller sich mit dieser Materie beschäftiget haben; die Art aber, wie sie selbige abgehandelt, hat mich bewogen, sie aufs neue vorzunehmen. Die Dissertation des Gorop ist das Werk eines pedantischen Gelehrten, welches voll seltsamer Vorstellungen, und wunderlicher Wortforschungen ist. Weit mehr Ordnung, Vernunft, und Gelehrsamkeit, findet man in der Schrift des Herrn Petit; beyde

aber sind in lateinischer Sprache abgefaßt, und sind folglich nur von wenigen zu nützen. Das Werk dieses gelehrten Arztes ist von einem Holländer, welcher die französische Sprache blos in den Niederlanden erlernet hatte, übersetzt worden; wie es sich denn dieserhalb auch nicht anders, als mit Widerwillen, lesen läßt.

Die Schreibart einer Dissertation, ist nicht nach eines jeden Geschmacke. Auch selbst diejenige, welche, selbige zu verstehen, im Stande sind, begreife ich mit darunter. Es ist unendlich leichter, in Gestalt einer Dissertation zu schreiben, als dieselbige Materie in eine französische Geschichte, welche denen mehresten Lesern gefalle, zu bringen. Zu der erstern gehört nichts weiter, als einige, mehr oder weniger natürliche, Verbindungen, wodurch man Stellen auf Stellen, griechische, oder lateinische, zusammen häuft, welche der Verfasser, so wie er sie in denen Urschriften findet, abschreibt. Dergleichen Arten von Abhandlungen sind bald zusammen gebracht, wann einem nur die Quellen ein wenig bekannt sind. Man kann aber [illegible]ige mit denen Materialien eines Gebäudes [v]ergleichen. Es gehört Mühe dazu, selbige

zusam-

zusammen zu bringen; und sie bleiben so lange unnütz, und liegen zur Last, bis sie die Hand des Künstlers verarbeitet hat; und eben dieses letztere ist das schwerste. Wie viele haben ihr ganzes Leben hindurch nichts gethan, als Nachrichten zusammen gesucht, von denen niemals, weder in Ansehung ihrer selbst, noch anderer, der geringste Gebrauch hat gemacht werden können. Dergleichen lateinische Dissertationen demnach, sind vor das gemeine Wesen wenig nutzbar, ohnerachtet sie öfters gar wichtige Materien in ein Licht setzen. Eine französische Geschichte sieht nicht so gelehrt aus, und ist doch weit schwerer zu verfertigen. Es kömmt dabey nicht auf eine blosse Ausschreibung verschiedener Stellen aus denen Alten an; sondern, man muß selbige mit Verstande übersetzen; das Unnütze, oder nicht zur Sache gehörige, ausmerzen; das Wahre von dem Falschen absondern; die wirkliche Begebenheiten neben einander in Ordnung bringen; die widersinnige Stellen zusammen schmelzen, selbige gehörig einkleiden, in eine natürliche und fliessende Erzählung bringen; und den Leser durch die Annehmlichkeiten und Zierlichkeit des Vortrages gewinnen. Dieses sind die Pflichten

eines Geschichtschreibers, welche sich sehr schwer bis zu jenem Grade der Vollkommenheit, als die Feinheit des gegenwärtigen Jahrhunderts erfordert, erfüllen lassen. Jedoch, wer wird alle diejenige Gemählde, welche von keinem Apellen verfertigt sind, darum wegwerfen?

Ich habe gegenwärtige Geschichte deren Umständen lieber kürzer fassen, als mich der Gefahr aussetzen wollen, selbige durch kritische Untersuchungen, und Erörterungen, welche höchstens nur vor den Geschmack derer Gelehrten gewesen wären, trocken, und unangenehm zu machen. Das Wenige, so etwa in selbigen vorkommen mögte, wird hoffentlich die Folge der Erzählung nicht unterbrechen, oder verwirren. Es kömmt selbiges blos unten auf denen Seiten vor, woselbst ich meine Quellen, und Gewährmänner angeführt habe, und wodurch ich habe zeigen wollen, daß ich in einer Sache, welche sehr viele, mehr aus Vorurtheil, als wegen vorhergegangener gründlichen, und redlichen Untersuchung, für fabelhaft ansehen, nichts von mir selbst erdacht habe.

Diese vorgefaßte Meynung, wodurch man fast durchgängig gegen die Würklichkeit deren Amazonen eingenommen ist, ist der erste Bewegungsgrund gewesen, welcher mich zur Verfertigung ihrer Geschichte vermögt hat. Man kann sich nicht vorstellen, daß es dergleichen berühmte Heldinnen, so wie man sie abschildert, jemals in der Welt gegeben haben sollte; dieweil man theils in Ansehung alles dessen, was uns die Alten von ihren Kriegen, und Staats-Verfassungen, schriftlich aufbehalten haben, gänzlich unwissend ist, theils auch selbiges für blosse poetische Erdichtungen ansieht: und mithin behauptet man, daß alles, was uns die besten Schriftsteller, und die unstreitigsten Denkmähler davon berichten, grundfalsch sey. Die Quelle, woraus dergleichen nachtheilige Vorstellung fließt, ist leicht zu entdecken. Ich halte es aber für eine Ungerechtigkeit, ein ganzes Geschlecht, wegen besonderer und persönlicher Schwachheiten, zu verurtheilen, und zu verachten.

Wäre selbige dermassen allgemein, daß nicht die geringste Ausnahme davon statt fände, so müßte man auch alles, was wir in denen Geschichten der mittlern und neuern Zeiten,

von Prinzeßinnen lesen, welche blühende Königreiche und Länder, mit einer Weisheit, die sie mit denen grössesten Fürsten in Eine Reihe setzt, und dazu noch in ausserordentlich verworrenen (kritischen) Zeitläuften, beherrschet haben, läugnen. Gegenwärtige Vorrede ist bestimmt, einige Beyspiele davon aufzuführen, um dadurch zur Geschichte derer Amazonen vorzubereiten, und zu zeigen, daß dasjenige, was man davon berichtet, die Grenzen der Wahrscheinlichkeit im geringsten nicht überschreite.

Die Kaiserinn Irene.

Es hätten sich über das Morgenländische Reich die fürchterlichsten Ungewitter zusammen gezogen, als die Kaiserinn Irene den Thron von Constantinopel bestieg. Innerlich richtete die Ketzerey derer Bilderstürmer die entsetzlichste Unruhe an, welche zween hitzige Kaiser, mit einer Wuth, welche ihres gleichen nicht hatte, eingeführt, und durchgesetzt hatten; und die Furcht vor erschrecklichen Leibes- und Lebens-Strafen, welche man alle Tage erneuerte, die Unwissenheit, und die Hofnung, sich bey dem Fürsten in Gunst zu setzen, hatte ungemein viele

Gemü-

Gemüther verwildert. Drey von der Kirche abtrünnige Patriarchen, und eine Menge von Bischöfen, waren die eyfrigsten Beförderer dieser Ketzerey. Kein Laster ward so streng, als die denen Heiligen, und deren Bildern, gehörig erwiesene göttliche Verehrung, bestrafet. Aeusserlich waren fürchterliche Feinde, welche die beste Provinzen des Reiches wegnahmen. Die Lombarden hatten seit kurzem alles, was noch in Italien übrig war, an sich gerissen; und die Saracenen griffen im Orient immer weiter um sich; so, daß sie zuweilen sogar bis vor die Thore von Constantinopel kamen, und dem Kaiser Trotz boten.

Irene führete Frieden in die Kirche, und Ruhe in den Staat ein. Ich will anjetzt nur einen kurzen Auszug dessen, was ich davon in einem andern Werke (*) gemeldet habe, hieher setzen. Nach dem Tode des Leo Porphyrogeneta, wußte diese, in der Kunst, die Gemüther zu regieren, und sie zu ihren Absichten zu lenken, geschickte Prinzeßinn, die Gunst derer Grossen

(*) Im XI Th. der unter dem Namen *Laurent Echard* von mir herausgegebenen Histoire Romaine Byzantine.

Grossen zu gewinnen. Selbige riefen sie, nebst ihrem Sohne Constantin, welcher damals neun Jahre alt war, zur Kaiserinn aus, und ersuchten sie, das Ruder des Reiches in ihre Hand zu nehmen. Nachdem sie sich auf den Kaiserlichen Thron gesetzet hatte, war sie gleich anfänglich darauf bedacht, ihr Ansehen zu bevestigen, und legte den Grund zu einer Herrschaft, welche sie, nach ihrer Absicht, weit über die Jahre ihrer Regierung hinaus zu setzen, und nicht eher, als mit dem Tode, zu verlassen, gedachte. Sie war dahinter gekommen, daß einige Rathsherren auf Mittel bedacht wären, den Purpur dem Nicephor, Bruder des Leo von Isaurien, zu übertragen. Sie ließ selbige mit Ruthen streichen, und verwies sie ausser Landes, nach verschiedene Inseln, um ihre Anschläge zugleich mit ihnen zu zerstreuen. Sie ließ zweene Vetter des jungen Kaisers in Priester einkleiden, dieweil man den Verdacht auf sie hatte, daß sie nach der Krone trachteten. Sie war sorgfältigst darauf bedacht, wie sie ihre grosse Hochachtung gegen die Bilder zu Tage legen, und die Zuneigung des Volkes, welches nach einer sanftern Regierung, als die vorhergehenden gewesen, seufzete, immer mehr

und

und nicht verdienen mögte. Es gelung ihr auch hierinn, so wie in andern Stücken; und sie ward, wegen ihrer glücklichen Unternehmungen, als eine Fürstinn, welche über Römer zu gebieten würdig wäre, angesehen.

Die grausamsten Feinde des Reiches, fürchteten sich vor ihr, selbst in dem Innersten ihres Pallastes. Wegen der geschickten Auswahl, die sie in Ansehung dererjenigen, denen sie das Obergebiet (Commando) ihrer Armeen anvertrauete, zu treffen wußte; und wegen der weisen Befehle, die sie ihnen ertheilete, konnte ihr niemals der Sieg entgehen. Elpid, Statthalter von Sicilien, bewegete die ganze Insel, bey seiner Ankunft daselbst, zum Aufstand. Irene schickte den General Theodor gegen ihn. Dieser schlug die Aufrührer, zwang sie, sich wiederum zum Gehorsam zu bequemen; und nöthigte ihren Anführer, sich in Eil zu denen Afrikanischen Saracenen zu begeben, welche ihn mit Ehren aufnahmen. Diese Völker, welche allemal sehr aufmerksam darauf waren, sich die geringste unruhige Veränderungen, welche sich in dem Reiche ereigneten, zu Nutze zu machen, waren in die Länder von Klein Asien eingebrochen, woselbst

sie

zu verschiedenen Oerter mit Gewalt eingenommen, und entsetzliche Verheerungen angerichtet hatten. Irene schickte eine mächtige Armee gegen sie, welche sie auf das Haupt schlug, und den Califen Mohadi, zwang, um Frieden zu bitten.

Hierdurch bekam die Kaiserinn Lust, daß sie nunmehro ihre Waffen gegen andere, nicht so fürchterliche Feinde richten konnte. Die Sklavonier waren bis nach Thessalien, und Griechenland, vorgedrungen, allwo sie sich derer besten Plätze bemächtiget hatten. Irene nahm ihnen, in einem Feldzuge, alle diese Vortheile, welche sie niemals zu verlieren glaubten, wieder ab. Sie schickte den Edlen (Patricius) Stauraç, welcher ein so grosser Feldherr als getreuer Unterthan war, gegen sie. Nachdem dieser selbige in verschiedenen Scharmützeln geschlagen hatte, verfolgte er sie bis an ihre Grenzen, und kam mit der ihnen abgenommenen Beute beladen, und in einem Gefolge von einer zahlreichen Menge Gefangenen, nach Constantinopel wieder zurück. Zur Belohnung seiner Tapferkeit, und die oberste befehlshabende Officierer zur Nacheiferung zu ermuntern, ließ ihn die Kaiserinn mit allen Ehrenbezeigungen im Triumph einhohlen.

Bey

Bey so vielen nach einander erfolgten gefährlichen Glücks-Umständen, gerieth sie auf die Gedanken, vor den jungen Kaiser, um die Tochter Carls des Grossen, den eine Menge von Siegen, zum grössesten Menschen, den damals die Französische Nation besessen, gemacht hatte, anzuhalten. Sie hoffete, durch diese Verbindung, dasjenige, was ihr die Lombarden in Italien weggenommen hatten, wiederum an das Reich zu bringen. Carl nahm den Antrag der Kaiserinn mit Freuden an. Selbige ward aber, bey nachmaliger Bedenkung ihres eigenen Nutzens, wieder andern Sinnes, und verheyrathete den Kaiser an eine junge Armenierinn, welche zwar überaus schön, aber von niedrigen Herkommen war, und wenig Verstand hatte: in Hofnung, ihn so beständig in Hochachtung, Furcht, und Untergebenheit zu erhalten.

Ohnerachtet sie sich gänzlich und allein mit den Staats-Sachen zu beschäftigen schien, so war sie doch auch eben so sehr auf die Religions-Angelegenheiten bedacht. Wie so viel Blut wegen der Einführung des Irrthums hatte vergossen werden müssen; hielt es auch um soviel schwerer, einen jeden wiederum zur

Wahrheit zu führen. Die mehresten Bischöfe, oder Grossen des Reiches, welche die Ketzerey des Leo, und seines Sohnes, Copronymus, angenommen hatten, waren zuletzt der besten Meynung, daß der Bilderdienst etwas Abgöttisches an sich habe; oder hielten es sich auch wohl für schimpflich, zu wiederrufen. Irene traf ein weises Mittel, welches niemanden erbittern konnte, und die Gemüther, gleichsam von selbst wieder auf andere Gedanken lenken müste. Sie ließ einem jeden die Freyheit, seinem Gewissen, und seinen Einsichten, in Ansehung der gegenwärtigen Mißhelligkeiten, zu folgen, und hob das Verbot, welches Copronymus, wegen Annehmung des Mönchstandes, hatte ergehen lassen, auf. Sie machte sich die lezteren Gesinnungen des Paule, Patriarchen zu Constantinopel, welcher vor seinem Tode dem Irrthum absagete, zu Nuze; und erwählte an seine Stelle den Tharasius, welcher denen Lehrsätzen der Kirche unverrückt anhieng, und es nicht anders, als mit dem Bedinge, daß man eine allgemeine Kirchen-Versammlung anstellen mögte, annahm. Sogleich ließ die Kayserinn dieserhalb ein Schreiben an den Pabst Adrian, und einen Befehl an sämmtliche Morgenländi-

ländische Bischöfe ergehen, sich nach Constantinopel zu verfügen. Als man aber zur Eröffnung der Versammlung schreiten wollte, hetzten die Officierer, welche durch die Bilderstürmer unter denen Bischöfen dazu aufgebracht worden waren, die Soldaten an, die Versammlung derer Catholicken zu verhintern. Sie traten mit bewafneter Hand in die Kirche, und droheten, den Patriarchen, nebst denen rechtgläubigen Prälaten, um das Leben zu bringen, wofern sie in denen einmal vestgesetzten Verordnungen die geringste Veränderung vornehmen würden. Sie scheueten sich nicht einmal, selbst vor der Gegenwart des Kaisers, und der Kaiserinn, welche sich in ihrem gewöhnlichen Stuhle befanden; sie sprachen der Wache, welche, um sie in Verhaft zu nehmen, abgeschickt worden war, Hohn; und hielten die Haltung der Kirchen-Versammlung, beynahe acht Monate lang, zurück. Irene fand es nicht für rathsam, zur Bestrafung der Aufrührer sich ihres Ansehens zu bedienen; sondern gedachte lieber so lange an sich zu halten, bis sich ihre Wuth gelegt hätte. Als sie aber sahe, daß die Unbändigkeit doch noch anhielt, verlegte sie die Kirchen-Versammlung nach Nicäa in Bithynien,

niret, wodurch der Irrthum durch ihre Bemühung abgeschaffet, die Warheit erkannt, und der Kirchen-Friede wieder hergestellet wurde.

Ich kann es zwar nicht verhehlen, daß Irene einige Jahre nachher, durch die traurige Folgen des Ehrgeitzes, dem sie sich ergab, um ihren Ruhm kam. Bis zu diesem unangenehmen Unfall aber, hatte sie sich in Ansehung der Weisheit, Klugheit, und Geschäftigkeit ihrer Regierung, denen Fürsten, welche wir auf das höchste erheben, gleich gesetzet.

Die Kayserinnen Zoe und Theodore.

Der Scepter des morgenländischen Reiches, kam zum zweytenmal in die Hände zwoer Frauenzimmer, bey denen es nicht das geringste von seiner Macht und Ansehen einbüssete. Ohnerachtet Zoe, und Theodore nicht ohne Fehler waren, so regiereten sie doch auf eine anständige Art, und das Volk war mit ihrer Herrschaft vollkommen zufrieden. In der Zeit, da sie das gemeinschaftliche Regiment führeten, merkte man, daß in dem Pallaste alles mit solcher Anständigkeit, Ordnung, und Hochachtung vorgenommen wurde, als wann ein grosser

der Fürst auf dem Throne gewesen wäre. Die Leibwacht war eben so zahlreich, und ordentlich. Der Hofstaat war es nicht minder. Man gab auf die gewöhnliche Art Gehör: weil bey einem jeden, ohne Ansehen der Person, Gerechtigkeit wiederfuhr. Mit denen Abgesandten ward auf eben die Art umgegangen. Die Rathsherren, und Obrigkeitliche Personen machten ordentlich ihre Aufwartung; und erhöheten das majestätische Ansehen des Thrones. Man verspürete weder Neid, noch Eifersucht zwischen denen beyden Kaiserinnen.

Theodore nahm den Constantinus Monomachus zum Gemahl; überlebete ihn, und sahe sich allein im Besitz der Krone. Weil sie damals bereits über siebenzig Jahre alt war, wollte man sie bereden, daß sie sich jemanden erwählen mögte, der den Purpur tragen, und die Regierungs-Last mit ihr theilen könnte. Sie nahm es aber sehr übel, daß man sie nicht mehr für tüchtig halten wollte, das Ruder des Reiches annoch vest zu halten; und that daher, um das Gegentheil zu beweisen, mehr, als ihre Kräfte erlaubten, ohnerachtet sie einen viel fassenden Geist hatte, der sich überall, zurecht

finden konnte. Sie ließ sich einige Stunden lang, ohne ermüdet zu scheinen, sprechen: nahm die Gesandten an; hörete eine jede Privatperson mit Aufmerksamkeit an; antwortete auf ihre Anfragen; und schlichtete die unter selbigen entstandene Mißhelligkeiten, nach Billigkeit. Zu keiner Zeit, ist die Kunst, sich sowohl in Furcht als Liebe zu setzen, auf eine glückliche Art von jemanden mit einander verbunden worden. Die Staabs-Officierer leisteten ihren Befehlen vollkommenen Gehorsam; und die Truppen waren allemal auf ihren Wink bereit. Die Türken, welche sich vor den Monomachus, Ueberwinder deren Patzinacken nicht gefürchtet hatten, getraueten sich nicht, den Boden des Reiches, welches von einem Frauenzimmer beherrschet wurde, zu betreten. Das Volk liebete sie, wegen ihrer Gerechtigkeits-Liebe, und sanften Regierung. Man wünschte, daß selbige nur eher angefangen hätte, und man sich eine lange Dauer derselben mögte versprechen können. Sie starb aber bereits in dem zweyten Jahre einer so glücklichen Regierung.

Die

Die Königinnen von Engelland in denen nächst verflossenen Jahrhunderten.

Engelland, welches das Frauenzimmer nicht für unwürdig, den Scepter in ihrem eigenen Namen, und eigenhändig zu führen, erkannt hat, hat an selbigen eben soviel Klugheit, Staatskunst, Geschicklichkeit, Scharfsinnigkeit, Stärke und Grösse der Seelen, als es jemals an denen grössesten Königen, seit dem Anfange der Englischen Monarchie an, gefunden hat, erfahren. Ich will nur blos diejenigen, welche in denen letztverflossenen Jahrhunderten regiert haben, und mithin am bekandtesten sind, anführen.

Margarethe von Anjou.

Als ein Theil von Frankreich unter Englischer Bothmäßigkeit, wegen der daselbst vorgenommenen feindlichen Einfälle, und Verheerungen, stand; veranstaltete man einen Waffenstillstand zwischen denen beyden Kronen; und es ward selbiger durch die Heyrath der Margarethe von Anjou, Tochter des Renatus von Anjou, welcher den Titul eines Kö-

 niges

niges von Sicilien führete, bestätiget. Selbige vermählte sich mit Heinrich dem sechsten, Könige von Engelland. Sie war eine Nichte der Königinn von Frankreich, welche Carl den siebenten, den Siegreichen genannt, zum Gemahl hatte. Der Graf von Suffolk, welcher diese Vermählung vermittelte, suchte eine Prinzeßinn, von ausnehmenden Vorzügen, und Verstande, welche der Unfähigkeit Heinrichs, ihres Gemahls, zu Hülfe kommen könnte; und traf diese Eigenschaften bey der Margarethe von Anjou an. Es war selbige von lebhaften, muthigen, durchdringenden, und gesetzten Geiste, welcher sich weder durch die Hindernisse, noch Schwierigkeiten, die sich ihm, bey der Ausführung eines Vorhabens, im Wege stellen konnten, abschrecken ließ.

Ohnerachtet ihr Vermählungs-Fest, bereits im Monat November 1444, zu Tours, durch einen Bevollmächtigten vollzogen wurde, so begab sie sich doch erst im Maymonate des folgenden Jahres nach Engelland. Sobald sie die Gemüthsart des Königes kennen gelernt hatte, nahm sie selbige gar bald unter ihre uneingeschränkte Gewalt, und verband sich auf das genaueste mit dem Grafen von Suffolk,

dem

den Cardinal von Winchester, und den Erzbischofe von York, als welche sie ihres Zutrauens würdig, und zu ihrer Behauptung gegen den Herzog von Glocester, für geschickt erkannte, welcher sich ihrer Vermählung widersetzet hatte, und in dem Königreiche sowohl, als in Frankreich, woselbst er als Reichs-Verwalter, oder Königlicher Statthalter (Unter-König) derer eroberten Länder anzusehen war, sehr hoch angeschrieben stand. Dieser mächtige, und eifersüchtige Mitbuhler der Krone, begab sich nach Engelland zurück, und erregte einen fürchterlichen Aufstand gegen die Königinn. Das Volk zu London stand eben in Bereitschaft, sie mit gewafneter Hand, aus dem Pallaste, und der Stadt zu jagen, als der Herzog in dem Gefängnis, worein ihn die Königinn hatte setzen lassen, todt gefunden ward. Man stellete ihn einige Tage lang vor dem Ober- und Unterhause des Parlements zur Schau; und fand, bey aller angestellten Untersuchung, nicht das geringste Merkmahl einer Gewaltthätigkeit an seinem Körper. Indeß glaubte man doch gewiß, daß er auf Befehl der Margarethe und ihrer Minister, hingerichtet worden sey. Sie verlohr, einige Zeit nachher, zweene von

denenselben, nemlich den Cardinal, und den Grafen von Suffolk, welcher einen ungemein offenen Kopf hatte.

Bey erfolgtem Tode des Herzoges von Glocester, als des nächsten Kron-Erben, bekam der Herzog von York Hofnung, dazu gelangen zu können, indem er von der regierenden Linie war. Da man gegen die Königinn gar sehr eingenommen war, entschloß er sich, sich von denen Rebellen eine Armee zu errichten, stellete sich an die Spitze derselben, und gieng damit vor die Thore von Londen, welche ihm, nach erfolgter Niederlage der Truppen des Königs, geöfnet wurden. Eine Art von Versöhnung, welche getroffen wurde, hob zwar das Geräusch der Waffen auf, verminderte aber im geringsten nicht den Haß, und die Ehrbegierde des Herzoges. Die Königinn, welche hinter sein Vorhaben gekommen war, widersetzte sich demselben aus allen Kräften, sowohl ihres eigenen Nutzens wegen, als auch zum Besten des Königes, und des Prinzen, seines Sohnes.

Nachdem sie solchergestalt ihres Anschlages, in Ansehung der Person des Herzoges, den sie

nebst

nebst seinen Anhängern in gefängliche Verhaft hatte nehmen lassen wollen, verfehlet hatte, stellete sie sich, als ob sie sich vor ihm fürchtete; und entwich nach Schottland. Der Herzog machte sich ihre Abwesenheit zu Nutze, und ließ sich unterdessen von dem Parlamente, und mit Einwilligung des Königes Heinrich, zum Thronfolger erklären. Als er aber in seinen Hofnungen am vestesten zu stehen glaubte, und eine unumschränkte Gewalt auszuüben, den Anfang machte, erhielt er die Nachricht, daß die Königinn, nebst dem Prinzen, ihrem Sohn, und einer Armee von achtzehn tausend Mann, welche sie persönlich anführete, bereits an der Grenze von Engelland wäre. Sogleich brach er von London, mit vier bis fünf tausend Mann auf, indem er glaubte, daß diese Anzahl bereits hinreichend wäre, die Prinzeßinn aufzuhalten. Die Nachrichten, welche ihm, gleich in denen ersten Tagen seines Marsches hinterbracht wurden, lehreten ihn, daß er sich sehr betrogen habe. Er sahe kein ander Mittel weiter vor sich, als sich in sein Schloß zu Sandalien, welches so gut, wie eine stark bevestigte Burg war, zu werfen. Die Königinn begab sich eilends dahin: ließ den besten Theil ihrer Armee hinter einem Hü-

gel

gel stehen, und rückete bis an die Mauren von Sandalien vor, woselbst sie dem Herzoge Hohn sprach, ihm drohete, ihn herausfoderte, und es ihm zur Schande rechnete, daß ein Mann, wie Er, welcher nach der Krone strebete, sich von einem Frauenzimmer habe einsperren lassen. Da sie aber keine Artillerie bey sich hatte, gereichte es ihr zum gröſſesten Verdrusse, daß sie den Platz nicht angreiffen, oder die Gewalt, darinn sie ihn hatte, sich nicht zu Nutze machen konnte. Der Herzog, entweder aus Erbitterung über die schmerzlichst beschimpfende Vorwürfe, welche sie ihm jeden Tag machte, oder aus Mangel der Lebensmittel auf seinem Schlosse, begieng die Unbesonnenheit, sich aus selbigem heraus zu begeben, und es mit denen wenigen Truppen, die er hatte, auf eine Schlacht ankommen zu lassen. Es wurden selbige gänzlich geschlagen; und Er selbst büssete, mit denen Waffen in der Hand, sein Leben ein. Ein Officierer, welcher seinen Körper unter denen Todten gefunden hatte, hieb ihn den Kopf ab, und brachte selbigen zur Prinzeßinn, welche ihn auf eine Lanze aufstecken, und auf denen Mauren von York zur Schau aufstellen ließ.

Der Graf de la Marche, Sohn des Her-
zoges, befand sich eben damals in der Provinz
Wallis, an der Spize von zwanzig tausend
Mann, die er seinem Vater zur Hülfe zu füh-
ren in Bereitschaft setzte. Als er die Nachricht
von seinem Tode erhielt, fassete er den Ent-
schluß, selbigen zu rächen, und sollte es auch
sein eigenes Leben kosten. Als ihm hinterbracht
worden, daß die Königinn von der Stadt von
London, in schnellester Maschine anrückte, kam
er ihr daselbst zuvor, ließ sich die Stadt-Thore
öffnen, und wiegelte die Gemüther des Volkes
dermassen gegen die Prinzessinn auf, daß es sich
öffentlich wider selbige erklären mußte. Er be-
rief den grossen Rath, welcher aus allen Bischö-
fen, ansehnlichen Herren, Edelleuten und übrigen
weltlichen Personen, so in London befindlich
waren, bestand, zusammen. Eduard, sein älterer
Bruder, machte demselben die Rechts-Ansprü-
che, die er auf die Krone hätte, vorstellig; und da
sich niemand ihm zu widersprechen unterstand,
ward er vor den rechtmäßigen Besitzer erkläret,
und der König Heinrich entthronet.

Es begab sich selbiger, nebst der Königinn,
nach Schottland, welche daselbst binnen we-
nig Tagen, eine Armee von sechzig tausend
Köpfen

Kräften zusammenbrachte. Die Frau aber mit aller ihrer Herzhaftigkeit, Aufmuntern, und Geschicklichkeit, gegen den Eduard, welcher die ganze Macht, und die gesammte Hülfsmittel des Königreichs in seinen Händen hatte, weiter nichts ausrichten; sondern fiel ihm endlich in die Hände, und wäre in dem Tower zu London umgekommen, wofern sie nicht der König Ludwig der Eilfte aus selbigem erlöset hätte. Man muß die Personen der Fürsten durchaus nicht nach ihrem Ruhme, oder ihrer Erniedrigung, beurtheilen: sondern sie an und vor sich selbst, und nach denen kritischen Zeitumständen, betrachten. Nach diesem Grundsatze, ist niemand des Thrones würdiger, als Margaretha von Anjou, gewesen, und niemand hat die Unglücksfälle, welche ihrer Laufbahn ein Ende gemachet, weniger verdienet, als eben sie.

Johanne Gray.

Man kann ihr in diesem Stücke, die berühmte, und unglückliche Johanne Gray, welche in Ansehung ihrer Gesinnungen, in der Geschichte ihrer Zeit, ihres gleichen nicht gehabt hat, beygesellen. Es war selbige eine Enkelinn

der

der Maria, Schwester Heinrichs des Achten, Königes von Engelland, und eine Tochter des Herzogs zu Suffolk, Heinrich Gray: welche sie, zu ihrem Unglück, nach denen Sätzen der vorgegebenen Reformirten Religion hatten unterrichten lassen. Eduard der Sechste, welcher eben diesen Irrthümern sehr stark zugethan war, mogte lieber seine beyde Schwestern, Marien, und Elisabeth, unrechtmäßiger Weise, um das Recht, welches sie an die Krone hatten, bringen, als vor ihre Erziehung mit sorgen, indem sie Catholisch waren. Er zog ihnen die Johanne Gray vor, welche einiger massen von dem königlichen Geblüte entfremdet war. Als er sich von der Krankheit, daran er sterben muste, befallen sahe, und keine männliche Erben nachließ, erklärete er sie zur Thronfolgerinn; und es ward dieser seltsame Einfall durch den Rath des Volkes genehmiget. Der Herzog von Northumberland, welcher diese Sache geführet hatte, ließ zugleich seinen Sohn sich mit der Prinzeßinn, welche damals, nicht über funfzehn oder sechszehn Jahre alt, aber bereits mit Vorzügen, Einsichten, und Gesinnungen, welche ein reifes Alter voraussetzen, begabet war, vermählen.

Zweene

Zweene Tage nach dem tödtlichen Hintritte Eduards, ließ der Herzog von Northumberland seine Schwieger-Tochter, nach dem Testamente des Königes, zur Königinn von Engelland ausrufen; und es nahm selbige den Eyd der Crone, vom Rathe, der Obrigkeit und dem Volke zu London, an. Allein es nahm die junge Prinzeßinn, es sey nun, daß sie Gewissens-Bisse empfunden, oder eine geheime Ahndung von ihrem bevorstehenden Unglück gehabt, diese Würde nicht anders, als mit vielem, und offenbaren Widerwillen, an.

Marie, die rechtmäßige Erbinn der Crone, befand sich damals, als sie die Nachricht von dem Tode ihres Bruders erfuhr, so man vor ihr hatte geheim halten wollen, eben zu Hunsdon, zwanzig Meilen von London. Nachdem sie ihre Person, vor die Unternehmungen des Herzogs in Sicherheit gesetzet hatte, ließ sie sich an verschiedenen Orten Engellandes zur Königinn ausrufen. Sie hatte das Vergnügen, die Völker ihr mit Freuden anhängen, und die Grossen ihre Sache öffentlich vertheidigen zu sehen.

Der Rath der Johannen, welche von Jedermann verlassen war, vergaß auch sein

selbst zu. Er gieng in das Zimmer seiner Tochter, um sie zu bereden, daß sie der königlichen Würde entsagen, und in ihren vorigen Zustand wieder treten möge. Johanne hörete ihn, ohne der geringsten Veränderung im Gesichte an, und sprach zu ihm: Es wiederfährt mir durch diesen Antrag ein weit grösseres Gefallen, als damals, wie ich wider meinen Willen, und auf eure Bedrohungen, diese Ehrenstelle annehmen muste. Ich begieng zu der Zeit einen starken Fehler, und es kam mir gar ungemein schwer an, euch zu gehorchen, und mich nach denen Gedanken meiner Mutter zu bequemen; anjetzt aber folge ich denen natürlichen Bewegungen meines Herzens. Es ist meiner eigenen Neigung vollkommen gemäß, wenn man mich nöthiget, den Thron zu verlassen, und den Fehler eines andern wieder gut zu machen; wofern selbiger wirklich durch das Geständniß, so ich dieserhalb thue, und durch meine eigene Ablegung der königlichen Würde, wieder verbessert werden kann. Hierauf begab sie sich wiederum in ihr Zimmer, und war weit mehr ihres Lebens we-

gen besorgt, als daß ihr der Verlust ihrer Krone sonderlich nahe gegangen wäre.

Diejenige, welche von ihrer Regierung, Ehre und Glück erwarteten, gaben sich so leicht nicht darinn. Verschiedene schmiedeten allerley Anschläge unter sich, um sie in ihrem Zustande zu erhalten. Marie bekam von der angezettelten Zusammenverschwörung Nachricht; ließ die Rädelsführer beym Kopfe nehmen, und verurtheilete sie zur Enthauptung. Diese Lebensstrafe betraf mehr denn vier und zwanzig Personen. Ohnerachtet die von der Johannen vorgekehrte Maaßregeln, sie vor ein so grausames Schicksal hätten decken sollen, so hielt sie es doch für rathsamer, gänzlich davon abzustehen, um die Unruhen, und den Aufstand, auch sogar bis auf den Schein, zu hintertreiben. Nachdem sie ihr eben dasjenige Todesurtheil, welches bereits über ihre Anhänger ergangen war, zuerkannt hatte, schickete sie ihr einen Geistlichen zu, der sie, als eine Catholickinn zu sterben, und die wahre Religion anzunehmen, bereden sollte. Johanna ertheilete zur Antwort, daß sie nicht Zeit genug dazu habe,

sich

sich in die Theologischen Streitfragen einzulassen, und daß sie es für schicklicher erachtete, die noch übrig habende Augenblicke zur Anrufung Gottes, daß er ihr die Gnade, als eine Christinn sterben zu können, erweisen möchte, anzuwenden. Der Geistliche glaubte, daß Johanne bloß deswegen also spräche, damit sie Gelegenheit haben möchte, ihr Leben zu verlängern. Er gieng daher zur Königinn, und bewirkte den Aufschub ihrer Hinrichtung auf drey Tage lang. Er kam zur Johannen zurück, um ihr diese Nachricht zu hinterbringen, und ermahnete sie, ihm Gehör zu geben, und diese Verzögerung dazu anzuwenden, um denen Lehrsätzen, welche die allgemeine Kirche bekennet, beyzutreten. Sie erwiederte ihm hierauf: Ich hatte keineswegs gar nicht in der Absicht zu ihnen gesprochen, damit Sie es der Königinn beybringen sollten; oder, um Ihnen die Gedanken beyzubringen, als wenn mir das Leben so ausnehmend lieb wäre. Seit dem Sie mich verlassen hatten, habe ich eine so grosse Abneigung dagegen bekommen, daß ich bloß mit einigen Gütern beschäftiget bin, und an nichts so sehr, als an den Tod denke; und da die Königinn selbigen über

 mich

mich beschlossen hat, so will ich ihn recht gern über mich ergehen lassen.

Ehe sie zur Richtstätte geführet wurde, erhielt ihr Eheherr, Gilfort, die Erlaubniß, zu guter letzt von ihr noch Abschied zu nehmen. Allein, Johanne mogte ihn nicht sehen, sondern ließ ihm sagen, daß eine dergleichen Unterredung, den Schmerz nur mehr vergrösserte, als Trost gäbe; Sie fügete hinzu, daß sie in kurzem durch weit genauere Bande mit ihm vereiniget werden, und sie beyderseits die Freude haben würden, sich in einem weit glückseeligern Zustande zu erblicken. Als sie aus dem Towr heraustrat, ersuchte sie der Oberaufseher, ihm etwas zum Andenken von sich zu hinterlassen. Um seine Bitte zu erfüllen, forderte sie eine Schreibtafel, und schrieb in Griechischer, Lateinischer, und Englischer Sprache, (denn dieser drey Sprachen war sie mächtig,) drey kurze Betrachtungen, welche auf ihre Unschuld gerichtet waren. Ohnerachtet sie gestand, daß ihr Verbrechen den Tod verdienet habe, so bezeugte sie doch, daß ihr ihre Unwissenheit zur Entschuldigung vor Menschen hätte gereichen können, ohne daß die Gesetze darunter im ge-

rigsten gelitten hätten. Im Hingehen nach den Platz, wo die Blutbühne aufgerichtet war, grüssete sie, mit einem heitern Gesichte, alle diejenige; von ihren Bekandten, die sie unterweges antraf, und empfahl sich ihrer Fürbitte, ohne den Geistlichen, den sie an der Hand hielt, zu verlassen. Als sie auf dem Gerüste angelanget war, umfassete sie selbigen, mit einer Artigkeit und Bescheidenheit; und sprach zu ihm: Ich bitte Gott, daß er die Gütigkeit, die Sie mir erwiesen haben, mit seiner Gnade belohnen wolle! Ich gestehe es Ihnen, daß ich selbige weit mehr, als die Schrecken des Todes, empfunden habe, der, seit dem man mir selbigen angekündiget hatte, mir beständig vor Augen geschwebet hat. Hierauf wandte sie sich gegen die Umstehende, und trug ihnen alles, was, in Ansehung ihrer vorgegangen war, vor. Ich bin deshalb nicht, sagte sie zu ihnen, daß ich nach der Krone getrachtet habe, straffällig; sondern mein Verbrechen bestehet darinn, daß ich selbige nicht, da sie mir angetragen wurde, standhaft genug ausgeschlagen habe. Ich werde der Nachwelt zu einem Beyspiele dienen, daß die Unschuld selbst, Dinge, welche wi-

der den Staat gerichtet sind, nicht rechtfertigen könne; und daß man strafwürdig sey, wenn man sich dem Ehrgeiz, und dem unziemlichen Anmuthen anderer, wiewohl wider seinen Willen, ergiebet.

Sie flehete hierauf zur Barmherzigkeit des Höchsten, und nachdem sie sich, mit Beyhülfe ihrer Gespielinnen, das Kopfzeug abgenommen hatte, knüpfete sie selbst ihre Haare auf, bedeckte sich das Gesicht damit, und bückete sich mit dem Haupte vor den tödtlichen Streich des Scharfrichters nieder. Dieses war das Schicksal der Johanne Gray, welche wegen ihrer vornehmen Abkunft berühmt, wegen ihrer grossen Seele aber noch weit berühmter war. Sie nahm, zur Befriedigung des Stolzes eines Schwieger-Vaters, und einer herrschsüchtigen Mutter, den unglücklichen Namen einer Königinn an, welcher sie nur blos von dem Throne auf die Blutbühne brachte, woselbst sie vor das Verbrechen eines andern, büssen mußte. Das einzige, was man ihr etwa zur Last legen konnte, war eine allzustarke Anhänglichkeit an die Irrthümer, welche sie mit der Milch einzusaugen, das Unglück gehabt hatte. Dieses

Feh-

Fehlers ohneracht̃et aber, muß man dennoch gestehen, daß man so leicht keine Mannsperso- nen, selbst in ihrem reifen Alter, antreffen wer- de, welche mehr Verstand, mehr Gerechtigkeits- Liebe, mehr Stärke, und Unerschrockenheit an sich blicken lassen sollte, als diese unglückliche Regentinn, an die sechszehn Jahre lang, an den Tag geleget hat. Das Königreich hätte von ihrer Regierung, eben soviel, als von denen grössesten Fürsten, sowol in Ansehung derer Wissenschaften, als auch der Ehre des Staates, erwarten können, wann sie in Ruhe die Krone behalten hätte.

Die Aufführung der Marien, um sich in den vesten Besitz derselben zu setzen, und den Irrthum, welcher sich in Engelland, unter der Regierung Heinrichs, ihres Vaters, einge- schlichen hatte, zu zerstören, läßt sich so leicht nicht entschuldigen. Wenn man sie indessen, von Seiten der Staatskunst, betrachtet, so müs- sen auch selbst ihre erklärtesten Feinde, an ihr, eine Gesetztheit, einen weiten Umfang, und eine Vorzüglichkeit ihrer Gemüthsfähigkeiten, wel- che auf dem Throne von Engelland, in jeden andern Umständen, geglänzet haben würden, erkennen.

 Die

Die Königinn Elisabeth.

Alle diese vortrefliche Eigenschaften indessen, verschwinden, wann man die Vorzüge der Elisabeth, ihrer Schwester, welche ihr in der Regierung folgete, dagegen hält. Das wäre noch lange nicht genug, wenn man weiter nichts, als dieses von ihr sagen wollte, daß niemals ein Frauenzimmer mit mehrerer Ehre regieret habe; sondern, man muß noch hinzu setzen, daß es wenig grosse Monarchen gebe, deren Regierung der ihrigen gleich geschätzet werden könnte. Man hat selbige als das vortreflichste Stück in der Geschichte von Engelland, und als die Schule, in welcher sich die geschicktesten Minister, und die grössesten Staatsmänner gebildet haben, angesehen. Man muß sich von ihr keinen andern Begriff, als von einer Prinzeßinn machen, welche einzig und allein auf ihren Ruhm, und auf die Ruhe ihres Königreiches bedacht gewesen, und welche, um zu beyderley Absicht zu gelangen, Menschen und Religion Preis gegeben, und alles denen Grundsätzen der kühnesten Staatskunst aufgeopfert.

Elisabeth war eine Tochter Heinrichs des Achten, und Annen von Boulen.

Marie,

Marie, ihre Halbschwester von väterlichen Seiten, hatte sie im Verdacht gehabt, daß sie in der Zusammenverschwörung, welche verschiedene Grossen des Reiches gegen sie angestiftet hatten, mit verwickelt gewesen; und war willens, sie enthaupten zu lassen. Und, es wäre auch das Todes-Urtheil würklich an ihr vollzogen worden, wann sich nicht der König, und Gemahl der Marien, Philipp, darwider gesetzet hätte. Sie richtete sich in ihrem Gefängnisse, durch Lesen, und Erlernung derer Sprachen, und schönen Wissenschaften, auf. Sie war in dem Lateinischen, Deutschen, Englischen, Französischen, und Italiänischen, beynahe gleich stark. Da sie zu allen Wissenschaften aufgelegt war, fand sie an Erlernung derer allerschwerésten, ein Vergnügen. Ins besondere liebte sie die Ton- und Dichtkunst; und las die Verse des Ronsard, welche ihr in Engelland, als sie daselbst bey ihrer Rückkunft aus Schottland durchreisete, zu Gesichte gekommen waren, mit einem allemal neuen Vergnügen.

Als Philipp, nach dem Tode der Marien wieder nach Spanien zurückgekehret war, bestieg sie in dem fünf und zwanzigsten Jahre

 ihres

ihres Alters den Thron, und zeigete, daß sie sogleich die vollkommenste Einsicht von denen Dingen hatte, sobald ihr nur selbige vorkamen. Man erblickte an ihr einen reifen, und durch Widerwärtigkeit erhöheten Verstand; eine junge Prinzeßinn, welche sich selbst regieren wollte, welche den Rath eines jeden anhörete, und sich von niemanden führen ließ; welche die Mäßigung mit einer unverrückten Standhaftigkeit zu vereinigen wußte; welche gegen den trotzigen, und hitzigen Adel streng, und gegen den gemeinen Mann voll Huld war, sich in Ehrfurcht und Hochachtung setzete, und die Zuneigung des übrigen Theils des Volkes gewann. Die Gleichförmigkeit der Seele, und der Denkungsart, welche aus ihrem gesamten Betragen hervorleuchtete, beförderte diese unwandelbare und stete Glückseligkeit, welche sie bis an ihren Tod begleitete. Ohneracht ihre Gnadenbezeigungen sehr ansehnlich waren, so sahe sie dabey doch allemal mehr auf Verdienste, als daß sie ihrem blossen Triebe hätte folgen sollen; und die Austheilung ihrer Freygebigkeit war mit einer weisen Sparsamkeit vergesellschaftet, um sich nicht durch allzu freygebige Schenkungen zu erschöpfen, und sich

nach-

nachher genöthiget sehen zu dürfen, ihre Völker durch allzu grosse Beysteuer zur Aufrechterhaltung des Staates übermäßig zu beschweren. Sie ward durch den Glanz ihrer Glückseligkeit niemals verblendet. Genoß sie selbige in Frieden, so geschahe dieses mit keiner verwegenen Sicherheit, welche sich allen Vergnügungen übergiebt, sondern mit einer Art von Unruhe, welche einem Fürsten, der beständig gegen Veränderungen, denen die noch so vest stehende Throne unterworfen sind, auf seiner Hut zu seyn pflegt, würdig ist.

Nach ihrer Neigung hätte sie die Annehmlichkeiten der Ruhe, dem Geräusch der Waffen, und der Ehre derer Eroberungen vorgezogen, wofern sich dieses bey der Gemüthsart ihrer Unterthanen hätte thun lassen. Da sie aber unruhige und kriegerische Völker, welche die Musse auffätzig, und aufrührisch macht, zu regieren hatte, so ließ sie keine Gelegenheit vorbey, selbige ausser ihrem Königreiche in Beschäftigung zu setzen. Sie schickte Hülfs-Truppen nach Schottland, und die Niederlande. Sie gab dergleichen an Heinrich den Vierten, den sie wie ihren Bruder liebte, in verworrenen Zeitläuften, wo er ihren Beystand gar sehr

von

von nöthen hatte, ab. Unter ihrer Regierung wurden jene berühmte Reisen nach West-Indien, welche von so glücklichen Folgen waren, unternommen. Unter eben ihrer Regierung, thät Franz Dracke seine Reise um die Welt, und bahnete dreisten Seelen einen Weg, sich jener Schätze, welche die Spanier vor sich allein besitzen wollten, zu bemächtigen. Philipp, ihr König, und vormaliger Gemahl der Marien, wollte sich dieserhalb in Europa, dadurch, daß er in Engelland einfiel, rächen. Es reuete ihn aber sein Unternehmen, und er muste, durch Vermittelung Heinrichs des Vierten, die Elisabeth um Frieden bitten. Die Englische Nation, ohnerachtet sie von einem Frauenzimmer beherrschet wurde, verlohr nicht das geringste von dem Ruhme, den sie sich unter denen vorigen Königen erworben hatte.

Damit die Schwäche ihres Geschlechtes nicht eine Verachtung ihrer Person hervorbringen mögte, wollte sie sich in Furcht, und Hochachtung bey ihren Unterthanen, jedoch ohne ihnen übel zu begegnen, setzen. Sie hielt zu Westmünster eine Versammlung, und erneuerte bey dieser Gelegenheit die alten Gesetze, welche ihren

ihren persönlichen Zustand, und die Ruhe des Reiches, in Sicherheit setzen, und bevestigen. Es ward darinn verordnet, daß ein jeder, wer der Königinn, entweder in Worten, oder Thaten, zu nahe treten; welcher selbige bekriegen, oder andere, ihr den Krieg anzukündigen, vermögen; welcher sich verlauten lassen würde, daß ihr das Reich nicht, als eine rechtmäßige Erbfolge zuständig sey, und daß jemand einen weit gegründetern Anspruch daran habe; welcher sich das Königliche Ansehen anmaßen, oder selbiges einem andern beylegen würde; welcher sie beschuldigen würde, daß sie ketzerisch, oder eine Feindinn des Glaubens sey; und welcher behaupten würde, daß die Reichs-Gesetze, und Verordnungen hierinn nicht das geringste entscheiden könnten; in die von Ihrer Majestät bestimmte Strafen verfallen sollte. Man setzete ferner vest, daß, wann jemand bey Lebzeiten der Königinn behauptete, daß ein anderer Kron-Erbe, oder ein anderer Reichs-Nachfolger sey, oder seyn sollte, als die Kinder, welche von ihr gebohren werden würden, zur harten Gefängniß-Strafe verurtheilet werden, und aller seiner Güter, zum Nutzen des Staates, verlustig gehen sollte.

Ihre

Ihre ganze Regierungskunst beruhete auf vier Hauptsätzen, auf welche sie beständig ihr Augenmerk richtete. Erstlich: die Gelder, welche das Parlament hergab, nicht durch überflüssigen Aufwand, und übermäßig ausgetheilte Geschenke zu verschwenden; wie denn auch selbiges sowol in Vorschiessung der Geld-Summen sich jederzeit bereit und willig finden ließ, als auch das Volk die Abgaben, so man von ihm forderte, unverweigerlich bezahlete. Ferner: die Ehrenstellen und Bedienungen niemanden, ausser verdienstvollen, und mit Vorzügen begabten Personen, welche von jedermann dafür angesehen würden, zu übertragen. Hiernächst: einem jeden, ohne Ansehen der Person Recht und Gerechtigkeit wiederfahren zu lassen; und endlich, die in Frankreich, Schottland, Spanien, und denen Niederlanden entstandenen Unruhen geschickt zu unterhalten; damit, wann solchergestalt diese Mächte in einer beständigen Beschäftigung mit sich selbst, oder gegen einander erhalten würden, selbige nicht die Ruhe ihres Reiches stöhren mögten, und sie selbst, bey vorfallender Gelegenheit, sich deren Schwäche, so etwa ihrer Uneinigkeit wegen verursachet worden, sich zu Nutze machen könnte.

Engel-

Engelland demnach befand sich indeß, daß das Feuer derer bürgerlichen, oder auswärtigen Kriege, alle Theile von Europa verwüstete, in Ruhe und blühenden Wohlstande. Die in selbigen regierende Fürsten, bewarben sich unter einander in die Wette, um die Freundschaft der Elisabeth, und sie trugen ihr insgesammt Bündnisse an.

Sobald der König in Spanien, Philipp, die Nachricht von dem Tode der Königinn Marien, seiner Gemahlinn, und der Krönung der Elisabeth erfahren hatte, schmeichelte er sich, wieder in den Besitz Engellandes zu kommen; sintemahl er der neuen Königinn die ehliche Verbindung mit ihr antragen ließ, und die Auswürkung der Erlaubniß beym Pabste, in Ansehung dieser Heyrath, als welche er eigentlich, da er die Schwester zur Gemahlinn gehabt, nicht mehr vornehmen durfte, auf sich nahm. Elisabeth suchte, aus wichtigen Gründen, diesen Fürsten zum Freunde zu behalten. Sie hatte ihm das Leben zu verdanken. Sie wußte, daß Frankreich sehr stark Ansuchung bey dem Pabste that, sie für unehelich zu erklären: indem Anne von Boulen, ihre Mutter, nichts weiter als eine Liebste vom Heinrich gewesen.

wesen. Ihr war nicht unbekannt, daß die Franzosen die Krone von Engelland gar zu gern auf das Haupt der Marien, Königinn von Schottland, welche an den Dauphin vermählt war, spielen wollten. Sie hatte keinen andern Beystand gegen diese Mächte, als den Philipp, welcher ihr allein, ihr Königreich behaupten, helfen konnte, welches mit Schulden beladen, und durch Einbüssung verschiedener wichtigen Plätze, ungemein geschwächt war. In Betrachtung aller dieser Umstände, konnte sie dem König von Spanien seine Bitte nicht füglich abschlagen. Elisabeth aber besorgete, sie möchte, wann sie jemanden zum Gemahl nähme, an ihm einen Gebieter, oder ihres gleichen, bekommen. Sie nahm den Antrag ihres Gesandten, mit aller Höflichkeit an; bath sich Bedenkzeit aus; und brachte den Fürst, ohne ihm im allergeringsten hart begegnet zu haben, nach und nach dadurch, daß sie sich für die Lehre derer Protestanten erklärete, von seinem Vorhaben ab.

Es war diese junge Prinzeßinn nichts weniger, als gegen die natürliche Leidenschaften der Menschheit, unempfindlich. Ihr Herz entdeckte mehr als einmal, was die Verschlagenheit,

[illegible] die Züchtigkeit, und die Weltgeschäfte zu verbergen suchten. Elisabeth war sehr groß, und die Natur hatte ihr die Gesichtsbildung, und das annehmliche Wesen ihrer Mutter gegeben, deren seltene Schönheit ihr ganzes Glück zuwege gebracht hatte. Ihre nie stillstehende Augen, gaben wenigstens ein eben so feuriges Temperament, als lebhaften, und scharfsichtigen Geist zu erkennen. Die Gaben, welche eine junge Person von der Natur erhalten hat, sind das Erste, was sie kennen lernt; und dasjenige, was sie gar zu gut in Ansehen zu setzen weiß; was sie mit einer gar grossen Wohlgefälligkeit vor andern sehen läßt, und allemal verehrt zu sehen wünscht. So groß auch die Stärke der Seelen bey der Elisabeth war, so war sie doch von dieser Schwachheit nicht gänzlich befreyt. Sie wußte es, daß sie schön war; und wer ihr schmeicheln wollte, mußte seine Rührung davon an den legen. Die General-Staaten hatten eine starke Gesandtschaft von denen Vornehmsten der Republik nach Londen abgesendet. Ein junger Holländer, unter dem Gefolge der Gesandten, stand, bey ihrer ersten Audienz, der Königinn gerade über, und sagte zu einem Englischen Herrn, daß er

niemals ein Frauenzimmer gesehen habe, welches das Herz einer artigen Mannsperson in Flammen zu setzen, würdiger gewesen wäre. Es ward eine gute Weile über diesen Umstand gesprochen. Die Königinn, welche ihre Augen mehr auf diese zweene junge Herren, (indem sie merkte, daß selbige von ihr sprächen,) als auf die Abgesandten gerichtet hatte, ließ nach der Audienz den Engländer vor sich kommen, und befahl ihm bey ihrer Ungnade, ihr zu gestehen, was der Holländer zu ihm gesprochen hätte. Vergebens nahm er die Ausflucht, und antwortete, es wären nur blosse Kleinigkeiten, und ganz gleichgültige Dinge, die ihm bereits wieder entfallen wären, gewesen. Die Königinn setzte unter Bedrohungen in ihn; und er sahe sich genöthigt, ihr die Liebe, die der Holländer, gegen sie zu empfinden, bezeuget habe, zu bekennen. Elisabeth ließ sich ihre Gedanken dabey im mindesten nicht merken. Weit gefehlt aber, daß sie dieses hätte ungnädig nehmen sollen, schickte sie vielmehr, nachdem die Abgesandten ihre Abschieds-Audienz bey ihr gehabt hatten, einem jeden eine goldene Kette, von acht hundert Thalern am Werth, und dem jungen Holländer Eine, welche gedoppelt soviel werth war.

Der

zu. Der Bewegungsgrund einer so sehr in die Augen fallenden, als besonders liebreichen vorzüglichen Begegnung, blieb nicht verborgen. Das Parlement nahm daher Gelegenheit, der Königinn die Vorstellung zu thun, daß es zum Besten des Staates sehr gut wäre, wann sie sich einen Prinzen nähme, von dem sie rechtmäßige Thronfolger bekommen könnte. Sie lehnete den Antrag mit vieler Geschicklichkeit ab, und gab auf eine besonders höfliche Weise zur Antwort, daß sie an ihrem Krönungstage sich mit dem Volke vermählet habe. Mit dieser Entschuldigung aber blieben die Engländer nicht lange zufrieden; sondern fünf Jahre darauf überreichten sie ihr eine neue Bittschrift, worinn sie selbige ersuchten, sich entweder zu vermählen, oder ihren Nachfolger zu ernennen, welcher dem Vorgeben nach, kein anderer, als die Königinn von Schottland, Marie Stuart, welche vor kurzem einen Sohn gehabt hatte, seyn konnte. Widrigenfalls sie sich dazu nicht bequemen würde, sollte das Parlement, wider ihren Willen, vor einen Nachfolger sorgen. Elisabeth zerstreuete diesen Sturm und Drohungen, durch eine dermaßen weitläuftige, vermischte, und zweydeutige Antwort,

 daß

daß die Abgeordneten gar nicht klug daraus werden konnten; wobey sie aber jedesmal nicht die geringste Ursach, sich darüber zu beschweren, hatten; sondern vielmehr glaubten, daß der Wunsch der Nation in kurzem befriediget werden würde.

Mitten in dieser Unentschlossenheit, schmeichelte sich das Haus Oesterreich der Sache ein Ende zu machen, indem es ihr den jungen Erzherzog Carl in Vorschlag brachte. Elisabeth, welche es mit der Familie, und denen Freunden dieses Prinzen nicht verderben wollte, schien anfänglich an dieser Verbindung das grösseste Wohlgefallen zu bezeugen. Es waren hierüber Gesandten von beyden Theilen abgefertiget worden, welche sowol hier als dort mit grossen Ehrenbezeigungen empfangen wurden; und es gereichten diese Unterhandlungen der Königinn zu einem desto grössern Vergnügen, indem sie dabey vor denen Verfolgungen, und Zusetzungen ihres Parlamentes verschont blieb. Indessen merkte man, daß ihr ganzes Bezeugen, und diese Schwierigkeiten, nichts weiter als eine blosse List gewesen, um diejenige, welche auf die Vermählung drangen, zu hintergehen. Ehe man ihr selbiges vorhielt, erklärte sie sich,

daß,

daß, weil sie ihren Sinn einmal auf die Religions-Veränderung gesetzet hätte, und der Erzherzog von der alten Religion nicht abgehen würde, sie unmöglich mit der Einigkeit, welche unter Eheleuten herrschen muß, mit einander würden leben können, sondern, daß selbige unabläßig durch die Art, wie der eine sowol als andere Theil seine Gottesdienstliche Uebungen anstellete, unterbrochen werden würde. Auf solche Art wickelte sie sich aus denen anscheinenden Verbündlichkeiten, worein sie sich eingelassen hatte, wieder heraus, ohne dabey die Hochachtung und Freundschaft, welche zwischen ihr, und dem Kaiser obwaltete, und wovon sie, nach wie vor, sich einander gegenseitige Beweise gaben, zu brechen. Dieser Vorwand der Religion war allemal das Mittel, dessen sie sich ingeheim bedienete, um die Catholische Fürsten, welche sie zur Gemahlinn zu bekommen suchten, auf eine geschickte Art, aufzuhalten. Was die Protestantische Fürsten, welche eben dergleichen zur Absicht hatten, anlangete, so ließ sie selbigen, da sie nicht so mächtig, und in ihren Augen weniger fürchterlich waren, sogleich zu verstehen geben, daß sie sich nur keine Hofnung machen mögten. Es meldeten sich dergleichen bestän-

dig in grosser Menge. Die vornehmsten darunter waren, der König von Schweden; der Herzog von Holstein; der Graf von Haran, nächster Kron-Erbe von Schottland; der Graf von Arundel, und der Ritter Pickering. Niemand aber schien sich eine stärkere Hofnung machen zu können, als Robert Dudley, Sohn des letzten Herzoges von Northumberland. Selbiger war der wahre Günstling (Favorit); der Canal aller Gnadenbezeigungen; der eigentliche Herr (Mylord) am Hofe; und man wußte zuverläßig, daß die Königinn etwas mehr als Hochachtung, und Freundschaft, gegen ihn hegete. Indessen dachte sie doch niemals daran, ihm den Königlichen Titul zu schenken.

Der letzte, der um ihre Person Anwerbung that, war der Herzog von Anjou, Bruder Carls des Neunten, Königes von Frankreich. Catherine von Medicis, dessen Mutter, welche einen unmäßigen Ehrgeitz besaß, ließ ihn der Elisabeth zum Gemahl antragen; theils, damit sie ihren Kindern Königreiche verschaffen; theils auch die Heyrath der Elisabeth mit dem Prinzen von Navarra, als von der damals die Rede gieng, hintertreiben;

theils

[...]ihr endlich, denen Protestanten in Frankreich, die Gelegenheit, Hülfe in Engelland zu suchen, benehmen mögte. Sie schickte in dieser Absicht vier vornehme Herren, als ausserordentliche Abgesandten, an sie ab. Die Königinn hatte ebenfalls wichtige Ursachen, diesen Antrag anzunehmen, oder ihn doch wenigstens nicht gerade zu auszuschlagen. Es war nöthig, daß dem Aufstande derer unterdrückten Catholicken vorgebeuget, und die fürchterliche Kriegsrüstung des Königes von Spanien, so auf Engelland zunächst gerichtet war, aufgehalten wurde. Elisabeth, welche sowol diesem, als jenem, Einhalt thun wollte, zog die Unterhandlungen in die Länge, und ward endlich über die Artikel, deren sie, um Zeit zu gewinnen, eine gar grosse Menge hatte zu Papiere bringen lassen, einig. Sie gab dem Herzoge von Anjou, zur Versicherung ihrer Treue, Ringe; und nahm auch dergleichen wiederum von ihm an. Ja, sie schien sogar diese eheliche Verbindung sehnlichst zu wünschen, weil sie in einem Alter wäre, wo es die höchste Zeit sey, auf ihre Nachkommenschaft bedacht zu seyn; welcher Umstand ihr verschiedenen Anlaß zur Besorgnis wegen der Zukunft gab, wie sie denn zum öftern zu sagen

 pflegte,

pflegte, daß niemals Völker, welche die untergehende Sonne angebetet, gewesen wären.

Allein, alles ihr Betragen und Reden, war weiter nichts, als List, und Blendwerk. Als ihr Heinrich der Dritte, zuletzt die Unterzeichnung derer Artikel anmuthete, ließ sie ihn durch seinen Abgesandten zur Antwort wissen, daß sie aus keinem andern Grunde an ihre Heyrath gedacht hätte, als blos um ihre Völker, welche ihr inständiglich anlägen, die Thronfolge in Richtigkeit und Gewißheit zu bringen, zu befriedigen; daß sie unter allen denenjenigen, welche um sie angehalten hätten, den Herzog von Anjou, seiner persönlichen Eigenschaften und ansehnlichen Standes wegen, vorzuziehen, keinen Anstand genommen hätte; daß sie sich in einer Sache, der nachher nicht wieder abzuhelfen wäre, unmöglich übereilen könnte; daß sie von dem einstimmigen Beyfalle ihrer Unterthanen noch nicht vest genug überzeugt sey; daß die Hitze also, mit welcher man ihr in diesem Stück zusetzete, gar nicht vernünftig sey; daß der Herzog von Anjou, da er sich eben mit Philipp dem Zweyten, um besonderer Angelegenheiten willen, in einen Krieg einlassen

wollte

wollte, die Engelländer mit darein verwickelt würde, welche doch im Gegentheil nichts, als die Fortdauer des Friedens, darinn sie lebeten, suchten; daß sie also Ursach zu befürchten hätte, daß sie etwa alsdann eben soviel Widerwillen gegen sie äussern mögten, als sie anfänglich Lust an ihrer Heyrath bezeuget hätten; daß es bey so bewandten Umständen, schicklicher sey, die Vollziehung derselben so lange aufzuschieben, bis der Prinz seinen Zwist mit Spanien beendiget hätte, und bis das Off- und Defensiv-Bündnis, zwischen Frankreich und Engelland, völlig zu Stande gekommen, und unterzeichnet wäre. Endlich sagte sie auch noch, daß ihr die Aerzte, und Frauenspersonen, versichert hätten, wie sie sich nicht ohne der augenscheinlichsten Lebensgefahr dem Kinderzeugen würde aussetzen können. Hieraus konnte der König von Frankreich gar deutlich abnehmen, daß an diese eheliche Verbindung gar nicht mehr zu denken sey; und der Herzog von Anjou, welcher bereits in Engelland war, nahm wiederum seinen Abzug.

Zu gleicher Zeit, da Elisabeth alle fremde Prinzen, welche sie zur Gemahlinn zu erhalten

pflegte, daß niemals Völker, welche die untergehende Sonne angebetet, gewesen wären.

Allein, alles ihr Betragen und Reden, war weiter nichts, als List, und Blendwerk. Als ihr Heinrich der Dritte, zuletzt die Unterzeichnung derer Artikel anmuthete, ließ sie ihn durch seinen Abgesandten zur Antwort wissen, daß sie aus keinem andern Grunde an ihre Heyrath gedacht hätte, als blos um ihre Völker, welche ihr inständiglich anlägen, die Thronfolge in Richtigkeit und Gewißheit zu bringen, zu befriedigen; daß sie unter allen denenjenigen, welche um sie angehalten hätten, den Herzog von Anjou, seiner persönlichen Eigenschaften, und ansehnlichen Standes wegen, vorzuziehen, keinen Anstand genommen hätte; daß sie sich in einer Sache, der nachher nicht wieder abzuhelfen wäre, unmöglich übereilen könnte; daß sie von dem einstimmigen Beyfalle ihrer Unterthanen noch nicht vest genug überzeugt sey; daß die Hitze also, mit welcher man ihr in diesem Stück zusetzete, gar nicht vernünftig sey; daß der Herzog von Anjou, da er sich eben mit Philipp dem Zweyten, um besonderer Angelegenheiten willen, in einen Krieg einlassen

wollte,

wollte, die Engelländer ic:t darein verwickeln würde, welche doch im Gegentheil nichts, als die Fortdauer des Friedens, darinn sie lebeten, suchten; daß sie also Ursach zu befürchten hätte, daß sie etwa alsdann eben soviel Widerwillen gegen sie äussern mögten, als sie anfänglich Lust an ihrer Heyrath bezeuget hätten; daß es bey so bewandten Umständen, schicklicher sey, die Vollziehung derselben so lange aufzuschieben, bis der Prinz seinen Zwist mit Spanien beendiget hätte, und bis das Off- und Defensiv-Bündnis, zwischen Frankreich und Engelland, völlig zu Stande gekommen, und unterzeichnet wäre. Endlich sagte sie auch noch, daß ihr die Aerzte, und Frauenspersonen, versichert hätten, wie sie sich nicht ohne der augenscheinlichsten Lebensgefahr dem Kinderzeugen würde aussetzen können. Hieraus konnte der König von Frankreich gar deutlich abnehmen, daß an diese eheliche Verbindung gar nicht mehr zu denken sey; und der Herzog von Anjou, welcher bereits in Engelland war, nahm wiederum seinen Abzug.

Zu gleicher Zeit, da Elisabeth alle fremde Prinzen, welche sie zur Gemahlinn zu erhalten

suchten, innerlich aufzog, hintergieng sie selbige auch, mit eben der Geschicklichkeit, in Ansehung derer Verträge, und Bündnisse. Da sie beständig und einzig auf die Ruhe und das Wohl ihres Königreiches bedacht war, ließ sie sich in keine andere Verträge ein, oder hielt selbige, ausser solche, welche zu ihrem Vortheil gereichten; und es fehlete ihr niemals an Mitteln, oder Vorwande, sich von denen übrigen . . s zu machen. In der erstern Zeit ihrer Regierung, schien sie gegen Philipp den Zweyten besonders viel Erkenntlichkeit zu hegen. Sie nannte selbigen ihren Erretter; sie hatte sein Bildniß neben ihrem Bette hängen; und gab diese ihre Gesinnungen gegen ihn an jedermann zu erkennen. Als sie sich aber auf dem Throne vollkommen vest erblickte, und nicht mehr Ursach, sich vor ihm zu fürchten, zu haben glaubete; erklärete sie sich, bey Gelegenheit einer beträgtlichen Summe, welche sie Italiänischen Kaufleuten weggenommen hatte, öffentlich wider ihn.

Um sich nun gegen seine Rachgier in Sicherheit zu setzen, und jemanden zu haben, an dem sie sich halten könnte, trat sie mit Frankreich, und Schottland, vermittelst des Edimburgher

Ver-

...wegen, in ein Bündniß. Bald nachher machte sie sich wegen der Vermählung der Marie Stuart mit dem Dauphin, Sorge. Sie bildete sich ein, daß die Franzosen, durch Schottland in England einbrechen wollten: sie brach daher den Frieden mit diesen beyden Mächten wieder, und ergriff gegen selbige die Waffen. Sie ließ Marien in Verhaft nehmen, und auf den Towr zu Londen setzen, und suchte lange Zeit unter der Hand die Unterhandlungen, welche, um sie in Freyheit zu setzen, vorgenommen wurden, und die sie sich getreulich gefallen zu lassen schien, zu verzögern.

Verschiedene Umstände vereinigten Carl den Neunten mit der Elisabeth, und es ward zwischen beyden Höfen ein Off- und Defensiv-Bündniß errichtet. Ohnerachtet die Königinn über die Schlacht bey St. Bartholemi entrüstet, und aufgebracht war, so ließ sie sich doch gegen den König nicht das geringste merken, sondern behielt allen äusserlichen Schein eines guten Vernehmens bey; und ließ sich sogar gefallen, bey einer Französischen Prinzessinn, die Pätenstelle zu vertreten. Unterdessen schickte sie eine Flotte, unter Commando des

Gra-

Grafen von Montgommery, denen in Rochelle belagerten Hugenotten zu Hülfe. Als der Französische Abgesandte seine Klage darüber bey ihr anbrachte, wußte sie selbige auf eine geschickte Art zu vernichten. Sie gab nemlich zur Antwort, daß, wann jemand aus ihren Häfen ausgelaufen wäre, dieses ganz unbekandte Personen, und Landstreicher, seyn müßten, welche man nur, wofern man ihrer habhaft werden könnte, ungescheut davor abstrafen dürfte; es müßte denn seyn, daß es Kaufleute wären, als deren Freyheit im Handel und Wandel ungestöhrt bleiben müßte. Deutlicher zu erklären, getrauete sie sich nicht; indem die wenige Verbindung, die sie mit Frankreich hatte, ihre Feinde in Ehrfurcht zu erhalten, diente.

Man wird sich darüber, daß man Elisabeth die Mannspersonen dermassen hinter das Licht führen siehet, so sehr nicht mehr verwundern, wann man erwäget, wie sie bereits bey Antritt ihrer Regierung, mit der Religion ein Gespött getrieben. Die in Engelland, unter Eduard, und seinem Sohne Heinrich, aufgekommene Lehre derer Protestanten, verbreitete sich damals, als sie zur Regierung kam, ungemein

[illegible] und ohnerachtet sie in der [illegible] Lehre unterrichtet worden war, so war sie doch von deren [illegible]ßheit gar nicht überzeuget. Sie gestand dem Herrn von Lansac, daß sie die Oberherrschaft des Pabstes anerkenne; und dem Spanischen Gesandten, daß sie deren Würklichkeit vest und gewiß glaube. Allein, ihr Eyfer vor die Religion, richtete sich, dem Geständnis selbst protestantischer Schriftsteller zufolge, allemal nach ihren besondern Absichten. Einer unter selbigen (*), welcher in Absehung [illegible] Freyheit, oder Gleichgültigkeit dem Ge[illegible], ihr ähnlich dachte, läßt sich folgender [illegible] heraus: „[illegible] würde,
„[illegible] gleich gewesen
„[illegible] Elisabeth die Protestantische Religion
„der Römischen vorgezogen haben; denn man
„hatte sie in der ersten erzogen. Allein, zur
„Vermeidung der Gefahr, die sie bey einer
„Religions-Veränderung vor sich sahe, hätte
„sie sich zur Catholischen, wofern sie ihren Nu-
„tzen dabey gefunden hätte, bekennet. War
„der Pabst etwa ein wenig zu streng, so erklä-
„rete sie sich vor die Protestantische Religion.

Sie

(*) Bayle, unter dem Artikel Elizabeth, in der Anmerkung F.

Schriftstellers (*), der nicht in dem geringsten Verdachte stehet, daß er die Lobeserhebungen in Ansehung ihrer übertrieben habe, anführen: „Elisabeth, schreibt er, ist eine Prinzeßin, „deren Name uns sogleich eine Vorstellung in „unsern Verstand bringt, welche in denen von „ihr gemachten Schilderungen gar nicht voll- „ständig erreicht wird. Nie hat jemals ein „gekröntes Haupt die Regierungskunst besser „verstanden, und weniger Fehler in einer lan- „gen Regierung begangen. Die Freunde „Carls des Fünften konnten die seinigen zäh- „len; die Feinde der Elisabeth konnten der- „gleichen an ihr gar nicht einmal finden, und „diejenige, welche ihr Betragen gar zu gern „mit gehäßigen Farben vorstellen wollten, ha- „ben sie bewundert. Sie hatte keine andere „Absicht, als, zu herrschen, zu regieren, die Ober- „herrschaft zu führen, ihre Völker in Unterthä- „nigkeit, und ihre Nachbaren in Hochachtung „zu erhalten. Sie war so wenig, ihre Unter- „thanen zu entkräften, als über fremde Erobe- „rungen davon zu tragen, bedacht; das aber

„konnte

(*) Der Jesuit, P. d'Orleans, im II Th. seiner Histoire des Révolutions d'Angleterre, a. d. 459 Blatt.

... konnte sie durchaus nicht leiden, daß jemand sich an ihrer Obermacht, welche sie sowol durch die Staatskunst, als auch durch die Stärke zu behaupten wuste, vergriffen hätte. Denn, niemand zu ihrer Zeit besaß mehr Verstand, mehr Geschicklichkeit, und mehr Scharfsichtigkeit, als sie. Sie war zwar nicht kriegerisch, wuste aber dermassen gut Kriegeshelden zu ziehen, daß Engelland seit langer Zeit weder mehrere, noch auch erfahrnere Leute gesehen hatte."

Berühmte Regentinnen in Frankreich.

Das Gesetz, welches dem Frauenzimmer in Frankreich, selbst das Ruder der Regierung zu führen, nicht gestattet, hat die Gaben verschiedener berühmter Prinzeßinnen, welche die Ehre des Thrones, seit länger als dreyzehn hundert Jahren, da unsere Monarchie stehet, getheilet haben, vergraben. Die Geschichte, welche, nach diesem Grundgesetz, die Beweisthümer der Weisheit, und glücklichen Anlagen zur Regiments-Führung, welche man bey verschiedenen bemerket hat, zu sammlen, und aufzubewahren unterlassen hat, thut dessen nur blos obenhin Erwähnung. Indessen meldet sie doch soviel

davon,

davon, daß sich zur Genüge daraus ersehen läßt, daß einige gewesen, welche, in Ansehung ihrer Verdienste, wenigstens Fürsten, welche eine uneingeschränkte Gewalt ausgeübet, gleich gekommen.

Catharine von Medicis.

Ohne mich bey weitläuftiger und mühsamer Hervorsuchung dergleichen besonderer, in denen verschiedenen Zeitaltern unserer Geschichte hin und her zerstreueter, Fälle aufzuhalten, nehme ich die berühmte Catharine von Medicis vor mir, welche sich mit der Verwaltung des Königreiches, einen grossen Theil des sechszehnten Jahrhunderts hindurch, abgegeben hat. Sie hat diese Zeit über, die Ehre, und die Gerechtsame der Regierung, dreymal in Händen gehabt; erstlich in der Zeit, da ihr Gemahl, Heinrich der Zweyte, nach Lothringen verreiset war; nachher, während der Minderjährigkeit Carls des Neunten; und zulezt, von dem Tode dieses Herrn an, bis zur Wiederkunft Heinrichs des Dritten, welcher König von Pohlen war. Ohnerachtet sie in diesen Zwischenzeiten nicht den Titel einer Regentinn geführet, so wußte sie sich doch allemal in dem Ansehen derselben zu erhalten. Es

Es gehörete gewiß soviel Verstand, Gemüths-Kunst, und gesetztes Wesen dazu, als sie besessen, um sich mitten unter denen Unruhen, und Ungewittern, von denen das Reich erschüttert wurde, aufrecht zu erhalten. Von der Zeit ihrer ersten Regierung an, im Jahre 1552, waren ohngefähr dreyßig Jahre verflossen, da die Irrthümer der vorgegebenen Religions-Verbesserung, die Ruhe der Kirche zu stöhren angefangen hatten. Das in einem Jahrhunderte, worinn die Unwissenheit herrschete, auf eine geschickte Art beygebrachte Gift, hatte zum Unglück einen Theil des Volkes, und Hofes, angestecket. Diejenige, welche sich hatten verführen lassen, giengen in ihrem Eyfer eben so weit, als diejenige, welche die Reinigkeit der alten Lehre vertheidigten. Die grössesten Häuser des Reiches, waren hierüber einander feind geworden; und die vom Königlichen Geblüte waren in Bereitschaft, die Waffen wider sich selbst zu ergreiffen. Mit einem jeden Tage kamen Schmähschriften zum Vorschein, wurden Versammlungen angestellet, und Bewegungen der Empörung vorgenommen.

Das Volk, welches durch die Unkosten eines langen, und grausamen Krieges erschöpft

[illegible] sehnete sich nach dem Frieden, und bekümmerte sich sehr wenig darüber, welcher Theil die Oberhand behalten würde, wann ihm nur eine Erleichterung dabey angediehe. Indessen war es doch denen Guisen, welches die Gunst des Volkes besonders zu gewinnen, geschickte, freygebige, prächtige, und der Religion, darinn sie gebohren, und erzogen gewesen, unverrückt anhangende Prinzen waren, vorzüglich zugethan. Auf einer andern Seite richteten die Edlen ein eigenes Schrecken an. Da sie durch die letztern Kriegesdienste rein ausgezehret waren, wollten sie ansehnliche Geld-Summen, die sie zu fordern hatten, ausgezahlt haben. Zum Unglück aber, war die Königliche Rentkammer leer, und mit ohngefähr vierzig Millionen Schulden, von denen die Zinsen fortliefen, beladen. Ein Theil der Königlichen Kammer-Güter war veräussert, und die Gefälle waren bereits auf viele Jahre voraus gehoben. Die Herren kamen alle auf einmal, und verlangten die Belohnungen ihrer Dienste, und wandten sich an eine oder die andere Parthey der gegenseitigen Prinzen, um Bedienungen oder Gnaden-Geschenke zu erhalten; und es stunden [illegible], da sie sich endlich öffentlich wider einan-

Länder erklärten, an denenjenigen, die selbige zu Beschützern zu bekommen hoffeten, ihre Anhänger.

Wären aber auch gleich damals keine Partheyen bereits vorhanden gewesen, so wäre doch die einzige Catharine von Medicis, dergleichen in dem Staate zu verursachen, vermögend gewesen. Sie legte sich, sowol um ihres Nutzens willen, als auch aus natürlichem Triebe, recht darauf, den Saamen der Uneinigkeit unter denen Grossen auszustreuen; indem sie bald auf Seiten derer Catholicken, bald wieder derer neuen Religions-Verbesserer war, nach dem alten Grundsatz, und der Devise ihres Hauses, Funken der Uneinigkeit unter seinen vornehmsten Unterthanen einzuführen, oder zu unterhalten, um solchergestalt allen Anschlägen und Entwürfen der Empörung vorzubeugen, und mit mehrerer Sicherheit zu regieren: Divide, et regnes. Vermöge ihrer Staatskunst, brachte sie alle nur erdenkliche List, und Kunstgriffe, zur Ausführung. Sie stellete sich, als wann sie denenjenigen, die sich ihr näherten, ihr Herz offenbarete; sie richtete ihre Stimme, ihre Augen, ihr ganzes Wesen und Stellung, nach deren Leidenschaften dieser und jener ein, um sie

zu reizen, oder zurück zu halten. Bisweilen sahe sie gravitätisch und ernsthaft aus, und ein andermal war sie wieder freundlich, gesprächig und fast bittend. Heut war sie vergnügt morgen traurig, und niedergeschlagen. Zu einer Zeit hätte man geglaubt, daß sie schwach wäre; und einen Augenblick darauf nahm sie ein drohendes Gesicht, und fürchterlichen Ton an. Sie ließ es weder an Bitten, noch Thränen, und Liebkosungen, ermangeln, wenn dergleichen zur Erreichung ihrer Absichten nöthig war. Ihr Pracht war übermäßig; und es hat niemand leicht einen ansehnlichern Staat geführet. Sie hatte von ihrem Schwieger-Vater, Franz dem Ersten, gelernet, keine Kosten zu schonen, um die Künste und Wissenschaften in Aufnehmen zu bringen; und hiernach verfuhr sie, aus Ueberzeugung, daß dieses das einzige Mittel sey, das Andenken der Fürsten berühmt zu machen. Es gab ihr auch Heinrich der Dritte, in seiner Rede an die letztern Stände zu Blois, das Lob, daß sie Frankreich so vielmals mitten in denen Gefährlichkeiten, welche ihm gedrohet, erhalten habe, so daß man sie nicht allein eine Mutter derer Könige, sondern auch eine Mutter

[illegible] Staates, und Königreiches, wenn [illegible]

Bey dem Entschluß, den sie gefasset hatte, die Besorgung derer Regiments-Geschäfte Zeitlebens beyzubehalten, wurden ihre Söhne in Wollust, Ueppigkeit, und Unwissenheit erzogen, und nachdem Carl der Neunte auf den Thron gekommen war, vermogte sie die Grossen dahin, daß sie sie zur Regentinn ernannten. Da nun der Prinz von Conde, und der Reichs-Feldherr von Montmorency, nach der Verwaltung des Reiches trachteten, ließ sie den König, sobald er das vierzehnte Jahr erreichet hatte, für mündig erklären, und nach der Zeit führete sie im Namen dieses Prinzen das Regiment, welcher kaum einen Schatten von Gewalt hatte. Man weiß, welchergestalt sie ihre Macht, zur Niedermachung derer Protestanten, in der Schlacht bey St. Barthelemi, gemißbrauchet, und den König beredet habe, sich für den Urheber dieser unglücklichen Handlung anzugeben.

Ihre Absichten waren weiter, als auf Frankreich gerichtet. Sie hatte von einigen Kaufleuten aus Marseille erfahren, daß die Kriegsvölker des Selim gegenwärtig im Orient gegen

die Italiäner und Spanier beschäfftigt würden, und daß die Franzosen solchergestalt die beste Gelegenheit hätten, das Königreich der er Algier zu erobern, welche sich weit lieber unter ihren Scepter, als unter die Bothmäßigkeit deren Spanier, womit sie bedrohet wurden, begeben würden. Wofern dieses Vorhaben gelingen sollte, wollte sie in Ruhem, nach ihrer Meynung, nicht allein Sardinien mit dazu nehmen, welches der König von Spanien, Philipp, vormals als eine Schadloshaltung für Navarra, welches er widerrechtlich in Besitz genommen, angeboten hatte; sondern auch nachher die Insel Corsika, worauf Frankreich Ansprüche hatte. Diese beyde Inseln, welche die grössesten auf dem Mittelländischen Meere sind, und eine sehr vortheilhafte Lage, um desto leichter nach Afrika kommen zu können, haben, wann sie auf solche Art mit dem Staat von Algier vereiniget würden, sollten eine vor die benachbarte Krone fürchterliche Macht darstellen. Zu diesem Behuf nun, trug sie dem Franz von Noailles, Bischoffe von Acqs, auf, diese Sache bey der Pforte, mit dem Groß-Vezier richtig zu machen. Selim schien gegen diesen Vorschlag gar nicht abgeneigt zu seyn, und er

 hätte

[illegible], nach der Kenntnis, die er von den Absichten der Catharinen hatte, den Sultan dazu vermögt, wofern sich nicht der Mufti, dessen Gutachten bey wichtigen Unternehmungen unentbehrlich ist, dawider gesperret hätte, unter dem Vorwande, daß die Dinge, welche durch den Gottesdienst ihrer Väter geheiligt worden, in keine andere Hände, als in die Hände derer Mußelmänner kommen müssten. Weil man indeß gern die Gunst der Königinn gewinnen, und sie zu Frankreich behalten wollte, so versprach man, in kurzem eine Flotte von zwey hundert Galeeren, nach die Küsten von Provence zu schicken, mit welcher die Franzosen sämmtliche, an denen Küsten von Spanien, und Italien belegene, Städte, ohne daß der Hof von Constantinopel den geringsten Anspruch daran machen könnte, unter ihre Bothmäßigkeit bringen könnten.

Dieser vor Frankreich so vortheilhafte Traktat, ward aus keiner andern Ursache, als eines gewissen andern dazu kommenden Anschlages wegen, welcher noch weit herrlichere, und angenehmere hoffnungsvolle Aussichten eröffnete, verachtet. Catharine, welche eben

so leichtgläubig, als ehrgeizig war, hatte von Wahrsagern, die sie befragt hatte, gehört, daß sie noch vor ihrem Tode alle ihre Kinder auf dem Throne sehen würde. Ohngeachtet sie diese Weissagung auf eine sich ausnehmend schmeichelnde Art auslegete, so stand sie doch in Furcht, daß man ihr darunter habe zu verstehen geben wollen, daß ihre Kinder nach einander in Frankreich zur Regierung gelangen würden; welches eine Anzeige einiger wichtigen Veränderungen, oder frühzeitiger Todesfälle wäre. Um nun die Vorherverkündigung einer dergleichen traurigen Regierungs-Folge zu Schanden zu machen, richtete sie ihre Augen auf sämmtliche Reiche in Europa, welche sie etwa ihren Söhnen verschaffen könnte; und war auf die dazu vorfallende Gelegenheiten ungemein aufmerksam. In dieser Absicht eben hatte sie bereits die Vermählung des Herzoges von Anjou, und des Herzoges von Alençon, mit der Königinn von Engelland, Elisabeth, zu vermitteln gesuchet.

Es lief damals die Nachricht ein, daß an dem Aufkommen des kranken Königes von Pohlen, Sigismund August, gänzlich gezweifelt, und weil dieser Fürst keine Kinder

hätte,

hätte, die Wahl eines neuen Königs, denen Ständen des Volkes anheim gestellet werden würde. Sogleich nahm Catharine diese Sache, welche sich ganz ausnehmend zu ihrem Lieblings-Entwurf schickete, zum Augenmerk; und es hätte der allergeschickteste Prinz auf der Welt keine vortreflichere Maasregeln, als sie zur Erreichung ihres Endzweckes traf, wählen können. Sie nahm mit dem Bischofe von Valence, und ihrem Vertrauten, Monlüc, Abrede, einen jungen Hof-Junker abzuschicken, welcher, unter dem Vorwande, auf Reisen zu gehen, zuerst den Hof von Wien besuchen, und daselbst hinter dessen Gedanken und Absichten zu kommen, suchen sollte. Denn, es hieß, daß der Kaiser die Pohlnische Krone an seinen Sohn Ernst, zu bringen, gedächte. Von Wien sollte dieser Junker nach Pohlen gehen, und daselbst vor den König kommen zu können, sich äusserste Mühe geben. Er sollte mit denen Herren von denen Landständen, welche einen besondern Ruhm darinn suchen, die Fremden gut aufzunehmen, zusammen halten. Er sollte auf eine ungezwungene Art dahin trachten, daß er ihnen Hochachtung gegen den Französischen Namen, und insbesondere gegen den Her-

zog von Anjou, beybrächte. Endlich, sollte er sie auch auf alle nur mögliche Art dahin zu bringen suchen, daß sie an selbigen bey der Wahl ihres Fürsten, gedenken mögten. Dieses Geschäfft nun ward dem Balagny, einem jungen geschickten Herrn, welcher ein unehelicher Sohn des Monluc war, aufgetragen; und er führete selbigen, zum größten Wohlgefallen und Zufriedenheit der Catharinen, aus.

Es kam selbiger sogleich nach erfolgtem Absterben des Sigismunds, nach Frankreich wieder zurück, und brachte der königlichen Frau Mutter Nachricht von dem Zustande, darinn er die Pohlen gelassen hätte. Nach der Vorstellung, die er davon machte, fand die Königinn niemanden, der zur Befolgung dieses Vorhabens geschickter gewesen wäre, als der Erzbischof von Valence selbst. Er entschuldigte sich zwar lange, wegen seines hohen Alters, und seiner Unpäßlichkeit. Sie setzete ihm aber dermassen zu, daß er nicht anders umhin konnte, diesen Auftrag anzunehmen. So groß in der That die Hülfe, und das Ansehen war, daß er vom Hofe aus, zur Treibung eines Geschäffts von solcher Wichtigkeit erhielt, so hatte er doch für seine Person, die größten Vortheile,

 welche

nehmungen zu einem glücklichen Erfolg behülflich seyn konnten. Er hatte seine Geschicklichkeit bereits bey verschiedenen Gesandtschaften an den Tag geleget, denen er mit so vieler Klugheit, als Glücke, vorgestanden hatte. Die getroffene Wahl eines solchen Mannes, war der Weisheit der Catharinen, vollkommen gemäß.

Sobald er an die Grenzen von Pohlen gekommen war, ließ er ein Schreiben an die zu Warschau versammlete Erzbischöfe, Bischöfe, Woiwoden, und vornehme Herren ergehen, darinn er ihnen zuredete, daß sie sich doch bey der bevorstehenden Wahl eines neuen Königes, vor dem Herzog von Anjou, geneigt bezeigen möchten. Er hob die Vorwürfe, welche man dem jungen Prinzen, wegen seines gehabten Antheiles, an der Schlacht bey St. Bartholemi machte, mit vieler Geschicklichkeit aus dem Wege. Dagegen führete er ihnen alles dasjenige, was an ihm preiswürdiges seyn konnte, den Ruhm seines Geschlechts, die Hoheit seiner Geburt, die Reife seines Alters, seine Redlichkeit, seinen durchdringenden Verstand, seine Krieges-Erfahrenheit, und Regierungs-Wissenschaft, nebst dem Glücke, welches alle seine

Unter-

Unternehmungen begleitete, auf das lebhafteste zu Gemüthe. Das Gespräch, so er auf dem Reichstage, nach dem von der Catharinen darüber erhaltenen Unterricht, führte, ist ein Beweis der sowohl ihm, als ihr beywohnenden Geschicklichkeit. Er machte vornemlich die Vortheile, welche die Wahl des Herzogs von Anjou dem Königreiche verschaffen könnte, ausführlich nahmhaft. Er zeigte, daß er mit keinem einzigen regierenden Herrn in Feindschaft lebe; daß er keine Streitigkeiten wegen der Grenzen hätte; daß er aus einem, gegen die Pohlen allemal freundschaftlich gesinnetem Geschlechte abstamme; daß er in Frankreich sehr viel Güter besitze, deren Einkünfte sich auf vier mahl hundert tausend Thaler Goldmünze beliefen; daß er auf seine eigene Kosten, eine Flotte, zur Erhaltung des See-Handels von Narva, und im erforderlichen Falle zur Uebersetzung einer Armee von Gasconniern nach die nördlichen Länder, ausrüsten könnte; daß nicht mehr als zehn Tage dazu gehöreten, von denen französischen Häfen nach Danzig über zu reisen, und daß ihn endlich seine Reichthümer in den Stand setzeten, die Universität zu Cracau wieder in die Höhe zu bringen, und ihr Colle-

gium

führen in die vorige gute Umstände wieder zu versetzen.

Die ganze Versammlung hatte an seiner Rede, welche er, um sie noch bekannter zu machen, mit Fleiß hatte drucken lassen, ein Wohlgefallen bezeuget, so, daß dabey gar nicht mehr an die Mitwerber des Herzoges von Anjou gedacht wurde. Wenig Tage nachher rief man selbigen zum König von Pohlen aus, und schickte dreyßig derer vornehmsten Magnaten an ihn ab, welche ihm die Nachricht davon hinterbringen sollten. Catharine, welche vor Freuden ganz ausser sich war, daß sie in einer so wichtigen, als schweren Sache, ihren Endzweck erreichet hatte, übertraf sich in Pracht, der denen Abgeordneten wiederfahrenen Ehrenbezeigungen. Sie schickte ihnen funfzig vierspännige Carossen, vor dem Thore St. Martin entgegen, welche bey ihrem Einzuge vorauf fuhren, und insgesammt mit denen Prinzen vom Geblüte, denen vornehmsten Herren, und hohen Reichs-Beamten angefüllet waren. Der Dauphin, Franz von Bourbon, mußte den Zug führen.

Solchergestalt hatte also Catharine ihren Endzweck bey einer Sache erreichet, welche we-

f　　　　der

der der Kayser Maximilian, noch Johann König von Schweden, noch der Großherzog von Moskau, Basil, ein jeder ins besondere, vor ihre Söhne hatten durchsetzen können; noch auch der Großherr, vor jemanden, den er in Vorschlag brachte; noch auch endlich die Pohlen, vor einen Prinz ihrer Nation, welcher billig vor einen jeden Fremden, zur Thronfolge hätte vorgezogen werden müssen. Ihre Verschlagenheit, und List, setzte sie über alle diese berühmte Mitwerber, welche sonst für sehr geschickt in der Regierungskunst gehalten wurden, hinweg. Es muste die zärtliche mütterliche Liebe dem Ehrgeitze nachgeben, als der neue König, den sie als sich selbst liebete, hinweg reisen, und seine Krone in Besitz nehmen muste. Sie legete, als er von ihr Abschied nahm, die stärksten Beweise der Traurigkeit, und der schmerzhaftesten Empfindungen ab.

Kaum aber war er in Pohlen angelanget, so erhielt er einen Currier, mit der Nachricht, daß er nach Frankreich wieder zurück kommen, und den Thron, welcher ihm, nach dem acht Monathe nach seiner Abreise erfolgeten tödtlichen Hintritt seines Bruders, Carls des Neunten, zugefallen war, besteigen möge. Der Prinz,

Prinz, weil er sich in einer allgemeinen Entkräftung befand, erklärete sich, daß er, weil er seiner Krankheit wegen, sich mit denen Staats-Angelegenheiten nicht mehr abgeben könne, selbige gänzlich seiner Mutter übertrage, von der er wüßte, daß sie des Vertrauens, so er auf sie setzte, vollkommen würdig wäre. Er befahl, daß man ihr, eben so, wie ihm selbst, Gehorsam leisten, und, wann Gott ihn aus dieser Zeitlichkeit hinweg nehmen würde, das Ansehen dieser Prinzeßinn, der er zu dem Ende so lange, bis ein neuer König von Pohlen da wäre, alle seine Gewalt völlig übertrüge, in allen Stücken anerkennen sollte. Man setzete den offenen Brief hierüber auf, und um selbigen noch rechtsbeständiger zu machen, ließ Catharina, die junge Königinn, den Herzog von Alençon, den König von Navarra, und den Cardinal von Bourbon, dabey gegenwärtig seyn. Das Parlement, welches der neuen Regentinn seine Ehrerbietung bezeugen wollte, setzete in die Urkunde, daß die Eintragung auf Ansuchen des General-Procurators geschehen sey, nachdem die Königinn die Verwaltung des Reiches, auf inständiges Bitten des Herzoges von Alençon, des Königes von Navarra, des Cardinals

dinals von Bourbon, und derer von dem Parlemente an sie abgeordneter Präsidenten, und Räthe, zu übernehmen geruhet hätten.

Sie verlohr durch die neue Gegenwart des Königes, welcher den Namen, Heinrich der Dritte, annahm, nichts von ihrem Ansehen: und, man kann sagen, daß sie zwanzig Jahre nach einander, mit einer unbeschränkten Gewalt, welche sie sich sowol über ihre Söhne, als auch über die Grossen des Reiches heraus zunehmen gewußt, regieret habe. Da der König nächstdem auch zu einem müßigen Leben geneigt war, ließ er ihr die Freyheit, zu schalten und zu walten, wie sie wollte. Wegen derer Streitigkeiten über die Religion, herrschete damals in dem Reiche, mehr als sonst jemals, eine grosse Unruhe. Catharine sahe die Unmöglichkeit, und die Schwürigkeiten, die Protestanten zu zwingen, sich nach den in der Kirchen-Versammlung zu Trient gemachten Schluß zu bequemen, ein. Es fanden selbige an denen vornehmsten Personen im Staate, und selbst an denen Prinzen vom Geblüte, Stützen; ihre Partey war gar ungemein fürchterlich, und in Hofnung, daß sich mit der Zeit bessere Umstände einfinden würden, benahm Catharine, ver-

mit-

wurzeln derer Friedens-Verträge, welche die hitzige Gemüther in Ordnung hielten, die Gelegenheiten zur Unruhe. Der unbesonnene, oder eigennützige Eyfer aber derer Catholicken, welcher das berühmte Bündnis (Ligue), das sowol dem Staate, als der Religion, nachtheilig war, hervorgebracht hatte, führete überall eine starke Veränderung ein. Die Bundsgenossen zogen zugleich den König mit in den unglücklichen Vorsatz, den sie gefasset hatten, alle diejenige von seinen Unterthanen, welche nicht dem Irrthume entsagen würden, zu Grunde zu richten.

Catharine wandte alle mögliche Mittel, dieses Ungewitter abzuwenden, an. Sie gieng darinn so weit, daß sie persönlich eine Reise vornahm, und den König von Navarra bis in Poitou aufsuchete, um ihn zu ermahnen, daß er die Religion seiner Väter annehmen, und sich nicht des Unglückes, womit Frankreich bedrohet wurde, schuldig machen mögte; sie ersuchete ihn, den Marsch der Völker aus Deutschland, welche er zur Unterstützung derer Französischen Calvinisten kommen ließ, zur widerrufen. Es waren aber alle ihre Bitten vergeblich, und sie mußte, um die gehörige Maaßregeln gegen

eine wider die Person des Königes selbst, (welcher, nach ihren Gedanken, nicht Eyfer genug bezeigete,) gemachte Zusammenverschwörung derer Bundsgenossen, zu ergreifen, schleunig nach Paris zurück kehren. Catharine, welche sich nicht überreden konnte, daß es mit dem Anschlage dieses Verbrechens, würklich auf die Art, wie man erzählete, an dem sey, hielt ihren Sohn von gefänglicher Einziehung derer vornehmsten Mitverschwornen, damit die gegenseitige Partey darunter nicht gewinnen mögte, zurück. Ihre Weisheit verließ sie bey dieser Gelegenheit. Der Herzog von Guise, welcher überall darauf bedacht war, das Unternehmen, worauf ihn ein falscher Eyfer gebracht hatte, durchzutreiben, verleitete die Bürger zu Paris, und brachte sie dahin, daß sie die an denen Haupt-Plätzen der Stadt ausgestellt gewesene Truppen des Königes ohne Verschonen niedermachten, woselbst ein Theil in der treulosen Schlacht bey Baricades um das Leben kam.

Dieses war der letzte Stoß, welcher bis zu der Zeit, da die siegreiche Waffen Heinrichs des Vierten dem Aufruhr sein Ziel setzeten, und sämtlichen Partheyen ein Ende machten, das Königliche Ansehen vollends über den Haufen

warf

merk zu. Als der König, um seine Person in Sicherheit zu bringen, nach Chartres geflüchtet war, begab sich der Herzog von Guise des Abends zur Königlichen Frau Mutter, und wollte ihr glaublich vorstellen, als wann ihm diese schnelle und plötzliche Abreise, zu der er nicht den allergeringsten vernünftigen Grund hätte, höchst unangenehm wäre. Die unbeschränkte Gewalt, welche sich dieses Oberhaupt der Zusammenverschwornen erworben hatte, erlaubte Catharinen nicht, ihm alles Abscheuliche, so in seinem Betragen läge, und dem er mit dem äussern Schein der Religion einen Anstrich zu geben gedachte, vor Augen zu legen. Sie glaubte, sich verstellen zu müssen, um nur den Schatten von Ansehen, so sie annoch übrig hatte, zu erhalten, und that weiter nichts, als daß sie ihn ganz kaltsinnig empfieng. Da sie aber sahe, daß er bereits gar zu weit gegangen war, als daß er hätte zurück bleiben sollen, und daß ihm das Glück die Mittel, seine stolze Absichten weiter zu treiben, und wobey zugleich der Untergang des Königes selbst unmöglich ausbleiben konnte, an die Hand gab, glaubte sie, daß es nunmehro Zeit sey, ihn in dem Laufe seiner Unternehmungen aufzuhalten. Sie be-

wandte sich in dieser Absicht der Furcht, und der Hofnung, indem sie auf der einen Seite dem Herzoge vorstellig machte, wie wenig er sich auf ein wankelmüthiges, und leichtsinniges gemeines Volk, zu dem er doch seine einzige Zuflucht nähme, verlassen könnte: und auf der andern Seite ihm im Namen des Königes, ihres Sohnes, die vortheilhafteste Vorschläge that. Alle ihre Vorstellungen aber waren nicht im Stande, den Herzog zu gewinnen. In vester Entschlossenheit, sein Vorhaben durchzusetzen, und sich jener Vortheile zum Nutzen zu bedienen, ließ er sich die Schlüssel von der Bastille, und vom Schlosse zu Vincennes bringen, um sein Ansehen in der Hauptstadt des Königreiches mehr und mehr zu bevestigen.

Vielleicht hätte er auch sogar den Thron und die Krone angefallen, wofern ihm nicht Catharina den Weg dazu, und zwar nicht sowol durch die Gewalt, sintemahl sie selbige nicht mehr in Händen hatte, als vielmehr durch Beyhülfe der Klugheit, und Weis... versperret hätte. Hätte sie selbst, sich, mit ...schliessung ihres Sohnes, zur Ober-Re...tinn erklären zu lassen, Lust gehabt, so hätte ...es, bey so verworrenen Umständen, gar

nicht bewerkstelligen können. Da sie aber gänzlich auf die Wiedereinsetzung dieses Prinzen bedacht war, ließ sie unter der Hand dem Ober-Präsidenten von Harley sagen, daß es sehr gut wäre, wenn das Parlement einige aus ihrer Mitte, an den Hof zu Chartres absendete, sich bey dem Könige, des vorgegangenen wegen, entschuldigen liesse, und ihn von der Unterthänigkeit, und Treue, derer Einwohner in Paris versicherte.

Zu dieser Aufforderung ward ausserdem auch noch ein Dekret, gleichen Innhaltes, von denen versammleten Kammern, und auf Ansuchen des General-Prokurators, ausgefertiget, um solchergestalt das Ansehen zu geben, als wann das Parlament dieses, aus eigener Bewegung, und zur Erfüllung ihrer Schuldigkeit, vornähme. Sechs Abgeordnete begaben sich nach Chartres, und hielten, nachdem sie vor den König gelassen worden, eine Rede, dergleichen man nur jemals in denen ruhigsten Zeiten hätte verlangen können, an ihn. Der König erwiederte ihnen darauf, daß ihm die Königinn Frau Mutter bereits Nachricht von ihrem Entschlusse ertheilet hätte; daß ihm selbiger zu einem

dienete sich in dieser Absicht der Furcht, und der Hofnung, indem sie auf der einen Seite dem Herzoge vorstellig machte, wie wenig er sich auf ein wankelmüthiges, und leichtsinniges gemeines Volk, zu dem er doch seine einzige Zuflucht nähme, verlassen könne: und auf der andern Seite ihm im Namen des Königes, ihres Sohnes, die vortheilhafteste Vorschläge that. Alle ihre Vorstellungen aber waren nicht im Stande, den Herzog zu gewinnen. In vester Entschlossenheit, sein Vorhaben durchzusetzen, und sich seiner Vortheile zum Nutzen zu bedienen, ließ er sich die Schlüssel von der Bastille, und vom Schlosse zu Vincennes bringen, um sein Ansehen in der Hauptstadt des Königreiches mehr und mehr zu bevestigen.

Vielleicht hätte er auch sogar den Thron und die Krone angefallen, wofern ihm nicht Catharine den Weg dazu, und zwar nicht sowol durch die Gewalt, sintemahl sie selbige nicht mehr in Händen hatte, als vielmehr durch Beyhülfe der Klugheit und Weisheit, versperret hätte. Hätte sie selbst, sich, mit Ausschliessung ihres Sohnes, zur Ober-Regentinn erklären zu lassen, Lust gehabt, so hätte sie es, bey so verworrenen Umständen, gar

 leicht

nicht bewerkstelligen können. Da sie aber gänzlich auf die Wiedereinsetzung dieses Prinzen bedacht war, ließ sie unter der Hand dem Ober-Präsidenten von Harley sagen, daß es sehr gut wäre, wenn das Parlement einige aus ihrer Mitte, an den Hof zu Chartres absendete, sich bey dem Könige, des vorgegangenen wegen, entschuldigen liesse, und ihn von der Unterthänigkeit, und Treue, derer Einwohner in Paris versicherte.

Zu dieser Aufforderung ward ausserdem auch noch ein Dekret, gleichen Innhaltes, von denen versammleten Kammern, und auf Ansuchen des General-Prokurators, ausgefertiget, um solchergestalt das Ansehen zu geben, als wann das Parlament dieses, aus eigener Bewegung, und zur Erfüllung ihrer Schuldigkeit, vornähme. Sechs Abgeordnete begaben sich nach Chartres, und hielten, nachdem sie vor den König gelassen worden, eine Rede, dergleichen man nur jemals in denen ruhigsten Zeiten hätte verlangen können, an ihn. Der König erwiederte ihnen darauf, daß ihm die Königinn Frau Mutter bereits Nachricht von ihrem Entschlusse ertheilet hätte; daß ihm selbiger zu ei-

mehr desto grössern Vergnügen gereichete, da er bis daher in der vesten Ueberzeugung gestanden, daß ihr Collegium, als eins derer ansehnlichsten im ganzen Königreiche, sich niemals von ihrer Pflicht entfernen würde; daß er wüßte, wie sehr sie dasjenige, so zu Paris vorgegangen, kränke; und wie sie selbiges ohnfehlbar verhindert haben würden, wann es in ihrem Vermögen gestanden hätte. Er entschuldigte sogar, aus Verschlagenheit, die Einwohner dieser Stadt, und schob die Ursach dieses Aufstandes auf einige wenige unruhige Köpfe, welche die ganze Unordnung angerichtet hätten. Er ermahnete sie, bey der ihm schuldigen Treue unverrückt zu bleiben, und versprach ihnen, sie wegen seiner Gesinnungen, durch die Königliche Frau Mutter nähere Nachricht wissen zu lassen, der er nicht allein sein geruhiges Leben, sondern auch die Vorsorge, die sie beständig vor das Wohl, und die Ruhe seines Reiches bewiesen, zu verdanken hätte.

Selbst die Bundesgenossen liessen sich auf eine eben so vortheilhafte Weise, über diese Prinzeßinn, ohnerachtet sie sich öffentlich wider ihre Gewaltthätigkeiten erkläret hatte, heraus. In der dem Könige überreichten Schrift, darinn

sie

ten unter die Stifter derer Neuerungen. Die Beschwerden führeten, sagten sie, um ihm zu zeigen, daß weder die Eifersucht, noch der Haß den mindesten Antheil an ihrer geführten Klage hätten, ihn ersucheten, die Königinn, seine Frau Mutter, die sich wegen ihrer gehabten Vorsorge nicht allein um ihn, sondern um das ganze Königreich verdient gemacht hätte, zu bitten, ihm ihre Gesinnungen desfalls frey heraus zu gestehen; und daß sie überzeugt wären, daß er, vermöge seiner Gerechtigkeit, und der Reinigkeit seines Glaubens, den Irrthum ohnfehlbar aus dem Wege schaffen würde. Sie ersucheten hiernächst den König, selbst an die Spitze der Armee zu treten, welche gegen die Ketzer in Guienne marschiren sollte, da unterdessen die Königinn, zur Aufsicht über die Verwaltung des Staates, der sie bis dahin, so glücklich, und so weise vorgestanden hätte, zu Paris bleiben würde.

Da dieser Vorschlag zum Kriege nicht bewilliget wurde, arbeitete man stark an der Versöhnung derer Zusammenverschwornen mit dem Könige. Catharine beredete zum zweytenmahl das Parlement, daß es Abgeordnete an ihn schickte, ihm vor den, denen Catholicken ge-

schenkten Frieden, Dank abstatten, und ihn unterthänig ersuchen mögte, das Vergangene in Vergessenheit zu stellen, und wieder nach seiner Hauptstadt zurück zu kommen. Zum Anführer hatten diese Abgeordnete den gelehrten Präsidenten, Barnabas Brisson. Er traf den Fürst zu Vernon an, und hielt eine dermassen geschickte Anrede an ihn, daß sie den ganzen Hof in Entzücken setzete. Heinrich, welcher, ohnerachtet er etwas viel wichtigers zu besorgen hatte, sich gar zu gern mit dergleichen Arten von Reden abgab, hielt eine Antwort darauf, woraus man ersehen konnte, daß er, seinen Witz zu zeigen, sich Mühe gegeben habe. Er erklärete aber in selbiger, daß er es noch nicht für rathsam hielte, nach Paris zurück zu kehren.

Von Vernon begab er sich wiederum nach Chartres, wohin ihm die Königliche Frau Mutter den Herzog von Guise gebracht hatte. Dieses Oberhaupt derer Zusammenverschwornen, erschien mit einem grossen Scheine der Unterthänigkeit vor den König, fiel ihm zu Fusse, und wollte ihm die Hand küssen. Heinrich hob ihn überaus freundlich in die Höhe, und umarmete ihn. Man wuste gar wohl, daß alles, was bey dieser erstern Unterredung vorgenom-

genommen worden, aus blosser, dem Hofe so gewöhnlichen, Verschlagenheit geschehen sey; und den Beweis davon hatte man vor Augen, als man erfuhr, daß der König den Herzog von Guise, beym Eintritt in sein Zimmer, wo er ihn besuchet, hatte ums Leben bringen lassen. Gleich nach vollbrachter That, gieng [illegible] zur Königinn hernieder, um ihr von demjenigen, was vorgegangen war, die Nachricht zu hinterbringen. Die Königinn erschrack über eine so entsetzliche That, darüber der König nicht einmal im geringsten gerührt zu seyn schien. Weil sie sich indessen vielleicht noch zu verstellen wußte, that sie weiter nichts, als, daß sie ihren Sohn fragte, ob er die Folgen, welche diese vollzogene That haben könnte, vorher gesehen, und sich auf einen jeden Fall gefaßt gemacht hätte. Der König ertheilete ihr zur Antwort, daß er sich auf alles vorgesehen hätte. Recht gut! sagte die Königinn zu ihm; ich will nur wünschen, daß dasjenige, was vorgegangen ist, einen guten Erfolg haben möge!

Ohnerachtet Heinrich eine Verstellung annahm, so merkte sie doch, daß er ihr nicht mehr zu trauen anfieng; und von der Stunde an

sahe

der der Keiser Maximilian, noch Johann König von Schweden, noch der Großherzog von Moskau, Basil, ein jeder ins besondere, vor ihre Söhne, hatten durchsetzen können; noch auch der Großherr, vor jemanden, den er in Vorschlag brachte; noch auch endlich die Pohlen, vor einen Prinz ihrer Nation, welcher billig vor einen jeden Fremden, zur Thronfolge hätte vorgezogen werden müssen. Ihre Verschlagenheit, und List, setzte sie über alle diese berühmte Mitwerber, welche sonst für sehr geschickt in der Regierungskunst gehalten wurden, hinweg. Es muste die zärtliche mütterliche Liebe dem Ehrgeitze nachgeben, als der neue König, den sie als sich selbst liebete, hinweg reisen, und seine Krone in Besitz nehmen muste. Sie legete, als er von ihr Abschied nahm, die stärksten Beweise der Traurigkeit, und der schmerzhaftesten Empfindungen ab.

Kaum aber war er in Pohlen angelanget, so erhielt er einen Currier, mit der Nachricht, daß er nach Frankreich wieder zurück kommen, und den Thron, welcher ihm, nach dem acht Monathe nach seiner Abreise erfolgeten, tödlichen Hintritt seines Bruders, Carls des Neunten, zugefallen war, besteigen möge. Der

Prinz,

Prinz, weil er sich in einer ungemeinen Entkräftung befand, erklärete sich, daß er, weil er seiner Krankheit wegen, sich mit denen Staats-Angelegenheiten nicht mehr abgeben könne, selbige gänzlich seiner Mutter übertrage, von der er wüßte, daß sie des Vertrauens, so er auf sie setzte, vollkommen würdig wäre. Er befahl, daß man ihr, eben so, wie ihm selbst, Gehorsam leisten, und, wann Gott ihn aus dieser Zeitlichkeit hinweg nehmen würde, das Ansehen dieser Prinzeßinn, der er zu dem Ende so lange, bis ein neuer König von Pohlen da wäre, alle seine Gewalt völlig übertrüge, in allen Stücken unerkennen sollte. Man setzete den offenen Brief hierüber auf, und um selbigen noch rechtsbeständiger zu machen, ließ Catharine, die junge Königinn, den Herzog von Alençon, den König von Navarra, und den Cardinal von Bourbon, dabey gegenwärtig seyn. Das Parlement, welches der neuen Regentinn seine Ehrerbietung bezeugen wollte, setzete in die Urkunde, daß die Eintragung auf Ansuchen des General-Procurators geschehen sey, nachdem die Königinn die Verwaltung des Reiches, auf inständiges Bitten des Herzoges von Alençon, des Königes von Navarra, des Cardinals

dinals von Bourbon, und derer von dem Parlemente an sie abgeordneter Präsidenten, und Räthe, zu übernehmen geruhet hätten.

Sie verlohr durch die neue Gegenwart des Königes, welcher den Namen, Heinrich der Dritte, annahm, nichts von ihrem Ansehen: und, man kann sagen, daß sie zwanzig Jahre nach einander, mit einer unbeschränkten Gewalt, welche sie sich sowol über ihre Söhne, als auch über die Grossen des Reiches herauszunehmen gewußt, regieret habe. Da der König nächstdem auch zu einem müßigen Leben geneigt war, ließ er ihr die Freyheit, zu schalten und zu walten, wie sie wollte. Wegen derer Streitigkeiten über die Religion, herrschete damals in dem Reiche, mehr als sonst jemals, eine grosse Unruhe. Catharine sahe die Unmöglichkeit, und die Schwürigkeiten, die Protestanten zu zwingen, sich nach den in der Kirchen-Versammlung zu Trient gemachten Schluß zu bequemen, ein. Es fanden selbige an denen vornehmsten Personen im Staate, und selbst an denen Prinzen vom Geblüte, Stützen; ihre Partey war gar ungemein fürchterlich, und in Hofnung, daß sich mit der Zeit bessere Umstände einfinden würden, benahm Catharine, vermit

mittelst derer Friedens-Verträge, welche die hitzige Gemüther in Ordnung hielten, die Gelegenheiten zur Unruhe. Der unbesonnene, oder eigennützige Eyfer aber derer Catholicken, welcher das berühmte Bündnis (Ligue), das sowol dem Staate, als der Religion, nachtheilig war, hervorgebracht hatte, führete überall eine starke Veränderung ein. Die Bundsgenossen zogen zugleich den König mit in den unglücklichen Vorsatz, den sie gefasset hatten, alle diejenige von seinen Unterthanen, welche nicht dem Irrthume entsagen würden, zu Grunde zu richten.

Catharine wandte alle mögliche Mittel, dieses Ungewitter abzuwenden, an. Sie gieng darinn so weit, daß sie persönlich eine Reise vornahm, und den König von *Navarra* bis in Poitou aufsuchete, um ihn zu ermahnen, daß er die Religion seiner Väter annehmen, und sich nicht des Unglückes, womit Frankreich bedrohet wurde, schuldig machen mögte; sie ersuchete ihn, den Marsch der Völker aus Deutschland, welche er zur Unterstützung derer Französischen Calvinisten kommen ließ, zu widerrufen. Es waren aber alle ihre Bitten vergeblich, und sie mußte, um die gehörige Maaßregeln gegen

gen wider die Person des Königes selbst, (welcher, nach ihren Gedanken, nicht Eyfer genug bezeigete,) gemachte Zusammenverschwörung derer Bundsgenossen, zu ergreifen, schleunig nach Paris zurück kehren. Catharine, welche sich nicht überreden konnte, daß es mit dem Anschlag dieses Verbrechens, würklich auf die Art, wie man erzählete, an dem sey, hielt ihren Sohn von gefänglicher Einziehung derer vornehmsten Mitverschwornen, damit die gegenseitige Partey darunter nicht gewinnen mögte, zurück. Ihre Weisheit verließ sie bey dieser Gelegenheit. Der Herzog von Guise, welcher überall darauf bedacht war, das Unternehmen, worauf ihn ein falscher Eyfer gebracht hatte, durchzutreiben, verleitete die Bürger zu Paris, und brachte sie dahin, daß sie die an denen Haupt-Plätzen der Stadt ausgestellt gewesene Truppen des Königes ohne Verschonen niedermachten, woselbst ein Theil in der treulosen Schlacht bey Baricades um das Leben kam.

Dieses war der letzte Stoß, welcher bis zu der Zeit, da die siegreiche Waffen Heinrichs des Vierten dem Aufruhr sein Ziel setzeten, und sämtlichen Parteyen ein Ende machten, das Königliche Ansehen vollends über den Haufen

warf

nach. Als der König, um seine Person in Sicherheit zu bringen, nach Chartres geflüchtet war, begab sich der Herzog von Guise des Abends zur Königlichen Frau Mutter, und wollte ihr glaublich vorstellen, als wann ihm diese schnelle und plötzliche Abreise, zu der er nicht den allergeringsten vernünftigen Grund sähe, höchst unangenehm wäre. Die unbeschränkte Gewalt, welche sich dieses Oberhaupt der Zusammenverschwornen erworben hatte, erlaubte Catharinen nicht, ihm alles Abscheuliche, so in seinem Betragen läge, und dem er mit dem äussern Schein der Religion einen Anstrich zu geben gedachte, vor Augen zu legen. Sie glaubte, sich verstellen zu müssen, um nur den Schatten von Ansehen, so sie annoch übrig hatte, zu erhalten, und that weiter nichts, als daß sie ihn ganz kaltsinnig empfieng. Da sie aber sahe, daß es bereits gar zu weit gegangen war, als daß er hätte zurück bleiben sollen, und daß ihm das Glück die Mittel, seine stolze Absichten weiter zu treiben, und wobey zugleich der Untergang des Königes selbst unmöglich ausbleiben konnte, an die Hand gab, glaubte sie, daß es nunmehro Zeit sey, ihn in dem Laufe seiner Unternehmungen aufzuhalten. Sie be-

dienete sich in dieser Absicht der Furcht, und der Hofnung, indem sie auf der einen Seite dem Herzoge vorstellig machte, wie wenig er sich auf ein wankelmüthiges, und leichtsinniges gemeines Volk, zu dem er doch seine einzige Zuflucht nähme, verlassen könne: und auf der andern Seite ihm im Namen des Königes, ihres Sohnes, die vortheilhafteste Vorschläge that. Alle ihre Vorstellungen aber waren nicht im Stande, den Herzog zu gewinnen. In vester Entschlossenheit, sein Vorhaben durchzusetzen, und sich seiner Vortheile zum Nutzen zu bedienen, ließ er sich die Schlüssel von der Bastille, und vom Schlosse zu Vincennes bringen, um sein Ansehen in der Hauptstadt des Königreiches mehr und mehr zu bevestigen.

Vielleicht hätte er auch sogar den Thron und die Krone angefallen, wofern ihm nicht Catharina den Weg dazu, und zwar nicht sowol durch die Gewalt, sintemahl sie selbige nicht mehr in Händen hatte, als vielmehr durch Beyhülfe der Klugheit, und Weisheit, versperret hätte. Hätte sie selbst, sich, mit Ausschliessung ihres Sohnes, zur Ober-Regentinn erklären zu lassen, Lust gehabt, so hätte sie es, bey so verworrenen Umständen, gar

 leicht

leicht bewerkstelligen können. Da sie aber gänzlich auf die Wiedereinsetzung dieses Prinzen bedacht war, ließ sie unter der Hand dem Ober-Präsidenten von Harley sagen, daß es sehr gut wäre, wenn das Parlement einige aus ihrer Mitte, an den Hof zu Chartres abfertigte, sich bey dem Könige, des vorgegangenen wegen, entschuldigen liesse, und ihn von der Unterthänigkeit, und Treue, derer Einwohner in Paris versicherte.

Zu dieser Auffoderung ward ausserdem auch noch ein Dekret, gleichen Innhaltes, von denen versammleten Kammern, und auf Ansuchen des General-Prokurators, ausgefertiget, um solchergestalt das Ansehen zu geben, als wann das Parlament dieses, aus eigener Bewegung, und zur Erfüllung ihrer Schuldigkeit, vornähme. Sechs Abgeordnete begaben sich nach Chartres, und hielten, nachdem sie vor den König gelassen worden, eine Rede, dergleichen man nur jemals in denen ruhigsten Zeiten hätte verlangen können, an ihn. Der König erwiederte ihnen darauf, daß ihm die Königinn Frau Mutter bereits Nachricht von ihrem Entschlusse ertheilet hätte; daß ihm selbiger zu ei-

nem desto grössern Vergnügen gereichet, da er bis daher in der vesten Ueberzeugung gestanden, daß ihr Collegium, als eins derer ansehnlichsten im ganzen Königreiche, sich niemals von ihrer Pflicht entfernen würde; daß er wüßte, wie sehr sie dasjenige, so zu Paris vorgegangen, kränke; und wie sie selbiges ohnfehlbar verhindert haben würden, wann es in ihrem Vermögen gestanden hätte. Er entschuldigte sogar, aus Verschlagenheit, die Einwohner dieser Stadt, und schob die Ursach dieses Aufstandes auf einige wenige unruhige Köpfe, welche die ganze Unordnung angerichtet hätten. Er ermahnete sie, bey der ihm schuldigen Treue unverrückt zu bleiben; und versprach ihnen, sie wegen seiner Gesinnungen, durch die Königliche Frau Mutter nähere Nachricht wissen zu lassen, der er nicht allein sein zeitliches Leben, sondern auch die Vorsorge, die sie beständig vor das Wohl, und die Ruhe seines Reiches bewiesen, zu verdanken hätte.

Selbst die Bundesgenossen liessen sich auf eine eben so vortheilhafte Weise, über diese Prinzeßinn, ohnerachtet sie sich öffentlich wider ihre Gewalthätigkeiten erkläret hatte, heraus. In der dem Könige überreichten Schrift, hatten

sie

nur über die Schriften derer Regierungs-Be-schwerden führeten, sagten sie, um ihm zu zeigen, daß weder die Eifersucht, noch der Haß den mindesten Antheil an ihrer geführten Klage hätten, ihn ersucheten, die Königinn, seine Frau Mutter, die sich wegen ihrer gehabten Vorsorge nicht allein um ihn, sondern um das ganze Königreich verdient gemacht hätte, zu bitten, ihm ihre Gesinnungen desfalls frey heraus zu gestehen; und daß sie überzeugt wären, daß er, vermöge seiner Gerechtigkeit, und der Reinigkeit seines Glaubens, den Irrthum ohnfehlbar aus dem Wege schaffen würde. Sie ersucheten hiernächst den König, selbst an die Spitze der Armee zu treten, welche gegen die Ketzer in Guienne marschiren sollte, da unterdessen die Königinn, zur Aufsicht über die Verwaltung des Staates, der sie bis dahin, so glücklich, und so weise vorgestanden hätte, zu Paris bleiben würde.

Da dieser Vorschlag zum Kriege nicht bewilliget wurde, arbeitete man stark an der Versöhnung derer Zusammenverschwornen mit dem Könige. Catharine beredete zum zweytenmahl das Parlement, daß es Abgeordnete an ihn schicken, ihm vor den, denen Catholicken ge-

schenkten Frieden, Dank abstatten, und ihn unterthänig ersuchen mögte, das Vergangene in Vergessenheit zu stellen, und wieder nach seiner Hauptstadt zurück zu kommen. Zum Anführer hatten diese Abgeordnete den gelehrten Präsidenten, Barnabas Brisson. Er traf den Fürst zu Vernon an, und hielt eine dermassen geschickte Anrede an ihn, daß sie den ganzen Hof in Entzücken setzte. Heinrich, welcher, ohngeachtet er etwas viel wichtigers zu besorgen hatte, sich gar zu gern mit dergleichen Arten von Reden abgab, hielt eine Antwort darauf, woraus man ersehen konnte, daß er, seinen Witz zu zeigen, sich Mühe gegeben habe. Er erklärete aber in selbiger, daß er es noch nicht für rathsam hielte, nach Paris zurück zu kehren.

Von Vernon begab er sich wiederum nach Chartres, wohin ihm die Königliche Frau Mutter den Herzog von Guise gebracht hatte. Dieses Oberhaupt derer Zusammenverschwornen, erschien mit einem grossen Scheine der Unterthänigkeit vor dem König, fiel ihm zu Fusse, und wollte ihm die Hand küssen. Heinrich hob ihn überaus freundlich in die Höhe, und umarmete ihn. Man wuste gar wohl, daß alles, was bey dieser ersten Unterredung vorgenom-

gebracht werden wollen, nur blosser, dem Hofe so gewöhnlichen, Verschlagenheit geschehen sey; und den Beweis davon hätte man vor Augen, als man erfuhr, daß der König den Herzog von Guise, beym Eintritt in sein Zimmer, wo er ihn besuchet, hatte ums Leben bringen lassen. Gleich nach vollbrachter That, gieng Heinrich zur Königinn hernieder, um ihr von demjenigen, was vorgegangen war, die Nachricht zu hinterbringen. Die Königinn erschrack über eine so entsetzliche That, darüber der König nicht einmal im geringsten gerührt zu seyn schien. Weil sie sich indessen vollkommen zu verstellen wußte, that sie weiter nichts, als, daß sie bloß ihrem Sohn sagte, daß sie die Folgen, welche diese vollbrachte That haben könnte, vorher gesehen, und sich auf einen jeden Theil gefaßt gemacht hätte. Der König ertheilete ihr zur Antwort, daß er sich auf alles vorgesehen hätte. Recht gut! sagte die Königinn zu ihm; ich will nur wünschen, daß dasjenige, was vorgegangen ist, einen guten Erfolg haben möge!

Ohnerachtet Heinrich eine Verstellung annahm, so merkte sie doch, daß er ihr nicht mehr zu trauen anfieng; und von der Stunde an

sahe

sahe man sie auf eine gar merkliche Art kaltsinnig werden. Entweder aus Verstellung, oder würklichem, und von ihrem hohen Alter herrührenden Widerwillen, gab sie sich mit keiner Verwaltung der Reichsgeschäfte weiter ab; sondern schickte sich nur bloß am Hofe, durch einen Schein Königlicher Pracht, und durch einen Schatten von Ansehen, so ihr der Prinz niemals entzog. Kurz vor dem Tode des Herzogs von Guise hatte sie einen kleinen Anfall von Fieber gehabt, und sie fieng sich auch beinahe wieder zu bessern an; als ihr dieser unvermutheten Zufall, nebst denen Vorwürfen des Cardinals von Bourbon, welcher ihr vorhielt, daß sie eine Verrätherinn an ihm, und dem Herzoge dadurch, daß sie selbige an den Hof gebracht, [illegible] ihr den Tod zuzog.

[illegible] kann, so wie die grössesten Fürsten insgesammt, Fehler gehabt haben: dieweil fast leicht kein Mensch davon befreyt seyn kann. Man muß aber auch gestehen, daß sie die Kunst, ein Königreich, in denen verworrensten Zeitläuften, zu regieren, in einem vorzüglichen Grade besessen habe. Ihre Söhne, deren in der Geschichte zum öftern mit Ruhm Erwähnung geschiehet, haben niemals so, wie sie, die beyde Par-

Partheyen, welche damals die Kirche und den Staat beunruhigten, in einem Gleichgewichte zu erhalten gewußt. Dieses ist die einzige Seite, von der ich mir gegenwärtig die berühmte Prinzeßinnen vorstelle, und in deren Betrachtung ich der Catharine von Medicis einen Rang unter denen berühmtesten Regentinnen angewiesen habe.

Marie von Medicis, und Anne von Oesterreich.

Die unter der Regierungs-Verwaltung der Marien von Medicis, Gemahlinn Heinrichs des Vierten, desgleichen der Annen von Oesterreich, Mutter Ludwigs des Vierzehnten, vorgefallene Begebenheiten sind nicht weniger wichtig gewesen. Sie waren beyderseits genöthigt, eine jede einen obersten Staats- (Premier-) Minister zu nehmen; und ihre darinn getroffene Wahl war ein Beweis der Richtigkeit, und Gründlichkeit ihrer Beurtheilung, indem sie einen Theil der Macht, Männern anvertraueten, welche im Stande waren, sie mit aller, der Majestät des Thrones geziemenden, Weisheit, Macht, und Glanze, regieren zu lassen. Dieses sind in der That

Die

die vortreffliche Minister, welche das Andenken derer Könige verewigen; und es ist ein sicheres Kennzeichen der Grösse eines Fürsten, wann er dergleichen Personen auszusuchen weiß. Man kann auf selbige dasjenige, was dort die Weisheit von sich selbst behauptet, deuten: Durch mich regieren die Könige, und die Rathsherren sezen das Recht; durch mich herrschen die Fürsten, und alle Regenten auf Erden. (*)

Welch eine Ehre ist es vor einen Prinz, und welch eine Erkenntlichkeit von Seiten seiner Unterthanen, denen er einen Minister giebt, welcher auf dem Gipfel der Hoheit ohne Stolz und neben Königlichen Personen, die ihn ehren, ohne, daß er sich fühle, an sich wahrnehmen zu lassen, sizt; die Reichthümer mitten in dem Schoosse des Ueberflusses verachtet; derer ihm zugehörigen sich in keiner andern Absicht, als um dadurch ein Wohlthäter zu werden, bedient; gegen Jedermann leutseelig ist; niemals, als mit Unwillen, und ohne daß sich jemand darüber beschweren könnte, etwas abschlägt; alles, was er einwilligt, niemals zu hoch anrechnet; an Wohlgefälligkeiten seinen

grösten

(*) Spr. Sal. VIII, 15. f.

größten Gefallen hat; die wichtigsten Dinge in der Stille verrichtet; in seinem Verstande allemal gleich; mit seinem Herzen immer derselbige bleibt; in seiner Aufführung ernsthaft, und in seiner Denkungsart gleichförmig; in seinen Absichten so gerecht, als in seinen Vornehmungen unerforschlich, und in seinen Zusagen unwandelbar ist; von der Entstellung, Unlust, und Unruhe, welche die Schwäche des Geistes verrathen, befreyt bleibt; von dem sich niemals mit Gewißheit bestimmen läßt, worinn er die mehreste Stärke besitze, ob in der Staatskunst, oder in der Gesetzkunde, oder in der Kriegs- oder Finanz-Wissenschaft? der ein jedes dieser Stücke, mit einer gleichen Geschicklichkeit einrichtet; mithin des Zutrauens seines Fürsten, der Hochachtung derer Grossen, und der Freundschaft des Volkes würdig; in dem Königreiche beliebt ist, und von fremden Mächten, die ihn auch alsdann, wann er wider sie ist, zu ihrem Schiedsrichter erwählen, in Ehren gehalten, und gefürchtet wird; den Krieg als eine Landplage verabscheuet, und ihn dennoch zu rechter Zeit, zur Bevestigung des Friedens, dadurch, daß man die Feinde des Staates zwinge, um Frieden zu bitten, und sich von

uns

uns zu fürchten, vorzunehmen weiß; von allem, vom Bischofs- und Feldmarschalls-Stabe an, bis zum Hirten-Stabe, eine Kenntniß besitzt; nicht das geringste aus der Acht läßt; auch so gar auf das letzte Schaaf in der Heerde seine Augen gerichtet hält; bey dem eine jede Sache, sobald sie nur die Angelegenheit eines Unterthanen betrift, Aufmerksamkeit verdient; vor den alle Franzosen wünschten, daß einige von ihren Lebenstagen abgekürzet, und denen seinigen zugesetzet würden; daß ihn der Himmel, ihrer zu ihm tragenden Liebe wegen, erhalten, und eben so augenscheinlich, als jenen, der nach Egypten, um daselbst das Glück seiner Brüder zu werden, geschickt worden, in seiner Obhut bewahren mögte, und über den er den Verstand, und die Weisheit, womit der Minister des Leutseeligsten unter allen Monarchen, welche Länd- und Städte-Bezwinger gewesen, der Befreyer Israels begabt war, ausgegossen hatte.

Es fehlete noch sehr viel daran, daß Richelieu, und Mazarin, zusammen genommen, alle diese Eigenschaften gehabt hätten; und doch kann man ihnen nicht die Ehre, daß sie grosse Minister gewesen, streitig machen. Maria von Medicis nahm den Erstern, nachdem

Hein-

Heinrich der Vierte aus dem Lande derer Lebendigen vertilget worden war, an; sie theilete mit ihm die Verwahrung des Reiches; und da sie beständig beyde nach einem gemeinsamen Rathe handelten, vertheidigten sie selbiges gegen seine auswärtigen Feinde, und gegen die Wuth des falschen Eyfers. Das Parlement konnte seine Erkenntlichkeit gegen die Königinn Frau Mutter nicht besser an den Tag legen, als, da es in voller Versammlung an einem feyerlichen Gerichtstage (Lit de justice) zu erkennen gab, daß es das Volk ungemein gern sehen würde, wenn man eine neue Münze mit der Umschrift: MARIA MEDICEA, SECURITAS REI GALLICAE, Maria von Medicis, die Sicherheit derer Französischen Angelegenheiten, prägen liesse. Diese Lobes-Erhebung schliesst zugleich alle übrige mit in sich. Sie überhebt uns der umständlichern Ausführung. Sie zeiget, wie würdig diese Prinzeßinn, das Regiment zu führen, gewesen sey; und sie könnte hinreichend seyn, den berühmtesten und schätzbarsten unter allen Monarchen darunter vorzustellen.

Frankreich befand sich in denen allermißlichsten Umständen, als Anne von Oesterreich

uns zu fürchten, vorzunehmen weiß; von allen, vom Bischofs- und Feldmarschalls-Stabe an, bis zum Hirten-Stabe, eine Kenntnis besitzt; nicht das geringste aus der Acht läßt; auch so gar auf das letzte Schaaf in der Heerde seine Augen gerichtet hält; bey dem eine jede Sache, sobald sie nur die Angelegenheit eines Unterthanen betrift, Aufmerksamkeit verdient; vor den alle Franzosen wünschten, daß einige von ihren Lebenstagen abgekürzet, und denen seinigen zugesetzet würden; daß ihn der Himmel, ihrer zu ihm tragenden Liebe wegen, erhalten, und eben so augenscheinlich, als jenen, der nach Egypten, um daselbst das Glück seiner Brüder zu werden, geschickt worden, in seiner Obhut bewahren mögte, und über den er den Verstand, und die Weisheit, womit der Minister des Leutseligsten unter allen Monarchen, welche Länd- und Städte-Bezwinger gewesen, der Beschützer Israels begabt war, ausgegossen hatte.

Es fehlete noch sehr viel daran, daß Richelieu, und Mazarin, zusammen genommen, alle diese Eigenschaften gehabt hätten; und doch kann man ihnen nicht die Ehre, daß sie grosse Minister gewesen, streitig machen. Maria von Medicis nahm den Erstern, nachdem

Hein-

Heinrich der Oberhaupt dem Lande derer Be- . . . endigen vertilget worden war, an; sie theilete mit ihm die Verwahrung des Reiches; und da sie beständig beyderseits nach einem gemeinsamen Rathe handelten, vertheidigten sie selbiges gegen seine auswärtigen Feinde, und gegen die Wuth des falschen Eyfers. Das Parlement konnte seine Erkenntlichkeit gegen die Königinn Frau Mutter nicht besser an den Tag legen, als, da es in voller Versammlung an einem feyerlichen Gerichtstage (Lit de justice) zu erkennen gab, daß es das Volk ungemein gern sehen würde, wenn man eine neue Münze mit der Umschrift: MARIA MEDICEA, SECVRITAS REI GALLICAE, Maria von Medicis, die Sicherheit derer Französischen Angelegenheiten, prägen liesse. Diese Lobes-Erhebung schliesst zugleich alle übrige mit in sich. Sie überhebt uns der umständlichern Ausführung. Sie zeiget, wie würdig diese Prinzeßinn, das Regiement zu führen, gewesen sey; und sie könnte hinreichend seyn, den berühmtesten und schätzbarsten unter allen Monarchen darunter vorzustellen.

Frankreich befand sich in denen allermißlichsten Umständen, als Anne von Oesterreich

beym Parlemente, den achtzehnten May, 1643, zur Reichs-Verweserinn ernannt wurde. Der junge König, Ludwig der Vierzehnte, war damals erst fünftehalb Jahre alt. Alle auswärtige Mächte waren wider seine Krone zusammen getreten; und die Religions-Streitigkeiten unterhielten das Feuer des bürgerlichen Krieges, in sämmtlichen Theilen des Königreiches. Die Königinn fand niemanden, der mehr im Stande gewesen wäre, zur Abwendung dieses Ungewitters behülflich zu seyn, als den Cardinal von Mazarin, einen in der Regierungskunst vollkommen bewanderten Mann, der den Cardinal von Richelieu zum Lehrmeister gehabt, und den Ludwig der Dreyzehnte, zu seinem Befolger des Testamentes ernannt hatte. Es ward, von der Zeit an, alles durch diese beyde Seelen des Oberhofgerichtes regieret. Sogleich im ersten Jahre der Regentenschaft griff man zu den Waffen, und zog zu gleicher Zeit gegen sämmtliche Feinde des Staates zu Felde. Der herrliche und glückliche Erfolg, den die Unternehmungen derer Generale, denen man das Ober-Gebiet derer Truppen anvertrauet hatte, war ein Beweis von der Weisheit, mit wel-

chem

cher man selbige vorzüglich vor andern erwäh-
let hatte. Niemals hat Frankreich soviel
Siege in so kurzer Zeit davon getragen. Lud-
wig von Bourbon, Herzog von Enguien,
welcher nachher unter dem Namen des Prin-
zen von Conde so berühmt geworden, gewann
die merkwürdige Schlacht bey Rocroy, und
nahm Diedenhofen (Thionville) weg. Der
Marschall von Breze, schlug die Spanische
Flotte, in dem Angesichte von Carthagena.
Turin ward von dem Prinzen Thomas ero-
bert; die Brücke von Esturien, von dem
Marschalle du Plessis-Pralin, und Roth-
weil in Deutschland, von dem Marschalle
von Guebriant. Das folgende 1644ste
Jahr war nicht weniger glücklich. Der Vi-
comte von Türenne gewann die zwote
Schlacht bey Rothweil. Der Herzog von
Enguien, welcher bereits bey Freyburg Ehre
eingeleget hatte, eroberte Speyer, Philipps-
burg, Maynz, und andere Städte, welche
das Schicksal von Grevelingen, so Gasto
von Orleans unter seine Bothmäßigkeit ge-
bracht hatte, erfuhren. Mit Rose, la Mo-
the, Bethüne, und Landau, gieng eine
gleiche Veränderung, und nach ihnen, mit

 Lio-

Lorens in Catalonien, mit Nordlingen in Deutschland, und mit Mora in Italien, vor. Dergleichen Glück daurete fast ohnunterbrochen, die vier folgende Jahre über, bis zum Münsterschen Frieden, welcher im Jahre 1649 unterzeichnet wurde, fort.

Das Vergnügen, welches man sich davon versprach, ward durch die Stimmen des Aufruhres, welche sich in dem Königreiche hören liessen, gestöhret. Das Volk, welches durch die Steuer, die der Rath zur Unterhaltung eines allgemeinen Krieges, sehr hoch angesetzet hatte, belästigt wurde, hielt sich dieserhalb an den Cardinal Mazarin; und die Grossen, welche seine Gewalt, und die unermeßliche Einkünfte, die er theils von dem Gehalt des Hofes, und theils von dem Bischofthume zu Mez, und zwölf Königlichen Abteyen hatte, mit neidischen Augen ansahen, erklärten sich wider ihn. Dieses war der Grund, oder der Vorwand von denen bürgerlichen Kriegen, welche in ganz Frankreich, vier Jahre hindurch, die grössete Unordnungen anrichteten. Die Königinn suchte ihren Minister, so lange als ihr immer möglich war,

zu

zu erhalten. Indessen muste er endlich doch das Königreich räumen, und es ward in selbigem auf seinen Kopf Geld gesetzet. Seine Feinde hingegen, welche die Ueberwinder von denen fürchterlichsten auswärtigen Mächten gewesen waren, zogen allemal den Kürzern, wann sie mit dem Gegenpart stritten. Dieses rührte von denen Maaßregeln her, die er nahm, und von dem geheimen Verständnis, welches er mit der Königinn unterhielt. Die Aufrührer musten zulezt unterliegen, und sahen sich genöthigt, seine Rükkunft einstimmig zu bewilligen. Er nahm sich der Verwaltung derer Reichsgeschäfte, nebst der Königinn selbst noch bey der Mündigkeit des Prinzen, wiederum an; schenkte dem Staate die Ruhe wieder; und beschloß seine Staatsminister-Bedienung, mit der Vermählung Ludwigs des Vierzehnten an die älteste Spanische Prinzeßinn (Infantinn), welche nach dem zweiten Frieden erfolgete. Frankreich war eines solchen Mannes bey so unruhigen Zeitläuften, als diejenige wären, darinn man sich unter der Minderjährigkeit des Prinzen befand, benöthigt; und es hatte den Beystand, den es an ihm fand, dem Schutze, darinn ihn

 Anne

Anne von Oesterreich, welcher Willen alle ihrer Unterthanen nahm, zu verdanken. Der Erfolg zeigete, daß sie die wahren Vortheile des Staates weit besser, als irgend jemand, eingesehen, und daß kein einiger in dem ganzen Königreiche, so würdig, am Regiements-Ruder zu sitzen, gewesen.

Berühmte Regentinnen in Spanien.

Spanien hat eben sowohl, wie Frankreich, und Engelland, seine tapfere Frauenzimmer, und Heldinnen gehabt. Weil niemals ein Gesetz daselbst vorhanden war, wornach selbige von dem Throne ausgeschlossen gewesen wären: so hatten viele denselben, zu verschiedenen Zeiten, mit eben so vieler Weisheit, Macht, und Ansehen, als die Prinzen, welche sich am meisten um die Hochachtung, und Zuneigung ihrer Unterthanen verdienet gemacht, inne. Die Geschichte dieser Monarchie liefert uns nach einander verschiedene Beyspiele. Da mir aber die engen Schranken einer Vorrede nicht erlauben, mich so umständ-

sich eben so ausführlich, als etwa wohl geschehen könnte, hierüber auszulassen: werde ich weiter nichtes, als blos die Regierung der in der Geschichte dieses Königreiches so berühmten Isabelle berühren.

Isabelle.

Heinrich der Vierte, König von Castilien, mit dem Beynahmen: der Unvermögende, wollte von sich geglaubt wissen, daß er Vater von der Prinzeßinn Johanna wäre, wiewohl auch bey dem ganzen Hofe bekannt war, daß sie von der Königinn, und dem Großmeister des St. Jakobsordens abstammete. Zur Behauptung seines Vorgebens, ernannte er sie zur Kron-Erbin nach seinem Tode, zum Nachtheil seiner eigenen Schwester, der Isabelle, als der, in Ermangelung eines rechtmäßigen Nachfolgers, der Scepter von Rechtswegen zukam. Der Trieb zu gefallen, bey einigen; und die Neigung vor das Königliche Geblüt, bey andern, brachten, in Ansehung dieser Ernennung, getheilte und verschiedene Gesinnungen hervor. Nächst dem verdienete auch Isabelle, ihres leutseeligen und

und [illegible] Wesens, ihrer [illegible] und durchdringenden Fähigkeiten; ihres zur Fassung und Ausführung derer grössesten Anschläge aufgelegten Verstandes, und des ihr beywohnenden, über ihr Geschlecht gehenden, Muthes wegen, einen Vorzug vor jener, welche man als eine Fremde, und mit Verachtung, ansahe. In Betrachtung ihres gegründetesten Rechtes an die Krone, hielten fast alle Fürsten in Europa, und unter andern auch der Herzog von Berry, um sie an. Sie zog aber denen allen den Ferdinand, [illegible] Johann des Zweyten, Königes von Arragonien, Catalonien, Leon und Asturien, vor. [illegible]

[illegible]

Dieser junge Prinz war damals erst sechszehn Jahre alt, und [illegible] Maaßregeln, welche er zu seiner Erhaltung gegen die Widersetzung seines Bruders, des Königes von Castilien, treffen muste, [illegible] auf Isabellen ein. Anfänglich bedienete sie sich Mittel der Gelindigkeit und Verschlagenheit, wodurch sie [illegible] diesen Prinz dahin zu vermögen suchte, daß er, in Betrachtung ihrer, andere Gesinnungen annehmen [illegible]

auch die Grossen des Reiches immer mehr und mehr an sich zu ziehen, und sie, wofern er sich ihr zu widersetzen, nicht ablassen würde, gegen ihn aufzubringen, bemühet war. Sie schrieb in den hochachtungsvollesten, und unterthänigsten Ausdrücken, jedoch auch mit einer standesmäßigen Grösse und Gelassenheit, an ihn, und führete ihm zu Gemüthe, wie sie die vortheilhafte Vorschläge, die er ihr anzutragen die Gütigkeit gehabt hatte, auf eine großmüthige Art ausgeschlagen habe. Sie legte ihm die Ursachen, warum sie auf ihrer Heyrath bestanden, und den Prinzen von Arragonien allen, die sich um sie beworben, vorgezogen hätte, umständlich dar. Sie versicherte ihn, daß sie und ihr Gemahl ihm allemal eben so als seine eigene Kinder, zugethan bleiben würden, wofern er ihnen sein Wohlwollen, und väterliche Freundschaft nicht entzöge. In einem andern Briefe hat sie den König um Erlaubniß zu ihm kommen zu dürfen; unter Betheurung, daß sie nichts weiter, als seine Gemeinschaft, und Gelegenheiten ihm ihren Eyfer vor die Wiederherstellung und Erhaltung des Staates, an den Tag zu legen, suchete. Heinrich nahm ihre Vorstellungen

trotzig und zornig an, und ertheilte zur Antwort, daß er, wann er bequeme Zeit haben würde, in Ueberlegung nehmen wolle, wozu er sich zu entschliessen gedächte.

Zu eben der Zeit, hielt der König von Frankreich, Ludwig der Eilfte, um die Prinzeßinn Johanne, vor seinen Bruder Carl, Herzog von Aquitanien, an. Heinrich bewilligte ihm dieselbe gar gern, um sich einen so mächtigen Schutz an denen Franzosen, welche in Zukunft ihre Rechte an die Krone von Spanien mit vielem Eyfer in Gültigkeit setzen würden, zu verschaffen. Bey der Trauung ward die Prinzeßinn Isabelle aller ihrer Ansprüche an das Königreich Castilien entsetzet. Nachher forderte Heinrich ausdrücklich alle Grossen in seinen Staaten auf, um Isabellen und Ferdinand zur Verlassung der Grenze zu vermögen. Allein seine Befehle und Anstalten, blieben fruchtlos. Zu seiner Betrübnis muste er sehen, daß die Parthey der Isabelle, theils unter dem Adel, theils auch unter dem Volke, von Tage zu Tage immer stärker wurde. So sehr man ihn verachtete, so viel Hochachtung hatte man vor die Tugenden,

ben, und seltene Eigenschaften der Prinzeßinn. Die Bischöfe, der Graf von Toledo, und fast alle Vornehmen, hatten sich öffentlich dahin erkläret, auf ihrer Seite zu seyn. Aus Schreck vor der Menge, und Macht ihrer Anhänger, bewilligte Heinrich, daß sie an den Hof von Sigovien kommen durfte, woselbst er sie mit allen möglichen Beweisen der Freundschaft, und brüderlichen Zärtlichkeit empfieng.

Isabelle ließ sich dadurch im geringsten nicht verblenden. Sie verlangte, daß sämmtliche Reichsstände einen Eyd der Treue an sie ablegen, und sie für die nächste Erbinn der Krone, welche ihr, vermöge des Rechts ihrer Geburt, zu Theil werden müßte, erkennen sollten. Sie versicherte, daß, wenn man ihr ihrer Bitte gewähren wollte, sie, und Ferdinand, sich dasjenige, was zum Nutzen des Königes gereichte, unveränderlich angelegen seyn lassen würden; daß sie ihre einzige Tochter zum Geisel auf die Burg in Avila hingeben, und ihre Einwilligung zur Vermählung der Prinzeßinn Johanna, Witwe des Herzoges von Aquitanien, mit Heinrich von Arragonien geben wollte. Hingegen erklärte

sie

sie auch, daß sie sich allenthal darwider setzen würde, wann man ihr nicht die ihr schuldige Gerechtigkeit wiederfahren liesse.

Ihre Standhaftigkeit brachte die Hofleute des Heinrichs auf, welche sie beredeten, daß sie die Thore von Avila verschliessen lassen, Isabellen als Gefangene darinn behalten, und sie dahin vermögen sollte, einen Traktat, so wie man ihn selbiger vorlegen würde, zu unterzeichnen. Ferdinand, der von diesem Vorhaben Nachricht erhalten hatte, gieng aus der Stadt, und gab sich alle Mühe, die Prinzeßinn mit hinweg zu bringen. Weder sein inständiges Bitten, noch die Betrachtung der Gefangenschaft, und der schlechten Begegnungen, welche sie zum Nachgeben hätten bringen können, waren im Stande, sie dahin zu vermögen, daß sie ihm gefolget wäre. Sie wollte einen Ort, woselbst die sämmtliche Schätze des Königs in Verwahrung lagen, und wo sich ein ungemein prächtiger und zahlreicher Hof befand, durchaus nicht verlassen. Sie entschloß sich, in der Vestung zu verbleiben, und sich auf alles gefaßt zu halten.

Das Glück war der Beständigkeit der Isabellen günstig. Es hatte die Gesundheit

des Königes, seit geraumer Zeit, von Tage zu Tage beständig abgenommen. Er starb, als man ihn, zur Veränderung der Luft, nach Madrit brachte; und ernannte die Prinzeßinn Johanne, zu seiner Nachfolgerinn, mit Ausschliessung der Isabellen. Es wurden aber seine Einrichtungen, mit der Einmüthigkeit, dergleichen er gehoffet hatte, nicht befolget. Der grösseste Theil Spaniens erklärte sich vor diejenige, die er ausgeschlossen hatte. Man errichtete auf dem öffentlichen Platze zu Sigovien, ein Amphitheater, worauf alle diejenige, welche sich in der Stadt befanden, den Eyd der Treue auf das Evangelienbuch, vor den Ferdinandi, und Isabelle, welche sie durch einen Herold, mit Freudengeschrey, und einem allgemeinen Beyfall, zu Königen von Spanien ausriefen, ablegeten. Indessen schwur man den Eyd der Treue an Ferdinanden nicht eher, als bis er sich selbst endlich anheischig gemacht hatte, auf die Rechte, und Freyheiten des Königreiches, nach dem Beyspiel der Königin, seiner Gemahlinn, welche ihn, vor sie denen Gefahren, und der Gefangenschaft zu trotzen, gelehret hatte, unverbrüchlich zu halten.

Selbst

Selbst diejenige, welche ihre Waffen, ihr Vermögen, und Leben, zum Besten der Isabelle gewidmet hatten, waren in Ansehung der Regiements-Form unter sich nicht einig. Einige, welche denen seltenen Eigenschaften, die sie an sich blicken ließ, sehr vieles zutraueten, behaupteten, daß sie allein mit dem ganzen Ansehen bekleidet seyn müßte, so, wie solches unter denen Prinzeßinnen Ormisinde, Odisinde, Sanktia, Urraka, Berengere, und verschiedenen andern, gewesen, welche vornemlich die unumschränkte Gewalt in dem Königreiche Castilien, in Händen gehabt. Man stritt sogar darüber, ob Ferdinand den Namen, und die Kennzeichen eines Königes führen sollte.

Die Königinn machte diesem Streite, durch einen Traktat, welcher einem jeden gefiel, und den sie ihren Gemahl unterzeichnen ließ, ein Ende. Die Artikel desselben bestanden darinn, daß in denen Gerichtsbüchern, Verordnungen, und auf denen Münzen, der Name des Ferdinands vor den Isabellen stehen, in denen ausgemahlten Wappen hingegen, das Wappen von Castilien, dem von Arragonien vorgesetzet werden sollte; daß die Obergebieter in denen Städten und Vestungen im Namen der Isa-

belle

balle erwählet werden; und die Rentmeister, nebst denen Steuer-Räthen von ihr abhängen, und den Eyd der Treue in ihre Hände ablegen sollten.

Diese Bedingungen waren vor Ferdinanden hart, und er konnte es ohnmöglich verborgen halten, wie sehr nahe ihm selbige giengen. Isabelle, als ein die Gemüther zu regieren, und die Herzen zu gewinnen, geschicktes Frauenzimmer, stellete ihn, durch die Vorstellungen, und Schmeicheleyen, die sie ihm machte, zufrieden. Sie betheurete ihm, daß diese Verordnung wegen Verwaltung des Staates, ihr weit mißfälliger, als ihm selbst, wäre; daß sie damals, als sie ihn zu ihrem Gemahl genommen, sich vest vorgesetzet gehabt, die Ehre, die Reichthümer, und die Krone, mit ihm zu theilen; daß er sowohl öffentlich, als besonders, der König, der Beherrscher, und Oberherr über alles seyn sollte; daß er aber, nach der gegenwärtigen Verfassung der Gemüther, und Beschaffenheit der Umstände, etwas aufopfern und fahren lassen müste. Sie versicherte ihn, daß niemand jemals die Ehrenstellen, Würden, Bedienungen, und obrigkeitliche Aemter, anders, als mit seiner Genehm-

rückhaltung, erhalten sollte. Indessen gab sie ihm doch auch auf eine geschickte Art zu verstehen, wie sie nicht glaubte, daß er die Vestungen, Statthalterschaften, und Aufsicht über die Königlichen Einkünfte im Reiche, einem andern als Castilianern anvertrauen würde; indem er sich sonst die Mißgunst, und den Haß der ganzen Nation auf den Hals ziehen mögte. Dergleichen verbindliche Betheurungen, an denen die Arglist eben so viel Antheil, als die Liebe hatte, besänftigten den Verdruß und Unwillen des Ferdinands, und vermehreten seine Zuneigung gegen die Königinn.

Die Unterwürfigkeit derer vornehmsten Herren des Reiches, war ein wichtiger Punkt; sie verschaffete aber indessen dem Könige, und der Königinn, noch nicht alles, was, um gegen ihre innerliche, und auswärtige Feinde zu verfahren, nothwendig war. Cabrera, Aufseher der Königlichen Rentkammer, hatte bis daher die Schlüssel davon in seiner Verwahrung behalten, weil er darauf gewartet hatte, selbige derjenigen Partey, welche die Oberhand behalten würde, und bey der er sich damit in Gunst zu setzen gedachte, abzugeben. Isabelle

wende-

wendete sämtliche Hülfsmittel ihres Verstandes, und ihrer Geschicklichkeit, an, um ihn dahin zu vermögen, daß er sich vor sie erklärete. Sie schrieb an ihn; sie ließ ihn zu sich kommen; sie versprach ihm, daß sie ihm unendlich dafür erkenntlich seyn würde; sie suchte ihn auf allerley Art dazu zu bewegen. Endlich erhielt sie von ihm, was sie begehrete. Um die übrigen Aufrührer dahin zu bringen, daß sie ebenfalls diesem Beyspiele folgen möchten, gab sie dem Sabrera die an der Grenze von Valentia liegende Stadt Moya, unter dem Titel einer Marggrafschaft, zum beständigen eigenthümlichen Besitz, vor sich, und seine Nachkommen; desgleichen die Statthalterschaft von Segovien, nebst einem andern schönen Stück Landes, unter dem Namen einer Grafschaft.

Das Geld in der Königlichen Schatzkammer, war zu denen Unkosten des Krieges, mit dem man von Seiten der Johanne, und des Königes von Portugall, welcher sie beschützete, bedrohet wurde, ungemein nothwendig. Isabelle schickte auch Abgesandten an den König von Frankreich, Ludwig den Eilften, zur Friedens-Unterhandlung, wobey sie ihm die Grafschaft Roußillon wieder abtrat. Die-

[illegible] Eintracht ([illegible]) [illegible] seinem Abgesandten ein geneigtes Gehör. Der König erbot sich, nach Castilien soviel Truppen und Geld, als die Herrschaft des Ferdinando, und der Isabella auf einen [illegible] Fuß zu setzen, nöthig wäre, zu schicken, wofern sie ihre junge Prinzeßinn Tochter dem Dauphin zur Gemahlinn geben wollten. Durch anderweitige Umstände, aber, ward der König zu Veränderung seines Entschlusses veranlasset. Er verband sich sogar mit Portugall, mit demjenigen, mit denen er so gern in Verbindung treten zu wollen, geschienen hatte, [illegible]

Das Kriegsfeuer brach also in [illegible] Flammen aus, und Isabella nahm eben soviel Antheil, als Ferdinand, ihr Gemahl, daran. Sie ertheilte die Befehle zur Truppenwerbung; sie ließ selbige mit benöthigtem Zeug und Geräth versehen, und zu denen Krieges-Uebungen anführen. Sie war zum öftern bey denen allgemeinen und besondern Musterungen in Person gegenwärtig, bey welcher Gelegenheit sie durch ihre Schmeicheleyen, Liebkosungen, und Versprechungen, Nacheyfer einflößete. Sie begleitete selbige zur Armee, zum Zeugniß, daß sie die

 Be-

beschwerlichkeiten, und Gefahren, welche sie ihrentwegen ausstånden, mit ihnen theilen wollte. Bald sahe man sie das Lager besehen, bald an der Spitze eines eigenen abgesonderten Haufens, welcher auf Verkundschaftung des Feindes, des Feldes, und der umliegenden Gegenden, ausgieng. Sie legete sich auf alles, was nur irgend zum Kriege gehörete. Sie begab sich in eigener Person nach verschiedene Gegenden, und Ländern, um die nöthige Lebensmittel einzukaufen, und nach das Lager schaffen zu lassen. Sie kam nachher wieder zurück; und, wann eine Schlacht zu liefern war, war sie die erste an der Spitze ihrer Schwadronen, begab sich eilends von einer zur andern, und ermunterte selbige durch Versprechungen, und durch die Liebe zum Ruhm, sich gut zu halten. Sie bewerkstelligte alle Verrichtungen eines Generals, und eines Helden. Der Sieg krönete endlich ihre, und Ferdinando, Tapferkeit. Die Truppen der Johannen, Portugiesen, und Franzosen, wurden nach verschiedenen Niederlagen aus einander getrieben, und es kam zu einem Friedens-Traktat, welcher völlig zum Nutzen der Isabelle eingerichtet war. Die Prinzessinn Johanna ließ nunmehro alle Hofnung fahren, [illegible]

 über

über eine so starke Nebenbuhlerinn die Oberhand erhalten zu können, und entschloß sich dannenhero, den Nonnen-Schleyer anzulegen. Sie gieng also ins Kloster, und Isabelle kam dadurch in einen ruhigen Besitz des Thrones von Castilien, und Spanien.

Die Augenblicke des Friedens, wurden von Isabellen im geringsten nicht denen Ergötzlichkeiten, Lustbarkeiten, und der Ueppigkeit gewidmet. Sie beschäftigte sich ohne Unterlaß mit dem Ruhme ihrer Staaten, und der Ruhe ihrer Unterthanen; und bemühete sich, das Band der Einigkeit mit denen auswärtigen Mächten zu erhalten; und es ward ihr Name eben so fürchterlich, als der Name derer grössesten Fürsten, welche damals in Europa regiereten. Da einige unter ihnen dasjenige, was ihnen Christoph Columb, in Ansehung der Würklichkeit von America vorstellete, für Mährgen aufnahmen, so urtheilete hingegen Isabelle nicht so geringschätzig davon. Sie untersuchete die Beweise, welche ihr dieser berühmte Seefahrer über von der Würklichkeit einer neuen Welt vorlegete; sie nahm dessen Dienste zur Entdeckung derselben an; sie borgete sogar das zur Bestreitung der grossen Kosten, wegen Ausrüstung der

 Flotte,

Flotte, die sie dahin abschickte, benöthigte Geld; und erhielt sogleich von der erstern Reise, welche im Jahre 1492 dahin vorgenommen worden, die Erstlinge jener unermeßlichen Reichthümer, welche Spanien seit der Zeit beständig von da heraus gezogen hat. Zwölf Jahre nachher, starb Isabelle an einem Geschwüre, welches sie vom allzu öftern Reiten bekommen hatte. Die Kriege, und die mühsamen Geschäfte, welche sie zu Anfange ihrer Regierung gehabt hatte, verursachten, daß sie sich dazu gewöhnete; und einer andern Art von Fuhrwerke hat sie sich selten bedienet. Niemals ist ein Prinz weder aufrichtiger, noch durchgängiger, bedauret worden; und man hatte Ursach, Thränen über eine Königinn zu vergiessen, welche keine andere Beschäftigungen, als die Besorgung ihres Königreiches, die Religions-Uebungen, und das Studieren der schönen Wissenschaften, welches sie, einen Umgang mit Gelehrten zu unterhalten, in den Stand gesetzet hatte, kannte. Es haben gesamte Geschichtschreiber, Lobes-Erhebungen von ihren seltenen Vorzügen hinterlassen; und man findet keinen einigen unter denenselben, welcher ihr den geringsten Fehler, der ihr Andenken verunehren könnte, vorgeworfen hätte.

Kann man nun wohl nach dergleichen Beyspielen noch läugnen, daß das Frauenzimmer, einen Staat mit Weisheit, Nutzen, und Pracht zu regieren, im Stande seyn sollte? Wollte man sagen, daß die Anzahl dergleichen Königinnen nur gering sey, so liesse sich gar leicht darauf erwiedern, daß die Anzahl der berühmten Fürsten eben so gar ungemein groß nicht sey. Ein vorzügliches Verdienst in einem Fache, es sey worinn es wolle, wird allemal etwas seltenes und ausserordentliches bleiben. Zur Vorbereitung des Verstandes auf die Geschichte dieser Amazonen, habe ich blos zeigen wollen, daß die Verwaltung des Scepters durch die Hand derer Frauenzimmer, nichts unmögliches in sich schliesse, und daß sie sogar demselben eben soviel Ehre, als Mannspersonen, machen können. Es ist dieses der scheinbarste Einwurf, den man gegen die Würklichkeit dieser alten Kriegerinnen vorbringt. Es wird aber selbiger durch die wenige von mir bisher angeführte Beyspiele, die sich, wegen der nicht gar grossen Entfernung der Zeit, darinn sie vorgefallen sind, im geringsten nicht in Zweifel ziehen lassen, über den Haufen geworfen. Eine geringe Anzahl von noch einigen andern, wird zum Beweise die

jenen, mit welcher Stärke und Kühnheit, einige mitten unter denen Feinden, und in dem hitzigsten Gefechte, zu erscheinen, im Stande seyn.

Berühmte Kriegerinnen, und Heldinnen.

Die Spartanerinnen.

Ohne bis auf die berühmte Spartanerinnen zurück zu gehen, welche mit eben so glücklichem, und bisweilen wol noch glücklichern Erfolge, als ihre Männer, die Waffen führeten, und Schrecken einjageten; noch auch so vieler anderer, von deren Tapferkeit bey denen Belagerungen, und Schlachten, in denen ältern Zeiten so viel Rühmens gemacht worden, zu erwähnen; werde ich blos von denenjenigen, welche in Ansehung dieses Umstandes, in denen letztern Zeiten, Bewunderung erwecket haben, sprechen.

 Johanne

Johanne von Arc

Ob ich gleich alle das Wunderbare, womit die Geschichtschreiber, und Dichter des funfzehnten Jahrhunderts, das Leben der berühmten Johanne von Arc, welche unter dem Namen des Mädgens von Orleans bekannter ist, ausgeschmücket haben, nichts weniger, als für ungezweifelt anzunehmen geneigt bin, so ist doch soviel ausgemacht, daß diese junge Lothringerinn ausserordentliche Thaten der Tapferkeit verrichtet, und Frankreich einen sehr grossen Nutzen gestiftet habe. Es hatten sich damals die Engelländer zu Meister von Orleannois, Isle de France, Champagne, und Picardie, gemachet. Johanne von Arc gab vor, daß ihr Gott eingegeben habe, ihr Vaterland zu erretten, und begab sich, in dieser Absicht, zum Könige, Carl dem Siebenten. Sie bat ihn um Erlaubnis, Mannskleider anziehen, und unter denen Französischen Truppen die Waffen führen zu dürfen. Ihre erste Unternehmung bestand darinn, daß sie eine Zufuhr von Lebensmitteln, der Garnison und denen Einwohnern nach Orleans brachte, mit denen es bereits soweit gekommen war, daß sie entweder umkommen,

[illegible], aber sich ergeben musten. Nachdem sie den niedergeschlagenen Muth derselben wieder aufgerichtet, that sie verschiedene Ausfälle auf die Engelländer, welche allemal glücklich abliefen: sie warf ihre Schanzen über den Haufen, und nöthigte sie endlich, daß sie die Belagerung aufheben musten. Hierauf führete sie den König mitten durch die Feinde nach Reims, allwo er gekrönet wurde. Sobald diese feyerliche Handlung vollzogen war, begab sie sich sogleich wieder an die Spitze der Armee; nahm fast alle Städte, welche die Engelländer im Besitz gehabt hatten, wiederum ein, und brachte, um mich des Ausdrucks eines ihrer Geschichtschreiber zu bedienen, deren Sachen in ein gantz umgekehrtes Ansehen. Als sie sich aber zurück zu ziehen gedachten, bekamen sie selbige gefangen, und liessen sie, als der Zauberey schuldig, und überzeugt, zu Rouen verbrennen: indem sie sich nicht vorstellen konnten, daß soviel Thaten einer ganz unerhörten Tapferkeit, der Ordnung der Natur, und ihres Geschlechtes, gemäß wären.

Johanne von Arc.

Ob ich gleich alle das Wunderbare, womit die Geschichtschreiber, und Dichter des funfzehnten Jahrhunderts, das Leben der berühmten Johanne von Arc, welche unter dem Namen des Mädgens von Orleans bekannter ist, ausgeschmücket haben, nichts weniger, als für ungezweifelt anzunehmen geneigt bin, so ist doch soviel ausgemacht, daß diese junge Lothringerinn ausserordentliche Thaten der Tapferkeit verrichtet, und Frankreich einen sehr grossen Nutzen gestiftet habe. Es hatten sich damals die Engelländer zu Meister von Orleannois, Isle de France, Champagne, und Picardie, gemachet. Johanne von Arc gab vor, daß ihr Gott eingegeben habe, ihr Vaterland zu erretten, und begab sich, in dieser Absicht, zum Könige, Carl dem Siebenten. Sie bat ihn um Erlaubnis, Mannskleider anziehen, und unter denen Französischen Truppen die Waffen führen zu dürfen. Ihre erste Unternehmung bestand darinn, daß sie eine Zufuhr von Lebensmitteln, der Garnison und denen Einwohnern nach Orleans brachte, mit denen es bereits soweit gekommen war, daß sie entweder umkommen,

men, aber sich ergeben musten. Nachdem sie den niedergeschlagenen Muth derselben wieder aufgerichtet, that sie verschiedene Ausfälle auf die Engelländer, welche allemal glücklich abliefen; sie warf ihre Schanzen über den Haufen, und nöthigte sie endlich, daß sie die Belagerung aufheben musten. Hierauf führete sie den König mitten durch die Feinde nach Reims, allwo er gekrönet wurde. Sobald diese feyerliche Handlung vollzogen war, begab sie sich sogleich wieder an die Spitze der Armee; nahm fast alle Städte, welche die Engelländer im Besitz gehabt hatten, wiederum ein, und brachte, um mich des Ausdrucks eines ihrer Geschichtschreiber zu bedienen, deren Sachen in ein gantz umgekehrtes Ansehen. Als sie sich aber zurück zu ziehen gedachten, bekamen sie selbige gefangen, und liessen sie, als der Zauberey schuldig, und überzeugt, zu Rouen verbrennen: indem sie sich nicht vorstellen konnten, daß soviel Thaten einer ganz unerhörten Tapferkeit, der Ordnung der Natur, und ihres Geschlechtes, gemäß wären.

Heldinnen unter denen Ungarischen Weibspersonen.

Die verschiedene Einfälle, welche die Türken, seit ihrer Einrichtung in Constantinopel, in Europa unternommen haben, haben mehr als zu oft, denen Ungarischen Manns- und Frauenspersonen Gelegenheit gegeben, sich in ihrer Tapferkeit hervorzuthun. Letztere legeten merkwürdige Beweise davon, bey Weissenburg, der Hauptstadt des Königreiches, ab. Verschiedene von denenselben, wollten die Mauren des Ortes, in Ermangelung ihrer Männer, welche daselbst ihr Leben eingebüsset hatten, vertheidigen. Sie setzten insgesammt die Türkische Armee, durch den Eifer, und die Unerschrockenheit, welche sie, eine jede auf ihrem Posten, und in der ihr aufgetragenen Verrichtung, an sich blicken liessen, in Erstaunen. Eine unter ihnen nahm einen von denen am allerschwersten zu behauptenden Plätzen ein, und hieb mit der Sense einem jeden Türken, den man zur Besteigung des Bollwerkes, um sich dessen zu bemächtigen, zwang, den Kopf ab.

Eine andere behauptete drey Monathe lang die Stadt Walpo in demselbigen Königreiche,

gegen

gegen die Gewalt derer Türken, welche sich aller kriegerischer Hülfsmittel, in der Absicht, um sich Meister davon zu machen, bedieneten.

Eben dergleichen Widerstand erfuhren sie bey Erlau, (Agria) ohnweit Walpo. So lange die Männer im Stande waren, auf denen Mauren zu fechten, kamen ihnen ihre Weiber mit einem unermüdeten Eyfer zu Hülfe. Sie trugen ihnen siedend Oel, Pech, oder Wasser zu, womit jene die Türken, welche Sturm laufen wollten, begossen. Eine, welche mit einem Stein, den sie auf die Feinde werfen wollte, hervor trat, ward von einer Canonen-Kugel getroffen, die ihr den Kopf mit wegriß. Ihre Tochter, als sie selbige neben ihrer Seite fallen sahe, nahm den Stein, warf ihn auf die Feinde, lief voller Wuth durch die Oefnung der Mauer mitten unter sie, tödtete verschiedene, verwundete andere, und wagete ihr Leben, um diejenige, von der sie selbiges erhalten hatte, zu rächen.

Eine von ihren Mitbürgerinnen, welche auf der Brustwehr fochte, sahe, daß ihr Schwiegersohn erschossen wurde, und sagte zu seiner Frau, daß sie den Leichnam weghohlen, und ihm die

letzte

ihre Pflicht erweisen sollte. Es ist anjetzt etwas viel nöthigers zu thun, antwortete sie: nemlich, die Religion und das Vaterland zu vertheidigen. Diese letztere Pflichten müssen der ehelichen Liebe vorgehen, und ich werde selbige bis auf meinen letzten Blutstropfen zu erfüllen suchen. Die Officierer, welche an dem Orte das Commando hatten, wusten durch keine stärkere Bewegungsgründe die Soldaten zu ermuntern, als wann sie ihnen das Beyspiel dieser beherzten Weiber, die sie beständig vor Augen hatten, vorstelleten.

Die Belagerung von Ziget, lieferte einen noch weit erstaunlichern Gegenstand. Als der Befehl zu einem Haupt-Treffen war gegeben worden, fassete ein gewisser Ungarischer Officierer, welcher ebenfalls mit dabey seyn sollte, und aus selbigem mit dem Leben davon zu kommen, keine Hofnung hatte, den grausamen Entschluß, seine Frau umzubringen, damit selbige, wann sie unter die Gewalt derer Ungläubigen Ueberwinder käme, nicht geschändet werden mögte. Diese junge Gemahlinn, der nicht sowohl ihr Leben, als ihr Eheherr am Herzen hieng, verwies ihm die Gedanken, so er von ihr hegete, und versicherte ihm, daß sie ihn entweder zum

Ruhme,

Rühme, oder zum Grabe begleiten wollte. Sie legte eins von seinen Kleidern an, nahm ein Pferd, und Waffen, gieng auf das Schlachtfeld, und stellete sich mit unter die Officiers. Kein einziger unter ihnen, zeigete soviel Muth, als diese beherzte Heldinn. Sie blieb beständig ihrem Gemahl zur Seite; und machte alles, was ihr in den Wurf kam, nieder. Die Wuth gab ihr Kräfte, dergleichen die allerstärkste Mannspersonen fast niemals empfinden; sie hielt bis an das Ende des Treffens mit einem gleichen Eyfer aus, und bedeckete die Erde mit denen Leichnamen, derer zu ihren Füssen niedergestreckten Türken. Der hart verwundete Officierer fühlete, daß seine Kräfte und sein Muth wieder belebet wurden, [illegible] wie sie dem Tode, den sie auf die Feinde schickte, auszuweichen bemühet war. Indem sie allen Gefahren trotzete, und sich ihnen zu verwegen ausstellete, ward sie zuletzt von Pfeilen und Wurfspiessen getroffen, welche sie, sich aufrecht zu erhalten, ausser Stand setzeten. Sie kroch mit grössester Mühe nach den Körper ihres bereits zur Erden gestreckten Mannes zu; warf sich in seine Arme; fieng seine letzte Seufzer auf, und verschied einen Augenblick nachher selbst.

Die übrige Beyspiele, welche ich ohne Ende anführen könnte, würden ihren Glanz, und Vorzug bey diesem letztern, welches in Ansehung der Beherztheit, und ehelichen Liebe, auf das höchste gehet, verlieren. Es erhellet hieraus zur Genüge, wie weit es ein Geschlecht, über welches man ein gar zu allgemeines Urtheil fällt, in Verwaltung des Staates, und Uebernehmung derer Gefährlichkeiten, bringen könne. Die Geschichte derer Amazonen wird diese Bemerkung in ein noch weit stärkeres Licht setzen, und auf eine ausführlichere Art vorstellen.



Ergänzung.

Auf der V S. in der 3 Zeile, setze man hinzu: und merkwürdigen Kriegesheldinnen.

Geschichte

Geschichte
der Amazonen.

Erster Theil.

Das



Das erste Kapitel,

Von der Benennung und Würklichkeit der Amazonen.

Die Abstammung des Wortes Amazonen, schließt zugleich den kurzen Begriff ihrer Geschichte in sich. Bey den Scythen, von denen sie ursprünglich abstammeten, nannte man selbige Aeorpaten (1) das heißt: nach Mannes-Blut dürstende Feindinnen.

Seit

(1) Von *Aeor*, ein Mann, und *pata*, tödten; also soviel als Männer umbringende Weiber. Herodotus, im IV Buch. n. 110.

Seit der Zeit, da denen Griechen ihre Gesellschaft, und ihre Lebensart bekannt geworden, gaben sie ihnen die Benennung der Amazonen, und zwar entweder darum, weil man ihnen, in ihrer Kindheit die rechte Brust abbrannte (2); oder, weil die mehresten nicht den geringsten Umgang mit den Mannspersonen hielten (3); oder, weil sie niemals ihren Gürtel, welcher das Zeichen der Ehrbarkeit und Keuschheit bey den morgenländischen Weibsbildern war, ablegten; oder, weil sie gewöhnlicher Weise, nicht von Brodte, sondern vom Fleische der Thiere, welche sie auf der Jagd erlegten, lebeten (5); oder endlich, weil sie ihre Mütter in ihrer Kindheit nicht mit Milch, sondern

(2) ἀ oder ανευ μαζε, ohne Brust, Hippokrates, *de aëre & aqua.* Diodor, im III Buch, a. d. 186 S. Strabo, im XI Buch, a. d. 504 S. Justin, im 4 Kap. des III Buches, und andere.

(3) ἅμα ζωντες, unter einander zusammen haltend, und ausser der Gesellschaft der Männer zusammen lebend. Servius über den 494 Vers, des ersten Buches der Aeneis, und andere.

(4) ἅμα ζώνη, mit dem Gürtel. Donat. über das erste Buch der Aeneis. Voß, im *Etymologicon*, unter dem Worte *cestus.*

(5) ἀμάζα, *sine Maza*, ohne Teig von Gersten-Mehl, oder Brod. Eustath im 878 Vers. Dionys. Periegeta. S. Calepin, unter dem Worte *Amas.* Plutarch, im Leben des Alcibiades, nennt Maza eine Art von schlechten Kuchen, oder Gebackenes, wovon die Lacedämonier lebten.

dern mit starker und gemeiner Kost, dergleichen sie selbst zu sich nahmen; und bisweilen auch wohl mit Honig, oder mit Pferde-Milch a) ernähreten (6). Alle diese Auslegungen können bey dem Worte Amazonen statt finden b). Ein gewisser berühmter Gelehrter (7) behauptet indessen, daß selbiges verfälscht sey: und, daß der wahre Name dieser kriegerischen Weiber, eine Stärke

a) Es bedienen sich noch heutiges Tages die Tartarn, Calmucken, Jakuten, Mongalen, und andere ihres gleichen, Völker, die starke Viehzucht haben, der Pferde-Milch, welche sie in Gährung bringen, und woraus sie ein berauschendes Getränk, das sie Kumyß nennen, zubereiten. Auch destilliren sie von diesem Kumyß, Brandtewein. S. Herrn Prof. Müllers Abhandlung von dem Gebrauche einiger Speisen, bey fremden Völkern, für welchen wir einen Abscheu haben, aus der zu Petersburg unter seiner Aufsicht herauskommenden rußischen Monatsschrift übersetzt; im 97 St. der Hannover. Beytr. zum Nutzen und Vergnügen, v. J. 1759. Anm. d. Uebersetz.

(6) Philostrates, *Heroica*, a. d. 750. S.

b) Nächst diesem wird auch das hebräische Wort, *Amaz*, Fortis, seu robustus fuit, vor den Ursprung desselben ausgegeben. Auf lateinisch heissen sie bei einigen *Vnimammae*. TATIANUS apud Servium ad VIRG. Aen. XI. v. 640. A. d. Ueb.

(7) Gronovius im 1 Th. des Thesauri antiq. Graec. fol. D d d 2. Er glaubt, das eigentliche Wort sey Αμζωνες, das heißt: männlich; daher auch die Stadt Amisus ihre Benennung habe.

Alles, was man von diesen Amazonen lieset, sagt man (9), ist eine blosse Erdichtung, welche die Kennzeichen der offenbaresten Falschheit an sich hat. Niemand weiß nach der Wahrheit ihren eigentlichen Ursprung anzugeben. Man setzt selbige in Zeiten, wo die Unwissenheit und Leichtgläubigkeit geherrschet. Ihre Empfängnis und ihre Geburt, waren die Wirkung eines ohngefähren Zufalls; ihre Erziehung konnte mit der natürlichen Schwäche des kindlichen Alters nicht bestehen; alle ihre Verrichtungen, waren Wunder der Tapferkeit; die Stärke, die Herzhaftigkeit, die Unerschrockenheit, machten ihren eigentlichen Charakter aus. Wie kann man sich einen Staat von Weibspersonen vorstellen, welche in vollkommenem guten Vernehmen unter einander gestanden, beständig in Friede mit einander gelebet, und unaufhörlich Kriege mit Mannspersonen geführet haben sollten? welche an nichts weiter, als lauter Gefechte, Vergnügen gefunden; zahlreiche Armeen ausgemacht; vor sich allein ganze Provinzen unter ihre Botmäßigkeit gebracht; sogar kriegerische Völker jenseit des Meeres angefallen hätten, und

 Stifte-

(9) Dergleichen Schwierigkeiten wirft Strabo, im XI. B. a. d. 770 S. auf. Arrian, im 13. Kap. des VII Buches, zweifelt an dem würklichen Daseyn der Amazonen, weil Xenophon, bey dem Rückzuge der zehn Tausende, ihrer mit keinem Worte gedacht hat. Paläphat, im I Buche, sagt, es wären darunter Mannspersonen, welche als Frauen gekleidet gewesen, zu verstehen.

und Herzhaftigkeit, dergleichen einem Geschlec[ht] an dem diese Vorzüge vornemlich zu erken[nen] seyn müssen, anständig sind, bezeichne. In B[e]trachtung ihrer Eigenschaften, gab man ih[nen] ausserdem auch verschiedene andere, darauf sich [be]ziehende, Benennungen; als: Helden-Weib[er], männliche Weibspersonen, (Viragines) furcht[ba]re, blutdürstige Weiber, und solche, welche Pfer[de] zu bezwingen, oder mit Pfeilen zu schiessen, g[e]schickt gewesen, oder welche von Eidechsen, un[d] Schlangen gelebet (8). Endlich gab man ihne[n] auch, indem sie in verschiedenen Gegenden vo[n] Africa und Asien wohnten, nach diesen ihre[n] Wohnplätzen eingerichtete Benennungen. S[o] hatte man die Africanische, die Sauromati[] sche, die Thermodontinische, und Ephesische Amazonen. Ich werde im folgenden Gelegenheit haben, ihrer verschiedenen Beynamen, Erwähnung zu thun, und zugleich auch die andere Erklärungen, welche man dem Worte Amazonen giebt, anzuführen. Bevor ich aber mit ihrer Geschichte den Anfang mache, muß ich erst erweislich darlegen, daß dergleichen würklich vorhanden gewesen; und den Schwierigkeiten, welche man über diesen Punkt angebracht hat, begegnen.

Alles

(8) Stephan. Byzant. und sein Scholiast, Thomas Pinedo, unter dem Worte *Amazones.*

Alles, was man von denen Amazonen lieset, sicht man (9), ist eine blosse Erdichtung, welche die Kennzeichen der offenbaresten Falschheit an sich hat. Niemand weiß nach der Wahrheit ihren eigentlichen Ursprung anzugeben. Man versetzt selbige in Zeiten, wo die Unwissenheit und Leichtgläubigkeit geherrschet. Ihre Empfängniß, und ihre Geburt, waren die Wirkung eines ohngefähren Zufalls; ihre Erziehung konnte mit der natürlichen Schwäche des kindlichen Alters nicht bestehen; alle ihre Verrichtungen, waren Wunder der Tapferkeit; die Stärke, die Herzhaftigkeit, die Unerschrockenheit, machten ihren eigentlichen Charakter aus. Wie kann man sich einen Staat von Weibspersonen vorstellen, welche in vollkommenen guten Vernehmen unter einander gestanden, beständig in Friede mit einander gelebet, und unaufhörlich Kriege mit Mannspersonen geführet haben sollten? welche an nichts weiter, als lauter Gefechte, Vergnügen gefunden; zahlreiche Armeen ausgemacht; vor sich allein ganze Provinzen unter ihre Botmäßigkeit gebracht; sogar kriegerische Völker jenseit des Meeres angefallen hätten, und

(9) Dergleichen Schwierigkeiten wirft Strabo, im XI. B. a. d. 770 S. auf. Arrian, im 13. Kap. des VII Buches, zweifelt an dem würklichen Daseyn der Amazonen, weil Xenophon, bey dem Rückzuge der zehn Tausende, ihrer mit keinem Worte gedacht hat. Paläphat, im 1 Buche, sagt, es wären darunter Mannspersonen, welche als Frauen gekleidet gewesen, zu verstehen.

Stifterinnen von verschiedenen grossen Städten geworden wären?

Nun kann ich zwar nicht läugnen, daß diese Einwürfe nicht an und vor sich ganz scheinbar seyn sollten. Allein, je einnehmender sie sind, um desto nöthiger ist es, daß ich sie widerlege; und zeige, wie wenig gegründet sie seyn.

1. Die Entfernung der Zeiten, pflegt eben so, wie die Entfernung der Oerter, die Dinge zu verkleinern, schwächer darzustellen, und endlich gar, je mehr sie zunimmt, völlig aus dem Gesichte zu bringen. Es giebt einige, deren Angedenken niemals verlischt: und dagegen wiederum andere, welche, ihrer Besonderheit wegen, nach Verfließsung einiger Jahrhunderte, ganz unglaublich werden. Dieses trift bey der Geschichte der Amazonen vollkommen ein. Man hat keinen berühmtern, merkwürdigern, und durch mehrere Zeugnisse der Alten bekräftigten Staat, als den Staat dieser berufenen Kriegerinnen. Tempel, Städte, Gegenden, ganze Länder, haben, lange nach ihnen, den Ruhm ihres Namens aufbewahret. Sie beziehen sich auf zuverläßige und merkwürdige Begebenheiten der älteren Zeiten. Weil sie aber, in Ansehung der Zeit und Sitten, gar zu sehr von uns entfernt sind, haben zween, oder drey Schriftsteller, sogar ihre Würklichkeit in Zweifel gezogen. Mit eben dem Rechte könnte man auch an der Gewißheit desjenigen, was in den verflossenen Zeit-Altern, bey allen Völkern der Welt, vorge-

vorgegangen ist, woselbst die Verschiedenheit der Eigenschaften, und die Menge der Begebenheiten, ohnfehlbar etwas ausserordentliches, wunderbares, und unglaubliches darstellen müssen, zweifeln. Weiß man denn nicht, daß die Natur unter eben so mancherley Gestalten, in dem menschlichen Verstande, als in den Gesichtern, und in den Gewächsen, erscheine? Es giebt in jeder Art von Wissenschaft, Köpfe, welche uns, ihrer glücklichen, oder schlechten Fähigkeiten wegen, ganz unbegreiflich vorkommen. Es ist demnach sehr unrichtig geschlossen, wenn man alles, was man von den Amazonen erzählt, darum, weil man ihnen mehr Muth, Stärke, und Herzhaftigkeit beyleget, als man gemeiniglich bey einem Geschlecht, dem die Vorurtheile, oder die Erziehung öfters nichts weiter, als die Schwäche zu Theil werden lassen, antrift, unter die griechische Erdichtungen rechnet. Wer sich nur ein wenig in der Welt umgesehen hat, wird gefunden haben, daß es Mannspersonen gebe, welche Weiber, und Frauenspersonen, welche Männer sind.

Das Sonderbare in der Lebensart, den Sitten, und den Gemüths-Eigenschaften, welches uns an den Amazonen vorzüglich ins Auge fällt, und befremdet, ist gar kein gültiger Grund, ihr würkliches Daseyn dieserhalb über den Haufen zu werfen. Derjenige, welcher darinn, daß er Gestirne an dem Himmel, oder würkende Ursachen in der Natur hervorgebracht, soviel Wunder erschaffen

hat, erlaubt dann und wann der letztern, von dem gewöhnlichen Laufe abzugehen, und uns durch Erscheinungen, die wir vorher, ehe sie sich zugetragen, für blosse Grillen und Träume gehalten hätten, zu überraschen. Ein jegliches Jahrhundert, und ein jedes Land, haben dergleichen (10), denen man zu andern Zeiten, und an andern Orten, kaum Glauben zustellt. Läsen wir die Geschichte der Riesen (11) nirgends, als in den alten Dichtern Griechenlandes, so würden wir sie ohnfehlbar, als eine poetische und romanhafte Erdichtung, welche blos darum ersonnen wäre, um über ganz schlechte und gemeine Begebenheiten etwas Wunderbares zu verbreiten, verwerfen; und dieser Gedanke würde uns dahin bringen, daß wir zuletzt gar alles übrige in Zweifel zögen c). Eben dergleichen Vorstellung muß ohnge-

(10) Dieser Gedanke ist aus dem Plinius, welcher sich im 1. 2. und 3 Kap. des 7. Buches, weitläuftig hierüber erklärt.

(11) S. die *Mémoires de l'Academie des Inscript.* I Th. a. d. 125 S. und II Th. a. d. 169 S.

c) Man kann über die Riesen der ältern Zeiten, folgende Schriften zu Rathe ziehen: Von den Riesen, S. neue Anmerkungen über alle Theile der Naturlehre, *III* Th. Kopenh. und Lpz. 1756. 8. S. 376 - 379. und das 98 St. des 3 Th. des Reichs der Natur, und der Sitten, Halle, 1758, gr. 8. S. 339, f *Mémoire sur les Géants*: st. in *No. XXXVIII*, der *Gazette salutaire*, v. J. 1761. Natalis Alexander, in seinen *Selectis* *histo-*

Ungefähr macht sich der gemeine Haufe von den berühmten Titanen. Indessen bezeuget uns die

historiae ecclesiasticae veteris Testam. capitibus, & in loca ejusdem insignia dissertationibus historicis, chronologicis, criticis, Paris, 1689, in der 7ten Dissert. des ersten Bandes, beweiset gegen den Paulum Burgensem, daß die Riesen warhaftige Menschen gewesen; und gegen den Goropium Becanum, daß sie eine übergewöhnliche Höhe und Länge gehabt. Gigantologia, s. dissertatio de Gigantum veterum ac recentiorum existentia, Autore Jo. Elia Bertrando, st. im Excerpto totius Italicae, nec non Helveticae Litteraturae, pro Anno 1762, Tom. I. Bernae, 8. S. 189-214. Augustin Calmets Untersuchung von den Riesen: st. in dessen durch Mosheim übersetzten biblischen Untersuchungen, 1 Th. Bremen, 1738, 8. S. 48-120. Eine Abhandlung, die zu der Geschichte der Riesen gehört, und von dem Herrn le Cat in der Versammlung der Akad. der Wissens. zu Rouen vorgelesen ist; (aus dem Magasin François, Mars, 1751, übersetzt,) st. im 4 Th. des allgem. Magazins der Natur, Kunst, und Wissensch. Lpz. 1754, gr. 8. S. 328-357. Nic. Habicot Gigantosteologia, 1613. Hierwider hat ein Ungenannter geschrieben: Gigantomachie, pour répondre à la Gigantosteologie, 1613, 8. Hierauf hat Habicot herausgegeben: Discours apologétique contre la Gigantomachie, à Paris, 1615. Eine neue Gegenschrift, welche dem Joh. Riolan zugeschrieben wird, kam 1618, unter dem Titel: Gigantologie, ou Histoire de la grandeur des Géans; und in eben dem Jahre Habicots Antigigantologie, ou contre-discours de

Schrift die Wirklichkeit der Riesen, fast zur selbigen Zeit, und in demselbigen Lande. Die Israeliten

de la grandeur des Géans, heraus. Jo. Lud. Hannemanni obs. de Scopelismis Cymbricis, st. im 4 Jahr der zweyten Decurie der Misc. Natur. Cur. in der 53 Obs. Jac. Theod. Klein icon ossis bregmatis giganteae magnitudinis, cum problemate de gigantis statura determinanda, secundum regulas artis determinatoriae, st. in lat. Sprache, nebst Kupfer-Abbildungen, im 1 Th. des XLI Bandes der Philosoph. Transact. N. 456, for Jan. F. M. A. May and June 1740, S. 308-312. Magius de gigantibus. Omnia doctorum virorum iudiciis recensita, & concinnis indicibus aucta, Roterod. 1697, 8. An essay concerning Giants, occasioned by some farther remarks on the large humane Os Frontis, or Forehead-bone, mentioned in the Philosophical Transactions, of Febr. 1685, Numb. 168, by Tho. Molyneux: st. nebst einer Kupfert. im XXII Bande der Philos. Transact. for the Month of Febr. 1700, S. 487-508. Theod. Ryck oratio de gigantibus, ist nebst den Notis Holstenii in Stephanum gedruckt. De Gigantibus nova disquisitio historica & critica, Auct. Ant. Sangutelli, edidit ac praefatus est Godofr. Schütze, Altonau. 1756. 5½ B. gr. 8. wird in No. 165 der Hamb. Staats- und gel. Zeitung, v. J. 1756: desgleichen im 6 St. der Götting. gel. Anzeig. v. J. 1757, S. 53-55: und im Journal encycloped. du 1 Mars 1757, S. 44-61, recensirt. Herrn Sudens Untersuchung, was es mit denen Riesen vor eine Beschaffenheit habe? st. in dessen gelehrten Critico, 1 Th. Leipz. 1715, 8. LXX Frage, S. 761-768. Des Herrn Abt Tilladet

[Les]ten (12), welche Moses als Kundschafter in das Land Canaan abschickte, kamen bestürzt wieder zurück, und erzählten, wie sie daselbst Menschen von einer so ausserordentlichen Höhe angetroffen hätten, daß man sie Ungeheuer nennen könnte; wahre Kinder des Enaks, welcher der Vater der Riesen, und selbst ein Riese gewesen, neben denen sie bloß, wie Heuschrecken, aussähen. Das Bette des Königes Og zu Basan, war von Eisen, neun Ellen lang, und vier Ellen breit, nach eines Mannes Ellenbogen (13). Die Eigenschaft der Gift-Sauger, (Psylli) deren blosses Anrühren, alle Arten von Schlangen tödtete, und die giftige Wunden heilte, wird heutiges Tages, nach den Gedancken vieler Personen, für eine Fabel gehalten, welche man der Leichtgläubigkeit der Alten überläßt. Nichts destoweniger haben selbige die ansehnlichste Schriftsteller (14) behauptet,

ladet Abhandlung von den Riesen: aus der *Histoire de l'Acad. des Inscr. & belles lettres*, T. I. p. 158, wird recensirt im neuen Bücher-Saal der schönen Wissenschaft. und freyen Künste, *II* B. 2 St. Leipz. 1746, 8. S. 132-138. Anm. d. Uebers.

(12) 4 B. Mos. XIII, 33. 34.

(13) 5 B. Mos. III, 11.

(14) Herodot, im IV B. Aul. Gell. Strabo, im XIII B. a. d. 880 S. Plinius, im VII B. im 2 Kap. und an verschiedenen andern Stellen. Plutarch im Leben des Cato von Utica. Pausanias, a. d. 765 S. Lucan, im XI B. ausführlich. Arnobius, a. d. 30. S. und andere.



Das erste Kapitel,

Von der Benennung und Würklichkeit der Amazonen.

Die Abstammung des Wortes Amazonen, schließt zugleich den kurzen Begriff ihrer Geschichte in sich. Bey den Scythen, von denen sie ursprünglich abstammeten, nannte man selbige Aeorpaten (1) das heißt: nach Mannes-Blut dürstende Feindinnen.

Seit

(1) Von *Aeor*, ein Mann, und *pata*, tödten; also soviel als Männer umbringende Weiber. Herodotus, im IV Buch. n. 110.

Seit der Zeit, da denen Griechen ihre Gesellschaft, und ihre Lebensart bekannt geworden, gaben sie ihnen die Benennung der Amazonen; und zwar entweder darum, weil man ihnen, in ihrer Kindheit die rechte Brust abbrannte (2); oder, weil die mehresten nicht den geringsten Umgang mit den Mannspersonen hielten (3); oder, weil sie niemals ihren Gürtel, welcher das Zeichen der Ehrbarkeit und Keuschheit bey den morgenländischen Weibsbildern war, ablegten; oder, weil sie gewöhnlicher Weise, nicht von Brodte, sondern vom Fleische der Thiere, welche sie auf der Jagd erlegten, lebeten (5); oder endlich, weil sie ihre Mütter in ihrer Kindheit nicht mit Milch, sondern

(2) ἀ oder ἄνευ μαζοῦ, ohne Brust, Hippokrates, *de aëre & aqua*. Diodor, im III Buch, a. d. 186 S. Strabo, im XI Buch, a. d. 504 S. Justin, im 4 Kap. des III Buches, und andere.

(3) ἅμα ζῶντες, unter einander zusammen haltend, und ausser der Gesellschaft der Männer zusammen lebend. Servius über den 494 Vers, des ersten Buches der Aeneis, und andere.

(4) ἅμα ζώνη, mit dem Gürtel. Donat über das erste Buch der Aeneis. Voß, im *Etymologicon*, unter dem Worte *cestus*.

(5) ἀμάζα, *sine Maza*, ohne Teig von Gersten-Mehl, oder Brod. Eustath im 878 Vers. Dionys. Periegeta. S. Calepin, unter dem Worte *Amas*. Plutarch, im Leben des Alcibiades, nennt Maza eine Art von schlechten Kuchen, oder Gebackenes, wovon die Lacedämonier lebten.

dern mit starker und gemeiner Kost, dergleichen sie selbst zu sich nahmen; und bisweilen auch wohl mit Honig, oder mit Pferde-Milch a) ernähreten (6). Alle diese Auslegungen können bey dem Worte Amazonen statt finden b). Ein gewisser berühmter Gelehrter (7) behauptet indessen, daß selbiges verfälscht sey: und, daß der wahre Name dieser kriegerischen Weiber, eine Stärke

A 2 und

a) Es bedienen sich noch heutiges Tages die Tartarn, Calmucken, Jakuten, Mongalen, und andere ihres gleichen, Völker, die starke Viehzucht haben, der Pferde-Milch, welche sie in Gährung bringen, und woraus sie ein berauschendes Getränk, das sie Kumyß nennen, zubereiten. Auch destilliren sie von diesem Kumyß, Brandtewein. S. Herrn Prof. Müllers Abhandlung von dem Gebrauche einiger Speisen, bey fremden Völkern, für welchen wir einen Abscheu haben, aus der zu Petersburg unter seiner Aufsicht herauskommenden rußischen Monatsschrift übersetzt; im 97 St. der Hannover. Beytr. zum Nutzen und Vergnügen, v. J. 1759. Anm. d. Uebersetz.

(6) Philostrates, *Heroica*, a. d. 750. S.

b) Nächst diesem wird auch das hebräische Wort, *Amaz*, fortis; seu robustus fuit; vor den Ursprung desselben ausgegeben. Auf lateinisch heissen sie bei einigen *Vnimammae*. TATIANUS apud Servium ad VIRG. Aen. XI. v. 640. A. d. Ueb.

(7) Gronovius im 1 Th. des Thesauri antiq. Graec. fol. D d d d. Er glaubt, das eigentliche Wort sey Ἀμαζωνες, das heißt: männlich; daher auch die Stadt Amisus ihre Benennung habe.

und Herzhaftigkeit, dergleichen einem Geschlechte, an dem diese Vorzüge vornemlich zu erkennen seyn müssen, anständig sind, bezeichne. In Betrachtung ihrer Eigenschaften, gab man ihnen ausserdem auch verschiedene andere, darauf sich beziehende, Benennungen; als: Helden-Weiber, männliche Weibspersonen, (Viragines) furchtbare, blutdürstige Weiber, und solche, welche Pferde zu bezwingen, oder mit Pfeilen zu schiessen, geschickt gewesen, oder welche von Eidechsen, und Schlangen gelebet (8). Endlich gab man ihnen auch, indem sie in verschiedenen Gegenden von Africa und Asien wohnten, nach diesen ihren Wohnplätzen eingerichtete Benennungen. So hatte man die Africanische, die Sauromatische, die Thermodontinische, und Ephesische Amazonen. Ich werde im folgenden Gelegenheit haben, ihrer verschiedenen Beynamen, Erwähnung zu thun, und zugleich auch die andere Erklärungen, welche man dem Worte Amazonen giebt, anzuführen. Bevor ich aber mit ihrer Geschichte den Anfang mache, muß ich erst erweislich darlegen, daß dergleichen wirklich vorhanden gewesen; und den Schwierigkeiten, welche man über diesen Punkt angebracht hat, begegnen.

(8) STEPHAN. BYZANT. und sein Scholiast, THOMAS PINEDO, unter dem Worte *Amazones*.

Alles, was man von diesen Amazonen lieset, spricht man (9), ist eine blosse Erdichtung, welche die Kennzeichen der offenbaresten Falschheit an sich hat. Niemand weiß nach der Wahrheit ihren eigentlichen Ursprung anzugeben. Man versetzt selbige in Zeiten, wo die Unwissenheit und Leichtgläubigkeit geherrschet. Ihre Empfängnis und ihre Geburt, waren die Wirkung eines ohngefähren Zufalls; ihre Erziehung konnte mit der natürlichen Schwäche des kindlichen Alters nicht bestehen; alle ihre Verrichtungen, waren Wunder der Tapferkeit; die Stärke, die Herzhaftigkeit, die Unerschrockenheit, machten ihren eigentlichen Charakter aus. Wie kann man sich einen Staat von Weibspersonen vorstellen, welche in vollkommen guten Vernehmen unter einander gestanden, beständig im Friede mit einander gelebet, und unaufhörlich Kriege mit Mannspersonen geführet haben sollten? welche an nichts weiter, als lauter Gefechte, Vergnügen gefunden; zahlreiche Armeen ausgemacht; vor sich allein ganze Provinzen unter ihre Botmäßigkeit gebracht; sogar kriegerische Völker jenseit des Meeres angefallen hätten, und

(9) Dergleichen Schwierigkeiten wirft Strabo, im XI. B. a. d. 770 S. auf. Arrian, im 13. Kap. des VII Buches, zweifelt an dem würklichen Daseyn der Amazonen, weil Xenophon, bey dem Rückzuge der zehn Tausende, ihrer mit keinem Worte gedacht hat. Paläphat, im 1 Buche, sagt, es wären darunter Mannspersonen, welche als Frauen gekleidet gewesen, zu verstehen.

Stifterinnen von verschiedenen grossen Städten geworden wären?

Nun kann ich zwar nicht läugnen, daß diese Einwürfe nicht an und vor sich ganz scheinbar seyn sollten. Allein, je einnehmender sie sind, um desto nöthiger ist es, daß ich sie widerlege; und zeige, wie wenig gegründet sie seyn.

1. Die Entfernung der Zeiten, pflegt eben so, wie die Entfernung der Oerter, die Dinge zu verkleinern, schwächer darzustellen, und endlich gar, je mehr sie zunimmt, völlig aus dem Gesichte zu bringen. Es giebt einige, deren Angedenken niemals verlischt: und dagegen wiederum andere, welche, ihrer Besonderheit wegen, nach Verfliessung einiger Jahrhunderte, ganz unglaublich werden. Dieses trift bey der Geschichte der Amazonen vollkommen ein. Man hat keinen berühmtern, merkwürdigern, und durch mehrere Zeugnisse der Alten bekräftigten Staat, als den Staat dieser berufenen Kriegerinnen. Tempel, Städte, Gegenden, ganze Länder, haben, lange nach ihnen, den Ruhm ihres Namens aufbewahret. Sie beziehen sich auf zuverläßige und merkwürdige Begebenheiten der älteren Zeiten. Weil sie aber, in Ansehung der Zeit und Sitten, gar zu sehr von uns entfernt sind, haben zween, oder drey Schriftsteller, sogar ihre Würklichkeit in Zweifel gezogen. Mit eben dem Rechte könnte man auch an der Gewißheit desjenigen, was in den verflossenen Zeit-Altern, bey allen Völkern der Welt, vorge-

vorgegangen ist, woselbst die Verschiedenheit der Eigenschaften, und die Menge der Begebenheiten, ohnfehlbar etwas ausserordentliches, wunderbares, und unglaubliches darstellen müssen, zweifeln. Weiß man denn nicht, daß die Natur unter eben so mancherley Gestalten, in dem menschlichen Verstande, als in den Gesichtern, und in den Gewächsen, erscheine? Es giebt in jeder Art von Wissenschaft, Köpfe, welche uns, ihrer glücklichen, oder schlechten Fähigkeiten wegen, ganz unbegreiflich vorkommen. Es ist demnach sehr unrichtig geschlossen, wenn man alles, was man von den Amazonen erzählt, darum, weil man ihnen mehr Muth, Stärke, und Herzhaftigkeit beyleget, als man gemeiniglich bey einem Geschlecht, dem die Vorurtheile, oder die Erziehung öfters nichts weiter, als die Schwäche zu Theil werden lassen, antrift, unter die griechische Erdichtungen rechnet. Wer sich nur ein wenig in der Welt umgesehen hat, wird gefunden haben, daß es Mannspersonen gebe, welche Weiber, und Frauenspersonen, welche Männer sind.

Das Sonderbare in der Lebensart, den Sitten, und den Gemüths-Eigenschaften, welches uns an den Amazonen vorzüglich ins Auge fällt, und befremdet, ist gar kein gültiger Grund, ihr würkliches Daseyn dieserhalb über den Haufen zu werfen. Derjenige, welcher darinn, daß er Gestirne an dem Himmel, oder würkende Ursachen in der Natur hervorgebracht, soviel Wunder erschaffen

 hat,

hat, erlaubt dann und wann der letztern, von ihrem gewöhnlichen Laufe abzugehen, und uns durch Erscheinungen, die wir vorher, ehe sie sich zugetragen, für blosse Grillen und Träume gehalten hätten, zu überraschen. Ein jegliches Jahrhundert, und ein jedes Land, haben dergleichen (10), denen man zu andern Zeiten, und an andern Orten, kaum Glauben zustellt. Läsen wir die Geschichte der Riesen (11) nirgends, als in den alten Dichtern Griechenlandes, so würden wir sie ohnfehlbar, als eine poetische und romanhafte Erdichtung, welche blos darum ersonnen wäre, um über ganz schlechte und gemeine Begebenheiten etwas Wunderbares zu verbreiten, verwerfen; und dieser Gedanke würde uns dahin bringen, daß wir zuletzt gar alles übrige in Zweifel zögen c). Eben dergleichen Vorstellung muß ohnge-

(10) Dieser Gedanke ist aus dem Plinius, welcher sich im 1. 2. und 3 Kap. des 7. Buches, weitläuftig hierüber erklärt.

(11) S. die *Mémoires de l'Academie des Inscript.* I Th. a. d. 125 S. und II Th. a. d. 169 S.

c) Man kann über die Riesen der ältern Zeiten, folgende Schriften zu Rathe ziehen: Von den Riesen, S. neue Anmerkungen über alle Theile der Naturlehre, *III* Th. Kopenh. und Lpz. 1756. 8. S. 376 - 379. und das 98 St. des 3 Th. des Reichs der Natur, und der Sitten, Halle, 1758, gr. 8. S. 339, f *Mémoire sur les Géants*: st. in *No. XXXVIII*, der *Gazette salutaire*, v. J. 1761. Natalis Alexander, in seinen *Selectis histo-*

Ungefähr macht sich der gemeine Hauffe von den berühmten Titanen. Indessen bezeuget uns die

historiae ecclesiasticae veteris Testam. capitibus, & in loca ejusdem insignia dissertationibus historicis, chronologicis, criticis, Paris, 1689, in der 7ten *Dissert.* des ersten Bandes, beweiset gegen den Paulum Burgensem, daß die Riesen warhaftige Menschen gewesen; und gegen den Goropium Becanum, daß sie eine übergewöhnliche Höhe und Länge gehabt. *Gigantologia, s. dissertatio de Gigantum veterum ac recentiorum existentia, Autore* Jo. Elia Bertrando; st. im *Excerpto totius Italicae, nec non Helueticae Litteraturae, pro Anno 1761, Tom. I. Bernae,* 8. S. 189-214. Augustin Calmets Untersuchung von den Riesen: st. in dessen durch Mosheim übersetzten biblischen Untersuchungen, I Th. Bremen, 1738, 8. S. 48-120. Eine Abhandlung, die zu der Geschichte der Riesen gehört, und von dem Herrn le Cat in der Versammlung der Akad. der Wissens. zu Rouen vorgelesen ist; (aus dem *Magasin François, Mars,* 1751, übersetzt,) st. im 4 Th. des allgem. Magazins der Natur, Kunst, und Wissensch. Lpz. 1754, gr. 8. S. 328-357. Nic. Habicot *Gigantosteologia,* 1613. Hierwider hat ein Ungenannter geschrieben: *Gigantomachie, pour répondre à la Gigantosteologie,* 1613, 8. Hierauf hat Habicot herausgegeben: *Discours apologétique contre la Gigantomachie, à Paris,* 1615. Eine neue Gegenschrift, welche dem Joh. Riolan zugeschrieben wird, kam 1718, unter dem Titel: *Gigantologie, ou Histoire de la grandeur des Géans;* und in eben dem Jahre Habicots *Antigigantologie, ou contre-discours de*

Schrift die Würcklichkeit der Riesen, fast zur selbigen Zeit, und in demselbigen Lande. Die Israeliten

de la grandeur des Géans, heraus. Jo. Lud. Hannemanni *obs. de Scopelismis Cymbricis*, st. im 4 Jahr der zweyten *Decurie* der *Misc. Natur. Cur.* in der 53 Obs. Jac. Theod. Klein *icon ossis bregmatis giganteae magnitudinis, cum problemate de gigantis statura determinanda, secundum regulas artis determinatoriae*, st. in lat. Sprache, nebst Kupfer-Abbildungen, im 1 Th. des XLI Bandes der *Philosoph. Transact.* N. 456, for Jan. F. M. A. May and June 1740, S. 308-312. Magius *de gigantibus. Omnia doctorum virorum iudiciis recensita, & concinnis indicibus aucta, Roterod.* 1697, 8. *An essay concerning Giants, occasioned by some farther remarks on the large humane Os Frontis, or Forehead-bone, mentioned in the Philosophical Transactions, of Febr. 1685, Numb. 168, by* Tho. Molyneux: st. nebst einer Kupfert. im XXII Bande der *Philos. Transact. for the Month of Febr.* 1700, S. 487-508. Theod. Ryck *oratio de gigantibus*, ist nebst den *Notis Holstenii in Stephanum* gedruckt. *De Gigantibus nova disquisitio historica & critica, Auct.* Ant. Sangutelli, *edidit ac praefatus est Godofr. Schütze, Altonau.* 1756. 5½ B. gr. 8. wird in No. 165 der Hamb. Staats- und gel. Zeitung, v. J. 1756: desgleichen im 6 St. der Götting. gel. Anzeig. v. J. 1757, S. 53-55: und im *Journal encyclop. du 1 Mars* 1757, S. 44-61, recensirt. Herrn Sudens Untersuchung, was es mit denen Riesen vor eine Beschaffenheit habe? st. in dessen gelehrten *Critico*, 1 Th. Leipz. 1715, 8. LXX Frage, S. 761-768. Des Herrn Abt Tilladet

sten (12), welche Moses als Kundschafter in das Land Canaan abschickte, kamen bestürzt wieder zurück, und erzählten, wie sie daselbst Menschen von einer so ausserordentlichen Höhe angetroffen hätten, daß man sie Ungeheuer nennen könnte; wahre Kinder des Enaks, welcher der Vater der Riesen, und selbst ein Riese gewesen, neben denen sie bloß, wie Heuschrecken, aussahen. Das Bette des Königes Og zu Basan, war von Eisen, neun Ellen lang, und vier Ellen breit, nach eines Mannes Ellenbogen (13). Die Eigenschaft der Gift-Sauger, (Psylli) deren blosses Anrühren, alle Arten von Schlangen tödtete, und die giftige Wunden heilte, wird heutiges Tages, nach den Gedancken vieler Personen, für eine Fabel gehalten, welche man der Leichtgläubigkeit der Alten überläßt. Nichts destoweniger haben selbige die ansehnlichste Schriftsteller (14) behauptet,

ladet Abhandlung von den Riesen: aus der *Histoire de l'Acad. des Inscr. & belles lettres*, T. I. p. 158, wird recensirt im neuen Bücher-Saal der schönen Wissenschaft. und freyen Künste, II B. 2 St. Leipz. 1746, 8. S. 132-138. Anm. d. Uebers.

(12) 4 B. Mos. XIII, 33. 34.

(13) 5 B. Mos. III, 11.

(14) Herodot, im IV B. Aul. Gell. Strabo, im XVII B. a. d. 880 S. Plinius, im VII B. im 2 Kap. und an verschiedenen andern Stellen. Plutarch im Leben des Cato von Utica. Pausanias, a. d. 765 S. Lucan, im XI B. ausführlich. Arnobius, a. d. 30. S. und andere.

ner, und sind die mehresten, würkliche Augen-Zeugen davon gewesen. Eben dieses findet auch bey der Wünschel-Ruthe, durch deren Hülfe man die Quellen, und Metalle, entdeckt, statt. Die geschicktesten Naturforscher haben die Ursach noch nicht begreifen können, warum die Mohren, und einige andere von ihnen sehr entfernte Völker, welche eben so, wie wir, von dem Geschlechte des Noah abstammen, eine von der Farbe der übrigen Menschen, und sogar auch dererjenigen, die mit ihnen unter einerley Graden der Breite wohnen, verschiedene Haut haben. Ich könnte noch unzähliche dergleichen Stücke anführen, woraus zu ersehen ist, wie die Natur ein Belieben daran gefunden, Familien und ganze Völker, durch Vorzüge, und besondere Eigenschaften, welche alle übrige in Verwunderung setzen, zu unterscheiden. Diejenige, welche die Würklichkeit der Amazonen in Zweifel ziehen, gründen sich vornemlich auf die wunderbare Umstände, die man von ihnen erzählt, und welche, ihren Gedanken nach, deren Geschlecht, und selbst auch die Menschlichkeit, übersteigen. Bey dem allen aber haben selbige doch nichts an sich, was denen bisher angeführten Beyspielen beykäme; und es machen leztere wenigstens dasjenige, was man von jenen berühmten Heldinnen findet, wahrscheinlich. So wohl in diesem als jenem Falle, muß bey einer vorhandenen Menge von bewährten Zeugnissen, der Zweifel hinweg fallen.

3. Ein

3. Ein jedes Land hat seine besondere Einflüsse, welche alles dasjenige, so es hervorbringt, unterscheidend machen. Der Geist, und der Körper des Menschen empfinden selbige eben so, wie die Gewächse, und Thiere. Man erblickt an den Gemüths-Beschaffenheiten der Menschen in ein und eben demselben Lande, gewisse Züge der Aenlichkeit, woran sie kennbar sind, und die sie wider ihren Willen, verrathen würden. Die Völker in den warmen Ländern, haben einen natürlichen Hang zur Lustbarkeit, Wollüstigkeit, und Ruhe. Ueberhaupt sind sie, wann sie sich worauf legen wollen, wegen ihrer Gelassenheit, weit aufmerksamer, als die andern; und das darum, weil sie zu sehr überlegen, sich langsam entschliessen, und sich durch den Anblick der Gefahr, mehr, als ein jeder anderer, abschrecken lassen. Diejenige hingegen, welche weiter nach Norden hin wohnen, sind von einem ganz entgegen gesetzten Charakter. Der ohnaufhörlich daselbst anzutreffende Reif schnürt die Schweißlöcher zusammen, bringt die natürliche Wärme aneinander, und verursacht eine innere Gährung, welche sich nothwendig vom Körper auf den Geist, wegen der innigen Verbindung, welche der Schöpfer der Natur zwischen beyden vestgesetzt hat, fortpflanzt. Durch die Sinne eben erhält die Seele alle ihre Eindrücke.

Das Land, aus welchem die ersten Amazonen abstammeten, muste in der That nothwendig jene Würkung der Herzhaftigkeit, des Eyfers,

und

und der Grimmigkeit, in ihnen hervorbringen, welche sie zum Schrecken der mehr nach Süden wohnenden Völker machte. Sie kamen aus den Gegenden von Tanais her: und alle Schriftsteller stimmen darinn mit einander überein, daß sie uns von diesen Gegenden, und der Luft, welche man daselbst einziehe, die fürchterlichste Beschreibungen machen. Ein Nord-Wind, welcher den größten Theil des Jahres über, mit einer Heftigkeit daselbst wehet, hält fast beständig die Ufer des Flusses unter Eise (15). Das dasige Feld ist mit Schnee, oder Frost, bedeckt. Die Heerden, Pferde, und Maulesel erfrieren, und verhungern daselbst. Selbst die Menschen, müssen, ihrer Vorsorge, und natürlichen Härte ohnerachtet, ihre Hütten verlassen, und ihre Weiber und Kinder, unterdessen in eine gemäßigtere Gegend hinfahren, bis der Himmel die ihrige wieder wohnbar gemacht hat. Ich zweifele, ob andere Völker, ausser denjenigen, die hier gebohren sind, daselbst würden aushalten können. Die Sonnenstrahlen kommen hier niemals in ihrer Reinigkeit hervor (16); das Licht derselben wird ohnaufhörlich von

(15) Dionysius Perieg. V. 666, sqq.

(16) TERTULLIANUS *contra Marcion.* im 1 Kap. des 1 B. Eben daher nimmt Tertullian zum Theil, die seltsame, und fürchterliche Schilderung des Marcion, wann er von ihm schreibt: *Nihil tam barbarum ac triste apud Pontum, quam, quod illic Marcion natus est, Scytha tetrior, Hamaxobio instabilior, Massageta inhumanior, Amazonia audacior,*

von den Dünsten, und Wolken, verfinstert; ihre Wärme kann nicht zur Erde gelangen; die Luft ist hier, wegen der beständigen Nebel, dick und trübe; und der Winter herrscht das ganze Jahr hindurch.

Die Härte der Körper, welche hier aushalten können, muß auch nothwendig in den Geist übergehen. Alles ist hier voll Scythischer Grausamkeit, und Wildheit. Diejenige, welche an den Ufern des Tanais, oder in den Gegenden des schwarzen Meeres (Pontus Euxinus), wohneten, waren weit unmenschlicher, als alle andere. Schlechte Hütten, welche auf vier Rädern ruheten, waren ihre Wohnungen, und diese brachten sie fast alle Tage immer auf eine andere Stelle. Mithin fand keine Gesellschaft, keine Verbindung, und keine Freundschafft unter ihnen statt. Der Krieg, die feindliche Einfälle, die Gewaltthätigkeiten an den benachbarten Völkern, waren die einzige Gelegenheiten, bey denen sie von Zeit zu Zeit zusammen hielten. Einige trieben die Unmenschlichkeit gar so weit, daß sie die Fremden, die sich von ohngefähr in ihre weite Einöden verirrt hatten, erwürgeten, und sich bey einer Speise, wovor die Natur einen Abscheu hat, etwas zu gute thaten (17). Man behauptet, daß verschiedene

cior, nubilo obscurior, hieme frigidior, gelu fragilior, Istro fallacior, Caucaso abruptior, u. s. w.

(17) Eben derselbe, am angeführten Orte. Strabo, im VII B. a. d. 458 S. Justin, im 2 Kap. des 2 B. Plinius, im 2 Kap. des 7 B.

dem das Fleisch ihrer verstorbenen Aeltern, mit dem Fleisch der Thiere, welche sie auf der Jagd erleget, zugerichtet, und diejenige, deren Fleisch nicht zu essen gewesen, für unrein, und mit dem Fluche belegt, angesehen hätten. Der Hirnschedel von ihrem Vater, oder einem Fremden, war bey ihnen das allerkostbarste Trinkgeschirr. Man meldet von einer gewissen Scythischen Königinn, daß selbige nichts köstlichers, als die neugebohrne Kinder, gefunden, und daß man ihr täglich einige auf die Tafel liefern müssen (18). Einer von den Alten (19), führt selbige unter den Namen *Lamia* auf: und es hat von ihr die Fabel jener, nach ihr genannter, gefräßiger Ungeheure (20), ihren Ursprung genommen. Die Rauberey, und Ungerechtigkeit (21), waren die einzige unter denen Scythen bekannte Laster, wiewohl sie es in Ansehung der Fremden nicht gewesen. Ausserdem war alles erlaubt, und unsträflich, bis auf die äusserste Ausschweifungen der Unzucht,

und

(18) Aristoteles, im 7 B. d. Moral, im 6 Kap.

(19) Eustathius, oder Aspas. im Commentario über diesen Ort. Aristoteles.

(20) Es geschieht ihrer in der heil. Schrift Erwähnung. Esaia XXXIV, 14. Klägl. Jerem. IV, 3. Horaz schreibt in seiner *arte poëtica*: *Neu pransae Lamiae vivum puerum extrahat alvo.* S. Philostratus, im Leben des Apollonius, IV B. 25 Kap. Er macht eine Geschichte daraus.

(21) Justinus, im 2 Kap. des II B.

und Grausamkeit (22). Daher sahen auch, wegen der verschiedenen Nachrichten von einem dergleichen gefährlichen Lande und Volke, die Griechen, Tauris, Sarmatien, Colchis, und das Gebirge Caucasus, als den Haupt-Schauplatz der Schrecken, und der Unmenschlichkeiten an. Es ward damahls das schwarze Meer, um welches diese Provinzen umher liegen, das unbewohnbare (23) genannt: und man bewunderte den Muth, und die Kühnheit der berühmten Argonauten, welche sich dahin wagten, um das goldene Vließ zu holen. Allein, mit der Zeit, wurden dessen südliche Küsten, durch die, sich daselbst wohnhaft niederlassende, Griechen, gesitteter gemacht, als welche daselbst verschiedene Städte, und unter andern Apollonien anbaueten, welches die Einwohner von Milet, funfzig Jahre vor dem Königreich des Cyrus angelegt haben. Von der Zeit an, wurden diese Gegenden beständig für bewohnbar gehalten, und man gab davon dem schwarzen Meere die Benennung, als welches dieser Ursach wegen, den Namen *Pontus Euxinus* erhielt. Darf man sich nun wohl, bey so bewandten Umständen, verwundern, daß die Amazonen, welche von einem so rohen und ungesitteten Volke abgestammet, dessen Wildheit an sich gehabt? Man müste sich [illegible] viel

(22) TERTULLIAN. *contra Marcion*, B. I. K. 1.

(23) Strabo, B. VII, S. 458. ARRIANUS *Periplo Ponti Euxini. & [illegible]; inhospitalis & hospitalis.*

vielmehr verwundern, wenn an selbigen die Sittsamkeit, Lindigkeit, und Blödigkeit, welche ihrem Geschlechte, in allen übrigen Ländern der Welt eigen zu seyn pflegen, zu erblicken gewesen wären.

4. Stephan von Byzanz (24), ist der Meynung verschiedener anderer, welche die Stärke, und den Heldenmuth der Amazonen, der Beschaffenheit der Gegenden, welche sie bewohneten, zuschreiben. Man findet würklich, daß eine jede Provinz, ihre besondere Eigenschaften, einem Theil der Dinge, die sie hervorbringt, mittheile. Hier ereignet sich dergleichen bey den Manns- dort bey den Frauenspersonen; anderswo bey gewissen Thieren; wieder an einem andern Orte, bey den Pflanzen. Die Luft, das Wasser, die Speisen und Getränke, der Saft der Erden, sind einigen Unterthanen mehr, andern weniger zuträglich, und zu ihrer Vollkommenheit beförderlich. Selbst der Geist empfindet fast täglich diese geheimen Einflüsse. So hat man bemerket, daß in Ländern, wo der Balsam, die wohlriechende Sachen, und die Gewürze hervor kommen, die Menschen weichlich und wollüstig; und so auch hinwiederum in solchen Ländern, wo die reissende Thiere, als die Tiger, von dem man sagt, daß die Hyrcanier die Milch von ihrer Kindheit an gesogen, zu Hause gehören, grausam und wild seyn.

Unter

(24) Stephanus Byzantinus, unter dem Artikel: *Amazones*.

Unter den verschiedenen Wanderungen, welche die Amazonen vorgenommen haben, werden wir sehen, daß sie sich am Ufer des Flusses Thermodon am längsten aufgehalten. Nicht weit von diesen Gegenden, wiewohl die Erd-Beschreiber hierüber nicht einstimmig sind (25), lag das, seiner Eisen- und Stahl-Gruben wegen berühmte, Land der Chalyben (26). Daselbst wurden allerhand Arten von Waffen verfertiget. Man sahe allda nichts, als Kriegsgeräthe, und alles, was die Grausamkeit der Menschen, zur Befriedigung der Ungerechtigkeit, und Ruhmsucht der Eroberer nur ersinnen konnte. Dergleichen Gegenstände, welche sie beständig vor Augen hatten, benebst der Beschaffenheit des Landes, welches das Zeug dazu hervorbrachte, musten nothwendig die Seele kriegerisch (martialisch) machen, und ihr etwas von ihrer Härte einflössen. Es ist dieses eine Bemerkung, welche alle Schriftsteller, die derer Chalyben, und derselben benachbarter Völker, Erwähnung gethan, gemacht haben (27).

(25) S. den Cellarius, und andere.

(26) XENOPHON, *de exped. Cyri*, im V Buche. Strabo, im XII B. a. d. 826 S. APOLLONIUS, in den *Argonaut*, B. II. v. 1003, und andere.

(27) AVIENUS, der Uebersetzer des Dionysius Periegeta, schreibt im 944, und den folgenden Versen, von denen ohnweit Colchis wohnenden Völkern, folgendergestalt:

— — — Aspera primum
Bizerum genus est; diri sunt inde Bechiri,
Macro-

vielmehr verwundern, wenn an selbigen die Sittsamkeit, Lindigkeit, und Blödigkeit, welche ihrem Geschlechte, in allen übrigen Ländern der Welt eigen zu seyn pflegen, zu erblicken gewesen wären.

4. Stephan von Byzanz (24), ist der Meynung verschiedener anderer, welche die Stärke, und den Heldenmuth der Amazonen, der Beschaffenheit der Gegenden, welche sie bewohneten, zuschreiben. Man findet würklich, daß eine jede Provinz, ihre besondere Eigenschaften, einem Theil der Dinge, die sie hervorbringt, mittheile. Hier ereignet sich dergleichen bey den Manns- dort bey den Frauenspersonen; anderswo bey gewissen Thieren; wieder an einem andern Orte, bey den Pflanzen. Die Luft, das Wasser, die Speisen und Getränke, der Saft der Erden, sind einigen Unterthanen mehr, andern weniger zuträglich, und zu ihrer Vollkommenheit beförderlich. Selbst der Geist empfindet fast täglich diese geheimen Einflüsse. So hat man bemerket, daß in Ländern, wo der Balsam, die wohlriechende Sachen, und die Gewürze hervor kommen, die Menschen weichlich und wollüstig: und so auch hinwiederum in solchen Ländern, wo die reissende Thiere, als die Tiger, von dem man sagt, daß die Hyrcanier die Milch von ihrer Kindheit an, gesogen, zu Hause gehören, grausam und wild seyn.

Unter

(24) Stephanus Byzantinus, unter dem Artikel: *Amazones.*

Unter den verschiedenen Wanderungen, welche die Amazonen vorgenommen haben, werden wir sehen, daß sie sich am Ufer des Flusses Thermodon am längsten aufgehalten. Nicht weit von diesen Gegenden, wiewohl die Erd-Beschreiber hierüber nicht einstimmig sind (25), lag das, seiner Eisen- und Stahl-Gruben wegen berühmte, Land der Chalyben (26). Daselbst wurden allerhand Arten von Waffen verfertiget. Man sahe allda nichts, als Kriegsgeräthe, und alles, was die Grausamkeit der Menschen, zur Befriedigung der Ungerechtigkeit, und Ruhmsucht der Eroberer nur ersinnen konnte. Dergleichen Gegenstände, welche sie beständig vor Augen hatten, nebst der Beschaffenheit des Landes, welches das Zeug dazu hervorbrachte, musten nothwendig die Seele kriegerisch (martialisch) machen, und ihr etwas von ihrer Härte einflössen. Es ist dieses eine Bemerkung, welche alle Schriftsteller, die derer Chalyben, und derselben benachbarter Völker, Erwähnung gethan, gemacht haben (27).

B 2 Andere

(25) S. den Cellarius, und andere.

(26) Xenophon, *de exped. Cyri*, im V Buche. Strabo, im XII B. a. d. 826 S. Apollonius, in den *Argonaut*, B. II. v. 1003, und andere.

(27) Avienus, der Uebersetzer des Dionysius Periegeta, schreibt im 944, und den folgenden Versen, von denen ohnweit Colchis wohnenden Völkern, folgendergestalt:

Aspera primum
Bizerum genus est; diri sunt inde Bechiri,
Macro-

Andern (28), haben angemerket, daß die Völker, welche Eisen- und Stahl-Gruben besitzen, von Natur

Macrones, Philyresque, & pernix Durateum gens.
Inde Tibareni, Chalybes super, atua vbi ferri Dicta vbi misti, crepitant incudibus aliis.

Valerius Flaccus, im V B. im 141, und folg. Versen, schreibt folgendes:

Nocte sub extrema clausis telluris ab antris
Pervigil auditur Chalybum labor. Arma fatigant
Ruricolae, Gradiue, tui; Sonat illa creatrix
Prima manus belli terras crudelis in omnes,
Nam prius ignoti quam dura cubilia ferri
Eruerent ensesque darent, odia aegra sine armis
Errabant, iraeque inopes, & segnis Erynnis.

(28) Diejenigen sind kriegerisch, bey denen das Eisen wächst. So besitzen die wilde und kriegerische Einwohner von Brescia, einen Boden, welcher sehr reichlich Kupfer und Eisen trägt. Das mit vielen Bergwerken versehene Deutschland, ist augenscheinlich ganz kriegerisch. Und bey dem Fluß Thermodon, in Pontus, sind die Chalyber, weil bey ihnen sehr reiche Silber- und Eisen-Adern in der Erde laufen, zugleich reich, und wild. Auch die Amazonen haben Weiber, welche ebenfalls selbst ungemein geschickt, die Waffen zu führen wissen. Licetus Genuensis, de lapide Bononiensi, im 1 Kap. (das ist: der Stein, den

Natur roh, grob, und kriegerisch seyn. Endlich haben auch noch die giftige Kräuter, welche an diesen Küsten gewachsen, und die zu den, unter den Völkern in Colchis so berühmten Bezaube-rungen gebraucht wurden (29), einen Einfluß auf die Gemüthsart, und Sitten derer Amazonen, verursachen können.

5. Die Erziehung, und ihre Lebensart, haben weit mehr, als eine jede andere fremde Ursach, dazu beygetragen. Das Blut, die Nahrungsmittel, die Leibesübung, das Beyspiel, sind die Grundtheile, aus welchen die Gemüths-Beschaffenheit hervorgebracht, und die Neigungen erzeuget werden. Nimmt man diese vier Dinge zusammen, so werden der Muth, die Stärke, und die Herzhaftigkeit der Amazonen, ihre Liebe zur Freyheit, und die Geringschätzung, die sie gegen die Mannspersonen bewiesen, gar nichts befremdendes mehr seyn.

Es giebt Familien und Völker, welche an der Gemüthsart, an den Geschicklichkeiten, den Lastern, und Tugenden besonders kennbar sind. Wir fühlen in uns selbst Triebe, angebohrne Widrigkeiten, und Neigungen, welche uns beherrschen, und dahin reissen. Wir würden eine vergebliche

 Arbeit

des man ohnweit Bononien, in Italien, findet, und dessen man sich, als eine Art von Phosporus, bedienet.

(29) Petit, im 13 Kap. seiner Dissertation de Amazonibus.

Arbeit vornehmen, wann wir äussere Ursachen, die uns dergleichen einflössen, aufsuchen wollten. Dergleichen Neigungen sind uns angebohren. Man kann selbige von nichts andern, als aus dem Geblüt, herleiten. Eben daher hatten die Amazonen, welche sich von den wilden Scythen herschrieben, die ihnen angeerbte Härte, und Rauhigkeit, herzuleiten. Diese Gesinnungen wurden seit der Zeit, da sie den Entwurf ihrer Weiber-Regierung geschmiedet hatten, aufs neue weit ausgelassener. Seit dem faßten sie den Entschluß, von keinen Mannspersonen mehr abzuhangen, sich selbst zu regieren, sich auf nichts weiter, als ihre Tapferkeit, zu verlassen, und sich dadurch hervorzuthun. Ein dergleichen Vorsatz schien etwas unsinniges zu seyn, weil man bisher davon noch kein Beyspiel gehabt hatte. Allein, die Menschen wusten noch nicht, zu was für Ausschweifungen dieses Geschlecht die heftige Leidenschaften, bey Frauenspersonen, welche, sich selbigen zu überlassen, im Stande sind, treiben könne. Die Vorstellung, welche uns der heilige Geist davon macht, muß nothwendig bey einigen eintreffen, und wenigstens kann man selbige auf die Amazonen zueignen. Es ist keine List, schreibt der weise Sittenlehrer (30), über Frauen-List. Es ist kein Kopf so listig, als der Schlangen-Kopf; und ist kein Zorn so bitter, als der Frauen Zorn. Ich wollte lieber bey Löwen und Drachen wohnen,

(30) Jes. Sirach XXV, 17. fgg.

nen, denn bey einem bösen Weibe. Wenn sie böse wird, so verstellet sie ihr Geberde, und wird so scheußlich, wie ein Sack. Ihr Mann muß sich ihrer schämen; und wenn mans ihm vorwirft, so thuts ihm im Herzen wehe. Alle Bosheit ist gering gegen der Weiber Bosheit. Ein böses Weib machet ein betrübt Herz, traurig Angesicht, und das Herzeleid. Ein Weib, da der Mann keine Freude an hat, die machet ihn verdrossen zu allen Dingen. Wie man dem Wasser nicht Raum lassen soll: also soll man dem Weibe seinen Willen nicht lassen. Gemüther, welche zu einer so schrecklichen Bewegung aufgelegt waren, konnten alles, was nur der Ungestüm einzugeben im Stande ist, vornehmen, und sich sogar auch einen guten Ausgang versprechen. Es durfte nur dergleichen in Vorschlag gebracht werden, so hatte es keine Noth, daß selbiger nicht hätte angenommen, und mit einem Eyfer vollzogen werden sollen. Die erstern Schritte auf dieser schmeichlerischen Laufbahn, machten Herz; man gieng eilfertigst darauf weiter: man sahe sich den Mannspersonen, so wie allen Hinternissen, überlegen; man fand an nichts, als an den Waffen, weiter Belieben; die Lust zu herrschen ward zur Haupt-Leidenschaft; das Eisen, und der Stolz, machten den ganzen Charakter aus; und die Töchter derer Amazonen, wurden ihren Müttern ähnlich gebohren, und sie würden es sich zur Schande gerechnet

haben, wann sie hierum von ihnen hätten abgehen sollen. Blos von grossen Seelen, sagt jener Dichter auf eine sinnreiche Art (31), stammen der Muth, und die edle Gesinnungen. Man wird bereits an den Stieren, und jungen Pferden, die Stärke derjenigen, von denen sie hergekommen sind, gewahr; und schwache Tauben würde man in dem Neste eines Adlers nur vergeblich suchen.

Man suchte diese natürliche Neigungen der jungen Amazonen, durch die Nahrungs-Mittel, welche man ihnen reichte, zu stärken. Anstatt der Milch, welche die Natur in die Brüste der Mütter, vor die Kinder, die sie zur Welt bringen, gelegt hat, und welche blos zu diesem Behuf dienet, gaben die Amazonen ihren Töchtern, von Kindesbeinen an, Pferde-Milch (32), um ihnen solchergestalt sowohl den Muth, die Liebe zum Kriege, und die Lebhaftigkeit einzuflössen: als auch in keiner Verlegenheit zu seyn, wann sie etwa zu Felde gehen, und in den Krieg ziehen müsten. Ausser dieser Milch gaben sie ihnen auch eine Art von Manna, oder dicken Tau, den sie

(31) Horaz, in der 4ten Ode des 4ten Buches:
Fortes creantur fortibus & bonis,
Est in iuuencis & in equis patrum
Virtus; nec imbellum feroces
Progenerant Aquilae columbam.

(32) PHILOSTRAT. *Heroic.* Kap. 19, S. 750. s. auch die Anmerkung des Olear.

sie des Morgens von den Spitzen der Kräuter und Blumen sammleten, so man in denen am Pontus Euxinus belegenen Gegenden ziemlich häufig antrift, und welcher von dessen Dünsten erzeugt wird. Sobald, als es ihnen möglich war, entwöhnten die Mütter ihre Kinder, von dieser schwachen, und zarten, dabey aber unentbehrlichen Nahrung. Dieses geschahe nicht in der Absicht, um ihnen dagegen Brodt und Kuchenwerk, worinn der gewöhnliche Unterhalt der Menschen, auch selbst unter den Scythen, bestehet, zur Nahrung zu reichen. Man versichert (33), daß sich die Amazonen dessen fast gar nicht zu bedienen, gepfleget. Sie lebten ohne vielen Umständen, von dem Gevögel, und den wilden Thieren, die sie auf der Jagd gefangen (34); wovon selbst jene giftige kriechende Thiere, wogegen wir einen Abscheu haben, dergleichen die Eidechsen sind, nicht ausgeschlossen gewesen (35). Es ist glaublich, daß die am Pontus anzutreffende, grösser, als die unsrigen, gewesen. Man schreibt, daß die wilde Augen der Amazonen einigermassen, denen grünen Flecken, welche man auf dem Rücken dieser

 Thiere

(33) Eustathius, über den 828 Vers, des *Dionysius Periegeta.*

(34) Herodotus, B. IV, n. 13. Justinus, B. II, K. 2.

(35) Stephanus, unter dem Worte *Amazones*, nebst den Anmerk. des Scholiasten; *Thomas de Pinedo.* Coelius Rhodiginus, a. d. 327 S.

Thiere findet, ähnlich gewesen. Das Gift, welches ihr Fleisch in sich hat, hatte bey denjenigen, welche sich von Kindheit an, daran gewöhnet hatten, nicht die geringste schädliche Würkung. Es liessen sich gar leicht verschiedene Beyspiele solcher Menschen, welche von langer Zeit her, des Giftes gewohnt gewesen, anführen. Mithridates Eupator, der letzte König in Pontus, hatte selbigen dermassen oft zu sich genommen, daß es ihm auf die letzt keine Dienste mehr thun wollte, als er sich, um nicht dem Pompejus in die Hände zu fallen, damit umzubringen gedachte (36). Er mußte zu seinem eigenen Schwerdte, und dem Schwerdte eines seiner Soldaten, seine Zuflucht nehmen. Vielleicht hatten die Amazonen, eben so, wie dieser Herr, ein gewisses besonderes Gegengift, dessen sie sich gewöhnlicher Weise bedieneten. Es konnte nicht fehlen, daß nicht dasjenige, wovon sie sich ernähreten, in ihrem Blute sich hätte äussern sollen. Es mußte selbiges das Feuer, die Schärfe, und die Grausamkeit davon annehmen. Wir haben in der Geschichte, zwo merkwürdige Begebenheiten, welche diesen, durch die Erfahrung bereits bestätigten Grundsatz, bekräftigen.

Die erstere betrift die berühmte Atalanta, deren Ruf durch ganz Griechenland erschollen war

(36) Dio Cassius, B. 37. Florus, B. III, K. 5. Valer. Max. B. IX. K. 2. Plinius, B. XXV, K. 2. Appian. Mithridat. S. 248, u. andere.

war. Ihr Vater Jasion (37), wollte keine Töchter auferziehen, und ließ daher die eine, weil er so unmenschlich nicht war, daß er sie vor seinen Augen hätte umbringen sehen können, auf den Berg Parthenius in Arkadien (38), am Rande einer Quelle, neben welcher eine Höhle, und ein Eichen-Forst war, hinlegen. Dem solchergestalt verlassenen Kinde, wiederfuhr eine Hülfe, wo natürlicher Weise nichts anders, als der schleunigste, und grausamste Tod zu befürchten war. Eine Bärin, der die Jäger ihre Jungen genommen hatten, flüchtete in die Höhle, wo die Atalanta lag. Anstatt, das Kind zu verschlingen, gab sie ihm aus angebohrnen Triebe, die Milch, die sie in gar starkem Ueberfluß hatte, und, ihr beschwerlich zu werden, anfieng, zu saugen. Sie nahm sich der Atalanta an, wartete ihrer, und ernährete sie so lange, bis sie im Stande war, sich ihren eigenen Unterhalt zu verschaffen. Die wildwachsende Kräuter, und Wurzeln, waren die einzige Hülfsmittel, die sie in ihrem dammahligen Zustande haben konnte. Bey zunehmenden Jahren, und Bedürfnissen, bekam sie Lust, Thiere zu jagen. Sie aß anfänglich deren Fleisch roh; als sie aber nachgehends von ohngefähr auf das Feuer gerathen war, bediente sie sich dessen, um diese Nahrung menschlicher zu machen.

Eins-

(37) Aelianus, var. Hist. B. III, K. 1. Hygin, in seiner 185 Fabel, nennt ihn *Schoeneus*.

(38) Es war dieses der höchste Berg in Peloponnesus.

Einsmal begegneten ihr Viehhirten; diese nahmen sie aus Mitleiden, mit in ihre Hütte, und hielten sie einige Jahre in Verwahrung. Allein, wegen der Milch, die sie gesogen, und der wilden Lebensart, die sie, von ihrer zartesten Kindheit an, geführet hatte, empfand sie an der Gesellschaft der Menschen einen Widerwillen. Sie entwischte heimlich, und begab sich wieder nach ihrer Höhle, woselbst sie ihre erste Lebensart aufs neue hervor suchte; verschiedene Gattungen von Gewächsen anlegete, welche ihr selbige etwas annehmlicher machen konnten; und sich ausserdem auch durch ihren Bogen zu versorgen suchte, als welcher ihr Nahrung und Kleidung verschaffete. Sie erhielt, bey beständiger Uebung des Jagens, eine dermassen starke Leichtigkeit, daß sowohl kein einziges wildes Thier anzutreffen war, welches sie nicht hätte einholen können; als auch kein Mensch, welcher ihr nachzukommen im Stande gewesen wäre, wann sie ihm aus den Händen entwischen wollen. Dieses Umstandes wegen, bekam sie den Namen *Celeripes* (39). Atalanta ward, ihres starken Körpers, ihrer wohl gewachsenen Leibesgestallt, ihres Angesichtes voll Feuer, und ihres so ausserordentlichen Betragens wegen, in ganz Peloponnes berühmt. Sie reitzte die junge Leute, welche sich hervor zu thun suchten,

(39) Man kann die beym Gronovius befindliche Medaille, im ersten Th. seiner griechischen Alterthümer, fol. O o o, und das, was er bey dieser Gelegenheit darüber anführt, nachsehen.

suchten, zum Nacheifer (40). Verschiedene suchten sie, durch Anführung zum menschlichen Umgang, zu überwinden. Sie hatten aber insgesammt die Schande, sich überwunden zu sehen; den Hippomen, oder vielmehr Milanion ausgenommen, mit dem sie endlich zusammen hielt. Sie wurden zulezt beyderseits von einem Löwen, welcher sich in dieselbige Höhle, die ihnen zum Aufenthalt diente, begeben hatte, verschlungen.

Das zweyte Beyspiel der Würkungen einer wilden Erziehung, betrift die berühmte Königinn der Volscer, Camilla. Als ihr Vater Metabus (41), aus Haß seiner Unterthanen, welche seine Tyranney nicht länger ertragen konnten, aus seinen Staaten verjagt wurde, nahm er selbige mit sich, damit sie ihm zur Gesellschaft, und zum Trost, in seinem Elend seyn sollte. Seit der Zeit, daß er sich vor der Wuth eines Volkes, welches ihn verfolgete, verbergen muste, wohnete er in keinen Städten mehr, deren Gesetze er, wegen

(40) Ausser den Hygin, in seiner 185 Fabel, kann Paläphatus, im I B. wo er von der Atalante, und dem Milanion handelt, nachgeschlagen werden; ferner *Callimachus*, in Dianam. Ovid, im X B. der Verwandl. *Sidon. Apollinaris*, im Panegyr, ad Artemium, *Diodorus*, im IV B. und *Lil. Gregor. Gyraldus*, im XX dialogismo der Variorum criticorum. Letzterer gedenkt dreyer verschiedenen Atalanten.

(41) Virgil, im XI B. der Aeneis, im 532, und folg. Versen.

wegen seiner wilden Gemüthsart, nicht vertragen konnte. Er brachte den übrigen Theil seines Lebens, auf abgelegenen Bergen, zu, führete eine wilde Lebensart, ernährte seine Tochter mit der Milch eines wilden Pferdes, und erzog sie im Gebüsche, mitten unter den wilden Thieren. Als sie gehen konnte, gab er ihr die Pfeile in die Hand, und hängete ihr den Köcher über die Schultern. Diejenige, welche, ihrer Geburt nach, in prächtigen Pallästen zu leben, bestimmt zu seyn schien, hatte nichts weiter zur Kleidung, als eine Wolfshaut, welche ihr vom Kopfe über den Rücken herabhieng, und die Stelle jener aus goldenen Schnüren verfertigten Bänder und Schleifen, womit die Prinzeßinnen ihre Haare bevestigten; und jener Schlepprocke, welche einen Theil ihres majestätischen Zieraths ausmachen, vertrat. Als sie sich, nach Maaßgebung ihres Alters, im Pfeilschiessen, und mit der Schleuder um ihren Kopf herum zu werfen, übete: erlegte sie sowohl auf diese, als jene Art, die Vögel im Fluge, und die Thiere im Laufen. Man sagte (42), daß sie so geschwind, als die Luft, gewesen, und auf den Wellen der See, ohne ihre Füsse naß zu machen, habe laufen können. Die junge Leute verliessen ihre Häuser, und suchten sie auf dem Lande auf; und die Frauenspersonen konnten sich an ihrer Gestallt, und ihrem Gange, so sie höchlich bewunderten, nicht

(42) Eben derselbe, im VII B. im 803, und ffg. Versen.

nicht satt sehen. Als sie solchergestallt zu der Arbeit, und den Beschwerlichkeiten des Krieges abgehärtet war, verlobte sie sich der Dianen (43), erhielt ihre Jungferschaft unbefleckt, und legte sich blos auf die Waffen-Uebungen. Die Volscer, denen das Gerücht, welches durch ganz Italien von ihr ausgebreitet war, zu Ohren gekommen, ersuchten sie, den Thron, von dem sie ihren Vater hatten stossen müssen, zu besteigen. Sie unterwarfen sich ihren Gesetzen. Sie führte selbige in den Krieg des Turnus, gegen den Aeneas, und die Latier, worinn sie, verrätherischer Weise, durch den Aruns getödtet wurde, nachdem sie unbegreifliche Wunder der Macht und Tapferkeit verrichtet hatte. Ihr Geschichtschreiber bemerkt, daß diese Art von Amazonin, mit der Sturmhaube auf dem Haupte, und mit halb entblößter Brust, um den rechten Arm desto freyer zu behalten, gefochten. Bald schoß sie einen Hagel von Pfeilen auf den Feind los; bald schlug sie, mit der Streitaxt in der Hand, auf alles, was ihr im Wege kam, zu, ohne zu ermüden. Wann es die Noth zuweilen erforderte, im Weichen zu fechten, so schoß sie ihre Pfeile, von hinten zu, mit eben der Fertigkeit, als die Scythen, und Parther, los. Ihre Gefährtinnen, so um ihr waren, thaten nicht minder heldenmüthig, und richteten ein eben so starkes Blutvergiessen an, ohnerachtet sie mit nichts weiter, als einer kleinen,

(43) Eben derselbe, im XI B. im 582, und fgg. Versen.

kleinen, mit Erz besetzten Streitart versehen gewesen. Sie hatte sich selbige ausersehen, um sie beständig zur Seiten zu haben, sie mogte nun in Frieden leben, oder der Ehre, oder des Zustandes ihres Königreiches wegen, zu Felde gehen müssen.

Es ist aber, um die Würkungen der ersten Nahrung und der Erziehung, auf die Leibes-Beschaffenheit zu zeigen, eben nicht nothwendig, bis in die auswärtige alte Geschichte zurück zu gehen. Die Milch einer Säugamme, hat fast allemahl, auf die Gemüthsart eines Kindes einen Einfluß. Ihre Laster, oder Tugenden, werden zugleich mit bis in das Geblüt eingeflößet, und wurzeln sich, mit zunehmenden Jahren, immer stärker ein. Aus dieser geheimen, und natürlichen Quelle, sind gemeiniglich die Fehler, der Eigensinn, die Grobheit, die schlechte Gemüths-Beschaffenheit und Neigungen, welche man bey gewissen Personen, welche von ihrer übrigen Familie ausarten, wahrnimmt, herzuleiten. Es zeigt sich auch aus der Erfahrung, was die allzu zärtliche Erziehung, vor Schaden anrichte. Aus einer unzeitigen Liebe, glaubt man, daß man nicht zuviel Fleiß und Aufmerksamkeit anwenden könne, der Schwäche eines Kindes zu schonen, und durch dergleichen falsche Hofnung, selbiges stark zu machen, macht man es vielmehr nur noch schwächer. Seine Stärke, und frische Leibes-Beschaffenheit, hat es bereits einige Monathe, oder ein Jahr nachher verlohren, nachdem man selbi-

selbiges aus den Armen einer Amme genommen, welche, indem sie es nicht so weichlich gehalten, selbiges, soviel es dessen Alter erlauben wollen, munter und stark gemacht hat. Alles dieses aber verdirbt man, durch die vorgenommene Aenderung bey der Art, selbiges zu verhalten, wieder. Dergleichen Betragen, und Unglück, lassen sich weit häufiger in der Haupt-Stadt des Königreiches, als sonst irgendwo, wahrnehmen. Eine weniger besorgte Aufsicht, und eine mehrere Vestigkeit der Nahrungsmittel, würden Körper zu Paris hervorbringen, welche eben so gesund, und stark wären, als bey den Landleuten; wo die Kinder gemeiniglich von eben demjenigen, was die Erwachsenen geniessen, zu essen bekommen d). Da wir nun dergleichen alle Tage vor uns erblicken, warum sollten wir nicht glauben, daß eben dieselbe Ursach, eben die Würkung bey den Amazonen,

d) Von dieser Materie verdient Herr von Essartz, in seinem zu Paris, 1760, in 12. herausgegebenen *Traité de l'education corporelle des enfans en bas âge, ou reflexions pratiques, sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux Citoyens*, so in gegenwärtigem (1763) Jahre, unter dem Titel: Abhandlung von der Erziehung der Kinder, in Ansehung ihres Körpers, in den erstern Jahren; oder praktische Gedanken über die Mittel, Bürger von einer bessern Leibes-Beschaffenheit darzustellen: von mir übersetzt worden, und in 8. ans Licht getreten, nachgesehen zu werden. Anm. d. Uebers.

zonen, deren Ursprung und Sitten, alle das rohe Wesen der Scythen, denen sie es dazu noch, in Vergleichung mit sämmtlichen Alten, zuvor thaten, an sich hatten, hervor gebracht habe?

Eine dritte Quelle, welche auf den Körper, und sogar auch auf die Gemüths-Beschaffenheit, einen sehr starken Einfluß hat, ist die Leibes-Uebung. Ich weiß, daß die gute Beschaffenheit der Werkzeuge des Körpers, sehr vieles zu den Verrichtungen des Geistes beytrage. Man muß aber auch erwägen, daß die Bemühung, und der Fleiß, ein zuverläßiges Mittel seyn, die Werkzeuge des Körpers zu verbessern, und den Geist vollkommener zu machen. Es durchforscht selbiger endlich die Dinge, über welche er ohnermüdet nachgedacht hat; und wir erblicken täglich Personen, welche uns dumm vorgekommen, oder durch ihren Fleiß, es in den Wissenschaften sehr weit gebracht haben. Eben also verhält es sich auch mit dem Körper. So schwach selbiger auch zu seyn scheinet, so wird er doch durch die Uebung gestärket, und ausgehärtet. Ein gewisser Philosoph, welcher sich, durch seine Weisheit, den Zunamen des Göttlichen erworben hat (44), will, daß man, zur Hervorbringung einer vollkommenen Republik, die Manns- und Frauenspersonen, von ihrer Kindheit an, sich auf einerley Arbeit legen lassen solle. Er behauptet, daß der Unterschied des Geschlechtes, keinen Unterschied in

(44) Plato, im V B. de republica.

in Ansehung der Geschäfte, und Bemühung hervorbringen dürfe, und macht die Würkung, welche dergleichen Verfahren nach sich ziehen würde, aus dem Beyspiele der Thiere, welche zur Jagd, oder zum Laufen bestimmt sind, erweislich. Man erzieht selbige, ein jedes in seiner Art, auf einerley Weise; sie werden von einerley Stärke; und öfters wird man weit mehr Muth, und Lebhaftigkeit, bey den Hündinnen, und Stutten, als bey den Hunden und Hengsten gewahr. Galen (45), und nach ihm die Meister in seiner Kunst, haben die Anmerkung gemacht, daß bey den Frauenspersonen, der Puls bisweilen stärker und öfter, und das Blut in mehrerer Bewegung sey, als bey den Mannspersonen; woraus sie folgern, daß selbige zu eben der Stärke, und einerley Verrichtungen aufgelegt seyn würden, wenn man sie nur nicht blos an solche Arbeiten, welche, weil sie zu angenehm, und zu leicht sind, die Hülfsmittel, so ihnen die Natur mitgetheilt hat, entkräften, binden wollte. Wenn man sich hiervon völlig überzeugen will, darf man nur seine Augen auf die im niedern Stande gebohrne Weibspersonen richten. Man sieht selbige nicht allein mit den Mannspersonen einerley Lasten heben, und tragen, sondern auch die mühsamste und beschwerlichste Arbeiten eine gute Zeit nach einander ausstehen. Dergleichen Stärke des Körpers, und der Leibes-Beschaffenheit nun, kann man nichts weniger, als einer zarten, niedlichen, und

(45) Galen, im III B. de caussis pulsuum.

ausgesuchten Nahrung, zuschreiben. Vielmehr liegt der Grund davon, blos in den ganz gemeinen Nahrungs-Mitteln, und der Gewöhnung zur Arbeit, wozu sie die Noth, sobald sie nur, Alters wegen, dazu tüchtig gewesen, gebracht hat.

Dergleichen beschwerliche, und arbeitsame Erziehung, kömmt indessen in gar keinen Vergleich, gegen die erstern Jahre der Amazonen. Kaum hatten sie soviel Kraft, daß sie den Bogen halten konnten, so gab man ihnen selbigen bereits in ihre Hände, und führete sie in die Gebirge, und Wälder, auf die Jagd der wilden Thiere. Es war zu einem Gesetz unter ihnen gemacht, an jedem Tage ihre Mahlzeit (46), durch die Arbeit und den Schweiß, bald durch das zur Leibes-Uebung angestellte Laufen, bald durch das Pferde-Bezwingen, zu erkaufen. Auf solche Art gewöhnete man sie zu der harten Kriegeskunst, welcher das Lieblings-Geschäfte bey den Amazonen war. Es war solchergestallt weder unmöglich, noch zu verwundern, daß sie die Beschwerlichkeiten desselben, mit eben der Standhaftigkeit, als die stärkste, und streitbarste Mannspersonen, haben ertragen können; dieweil sie, von Geburt an, bereits kriegerisch waren, und die Hauptsorge ihrer Mütter dahin gieng, diese Geschicklichkeit bey ihnen anzurichten.

Das

(46) *Dionysius Periegetes*, V. 1046, sqq. Diodor, im II B. a. d. 63. S.

Dasjenige was die Natur angefangen hatte, ward durch das Beyspiel, so sie vor Augen hatten, und durch die Gesinnungen, welche man ihnen einflößte, vollends zu Stande gebracht. Als erklärte Feindinnen des Männer-Regiments, welches sie im höchsten Grade verachteten und hasseten (47), waren sie einzig und allein auf die Mittel bedacht, sich in der ungebundenen Freyheit zu erhalten; und in dieser Absicht, mußte man sich durch Stärke, Muth, und Unerschrockenheit, über selbige hinwegsetzen. Der Ursprung ihrer Absonderung, und ihres Staates; die Furcht, wieder unter die Bothmäßigkeit eines Königes zu gerathen; eine von Kindheit an, abgeschnittene, oder ausgebrannte Brust; ein Königreich, welches sich bey allen Völkern furchtbar machte; der Gedanke (48), vom Gotte Mars abzustammen e), erinnerten die Amazonen beständig an das, was ihnen zur Aufrechterhaltung des Ruhmes ihrer Nation obliege, und sie lenkten ihr Gemüth, mit eben dem Eyfer, den sie an ihren Müttern erblickten, darauf. Auf solche Art wurden die Tapferkeit,

(47) Justin. im 4ten Kap. des II B.

(48) *Dionys. Periegeta*, V. 652, fgg. *Apollon. Rhod.* in den Argon. B. II. V. 992. *Diodorus*, im II B. a. d. 128 S.

e) Einige gaben sie insonderheit vor die Töchter des Martis, und der Harmonie, einer Nymphe, aus. Andere hingegen hielten nur einige von denenselben, vor die Töchter besagten Gottes. A. d. Ueb.

keit, und alle Helden-Tugenden, immerwährend bey ihnen erhalten, und verstärket.

Aus allen diesen, aus der Natur sowohl als Geschichte, beygebrachten Gründen, ergiebt sich demnach, daß die Würklichkeit der Amazonen, an und vor sich, nichts unmögliches in sich schliesse. Das Volk, von dem sie einen Theil ausmachten; das Land, welches sie bewohneten; das Blut, welches in ihren Adern floß; die Erziehung, welche man ihnen wiederfahren ließ; das Beyspiel, welches sie vor Augen hatten; musten sie nothwendig von der Beschaffenheit machen, als sie uns die alte Geschichte abgeschildert hat.

Es ist nunmehro noch der leztere Theil des Einwurfes, den man gegen die Möglichkeit des Weiber-Regiments anbringt, und in welchem man gern erweislich machen mögte, daß ein Staat, oder Königreich, so Frauenspersonen führen, nicht lange bestehen könne, zu erörtern übrig.

Diese anscheinende Schwierigkeit, ist eben so leicht, als die erstere, zu heben. Man möge ein Königreich, entweder in der Verfassung, da ein angenehmer Friede herrscht, oder auch zu der Zeit, da es durch Krieges-Unruhen erschüttert wird, betrachten; so ist das Frauenzimmer, in beyderley Fällen, das Regiment zu führen, vollkommen im Stande.

1. Durch das Salische Gesez in Frankreich, welches das Frauenzimmer vom Französi-

schen

chen Thron ausgeschlossen hat, hat selbiges in unsern Gedanken, einen Theil der Hochachtung, welche verschiedene unter ihnen mit dem grössesten Rechte verdienet, verlohren, und ist um den Nutzen der Vorzüge, welche sie etwa von der Natur erhalten haben könnten, gebracht worden. Kann man wohl, ohne Rücksicht auf die geziemende Höflichkeit, und den Wohlstand, sagen, daß ihr Geschlecht, der zur Führung einer Regierung erforderlichen Weisheit, Klugheit, Einsichten, und Staatskunst, beraubt sey? Der Haß, die Unwissenheit, und die Partheylichkeit, würden sich zu augenscheinlich verrathen. Man hat zu allen Zeiten, Haushaltungen, beträgliche Güter, Ländereyen, Felder, und die schweresten Geschäfte, von Frauenspersonen aufs vollkommenste verwalten gesehen, und sieht es noch täglich. Deren sind gar wenige, wird man sagen; man führt solche, welche dergleichen Geschicklichkeit besitzen, als ganz ausserordentliche Wunder an. Ich will es zugeben. Allein, machen denn die geschickte, und verständige Mannspersonen, gerade den grössesten Haufen aus, und wollte man sich wohl getrauen zu behaupten, daß von denen, welche man mit Fug und Recht für klug, und verständig ansehen kann, alle insgesammt, ohne Unterschied, das Ruder eines Staats zu führen, würdig wären? Ohnstreitig würde noch eine grosse Auswahl unter denjenigen, denen man den Scepter anvertrauen wollte, getroffen werden müssen; und nachher, wann man auch würklich den weisesten auf

 den

den Thron gesetzt hätte, würde man ihm doch noch, mit Rechte, geschickte Minister zugeben wollen, welche ihm mit ihrem Rathe an die Hand giengen, und dessen Annehmung man von ihm verlangen würde; indem er nicht, alles zu übersehen, auch nicht alles selbst zu verrichten, im Stande wäre. Es wäre wider alle Wahrscheinlichkeit, wenn man behaupten wollte, daß sich unter dem Frauenzimmer, keine einzige, welche unter eben den Bedingungen, zu regieren im Stande wäre, finden sollte. Aspasia gab zu Athen öffentlich Unterricht über die Staatskunst, und bildete die grösten Männer ihrer Zeit, zur Regierung (49).

2. Wir Franzosen sind fast die einzigen, welche so schlecht von dem Frauenzimmer denken; ohnerachtet man in der Geschichte unserer Monarchie, Beyspiele von Regierungen, welche eben so berühmt, als das Regiment der grössesten Könige gewesen, lieset. Die Erfahrung hat die übrigen Völker ganz anders denken gelehret. Semiramis zeigte denen Assyrern, daß ein Frauenzimmer im Stande sey, den Grund eines neu errichteten, und sehr weitläuftigen Reiches zu befestigen. Sie wuste die Truppen, bey aller ihrer Strenge der Kriegeszucht, zu welcher sie Ninus angehalten hatte, zu erhalten (50). Sie setzte den

(49) S. Bayle, in der Anmerkung D, über den Artikel: Perikles.

(50) Diodor, im 2, 4, und 5 Kap. des II B. und Justin, im 2 Kap. des I Buches.

den prächtigen Lauf seiner grossen Thaten fort. Sie brachte die Verschönerung von Ninive, und Babylon, zu Stande; und wofern die Geschichte nicht die Namen mit einander verwechselt hat, hat man eben dieser Prinzeßin, auch jene berühmte Gärten, und jene angelegte erstaunliche Werke von Brücken, Dämmen, öffentlichen Gebäuden, Pallästen, und Tempeln, welche Babylon zum Wunder der ganzen Welt machten, zu verdanken. Die Königinn von Saba, zeigte die Vortreflichkeit ihres Geistes, in der Bewunderung der Weisheit des Salomo, welche zu hören sie zu ihm reisete. Der grosse Cyrus, Ueberwinder der Armeen des Crösus, der Assyrer, und des Belsazar, ward von der Tomyris, Königinn der Massageten. überwunden (51). Nitocris führte das Regiement in Egypten, ganz allein (52), und legte dermassen grosse Beweise ihrer Weisheit dabey ab, daß sie die Egypter, mit der Benennung der Isis, ihrer ersten Königinn, beehreten. Sie sahen selbige als die berühmteste Gesetzgeberinn an. Sie erkannten ihr die göttliche Ehren-Bezeigungen zu. Sie wollten, aus Hochachtung, und Ehrerbietung gegen sie, daß die Frauen eben das Recht zur

 Krone,

(51) Herodot, im I B. Justin, im 8 Kap. des I B. Diodor, im II B. a. d. 128 S.

(52) Diodor, im II B. a. d. 7ten und 13 S. Apollodor, im 1 Th. des I B. seiner Bibliothek. Eusebius, in seiner Chronik. Syncellus, S. 54 und 55. Plinius, im 7 Kap. des VI B.

Krone, als die Männer haben, und die Ehemänner vor ihrer Vermählung sich anheischig machen sollten, sich in allen Stücken dem Willen ihrer Gemahlinnen zu unterwerfen. Nun ist zwar dieses letztere Gesetz, wieder aus der Gewohnheit gekommen; allein dasjenige, welches denen Prinzeßinnen das Recht der Thron-Besteigung erlaubte, verblieb bey den Egyptern so lange, bis die ganze Monarchie aufhörte; indem Cleopatra die letzte war, welche die Krone trug, und dem Julius Cäsar (53) die rechtmäßige Ansprüche, welche sie daran hatte, zu erkennen gab (54). Vor ihr hatte sich Cleopatra, die Mutter des Ptolomäus Lathurus, im Kriege eben so furchtbar (55), als die geschicktesten Generale, gemacht: und zum Denkmahl ihrer Stärke und Herzhaftigkeit, ließ sie sich auf den Münzen, mit der Haut und dem Rüssel eines Elephanten, so ihr um den Kopf hiengen, abbilden. Nur noch ein einziges Beyspiel will ich beybringen, um zu zeigen,

(53) Lucanus, im 90 und fgg. Versen des X Buches:

Non urbes prima tenebo
Foemina Niliacas; nullo discrimine sexus
Reginam scit ferre Pharos; sic lege vetusta
Sancitum est, dudum coepit regnare Nitocris.

(54) Livius, Epito. CXI. Florus, B. IV. Kap. 2. Plutarch, in der Lebens-Beschreib. des Cäsars, S. 156, und des Anton. S. 399.

(55) Im VI Th. der *Histoire des empires*, a. d. 285 S. und Vaillant in der *Histor. Numismat. Prolem.* a. d. 120 S.

zeigen, wieviel ein aufgebrachtes Frauenzimmer, im Treffen auszurichten vermöge, ohne, daß sie eben eine Königinn seyn, oder die Erziehung der Amazonen gehabt haben dürfe. Es ist dieses die Cratesipolis, Gemahlinn des Alexanders, eines Sohnes des Polysperchon. Als selbige ihren Gemahl unter den Todten, und seine Armee geschlagen erblickte, brachte sie den Ueberrest derselben zu Hauf; sprach denen Verzagten Muth ein, und stellte sich an der Spitze, der noch vorhandenen Truppen (56). Sie hatte bereits bey den Soldaten in der Achtung eines Frauenzimmers, in dem ein Helden-Geist befindlich wäre, und welches die Eigenschaften eines vollkommenen Feldherrn an sich hätte, gestanden. Sie kannte sie sämmtlich; sie legte die Uneinigkeiten, so etwa unter ihnen entstanden waren, bey; sie hielt es sich gar nicht für unanständig, ihre Wunden zu verbinden; sie tröstete die Bekümmerten; und allen that sie Gutes. Aus Erbitterung, daß sie die Sicyonier, weil sie selbige, sich zu vertheidigen, nicht im Stande zu seyn glaubten, von sich abfallen sehen muste, belagerte sie ihre Stadt, drang mit Gewalt in selbige hinein, ließ dreyßig der angesehensten Personen daselbst ans Creutz schlagen, und gewann auf solche Art die Hochachtung, und das Zutrauen der Truppen, daß sie nachher zur Bedeckung und Erhaltung ihrer Person, nicht die geringste Gefahr scheueten. Dergleichen Begebenheiten sind in der Geschichte gar

(56) Diodor, im XIX B. a. d. 705 S.

gar nichts seltenes. Ich will aber weiter nichts, als nur noch dieses hinzufügen, daß sich der Gott der Heerschaaren, zu verschiedenen Zeiten, der Debora und Judith bedienet habe, sein Volk von Feinden, welche es angriffen, und ihm mit einem nahen Untergange droheten, zu erretten.

Sind nun gemeine Frauenzimmer im Stande, soviel Weisheit, Stärke, und Tapferkeit zu zeigen, wieviel mehr muste dieses nicht bey den Amazonen statt finden, welche, von ihrer zartesten Kindheit an, gewohnt waren, von Mannspersonen unabhängig zu leben; sich vor nichts in der Welt so sehr, als vor eine Staats-Veränderung zu fürchten; und theils zur Eroberung, theils auch zur Vertheidigung, den Bogen, die Lanze, und den Schild geschickt zu führen? Wenn sich ein ganzes Volk, einzig und allein auf einerley Sache, oder Uebung, legete, würde es ohnfehlbar hierinn alle übrige Völker auf der Welt übertreffen, und ausstechen. Es ist also gar nichts unmögliches darinn anzutreffen, daß die Amazonen ein Königreich errichtet; daß sie selbiges eine geraume Zeit beherrschet, und daß sie sich zum Schrecken aller ihrer Nachbahren gemacht haben. Jedoch, es giebt das Zeugniß, das auf Münzen beruhet, einen unwiderleglichen Beweis ab. Wären niemals Amazonen gewesen, wie würde man selbige so oft auf den Münzen von Smyrna, Thyatira, und andern so bekannten Städten, antreffen?

Endlich

Endlich macht man auch gegen die Geschichte der Amazonen, wegen ihrer eigenen Namen, Einwendungen (57); sintemal die mehresten derselben griechisch sind, als Ocyale, Dioxippe, Iphinome, Hippothoe, Agave, Thesis, Hippolita, Climene, Penthesilea, und verschiedene andere (58), da sie doch ursprünglich aus dem Lande der Scythen abgestammet, und an den Ufern des Pontus Euxinus gewohnet, allwo noch keine griechische Colonien befindlich waren. Hieraus folgert man, daß alles, was von ihnen behauptet werde, eine blos von der poetischen Freyheit, und Erdichtung, bey dem Alten, ersonnene Fabel sey.

Man hält diesen Gedanken, für einen vollständigen Beweis; allein, er beruhet auf gar schlechten Gründen. Erstlich, würde ja dadurch die ganze Geschichte des Trojanischen Krieges über den Haufen geworfen werden, indem Homer, und die [illegible] vornehmsten Trojanern, die sich dabey befunden, griechische Namen gegeben, als: Priamus, Hector, Andromachus, Astyanax, Polydor, und Aeneas. Indessen kann doch niemand die Würklichkeit dieser [illegible] berühm-

(57) Herr Dacier, an verschiedenen Orten seiner Uebersetzung der Lebens-Beschreibungen des Plutarchs, sonderlich, in der Beschreibung vom Theseus.

(58) Man findet selbige beym Hygin, in der 163 Fabel; beym Paläphat, und verschiedenen griechischen Dichtern.

berühmten Belagerung in Zweifel ziehen, wofern man nicht überhaupt alle Dichter, und alle Geschicht- und Zeitrechnungs-Beschreiber, eines gemachten Blendwerkes, und begangenen Irrthumes, beschuldigen will. Zweytens, schreiben sich diese entlehnte, oder verstellte Namen, ursprünglich von den Dichtern her; diese aber konnten die Scythischen, und ausländischen Wörter nicht in ihre Verse bringen, ohne das Sylbenmaaß, und den Wohlklang zu verletzen, wie denn auch die Härte derselben sich gar nicht mit der Lieblichkeit der griechischen Sprache zusammen reimte. Drittens, ahmeten sie, bey Benennung der Amazonen, ihrem berühmten Muster nach, welcher es auf eben die Art mit den [illegible] gemacht hatte. Sie machten die Namen (59) aus einer Eigenschaft, aus einer Vollkommenheit, aus einer vorzüglichen Gabe, oder aus einer gewissen Begebenheit in der Geschichte, welche mit der, die Amazonen betreffenden, einige Aehnlichkeit hatten; so, wie die Namen Hektor, und Astyanaktes, zwey berühmte Trojaner bezeichneten; wie Plato (60), bey Erwähnung eines unserm gegenwärtigen ähnlichen Umstandes, angemerket hat. Viertens haben sich Herodot und Xenophon einer gleichen Freyheit bedienet; der erstere, bey Beschreibung des Krieges des Xerxes in Griechenland; und der andere,

bey

(59) Petit, im 41 Kap. seiner Dissertation de Amazonibus.

(60) Plato, im Cratyl.

ten Beschreibung des Rückzuges der zehn Tausende: zwoer Begebenheiten, deren Würklichkeit man im geringsten nicht in Zweifel ziehen kann. Fünftens endlich, ist die Veränderung der Namen, von je her, bey allen Völkern in der Welt gebräuchlich gewesen. Der König in Egypten, nennete Joseph den heimlichen Rath, oder, nach dem Grundtext, den weisen Traumdeuter (61). Der König zu Babel, gab seinen drey Knaben aus den Kindern Israel, welche an seinem Hofe erzogen wurden, Chaldäische Namen (62). Die Griechen belegten den Noa, mit dem Namen Deukalion (63), und Cäsar, machte die fremden Namen der Könige und Völker, der alten Gallier und Großbritanniens, zu Latein. Sollte man wohl berechtigt seyn, alle diese Personen darum für fabelhaft zu erklären, weil sie neue Namen bekommen haben? Dergleichen Veränderung demnach, macht ihre Würklichkeit eben so wenig, als bey den Amazonen, zweifelhaft.

Das

(61) 1 B. Mos. XLI, 45.

(62) Dan. I, 7.

(63) Josephus, im 6 Kap. des I B. seiner Alterthümer. PHILO, *de praemiis & poenis.* S. JUSTIN. *Apolog. I.*

Das zweyte Kapitel,

Von dem Ursprunge, dem Zeit-Alter, und den Sitten der Amazonen.

Die Art und Weise, wie der Ursprung der Amazonen erzählt wird, und die damit vergesellschaftete Umstände, ertheilen ihrer Geschichte, welche mit der Geschichte verschiedener anderer Völker, deren Zeitalter uns aus andern Quellen bekannt ist, völlig übereinstimmet, den äussersten Grad der Gewißheit. Justin (64), welcher bis auf die Errichtung der allerersten Monarchie zurückgeht, lehrt uns, daß vor dem Ninus, Vexoris, König einer gewissen Herrschaft in Nieder-Egypten, seine Eroberungen; in Asien; bis an das Ufer des Pontus Euxinus, getrieben; und zwar nicht sowohl in der Absicht, um sein Reich zu vergrössern, als blos um den Ruhm, verschiedene Völker überwunden zu haben, davon zu tragen. Als er gesehen, daß seine Waffen überall gesieget, schickte er Herolde in das Land der Scythen, ab (65); mit dem Befehl, daß sie ihn ebenfalls, so wie die andern, als Ueber-

(64) Justinus, im 1 Kap. des I Buches.

(65) Eben derselbe, im 3 Kap. des II B. JORNANDES, de rebus Geticis, im 5 Kap.

Überwinder erkennen sollten. Es besaß dieses Volk bereits damals denjenigen trotzigen und streitbaren Charakter, den man nachher an ihnen zur Genüge wahrgenommen. Tanais, welcher damals regierete, ertheilte denen Herolden zur Antwort, daß Vexoris, Beherrscher eines reichen Königreiches, darinn sehr unweislich verfahre, daß er von so fernen Orten herkäme, und Menschen, welche nichts als die liebe Nothdurft besässen, und denen es an allen demjenigen, was der Ehrgeitz, und die Eifersucht bey andern verlangen könnte, mangelte, den Krieg ankündigte. Er würde besser thun, wann er auf die Sicherheit und Ruhe seiner Staaten bedacht wäre: der Ausgang im Kriege wäre allemal mißlich; und wenn er die Scythen mit Krieg überziehen wollte, so sollte er sich nur auf nichts weniger, als auf den Sieg Hofnung machen, sondern gewiß glauben, daß er dabey den Kürzern ziehen werde. Zugleich ließ er ihm sagen, daß, wofern er an ihre Grenzen näher anrücken würde, sie es gewiß nicht erst abwarten würden, bis er selbige betreten; sondern, sie würden, in gewisser Hofnung der Beute, zu den Waffen greifen, und gerade auf ihn losgehen, ohne daß jemand, sie aufzuhalten, im Stande seyn würde. Vexoris nahm diese Reden, für eine großsprecherische Drohung auf; er beschloß daher, seinen Zug getrost fortzusetzen, und rückte, mit Ausübung vieler Feindseeligkeiten, in ihr Land. Allsofort versammleten sich die Scythen, zogen ihm mit vollen Haufen entgegen,

gen, und setzten ihn dermassen in Schrecken, daß er seine Armee im Stiche ließ, und sich eilends wieder auf den Weg nach Egypten machte. Seine Truppen, welche ihre gemachte Eroberungen, nicht sowohl ihrer eigenen Tapferkeit, als vielmehr der Schwäche, und Furchtsamkeit der Völker, welche sie überfallen hatten, zuzuschreiben gehabt, wurden niedergemacht, und dermassen auseinander getrieben, daß sie sich nicht, wieder zusammen zu kommmen, getraueten; und ihre gemachte Beute ward den Ueberwindern zu Theil. Durch die Reichthümer, die sie in ihrem Lager gefunden hatten, und durch die Rachgier, ermuntert, setzten sie dem Vexoris, bis in sein Königreich hinein, nach, und waren willens, ihn hinaus zu jagen. Allein, sie konnten, wegen der Canäle des Nils, und wegen der Sümpfe des Nieder-Egyptens, nicht fortkommen, und nahmen daher ihren Weg wieder zurück. Die Leichtigkeit, mit welcher sie so viele Länder durchzogen hatten, ohne fast den geringsten Widerstand anzutreffen, brachte ihnen die Lust, nach deren Eroberung, bey. Nachdem sie, einige Jahre lang, Streifereyen vorgenommen, und überall Verwüstung angerichtet hatten, machten sie sich zu Herren von einem grossen Theile Asiens, und legten demselben eine kleine Schatzung auf, welche mehr zum Andenken ihrer Siege, als zu einer beschwerlichen Last vor die Ueberwundenen, gereichen sollte. Sie kehrten nicht eher in ihr Land wieder zurück, als nachdem ihre Weiber ernstlich

darauf

[illegible] drangen, als welche, da ihnen die Zeit ihrer Abwesenheit zu lang wurde, zu ihnen schicken, und androhen liessen, daß sie, wofern sie nicht unverzüglich nach Hause kämen, sich von den benachbarten Völkern, Männer holen würden.

Solchergestalt blieb Asien, verschiedene Jahrhunderte hindurch, der Schatzung der Scythen unterworfen, bis endlich Ninus durch seine glückliche Unternehmungen, wodurch das grosse Assyrische Reich errichtet wurde, selbiges unter seine Bothmäßigkeit brachte (66). Bis hieher stimmt alles mit den besten Zeit-Rechnungs-Beschreibern, in Ansehung des Zeitalters, in welches sie die Gründung dieser Monarchie setzen, nemlich ohngefähr 1720 Jahre vor Christi Geburt, völlig überein. Sonst lieset man auch bey einem Alten (67), daß Tanais mit dem Sarug, welcher 461 Jahre vorher gebohren war, zu einer Zeit gelebet, wodurch ohngefähr die Jahrhunderte der Herrschaft der Scythen, von denen Justinus redet, wodurch der offenbare Irrthum, welcher sich in den Text einge-

 schlichen

(66) Diodor, im Anfange des II Buches. Justinus, im 1 Kap. des I Buches.

(67) Hermann. contractus, unter dem Artikel Ra-hu, und der H. Clem. von Alexandrien behaupten, daß Tanais der erste Scythische König gewesen, und daß von ihm die Benennung des Flusses Tanais herrühre. Stromat. I B. Jornandes, im 5 Kap. de rebus Geticis.

schlichen hat (68), verbessert wird, herauskommen. Die Reihe von Veränderungen, welche uns auf die Geschichte der Amazonen führen, trifft eben so richtig zu. Ilin (69), und Skolopit, zween junge Prinzen vom königlichen Geblüte der Scythen, wurden durch eine Meuterey, welche einige zugleich mit ihnen nach der Krone trachtende, angerichtet hatten, vom Hofe, und aus dem Lande gejaget. Da sie in ein fremdes Land flüchten musten, nahmen sie eine Menge junger Leute, welche an ihrem Unglück Antheil nahmen, mit sich; und begaben sich in das Asiatische Sarmatien, über den Berg Caucasus hinweg; von da aus streiften sie bis an die nahe am Pontus Euxinus belegene Länder. Da aber die daselbst wohnende Völker, ihre Gewaltthätigkeiten, und Eingriffe nicht ausstehen konnten, machten sie sich über selbige, zu einer Zeit, da sie es sich am wenigsten vermutheten, her, und rieben sie ohne Erbarmen auf.

Dieses erschreckliche Blutbad, gab zum Ursprunge der Amazonen, Veranlassung. Die Weiber dieser unglücklichen Schlachtopfer ihrer eigenen wiederrechtlichen Besitzungen, glaubten, daß ein eben so trauriges Schicksal auf sie warte. Nachdem sie aus ihrem Vaterlande vertrieben,

und

(68) Es heißt daselbst mille quingentos annos, (1500 Jahre) welches aber nach keiner einzigen Art der Zeit-Rechnung statt finden kann.

(69) Justinus, im 4 Kap. des II Buches.

und ihrer Männer beraubet waren, faßten sie einen Entschluß, den ihnen die Verzweifelung eingab. Selbiger bestand darinn, daß sie unter einander zusammen halten, sich eine Königinn erwählen (70), und einen, bis dahin auf der Welt noch unerhörten, Staat ausmachen wollten. Von demselben Tage an, legten sie sich auf die Waffen; übeten sich, den Bogen, die Lanze, und den Schild zu führen; und nahmen alles dasjenige, was zu den Krieges-Verrichtungen gehört, vor. Der Eifer, mit dem sie sich darauf legten, beschleunigte einen erwünschten Erfolg ihres Unternehmens. Sie machten sich in kurzer Zeit, den denjenigen, vor die sie sich gefürchtet hatten, furchtbar; sie setzten sich in dem Besitz des Landes, worinn sie sich aufhielten, vest; und nicht lange nachher erweiterten sie die Grenzen ihrer Herrschaft. Da sie dieses schnelle, und reizende Glück, blos ihrer Tapferkeit zu verdanken hatten, glaubten sie, der Beyhülfe ihrer Männer, zu ihrer Erhaltung, nicht nöthig zu haben. Sie tödteten diejenige, welche der Wuth der Sarmater entgangen waren, und setzten sich vor, sich niemals wieder in den Ehestand zu begeben: dieweil sie selbigen nicht mehr, für das Band einer angenehmen, und unentbehrlichen Gesellschaft, sondern als eine ihnen unanständige Knechtschaft, und Sklaverey, ansahen. Die Begierde, eine Republik,

(70) Eben daselbst, und JORNANDES, im 7 und fgg. Kap. de rebus Geticis. Diodor, im II B. a. d. 128 S.

publik, welche sie mit so vieler Ehre errichtet hatten, nicht eingehen zu lassen, setzte sie in die Nothwendigkeit, sich bisweilen zu den Mannspersonen zu wenden. Sie machten es sich zu einem Gesetz, sich alle Jahre, zwey Monathe lang, nach die Grenzen der benachbarten Länder zu begeben; die Einwohner daselbst zu sich kommen zu lassen; sich ihrem Willen zu übergeben, jedoch ohne zu wählen, oder sich jemanden besonders verbindlich zu machen; und darauf nach ihrer Heimath wieder zurück zu kehren f). Um zu zeigen, daß sie sich gar nicht aus Liebe zu ihnen, um sie bemüheten, musten, bevor die Reise angetreten werden konnte, drey von ihnen um das

Leben

f) Andere behaupten, sie hätten ihre eigene Männer bey sich gehabt, dieselben aber in der Kindheit an Aermen, und Beinen, dermassen gelähmet, daß sie die Waffen zu führen untüchtig, und nur blos zu geringen, und knechtischen Diensten geschickt gewesen. Die Afrikanischen, oder Lybischen, sollen allerdings ihre Männer gehabt haben, welche sie zu den weiblichen Verrichtungen gebrauchet, sich aber der männlichen Arbeit angenommen. Insonderheit hatten die Männer weder mit den Krieges-Händeln, noch mit der Regierung etwas zu thun, sondern es waren ihnen alle Mittel und Wege abgeschnitten, wodurch sie sich etwa von der weiblichen Herrschaft befreyen können. Die Sarmatischen, oder Scythischen, hatten gleichfalls ihre Männer, in deren Gesellschaft sie Krieg führeten. Diese sollen eigentlich *Sauromatides* genennet worden seyn, weil sie die Σαύρας, oder Eidechsen gegessen haben. Anm. d. Ueb.

Leben gebracht seyn (71). Die Knäbgen, welche von dieser viehischen Vermischung, wie sie Cedren (72) nennt, gebohren wurden, waren, wenn sie das Tageslicht erblickten, dem Haß und der Grausamkeit ihrer Mütter ausgesetzt. Einige waren so unmenschlich, und erstickten selbige (73); andere verdreheten ihnen die Aerme, und Beine (74), damit sie solchergestallt zu den Kriegesübungen untüchtig würden. Diejenige, welche noch am menschlichsten verfuhren, schickten sie ihren Vätern zurück (75).

Die Töchter waren der einzige Gegenstand ihrer Aufmerksamkeit. Da sie bestimmt waren, in den Verrichtungen der Amazonen nachzufolgen, so suchte man zuförderst ihnen durch die Art, wie man sie ernährete, einen harten Körper zu verschaffen, und eine kriegerische Gemüthsart einzuflössen. Man gab ihnen Pferdemilch (76), und

(71) Herodotus, im IV B. n. 117. Hippocrates de aëre & aqua.

(72) Cedrenus, in seinen annalibus, a. d. 127 S.

(73) Justinus, im 4 Kap. des II B.

(74) Diodor, im II B. a. d. 128 S. Stephanus Byzantinus, unter dem Titul: *Amazones*.

(75) Strabo, im XI B. a. d. 770 S. C. Curtius, im 5 Kap. des VI B. Jornandes, im 8 Kap. de rebus Geticis. Philostrat, in seinem Heroic. im 19 Kap.

(76) Philostrat, am angezogen Orte, a. d. 750 S.

eine Art von Mark, welches in dem Rohe, an den Ufern des Thermodon, oder Pontus Euxinus, erzeugt wurde. Sobald es nur angieng, sezte man ihnen die gemeine und gewöhnliche Speisen und Getränke, nemlich, das öfters noch ganz rohe, und gemeiniglich nur halb gekochte Fleisch der wilden Thiere vor (77). Wann sie so weit waren, daß sie die Operation aushalten konnten, brannte man ihnen die rechte Brust ab (78), oder bediente sich gewisser gewaltsamen Mittel, den Wachsthum derselben zu verhintern. Es sind über diesen Punkt die Schriftsteller nicht einstimmig. Einige behaupten (79), daß man von dem achten Jahre an, ein heisses Eisen daran gehalten, welches die Fasern, und Grundanlagen der Drüsen, welche durch ihr Zunehmen diesen Theil des Körpers ausmachen, ausgetrocknet. Andere scheinen der Meynung zu seyn, daß man so lange gewartet habe, bis die Brust gehörig ausgebildet gewesen, und daß man hernach selbige abgeschnitten habe, welches man denn durch die Uebung

(77) Thomas de Pinedo in Stephanum, unter dem Titul: Amazones: aus dem Eustath über den Periegeta.

(78) Hippocrates, de aëre & aqua. Ptolomaeus, de astrorum judiciis, im II B. Eustath, über den Periegeta. Isidor, in seinen Origin. im 2 Kap. des IX B. Diodor, im II B. auf der 128 S. Justinus, im 4 Kap. des II B. u. and.

(79) S. Petit, im 22 Kap. seiner Dissertation de Amazonibus.

lehung und Erfahrung, geschwind, und sicher wieder zu heilen gewußt. Noch andere geben vor (80), daß man gar nicht auf dergleichen Art die junge Amazonen verstümmelt; sondern nur frühzeitig die rechte Seite der Brust vest zusammen geschnürt habe, um solchergestallt den gewöhnlichen Lauf der Natur zu hemmen, und zu verhintern, daß das Fleisch nicht, wenigstens so stark und hoch nicht, nach aussen hervor wachse, und hervor rage.

Es möge nun, in Ansehung dieses Punktes, welcher schwer auszumachen ist, für eine Bewandtnis haben, welche es wolle, so ist gewiß, daß die Amazonen keine Brust auf der rechten Seite gehabt, oder, wann sie ja dergleichen gehabt, es kaum merklich gewesen. Eben daher ist auch würklich, nach der durchgängigsten Meynung, der Name, den sie geführet haben, gekommen. Man wird dieses auf allen alten Münzen, welche von ihnen annoch vorhanden sind, gewahr. Es möge auf selbigen, dieser Theil des Busens nacket, oder bedeckt vorgestellet seyn, so findet man ihn beständig ganz flach. Diejenige, welche beym Gronov (81) vorkömmt, stellt die Königinn der Amazonen, blos mit der aufgedeckten linken

(80) Arrian, de exped. Alexandri, im 13 Kap. des VII B. S. Petit, am angezogenen Orte.

(81) Im I Th. seiner griechischen Alterthümer, fol. Zzz.

Seite, so wie selbige bey einem Frauenzimmer von völligen Leibe aussiehet, vor. Die rechte, ohnerachtet selbige mit einem Gewand, welches von vorne und hinten durch den Gürtel bevestigt wird, indem es über die Schulter herabhängt, bedeckt ist, steht nicht im geringsten hervor. Auf einigen Münzen (82), ist die rechte Seite nacket vorgestellt: auf andern sind beyde Seiten bedeckt. Man glaubt indessen, daß es blos die linke gewesen, wenn es zur Schlacht gegangen.

Man führt eine gedoppelte Ursach an, welche etwa die Amazonen vermogt haben kann, sich die rechte Brust hinweg zu schaffen. Der einfachste, und allgemeinste Grund davon ist dieser gewesen, daß sie diesen Theil des Körpers daran gewendet (83), um mit völliger Freyheit, und ungehindert, mit dem Bogen schiessen zu können, als dessen Senne, oder Seite, bis an die Brust zu stehen kömmt, wenn man einen Pfeil mit grosser Stärke abschießt (84). Die beyden Aerme, und

(82) S. Petit, im 21 Kap. seiner Dissertation de Amazonibus.

(83) Diodor, im II B. a. d. 128 S. Justinus, im 4 Kap. des II B. Eustath, über den Periegeta. Isidor, in den *Origin.* im 2 Kap. des IX Buches.

(84) Eben dieses drückt Virgil vollkommen aus, wann er von dem Schuß, womit die Nymphe Opis, den Aruns traf, um den Tod der Camilla zu

und vornemlich der rechte, können zu dieser Verrichtung nicht Freyheit und Platz genug haben; und es ist gewis, daß eine gewöhnliche und starke Frauensperson, wann selbige auch noch soviel Kräfte besitzt, dennoch niemals mit der Leichtigkeit, als die Mannspersonen, einen Pfeil abschiessen wird. Der Bogen war das Hauptgewehr bey den Amazonen. Sie hatten selbigen von denen Scythen beybehalten, welche in dieser Art von Waffen eine dermassen grosse Geschicklichkeit besessen, daß sich alle übrige Völker vor ihnen gefürchtet, wann sie auf diese Art zu streiten an einander gerathen; eben so, wie vor die Parther, welche eine Colonie von ihnen gewesen, und einen Pfeil, so geschickt hinter sich, als vorwärts, abschiessen konnten. Da sich die Amazonen blos dem Kriegs-Handwerk gewidmet hatten, liessen sie sich diese Ungemächlichkeit des Schmerzens, und der Ungestalt, gar gern gefallen, um nur die Lebensart, welche sie, aus Wohlgefallen, und Ehrliebe, ergriffen hatten, ausführen zu können.

Viel-

zu rächen, im XI B. der Aeneis, im 858, und folgenden Versen schreibt:

Dixit, & aurata volucrem Threissa sagittam
Deprompsit pharetra, cornuque infensa tetendit,
Et duxit longe, donec curuata coirent
Inter se capita, & manibus iam tangeret aequis
Laeua aciem ferri, dextra neruoque papillam.

Vielleicht hatten sie auch hiebey die Vorstellung, die sich die Naturkündiger darüber machen, in Gedanken. Immaßen einige der Meynung gewesen (85), daß dieses in der Absicht geschehen sey, um dadurch dem rechten Arme eine mehrere Stärke mitzutheilen, indem man in selbigen, das Wesentliche, und die Nahrung des benachbarten abgenommenen Theiles, hinein bringt.

Allein, dieser, mit der Erfahrung gar nicht übereinstimmender Grund, ist eben so seicht (86), als wenn man zur Ursache dessen, daß die Amazonen ihre Knäbgen zu Krüppeln, und lahm gemacht haben, angiebt, damit sie desto geschickter zum Ehestande würden. Und doch hat eben dieses falsche Vorurtheil ein gewisses Sprüchwort bey den Alten veranlaßt (87). Es ist vielmehr wahrscheinlicher, daß die Eifersucht, und die Besorgniß, wieder unter die Bothmäßigkeit der Mannspersonen zu fallen, die Haupt-Bewegungs-Grün-

(85) Hippocrates de aëre, loco & aqua. Galenus, in seinem Commentario über diesen Ort.

(86) S. Petit, im 23 Kap. seiner Dissertation de Amazonibus, und das Dictionnaire de Trevoux, unter dem Artikul: Boiteux.

(87) Man sagte nemlich: Claudus Veneri fortior. Ein Lahmer besitzt die mehresten Kräfte zum Ehestande. Diodor. im II B. a. d. 128 S.

Gründe gewesen, weshalb sie ihnen die Gliedmassen verdrehet haben, um sie solchergestalt zu den Kriegsübungen und Arbeiten untüchtig zu machen. Hierdurch waren sie in die Nothwendigkeit gesetzt, sich blos mit häuslichen Verrichtungen, und solchen, welche bey den andern Völkern nur das weibliche Geschlecht angehen, abzugeben.

Es war auch so gar nicht einmal der geringste Anschein da, als wann die Amazonen sie zu ihren Männern hätten nehmen wollen. Diese veste und fortdaurende Vereinigung, hätte ihnen wiederum die Beschwerlichkeit des Ehestandes zugezogen, dem sie doch aufs feyerlichste entsaget hatten. Der geringste Schatten der Unterthänigkeit erschreckte sie (88), und sie hätten, sich in solche zu bequemen, geglaubet, wann sie geheyrathet hätten. Sie begiengen die unmenschliche Grausamkeit, daß sie ihre Hände mit dem Blute dererjenigen, welche dem Schwerdte ihrer Feinde entronnen waren, besudelten. Gegen die übrigen hegten sie nichts, als Verachtung und Feindschaft: und die Nothwendigkeit, ihre Republik zu erhalten (89), war der einzige Bewegungs-Grund, welcher sie, sich ihnen zu nähern, antrieb. Ausserdem waren es auch nur lauter Unbekannte, und Frem-

(88) Justinus, im 4 Kap. des II Buches.

(89) Cedrenus, auf der 12[illegible] S.

Freunde, so wie sie sich von ohngefehr an entfernten Oertern zusammen fanden; und sie behielten auch nachher nicht die geringste Empfindung mehr gegen selbige, oder gedachten weiter an sie, so wenig, wie dergleichen bey den Thieren zu seyn pflegt.

Diese Art von ehelosen Stande, dem sie sich widmeten, ward durch den, in besonderer Achtung bey ihnen stehenden, Gürtel, als ein Zeichen der Schamhaftigkeit, und Keuschheit, des schönen Geschlechtes, bey den Alten, so wie selbiger dagegen bey den Mannspersonen ein Zeichen der Stärke, Herzhaftigkeit, und Tapferkeit war (90), angedeutet. Es war bey den Griechen, und Asiatischen Völkern, vor Alters, gebräuchlich, daß die

Junge

(90) Hiob XII, 18. Er löset auf der Könige Zwang, und gürtet mit einem Gürtel ihre Lenden.

Jes. XXII, 21. Ich will ihm (dem Eliakim) deinen Rock anziehen, und mit deinem Gürtel gürten, und deine Gewalt in seine Hand geben.

Jes. XI, 5. Gerechtigkeit wird die Gurt seiner Lenden seyn, und der Glaube die Gurt seiner Nieren.

S. Pierii Valeriani Hieroglyphica, im XL. B. fol. 298, und 299.

Jungfern einen Gürtel tragen, welcher ihren Stand andeutete, und sie von denen Frauen unterschied. Homer (91), wann er vom Neptun erzählt, daß er die Tyro, Tochter des Cretheus, ersten Königes zu Jolk in Thessalien, zu seinem Willen haben wollen, schreibt, daß er ihren Jungfräulichen Gürtel aufgelöset. Theokrit (92) berichtet eben dergleichen von der Europa. Phyllis bediente sich eben dieses verblümten Ausdruckes (93), als sie die Schwäche anzeigen wollte, mit welcher sie dem Demophoon zu Willen gewesen, welcher ihr die Heyrath, und bald wieder zurück zu kommen, versprochen. Es war dieser Gürtel von Schaafwolle gemacht (94). Die Art, wie man selbigen zuknüpfte, ward der Herkuls-Knoten genannt. Der Ehemann lösete selbigen im Bette, an dem ersten Hochzeit-

Abend,

(91) Homer, im XI Buch der Odyssee.

(92) Theokrit, im 19 Idill.

(93) Ovid, im zweyten seiner Heldenbriefe, der Phyllis an den Demophoon:

> Cui mea virginitas quibus libata sinistris,
> Castaque fallaci Zona recincta manu.

Man kann hierbey die gelehrte Anmerkungen des Herrn von Mezeirac über diesen Brief, nachsehen.

(94) Festus de Nuptis.

Abend, auf; woraus man die Vorbedeutung nahm, daß er eine zahlreiche Nachkommenschaft, wie der Herkules, welcher siebenzig Kinder bey seinem Tode hinterlassen, haben würde. Den Tag nach der Hochzeit, oder bisweilen auch wohl nach der ersten Entbindung (95), trug man diesen Gürtel in einen Tempel der Dianen, welcher man selbigen wieder zustellete, dieweil er einer Frau nicht mehr zukäme. Man nennte selbigen gemeiniglich *Cestus*, daher die verhaßte Benennung *Incestus* (96) womit man die Heyrathen oder Verbindungen, welche nicht rechtmäßig waren, belegete, entstanden. Heutiges Tages legt man selbige blos denjenigen, welche das Gesetz der Bluts-Freundschaft verletzen, oder, der sogenannten Blutschande, bey. Endlich haben auch daher die Fabeln der Dichter, von dem berühmten Gürtel der Juno, und dem Gürtel

(95) SUIDAS, unter dem Worte: Ζώνη. APOLLON. RHOD. Arg. I.

(96) Hierauf bezieht sich der Gegensatz des Seneca, in seinem Hippolytus, Handl. V. Auftr. 1. woselbst Phädra folgendermaßen spricht:

Morere, si casta es viro;
Si incesta, amori.

Und nachher:

Juuenisque castus crimine incestae iacet.

Gürtel der Venus ihren Ursprung genommen, dem sie die Kraft, Liebe beyzubringen, und die Herzen zu gewinnen, beylegten (97). Auch schrieben sie von selbigem, daß Cupido, ihr Sohn, ihr selbigen geraubet, um sich Unterthanen damit zu gewinnen. Daß nun die Amazonen in keiner fleischlichen Vermischung mit diesen gelähmten Personen, die sie in ihrer Republick gehalten, gestanden haben, ist daraus zu ersehen, weil sie niemals den Jungfräulichen Gürtel abgeleget haben. Diejenige, die am eifrigsten unter ihnen waren, widmeten sich demselben auf Zeitlebens; und die übrigen legten ihn, um keiner andern Absicht, als des Wohls, und der Erhaltung, des von ihnen errichteten Königreiches willen, ab. Allein, sobald sie schwanger geworden, vermischten sie sich mit keiner Mannsperson weiter: und diese Art von ehelosen Stande berechtigte sie, den ihm eigenthümlich gewesenen Gürtel beständig zu tragen. Die unverletzliche Neigungen, welche sie vor denselben hatten, ward bis in Griechenland bekannt. Dieses veranlaßte daher den Eurystheus, König zu Mycenen, daß er seinem Bruder, dem Herkules, welchen er dadurch, daß er ihn in die größte Gefahren stieß, um das Leben zu bringen gedachte, aufgab, daß er hingehen, und der Köni-

(97) S. das Gespräch der Juno, und Venus, im XIV B. der Ilias des Homers, V. 190-221.

Königinn der Amazonen ihren Gürtel wegnehmen sollte (98). Alcides g) kam, und brachte ihn, wider alles Vermuthen; und dieses war die neunte von seinen berühmten Arbeiten; wie wir nachher bey Erzählung der Kriege, welche die Amazonen auszustehen gehabt, sehen werden.

(98) Apollodor, im II B. der Bibliothek. Diodor, im IV B. a. d. 221 und fg. S.

g) Alcides, war eine Benennung eben dieses Herkuls; und hieß soviel als der Starke: von ἀλκη, die Stärke. Anm. d. Uebers.

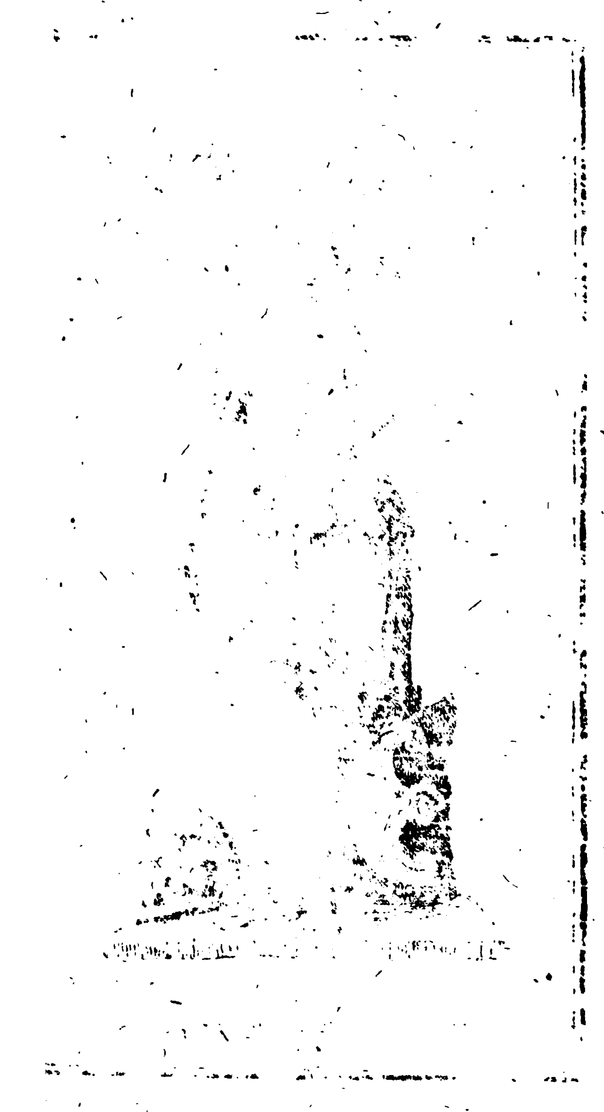


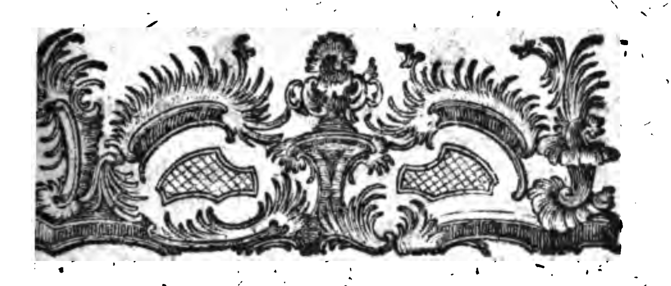
Geschich-

Geschichte
der Amazonen.

Zweeter Theil.







Das dritte Kapitel,

Von der Kleidung, und den Waffen der Amazonen.

Von der Kleidung der Amazonen, berichten uns die Geschichtschreiber gar weniges. Man kann selbige nicht anders, als aus den Münzen, die von selbigen annoch vorhanden sind, kennen lernen. Diese seltene, und schäzbare Denkmäler des Alterthumes, stellen uns selbige unter dreyerley verschiedenen Kleidung vor. Auf zweyen, zu Thyatira, einer von den Amazonen erbaueten Stadt, geschlagenen Stücken, erblicken wir zwo dergleichen Kriegerinnen, wie die Helden Griechenlandes, unter der Regierung der Macedonier, ge-

kleidet (1). Die eine trägt einen Helm, mit einem aufgeworfenen Helmlein, (Visier) und welcher mit einem dreyfachen Federbusch besetzt ist. Dieser Zierrath ist sehr alt, indem bereits Homer dergleichen dem Hektor beylegt. Die Amazone hat eine Art von Leibgen mit einem Küriß an, woran unten ein Gürtel, und ein Waffen-Rock, welcher kaum bis an das Knie reichet, befindlich sind. An den Füssen ist sie mit den gewöhnlichen Halbstiefeln bekleidet. Sie hat in der rechten Hand, welche sie ausgestreckt hält, eine kleine geflügelte Viktorie, welche einen Palmzweig, und eine Lorbeerkrone hält. In ihrer linken befinden sich der Schild, und eine lange zweyschneidige Streit-Art, an welcher sie sich, an statt der Lanze, lehnt.

Die zwote Münze der Thyatirener, stellt eine Amazone, beynahe auf eben die Art, wie die erstere, in Ansehung der Kleidung, und der Waffen vor; ausser, daß sie an statt des Helmes, eine Thurnkrone auf hat, und an statt der Viktorie, einen Tempel trägt. Die Seite aber, und der rechte Arm sind nacket.

Auf andern, sind die beyde Aermel, und die linke Seite blos; und der Köcher ist an dem Gürtel bevestigt. Diese Art hat weder Helm, noch Krone, und ihre Haare sind ganz kurz hinten am Kopfe zusammen gebunden.

Auf

(1) Tristan, Gronov, und Petit. Nach diesen verschiedenen [illegible] muß man die Schriftsteller, welche die Amazonen auf eine unterschiedene Art kleiden, vergleichen.


ΑΦΗ Α
CΤΡ·Τ·ΦΛΒ·Λ
ΠΟΛΙΝΑΙ
ΘΥΑΤCΙΡΗΝΩΝ
Κ·C·ΜΥΡ·
ΟΜΟΝ
ΟΙΑ
CΜΥΡΝΑΙΩΝ
ΠΕΡΓΑΜΗ
ΝΩΝ
ЄΠ·ΓЄΜΙΝΟ
Υ
ΗΡΑΚΛΕΙ
ΑC
ΕΝ
ΠΟΝΤΩ



Auf dem Enden dieser alten Stücke (1), erblickt man den Herkul mit seiner Käule, welcher mit einer Amazonin zu Pferde streitet. Es hat selbige einen Rock an, welcher bis an die Hüften herab geht, und an statt des Steigbügels, einen am Gürtel bevestigten Riemen, welcher die Mitte des Schienbeines vesthält. Die letztere Art von Kleidungen war nicht die gewöhnlichste.

Es mogten aber selbige gestaltet seyn, wie sie wollten, so bestunden sie insgesammt gemeiniglich aus der Haut derjenigen Thiere, welche die Amazonen auf der Jagd erlegeten (2). Sie waren auf der linken Schulter zugeknüpft; liessen die ganze rechte Seite offen, und giengen nicht tiefer, als bis an das Knie, herab.

Ihre Waffen waren der Pfeil, die Lanze, die Streit-Axt, und der Schild.

Da die Amazonen in einem Lande gebohren waren, wo man nicht anders, als von weitem, mit einander zu streiten wuste, lerneten sie von Kindheit auf den Bogen führen (3), und sie bedieneten sich dessen, mit eben der Geschicklichkeit, als die Scythen, und Parther. Sie verstunden eben so gut, wie diese (4), einen Pfeil von

(2) Q. Curtius, im 5 Kap. des VI Buches.

(3) Diodor, im III B. a. d. 186 S.

(4) Lysias, in der Trauer-Rede, beym Photius. Virgil, im XI B. der Aeneis, im 653 Vers.

hinten zu, auf den Feind, welcher sie verfolgete, los zu schiessen; und es war eben so gefährlich, ihnen auf ihren Rückzuge nachzusetzen, als sie von vornen anzugreifen: daher sie auch den Namen *Jaculatrices* (5) erhielten. Man findet in der Beschreibung aller ihrer Treffen (6), daß sie mit dieser Art von Lieblings-Gewehr, den größten Schaden angerichtet, indem sie damit mit eben der Geschwindigkeit, als das Sehen, und Denken geschiehet, den Tod zuwege gebracht, ohne, daß sich ihre Feinde dagegen in Sicherheit hätten setzen können, oder im Stande gewesen wären, sich dafür zu rächen. Zur Gewinnung dieses Vortheils eben, schändeten die Amazonen, den zartesten Theil ihres Körpers, durch eine schmerzhafte Operation, damit sie durch nichts gehindert werden mögten, einen Pfeil, mit aller, Mannspersonen nur immer möglichen, Stärke abzuschiessen (7).

Die Römer hatten aus Erfahrung wahrgenommen, daß die Parther, welche von den Scythen abstammeten, und deren Gebräuche beybehalten hatten, in der Nähe zu fechten nicht verstunden, und da sie sich dieses zu Nutze machten, verschaf-

(5) Apollon. Rhodius, in seiner Argonaut. im 1002 Vers.

(6) Quintus Smyrn. B. I, in pugna Penthesileae. Virgil, im I B. der Aeneis, im 495 Vers.

(7) Diodor, im II B. a. d. 128 S. Justin, im 4 Kap. des II B. Eustath, über den Periegeten. Isidor, im IX B. der Originum, im 2 Kap.

verschaffete es ihnen verschiedene Siege. Die Amazonen suchten diesen Fehler gar bald bey sich zu verbessern. Ein Theil ihrer Truppen war berühmt, nach Art aller Völker in Griechenland, und Asien, die Lanze zu führen (8), um sich selbiger, bey vorfallender Gelegenheit, zu bedienen. Die Leichtigkeit, und der Anstand, mit welchem sie selbige führten, gaben ihnen in diesem Stücke eine Art von Zier, und angenehmer Stellung, auch alsdann, wann es nicht an ein Treffen gieng. Auf diese Weise erschien ihre Königinn Thalestris (9), als sie den Alexander besuchte, mit zwo Lanzen in der Hand vor ihm, ohnerachtet sie mehr wie ein buhlerisches Frauenzimmer, als wie eine kriegerische Amazone, zu ihm kam h).

Ihre Gefährtinnen hatten, an statt der Lanzen, doppelte, oder zweyschneidige Streit-Axten

(8) Diodor, im III B. a. d. 186 S. und andere. Lucian, in seinem Werke von den Bildern, gedenkt der Bildsäule einer Amazone, welche sich an an ihrer Lanze lehnt: und welche ein Meisterstück des berühmten Phidias gewesen.

(9) Q. Curtius, im 5 Kap. des VI B.

h) Es heißt, daß die Thalestris, in der Absicht zum Alexander gereiset sey, um sich von ihm schwängern zu lassen. Arrian aber, in seinem Buche de expedit. Alex. VII, 13. zieht dieses in Zweifel, da weder *Ptolemaeus*, noch *Aristobulus*, die mit *Alexandro M.* in demselbigen Lande gewesen, davon ein Wort gedacht. Anm. d. Uebers.

ten (10), deren Stiel, mit dem Schafte an einem Wurfspieß, von einerley Grösse war. Die berühmte Penthesilea (11), hatte deren Gebrauch in der größten Hitze des Krieges erdacht, und die Griechen empfanden deren erste Würkungen, bey der Belagerung von Troja, auf die schmerzhafteste Art. Man findet nicht, daß dieses Beyspiel jemand auf einen ebenmäßigen Gebrauch derselben gebracht habe. Cyrus hingegen (12), bewafnete einen Theil der Perser, die er als Hülfs-Völker des Königes der Meder gegen Babel, anführete, auf diese Art, und er hatte gewiß keinen Schaden davon. Die Römer geriethen vor Schrecken ausser sich, als sie die benachbarte Völker von der Donau (13), mit dergleichen fürchterlichen Art von Waffen, die ihnen gar nicht bekannt war, und deren Ursprung man von ihren Geleh-

(10) Arrian, im angeführten Werke, im 13 Kap. des VII B.

(11) Q. Calaberi oder Smyrnaeus, Homeri Paralipomena, B. I. S. 11. Plinius, B. VII. K. 56.

(12) Xenophon, im 3 Buche seiner Cyropädie.

(13) Horaz, im IV B. in der 4ten Ode, de laudibus Drusi, schreibt:

Videre Rhoeti bella sub Alpibus
Drusum gerentem, & Vindelici, quibus
Mos unde deductus per omne
Tempus Amazonia securi
Dextras obarmet, quaerere distuli,
Nec scire fas est omnia.

Gelehrten nicht entdecken konnte, zu sich kommen sahen. Drusus muste alle seine Klugheit und Geschicklichkeit zu Hülfe nehmen, um seine Armee dagegen in Sicherheit zu stellen. Endlich finden wir auch durch verschiedene Zeugnisse (14), daß die Amazonen, welche sich dem kriegerischen Geiste, und den Kriegesübungen gänzlich ergeben hatten, aller derjenigen Waffen, welche unter den streitbarsten Völkern bekannt gewesen, bedienet haben; dieweil ihr Vorsatz dahin gerichtet war, sich gegen alle, welche ihnen zu Leibe gehen würden, zu vertheidigen, oder sie vielleicht alle anzugreifen.

Man ersieht dieses aus der vortreflichen Beschreibung, welche uns der Fürst unter den Dichtern (15), von dem Treffen der berühmten Königinn der Volscer, die er zur Amazone macht, und in ihrem gesamten Betragen, mit denen an den Ufern des Thermodon wohnhaft gewesenen vergleicht, hinterlassen hat. Camille, diese berühmte Amazone, erschien, mit ihrem Köcher bewafnet, und mit der halb entblößten Brust, um desto besser streiten zu können, voller Tapferkeit, mitten unter dem Gemetzel. Bald sahe man sie einen Hagel von Pfeilen, auf den Feind abschiessen; bald schlug sie, mit der Streit-Axt in der Hand,

(14) Diodor, im II B. a. d. 128 S. NONNUS, im IX B. der Dionysiac. LICETUS, de antiquor. Lucernis.

(15) Virgil, im XI B. der Aeneis, im 648, und folgend. V.

Hand, auf alles, was ihr in den Weg kam, ohne müde zu werden, zu. Man hörte das Geräusch ihres über und über von Golde glänzenden Bogens, welcher auf ihren Schultern hieng, und dem Bogen der Diane gleichete. Wann sie sich zuweilen genöthiget sahe, fechtend sich zurück zu ziehen, oder vor den Feind die Flucht zu geben, so schoß sie, indem sie flohe, und den Bogen auf ihre Schulter legte, ihre Pfeile von hinten zu ab. Ihre auserlesene Gefährtinnen, welche um ihr waren, fochten mit nicht minderer Geschicklichkeit. Vor andern thaten sich dabey die junge Larine, Tulla, und Tarpeia, welche weiter keine Waffen, als eine mit Erz besetzte Streit-Axt hatten, hervor. Es waren selbige insgesamt Jungfrauen aus Italien, welche sich Camille, zu ihrer Aufwartung, und Gesellschaft, sowohl zu Friedens- als Krieges-Zeiten, ausersehen hatte. Auf solche Art erschienen jene Amazonen, in den ältern Zeiten, als sie Geschwader-weise an den Ufern des Thermodon zogen, oder mit ihren, bunt angestrichenen Waffen, an der Seite der Hippolyte, und Penthesilee, stritten; oder, als die letztere auf ihrem Triumph-Wagen zurück kam, und eine Schaar dieser Kriegerinnen, welche mit kleinen, wie ein halber Mond gestalteten, Schilden versehen waren, ihr durch ein freudiges Sieges-Geschrey, glückwünschend zurief.

Alles, was Camille, zur Behauptung des Turnus gegen den Aeneas, und die Trojaner, vor-

vornehmen, stimmete mit diesem Aufzuge vollkommen überein. Durch den Schall der Kriegs-Instrumente, welche die Losung zum Treffen gaben, beseelt, war sie die erste, die auf die Feinde losflog: Eunen, Lirius, Pagas, Tereus, Harpalis, Demophon, und Chromis, ihre merkwürdigsten Heerführer, wurden durch ihre Lanze erlegt, und es fielen soviel Phrygier, als Pfeile ihre Hand abschickte. Ornyt, ein alter Jäger, stellte sich ihr, mit einer sehr ausserordentlichen Waffen-Rüstung, vor. Er saß auf einem ansehnlichen Pferde; und hatte um seine Schultern, eine blosse rohe Ochsenhaut hängen. An statt des Helmes hatte er einen Wolfs-Kopf, mit offenem Rachen, worinn noch die ganz weisse Zähne sassen. Sein Wurfspieß war an dem Ende, wie ein Schäferstock, gekrümmet. Camille entsetzte sich bey dem Anblick eines so schrecklichen Gegenstandes, im geringsten nicht. Verwegener Etrurier! sprach sie zu ihm: glaubst du auf die Jagd wilder Thiere zu gehen, da dein blosser Anblick bereits, in die Flucht zu bringen, im Stande ist? Dies ist der Tag, da du wegen deiner frechen und trozigen Reden, von einem Mädgen gestraft werden sollst. Indeß kannst du doch den Seelen deiner verstorbenen Aeltern hinterbringen, daß du die Ehre gehabt habest, durch das Eisen der Camille, zu ihnen versammlet worden zu seyn! Sogleich schoß sie einen Pfeil ab, welcher ihn durchbohrte, daß er entseelt zur Erden fiel.

Aurus, ein Trojaner, von beynahe riesenmäßiger Gestalt, folgete ihm gar bald nach. Orsiloch wollte Camillen verfolgen, welche, die Flucht zu nehmen, sich stellete. Sie spielte aber, nach ihrer vorzüglichen Geschicklichkeit, einen gar artigen Streich, wodurch sie ihren Widersacher berückte. Sie kehrte geschwind um, und fieng denjenigen, der ihr vorher nachgesetzt hatte, zu verfolgen an; schwang sich auf das Pferd, um ihn desto besser treffen zu können, und brachte ihm zwey dermassen starke Schläge mit der Streit-Art auf das Haupt bey, (wobey er sie zum höchsten bat, daß sie ihm das Leben schenken mögte,) daß sein Gehirn der Heldinn ins Gesicht sprützte.

Der herzhafte Sohn des Aunus, welcher ihr gegen über stand, blieb dabey in Furcht und Bestürzung. Als er sahe, daß es wohl schwerlich anders werden dürfte, als ebenfalls mit Camillen zu streiten zu kommen, nahm er seine Zuflucht zur List, und redete sie folgendergestalt an: Ist das wohl Wunder, so glücklich zu seyn, wann man sich zu Pferde befindet, worauf man so vieles ausrichten kann? Allein, steiget ab, um mit desto mehrerer Gleichheit zu streiten: und alsdann wird sichs ausweisen, ob Ihr das Herz haben werdet, zu Fuß zu streiten! Camille ward über diese schmachvolle Ausforderung höchst unwillig, stieg vom Pferde ab, und behielt weiter nichts, als ihren Säbel, und Schild. Der Jüngling, welcher bloß

auf

...solche Art davon zu kommen gedachte, ...ete, ... ihm seine List nunmehro gelungen sey. Er ...grif die Flucht, und zog spornenstreichs aus. Ca... ...ille ward über diesen Betrug aufgebracht, ...chwang sich wiederum auf ihr Pferd; jagte, wie ...n Pfeil, nach; hohlte den jungen Herrn ein; und ...chte sich, wegen der ihr bewiesenen hohnspreche... ...schen Beschimpfung, und Betrügerey, mit seinem ...Hute.

...Als Aruns sahe, daß ein Weibsbild soviel ...Verwirrung, durch sich selbst, oder durch diejeni... ...en, welche sich durch ihr Beyspiel ermuntern lies... ...n, anrichtete, gerieth er in Grimm. Er vergaß ...ler übrigen Feinde, um seine Gedanken blos auf ...e Königinn der Volscer zu richten. Er rief die ...ötter wider sie an; und verlangte vor den Eyfer, ...elcher ihn vor sein Vaterland belebte, keine wei... ...re Belohnung, als die Befreyung desselben von ...ner so gefährlichen Feindinn. Alsobald schoß er ...nen Wurfspieß auf Camillen ab, und traf sie ... die Seite der Brust, welche blos war. Ohne ... Würkung davon, welche ohnfehlbat gar bald ...olgen muste, abzuwarten, lief er, und hinter... ...achte diese Neuigkeit denen Trojanern. Die ...fährtinnen der Camille, waren bey aller ange... ...ndten Bemühung, nicht im Stande, das Blut, ...lches häufig aus ihrer Wunde floß, zu stillen. ...s sie fühlte, daß ihr Ende herbey rückte, schickte ... zum Turnus, und ließ ihm sagen, er mögte ...men, und an ihre Stelle treten. Einen Au... ...blick darauf, fielen ihr die Waffen aus ihren

Händen,

Händen, und sie gab ihren Geist auf, wobey sie ihren Freundinnen anempfohl, sich blos ihres Todes, mit Rächung desselben, anzunehmen (16).

Ich

(16) Man findet im Liceti, de anriquorum lucernis, die Beschreibung einer, zu Rom gefundenen, alten irdenen Lampe, deren Umstände weder dem Verfasser, noch denen andern, die ihrer Erwähnung gethan haben, bekannt gewesen. Sie haben selbige, als eine Arbeit eines unwissenden Künstlers angesehen, dieweil sie darauf eine Amazone, mit der, in ihrem gehörigen Zustande befindlichen, rechten Brust angetroffen. Und, sie sind doch selber im Irrthum. Der Künstler ist im geringsten nicht willens gewesen, die Geschichte einer Scythischen, oder Thermodontischen Amazone vorzustellen, sondern, er sticht die Geschichte der Königinn derer Volscer, der Virgil die Herzhaftigkeit, die Stärke, die Waffen-Rüstung, und Kleidung unserer alten Kriegerinnen beylegt. Alle, auf dieser sonderbaren Lampe vorgestellte Umstände, sind offenbarlich aus dem eilften Buche der Aeneis genommen. Man erblickt darauf ein entseeltes Weibsbild, in der Kleidung, mit der Streit-Axt, dem Helm, dem Säbel, Bogen und Pfeil einer Amazonin, innerhalb den Aermen einer ihrer Gespielinnen, welche sie vom Schlachtfelde aufhebt; und zur Seiten ein Pferd, welches voll Muth aussieht. Es ist offenbar, daß dieses Camille sey, welche die Erziehung, und die Sitten der Amazonen, ausser die Abschneidung der rechten Brust nicht, an sich genommen, und welche, während, daß sie ihre Waffen sinken läßt, stirbt. Das Schnitzwerk ist gänzlich nach der

Beschrei





Ich habe die kriegerische Geschichte dieser Art von Italiänischer Amazone, blos in der Absicht so umständlich erzählt, um die Waffen, und die Art zu streiten, so bey denen Scythischen Amazonen üblich gewesen, deutlich zu machen. Eben von diesen letztern, hat der lateinische Dichter offenbarlich den Charakter, und die Schönheiten des Gemähldes seiner Heldinn, der er eben dieselbe Kleidung, und den Muth, so von den Thermodontischen Amazonen behauptet wird, beylegt, entlehnet. Man findet bey ihr den Bogen und die Pfeile, die Lanze, die Streit-Axt, den Säbel, und den Schild, so denen Amazonen eigen gewesen.

Die letztere Gattung von Vertheidigungs-Waffen, war in der That von ausserordentlicher Gestalt. Man nannte selbige *Pelta*, und es ist eben nicht viel daran gelegen, zu wissen, ob selbige eben

Beschreibung des Dichters, im 803, und folgenden Vers eingerichtet:

Hasta sub exertam donec perlata papillam
Haesit, virgineumque alte bibit acta cruorem.
Concurrunt trepidae comites, dominamque ruentem
Suscipiunt. - - - - - - - - Linquebat habenas
Ad terram non sponte fluens: tum frigida toto
Paulatim exsoluit se corpore, lentaque colla,
Et captum leto posuit caput, arma relinquens,
Vitaque cum gemitu fugit indignata per vmbras.

eben so, wie die kleine Schildgen bey den Römern, welche *Ancilia* genannt wurden, gestaltet gewesen. Ein gewisser Gelehrter (17), hat viele Untersuchungen, Vergleichungen und Muthmassungen angestellet, um diesen, eben nicht so gar wichtigen, Umstand in ein Licht zu setzen, und einige, bey den Geschichtschreibern vorkommende, Wörter zu vergleichen. Er gesteht aber, nachdem er die Sache bald auf diese, bald auf jene Weise versucht gehabt, daß man im geringsten nicht aus ihnen klug werden, oder sie mit einander vereinigen könne, und daß man nothwendig die Münzen darüber zu Rathe ziehen müsse. Es sind diejenige, welche die Liebhaber der Alterthümer gesammlet haben, sämtlich in der Art der Vorstellung des Amazonen-Schildes, einstimmig. Es war selbiger weder viereckig, noch länglich-rund, wie die Schilder bey den andern Völkern, welche öfters den grössesten Theil des Körpers bedeckten. Es läßt sich aus den Verhältnissen desselben urtheilen, daß er in seiner grössesten Breite, höchstens anderthalb Fuß im Durchschnitte gehabt; woraus abzunehmen ist, daß die Amazonen eine grössere Geschicklichkeit, als die beyde kriegerischte Völker, ich meyne die Macedonier, und Römer, besessen haben. Es hatte derselbe ohngefähr die Gestalt eines halben Mondes, wie selbiger am fünften, oder sechsten Tage seines Zunehmens aus-

(17) Petit, im 25 und 26 Kap. seiner Dissertation *de Amazonibus*.

[illegible] (18); die beyde Spitzen waren nach oberwärts gekehret, und mehrentheils nach inwendig ein wenig gekrümmt; und in der Mitte des Ausschnittes, war eine kleine Erhebung; theils, um ihm dadurch eine Stärke zu geben; theils, um den Hieb des Säbels, wann er etwa bis dahin gekommen wäre, aufzuhalten; theils auch, um ihn desto sicherer, und bequemer daran fassen zu können.

Eine ganz andere Bewandniß hat es mit dem Instrument, dessen sich die Amazonen, die Lösung zum Treffen damit zu geben, bedieneten. Dieses ist derjenige Umstand ihrer Geschichte, der am wenigsten in ein Licht gesetzt worden ist. Ein gewisser Schriftsteller, aus dem siebenten Jahrhundert (19), ist der einzige, welcher dessen Erwäh-

(18) Q. Smyrnaeus, im I B. der *Paralipom.* im 146 V. Virgil, im XI Buch der Aeneis, im 663 V. nennt selbigen *lunata pelta.*

(19) Isidor, schreibt im II B. der *Origin.* im 21 K. Das *Sistrum* ward nach seiner Erfinderinn also genannt. Denn, es ist erweislich zu machen, daß die Königinn der Egyptier, Isis, dieses Instrument erfunden habe. Daher wird selbiges auch von Weibspersonen geschlagen, weil es von einem Frauenzimmer erfunden worden. Dieserhalb wurde auch bey denen Amazonen, die Armee der Weibspersonen, mit dem *Sistro* zur Schlacht aufgefordert. Und im 4 Kap. des XVIII Buches: Bey denen Amazonen aber ward nicht mit der

wähnung thut. Er schreibt, daß ihre Königin ihnen vermittelst des Schalles der Chitarre (Sistrum) ein Zeichen gegeben, wann sie auf den Feind losgehen gesollt. Allein, bey aller Achtung, welche man diesem geschickten Wortforscher der Alterthümer schuldig ist, muß man doch in einer beständigen Ungewißheit bleiben, ob er es in diesem Stück recht getroffen habe. Die Chitarre war ein sehr sanftes Instrument, welches man in der Ferne nicht gut vernehmen konnte, und mithin auch wenig geschickt war, eine Armee in Bewegung zu bringen, und die heftige Leidenschaften, das Feuer, den Eyfer, die Wuth, und diejenige Art von Trunkenheit, mit welcher man in die Treffen einbrechen muß, rege zu machen. Es ist von niemanden, ausser den Lacedämoniern bekannt, daß sie sich der Flöten, bey dieser Gelegenheit, bedienet haben. Nächst dem hatte auch die Flöte einen weit mehrern Nachdruck, als die Chitarren; und man konnte deren Schall noch stärker machen, wenn man mehrere zusammen nahm; da sich hingegen dergleichen, bey Rührung mehrerer

der Trompete, wie von denen Königen, sondern von der Königinn, mit einem *Sistro*, dem Chore der Weibspersonen, die Losung gegeben.

Bey denen Alten geschieht zum öftern des Sistri Erwähnung; sie sind aber insgesammt darinn einstimmig, daß es blos denen Egyptiern beygeleget wird. S. ALEXAND. AB ALEXANDRO, im 2 Kap. des IV Buches, seiner *genial. dierum*, mit TIRAQUELLI Anmerkungen.

[illegible] Chimären, nicht füglich zusammen reimen läßt.

Man muß demnach hierbey abermals die Denkmähler des Alterthums zu Hülfe nehmen. Ein ohngefähret Zufall hat uns ein Stück Kupfer aufbehalten, welches alle Zeichen des entferntesten Alters an sich hat (20). Dieses Ueberbleibsel stellt einen Amazonen-Schild vor. Man erblickt auf demselbigen, eine von diesen Kriegerinnen, in einer Stellung von Betrübnis, wie sie ein kleines nacketes Mädgen auf ihren Knien liegen hat, und ein Horn, nebst einer Trompete, hinter ihr stehen. Man vermuthet, daß dieses das Ueberbleibsel von etwa einem Siegeszeichen sey, so zum Denkmahl eines über die Amazonen erhaltenen Sieges gedienet. Es möge nun selbiges für einen Ursprung haben, welchen es wolle, so sind die beyde darauf anzutreffende Kriegs-Instrumente, eine Anzeige, daß sie sich selbiger, eben wie andere Völker, bedienet, damit die Losung zum Treffen, und zum Rückzuge, zu geben. Dieses Zeugnis wird durch das, auf das Treffen der Amazonen vorhandene, Sinngedicht (21), welches man dem Kayser Adrian zuzuschreiben pflegt, bestättigt.

(20) Ich finde es nirgends, als im Petit, *de Amaz.* im 27 Kap.

(21) Es lautet selbiges folgendergestalt:
Vt belli sonuere tubae, violenta peremit
Hippolyte, Theutranta - - -

Das vierte Kapitel,

Von denen Kriegen der Amazonen.

Nichts war bey den Völkern in den ältern Zeiten, so berühmt, als die Kriege derer Amazonen; die Tapferkeit, welche sie beym Gefechte bewiesen; und die Siege, welche sie selbst über die Helden davon getragen hatten. Die erstere Dichter Griechenlandes, welche allein vermittelst ihrer Gesänge, die Geschichte ihres Jahrhunderts, oder derer vorigen Zeit-Alter, auf die Nachkommenschaft brachten, hatten die Krieges-Züge, und die herrliche Thaten dieser Heldinnen beschrieben. Eben durch ihre Vermittelung zum Theil, ward die Nachricht davon in den folgenden Zeiten bekannt, und gelangete zu allen Völkern, und insonderheit zu denen Römern, woselbst selbige ein Gegenstand der Bewunderung bey Kaysern und Gelehrten ward. Als sich Nero, die Gallier mit Krieg zu überziehen, rüstete, hielt er es für nothwendig, seine Armee mit einer Compagnie Amazonen zu verstärken (22), gab ihnen Streit-Axten, und kleine Schilder, und ließ sie, nach der bey denen alten Amazonen gebräuchlichen Art zu kriegen, bewafnen. Das Volk bekam dadurch eine der-

massen

(22) Sueton, im 46 Kap. der Lebens-Beschreibung des Nero.

[...]en vortheilhafte Vorstellung von ihnen, und Hochachtung gegen sie, daß es dem Fürsten keine schmeichlerischere Lobes-Erhebungen benzulegen wußte, als selbigen mit ihnen zu vergleichen. Als es, zum Beyspiel, den Kayser Commodus, in den öffentlichen Schauspielen, herausstreichen wollte (23), rief es aus: Sie sind der uneingeschränkte Beherrscher der Welt; der oberste von allen Fürsten; das Glück selbst führet überall, mit dem grössesten Vergnügen, Ihre Waffen; und Ihre Siege sind denen Siegen der Amazonen gleich! Wir werden dieses aus der Geschichte eines jeden, mit mehrern ersehen.

Erster Abschnitt.

Der erste Krieg der Amazonen.

Die Errichtung des Königreiches der Amazonen, war mit Schwierigkeiten vergesellschaftet, welche andere für unüberwindlich gehalten hätten. Ihr Thron konnte nicht eher, als nach der Niederlage der Völker, welche in den Gegenden des Gebirges Caucasus, und an den mittagswerts gelegenen Ufern des Tanais wohnen; das heißt: der Cimbrer, oder Cimmerier, Sarmater, Colcher, Latier, Iberier, und Albanier,

(23) Xiphilin. ex Dione Collect. Scriptor. Rom. a. d. 382 S.

mer, bevestiget werden. Es ist dieses dasjenige Land, welches heutiges Tages Krimm, Cirkassien, oder der Anfang von der kleinen Tartarey genannt wird. Bey diesen Namen der Ausländer, erschauderten alle gesittete Völker, indem ihnen keine härtere Plage vorgekommen, als diejenige, die sie bey den feindlichen Einfällen der Scythen, von denen sie sämtlich einen Theil ausmachten, und die ein Schlachtschwerdt zu ihrer Haupt-Gottheit gehabt (24), ausgestanden hatten.

Die Cimbrer, welche die Meer-Enge bey Caffa (*Bosphorus Maeotidis*) bewohneten, waren aus dem innern Theile Deutschlandes dahin gekommen (25), und hatten in dem Lande, durch welches sie gezogen waren, blutige und rauchende Andenken hinterlassen. Mit dem Landbau, um Früchte davon zu gewinnen, beschäftigten sie sich sehr selten. Sie fanden es weit annehmlicher (26), vom Raube, und demjenigen, was sie denen Fremden abnahmen, zu leben. Bisweilen traten sie mit ihren Nachbaren, denen Zygen, und Heniochen, zusammen, und errichteten zahlreiche Flotten (27), welche aus kleinen Fahrzeugen, welche sie

(24) Lucian im *Dialog. Jovis Tragici.*
(25) Strabo, im VII B. a. d. 449 Blatt. S. Plutarch, in der Lebens-Beschreib. des Marius.
(26) Poßidonius, bey eben dems. a. d. 450, und flgg. S. Herodot, im I B. n. 6.
(27) Strabo, im XI B. a. d. 756, und 758 S. Tacitus, im 47 Kap. des III B. seiner Geschichte. Dionys.

le Kammern nannten, bestunden, mit welchen
ie auf dem schwarzen Meere fuhren, die mit
ebens-Mitteln, und Kaufmanns-Gütern beladene
Schiffe aufhoben, die Seeküsten verheereten, und
hre Verwüstungen bis nach Jonien zu trieben.
Sie waren aber mit dem Haab und Gut, so sie
auben konnten, nicht zufrieden: sondern, führeten
ich die Personen, von denen sie wußten, daß sie
ich wären, als Gefangene hinweg, um nur ein
ites Lösegeld von ihnen zu ziehen. Es waren
er diese See-Räuber, diese Verletzer des Völker-
echtes mit denen Fremden, eben so wenig einan-
r selbst getreu. Sobald sie von ihren Streife-
ien zu Hause angelangt waren, brachten sie ihre
ammern, nebst dem abgenommenen Raube,
die nächste Wälder; bestohlen sich des Nachts
ander selber; und wegen der Beute, über de-
Hinwegführung sie sich freueten, entstand
ord und Todtschlag. Wegen des, in den umliegen-
Gegenden von der Meer-Enge bey Caffa,
ohnaufhörlich anzutreffenden Nebels, bekam der
ntus Euxinus, die Benennung des schwar-
Meeres, und das dabey gelegene Land, den
men der Hölle (28), und es versetzte auch ein

F 5 gewis-

Dionys. Periegeta, im 686, und fgg. V. Eu-
stath, über diesen Ort.

) Der Irrthum rührt von einer gewissen Stelle
der Odyssee her, darinn Italien, mit der Meer-
Enge bey Caffa, verwechselt worden. S. Stra-
bo, im V B. a. d. 374 S.

gewisser Dichter (29), aus eben dem Grunde der Finsterniß, und Dunkelheit, in selbiges den Pallast des Gottes des Schlafes (30).

Die

(29) Ovid, im II B. der Verwandelungen, im 592 V.

(30) Haiton schreibt im 10 Kap. seiner *Histoire Orientale*, von diesem dunkeln, oder finstern Lande folgendes: „Man findet in dem Königreiche Georgien, etwas in der That merkwürdiges, welches zu erzählen ich mich nicht unterstehen würde, und das ich selbst niemals würde geglaubt haben können, wofern ich es nicht mit meinen eigenen Augen gesehen hätte. Da ich aber selber da gewesen, und ein Augenzeuge davon bin, kann ich es ohne Bedenken erzählen. Es ist nemlich ein gewisses Land, welches etwa drey Tage-Reisen im Umfange hat, und überall dermassen finster ist, daß man nicht das geringste daselbst sehen kann. Es pflegt sich auch niemand, aus Furcht, daß er den Rückweg nicht wieder mögte finden können, dahin zu wagen. Die daherum befindliche Einwohner versichern, daß sie daselbst zum öftern ein Geheul von Menschen, und wilden Thieren, das Krähen von Hähnen, und das Wiehern von Pferden hören; und an dem Strohme eines gewissen Flusses, welcher daheraus kömmt, hat man zuverläßige Anzeigen, daß ein eigenes Volk daselbst wohnen müsse. Man findet würklich in den Geschichten von Georgien, und Armenien, daß einsmals ein gewisser schändlicher Persischer Kayser, Namens Savoreus, daselbst gewesen, welcher allen Einwohnern Asiens, bey Lebens„strafe

Die Sarmater, oder Sauromater, wie ... n wirklich Scythen (31). Sie führten deren ... mher ziehende Lebens-Art; und hatten ihre Sit... n, Gebräuche, und Grausamkeit an sich. Die ... Völker in Colchis, und die Lazier, waren eben ... kriegerisch, und unmenschlich. Die berühmte ... Reise derer Argonauten; das Ungeheur, wel... es das goldene Vließ bewachte; die Gifte, und ... Bezauberungen der Medea (32), erinnern an ... e Vorstellung, welche man von ihnen hatte, als ... die

„strafe anbefohlen, zu kommen, und seine Götzen „anzubeten; wodurch viele Christen zu Marty„rern, und andere zu Abtrünnigen geworden. „Um dieselbe Zeit, heißt es, ist eine dicke Finster„niß über dieses Land entstanden, unter deren „Begünstigung, sich diejenige, welche bey dem „Bekenntniß des Namens Christi geblieben, haben „davon machen können; die Götzen-Diener und „Abtrünnige hingegen sind, von selbiger umhüllt, „zurück geblieben, und man glaubt, daß sie da„selbst in diesem Zustande, bis an das Ende der „Welt bleiben werden.“ Dieses ist die Fabel des Reise-Beschreibers von Armenien, und der Einwohner Georgiens, aus dem dreyzehnten Jahrhundert, welche aus einer noch weit ältern, ihren Ursprung genommen hat. S. la Martiniere, unter den Artikeln *Cimmeriens*, und *Cimbres*.

(31) Strabo, im II B. a. d. 753, u. 774 S. Tacitus, in seinen Annalibus, im VI B. im 33. u. fgg. Kap.

(32) Horaz, in d. 17 Epod. schreibt:
Cales venenis officina Colchicis.

die am Pontus gelegene Länder, für unzugänglich von denen fremden Völkern gehalten wurden. Die Einwohner von Iberien, und Albanien endlich, lebten mehr in ihren Gebirgen eingeschlossen; jedoch waren sie eben so kriegerisch, als die erstern; und zur Zeit des Pompejus rühmten sie sich, daß sie niemals unter dem Joche der Zinsbarkeit, weder der Meder, noch der Persen, noch auch der Macedonier, gestanden hätten (33).

Mitten unter allen diesen Haupt-Völkern war das Gebirge Caucasus befindlich, welches ihnen seine ganze Beschaffenheit, und Strenge mitzutheilen schien. Es ist selbiges eine lange Kette von unbewohnbaren Bergen, welche sich von dem Pontus Euxinus, bis an das Caspische Meer erstrecken (34), und eine Art von natürlicher Mauer darstellen, welche das Land der Scythen, von den Ländern der gesitteten Völker absondert. Es war in seiner ganzen Weite, nichts weiter als ein blosser enger Weg, welcher die Caucasische Strasse, oder Pforte, (der Caucasische Paß) genannt wurde (35), woran die menschliche Kunst so vielen

(33) Plutarch, in der Lebens-Beschreib. des Pompon. *Appianus*, Mithrid. S. 244. Tacitus Annal. B. VI. Kap. 34. Strabo, im II B. a. d. 764, und fgg. S.

(34) Strabo, im II B. a. d. 760 S.

(35) Einige haben selbige, wegen des ohnweit davon gelegenen Caspischen Meeres, die Caspische genannt.

s Antheil hatte, als die Natur. Es war dieses
ichts anders, als ein enger Paß, welcher durch
n entsetzlich grosses Thor, so die Iberier von
rschiedenen starken, mit eisernen Bändern beschlo-
nen Balken verfertiget hatten, verschlossen wur-
t, um die feindliche Einfälle derer Scythen
zuhalten (36). Blos die Iberier konnten
lbiges öfnen, und durch keinen andern Weg
nnte man von Norden dahin kommen. Durch
wisse natürliche Veränderungen, oder andere
rsachen, ist dieser enge Weg noch weit unzu-
änglicher geworden, als er ehemals gewesen. An
enjenigen Oertern, wo er noch am behendesten
t, und wo sich am besten darauf fortkommen
ßt, wiewohl er dem Bericht eines gewissen zu-
erläßigen neuern Schriftstellers (37) zufolge,
eständig mit Schnee bedeckt ist, soll er sechs und
wenzig Meilen breit seyn. Indessen trägt doch
er Boden daselbst verschiedenes, so zum Lebens-
nterhalt unentbehrlich ist; und man findet allda

solche

nannt. Allein, die wahre Caspische Pforte, war
weit niedriger.

(36) Plinus, im II Kap. des VI B. Aristoteles
führt, im 13 Kap. des I B. seiner *Meteorolog.* gar
merkwürdige Umstände von diesem Gebirge an.

(37) Chardin gedenkt dessen, in der Beschreibung
seiner dahin angestellten Reise. Sein Bericht da-
von, im II Th. a. d. 90, u. fgg. S. verdient gele-
sen zu werden. Man vergleiche hiebey den Stra-
bo, im II B. a. d. 760, und fgg. S. welchen er
icht recht verstanden zu haben scheint.

sehr viele Einwohner, jedoch von einer höchst unangenehmen Grobheit, und Unreinlichkeit. Vor Zeiten hatten sie einen Fürsten (38), welcher unter einer Raths-Versammlung von dreyhundert Personen stand, und sie konnten eine Armee von zweyhundert tausend streitbarer Mannschaft ins Feld stellen. Man findet heutiges Tages nicht die geringste Spur mehr (39), von den unermeßlichen Schätzen, die sie ehedem aus diesem Flusse, welcher Gold unter seinem Sand führte, herausgehohlt haben müssen (40), welcher selbiges bey ihnen sehr gemein machte, und sie in beständiger Wachsamkeit gegen die Annäherung der Fremden erhielt. Der Ruf von ihrem ungemeinen Reichthum, erscholl bis nach Griechenland, und veranlaßte die Vorstellung, die man sich von einem goldenen Vliesse machte (41). Wegen ihrer Grimmigkeit aber, durfte es niemand, als eine ansehnliche, herzhafte, und von einem heldenmüthigen Gemüth eingenommene Gesellschaft junger Leute, wagen, auf die Eroberung desselben auszugehen.

Aller

(38) Strabo, im II B. a. d. 763 S.

(39) S. die Reise-Beschreibung des P. Angelus Lamberti, in der Sammlung des Thevenot, a. d. 44 S.

(40) Strabo, im II B. a. d. 763 S. Appianus, in Mithridaticis, a. d. 242 S.

(41) Strabo, am angezogenen Orte. s. auch Apollonii und Flacci Argonautica.

Aller Gefahr indeß ohngeachtet, welche dabey
s besorgen war, wenn man sich mit diesen anjetzt
enannten wilden und streitbaren Völkern, welche
imtlich von dem Flusse Tanais, dem Pontus
Euxinus, den Gegenden des Gebirges Cauca-
as, und dem Caspischen Meere eingeschlossen
waren, in einen Krieg eingelassen hätte, ließen sich
ie Amazonen doch im geringsten nicht abschre-
ken, sondern ergriffen zum ersten gegen selbige
ie Waffen. Nachdem ihre Ehemänner nieder-
emacht waren, zeigeten sie, daß sie von ihnen
Geist und Muth geerbet hatten. Sie setzten sich
leich anfänglich in den vesten Besitz des Landes,
n dem sie sich aufhielten; und der glückliche Er-
olg dieser Unternehmung, ermunterte sie, auf
was viel weiteres bedacht zu seyn. Sie dachten
emlich auf die Grundlegung einer Monarchie,
ur Aufrechterhaltung des Ruhmes ihres Geschlech-
es, woran sie zeigen wollten; daß das Frauen-
zimmer im Stande wäre, dem Scepter, und der
Krone, durch die Art, wie sie selbige zu führen
wüßten, Ehre zu machen. Marpesia, und
Lampeto (42), waren diejenige, welche für die
würdigsten dazu erkannt wurden, und von der Zeit
n, gab man ihnen den Titul einer Königinn.
Selbige suchten die, welche des Alters, der Stärke,
nd des Muthes wegen, die Waffen zu tragen
eschickt waren, aus. Die angebohrne Neigung,
ur Rach- und die Eyfersucht, hatten sie in kurzer
Zeit

(42) Justinus, im 4 Kap. des II B. Jornandes, de rebus Geticis, im 7. Kap.

Zeit in den Krieges-Uebungen vestgesetzt. Die ersten Kriegeszüge, wodurch sie sich in Ruf gesetzet, machten selbige fürchterlich; und dieser gleich anfänglich glückliche Fortgang, gab zu denen ganz einfachen Gesetzen, welche den Staat der Amazonen unterhielten, und in Aufnehmen brachten, Veranlassung. Dem Ehestande gänzlich zu entsagen; mit den Mannspersonen keinen weitern Umgang, als um Nachkommen von ihnen zu erhalten, zu pflegen; kein einziges Knäbgen zu erziehen; blos die Mädgen zu behalten, und selbige, von Kindesbeinen an, zum Kriege zuzubereiten, und sie zu gewöhnen, von demjenigen, was sie mit ihren Bogen erleget, zu leben; vornemlich aber, und vor allen Dingen sich vor die Herrschaft und Bothmäßigkeit der Mannspersonen zu fürchten; und endlich, keine andere Befehle, als von denenjenigen, welche die freye Wahl, oder die Geburt auf den Thron gesetzt haben, anzunehmen; dieses waren einzig und allein die Grundsätze, nach welchen die Amazonen, sich zu verhalten, den Entschluß faßten.

Unterdessen, daß die eine von ihren Königinnen am Hofe blieb, um auf das Innere Acht zu haben; befand sich die andere an der Spitze der Armee, und beobachtete die Stellung, und die Bewegungen der in der Nachbarschaft der Grenze befindlichen Völker. Sobald sie von den geringsten vorgenommenen Feindseligkeiten derselben etwas vernahm, nahm sie daraus einen Vorwand, ihnen

nen den Krieg anzukündigen, fiel sie gleichsam
das feindliche Land ein; verbreitete daselbst
durch ihre Verheerungen, lauter Schrecken; stieß
alles, was sich ihr in den Weg stellete, und wider-
setzen wollte, über den Haufen; machte sich das
Recht der Eroberung zu Nutze, und unterwarf
das Land, nebst den Völkern, so sie überwunden
hatte, ihrer Botmäßigkeit. Dieses ihr Glück
ward von Zeit zu Zeit durch die Tapferkeit, und
Vorsichtigkeit, vergrössert. Die Amazonen breite-
ten sich immer weiter aus, und bezwangen dieje-
nige Völker, welche das Schrecken vom Südli-
chen Asien ausmachten; sie nöthigten selbige, sie
für ihre Oberherren zu erkennen, und ihnen zu
gehorchen, ohnerachtet die mehresten Könige über
sich hatten, welche jedem andern Feinde fürchter-
lich gewesen, von denen Amazonen aber zu Va-
sallen gemacht wurden. Solchergestalt brachten
sie die umliegende Gegenden der Meer-Enge
von Caffa, und einen grossen Theil Sarma-
tiens, unter ihre Botmäßigkeit, und erhielten da-
her die Benennung der Sauromatiden (43),
dieweil sie dieses Königreich erobert hatten, und
dessen Einwohner, welches sonst die fürchterlichsten
Krieger gewesen, unter die Oberherrschaft der Wei-
ber gekommen waren. Eben dahin versetzt würk-
lich

(43) Herodot, im IV B. n. 110. Dionys. Perieg.
im 655, u. fgg. V. Stephan. Byzant. unter
dem Worte Amazones, und anders.

sich einer der gelehrtesten, wo nicht der allerersten Schriftsteller älterer Zeiten, das Königreich derer Amazonen, welches sich selbst über die Mannspersonen erstreckte. Primo Sauromatae Gynaecocratumeni, sind seine Worte (44).

Je reitzender dieses Reich war, desto mehr erweckte es den Eyfer derjenigen, die sich in dessen Besitz gesetzt hatten. Vom Eroberungs-Geiste eingenommen, bekamen sie Lust, die edle Laufbahn, die sie angetreten hatten, weiter fortzusetzen. Als das Looß dahin gefallen war, daß Lampeto für die Ruhe des Staates sorgen, und die bezwungene Länder im Gehorsam erhalten sollte, begab sich Marpesia an die Spitze der siegreichen Heldinnen, und richtete ihre Waffen gegen die Bewohner des Caucasus (45). Die Grimmigkeit dieser Völker, und der schreckende Anblick der Felsen, und des dieselben bedeckenden Schnees, hielten ihren Muth im geringsten nicht zurück. Der Sieg, welcher ihre heldenmüthige Unternehmungen in Sarmatien unterstützt hatte, trat ebenfalls bey diesem zweeten Feldzuge auf ihre Seite. Marpesia brachte Menschen, welche sie niemals gekannt hatten, unter ihre Bothmäßigkeit; welches

(44) Plinius, in der *Historia naturali*, B. VI. K. 7. und nach ihm Herr de l'Isle, in der Carte von Asien. Man kennt die Schärfe, und genaue Richtigkeit dieses gelehrten Erdbeschreibers Pompon. Mela, im 20 Kap. des I B.

(45) Jornandes, *de rebus Geticis*, im 7 Kap.

[...]as kein einziger von den verwegensten Eroberern, nach der Zeit wieder zu wagen, sich unterstanden hat. Sie durchzog diese steile Gebirge, wo niemand ausser diejenige, die daselbst zu Hause gehöreten, fortkommen konnte, und hielt sich einige Zeitlang daselbst auf. Zur Erhaltung des Andenkens hiervon, ward ein Theil des Caucasus, das Marpesische Gebirg genannt (46). Um allda denen Göttern, wegen des ihr verliehe-

(46) Virgil, schreibt im VI B. der Aeneis, im 470, u. fgg. V.

Nec magis incepto vultum sermone mouetur

Quam si dura silex, aut stet Marpesia cautes.

Nach Angabe des Servius, erklären unsere Ausleger, das Wort *Marpesia*, durch einen gewissen Berg Marpeson, welchen sie auf der Insel Paros antreffen wollen. Es weiß aber kein einziger Erdbeschreiber das geringste davon. Servius, ist blos deswegen darauf gefallen, weil ihm dieser Umstand aus der Geschichte der Amazonen, von dem der gelehrte Jornandes die Nachricht ertheilt hat, unbekannt gewesen ist. Virgil, welcher ihn gewußt hat, bedient sich dieser vortreflichen Vergleichung, damit anzudeuten, daß die Härte des Herzens der Dido in der Hölle, der Härte der Felsen des Gebirges Caucasus ähnlich gewesen; das ist alles, was er edles, und starkes hat sagen können. Er hatte bereits in eben der Bedeutung, im 366 V. des IV Buch. geschrieben:

Duris genuit te cautibus horrens

Caucasus, Hyrcanaeque admorunt vbera Tigres.

nen Beystandes, Dank abzustatten, weihete sie ihnen (47), einen Fels von ausserordentlicher Grösse, welcher durch das Alter, die Luft, und den Nebel ganz schwarz geworden war, und brachte daselbst, im Namen ihres Volkes, ein Dank-Opfer. Diese gottesdienstliche Handlung ward von denen Amazonen beybehalten. Sie reiseten alle Jahre dahin, und opferten daselbst, nicht Ochsen, oder andere Thiere, sondern ein schönes Pferd, welches sie mit Fleiß gefüttert, und fett gemacht hatten, um das Opfer dadurch annehmlicher zu machen. Als sie nachher von denen Gottheiten Griechenlandes, Kenntnis erhielten, errichteten sie an demselbigen Orte, dem Krieges-Gotte einen Tempel.

Nachdem die Völker des Caucasus überwunden waren, war es nachher denen Amazonen leicht, in Iberien einzudringen, indem sie bereits die Vormauer davon überstiegen hatten. Sie mogten sich nun entweder an der Ehre des Sieges begnügen lassen, oder denenjenigen, die sie mit ihren Waffen bezwungen hatten, eine Schatzung auflegen, so ist soviel ausgemacht, daß sie Iberien, Colchis, und Albanien durchzogen, und darüber den Sieg davon getragen haben.

Es ist gar nicht zu zweifeln, daß sie, während dieses Feldzuges, nicht andre Weibspersonen, welche

(47) Apollon. Rhodius, in seinen *Argonaut.* B. II. V. 1176, sqq.

welche aus natürlicher Neigung, aus Unzufriedenheit mit ihren Männern, oder aus andern Bewegungs-Gründen, mit unter ihre Armee zu treten suchten, sollten auf- und angenommen haben. Es scheint auch sogar, daß sie Mannspersonen zu ihren Hülfs-Truppen, und zur Verstärkung ihrer Mannschaft, in Dienst genommen haben. Die Gewalt, welche sie über selbige erhalten hatten; die gewisse Hofnung des Sieges, und die Anlockung der Beute, veranlaßten die Scythen, mit in dem Gefolge derer Amazonen zu seyn, und sie gehorcheten denen Heldinnen, welche in der Kriegs-Wissenschaft ihnen überlegen waren, gar gerne. Wir werden nachher sehen, daß sie dergleichen bey sich geführet, als sie nach Attika vorgerücket (48).

Unter dergleichen Verstärkungen demnach, machten sie sich über die Provinzen in Klein Asien, längst dem schwarzen Meere, her. Sie verschaffeten sich ein beträchtliches Gebiet, in den weitläuftigen, und fruchtbaren, an den Flüssen Thermodon, und Iris, belegenen, Gegenden (49). Sie liessen sich daselbst nieder, und es war dieses der berühmteste, und beständigste

(48) Isokrates, im *Panathenaico*.

(49) ORPHAEUS, in *Argonaut.* V. 736. sqq. APOLLONIUS, in *Argonaut.* V. 989, sqq. AESCHYLES, im *Prometh.* Apollodor, im II B. Diodor, im II B. Strabo, Plutarch, und andere, hin und wieder.

unter ihren Wohnplätzen. Sie erbaueten allhier die grosse Stadt Themiscyra, allwo der Sitz ihrer Herrschaft aufgeschlagen wurde. Der Vortheil, welchen ihnen diese Eroberung verschaffete, setzte sie in den Stand, daß sie bis an die Küsten des Aegäischen Meeres hinziehen konnten, wo selbst sie verschiedene merkwürdige Städte, welche das Andenken ihrer Siege auf die Nachwelt gebracht haben, anlegeten. Man findet nicht, daß sich die Könige in Assyrien, Nachfolger des Ninias, der so weiten, als schleunigen Ausbreitung ihrer Macht, widersetzt hätten, und es mogte solches aus Achtlosigkeit, oder aus wohlgegründetem Schreck, geschehen seyn. Die Weichlichkeit, in welcher diese Fürsten lebeten, erlaubte ihnen nicht, sich vor solche Kriegerinnen, als die Amazonen waren, in das Feld zu stellen. Sie liessen lieber einen Theil ihres Königreiches fahren, als daß sie ihren Pallast, den Schooß des Vergnügens, und der schändlichsten Wollüste, verlassen hätten.

Ein Reich, welches mehr als fünfhundert Meilen Land in sich begrif, konnte ferner unmöglich von Einer Königinn beherrschet werden. Es ward daher selbiges in drey Königreiche (50) abgetheilet, von denen ein jedes seine eigene, und unabhängige Beherrscherinn hatte; jedoch waren selbige insgesamt in einer vollkommenen Einigkeit, und Bunde unter sich, sich einander beyzustehen.

Die

(50) Apollon. Rhodius, in Argonaut. B. II. V. 998, 999.

Königinn hatte ihren Hof in Sarmatien; die andere, zu Themiscyra; und die dritte, in der Gegend von Ephesus. Auf solche Art konnten sie sich einander gar leicht, gegen die Einfälle ihrer gemeinschaftlichen Feinde, zu Hülfe kommen.

Zweeter Abschnitt.

Der zweete Krieg der Amazonen.

Es hatten sich die Amazonen bey ihrer Macht und Ruhm, ohngefähr dreyhundert Jahre hindurch (51), ungekränkt erhalten, als sie zum erstenmal von einem Volke, welches sie nicht weiter, als nach dem Ruf ihrer Tapferkeit, kannte, angefallen wurden. Eurystheus, König zu Mycenen (52), welcher seinen Bruder, Hercules, aus der Welt zu schaffen suchte, weil ihm dessen heldenmäßige Tapferkeit sehr bedenklich vorkam, stieß ihn in allerley Gefahren, in Hofnung, ihn dadurch vom Leben gebracht zu sehen. Dieses waren die sogenannte zwölf Arbeiten dieses Halb-Gottes. Acht derselben hatte er bereits glücklich überstanden, als ihm Eurystheus den

G 4 Befehl

(51) Diodor, im II B. a. d. 129 S. schreibt: verschiedene Jahrhunderte; und nach der Zeit-Ordnung kann man deren nicht weniger, als drey annehmen.

(52) Apollodor, im II B. der Bibliothek. Diodor, im II B. a. d. 229 S.

Befehl ertheilte, hinzugehen, und der Königinn der Amazonen, ihren Gürtel, oder die fliegende Scherpe, der seine Tochter, die Prinzeßinn Admete, wegzunehmen. Bey der Vorstellung, die man sich von den grossen Heldenthaten, und der kriegerischen Tapferkeit derer Amazonen machte, erkannte Herkules die Schwierigkeit dieses seines Unternehmens mehr als zu wohl. Ihrer Königinn war der Gürtel weit lieber, und schätzbarer, als die Krone, und der ganze Haupt-Schmuck. Um selbigen zu bekommen, mußte er sie in Person anfallen, und nicht nur einen hartnäckigen, und muthigen Widerstand von ihr selbst vermuthen, sondern auch gewärtig seyn, daß er mit einer ganzen Nation, welche bereits so viele andere Völker überwunden hatte, in Streit gerathen werde. Herkules kam dem Befehl seines Bruders, blos im Vertrauen auf die Versicherung, welche ihm das Orakel zu Delphos gegeben hatte, daß er nemlich bey allen, auf den Untergang zielenden Anschlägen eines eyfersüchtigen Bruders, dennoch allemal mit Ehren herauskommen würde, nach.

Herkules suchte sich, zu seiner Begleitung auf diesem Feldzuge, alles, was ihm von jungen, und tapfern Streitern bekandt war, aus. Theseus, König zu Athen (53), war einer von seinen Ge-

(53) Plutarch, in der Lebens-Beschreibung des Theseus, aus dem *Philochoro*. PHERECIDES HELLANIUS, und HERODOTUS, hingegen behaupten, daß Theseus diese Reise, ohne dem Herkul vorgenommen habe. Eben daselbst.

[illegible]. Ein günstiger Wind, brachte die neun [illegible]leeren, worauf die Geferten des Herkuls be[illegible] waren, glücklich in die Einfahrt des Flus[illegible] Thermodon (54). Er fuhr den Strom, bis nach Themiscyra, allwo die Königinn ihr Hoflager hatte, hinauf, und ließ ihr durch einen Herold melden, daß er angekommen wäre, und ihren Gürtel, entweder mit gutem Willen, oder mit Gewalt verlangte. Ein so beschimpfender, als seltsamer Antrag, brachte die Stadt in Bewegung. Es war in selbiger damals Antiope, mit sehr wenigen Amazonen, zurückgeblieben; und ihre Schwester Orithrie, welche die Ehre des Thrones mit ihr theilete, war an der Spitze der Armee, und wachte vor die Sicherheit der Grenzen. Ohnerachtet Antiope, dem Ansehen nach, zur Vertheidigung des Ortes nicht Mannschaft genug hatte, so ließ sie doch die Thore schließen, und machte zur Abtreibung der Feinde, welche ohne alle Ursach kamen, und sie anfielen, und beschimpften, Anstalt. Herkules, welcher sich mit seinem Haufen vor den Mauern gelagert hatte (55), schritt ohne Anstand zur Belagerung, und setzte selbige eifrigst fort. Die Amazonen schlugen eine Zeitlang den zu mehrern malen wiederholten Sturm ab; zuletzt aber hielten sie es für schimpflich, innerhalb ihrer Ringmauer zu bleiben, und

 sich

(54) Justinus, im 4 Kap. des II B. Apollodor, im II Buch.

(55) Diodor, im IV B. a. d. 233, und fgg. Seit.

sich beständig blos in der Schutzwehr zu halten. Sie zogen daher haufenweise gegen die Griechen heraus, und lieferten ihnen ein blutiges Treffen, wobey sich beyde Theile in ihrem Muthe, und Kriegs-Geschicklichkeit, ausnehmend hervorthaten.

Herkules, welcher sich besonders in seiner Stärke, und heldenmäßigen Tapferkeit zeigete, ward ein Gegenstand des Zornes, und Racheyfers, bey denen berühmtesten, und muthigsten unter denen Amazonen. Aelle, welche ihren Namen von der ihr beywohnenden erstaunlichen Hurtigkeit erhalten hatte, war die erste, welche es, auf ihn persönlich loszugehen, wagte. Sie ward von denen Griechen, wegen ihrer Behendigkeit, List, und Bewegungen, sehr bewundert. Dem ohnerachtet aber konnte sie doch nicht einem von ihrem Gegner ihr beygebrachten Schlage entgehen, welcher sie, ohne Hofnung des Lebens, zu Boden warf. Philippis wollte ihren Tod rächen, und es erfuhr diese Freundinn gar bald ein gleiches Schicksal. Prothoe, lief voll Wuth auf den Herkules zu, und traf ihn siebenmal mit ihrem Wurfspieß; konnte aber durch die Löwenhaut, mit der er bedeckt war, niemals hindurch kommen. Sie muste endlich selber unter einem einzigen Schlage, den er ihr mit der Käule beybrachte, erliegen. Eurybee, welche sich durch verschiedene Beweisungen einer unerhörten Tapferkeit einen grossen Namen erworben hatte, rühmte sich, daß sie ganz allein die Ehre ihrer Nation retten wollte. Sie

stellete

stellete sich vor den Herkules, und stritt mit ihm aufs lebhafteste, wiewohl mit widrigem Erfolge; denn sie ward ebenfalls, wie die andern, über den Haufen geworfen. Celeno, Eurybie, und Phöbee, vereinigten sich mit einander, diesen unüberwindlichen, und unermüdeten Fechter, mit dem Bogen anzugreifen. Er lief, unter beständiger Ausweichung ihrer Pfeile, auf sie los; vereitelte ihre Hofnung, und besiegete eine jede von ihnen besonders. Zuletzt wiederfuhr der Dejanire, Asterie, Marpee, Tecmesse, und Alcipe, ein gleiches Schicksal, wie ihren Gespielinnen; und die übrig gebliebene sahen sich genöthiget, sich wieder, nach der Stadt zu ziehen. Hierauf begab sich die Königinn Antiope, welche niemandem, als ihrem Eyfer und Feuer folgete, vielleicht mit allzu grosser Verwegenheit, in eben die Gefahr, wie die andern alle. Sie ward in der Hitze des Gefechtes, nebst ihren beyden Schwestern, der Menalippe, und Hippolyte, welche an ihrer Seite stritten, aufgehoben (56). Nachdem sie eine Zeitlang angestanden, was sie thun müste, hielt sie es endlich für rathsamer, ihren Gürtel hinzugeben, als denen Amazonen, über die man in der Person ihrer gefangen genommenen Königinn triumphiren würde, Schande zu machen. Herkules, welcher mit dem davon getragenen Siege vollkommen zufrieden war, erlaubete ihr, auf ihren Thron wieder zurück zu kehren, und gab zu-

gleich

(56) Justinus, im 4 Kap. des II B.; Diodor, im IV B. a. d. 224 S.

gleich der Menalippe ihre Freyheit wieder. Theseus aber führete Hippolyten mit sich hinweg, und man belegte selbige mit dem Namen ihrer Schwester, Antiope.

Dritter Abschnitt.

Der dritte Krieg der Amazonen.

Nach dergleichen ausgeübten gewaltigen Feindseligkeiten nun, konnten sich wohl, natürlicher Weise, die Griechen keine andere Rechnung machen, als daß die Amazonen aus allen Kräften auf Rache dieserhalb bedacht seyn würden. Sobald Herkules hinweg war, versammleten sie sich von allen Enden; nahmen einige Scythen, als Hülfs-Truppen in ihren Sold (57), und liessen nicht das geringste, was ihnen zur Wieder-Erhaltung des Sieges, der ihnen wegen der geringen Anzahl der Mannschaft zu Themiscyra, wegen der Abwesenheit ihrer Truppen, und wegen geschehener Ueberrumpelung, entgangen war, behülflich seyn konnte, aus der Acht. Orithrie machte sich, an der Spitze einer Armee, welche nichts als Blut und Flammen spie, auf den Marsch. Sie setzte über das Meer, und zog durch Thessalien, nach Attika, wobey sie überall Spuren ihres Grimmes zurück ließ. Sie lagerte sich in der alten,

vom

(57) Isokrates, im *Panathen.* Diodor, im IV B. im D. 234 S. Justinus, im 4 Kap. des II B. Pausanias, im 15 Kap. des I B.

vom Cekrops erbaueten, Stadt Athen (58), zwischen dem Museus, und Pnyx, woselbst das Volk seine Zusammenkünfte hielt, nicht weit von der Burg (Citadell), schickte zum Theseus, und ließ ihn auffordern, daß er Hippolyten, welche er entführt hatte, wieder herausgeben sollte.

Dieser Fürst, welcher von ihrem Anzuge, durch den Lärmen und Schrecken, so sie auf ihrem ganzen Marsche verbreitet hatten, benachrichtigt worden war, brachte soviel Truppen, als ihm nur möglich war, zusammen, und stellte sich vor den Mauern der Stadt in Schlacht-Ordnung. Das Feuer, und die Ungeduld, so denen Amazonen aus den Augen hervorblickten, setzten seine Soldaten in Bestürzung. Er selbst ward darüber entstellt, und brachte der Göttinn der Furcht ein Opfer, um sie dadurch anzuflehen, daß sie die Seinigen unangetastet lassen, und blos die Feinde befallen mögte. Nach verschiedenen Ausfällen, oder Scharmützeln, worüber beynahe ein ganzer Monath verflossen war, kam es zwischen beyden Theilen endlich zu einem Haupt-Treffen. Der linke Flügel derer Amazonen, erstreckete sich bis an denjenigen Ort, welcher nachher die Amazonen-Gegend genannt wurde; und ihr rechter reichte bis an den

(58) Plutarch, in der Lebens-Beschreibung des Theseus, nach dem Pilochor, Pherecides, Hellanicus, Herodot, und Clidem, welche diese Geschichte ausführlich beschrieben; zu einem unwidersprechlichen Beweise ihrer Wirklichkeit.

den Piryx. Der rechte Flügel derer Athenienser schoß zum ersten los, und ward bis zum Tempel der Furien zurück getrieben. Hierauf gieng der linke auf die Amazonen zu, brach in selbige ein; nöthigte sie, sich in ihr Läger zurück zu ziehen, und richtete ein starkes Blutbad unter ihnen an. Nach dem Berichte einiger Geschichtschreiber, soll Hippolyte, in diesem Treffen, ihr Leben an einem Schuß mit dem Wurfspieß verlohren haben, wodurch sie von einer andern Amazone getroffen worden, als sie aufs tapferste neben dem Theseus fochte: und die Athenienser sollen, zum Angedenken ihrer Tapferkeit, auf ihrem Grabe, die Säule, welche man noch zu des Plutarchs Zeiten, neben dem Tempel des Mondes angetroffen hat, errichtet haben (59). Zuverläßigern Nachrichten zufolge aber, hat sie eine Mittels-Person bey Unterhandlung der Traktate, wodurch dieser Krieg endlich, nachdem beyde Theile sehr stark gelitten, beygeleget worden, abgegeben. Da ihr sowohl die Angelegenheiten des Königes zu Athen, als auch derer Amazonen, gleich stark am Herzen lagen, ließ sie die verwundete Amazonen in geheim nach Chalcis, auf der Insel Euböa, bringen. Einige von ihnen kamen wieder auf; und die andern wurden auf dem von den

(59) Pausanias schreibt, daß sie, nach Aussage derer Einwohner zu Megara, bey ihnen begraben liege, und vor Schmerz, daß sie mit ihren Gespielinnen nicht wieder zurück reisen gekonnt, gestorben sey. Im I B. im 41 Kap. a. d. 100 S.

n Chalcidiern so genannten Amazonen-Fel-
e eingescharret. Der Ort, wo der Friede be-
chworen wurde, ward nach der Zeit *Hermoco-*
m, der Ort des Eides, genannt. Es lag
lbiger beim Tempel des Theseus gegen über,
nd man brachte alle Jahre, den Tag vor denen,
esem Helde gewidmeten, Festen, denen Amazo-
en ein Opfer. Die Einwohner zu Megara,
igeten ebenfalls das Grab von einigen dieser be-
ühmten Kriegerinnen, welche ihren Geist bey
nen aufgegeben hatten. Es sollen auch viele
 Cherronen, einer Stadt in Böotien, gestor-
n, und neben einem kleinen Flusse, dem man
eserhalb die Benennung Thermodon gegeben,
graben seyn. Endlich hat man auch viele von
ren Gräbern, ohnweit Skotusa, und denen
 genannten Hundeskopfs-Felsen (Cynos Ce-
halae) in Thessalien, woselbst einige in denen,
ym Durchzuge durch dieses Land, als sie nach
then giengen, ausgeübten Feindseligkeiten, um
s Leben gekommen waren, angetroffen. Diese
enkmähler werden vor einen jeden vernünftig
denkenden, unwiderlegliche Beweisthümer der
Wirklichkeit der Amazonen, und ihrer Geschichte,
yn.

Die eigentliche Ursach der zwischen ihnen, und
nen Scythen entstandenen Mishelligkeit, um
eren willen sich auch letztere sogar vor dem Tref-
n von ihnen getrennt hatten, ist unbekandt.
Weil ihnen dem ohnerachtet aber doch der schlechte
rfolg, den sie gehabt hatten, nahe gieng, nah-
men

men sie selbige in ihr Lager auf (60), und beobachteten sie auf ihrem Rückzuge. Vor Schande, die sie sich daraus machten, daß ihnen dieser Feldzug so gar sehr fehlgeschlagen war, getraueten sie sich nicht, sich wieder in Themiscyra sehen zu lassen; sondern, sie zogen mit ihnen nach das Europäische Scythien, oberhalb Thracien. Daselbst legten sie eine neue kleine Colonie an, und bekamen daher den Namen der Thracierinnen (61). Diese Einrichtung aber war von keiner Dauer. Indem derer Amazonen zu wenige waren, als daß sie sich nach denen Gesetzen ihres Staates hätten erhalten können, traten sie unvermerkt in den Stand der gewöhnlichen Frauenspersonen.

Vierter Abschnitt.

Der vierte Krieg der Amazonen.

Durch die Niederlage der Armee derer Amazonen, unter den Mauren Athens, und durch die Entweichung dererjenigen, welche noch mit dem

(60) Diodor, im IV B. a. d. 234 S. Justinus, im 4 Kap. des II B. womit nothwendig dasjenige, was Herodot, im IV B. n. 110. 117. von der Reise der Amazonen nach Scythien, welche bey sonst keiner andern Gelegenheit statt finden kann, anführt, verglichen werden muß. Man sieht wohl, daß dieses, nach allen Umständen betrachtet, bey ihm eine blosse Fabel sey.

(61) Virgil sagt im XI B. der Aeneis, im 858 V.

Dixit, & auratam volucrem Threissa sagittam
Deprompsit pharetra.

m Leben davon gekommen waren, nach Scy-
ien, war ihre Nation noch im geringsten nicht
sgerottet. Verschiedene Jahre nachher bezo-
n selbige die Phrygier, welche den Priamus,
önig zu Troja, um Hülfe anriefen, mit
rieg (62). Es liefern uns aber weder die
ichter, noch Geschichtschreiber, eine umständ-
e Nachricht davon; ja, wir wissen nicht ein-
al, auf wessen Seite der Sieg ausgefallen sey.
an meldet weiter nichts, als daß die Königinn
r Amazonen, Myrine, darinn ihr Leben einge-
ßet habe (63).

Es möge nun selbiger vor einen Ausgang ge-
bt haben, welchen er gewollt: so ist soviel zu-
lässig, daß sie sich mit dem Priamus wieder
rtragen hatten, und zwar ohnstreitig nicht so-
hl aus Furcht vor seinen Waffen, als vielmehr
s Hasse, und Unwillen, so sie gegen die Griechen
gten. Es standen letztere damals vor Troja,
d waren mit der berühmten Belagerung dieser
tadt, welche die Entführung der Helenen ver-
acht hatte, und wobey eine ungemeine Menge
n Völkern, welche auf beyden Theilen in Bünd-
se mit einander getreten waren, gegenwärtig
wesen, beschäftigt. Der Geist der Nachsucht,
und

(62) Homer, im III Buch der Iliade, im 185, bis
189 V. PHILOSTRAT. Heroic. n. 19.

(63) Ein alter, vom Joseph Skaliger gerühmter
Scholiast, zu Num. 833, des Eusebius.

und die Lust, sich hervor zu thun, führete die Königinn der Thermodontinischen Amazonen, Penthesileen, welches die stärkste, beherzteste, und berühmteste Königinn, die sie jemals gehabt haben, gewesen, dahin (64). Eine Art von Verzweifelung machte selbige noch weit grimmiger, seitdem sie das Unglück gehabt hatte, ihre Schwester Hippolyten, auf der Jagd, mit einem Pfeile, welchen sie auf eine Hirschkuh gerichtet hatte, zu erschiessen. Sie war darüber in eine Raserey verfallen.

Es hatte eben, als sie ankam, der Achilles, den tapfern Hektor erleget, und der unglückliche Priamus, hielt nebst denen Trojanern, welche, so wie er, voll Betrübnis und Wehklagens waren, das Leichen-Begängnis eines Sohnes, worauf das Volk seine ganze Hofnung gesetzet hatte. Penthesilea hatte nicht mehr, als zwölf Amazonen bey sich, aus deren Augen lauter Ruhmbegierde, und Feindseligkeit gegen die Griechen blitzete. Die Trojaner bewunderten selbige so lange unabläßig, bis sie ihre Blicke auf die Königinn

(64) Breitwurant hat die Warheit dieser Geschichte, durch viele Zeugnisse, die er mit Mühe, in seinem *Achille Homerico*, a. d. 58 S. gesammlet hat, dargethan. Alles, was ich davon anführen werde, ist aus dem Q. Smyrnäus, oder Calaber, in dem ersten der vierzehn Gedichte, die er als eine Fortsetzung des Homerus, dessen Iliade sich mit dem Tode des Hektors beschliesst, verfertiget hat, genommen.

sinn richteten, als welche sie insgesamt, in allen Stücken, übertraf. Das edle, und heldenmäßige Ansehen, worinn sie erschien, verbreitete über die Vorzüge, die sie von der Natur empfangen hatte, den stärksten Glanz. Die Schwärze ihrer Haare, und Augbraunen, erhöhete die weisse Farbe ihrer Haut. Geist und Leben strahlten aus ihren Augen hervor. Ihr Feuer ward durch ein holdes Wesen gemäßiget. Ihre Bescheidenheit und Sittsamkeit erweckten Ehrfurcht. Ihre Gesprächigkeit, und ihr leutseliges Lächeln, machten sie überall liebenswürdig. Kurz, Penthesilea wußte die Annehmlichkeit ihres Geschlechtes, mit dem äussern Anstande, und den Tugenden eines Helden zu vereinigen.

Priamus, welcher bereits von dem äussern Ansehen, welches das Herz, und die Gesinnungen eines Helden ankündigte, eingenommen war, glaubte, in der Königinn alles, was er an dem Hector verlohren hatte, wieder gefunden zu haben. Er ersuchte sie, sich den Pallast zu ihrer, und ihrer Gefährtinnen, Wohnung gefallen zu lassen; er überhäufte sie mit Geschenken; und versprach, daß seine Erkenntlichkeit auf das höchste gehen würde, wann er, durch die Beyhülfe ihres Armes, über seine Feinde, und vornemlich über den Achilles, welcher den jungen Prinzen, auf den das Vaterland seine vornehmste Hofnung gesetzt, um das Leben gebracht hätte, den Sieg würde davon tragen können. Penthesilea versicherte ihn, daß

sie bey diesem Gegner den Anfang machen, und nicht eher die Waffen niederlegen wollte, als bis kein einiger von denen Griechen mehr am Leben wäre. Andromache, die Wittwe des Hektors, sagte ihr, daß sie den fürchterlichen Krieger, über den sie sich einen so leichten Sieg verspräche, nicht kenne. Sie stellete ihr vor, daß es Verwegenheit von einem Weibsbilde sey, den Ueberwinder des Helden unter den Trojanern, angreifen zu wollen. Allein, **Penthesilea** gab allem diesen kein Gehör.

Als der Tag da war, an dem sie streiten sollte, legte sie ihre Waffen-Rüstung, sogleich bey Anbruch desselbigen, an. Es bestand selbige in purpurrothen, mit Golde gestickten, Halbstiefeln; einem, mit einem kostbaren bunten Zeige überzogenen, Küraße; einer glänzenden, mit dem Federbusche besetzten, Sturmhaube; einem Wehrgehänge, woran ein sehr breiter Säbel hieng; und dem Bogen, mit einem Köcher voll Pfeile. In ihrer rechten Hand hatte sie eine zweyschneidige Streit-Axt; und in der linken, zwo Lanzen, und den Schild. In dem Augenblicke, da sie die Trojaner, in dieser Rüstung, der sie ausserdem noch durch eine majestätische Stellung einen höhern Glanz ertheilete, sahen; fühlten sie, daß in ihnen der ganze Muth, der seit dem Verlust des jungen Prinzen, auf immerdar bey ihnen erloschen zu seyn schien, auf einmal wieder in helle Flammen ausbrach. Die Herzhaftigkeit, welche sie belebete,

eng in die Seele veterfentigen, welche gern nahe n ihr bleiben wollten, über. Es ergriffen selbige iederum die Waffen, voll Zuversicht, und folgten e haufenweise, zu den Thoren der Stadt hinaus, ech. Unterdessen, daß sie, an ihrer Spitze, auf as Lager der Feinde zu gieng, brathte der alte Priamus, welcher Alters halber die Kraft nicht, e zu begleiten, hatte, dem Vater der Götter ein Opfer, und flehete ihn an, daß er die Tochter des Mars unterstützen, und mit Siege gekrönt, wiee zurück führen mögte. Er gedachte in seinem Gebethe der ganzen Kette von Unglücksfällen, welche seine Tage an einander verbinde; und bat, selbige lieber mit dem Opfer beschliessen zu dürfen, als ein widriges Schicksal der Penthesileen, und seiner Trojaner zu erfahren, welches er nicht würde überleben können.

Sobald sie sich auf einem Hügel, welcher die Stadt von der feindlichen Flotte absonderte, sehen liessen, geriethen die Griechen vor Bestürzung ausser sich, und wußten nicht, ob sie ihren eigenen Augen trauen sollten. Diese ihre Befremdung vergrösserte sich, als sie einen neuen Heerführer, dessen Muth den ganzen Haufen beseelete, ansichtig zu werden anfiengen. Sie giengen ihnen entgegen, und man gerieth, ohne die Zeit zu nehmen, sich in Schlachtordnung zu stellen, an einander. Nachdem Penthesilee, die Losung denen Trojanern zu geben, einen leichten Pfeil in die Luft geschossen hatte, fiel sie am ersten auf die vorderste

Reihe der Feinde zu, und erlegte, mit der Streit-Axt in der Hand, acht ihrer vornehmsten Hauptleute. Ihre Gespielinnen stritten an ihrer Seite mit eben der Beherztheit, wiewohl nicht mit gleichem Glücke. Das entsetzliche Blutbad, welches sie anrichteten, brachte eine Schaar Verdienstvoller Officierer über sie, welche einige von ihnen um das Leben brachten.

Der Verlust derselben brachte die Königinn in Wuth. Gleich einer Löwinn, der die Jäger ihre Jungen geraubet, suchte sie überall diejenige, welche sich rühmeten, Amazonen niedergemacht zu haben, auf. Sie stürzete sich mitten in die Geschwader hinein, und schlug auf alles, was ihr in den Wurf kam, zu. Der Tod wütete um sie her; das Schrecken verbreitete sich bis in die Entfernung; die Muthigsten wurden davon befallen, und ergriffen die Flucht. Sie setzete selbigen hitzig nach, und rückete ihnen öffentlich ihre Zagheit vor. Die Trojaner, welche ihr nachfolgeten, wiederhohlten diesen ihren beschimpfenden Zuruf; sie freueten sich über ihren eigenen Ruhm; ritten über die Todten, von denen der ganze Weg bedeckt lag, hinweg; und riefen denen Flüchtlingen zu, daß endlich der Tag der Rache gekommen sey; daß man in dem Augenblick ihre Schiffe in Brand stecken; und daß die Hand eines Weibsbildes die Sieges-Zeichen der Griechen, und die Stärksten im Volke, über den Haufen werfen werde.

Achil-

Achilles und Ajax opferten eben damals r abgeschiedenen Seele des Patrokles, neben nem Grabe, ein Schlachtopfer. Durch das eschrey, welches vom Schlachtfelde kam, ward s Opfer unterbrochen. Sie liefen zu ihren Waffen, und erkundigten sich, was vorgegangen äre. Der erstere Anblick der Unordnung, der emüthigung, und des Blutvergiessens, setzte sie Befremdung. Ajax fuhr mit Heftigkeit auf e Trojaner zu; brachte die Beherztesten um s Leben; und erlegte auch sogar einige Amazonen, indem er sich blos an die Haupt-Anführer r Feinde hielt. In demselben Augenblick erweckte er da, wo man bereits die Siegeslieder geſtimmet hatte, die gröſste Bestürzung.

Penthesilee ward diese Veränderung gewahr, id erforschte den Grund derselben. Aus dem pfer, und der Hitze, womit Ajax, und Achilles, itten, erkannte sie, daß selbige die einzige Ursache eser gewaltigen Veränderung wären. Hierauf andte sie sich gegen selbige, und schoß einen von ren Wurfspiessen los; welchen aber Achilles it seinem Schilde abhielt, so, daß selbiger von r Stärke dieser Vertheidigungs-Waffen, so vom Vulkan selbst verfertiget seyn sollte, in Stücken rsplitterte. Sie glaubte nicht, daß Ajax so t bedeckt war; sie schoß daher den zweeten Wurfspieß auf ihn ab, und es fiel selbiger ohne Würkung zu den Füssen des griechischen Kriegshelden nieder. Aus Erbitterung, daß sie sehen

 muste,

muste, wie ihre Waffen gleich das erstemal nicht das mindeste ausgerichtet, und die beyde Anführer unbeweglich, auf ihrer Lanze sich stützend, stehen geblieben; sprach sie, unter Vorzeigung ihrer Streit-Axt, folgende kühne und Drohworte zu ihnen: Ungerechte Gegner! die Dicke derer Waffen, welche eure Schwäche bedecken, hat die beyde Pfeile, womit ich euch hätte durchbohren müssen, fruchtlos gemacht; ihr sollt aber demjenigen Mordeisen, so ich noch in meiner Hand habe, und dessen ich mich gegen euch bedienen werde, gewißlich nicht entgehen! Dieses soll den Faden eures Lebens durchschneiden, und die vermeyntliche Stärke eurer Nation auf immerdar zu Grunde richten. Es soll ein Trost vor die Trojaner werden, den tödtlichen Streich ihren grausamsten Feinden beygebracht zu sehen; und mir werde ich eine Ehre daraus machen, ihnen eine gerechte Rache verschaffet zu haben. Tretet näher, so sollt ihr selbst erfahren, was die Amazonen, und besonders die Tochter des Mars auszurichten vermögt. Das Blut, welches in meinen Adern rollt, entspringt nicht von Menschen; nein, sondern von der Gottheit des Gefechtes. Diese ist es, welche mich treibt, belebt, und beschützt. Nur in ihren Namen fodere ich euch heraus!

Stol-

Stolze und verwegene Prinzeßinn! antwortete ihr hierauf Achilles: Eure hochtrabende Worte, und Schmachreden, jagen uns im geringsten keine Furcht ein. Ihr haltet Euch für unüberwindlich, dieweil ihr von dem Mars abstammet. Ey! was werden denn die Griechen seyn, welche den Jupiter, der doch dem Eurigen zu befehlen hat, zu ihrem Stammvater haben! Ich will anjezt gar nicht meine persönliche Heldenthaten erheben; nur dieses muß ich Euch sagen, daß der streitbare Hektor, die Stütze derer Trojaner, unter meiner Lanze seinen Tod gefunden, und daß ihm sein Schicksal zu ahnden schien, indem er mit aller Sorgfalt meine Gegenwart zu vermeiden suchte. Wer untersteht sich wohl, von seiner Nation, sich ihm zu vergleichen! Selbst die Trojaner würden sich schämen, wann sie nicht bekennen sollten, zu sagen, daß er Euch in aller Absicht übertroffen hätte. Erwartet demnach dasselbige Schicksal! Die Kinder des Jupiters besitzen weit mehr Stärke, als die Kinder des Mars!

Bey Endigung dieser Rede, schoß Achilles, voll Feuer, einen Wurfpfeil, aus aller Macht, auf Penthesileen ab, und traf ihr in die rechte Seite der Brust, welche von ihrem Küraß unbedeckt war. Das Blut floß in grosser Menge heraus. Ihr ganzer Körper ward entkräftet. Ihre Augen

 konnten

konnten die Gegenstände nicht mehr unterscheiden. Ihre Seele ward schwach. Indessen blieben ihre Blicke unverwandt auf den Achilles gerichtet; und bey der noch wenigen, bey ihr vorhanden gewesenen, Empfindung, bedachte sie sich, ob sie noch einen Streich der Rache ausüben, oder ihn für ihren Ueberwinder erkennen wollte. Letzterer aber wartete ihren Entschluß nicht ab: sondern lief auf sie zu, und durchbohrete mit einem zweeten Pfeile den Hals des Pferdes der Penthesileen, und die Amazone selbst. Alsofort fiel die Königinn zur Erde, und gab, das Gesicht gegen die Erde kehrend, ihren Geist auf.

Achilles, welcher vor Grimm, und Unwillen, ausser sich gewesen, jauchzete anfänglich über seinen Sieg. Er lief zur Penthesileen; zog ihr den Pfeil, welcher sie um das Leben gebracht hatte, heraus; führete ihr die Vermessenheit ihrer trotzigen Reden, und der Droh-Worte, die sie an die Griechen, und an ihn besonders, hatte ergehen lassen, nochmals zu Gemüthe; und frug sie, ob sie auf diese Art den Priamus und die Trojaner, welche bereits haufenweise innerhalb dem Bezirk ihrer Mauren zurück flüchteten, zu Ueberwinder hätte machen müssen?

Einen Augenblick nachher aber, verschwanden diese strenge Gesinnungen, und machten der Traurigkeit, und den Schmerzen, Platz. Zur selbigen Zeit, da er ihr ihre Waffen abnahm, um sich ein Siegeszeichen von dieser reichen, und kostbaren

Beute zu errichten, bewunderte er die Stärke, und Schönheit ihrer Gliedmassen. Nichts weiter als die Natur schien ihm auf ihrem Angesichte erloschen zu seyn; er ward in dessen Zügen noch lauter Feuer, Muth, Unerschrockenheit, Grimm, und sämtliche Leidenschaften der allergrössesten Seele, gewahr. Er ward hiedurch äusserst gerühret, und gerieth gegen sich selbst in eine Art von Zorn, und Verzweifelung, daß er eine Prinzeßinn, welche zu leben so würdig gewesen, vom Leben gebracht hatte.

Thersites merkte diese bey dem Achilles durch das Mitleiden verursachte Veränderung. Er unterstund sich, ihm deshalb einen Verweis zu geben, und es ihm zu verargen, daß er sich das Schicksal einer Weibsperson, welche die Dreistigkeit gehabt, denen Griechen Hohn zu sprechen, und welche sogar, in ihrer Wuth, verschiedene von ihren berühmten Hauptleuten umgebracht hätte, so nahe gehen liesse.

Achilles, über die Vorwürfe dieses niederträchtigen Richters, welcher der Beförderer, und das Werkzeug der Uneinigkeit bey der Armee war, erbittert, hielt es für schimpflich, seine Waffen zur Bestrafung eines solchen Nichtswürdigen zu gebrauchen, sondern schlug ihm dermassen nachdrücklich in das Gesicht, daß er todt zu seinen Füssen niederfiel.

Diejenige, welche eine edlere Seele besessen, würden ebenfalls, wie Achilles, durch das Schick-

sal

sal der Penthesileen gerührt, und überlieferten sie, nebst ihren Waffen, dem Priamus, so bald er sie zurück foderte. Der Prinz ließ ihr einen Scheiterhaufen vor den Mauern der Stadt errichten, auf welchem ihr Körper, ihre Waffen-Rüstung, ihr Pferd, nebst vielen Schätzen, die er, zu ihrer Ehrenbezeigung, mit hinzu warf, verbrannt wurden. Das Volk, welches aus Erkenntlichkeit, ihre Leichbestattung übernommen hatte, goß die Flamme durch eine Menge Weins, den sie, als Trank-Opfer, hinein schütteten, aus; sammlete die kostbare Asche der Königinn; vermischete selbige mit wohlriechenden Sachen; setzete selbige in ein, neben dem Grabe des Königes Laomedon errichtetes, prächtiges Grabmahl bey; und brachte ihr sogleich darauf, das Fett von einer Kuh, zum Opfer dar. Neben ihr wurden die Amazonen, welche in dem Treffen vor die Trojaner, ihr Leben eingebüsset hatten, eingescharret, und man bauete ihnen ein, nach gewöhnlicher Art eingerichtetes Grabmahl.

Fünfter Abschnitt.

Der fünfte Krieg der Amazonen.

Der Tod der Penthesileen, blieb denen Amazonen tief in das Herz gegraben. Sie bedaureten bitterlich eine Prinzeßinn, welche mehr als irgend eine andere, die Nation zu beherrschen, verdie-

dienete, Achilles ward seitdem, in ihrem Gesicht, ein Gegenstand des Abscheues, und der Rache; und die Feindseligkeit äusserte sich noch ange nachher, bey seiner Erinnerung, da sie nicht ur gehörigen Zeit gegen ihn persönlich hatte ausrachen können. Aus sonderbarer Achtung, darein ich diesen Held gesetzet hatte, hatte man ihm eine eträchtliche Insel, welche Leuce, oder Achilles, enannt wurde, gewidmet. Es lag selbige an em Gestade des schwarzen Meeres (65), nd wurde von zweenen Armen der Donau, an hrem Eingange, hervorgebracht. Andere (66) tzen selbige auf die volle See, zur Seiten des Niepers (Borysthenes). Man erzählte sonerbare Dinge, welche Achilles, bey Gelegenheit iner dahin vorgenommenen Reise, daselbst verichtet haben soll. Die Alten gaben, nach ihrer ewöhnlichen Leichtgläubigkeit, als bekannte und uverlässige Begebenheiten vor, daß Thetys, oder Neptun, ihm diese Insel geschenket, als er, nebst inen Gefährten, die Rennspiele auf selbiger angeellet (67); daß er selbst nach ihrem Tode, mit [illegible] seiner

(65) Strabo, im VIII B. a. d. 468 S. Mela, im 7 Kap. des II B. Plinius, im 12 Kap. des III B. de l'Isle, und andere.

(66) Philostr. *Heroic. in Achille*, im 16 Kap.

(67) Dionys. Periegeta, V. 541, fgg. Arrian. Periplo Ponti Euxini. Philostr. Heroic. in in Achill. Kap. 16.

schlossen bey sich, sie nach Scythien zu schicken, und als Sklaven zu verkaufen. Ein gewisser junger Mensch aber, aus ihrem Gefolge, erhielt vermittelst der Schwester der Königinn, deren Freundschaft er gewonnen hatte, Begnadigung vor sie. Während ihrer Gefangenschaft zu Themiscyra, erwähnten sie der Insel Penea, an dessen Ufer sie zum öftern vorbey gefahren waren; erzählten alles, was man davon vorgab; und machten eine grosse Beschreibung von den unermeßlichen Schätzen, welche, dem Rufe nach, in dem Tempel des Achilles vorhanden seyn sollten.

Gemeiniglich pflegten die Amazonen nichts weniger, als auf ihre Bereicherung auszugehen, und noch viel weniger Seeräubereyen zu treiben, dieweil sie nicht im geringsten See-erfahren waren. Aus Haß aber, der ihnen beständig gegen den Achill angeklebet hatte, gaben sie sich aus ihrer Ruhe, und nahmen dieses zum Augenmerk. Die Bootsleute, welche die Kaufmanns-Flotte führeten, mußten ihnen funfzig Galeeren, worauf die Reuterey eingeschiffet werden konnte, bauen, um dem Achill, welchen die Götter, bey der größten Blüte des Alters, auch selbst nach seinem Tode, (indem würklich sein Grabmahl daselbst vorhanden war) erhielten, den Krieg anzukündigen. Unterdessen, daß die Schiffe gebauet wurden, lerneten selbige das Ruder führen, dessen sie sich niemals zu weiten Reisen bedienet hatten. Sobald sie mit ihren Zurüstungen fertig waren, giengen

sie,

le, in grosser Anzahl, nebst denen Kaufleuten, welche ihnen die Nachricht ertheilet hatten, zu Schiffe. Als sie auf der Insel anlandeten, ertheilten sie denen Kaufleuten den Befehl, den Hain, welcher den Tempel des Achills umgab, niederzuhauen (75). Allein, kaum hatten sie mit Vollziehung dieses Befehls den Anfang gemacht, schreibt Philostrat weiter, so gieng das Eisen von ihren Beilen los, und schlug sie an den Kopf, daß sie auf der Stelle todt zur Erde fielen. Dieser Vorfall setzte die Amazonen mehr in Erbitterung, als Schrecken; und sie liefen voll Wuth nach dem Tempel zu. Als sie sich aber, der am Eingange stehenden Bildsäule des Helden näherten, rührte ein Schrecken (wodurch selbiger veranlasset worden, ist unbekandt) ihre Pferde dergestalt, daß sie sich vor Furcht auf eine entsezliche Weise bäume-

ten;

(75) Es ward die Verletzung der Tempel, der Freystätte, und der geheiligten Haine, für den grösten Grad der Ruchlosigkeit bey denen Alten angesehen, und man setzte zum Grunde, daß diejenige, welche sich zu dergleichen Uebertretung verleiten liessen, allemal einer besondern Heimsuchung der Götter ausgesetzt blieben. Die ältere Geschichte ist voll von dergleichen Beyspielen. Ich glaube zwar, daß man vieles von der Erzählung des Philostrats abnehmen müsse; ich bin aber auch der Meynung, daß ein Unglücksfall vor die Amazonen dabey gewesen, welcher sie wegen ihres Unternehmens bestrafet, und dasjenige, was erzählt wird, veranlasset hat.

ten; diejenige, welche auf ihnen saßen, herunter warfen; sie mit Füssen traten, und kurz und klein rissen, als wenn sie grimmige Löwen gewesen wären. Nach dieser gräulichen Zerstöhrung, entflohen sie nach der Insel, rissen die jungen Bäume und Gebüsche um, verwüsteten selbige überall, und stürzten sich zuletzt in das Meer. Zu gleicher Zeit erhob sich ein heftiger Sturm über die Schiffe derer Amazonen. Selbiger zersplitterte sie zum Theil, zum Theil warf er sie in den Grund; so, daß nur einige wenige, sehr stark beschädigte übrig blieben, welche zur Ueberbringung der Nachricht von dem übeln Erfolge dieses unglücklichen Unternehmens, nach den Thermodon, dieneten.

Ich kann hierbey nicht die Erzehlung von denen Amazonen in Afrika, welche im dritten Buche des *Diodorus Siculus* befindlich ist, annehmen. Um die Unrichtigkeit derselben zu zeigen, will ich blos einen Auszug daraus hieher setzen. Der Verfasser dieses Werkes meldet (76), daß selbige anfänglich die Inseln des grünen Vorgebirges, (Insulae Hesperides) oder die glückseligen Inseln, (Insulae Fortunatae) welche heutiges Tages die Canarien-Inseln genannt werden, bewohnet; daß sie, nach gefaßten Vorsatze, sich berühmt zu machen, selbige unter ihre Oberherrschaft gebracht: die geweihete Stadt Mena ausgenommen, welche diejenige Art von Mohren, die die geröſteten Fische an statt Brodtes geges-

(76) Diodor, im III B. a. d. 185, u. fgg. S.

[illegible] (Aethiopes Ichthyophagi) bewohnet, und die wegen des daselbst aus dem Innersten der Erden hervorkommenden Feuers, und der daselbst anzutreffenden Edelsteine, als: Sardoniche, Rubine, und Karfunkelsteine, berühmt gewesen; daß selbige, nachdem sie die Afrikaner, und Numidier, bezwungen, eine Stadt neben dem Tritonischen See, erbauet; daß ihre Königinn, Myrine, an der Spitze von dreytausend Amazonen zu Fuß, und zweytausend zu Pferde, welche beyderseits mit Schlangenhäuten bedeckt gewesen, die Atlantische, Gorgonische, und Arabische Völker geschlagen; daß sie, um durch Egypten ziehen zu dürfen, mit dem König Horus, einem Sohne der Isis, in ein Bündnis getreten, von da aus sie nach Syrien, Cilicien, und klein Asien, gegangen, so sie als Heldinn, jedesmal vom Siege begleitet, durchzogen; daß sie sich an den Ufern des Flusses Caicus niedergelassen, woselbst sie eine Stadt, ihres Namens, erbauet: so, wie auch die berühmtesten von ihren Gespielinnen, hin und wieder verschiedene merkwürdige Städte angeleget; daß sie von da aus ihre Eroberungen bis nach die Inseln von Jonien getrieben; daß sie, nachdem sie durch einen Sturm an die Küsten von Samothracien verschlagen worden, von dem Mopsus, und Sipylus, welche von dem Hofe des Königes derselben Gegend, Lykurgs, vertrieben gewesen, angefallen, und überwunden sey; daß sie endlich, mit denen wenigen Amazonen, die noch übrig geblieben, wieder nach Afrika zurück gereiset

seyn; und daß ihnen Herkules zuletzt vollends den Garaus gemacht habe.

Es unterscheidet zwar dieser Schriftsteller die Afrikanischen Amazonen ausdrücklich von denen Thermodontischen; er legt aber beyden einerley Sitten, und Gemüthsart bey, da sie doch nicht das geringste, weder in Ansehung des Ursprunges, noch ihres Vaterlandes, mit einander gemein gehabt, und der dritte Theil der Welt zwischen ihnen gewesen. Dergleichen Gleichförmigkeit, kann auch durch die glücklichste Würkungen des Ohngefährs, nicht hervorgebracht werden. Ausserdem fällt auch, in Ansehung der Zeit und Umstände, der ganze Grund dieses vermeyntlichen Feldzuges, und selbst die ganze Geschichte der Afrikanischen Amazonen über den Haufen. Sollte diese offenbare Unrichtigkeit, nebst vielen andern, nicht ein Beweis seyn, daß die fünf erstere Bücher (77), welche dem *Diodorus Siculus*, einem ernsthaften, genauen, und zuverläßigen Schriftsteller, und der nichts behauptet, als, was mit allen übrigen Skribenten übereinstimmt, wie solches, von dem zehnten Buche seiner Bibliothek an, zu ersehen ist, zugeschrieben werden, untergeschoben seyn? Aller Wahrscheinlichkeit nach, hat etwa ein gewisser After- oder Halb-Gelehrter, aus dem vierzehnten, oder

(77) Ludwig Vives sagt, in seinem Buche, *de tradendis disciplinis*, daß nichts verworrener, als diese fünf Bücher, sey. Voßius redet ihnen, im 2 Kap. des II Buches, *de Histor. graecis*, wiewohl nur obenhin, das Wort.

ten funfzehnten Jahrhundert, dasjenige, was unglücklicher Weise von den neun erstern Büchern dieses Geschichtschreibers, durch die Zeit verlohren gegangen ist, wieder herstellen gewollt, und hat es, in einem ganz schlechten Werke, welches angefangen worden, und unvollständig geblieben ist, unter dem Namen des Diodors in die Welt geschicket. Die Unwissenheit, welche zwey bis dreyhundert Jahre hindurch geherrschet, wird es, ohne der geringsten Prüfung, weder der Schreibart, noch übrigen Einrichtung, angenommen haben. Durch dergleichen Erdichtung der Afrikanischen Amazonen aber, wird die Würklichkeit dererjenigen, welche aus Sarmatien nach Klein Asien gegangen sind, nichts weniger als über den Haufen geworfen, sondern vielmehr noch erhärtet, indem es sich zeiget, daß sie blos von unwissenden, und untergeschobenen Schriftstellern angefochten wird. Indessen kann man doch nicht in Abrede seyn, daß nicht in diesem Werke (78), unwidersprechliche, und dem ganzen Alterthume gemässe Stellen, über die Geschichte, welche den Gegenstand dieser meiner Abhandlung ausmacht, befindlich seyn sollten.

(78) Im II B. a. d. 128. u. folg. S. und im IV B. a. d. 234 S.

Das fünfte Kapitel,

Von denen Denkmählern der Amazonen, in den verschiedenen Ländern, welche sie bewohnet haben.

Wann man auch annehmen wollte, daß die Dichter Griechenlandes die Treffen derer Amazonen, durch ihre poetische Blumen, und Freyheit, ausgeschmückt hätten; so könnte man doch nicht umhin, nicht eine zum Grunde liegende Geschichte, und würkliche Begebenheit, zuzugestehen, welche den Stoff, und Gegenstand ihrer Gesänge ausgemacht. Man muß, schreibt ein gewisser vernünftiger Schriftsteller älterer Zeiten (79), die Fabel nicht mit einer Erzehlung, welche man fabelhaft nennen könnte, verwechseln. Jene muß als eine Belustigung des Witzes, welche dazu ausersonnen worden ist, um dem Gemüthe, moralische Lehren, Vorschriften und Gesinnungen, auf eine geschickte Art, beyzubringen, betrachtet werden. Diese hingegen, ist ein Vorfall aus der Geschichte, welcher bisweilen gar einfach, aber durch

(79) Makrobius, im 2 Kap. des *Somn. Scipionis.* Diese Stelle verdient, derer Regeln wegen, die der Verfasser über diese Materie, daselbst ertheilt, nachgelesen zu werden.

durch Neben-Vorstellungen (Episoden), und Umstände ausgeziert ist, welche der Erzehlende, zur Verschönerung eines Dinges, so dergleichen verdient, hinzu setzen kann, ohne jedoch der Warheit der Sache selbst dadurch Abbruch zu thun, ohnerachtet dessen Unrichtigkeit würklich augenscheinlich, und handgreiflich ist. Ein vernünftig denkender Kopf wird deswegen nicht die ganze Abhandlung als eine blosse Erdichtung ansehen; sondern, das wesentliche von demjenigen, so dergleichen nicht ist, gar wohl zu unterscheiden wissen. Dieses ist der ganze Schluß, den man aus der Art, wie die Dichter die Treffen deren Amazonen erzehlen, ziehen kann.

Allein, die von diesen berühmten Kriegerinnen errichtete Denkmähler, welche noch viele Jahrhunderte nach ihnen gestanden haben, heben allen Zweifel, den man gegen die Gewißheit ihrer Geschichte, und ihrer Eroberungen, auf bringen könnte. Dahin gehören grosse Städte, welche von ihren Händen, oder durch ihre Veranstaltung, erbauet worden: dahin ist der berühmteste Tempel Asiens, und vielleicht des ganzen Alterthums, zu rechnen: dahin zähle ich endlich die durch ihren Aufenthalt, oder durch ihre Siege, berühmt gewordene Oerter, und welche, selbst in den feindlichen Ländern, den Namen davon behalten haben.

Erster Abschnitt.

Die Stadt und Gegend Themiscyra.

Die Amazonen durchzogen, mehr auf den Fittigen der Sieges-Göttinn geführet, als durch ein glückliches Verhängnis geleitet, mit schnellen Fluge Sarmatien, das Gebirg Caucasus, Iberien, Colchis, und das Land derer Chalyben. Die Vortreflichkeit der Cappadocischen Gefilde, lockte sie, nachdem sie diese Landschaft erobert hatten, sich etwas daselbst auszuruhen. Einestheils waren dieses weite Ebenen (80), deren Aussicht sich in das schwarze Meer verlohr, und welche von denen Flüssen, Thermodon, und Iris, gewässert wurden. Anderntheils waren es angenehme Berge, woselbst die genannte beyde Flüsse, nebst ungemein vielen andern, nicht so wichtigen, welche selbige vergrösserten, und endlich schifbar machten, entsprungen. Beydes verschaffete dieser Provinz die Bequemlichkeiten des Handels, und die Vortheile der Fruchtbarkeit. Durch eine Art von Vorzug, welchen das dasige Feld vor den übrigen See-Gegenden des schwarzen Meeres hat, ist selbiges beständig grün, und giebt das ganze Jahr hindurch vortrefliche Weiden ab, welche das Land durch die Schaafheerden, das

(80) Es ist diese Beschreibung aus dem Strabo, B. XII, S. 825, genommen. Er verdient darüber allen Glauben, weil er aus Amisus, einer Stadt in dieser Provinz gebürtig gewesen.

[Rind]vieh, und die Pferde, welche darauf gezogen werden, bereichern. Der Boden daselbst trägt Heydenkorn, und Hirsen, in solchem Ueberfluß, daß das Volk niemals die gräuliche Plage der Hungers-Noth, oder des Mangels, denen die andern alle ausgesetzt gewesen, erfahren hat. Der Gipfel der Berge ist mit schönen Wäldern, und ihr Abschuß mit Weinstöcken, Birn- Apfel- und Nußbäumen, welche von Natur daselbst wachsen, und gar nicht gepfleget werden, besetzt. Zu einer jeden Jahrszeit, liefern selbige eine Art von Früchten. Einige darunter sind bereits reif, wann andere nur noch erst voll Blüte hängen, welche das Auge ergötzt, und den Abgang von jenen ersetzen soll. Endlich ist auch das Land zu [je]glicher Art von Jagd geschickt.

Kein einziges Land von denenjenigen, welches die Amazonen durchreiset waren, war ihnen so vortheilhaft gewesen. Sie hielten sich zu Themiscyra, einer am Thermodon, sechzig Stadien von Amisus, gelegenen Stadt, auf (81). Es war selbige ungemein alt, und ohnstreitig zur Eh-

(81) Strabo schreibt, daß selbige am Flusse Iris gelegen habe: er wird aber hierinn vom Herodot, Apollonius von Rhodus, Mela, Arrian, Justin, Dionys. Periegeta, Virgil, Propertzen, Valerius Flaccus, und andern widersprochen. Es muß dabey ein Fehler im Texte vorgegangen seyn.

te der Themis (82), welche ihre Aufrichtigkeit, und Warheitsliebe zur Göttinn der Gerechtigkeit gemacht haben, erbauet worden. Ich behaupte dieses aus dem Grunde, weil selbige eine Schwester des Saturns, und Enkelin des Akmon, eines Bruders des Doeas, war, und in diesem Lande die Akmonische, und Doeantische Gegenden gewesen (83), woselbst man sein Andenken in sehr grossen Ehren gehalten. Die Königinn Marpesia, Anführerinn der Amazonen, ließ sich zu Themiscyra nieder, erbauete daselbst einen Pallast (84), und errichtete alldort den Sitz ihrer Herrschaft. Daher kömmt der Beyname: Themiscyrener (85), womit diese Kriegerinnen, von ihrem Haupt-Wohnplatze beleget worden. Auch wurden die höchsten Gebirge in der Provinz,

(82) Diodor, im V B. a. d. 335 S. Pezron, Antiquité des Celtes, S. 46. Man vergleiche hiebey, was ich in der Geschichte der Reiche, und Republicken, in dem Ursprung der Mythologie, a. d. 8, u. 18 Blatt. angeführet habe.

(83) S. CELLAR. im II Th. der Geograph. antiq. a. d. 150, u. 322 S. Apollon. von Rhodus, gedenkt beyder, im II B. seiner Argonaut. im 990, u. 994 V.

(84) Diodor, im IV B. a, d. 224 S. THEMIST. in der XXVII Rede, a. d. 333 S.

(85) Apollonius, im II B. der Argonaut. im 997 V. Pindarus, beym Strabo, im XII B. a. d. 819 S.

[...]en, das Amazonen-Gebirg (86) genannt, [wei]lerweil sich diese Weiber daselbst öfters in der Jagd der wilden Thiere, so daselbst in grosser Menge anzutreffen waren, übten. Selbst der Thermodon bekam, bey Gelegenheit der Amazonen, seine neue Benennung. Vor ihrer Ankunft in Cappadocien, hieß selbiger Crystall (87); nicht, wie sich einige Alten eingebildet haben, wegen der ungemeinen Kälte seines Gewässers, welches ihrem Vorgeben nach, mitten im Sommer, zu Eise gefroren seyn soll, und worinn sie ihn vielleicht mit dem Tanais, welcher sich, eben wie jener, in das schwarze Meer ergießt, verwechseln: sondern weil man an dessen Ufern einen vollkommen weissen, und durchsichtigen Stein (88), antrift, welcher eine Art von Crystall ist, den die besondere Eigenschaft des Wassers, und des Bettes, worauf selbiges fließt, bebst einer andern Gattung von blauen Steine, welchen man für Jaspis gehalten, von Natur hervorbringt. Seit dem sich die Amazonen in den Gegenden dieses Flusses niedergelassen, erhielt er den Namen Thermodon, welcher eine der vorigen ganz entgegen gesetzte Eigenschaft andeutet. Man gab ihn selbigem ohnstreitig aus keiner andern Ursache, als, weil die Amazonen davon ge-nenn-

(86) Plinius, im 4 Kap. des VI B.

(87) Plutarch, de Fluminib. Eustath über den Periegeten.

(88) Dionys. Periegeta, im 780 u. fgg. V.

trunken, und man die Hitze, die Beherztheit, und Heftigkeit, welche diese Kriegerinnen, während der Treffen, anfeureten, demselben zuschrieb (89). Gemeiniglich war selbiger sechzig Schritt von einem Ufer zum andern breit. Zuletzt gaben die Amazonen diesem Lande eine ganz andere Gestalt; so, daß man es nach ihnen benennete (90); und Themiscyra ward eine königliche Stadt, unter der ungemein viele benachbarte Völker, welche Plinius namentlich aufgeführet hat (91), standen. Die Amazonen waren daselbst in drey verschiedene Stämme, von denen ein jeder seinen eigenen Bezirk hatte, vertheilet (92). Man machte einen Unterschied mitten unter denen in Cappadocien, denen in Leucosyrien, und denen in der Stadt Themiscyra, oder deren Gegenden, wohnenden Amazonen. Sämmtlich aber standen sie unter den beyden Königinnen, welche sowohl in Ansehung der innern Policey des Königreiches, als der Kriege, welche mit den fremden Völkern zu führen waren, über die ganze Nation herrscheten.

Zweeter

(89) Eben derselbe, im 774 V.

(90) Strabo, im I B. a. d. 91 S.

(91) Plinius, im 3 und 4 Kap. des VI B. der Naturgeschichte.

(92) Apollon. Rhod. im II B. der Argonaut. im 997, u. fgg. V. Strabo, im XII B. a. d. 827 S.

Zweeter Abschnitt.

Ephesus, und der Tempel der Dianen.

Nächst Themiscyra, waren Ephesus, und der Tempel daselbst, die beyde berühmteste Denkmähler derer Amazonen. Der Grund von Ephesus war bereits durch einen Griechen (93), von dem diese Stadt den Namen führete (94), als die Amazonen ihre Eroberungen, bis an dieses See-Ende von Jonien getrieben hätten, geleget worden. Allein, das damals angelegte, verdiente gar nicht den Namen einer Stadt. Es war weiter nichts, als höchstens einige, hin und her, von einer Privatperson, ohne höherer Bewilligung, Beyhülfe, und Gewalt, errichtete Häuser. Es war denen Amazonen, die Stifterinnen der [illegible] Stadt, welche jemals in Klein Asien gewesen zu seyn, aufbehalten. Otrira, ihre Königinn (95), ward durch die Lage des Orts veranlasset, ihre Residenz daselbst aufzuschlagen. Sie bauete allhier einen Pallast, und legte eine ansehnliche Stadt an.

Durch den Umgang, den sie mit denen in diesen See-Ländern sich aufhaltenden Griechen hatten,

(93) Pausanias, im 2 Kap. des II B. a. d. 525 S.

(94) Plinius führt im 29 Kap. des V B. von ihr noch verschiedene andere an.

(95) Hygin, im 223, und 225 Kap.

ten, erhielten sie von denen Gottheiten, die sie anbeteten, eine Kenntniß; und hiengen sofort insbesondere der Dianen an, deren Ursprung, Verehrung, und Verrichtungen, sich gerade zu dem Charakter derer Amazonen schickten, wann ihre übrige Eigenschaften, die ihr als der Vorsteherinn der Gebährenden (Lucine), oder Vorsteherinn der Zauberey (Hekate), oder der Göttinn des Mondes (Luna) zukamen, abgesondert werden.

Man gab sie vor eine Schwester des Apollo, und eine Tochter des Jupiters, und der Latonen aus, welche, um der Verfolgung der Juno zu entgehen (96), aus Creta, nach einer Insel, welche Neptun, mitten in dem Gewässer, vermittelst eines Stoßes mit seinem Dreyzack, hervorgebracht hatte, flüchtete. Man gab vor, daß sie sogleich nach ihrer Geburt im Stande gewesen, ihrer Mutter zu Hülfe zu kommen; daß sie sich niemals mit Mannspersonen fleischlich vermischet (97); daß sie den Actäon in einen Hirsch verwandelt (98), weil selbiger die verwegene Dreistigkeit gehabt, sie in dem Bade anzusehen,

und

(96) Hygin, in der 140 Fabel.

(97) Callimachus, in seinem Hymno in Dian. im 5 V. woselbst die Fabel-Geschichte dieser Göttinn sehr umständlich erzählt wird.

(98) Nonnos, Dionysiac. B. V. V. 290 - 370. Ovid, im III B. der Verwandel. in der 4, und 5 Fabel.

daß sie ihn nachher von den Hunden habe zerreissen lassen. Nach den gemeinen Vorstellungen lebte sie in den Wäldern, in einer Gesellschaft von Nymphen, welche sich, auf gleiche Art wie sie, dem ehelosen Stande gewidmet hatten. Daselbst belustigten sie sich mit der Jagd. Diane hatte einen Bogen, und Pfeile (99), welche ihr Vulkan, auf Befehl des Jupiters, geschmiedet hatte. Weil sie selbige sehr oft in die Hand genommen, hatte sie eine besondere Geschicklichkeit darinn erlangt, daß ihr Geschoß allemal den Tod mit sich führte; daher man sie auch niemals ohne ihren Waffen abgebildet findet. Eine eben so starke Geschicklichkeit besaß sie auch im Netzstricken (100), deshalb sie den Beynamen Diktyna erhalten. Die Amazonen fanden in dieser Göttinn, die un-[illegible]liche Neigung, die sie vor ihrem Gürtel hatten, wieder. Es war selbiger der geliebteste Schmuck der Dianen, und deren Nymphen, als das Zeichen ihrer Jungferschaft (1). Sie hatte auch Tempel (2), wo ihr die griechische Mädchen, sobald sich nach einer rechtmäßigen Verhey-

rathung

(99) Hygin, und Callimach, an den angeführten Oertern.

(100) S. NATAL. COM. im 8 Kap. der Mythologie, a. d. 262 Blatt.

(1) APOLLON. RHOD. im 1 B. AGATHIAS, in Carmin.

(2) S. PIERII VALERIANI Hieroglyphica, fol. 8, 298, und 299.

rathung eine Schwangerschaft bey ihnen geäussert hatte, ihren Gürtel zum Opfer darbrachten. Sie verließ aber selbige in diesem veränderten Zustande nicht; vielmehr glaubte man, daß sie ihnen bey ihrer Entbindung beystünde; und man rief sie alsdann unter dem Namen der Lucinen an. Endlich gab man auch vor, daß sie, wie die Amazonen, mit der Haut derer Thiere, welche sie auf der Jagd erleget, oder gefangen hatte, bekleidet gewesen; und man gab ihr einen mit zwo Hündinnen bespanneten Wagen.

Diese Umstände hatten mit der Lebensart derer Amazonen eine allzu grosse Gleichheit, als daß sie ihnen nicht vorzüglich hätten gefallen sollen. Sie nahmen die Verehrung einer Göttinn, welche ihnen zum Muster, und zur Beschützerinn dienen konnte, eifrigst an; und machten ohnverzüglich, ihr Schlachtopfer zu bringen, den Anfang. Die erste Bildsäule, welche sie, ihr zu Ehren, errichteten (3), ward auf den Stamm eines Baumes gestellet. Sie verliessen aber diese Einfalt, welche nach den Charakter ihrer Nation schmeckete, gar

(3) Dionys. Periegeta schreibt, ohne Wahrscheinlichkeit, daß sie ihr einen Tempel auf dem abgehauenen Stamme eines Ulmenbaumes errichtet; im 826, u. fgg. V. Es muß aber dieser Ort, durch den Callimach verbessert werden, welcher an statt des Tempels, einer Bildsäule Meldung thut; welches auch natürlicher wird. S. dessen Hymnum in Artemim, seu Dianam; V. 240, fgg.

..halb. Sie legten den Grund zu dem prächtigsten Tempel (4), der jemals in ganz Asien, .. vielleicht in der ganzen Welt, gewesen. Diese ..erliche Handlung ward mitten unter Freudengesängen, und Ergötzungen derer Amazonen, welche dabey nach der Flöte, und mit einem regelmäßigen, und nach dem Wohlklange abgemessenen Aneinanderschlagen der Lanzen, und Schilde, ..anzeten, vorgenommen. Callimach bemerkt, daß das Instrument mit verschiedenen Röhren (5), welches man denen Priestern der Göttinn Cybele, (Corybanten) und Wald-Göttern, (Satyren) an den Mund giebt, und wornach sich ..sonders gut tanzen gelassen, damals noch nicht ..funden gewesen sey. Das Getöse von dieser ..ustbarkeit erschall biß nach Sarden.

Die Verehrung der Dianen kam in Ruf, und ..rbreitete sich sehr weit. In kurzem ward der ..ste Tempel, den die Amazonen erbauet hatten (6), ..r die grosse Menge sowol derer jenigen, welche ..eten, und der Göttinn opferten, als auch der ..eschenke, die sie daselbst zurück liessen, zu klein. Man

(4) Solin, im 53 Kap. Mela, im I B. Pausanias, Strabo, und andere.

(5) Es ist dieses die ingemein so genannte Kesselflicker-Pfeiffe. (Siflet de Chaudronnier).

(6) Nach dem Zeugniß des Callimachs, ist selbiger von der Königinn Hippo erbauet worden. Hygin aber nennt selbige Otrire.

Man errichtete deshalb einen andern, welcher weit räumiger war; nachher einen dritten, und einen vierten, welche, aus eben der Ursach, noch immer grösser angeleget wurden. Der letzte ward als eins von denen sieben Wunderwerken der Welt, angesehen (7), und man setzte ihn unter denenselbigen obenhin. Der berühmte Baumeister, Ctesiphon (8), hatte den Riß davon verfertiget, welcher aber nicht eher, als nach Verlauf zweyer Jahrhunderte (9), ausgeführet werden konnte, ohnerachtet ganz Klein Asien zu denen Kosten dieses grossen Werkes beytrug. Daß selbiger nicht eher fertig geworden; daran war nicht sowohl die Grösse desselben, als vielmehr die Zierlichkeit, und Vollkommenheit der Arbeit, welche man sich dabey vorgesetzet hatte, Schuld. Es war selbiger zweyhundert, und zwanzig Schritte breit, und vierhundert und fünf und zwanzig Schritte lang. Das gesammte Zimmerwerk daran, auch das Dach sogar, bestand aus Cederholze; die Thore, aus beständig glatten, und glänzenden Cypressenholze; und die Treppe, welche auf das Gewöl-

(7) Hygin, im 223 Kap. Durch die Zeit ist dasjenige, was Philo darüber schriftlich nachgelassen hatte, verlohren gegangen.

(8) Plinius, im 14 Kap. des XXXVI B. Strabo, und Vitruv, verstellen diesen Namen ein wenig: man sieht aber wohl, daß es derselbige ist. Es ist diese Beschreibung aus dem Plinius genommen.

(9) An einem andern Orte, schreibt Plinius von vieren; nemlich im 40 Kap. des XVI B.

Gewölbe führete, soll aus einem wilden Wein-stocke, welcher auf der Insel Cyprus abgeschnitten worden, verfertigt gewesen seyn. Inwendig in diesem Gebäude, erblickte man hundert und sieben und zwanzig Säulen, welche von eben so viel fremden Prinzen, innerhalb zweyhundert Jahren, errichtet worden; und eben so sehr, ihrer verwegenen Höhe, und ihres Baues wegen, in Erstaunen setzten, als sie unbekannt, und unnachahmlich gewesen. Ohnerachtet ihr Fuß nicht ausserordentlich stark war, und sie nach und nach, bis zu ihrer äussersten Höhe, welche sechzig Fuß betrug, immer spitziger zuliefen; so war doch der Baumeister so künstlich gewesen, und hatte oben einen Knauf angebracht (10), welcher über sechs Fuß im Durchschnitte hatte, und ausserhalb der Säule überaus hervor ragete. Unter diesen hundert und sieben und zwanzig daselbst befindlichen Säulen, waren sechs und dreyßig, von oben nach unten, wunderschön ausgeschnitzt. Die Lage des

(10) Der letztere Herausgeber des Moreri, unter dem Worte Ephes, will in dieser Beschreibung des Plinius, die Erfindung der auf einem Fusse ruhenden, und mit Capitälen ausgeschmückten Säulen, antreffen. Ich getraue mir aber, zu behaupten, daß in dieser Stelle des Plinius, nicht das geringste, welches diese Bedeutung haben könnte, anzutreffen sey, und ausserdem ist dieses auch unrichtig, wie sich aus denen weit ältern Denkmählern Egyptens erweislich machen liesse. Damals war es, als die Griechen ihre Baukunst gelernet hatten.

Tempels war eben so merkwürdig, als die Schönheit seines Baues. Zur Verhütung der nachtheiligen Würkung der Erdbeben, welche sich von Zeit zu Zeit in den umliegenden Gegenden von Ephesus ereignen, hatte man selbigen eine viertel Meile von der See ab, auf einem sumpfigen Boden angeleget. Es stand nicht allein der Grund desselben auf Pfählen, sondern man hatte selbigen ausserdem auch mit Kohlen, und mit Schaaf-Fellen, zusamt der Wolle, beleget. Xerxes, welcher aus Grimm alle Tempel, die er auf seinem Zuge antraf, niederriß, verschonete doch diesen aus Ehrfurcht (11).

Die Bildsäule der Göttinn, war mit Rechte etwas noch weit erstaunenswürdigers, als alles übrige. Diejenige, welche den Bürgermeister Mucian, nach Ephesus begleiteten (12), hatten die Neubegierde, selbige in der Nähe zu untersuchen; und versicherten, daß sie aus einem mit Gold überzogenen Weinstocke (13), verfertiget gewesen, so wie sie solches durch Einen ihrer Priester verlangt hatte, indem dieses Holz unter allen das dauerhafteste ist; wie denn auch würklich, den gemeinen Nachrichten zufolge, selbige weit älter, als alle Bildsäulen des Herkules, und des Bachus

(11) Solin, im 43 Kap. der rerum memorab.

(12) Plinius, im 40 Kap. des XVI B.

(13) Dieser Umstand hat den Xenophon verführt, im fünften Buche seiner Cyropädie zu schreiben, daß selbige von Golde gewesen.

zu d. 149. S.





[illegible]chus von Theben gewesen (14). Nichts [illegible]sto weniger, war selbige in ihrer Länge durch[illegible]hlet; und man goß von Zeit zu Zeit, eine Art [illegible] gewürzhaften Oele, welches das Holz unter[illegible]ielt, und dessen Verrottung hinterte, hinein. [illegible]urch dieses Verfahren erhielt sich selbige, von [illegible]r durch die Amazonen geschehenen Stiftung [illegible]es ersten Tempels an, bis auf die Ausrottung [illegible]s Götzendienstes, unter Constantin dem [illegible]roßen. Ohnerachtet binnen dieser Zeit der [illegible]empel siebenmal verändert, oder wieder gebauet [illegible]orden, so blieb doch beständig ein und eben die[illegible]lbige Bildsäule. Es stellte selbige ein Weibs[illegible]ld (15), beynahe von der ordentlichen Grösse [illegible]nes Menschen vor, welches einen Schleyer auf [illegible]m Kopfe hatte, der aber das Gesicht nicht be[illegible]eckete. Von der Brust, bis an die Füsse, war [illegible]ichts, einem Menschen-Körper ähnliches zu be[illegible]erken: sondern ein blos unförmliches Stück, [illegible]ngefähr wie ein runder Säulen-Fuß, welcher [illegible]it acht, oder zehn, Ringen, von oben nach unten [illegible]erunter, besetzt war. Diese Ringe waren mit [illegible]lem, was in den Morgenländern nur köstliches [illegible] Perlen, Demanten, Rubinen, Sapphiren, To-

K 3 pasen

(14) Plinius, im 40 Kap. des XVI B. gedenkt eines Tempels der Dianen, welcher zweyhundert Jahre vor der Trojanischen Belagerung erbauet gewesen, und noch zu seiner Zeit gestanden hat.

(15) Man trift verschiedene dergleichen Abbildungen im P. Montfaucon, oder andern Denkmählern des Alterthumes an.

pasen und Einwohnern zu finden war, angebracht, und zwischen selbigen war allemal eine Reihe von Brüsten, bis nach unten hinab, befindlich. Man leitet dieses von denen Amazonen her, welche die Brust, die sie sich abschnitten, der Dianen widmeten; und eben deswegen ward selbige Mammosa (16) genennet. Sie hielt die beyden Arme ausgestreckt, und hatte in jeder Hand eine Schnur, woran verschiedene Edelsteine, oder Perlen, von einer ansehnlichen Grösse, aufgezogen waren, und welche bis zu unterst ihrer Füsse reichte.

Diesemnach kamen vornemlich drey Stücke zusammen (17), wodurch die Verehrung der Dianen zu Ephesus berühmt ward, und sie den Zunamen der Grossen, welcher beständig ihrem Namen voran gesetzt wurde, erhielt: 1. Die Pracht, Schönheit, und Reichthümer ihres Tempels, welcher weit würdiger war, als alle andere, die Gottheit zu ehren; und welcher seines gleichen nicht hatte. 2. Die Stadt Ephesus, welche eine der ansehnlichsten in Klein Asien, wegen der Menge ihrer Einwohner, der Kostbarkeit ihrer Gebäude, und der Grösse ihres Handels, geworden war. Die Sicherheit des Hafens, durch welchen man daselbst anlandete, zog sämtliche Kauf-

(16) Minutius Felix, und der h. Hieronymus schreiben richtiger: Πολυμαστος mit vielen Brüsten versehen.

(17) Pausanias, im 31 Kap. des IV B. a. d. 257 S.

[illegible], theils aus Griechenland, und denen [illegible]seln, theils auch von dem schwarzen Meere [illegible]hin. Sie fanden daselbst einen geschwinden [A]bsatz ihrer Waaren, und zogen dagegen andere, [di]e sie bey sich nicht hatten, und mit Vortheil mit [na]ch Hause brachten, heraus. 3. Die Epheser [se]lbst, brachten, nach aller Möglichkeit, den Ruhm [de]r Göttinn aus, indem sie die Wunderthaten, [di]e sie unter ihnen verrichtet hatte, denen fremden [V]ölkern bekandt machten. Ein jeder wollte gern [in] seinem Hause einen kleinen Tempel, oder eine [B]ildsäule der Göttinn, in Silber haben. Dieses [ve]rursachte eben den Aufstand, und heftigen Auf[ru]hr, welchen die Goldschmiede der Stadt, wider [de]n heiligen Paulus erregten (18), weil er öf[fen]tlich geprediget hatte, daß man dasjenige, was [du]rch Menschen-Hände gemacht sey, nicht als eine [G]ottheit ansehen könne; und weil er gerade die [Eh]renbezeigungen selbst, welche man der Dia[na] erwies, antastete. Die Epheser hatten ein [Ge]setz (19), vermöge dessen sie sich täglich das [An]denken, und die Lehrsätze Eines derer Weisen, so [sich] durch seine Tugenden besonders hervorgethan, [zu] Gemüthe führen musten; und ihre Stadt lie[fert]e verschiedene dergleichen Beyspiele, indem [s]ie in jedem Fache berühmte Gelehrten hervor[ge]bracht hatte (20). Darunter gehörten die

 Phi-

(18) Ap. Gesch. im 19 Kap.

(19) Herodot. Dionys. Hallcarn.

(20) Strabo, im XIV B. a. d. 950 S.

Philosophen: Heraklit, Metrodor, und Hermodor; der Geschichtschreiber Alexander, mit dem Zunamen Lychnus; der Dichter Hipponax, und die beyde berühmte Mahler, Apelles, und Parrhas. Indessen hat man sie doch der Zauberkunst, oder der zauberischen Verblendungen, und des Hexens, oder der Bezauberungen durch ich weiß nicht was vor geheime Künste, beschuldiget (21). Der merkwürdigste Umstand aber an ihnen, war die Liebe der Gleichheit. Es ist nie ein Volk dermassen davon eingenommen gewesen, als sie. Sie hatten es sich zu einem Grundsatz gemacht, nie einen Bürger, welcher die andern an Regelmäßigkeit seiner Sitten überträfe, unter sich zu dulden (22). Sie jagten folglich den Philosoph Hermodor, dessen Betragen, und Einsichten einer in Unordnung lebenden Stadt ein Anstoß seyn muste, von sich; daher dessen Freund, Heraklit sagte, daß die Epheser insgesamt des Todes würdig wären, weil sie einen so verehrungswürdigen Mann aus ihrer Gesellschaft gestossen hätten. Die Römer nahmen selbigen mit Freuden auf; und er brachte die berühmte Verordnung derer Zehen-Männer

(Decem-

(21) Huetius, in seiner Demonstr. a. d. 434 S.

(22) Strabo, im XIV B. a. d. 950 S. Cicero, im 36 Kap. des V B. der Quaest. Academ. Diogenes Laert. in der Lebens-Beschreibung des Heraklits.

Decemvire), welche das Gesetz der zwölf Tafeln genannt wurde, in Ordnung (23).

Der starken Neigung wegen, welche die Epheser vor Dianen hatten, wurden sie in einen Schmerz und Betrübniß, die nicht grösser seyn konnten, gesetzet, als sie ihren Tempel in Rauch und Flammen aufgehen sehen musten. Ein gewisser Mensch, Namens Herostrat (24), als er weder in seinem Verstande, noch übrigen Gaben, das geringste Mittel, seinen Namen auf die Nachwelt zu bringen, und zu verewigen, erblickete (25), fiel auf die Gedanken, dieses prächtige, und von der ganzen Welt bewunderte, und in Ehren gehaltene Gebäude, in Brand zu stecken. Er legte auch würklich Feuer an, und der Tempel ward ziemlichermassen dadurch beschädiget; weil man aber aufs schleunigste zu Hülfe kam, ward er nicht völlig eingeäschert. Die Bildsäule der Dianen, ohnerachtet selbige nur von Holze gewesen, soll von der Flamme im geringsten nicht angegriffen gewesen seyn, und von der Zeit derer Amazonen

 an,

(23) Plinius, im 5 Kap. des XIV B. *Pompon. J. C.* in L. 2. ff. de Orig. Jur. §. exactis.

(24) Andere nennen ihn Hegestrat, Lygdamis, oder Phlegias.

(25) Strabo, im XIV B. a. d. 949 S. Solin, im 53 Kap. der Rer. memorab. Plutarch, in der Lebens-Beschreibung des Alexanders, a. d. 665 S. Valer. Max. im 14 Kap. des VIII B. no. 5. Aulus Gellius, im 6 Kap. des 2 B.

an, bis zur Ausrottung des Götzendienstes gestanden haben (26). Dieses Unglück geschahe an eben dem Tage, da Alexander der Grosse geboren ward; welcher Umstand den Geschichtschreiber Timäus veranlaßt hat, im Scherz zu sagen (27), daß Diane, weil sie in diesem Augenblicke bey der Entbindung der Olympias beschäftiget gewesen, nicht gewußt habe, was unterdessen in ihrem Tempel vorgehe; oder wenigstens den Brand, welcher selbigen verheeret, nicht habe löschen können. Die Merkmahle davon waren noch zu der Zeit, als Alexander nach Asien gieng, zu sehen. Er erbot sich gegen die Epheser (28), auf seine Kosten den Schaden ausbessern zu lassen, und ihnen alles, was sie bereits an Kosten darauf gewendet, wieder zu erstatten, wofern sie ihm nur erlauben wollten, daß er dieses durch eine Aufschrift bekannt machen dürfte. Allein die Epheser schlugen ihm diese Ehre rund ab; und es unterstand sich einer von ihnen, aus Kurzweil zu ihm zu sagen, daß es sich vor einen Gott nicht schicke, einer andere Gottheit zu beschenken. Sie nahmen den neuen Bau mit dem größten Eifer vor, so daß ein jeder aus allem Vermögen dazu beytrug, und die Frauenspersonen sogar ihre liebste Kleinode, und Geschmeide dazu her-

(26) Plinius, im 40 Kap. des XVI B.

(27) Beym Cicero, de Nat. Deor. im 27. Kap. des II B.

(28) Strabo, im XIV B. a. d. 949 S.

hergeben (29). Das Gebäude stieg dennoch weit prächtiger, als es jemals gewesen, aus seiner Asche wieder hervor, und alle fürstliche Personen überhäuften es mit Ehrenbezeigungen, Geschenken, und Freyheiten. Die Priester, welche überhaupt Megabysen, oder Megalobysen (30), genannt wurden, waren Verschnittene, und wurden wegen der Regelmäßigkeit ihrer Sitten, in vollkommenen Ehren gehalten. Das Jahr über, da sie ihren Dienst versahen (31), enthielten sie sich des Badens, und verschiedener Nahrungsmittel, so sie für gar zu zärtlich, sinnlich, oder unrein hielten, und giengen niemals in andere Häuser, ausser in ihr eigenes. Sie standen denen Festen der Dianen vor, welche jährlich (32) gegen die

Mitte

(29) Eben dergleichen hatte man gesehen, als Moses die Verfertigung der Stiftshütte, und des heiligen Geräthes, welches darinn seyn muste, in Vorschlag brachte. Die Zeiten haben sich hierinn gar sehr geändert.

(30) Casaubonus über diese Stelle des Strabo. Nach der Meynung anderer scheint es indessen, daß Megabysus der Name eines einzelnen Priesters gewesen, von dem man eine Geschichte, bey Gelegenheit der Läertischen Lebens-Beschreibung vom Xenophon antrift. Plinius, im 19 und 11 Kap. des XXXV B. Quintilian, im 12 Kap. des V B. und Appian, im IV B. de bello ciuili.

(31) Pausanias, im 13 Kap. des VIII B.

(32) S. Alexand. ab Alexandro, im 18 Kap. des III B. der Genial. dier. mit Tiraquells Anmerkungen.

an, bis zur Ausrottung des Götzendi
den haben (26). Dieses Unglück
eben dem Tage, da Alexander der
boren ward; welcher Umstand den G
ber Timäus veranlaßt hat, im Sc
(27), daß Diane, weil sie in diesen
bey der Entbindung der Olympia
gewesen, nicht gewußt habe, was i
ihrem Tempel vorgehe; oder we
Brand, welcher selbigen verheeret, n
schen können. Die Merkmahle d
noch zu der Zeit, als Alexander
gieng, zu sehen. Er erbot sich gegen
ser (28), auf seine Kosten den Sch
sern zu lassen, und ihnen alles, was
Kosten darauf gewendet, wieder zu e
fern sie ihm nur erlauben wollten, d
durch eine Aufschrift bekannt machen
lein die Epheser schlugen ihm diese
ab; und es unterstand sich einer von
Kurzweil zu ihm zu sagen, daß es s
Gott nicht schicke, eine andere Gotthe
ken. Sie nahmen den neuen Ba
größten Eifer vor, so daß ein jeder
[illegible]

...aden (29). Das Gebäude ...
...ie prächtiger, als es jemals gewesen ...
...che wieder hervor, und alle ...
...erhäuften es mit Ehrenbezeugungen ...
...n, und Freyheiten. Die ...
...upt Megabysen, oder ...
...nannt wurden, waren Verschnittene ...
...n wegen der Regelmäßigkeit ...
...ollkommenen Ehren gehalten ...
... sie ihren Dienst verrichten ...
...h des Badens, und ...
...l, so sie für gar zu ...
...elten, und giengen ...
...isser in ihr eigenes.
... Dromen der, welche ...

(29) Eben dergleichen ...
die Verfertigung ...
den Geräthen ...
Vorschlag ...
(30) war sehr ...

Mitte des August-Monates, mit einer ausserordentlichen Pracht, und Herrlichkeit, gefeyret wurden, und waren dabey in Begleitung einer grossen Anzahl junger Mädgen, welche sich der Göttinn gewidmet hatten, deren ehrbarer Aufzug einen Eindruck der Sittsamkeit verursachete. Der Tempel hatte, so wie die Tempel derer vornehmsten Gottheiten, das Recht einer Freystatt (33). Anfänglich erstreckte sich selbiges nur blos auf den Bezirk seiner Mauern. Alexander erweiterte es bis auf ein Stadium im Umkreise. Mithridates Eupator, König in Pontus, ließ selbiges noch etwas weiter gehen (34). Marcus Antonius gab doppelt so vielem Platze, ja selbst einem ganzen Theile der Stadt, dieses Recht. Allein, die Epheser stelleten dem Tiberius den Misbrauch dieser Ausdehnung der Freyheit vor, als welche dem Laster, und der Erlassung der Strafe, Thür und Thor öfnete. Dieser Kayser schränkte also das Recht der Freystatt wieder in seine erstere Grenzen ein. Wann ich nicht, mich von meinem Zwecke, allzuweit zu entfernen, befürchten müste, wollte ich gern die vortrefliche Nachricht des Herrn von Tournefort (35), wegen des ehemaligen, und gegenwärtigen Zustandes der Stadt Ephesus, und ihres Tempels, hieher setzen.

(33) Horaz, in der 9 Ode des II Buches.

(34) Strabo, im XIV B. a. d. 950 S.

(35) Man findet sie im 22 Briefe seiner Voyage du Levant.

ten. Dieser gelehrte Reisebeschreiber, hat nicht das geringste von sämmtlichen Begebenheiten, welche sowohl das eine, als andere, theils in den ältern, theils auch in den mittlern Zeiten, betreffen, aus der Acht gelassen. Die Gelehrten werden daraus noch ihre Erkenntnisse [illegible] können; und diejenige, welche blos zu ihrem Vergnügen lesen, werden ebenfalls dabey ihre Befriedigung erhalten.

Der Handel, in dem die Amazonen zu Ephesus, mit denen Seestädten des schwarzen Meeres, darüber sich ihre Herrschaft erstreckte, standen, brachte den Dianen-Dienst ebenfalls dahin. Die Halb-Insel, (Chersonesus Taurica) war der Ort, wo selbiger am berühmtesten ward. Die Göttinn hatte einen Tempel in der Stadt [illegible] Elea (36), und Priesterinnen, welche eben so ordentlich, und regelmäßig, wie die zu Ephesus, lebeten. Die Opfer aber wären daselbst verschieden. Hier opferte man ihr blos (37) die Früchte von der Jagd, und vom Fischfange; Kuchen von reinem Mehl, und die Erstlinge vom Felde (38). Die Opfer, welche man ihr in Tauris

dar-

(36) Strabo, im VII B. a. d. 474 S.

(37) Callimach. in Dianam. Natalis Comes, im 8 Kap. des III B.

(38) Man opferte ihr auch Ochsen, wie aus einer Münze der Kayserinn Julie zu ersehen, worauf man eine Amazone erblickt, welche dergleichen Thier der Dianen darbringt. Man findet die Kupfer-Abbildung davon, neben der 149 Blatseite dieses Werkes.

darbrächte, waren der Grausamkeit derer Scythen, und dem Blutdurste derer Amazonen gemäß. Als unversöhnliche Feindinnen von denen Griechen, setzten sie vest, alle diejenige, welche von ohngefähr, oder des Handels wegen, die nordliche Küsten des schwarzen Meeres betreten würden, der Göttinn als Opfer darzubringen (39): in vester Ueberzeugung, daß sie, als ihre Beschützerinn, das Blut ihrer Feinde, zu den Füssen ihrer Altäre mit Vergnügen fliessen sahe. Man hat die Geschichte von der Iphigenia, welche nach Tauris, als Priesterinn der Dianen zu dienen, geschickt worden. Man weiß die Gefahren, in welche ihr Bruder Orest, nebst dem Pylades, gerathen; und die Art, wie sie sich alle drey, mit Hinwegnehmung der Bildsäule der Göttinn, in Sicherheit gebracht.

Dritter Abschnitt.

Die Stadt Smyrna, nebst deren umliegenden Gegenden.

Die Amazonen, als Beherrscherinnen von Jonien, liessen sich nicht blos an den Verschönerungen der Stadt, welche sie sich, um daselbst den

(39) Herodot, im IV B. Strabo, im V B. a. d. 366 S. Hygin, im 120. und 261 Kap. Callimach, in Dianam. Servius, über das II B. der Aeneis, v. 18. Tertull. in Scorpiaco, K. 7. S. 624. und andere.

den Sitz ihrer Oberherrschaft aufzuschlagen, er-
wählet hatten, begnügen: sondern, sie erbaueten,
über dieselben auch einige andere, von denen man
sie als die Stifterinnen ansahe, u. s. w. Hieher
gehörte Smyrna, welches seinen Namen von ei-
ner Königinn derer Amazonen, welche das Werk
führete, erhielt (40). Es lag selbige an der Ein-
fahrt des Flusses Hermus, oder Meles, ohn-
gefähr achtzehn Meilen jenseit Ephesus, in einer
so angenehmen, als zum Handel bequemen Ge-
gend. Der Sicherheit ihres Hafens wegen, den
der Meerbusen abgab, ward sie zu einer vollkom-
menen Handelsstadt, und endlich auf Ansuchen der
Epheser, mit unter die zwölf grosse Städte in
Jonien (41) gerechnet, welche durch das Band
gleiches Ursprunges, und vor Alters auch einerley
Namens, mit einander vereiniget waren. Ihre
gerühmten Weine, und der Ueberfluß an Korn,
welches daselbst eingeerndtet wurde (42), locketen
nicht allein die Griechen, sondern auch die Völ-
ker vom schwarzen Meere herbey, und es fan-
den selbige in ihren Jahren des Kornmangels,
da eine sichere Hülfe. Sie vergrösserte sich sol-
chergestalt in gar kurzem, und ward dadurch, daß
sie weiter nichts, als ihren Ueberfluß abgab, un-
gemein reich. Ihr Ruhm, und Reichthum sez-

ten

(40) Steph. Byzant. unter dem Worte Smyrna.

(41) Strabo, im XIV B. a. d. 939 S.

(42) Herodot. im 5 Kap. des Lebens-Beschreib. Homers. Strabo, im XIV B. a. d. 945 S.

ten sie öfters in grosse Verlegenheiten. Nach der Herrschaft der Amazonen, bemächtigten sich die Aeolier, als welche, ein vorzügliches Recht darauf zu haben, vorgaben, derselben; und hielten sie eine geraume Zeitlang besetzt. Die Jonier aber nahmen sie ihnen, durch die Gewalt der Waffen, ab. Sie ward darauf der Schauplatz des Krieges zwischen diesen beyden Völkern (43), welche selbige als zinsbar haben wollten, und die beständige Feindseligkeiten, denen sie ausgesetzt war, hatten sie damals, als sie Alexander der Grosse besuchete, in klägliche Umstände versetzet. Es gieng diesem Prinzen nahe, als er die Trümmer, eines in aller Absicht so vortheilhaften Ortes, erblickte, und gab den Befehl, selbige aufzuräumen; bezwang die Urheber ihrer Zerstörung, und setzte sie solchergestalt in den Stand, ihren ersten Glanz wieder zu erhalten. Man ersiehet dieses aus denen Lobes-Erhebungen, welche ihr zu Anfange des berühmten Smyrnischen Marmors (44) gegeben worden, woselbst sie eine sehr reiche und überaus mächtige Hauptstadt genannt wird.

Indessen behielt sie doch beständig Merkmahle, welche, zum Angedenken der Geschichte der Amazonen dieneten. Der Fluß Hermus, an dem sie erbauet war, wurde auch Thermodon genannt

(43) Strabo, im XIV B. a. d. 940 S.

(44) Selden, Prideaux, und Vaillant, haben uns gelehrte Auslegungen über dieses Denkmahl hinterlassen.


CMYPNAIΩN·Γ·NEΩKOPΩN ЄΠΙ
ΔΙ
ΟΓЄ
ΝΟΥ
C


ACIA·OMONOI·CMYPNA·
A
ЄΠ·C·ΠΟΛΛΙ
ΑΝΟΥ.

Philosophen: Heraklit, Metrodor, und Hermodor; der Geschichtschreiber Alexander, mit dem Zunamen Lychnus; der Dichter Hipponax, und die beyde berühmte Mahler, Apelles, und Parrhas. Indessen hat man sie doch der Zauberkunst, oder der zauberischen Verblendungen, und des Hexens, oder der Bezauberungen durch ich weiß nicht was vor geheime Künste, beschuldiget (21). Der merkwürdigste Umstand aber an ihnen, war die Liebe der Gleichheit. Es ist nie ein Volk dermassen davon eingenommen gewesen, als sie. Sie hatten es sich zu einem Grundsatz gemacht, nie einen Bürger, welcher die andern an Regelmäßigkeit seiner Sitten überträfe, unter sich zu dulden (22). Sie jagten folglich den Philosoph Hermodor, dessen Betragen, und Einsichten einer in Unordnung lebenden Stadt ein Anstoß seyn muste, von sich; daher dessen Freund, Heraklit sagte, daß die Epheser insgesamt des Todes würdig wären, weil sie einen so verehrungswürdigen Mann aus ihrer Gesellschaft gestossen hätten. Die Römer nahmen selbigen mit Freuden auf; und er brachte die berühmte Verordnung derer Zehen-Männer (Decem-

(21) Huetius, in seiner Demonstr. a. d. 434 S.

(22) Strabo, im XIV B. a. d. 950 S. Cicero, im 36 Kap. des V B. der Quaest. Academ. Diogenes Laert. in der Lebens-Beschreibung des Heraklits.

Decemvirt), welche das Gesetz der zwölf Tafeln genannt wurde, in Ordnung (23).

Der starken Neigung wegen, welche die Epheser vor Dianen hatten, wurden sie in einen Schmerz und Betrübniß, die nicht grösser seyn konnten, gesetzet, als sie ihren Tempel in Rauch und Flammen aufgehen sehen musten. Ein gewisser Mensch, Namens Herostrat (24), als er weder in seinem Verstande, noch übrigen Gaben, das geringste Mittel, seinen Namen auf die Nachwelt zu bringen, und zu verewigen, erblickete (25), fiel auf die Gedanken, dieses prächtige, und von der ganzen Welt bewunderte, und in Ehren gehaltene Gebäude, in Brand zu stecken. Er legte auch würklich Feuer an, und der Tempel ward ansehnlichermassen dadurch beschädiget; weil man aber aufs schleunigste zu Hülfe kam, ward er nicht völlig eingeäschert. Die Bildsäule der Dianen, ungeachtet selbige nur von Holze gewesen, soll von der Flamme im geringsten nicht angegriffen gewesen seyn, und von der Zeit derer Amazonen

 an,

(23) Plinius, im 5 Kap. des XIV B. *Pompon. J. C.* in L. 2. ff. de Orig. Jur. §. exactis.

(24) Andere nennen ihn Hegestrat, Lygdamis, oder Phlegias.

(25) Strabo, im XIV B. a. d. 949 S. Solin, im 53 Kap. der Rer. memorab. Plutarch, in der Lebensbeschreibung des Alexanders, a. d. 665 S. Valer. Max. im 14 Kap. des VIII B. no. 5. Aulus Gellius, im 6 Kap. des 2 B.

an, bis zur Ausrottung des Götzendienstes gestanden haben (26). Dieses Unglück geschahe an eben dem Tage, da Alexander der Grosse geboren ward; welcher Umstand den Geschichtschreiber Timäus veranlaßt hat, im Scherz zu sagen (27), daß Diane, weil sie in diesem Augenblicke bey der Entbindung der Olympias beschäftiget gewesen, nicht gewußt habe, was unterdessen in ihrem Tempel vorgehe; oder wenigstens den Brand, welcher selbigen verheeret, nicht habe löschen können. Die Merkmahle davon waren noch zu der Zeit, als Alexander nach Asien gieng, zu sehen. Er erbot sich gegen die Epheser (28), auf seine Kosten den Schaden ausbessern zu lassen, und ihnen alles, was sie bereits an Kosten darauf gewendet, wieder zu erstatten, wofern sie ihm nur erlauben wollten, daß er dieses durch eine Aufschrift bekannt machen dürfte. Allein die Epheser schlugen ihm diese Ehre rund ab; und es unterstand sich einer von ihnen, aus Kurzweil zu ihm zu sagen, daß es sich vor einem Gott nicht schicke, eine andere Gottheit zu beschenken. Sie nahmen den neuen Bau mit dem größten Eifer vor, so daß ein jeder aus allem Vermögen dazu beytrug, und die Frauenspersonen sogar ihre liebste Kleinode, und Geschmeide dazu bey-

(26) Plinius, im 40 Kap. des XVI B.

(27) Beym Cicero, de Nat. Deor. im 27. Kap. des II B.

(28) Strabo, im XIV B. a. d. 949 S.

hoben (29). Das Gebäude stieg dennoch prächtiger, als es jemals gewesen, aus seiner he wieder hervor, und alle fürstliche Personen häuften es mit Ehrenbezeigungen, Geschen- und Freyheiten. Die Priester, welche über pt Megabysen, oder Megalobysen (30) annt wurden, waren Verschnittene, und wur- wegen der Regelmäßigkeit ihrer Sitten, in kommenen Ehren gehalten. Das Jahr über, sie ihren Dienst versahen (31), enthielten sie des Badens, und verschiedener Nahrungsmit- so sie für gar zu zärtlich, sinnlich, oder unrein ten, und giengen niemals in andere Häuser, ser in ihr eigenes. Sie standen denen Festen Dianen vor, welche jährlich (32) gegen die

Mit-

9) Eben dergleichen hatte man gesehen, als Moses die Verfertigung der Stiftshütte, und des heiligen Geräthes, welches darinn seyn muste, in Vorschlag brachte. Die Zeiten haben sich hierinn gar sehr geändert.

0) Casaubonus über diese Stelle des Strabo. Nach der Meynung anderer scheint es indessen, daß Megabysus der Name eines einzelnen Priesters gewesen, von dem man eine Geschichte, bey Gelegenheit der Läertischen Lebens-Beschreibung vom Xenophon antrift. Plinius, im 10 und 11 Kap. des XXXV B. Quintilian, im 12 Kap. des V B. und Appian, im IV B. de bello civili.

) Pausanias, im 13 Kap. des VIII B.

) S. ALEXAND. AB ALEXANDRO, im 18 Kap. des III B. der Genial. dier. mit Tiraquello Anmerkungen.

Mitte des August-Monates, mit einer ausserordentlichen Pracht, und Herrlichkeit, gefeyret wurden, und waren dabey in Begleitung einer grossen Anzahl junger Mädgen, welche sich der Göttinn gewidmet hatten, deren ehrbarer Aufzug einen Eindruck der Sittsamkeit verursachete. Der Tempel hatte, so wie die Tempel derer vornehmsten Gottheiten, das Recht einer Freystatt (33). Anfänglich erstreckte sich selbiges nur blos auf den Bezirk seiner Mauern. Alexander erweiterte es bis auf ein Stadium im Umkreise. Mithridates Eupator, König in Pontus, ließ selbiges noch etwas weiter gehen (34), Marcus Antonius gab doppelt so vielem Platze, ja selbst einem ganzen Theile der Stadt, dieses Recht. Allein, die Epheser stelleten dem Tiberius den Misbrauch dieser Ausdehnung der Freyheit vor, als welche dem Laster, und der Erlassung der Strafe, Thür und Thor öfnete. Dieser Kayser schränkte also das Recht der Freystatt wieder in seine erstere Grenzen ein. Wann ich nicht, mich von meinem Zwecke allzuweit zu entfernen, befürchten müste, wollte ich gern die vortrefliche Nachricht des Herrn von Tournefort (35), wegen des ehemaligen, und gegenwärtigen Zustandes der Stadt Ephesus, und ihres Tempels, hieher setzen.

(33) Horaz, in der 9 Ode des II Buches.

(34) Strabo, im XIV B. a. d. 950 S.

(35) Man findet sie im 22 Briefe seiner Voyage du Levant.

hen. Dieser gelehrte Reisebeschreiber, hat nicht das geringste von sämmtlichen Begebenheiten, welche sowohl das eine, als andere, theils in den ältern, theils auch in den mittlern Zeiten, betreffen, aus der Acht gelassen. Die Gelehrten werden daraus noch ihre Erkenntnisse erweitern können; und diejenige, welche blos zu ihrem Vergnügen lesen, werden ebenfalls daher ihre Befriedigung erhalten.

Der Handel, in dem die Amazonen zu Ephesus, mit denen Seestädten am schwarzen Meere, darüber sich ihre Herrschaft erstreckte, standen, brachte den Dianen-Dienst ebenfalls dahin. Die Halb-Insel, (Chersonesus Taurica) war der Ort, wo selbiger am berühmtesten ward. Die Göttinn hatte einen Tempel in der Stadt Chersone Elea (36), und Priesterinnen, welche ebenso ordentlich, und regelmäßig, wie die zu Ephesus, lebeten. Die Opfer aber wären daselbst verschieden. Hier opferte man ihr blos (37) die Früchte von der Jagd, und vom Fischfange; Kuchen von reinem Mehl, und die Erstlinge vom Felde (38). Die Opfer, welche man ihr in Tauris

da-

(36) Strabo, im VII B. a. d. 474 S.

(37) Callimach. in Dianam. Natalis Comes, im 8 Kap. des III B.

(38) Man opferte ihr auch Ochsen, wie aus einer Münze der Kayserinn Julie zu ersehen, worauf man eine Amazone erblickt, welche dergleichen Thier der Dianen darbringt. Man findet die Kupfer-Abbildung davon, neben der 142 Blatseite dieses Werkes.

darbrachte, waren der Grausamkeit derer Scythen, und dem Blutdurste derer Amazonen gemäß. Als unversöhnliche Feindinnen von denen Griechen, setzten sie vest, alle diejenige, welche von ohngefähr, oder des Handels wegen, die nordliche Küsten des schwarzen Meeres betreten würden, der Göttinn als Opfer darzubringen (39): in vester Ueberzeugung, daß sie, als ihre Beschützerinn, das Blut ihrer Feinde, zu den Füssen ihrer Altäre mit Vergnügen fliessen sähe. Man hat die Geschichte von der Iphigenia, welche nach Tauris, als Priesterinn der Dianen zu dienen, geschickt worden. Man weiß die Gefahren, in welche ihr Bruder Orest, nebst dem Pylades, gerathen; und die Art, wie sie sich alle drey, mit Hinwegnehmung der Bildsäule der Göttinn, in Sicherheit gebracht.

Dritter Abschnitt.

Die Stadt Smyrna, nebst deren umliegenden Gegenden.

Die Amazonen, als Beherrscherinnen von Jonien, liessen sich nicht blos an den Verschönerungen der Stadt, welche sie sich, um daselbst den

(39) Herodot, im IV B. Strabo, im V B. a. d. 866 S. Hygin, im 120. und 261 Kap. Callimach, in Dianam. Servius, über das II B. der Aeneis, v. 116. Tertull. in Scorpiaco, K. 7. S. 624. und andere.

ren Sitz ihrer Oberherrschaft aufzuschlagen, erwählet hatten, begnügen: sondern, sie erbaueten, oder besetzten auch einige andere, von denen man sie als die Stifterinnen ansahe, u. s. w. Hierunter gehörte Smyrna, welches seinen Namen von einer Königinn derer Amazonen, welche das Werk führete, erhielt (40). Es lag selbige an der Einfahrt des Flusses Hermus, oder Meles, ohngefähr achtzehn Meilen jenseit Ephesus, in einer so angenehmen, als zum Handel bequemen Gegend. Der Sicherheit ihres Hafens wegen, den der Meerbusen abgab, ward sie zu einer vollkommenen Handelsstadt, und endlich auf Ansuchen der Epheser, mit unter die zwölf grosse Städte in Jonien (41) gerechnet, welche durch das Band gleichen Ursprunges, und vor Alters auch einerley Namens, mit einander vereiniget waren. Ihre berühmten Weine, und der Ueberfluß an Korn, welches daselbst eingeerndtet wurde (42), locketen nicht allein die Griechen, sondern auch die Völker vom schwarzen Meere herbey, und es fanden selbige in ihren Jahren des Kornmangels, allda eine sichere Hülfe. Sie vergrösserte sich solchergestalt in gar kurzem, und ward dadurch, daß sie weiter nichts, als ihren Ueberfluß abgab, ungemein reich. Ihr Ruhm, und Reichthum setz-

ten

(40) Stephan. Byzant. unter dem Worte Smyrna.

(41) Strabo, im XIV B. a. d. 939 S.

(42) Herodot im 5 Kap. des Lebens Beschreib. Homers. Strabo, im XIV B. a. d. 945 S.

um sie öfters in grosse Verlegenheiten. Nach der Herrschaft der Amazonen, bemächtigten sich die Aeolier, als welche, ein vorzügliches Recht darauf zu haben, vorgaben, derselben, und hielten sie eine geraume Zeitlang besetzt. Die Jonier aber nahmen sie ihnen, durch die Gewalt der Waffen, ab. Sie ward darauf der Schauplatz des Krieges zwischen diesen beyden Völkern (43), welche selbige als zinsbar haben wollten, und die beständige Feindseligkeiten, denen sie ausgesetzt war, hatten sie damals, als sie Alexander der Grosse besuchete, in klägliche Umstände versetzet. Es gieng diesem Prinzen nahe, als er die Trümmer, eines in aller Absicht so vortheilhaften Ortes, erblickte, und gab den Befehl, selbige aufzuräumen; bezwang die Urheber ihrer Zerstörung, und setzte sie solchergestalt in den Stand, ihren ersten Glanz wieder zu erhalten. Man ersiehet dieses aus denen Lobes-Erhebungen, welche ihr zu Anfange des berühmten Smyrnischen Marmors (44) gegeben worden, woselbst sie eine sehr reiche und überaus mächtige Hauptstadt genannt wird.

Indessen behielt sie doch beständig Merkmahle, welche, zum Angedenken der Geschichte der Amazonen dieneten. Der Fluß Hermus, an dem sie erbauet war, wurde auch Thermodon genannt

(43) Strabo, im XIV B. a. d. 940 S.

(44) Selden, Prideaux, und Vaillant, haben uns gelehrte Auslegungen über dieses Denkmahl hinterlassen.

zu d. 161. S.


CΜΥΡΝΑΙΩΝ·Γ·ΝΕΩΚΟΡΩΝ ΕΠΙ
ΔΙ
ΟΓΕ
ΝΟΥ
C


ΑCΙΑ·ΟΜΟΝΟΙ·CΜΥΡΝΑ.
Α
ΕΠ·CΠΟΛΛΙ
ΑΝΟΥ.

kimt (45), zur Anspielung, auf jenen Cappa-
docischen, von dem man wußte, daß die Amazo-
en von da her nach Jonien gekommen waren.
Man hat noch verschiedene Smyrnische Mün-
n; deren eine (46), eine Amazone, in ihrem
Waffen-Rocke, in ihrer linken Hand ihre Waffen,
nd in der rechten, einen Tempel haltend, vorstellt.
uf einer andern (47) ist das Brustbild einer von
ren Königinnen befindlich, welche die rechte Sei-
, blos, und eine Thurnkrone auf hat. Auf der
ntgegen stehenden Seite, trift man einen auf ei-
em Schilde sich stützenden Löwen, als ein Zeichen
r Stärke, und Herzhaftigkeit an. Auf beyder-
y Stücken siehet man, daß selbige zu Smyrna,
gar nachher, als Alexander diese Stadt wie-
r aufbauen lassen, geschlagen worden. Ohner-
htet die Einwohner diesen Herrn als den vor-
hmsten Stifter, und Beschützer ihrer Stadt,
itten ansehen müssen, so konnten sie doch dieseni-
, deren Tapferkeit sie bewundert hatten, und aus
ren, über sie erhaltenen, Oberherrschaft sie sich
ne Ehre machten, nicht aus ihrem Andenken
ingen.

Der zwischen Smyrna, und Ephesus, oder
elmehr zwischen den Fluß Meles, und Cayster
legene Platz, wurde ehedem die Ebene, oder der
Sumpf

45) Pompon. Mela, im 7 Kap. des 1 B.

46) Petit, de Amazonibus, a. d. 187 S.

47) Eben daselbst, a. d. 237 S.

Sumpf von Asien genannt. Die Benennung Asiens (48), erstreckte sich noch nicht so weit, als heutiges Tages. Noch damals, als die Römer selbiges erobert hatten, ward nichts weiter, als die See-Provinzen des Hellesponts, und des Cyprischen Meeres, darunter begriffen. Einige schränkten selbige blos auf die Gegend zwischen den Berg Tmolus, den Fluß Meles, Cayster, und das Meer, ein. Blos auf diese Gegend, oder eine gewisse, unbekannte Stadt, welche daselbst den Namen Asiens führete, ist eine andere Münze (49), auf welcher man zwo Königinnen der Amazonen, nebst einer Umschrift, erblickt, welche etwa ein Bündniß zwischen der Stadt, oder der Gegend Asien, und Smyrna, bemerkt, zu deuten. Diese Denkmähler der Herrschaft der Amazonen, in Jonien, und Lydien, beweisen auf eine unwiderlegliche Art, die Zuverläßigkeit ihrer Geschichte. Denn, es wäre gar nicht begreiflich, daß so gesittete Städte, auf eine einmüthige Art, dergleichen Blendwerk, ohne dem geringsten Grunde, gemacht haben sollten.

Eine andere Bewandtnis aber hat es mit einer berühmten irrigen Nachricht, welche, aller Wahrscheinlichkeit nach, in diesem Lande ihren Ursprung genommen, und sich weiter verbreitet hat. Es ist nemlich die Erzählung von dem Schwanen-Gesan-

(48) S. Cellar, in seiner Geogr. antiq. B. III. K. I. n. 9, u. 10.

(49) Petit, de Amazon. a. d. 238 S.

Gesange. Homer, welcher nach einiger Vorgeben, aus Smyrna, oder der umliegenden Gegend, gebürtig gewesen seyn soll, vergleicht (50) die Menge derer Griechen, welche zu der Belagerung von Troja gegangen, mit denen vielen Schwanen, Gänsen, und Störchen, welche sich auf denen Wiesen des Caysters, oder der sumpfigen Gegend von Asien, aufhielten. Man blieb aber nicht bey dieser Vorstellung, welche in dem Stück einigermassen richtig seyn konnte. Man bildete sich ein, daß, so wie der Schwan, in Ansehung der vortreflichen Weisse seiner Federn, vor denen andern Vögeln einen Vorzug habe, er selbige auch durch die Lieblichkeit seines Gesanges übertreffe, oder übertreffen müßte. Da ihn aber niemand in der Nähe gehört hatte, so soll er, dem Vorgeben nach, nur alsdann singen, wann er sich, so hoch er nur irgend fliegen könne, in die Höhe schwinge (51). Es ist nicht zu läugnen, daß er alsdann ein gewisses Geschrey, ohngefähr so wie eine Gans, so jedoch weit angenehmer klingt, erhebe; und eben dieses Geschrey hat man, wegen der durch die Entfernung verursachten Verwirrung, für einen vollkommen lieblichen Gesang aus-

(50) Homer, im II B. der Iliad. V. 459 fgg.

(51) Virgil, im VII B. der Aeneis, V. 699 fgg.

Ceu quondam niuei liquida inter nubila cygni,
Cum sese e pastu referunt, & longa canoros
Dant per colla modos; sonat amnis, & Asia longe
Pulsa palus.

ausgegeben. Andere sind der Meynung gewesen, daß er nur blos einen Augenblick vor seinem Tode sänge (52). Dem Plato zufolge, glaubte Sokrates, sein Lehrer, dieses dermassen steif und vest, daß er daraus Veranlassung genommen, eine Lehre vor die Menschen herzuleiten, als denen er die Furcht vor dem Tode verwies, da sie doch der Schwan lehre, wie sie sich darüber freuen sollten; dieweil er ihnen ein Bote, von der durch ihn zu geschehenden Vereinigung des Menschen mit der Gottheit sey. Der römische Redner erkennt (53), daß man in den vorigen Zeit Recht daran gethan habe, diesen Vogel dem Apollo zu widmen, dieweil er von selbst das Ende seines Lebens, welches denen Weisesten in der Natur verborgen sey, ankündige. Diese für wahr angenommene Meynung hat veranlaßt, daß man selbigen zum Sinnbilde der Menschen von ausserordentlichen Vorzügen gemacht hat. Sokrates, heißt es, meldet (54), daß er einen jungen Schwan im Traume gesehen, welcher sich auf seinen Knien ausgeruhet; da er denn einige Augenblicke nachher wieder aufgeflogen, und die Luft mit seinen wohlklingenden Gesängen angefüllet. Worauf er zum Vater des Plato gesaget, daß sein Sohn ein Gegenstand der Bewunderung bey der ganzen Welt werden würde. Horaz sprach in seinem Alter,

(52) Plinius, im 23 Kap. des X B.

(53) Cicero, in seinen Quaestion. Tusculan.

(54) Pausanias, im 30 Kap. des I B.

sinnreich, als ruhmwürdig, daß er bereits fühle, wie die Haut an seinen Füssen hart werde, die Federn auf seinen Aermen und Schultern hervorkommen; und wie er demjenigen Augenblicke, da er in einen Schwan verwandelt werden würde, nahe sey (55). Endlich hat man auch diesen Vogel, wegen der vermeyntlichen Annehmlichkeit seines Gesanges, als ein Sinnbild bey den Apollo, den Gott der Musik, gesetzet (56). Zephir belebte die Schwäne durch seinen Hauch, und es veranlaßten selbige das Hüpfen derer Liebes-Götter, auf denen Seen, und Flüssen. Indeß kann man doch auch nicht in Abrede seyn, daß nicht verschiedene unter denen Alten, welche nicht so leichtgläubig gewesen (57), sowohl alles, was man von denen Schwänen behauptet i), als auch

(55) Horaz, in der 17 Ode, des II B.

(56) S. Philostrats 9 u. 11tes Kap. seiner Iconum, nebst den Anmerkungen des Olearius.

(57) Plinius, im 23 Kap. des X B. Pausanias, im 29 Kap. des I B.

i) Man kann über den Schwanen-Gesang folgende Abhandlungen zu Rathe ziehen: P. Abhandlung von dem Schwanen-Gesange: st. im 34 St. der Hannover. gel. Anz. a. d. J. 1750, S. 133-136. Zusatz zu voriger Abhandlung vom Schwanen-Gesange: st. im 73 St. derselben, v. J. 1751, S. 658. *Fr. Lachmund Obs. de cygni lingua ossea*, st. in den Misc. Nat. Cur. A. 1673, & 1674, Obs. 179. *Tho. Bartholini diss. de cygni anatome, nunc aucta à Casp. Bartholino*

die Verwandlung des Cyknus, des Sohnes eines Königs in Ligurien, für eine blosse Fabel sollen angesehen haben.

Vierter Abschnitt.

Die Stadt Thyatira.

Es geben zwar so wenig die ältere Geschichte als Erdbeschreiber, denen Amazonen die Ehre, und erwähnen, daß sie zu denen Mauren von Thyatira beygetragen haben; indessen ist dieses ein Umstand, der ihnen, so wie verschiedene andere, unbekandt gewesen seyn kann; uns aber aus unwidersprechlichen Denkmählern bekandt geworden ist. Die Münzen stehen wenigstens in einem eben so grossen Ansehen, als Schriftsteller; und öfters sieht man sich genöthigt, letztere durch die erstern zu erklären, und zu berichtigen. Nun sind uns verschiedene dergleichen übrig geblieben (58), auf welchen bewafnete Amazonen, mit der Umschrift der Bewohner von Thyatira, vorgestellet werden. Wann selbige mit denen Amazonen nicht das geringste gemein gehabt, und sie selbige nicht durchaus, oder zum Theil, als ihre Stifterinnen angesehen hätten, würden sie dieselben gewißlich nicht auf ihre Münzen gesetzet haben. Da sie sich

liwo F. Hafn. 1668, 8vo. wird in den Philosoph. Transact. Vol. IV. for the year 1669, Numb. 50, S. 1021, recensirt. A. d. Uebers.

(58) Petit, de Amaz. a. d. 253, u. fgg. S.

zu d. 162. u. 166.





aber, sogar in den letzten Zeiten, eine Ehre ausgemacht, so ist daraus zu ersehen, daß sie en die Grundlegung, oder die Vergrösserung er Stadt zugeschrieben haben müssen.

Fünfter Abschnitt.

Myrine, Cuma, Paphos, und andere.

Man hat diese drey Städte, eben so zuverläßigen Nachrichten zufolge, als Ephesus und Smyrna, bey denen nicht der geringste vernünftige Zweifel statt finden kann, zugeschrieben (59). Die Aehnlichkeit derer Namen, und die Versetzung der Buchstaben haben verursacht, daß Smyrna, und Myrine mit einander verwechselt worden; es ist aber gewiß, daß dieses zwo verschiedene Städte gewesen. Die erstere machte einen Theil von Jonien aus; und die zwote lag in der Aeolischen Gegend. Es hatte letztere ihre Benennung (60) von einer Königinn derer Amazonen, Namens Myrine, erhalten, deren Grabmahl man auf einer Ebene von Troas antraf, und welche sich wegen ihre Stärke, Leichtigkeit, und Beherztheit, berühmt gemacht hatte.

Cuma, welche sonst auch Cyme hieß, lag in eben der Provinz Aeolien, und dienete zum Ange-

(59) Strabo, im II B. a. d. 771 S. STEPHAN. BYZANT. unter dem Worte Cuma.
(60) Eben ders. im XIII B. a. d. 924, u. 859 S.

Angedenken der Amazone Cymee (61), welche selbige, auf dem ersten, vom Pelops gelegten Grunde erbauet hatte. Sie ward nachher von einer Colonie Griechen, welche sich, als sie aus der Belagerung von Troja kamen, daselbst niedergelassen hatten, vergrössert (62); und zulezt machte selbige Larissen die Ehre des Vorzuges, unter den dreyßig Städten, aus denen Aeolien bestund, streitig. Man erzählt zwey Umstände, welche eine schlechte Ueberlegung bey ihren Einwohnern anzeigen. Es waren beynahe dreyhundert Jahre seit der Erbauung ihrer Stadt verflossen, als sie zum erstenmal den Einfall bekamen, sich die Gebühren der Ein- und Ausfahrt bezahlen zu lassen. Wegen der Nachläßigkeit, die sie in diesem Stücke bewiesen hatten, sagte man, daß sie es noch nicht gemerkt hätten, daß ihre Stadt am Ufer des Meeres gelegen gewesen. Der zweete Umstand giebt eine noch viel grössere Einfalt, als der erstere, zu erkennen. Sie hatten eine gewisse Geldsumme, im Namen der Republik aufgenommen, wogegen sie ihre bedeckte Gänge (Hallen) verpfändet hatten. Als sie zur gesetzten Zeit nicht wieder bezahlen konnten, glaubten sie, daß sie nunmehro nicht mehr unter diesen öffentlichen Gängen spatzieren gehen, oder darunter weg laufen dürften; und es unterstanden sich auch sogar nicht einmal diejenige, welche etwa von einem Regen waren überfallen worden, daselbst

(61) Mela, im I B. im 18 Kap.

(62) Strabo, im XIII B. a. d. 922, u. fgg. S.

selbst unter zu treten: sondern, ihre Gläubiger musten ihnen die Versicherung geben, daß sie sich einer Bequemlichkeit, welche sie mit denen Fremden gemein hätten, dreustiglich bedienen könnten; und durch einen öffentlichen Bedienten ausrufen lassen, daß ihnen diese Freyheit im geringsten nicht verwehret sey. Dieser Umstand gab Gelegenheit, sie deswegen aufzuziehen, und zu sagen, daß man sie erinnern müsse, vor den Regen unter zu treten. Cuma brachte indeß doch grosse Männer hervor. Es ward daselbst der berühmte Ephorus gebohren, welcher, nachdem er den Isokrates zu seinem Lehrmeister gehabt, nachher selbst eine Anweisung zur Redekunst, und jenes grosse Werk über die Geschichte, welches zum öftern, und mit Lobeserhebungen, von denen Alten angeführt wird, geschrieben. Zum Unglück aber sind beyderley Schriften, durch die Zeit, verlohren gegangen. Hesiod meldet, daß er von Cuma gebürtig gewesen, indem er schreibt, daß sein Vater diese Stadt verlassen, und sich nach Böotien gewandt habe. Man muthmaßt, daß auch Homer selbige zu seinem Geburts-Ort gehabt.

Nach dem Strabo gehört Paphos ebenfalls unter die von denen Amazonen erbauete Städte; allein weder er, noch ein einiger von den ältern Schriftstellern, haben etwas zuverläßiges wegen dieser Stadt hinterlassen. Man weiß von keinem andern Paphos mehr, als von dem auf der Insel Cypern belegen gewesenen.

Ich könnte hier noch gar leicht eine Menge von Städten, und Oertern (63), welche das Andenken derer Amazonen aufbewahret haben, oder aus Ursachen, welche wir anjetzt nicht mehr wissen, nach ihnen genannt worden sind, nahmhaft machen. Verschiedene Münzen, oder Zeugnisse derer Alten, dienen hiervon zum Beweise. Da mein Vorsatz aber nicht sowol dahin gerichtet ist, eine Abhandlung vor die Gelehrten, als vielmehr nur eine vor gemeine Leser angenehme Geschichte zu liefern, so übergehe ich alle kritische, trockne, und mit meinem Zwecke in keiner nähern Verbindung stehende Untersuchungen. Nur dieses muß ich noch bemerken, daß der Name, und das in dem größten Theile Klein Asiens verbreitete Angedenken derer Amazonen, ihre Würklichkeit auf eine ganz unwiderlegliche Art bestätige.

(63) Magnesie, Antisus, Amastris, Synope, Pythopolis, Prine, Mitylene, Myrlea, Amasie, Clete, Cynna, Hierapolis, Thiba, und andere, welche man im Gorop, und Petit, nachsehen kann.



Das

Das sechste Kapitel,

Von denen Gräbern, oder Grabmählern derer Amazonen.

Je mehr man alles dasjenige, was auf die Geschichte derer Amazonen eine Beziehung hat, untersucht, um desto mehr muß man sich verwundern, wann man ihre Würklichkeit so vielmal in Zweifel gezogen siehet. An der Würklichkeit derer Helden des Alterthums zu zweifeln, läßt sich niemand in den Sinn kommen, weil man ihre Thaten und Unternehmungen bey verschiedenen Schriftstellern lieset; hierinn haben selbige mit denen Amazonen einerley Vorzüge, und es muß dieses bey leztern sowol, als jenen, einen Beweis abgeben. Hingegen haben die Amazonen, in Ansehung der Denkmähler, welche viele Jahrhunderte nach ihnen vorhanden geblieben sind, und bey denen sich nichts falsches, noch untergeschobenes, argwohnen läßt, vor jenen grossen Männern etwas voraus, indem dergleichen bey denen mehresten unter ihnen wegfällt.

Ausser denen Städten, Gegenden, und besondern Oertern, welche die Benennung, und das Angedenken von ihnen behalten haben, hat man auch noch einige von ihren Gräbern in verschiedenen

Län-

Ländern angetroffen, welche zum Gedächtnis ihres Ruhmes, und ihrer Kriegszüge, dieneten. Es war gemeiniglich die Gewohnheit bey denen Alten, denen Oertern, welche durch vorzüglich wichtige Begebenheiten berühmt geworden waren, und vornemlich denen Grabstätten grosser Personen, gewisse Merkmahle beyzufügen. So errichtete Jakob ein steinern Mahl an dem Ort, wo er das geheimnisvolle Gesicht der Engel, welche von dem Himmel herniedergestiegen waren, um ihm den Seegen des HErrn über seine Nachkommenschaft zu verkündigen, im Traume gehabt hatte (64). Eben dergleichen that er an dem Orte, wo er mit Laban einen Bund machte, zum Zeichen ihrer Wiederversöhnung (65). Zur Erhaltung des Andenkens des Ueberganges über den Jordan, befahl Josua, daß man grosse Steine auf denjenigen Ort, wo die Jsraeliten, durch ein, dem Durchgange durch das rothe Meer, ähnliches Wunderwerk, durch den Fluß gegangen wären, zusammen zu tragen (66). Eben dergleichen Gebrauch war auch bey denen fremden Völkern eingeführet. Die berühmten Pyramiden in Egypten, dieneten zu Grabmählern derer erlauchten Fürsten dieses Königreiches. Herkules errichtete seine Säulen (67), welche nichts anders, als

(64) 1 B. Mos. Kap. XXVIII. V. 18: u. Kap. XXXV, V. 14.

(65) Eben das. Kap. XXXI, V. 46. f.

(66) Josua IV. 3. f.

(67) S. Strabo, im III B. a. d. 178. S.

ein grosser Haufe von Steinen, und Al-
taren, wodurch er die Nachwelt benachrichtigen
wollte, daß er mit seinen Thaten bis an die äusser-
sten Enden von Afrika gekommen war. Eben-
so bezeichnete auch Alexander den Grenzort
seiner Eroberungen, durch die Altäre, welche er
jenseit des Hypasis aufrichten ließ (68). Diese
Gewohnheit ward durchgängig, in Ansehung derer
Grabmähler solcher Personen, welche in ihrem Le-
ben ansehnliche Ehrenstellen bekleidet, oder sich
durch vorzügliche Tugenden besonders hervorge-
than hatten, beobachtet. Man begrub selbige
unten an, oder oben auf einem Berge (69), wo-
selbst man mit Fleiß Hügel aufwarf. Bisweilen
errichtete man ihnen auch Säulen, oder Pyrami-
den. Dergleichen Ehrenbezeigungen nach dem
Tode, hatten nun auch allerdings die Amazonen,
ihres Standes, und grossen Thaten wegen, ver-
dienet: und es wiederfuhren ihnen selbige nicht
nur von denenjenigen, mit denen sie Freundschaft,
gepflo-

(68) Arrian, in seinem Buche de exped. Alex.
B. V. Kap. 28. u. in Indicis, Kap. 2. Philo-
strat, im letzten Kap. des XI B. der Lebens-Be-
schreib. des Apollonius. *Ambrosiaster*, de mori-
bus Brachman.

(69) Bey denen Vorfahren, wurden die Vorneh-
men entweder unter hohen Bergen, oder auf
denen Bergen selbst, begraben. Dieserhalb
richtete man, bekannter massen, über die
Leichname, entweder Pyramiden, oder auch
grosse runde Säulen, auf. Serv. über den
849 V. des XI B. der Aeneid.

geflogen hatten, oder auf deren Seite sie gewesen waren; sondern auch von ihren geschworensten Feinden. Bey diesen letztern überwog die Bewunderung, die Empfindung des Herzens.

Ohnweit dem alten, und unglücklichen Schlosse Ilium (70), war das Grabmahl der Königinn Myrine, deren Tapferkeit, und ungemeine Behendigkeit im Laufen man im geringsten nicht vergessen hatte, anzutreffen. Ohnerachtet das Volk diesen Ort nach der Batia, einer Tochter des Königes Teucer, und Gemahlinn des Dardanus, Batina nannte (71), so belegten ihn die der alten Geschichte Kundige, doch lieber mit dem Namen der Prinzeßinn derer Amazonen. Neben diesem, ohnweit den Stadtmauern gelegenen, Denkmahl war es, wo der tapfere Hektor die erste Musterung derer Trojaner, und ihrer Bundesgenossen hielt. Diejenige, welche Myrinen die letzte Pflicht erwiesen, wollten, daß der blosse Anblick ihres Grabmahles, einen würdigen Begrif von der darinn aufbehaltenen vornehmen Asche beybringen sollte. Der Ort dazu, war durch einen von Menschen-Händen zusammengetragenen Haufen von Erde, welcher einen bereits von weitem in die Augen fallenden Hügel darstellete, erhöhet worden.

Die berühmte Penthesilee, welche in dem Gefechte mit denen Griechen, bey der Trojanischen

(70) Homer, im II B. der Ilias, im 811 u. fg. V.
(71) Eustath, über die eben angezogene Stelle.

chen Belagerung, ausnehmende Tapferkeit bewiesen hatte, bekam ein noch ansehnlicheres Grabmahl. Denn, nachdem die Trojaner ihren Körper, der Gewohnheit nach, und mit einem ausserordentlichen Gepränge, verbrannt hatten, ließ der König Priamus die Asche, in einer kostbaren Urne beysetzen (72); stellete selbige neben der Asche des Königes Laomedon; und ließ, um das Andenken dieser Prinzeßinn auf die Nachwelt zu bringen, einen sehr hohen Thurn daselbst aufführen. Neben ihr scharrete man die übrige Amazonen, welche sich vor die Trojaner aufgeopfert hatten, ein.

Auf dergleichen Art, die berühmte Kriegerinnen, welche ihr Blut vor sie vergossen hatten, zu ehren, trieb sie die Dankbarkeit. Darüber aber muß man sich besonders verwundern, daß man die Griechen, Denkmähler zur Ehre derer Amazonen, welche, um ihnen den Krieg anzukündigen, über das Meer herüber gekommen waren, errichten siehet. Und doch thaten sie dieses allenthalben, wo einige von ihnen durch die Waffen ihren Tod gefunden hatten.

Ehe man in Athen, durch das Jtonische Thor, eintrat, fand man auf dem Wege einen gewissen Ort, welcher die Amazonen-Gegend hieß (73), woselbst eine grosse Säule, einer Amazone zu Ehren, aufgerichtet stand. Der Geschichte dieser

(72) Q. Smyrnaeus, im I B. im 796, u. fg. V.
(73) Plato, im Axiocho.

dieser ältern Zeiten zufolge (74), war dieses das Grabmahl der Hippolyte, oder Antiope, welche dem Theseus auf dem Kriegszuge des Herkuls gefolget war, und von dem Wurfspiesse einer andern Amazone, Nahmens Molpadia, erleget wurde. So ungewiß man indessen, insonderheit in Ansehung derjenigen, welche daselbst begraben lag, ist: so ist doch soviel ausgemacht, daß Theseus dieses Gebäu zum Andenken einer Amazone, deren entseelter Körper daselbst geruhet, habe errichten lassen, indem die Säule, den Namen der Amazonen-Säule führete.

Das beständige Unglück, welches sie bey dieser Unternehmung begleitete, brachte die meisten von denenjenigen, welche dabey gegenwärtig gewesen waren, um das Leben. Ohngeachtet sie aber auf einem fremden, und im höchsten Grade feindlichen Boden waren, so wiederfuhren ihnen dennoch nach ihrem Tode Ehrenbezeigungen, welche zum Beweise der Ehrfurcht, und Hochachtung, so man gegen sie gehabt, dieneten. In Thessalien sahe man die Grabmähler dererjenigen, welche daselbst um das Leben gekommen waren, als sie in Attika einbrechen gewollt. Diejenige, die in der Schlacht bey Athen geblieben waren, bekamen ihre Grabstätte neben der Antiope. Die Einwohner von Chalcis, in Euböa, zeigten das Grabmahl von sehr vielen andern, welche daselbst an ihren Wunden gestorben waren. Endlich

war

(74) Plutarch, im Theseus.

lich auch zu Megare (75), ein Grab, in Ge-
alt eines rautenförmigen Vierecks, worunter die
Königinn, welche die Amazonen in diesem Kriegs-
uge angeführet hatte, und welche, nicht von den
Waffen der Feinde, sondern vor Schmerz, wegen
es Verlustes ihrer Gespielinnen, gestorben war,
egraben lag. Verschiedene Jahrhunderte nach
ieser Begebenheit, fanden Soldaten (76), als
ie bey Cherronea die Erde aufgruben, um ihr
Zelt daselbst aufzuschlagen, die Bildsäule einer
Mannsperson, welche Eine von diesen Kriegerin-
ien, so verwundet war, in seinen Aermen hielt;
und der Fluß, welcher nahe an dieser Stadt vor-
ien floß, hatte lange Zeit hindurch den Namen
Thermodon geführet, zur Anspielung auf den
Fluß in Cappadocien, woselbst die Amazonen
den vornehmsten Sitz ihrer Macht aufgeschlagen
hatten.

(75) Eben das. und Pausanias, im I B.

(76) Plutarch, in der Lebens-Beschreibung des Demosthenes.



Das siebente Kapitel,

Von der denen Amazonen wiederfahrnen göttlichen Verehrung.

Die Geschicklichkeiten, die besondere Wissenschaften, die Stärke, der Muth, und die Heldenthaten, veranlasseten alle Gottheiten bey denen Heyden. Oder, man kann auch sagen: die Heyden verehreten diese verschiedene Eigenschaften an denenjenigen, welche dergleichen in einem gewissen Grade der Vollkommenheit besessen hatten. Blos nach diesem Grundsatze muß man die Vergötterung derer Götter, und Halb-Götter, welche die Vielgötterey bey denen Alten hervorbrachten, beurtheilen. Es waren dieses Menschen, wie andere. Sie unterschieden sich aber durch einige ausnehmende Umstände. Die Nachkommen bewunderten ihre herrliche Thaten; die Zeit, und die Schmeichelen vermehreten die Lobeserhebungen. Man zog ihnen unvermerkt die Menschlichkeit aus; und nachdem man ihnen den Titul göttlicher Personen beygeleget hatte, setzte man sie endlich unter die Götter, und gab vor, daß sie von selbigen abgestammet wären; bis man ihnen zuletzt auch sogar Opfer gebracht.

Dergleichen nun wiederfuhr auch einigen Königinnen derer Amazonen. Es ist wider alle Wahrscheinlichkeit, daß sich eine einige unter ihnen, vor eine Tochter und Gemahlinn des Gottes Mars ausgegeben haben sollte. Sie stammeten ursprünglich aus dem Lande derer Scythen her, welche weder von der Religion, noch denen Gottheiten Griechenlandes etwas wußten, und welche blos das fürchterlichste Stück ihrer Wesen, nemlich das Schlachtschwerdt, anbeteten. Wegen der besondern Merkwürdigkeit aber der Lebensart derer Amazonen; wegen der Weisheit und Klugheit ihrer Regierung; wegen der Standhaftigkeit und Heftigkeit, womit sie ihr Vorhaben durchsetzten; wegen der Stärke, Beherztheit und Unerschrockenheit, welche sie in denen Treffen von sich blicken liessen; sahe man ihre Königinnen, welche beständig die andern übertrafen, als Personen, so von einem göttlichen Feuer unterhalten und getrieben würden, an. Orithye, Penthesilee, Myrine, Hippolyte, Ephese, und einige andere, wurden für Töchter, oder Gemahlinnen des Gottes Mars gehalten, zumahl da man nicht zuverläßig wußte, wer ihre Väter, oder Männer, gewesen waren. Indessen rühren doch diese Zueignungen gar nicht von ihnen her: sondern man muß sie von denen Griechen, und vornemlich ihren Dichtern, welche an Erfindungen derer Geschlechts-Register, und Abkömmlinge bey denen Göttern ungemein fruchtbar gewesen, herleiten.

Dergleichen Vorstellungen giengen unter ihnen bereits damals, als die Amazonen, zur Rächung wegen des feindlichen Besuches des Herkuls, welchen er in der Absicht, um den Gürtel ihrer Königinn hinweg zu hohlen, vorgenommen hatte, in Attika einfielen, im Schwange. Der Feindseligkeiten, und Verheerungen, welche sie in Thessalien, Phocis, Böotien, und dem Atheniensischen Gefilde ausübeten, ohnerachtet, konnte man sich doch nicht enthalten, ihre unerhörte Tapferkeit zu bewundern, und zu verehren. Man stand in der vesten Meynung, daß sie etwas Göttliches an sich hätten. Man glaubte, sie ohnumgänglich nach ihrem Tode beruhigen, und anrufen zu müssen; und die Athenienser setzten einen eigenen Tag im Jahre vest, davon ihnen öffentliche Opfer gebracht werden sollten. Dieses Fest gieng unmittelbar vor dem Feste des Theseus, welcher der berühmteste unter ihren Königen gewesen, vorher.

Klein Asien war blos durch die griechische Colonien, welche die Abkömmlinge des Hellen dahin geführet hatten, bevölkert worden. Es herrschten daselbst eben die Gemüthsart, Sitten, und Religion, die in Griechenland anzutreffen waren; man betete allda eben dieselben Götter an; und man war auch ebenfalls geneigt, sich neue zu machen. Die weit umher sich erstreckende Eroberungen derer Amazonen; die Anlegung, oder Vergrösserung verschiedener Städte; und ihre sanfte

Regie-

Regierung; vermochten die Einwohner Asiens dahin, selbige unter die Kriegs- und wohlthätige Gottheiten zu setzen. Eben darauf gründeten sich auch die dem Saturn, Jupiter, Bacchus, Herkul, Mars, Bel, Derceto, und der Semiramis errichteten Altäre. Zwar melden uns die Schriftsteller älterer Zeiten, nicht das geringste, von der göttlichen Verehrung, welche man denen Amazonen in Asien erzeiget hat. Allein, man muß auch bemerken, daß sie uns, bis auf sehr wenige geheime Nachrichten, in eben solcher Unwissenheit, in Ansehung alles dessen, was sich in diesem Welttheile, vor der Zeit des Cyrus, zugetragen hat, lassen. Man muß also hiebey nothwendig die Münzen zu Hülfe nehmen. Nun lehren uns diese schätzbare Denkmähler, daß es Amazonen gegeben habe, welche mit unter die Göttinnen gesetzt gewesen. So wenige auch von diesen alten Münzen zum Vorschein gekommen, so weiß man doch, daß auf selbigen ein wesentlicher Unterschied in der Art, wie die Götter, oder die Menschen vorgestellet sind, beobachtet worden. Letztere waren beständig nach ihrem Stande bekleidet; die andern hingegen waren nacket, oder blos mit einem leichten Gewande bedecket; wurden bisweilen von einer Wolke getragen, und waren allemal unter Begleitung derjenigen Eigenschaften, welche ihnen eigenthümlich gewesen, vorgestellet. Auf eben die Art mahlte man öfters die Königinnen derer Amazonen. Ein gewisses Smyrnisches Stück stellt Eine von diesen Prinzeßinnen, mit einer

Thurm-Krone, die Streit-Axt in der Hand; auf einem, nach alter Art eingerichteten, Throne sitzend, und bis an den Gürtel fast ganz nacket, vor. Auf einem andern, welcher zu Thyatira geschlagen ist, erblickt man eine am ganzen Vordertheile des Körpers ganz nackete Amazone, welche in der einen Hand eine zweyschneidige Streit-Axt, und in der andern einen Oelzweig hält. Zu ihrer Rechten steht eine Bildsäule der grossen Diane von Ephesus. Wenn man diese Münze mit denenjenigen, welche Götter und Göttinnen vorstellen, vergleichet, sieht man augenscheinlich, daß die Amazonen eben so wie letztere gemahlt gewesen, und daß ihnen mithin eben dergleichen Ehrenbezeigungen, in einer Stadt Asiens, von der sie als die Stifterinnen angesehen wurden, erwiesen worden.




ΟΚΛ ΟΥCΟΦΙCΤΟΥ


ΕΠ.ΟΚ ΤΑ ΑΡΤΕ ΜΙΔΩΡΟΥ
ΟΥΑΤΕΙΡΗ
ΝΩΝ

Das achte Kapitel,

Von dem Zeit-Alter, und der Dauer derer Amazonen.

Der minder wichtige Theil der Geschichte derer Amazonen, ist ohnstreitig der verworrenste, und dunkelste. Man sieht zwar offenbarlich die Unrichtigkeit derer Muthmassungen, oder Lehrgebäude, welche verschiedene, sowol ältere, als neuere Schriftsteller (77), über diesen Punkt geäussert haben; auf was für Art man aber selbige berichtigen müsse, läßt sich so geschwind nicht absehen. Man darf sich darüber eben nicht verwundern, daß die meisten der Warheit hierinn verfehlt haben, indem selbige die Zeitrechnungs-Geschichte Griechenlandes niemals gründlich erlernet haben.

Die vornehmste Schwierigkeit bestehet in Bestimmung des Zeit-Alters der Regierung derer Amazonen. Justin ist der einzige, bey dem man sich hierüber einiger massen Raths erholen kann. Nach dessen Berichte (78), führete Ta-

 naus,

(77) Nichts ist seltsamer, als, was man hierüber beym Petit, im 42 Kap. seiner Dissertation lieset.

(78) Justin, im 1 Kap. des I B. desgl. im 3 und 4 Kap. des II B.

naus, König in Scythien, seine siegreiche Waffen, bis nach Egypten, woselbst damals Vexoris herrschete. Er brachte alle diejenige Länder, welche diese beyde Königreiche von einander absonderten, unter seine Bothmäßigkeit; und es blieben selbige so lange unter der Herrschaft dieser nordischen Ausländer, bis sie Ninus, bey der Grundlegung des grossen Assyrischen Reiches, eroberte. Dieses geschahe etwas eher, als sechszehn hundert Jahre vor Christi Geburt.

Sechszehntes Jahrhundert vor Christi Geburt.

Lange nachher (79), fährt Justin fort, (ich nehme hiebey eine Zeit von hundert Jahren an,) ereignete sich die Flucht des Ylin, und Skolopit, welche, zur Ausweichung der Meuterey derer Grossen, welche sich gegen sie zusammen rottiret hatten, ihr Vaterland verliessen, und nebst ihren Ehefrauen, und einer Anzahl getreuer Freunde, nach das Land der Sarmater flüchteten, woselbst sie insgesammt niedergemacht wurden. Dieses veranlassete die Errichtung des Königreiches derer Amazonen, wie ich bereits oben erwähnt habe (80). Man kann solchergestalt sagen, daß dieses

(79) Justin schreibt: medio tempore. Es bedeutet aber dieser Ausdruck nichts, und nach der Uebereinstimmung anderer Geschichte, nehme ich die Zeit eines Jahrhunderts an.

(80) In dem zweyten Kap. gegenwärtiger Geschichte, auf der 52 Blatt.

es ohngefähr funfzehn hundert Jahre vor Christi Geburt geschehen sey.

Bis soweit, streitet nichts mit andern zuverläßigern Begebenheiten, noch mit denen Regeln der Wahrscheinlichkeit, noch mit der Ordnung der Zeitrechnung, welche ich zu einer andern Zeit (81) dargethan habe, und welche zur Zeit noch keinen Widerspruch gefunden hat. Das Zusammentreffen der Griechischen Geschichte mit der Geschichte derer Amazonen, bestätigt die Warheit meiner erstern Behauptungen.

Funfzehntes Jahrhundert vor Christi Geburt.

Sobald die Amazonen, ihrer Menge nach, der Ausführung des gefaßten Entschlusses der Eroberung, gewachsen waren, ergriffen sie die Waffen gegen ihre Nachbaren; trugen soviel Siege davon, als sie Treffen geliefert, und drangen nach und nach bis an die Ufer des Thermodons vor. Der Eingang in klein Asien, ward ihnen, wegen der innern Schwäche des Assyrischen Reiches, leicht. Die würkliche Stärke dieses Reiches, war bereits mit der Regierung des Ninus, und der Semiramis, welche dieses Reich angeleget hatten, verschwunden. Nach ihnen schlichen

M 5 sich

(81) Man sehe meine Geschichte derer Reiche, und Republicken, nebst den Zeitrechnungs-Tafeln, nach.

sich Verschwendung und Ueppigkeit, bey dem Hofe von Ninive, oder Babel, ein (82); und der Scepter ward, bey der Verachtung, darein er sich setzete, von Tage zu Tage schwächer. Die Unterthanen desselben, waren die einzigen, welche davor Scheu hatten; die Auswärtigen hingegen wageten alles, und es widersetzete sich der Fürst ihren Unternehmungen gar selten. Der damals auf dem Throne sitzende Regent, stellete dem Einfalle derer Amazonen in Cappadocien, nicht das geringste entgegen; wenigstens sehen wir keine Würkungen, die seine Gegenwehr gehabt; und es bemächtigten sich selbige solchergestalt des größten Theiles von klein Asien, und nahmen denen Assyrern dasjenige, was ihr König Ninus denen Scythen weggenommen hatte, wieder ab.

Die Amazonen hatten eben diese Eroberungen zurückgeleget, oder waren vielmehr annoch damit beschäftigt, als Bacchus, Sohn der Semele, und Enkel des Cadmus, auf seinem Zuge nach Indien, einige von ihnen niedermachte, und sie mit in den Krieg gegen die Baktrier führete (83).

Vierzehntes Jahrhundert vor Christi Geburt.

In denen beyden folgenden Jahrhunderten, verbreitete sich ihr Ruhm, und ihre Macht, sehr weit.

(82) Justin, im 1 Kap. des I B. Diodor, im II B. a. d. 102 S.

(83) Polyän, in seinen Stratagem. B. I. K. 1. n. 3.

heit. Es bevölkerten damals die Abkömmlinge des Hellen, Klein Asien; sie errichteten daselbst einen Handel mit Griechenland, woraus sie ursprünglich abstammeten, und legten allda den Grund von verschiedenen Städten. Denen Amazonen aber war es aufbehalten, die Werke, die jene blos angefangen hatten, vollends zu Stande zu bringen. Sie brachten selbige, theils ungezwungen, theils mit Gewalt, unter ihre Oberherrschaft; sie erweiterten, und verschönerten selbige; brachten sie in Aufnahme, und setzten sie durch gute Bevestungen, gegen feindliche Ueberfälle in Sicherheit. Dieses ist auf verschiedenen ihrer Münzen zu bemerken, als woselbst sie mit einer Thurnkrone auf dem Haupte, als einem Zeichen ihrer Aufmerksamkeit hierauf, vorgestellet sind.

Dreyzehntes Jahrhundert vor Christi Geburt.

Ihre Feldzüge, und kriegerische Eigenschaften, machten sie zu einem Gegenstande der Bewunderung bey denen auswärtigen Völkern. Die Griechen stelleten sich selbige, als Weibspersonen, welche ungemein fürchterlich, und weit gefährlicher, als alle Völker auf der Welt wären, vor. Dieser im Schwange gehende Begrif, veranlassete eben den Eurystheus, König zu Mycenen, den Herkul zur Hinwegholung des Gürtels der Königinn der Amazonen, welche zu Themiscyra ihre

 Resi-

Residenz hätte, auszuschicken. Seine sowohl, als seiner Gefährten Tapferkeit, brachten ihm, in dieser seiner Unternehmung, Glück: zog aber auch die Waffen derer Amazonen auf Griechenland nach sich. Es rächten sich letztere dieserhalb durch die erschrecklichste Verheerungen, die sie anrichteten; bevor sie nach Attika gekommen, woselbst ihnen das Glück zuwider war. Dieserhalb gieng auch Penthesilee, in Gesellschaft der beherztesten von ihrer Nation, vor Troja, woselbst sie insgesamt in Einer Schlacht um das Leben kamen.

Diese beyderley, fast zu gleicher Zeit sich ereignende, Unglücksfälle, richteten das Reich derer Amazonen zu Grunde. Sie verlohren sowohl in der einen, als andern Niederlage, ihre Königinnen, nebst ihren auserlesensten Truppen: und da es ihnen an Personen, diesen Verlust wieder zu ersetzen, fehlete, konnten die übrigen mit gar leichter Mühe unterdrücket, und ihnen dasjenige, was sie durch die Macht der Waffen erhalten hatten, wieder abgenommen werden.

Es blieb indessen doch noch in Cappadocien, eine Art von Abkömmlingen derer Amazonen übrig, welche die Sitten, und Gesinnungen der erstern an sich behielten. Es waren selbige annoch in dem Besitze einer ziemlichen Strecke Landes, zwischen Phasis, und das Gebirg Caucasus (84), als Alexander Asien eroberte. Thalestris,

(84) Q. Curtius, im 5 Kap. des VI B. Plutarch, in der Lebens-Beschr. des Alexanders. Diodor, im



ftris, ihre Königinn, welche von denen ausserordentlichen Wunderen der Tapferkeit, welche den jungen Helden in den Augen der ganzen Welt fürchterlich machten, dieses gehöret hatte, suchte ihn, in der Begleitung von dreyhundert Amazonen, in Hyrkanien auf. Bevor sie die Linien, welche die Verschanzungen derer Macedonier ausmachten, vorbey zog, schickte sie zu ihm, und ließ ihm sagen, daß eine Königinn, welche vor Verlangen, ihn kennen zu lernen, brenne, angekommen wäre, ihren Besuch bey ihm abzustatten, und nicht mehr weit von seinem Lager entfernt sey. Alexander erwiederte hierauf, daß es ihm ebenfalls ein Vergnügen seyn würde, sie zu sehen. Hierauf ließ sie ihr Gefolge von Pferd und Wagen still halten, und ritt, nebst ihren dreyhundert Gefehrtinnen, nach das Gezelt des Fürsten. Sobald sie ihn zu Gesichte bekam, stieg sie vom Pferde herunter, und gieng, zwo Lanzen in der Hand habend, um sich daran zu halten, gerad auf ihn zu. Der König ließ sie durch einen Dollmetscher fragen, warum sie hieher käme? Herr! antwortete ihm Thalestris: ich kann es Ihnen nicht verbergen, daß die Begierde, Nachkommen von Ihnen zu haben, der Grund sey, welcher mich hieher geführet hat. Sollte mir

(1) im J. d. W. v. d. 549 S. Justin, im 4 Kap. des XII B. Ich weiß, daß Appian, und Strabo, die Warheit dieses Vorfalles in Zweifel gezogen haben; allein, ihre Gründe beweisen in der That nichts.

mir die Natur eine Tochter schenken, so will ich sie behalten, und nach unsern Sitten und Gebräuchen, erziehen lassen; sollte es aber ein Sohn seyn, so will ich Ihnen denselben, zu Ihrer Besorgung zurück senden. Ich glaube, der Ehre, Erbfolger Ihrem Reiche zu liefern, vollkommen würdig zu seyn! Alexander behielt die Prinzeßinn dreyzehn Tage lang bey sich, und vergaß nichts, was zu ihrem Vergnügen, in Ansehung der prächtigsten Opfer, und Schauspiele, welche er anstellen ließ, gereichen konnte. Er hätte sie gar zu gern dahin vermogt, ihm auf seinem Feldzuge zu folgen; allein sie entschuldigte sich deßfalls, und kehrete wieder nach ihr Königreich zurück k).

Endlich sollen auch, einigen Nachrichten zufolge (85), unter denen Truppen der Albanier, damals, als Pompejus diese Völker schlug, und ihren König in einer grossen Schlacht um das Leben brachte, Amazonen gewesen seyn. Dieses ist der letzte Umstand, den man von der Geschichte dieser berühmten Kriegerinnen antrifft.

Das

k) Man vergleiche hiebey die 73 S. gegenwärtigen Werkes.

(85) Plutarch, in der Lebens-Beschr. des Pomp. Appian, de bello Mithridat.

Das neunte Kapitel,

Von denen fremden, oder neuern Amazonen.

Mit der Zerstörung des Königreiches derer Amazonen in den ältern Zeiten, war demnach bey ihrem Geschlechte die Lust und Neigung, welche sie zur Unabhänglichkeit, in denen kriegerischen Verrichtungen hatten, nicht gänzlich ausgerottet worden. Es sey nun, daß beständig einige Spuren von ihnen in denen Gegenden des schwarzen Meeres vorhanden gewesen; oder, daß das Andenken des Ruhmes, den sie sich daselbst erworben, die Lust, selbigen nachzuahmen, wieder rege gemacht habe: so soll daselbst, nach der Erzählung Eines unserer Reisebeschreiber, eine Gesellschaft von ihnen, welche denen erstern ähnlich sind, leben.

Als ich mich in denen Gegenden des Gebirges Caucasus aufhielt, schreibt P. Archangelus Lamberti (86), lief eine schriftliche Nachricht bey dem Dadian, Fürsten von Mingrelien, ein, daß aus diesem Gebirge, Völker, welche sich in drey Haufen vertheilet, gekommen wären; daß

(86) P. Lamberti, im 1 Th. der grossen Sammlung des Thevenot.

daß der stärkste, Moskau angegriffen, und die beyden andern sich in das Land derer andern Völker des Caucasus, derer Suanen, und Caratcholi) geworfen hätten; daß selbige zurückgeschlagen worden; und daß man unter denen Todten, viele Weibspersonen gefunden habe. Man brachte sogar dem Dadian die Waffen dieser Amazonen, welche ungemein schön anzusehen, und mit einer weiblichen Artigkeit ausgezieret waren. Es waren dieses Helme, Kürasse, und Armschienen von Harnischen, welche aus vielen kleinen über einander gelegten Eisenblechen bestanden. Die an dem Kürasse, und denen Armschienen, bedeckten sich, so wie unsere Federn an denen Blättern, und gaben also denen Bewegungen des Körpers ganz leicht nach. An dem Küraß war eine Art von Waffenrocke bevestigt, welcher ihnen bis auf die Mitte des Beines herab gieng, und aus einem wollenen Zeuge, so mit unserer Scharsche eine Aenlichkeit hatte, jedoch von einer dermassen hochrothen Farbe war, daß man es für den schönsten Scharlach gehalten hätte, verfertigt gewesen. Ihre Halbstiefeln, waren mit kleinen meßingernen Flitterlein, oder Plättgen besetzt, welche von innen durchbohrt, und mit starken, feinen, und auf eine besonders künstliche Art gedreheten Schnüren von Ziegenhaar, zusammen geheftet waren. Ihre Pfeile waren vier Spannen lang, über und über vergoldet, und am Ende ungemein fein verstählt. Sie giengen nicht ganz spitzig zu, sondern waren, an dem Ende, drey oder

vier

vier Linien breit, wie die Schneide an einem Meissel. Diese Amazonen sind zum öftern in Kriegen mit denen Calmuckischen Tartarn verwickelt. Der Fürst Dadian versprach denen Zuanen und Caracholi, die stärkste Belohnungen, wann sie ihm Eine von diesen Weibspersonen, wofern ihnen etwa dergleichen in die Hände gefallen wäre, lebendig hätten liefern können.

Der Ritter Chardin (87), welcher diese Gegend durchreiset ist, meldet, daß das Königreich Cacheti ehedem verschiedene grosse Städte gehabt, und rechnet unter die Völker, welche selbige zerstöret hatten, auch die Einwohner des Gebirges Caucasus, und das Geschlecht derer Amazonen. Letztere, fügt er hinzu, stossen, nach Norden, an Cacheti. Ich habe niemanden gesehen, welcher in ihrem Lande gewesen; hingegen habe ich aus vieler Personen Munde, Nachrichten davon erzählen gehört; und man zeigte mir bey dem Fürsten eine grosse Frauen-Kleidung von einem dicken wollenen Zeuge, und von ganz besonderer Gestalt, deren sich eine Amazone, welche bey Cacheti in den letztern Kriegen um das Leben gekommen war, bedient haben soll. Ich hatte an einem gewissen Tage, eine ziemlich lange Unterredung hierüber, mit dem Sohn des Prinzen von Georgien. Selbiger sagte mir unter andern, daß jenseits Cacheti, fünf Tagereisen gegen Norden, ein grosses Volk

(87) In seiner Reise nach Persien, a. d. 124 S.

Volk gewesen, welches man fast gar nicht gekannt; und in beständigen Kriegen mit denen Calmuckischen Tartarn verwickelt gewesen; daß alle Einwohner des Gebirges Caucasus, beständig mit einander Krieg führen, und daß es nichts helfe, Frieden oder Verträge mit ihnen zu errichten, indem dieses wilde Völker seyn, welche weder Religion, noch Gesetze, noch Policey haben. Diejenige, welche am nächsten an Cacheti wohnen, streiffen öfters bis dahin. Ich erzählte diesem jungen Prinzen dasjenige, was die Griechische und Römische Geschichte von denen Amazonen berichten; und nachdem ich eine Zeitlang darüber gesprochen, erwähnte er, daß dieses ein Volk von umher ziehenden Scythen, so wie die Turkomanner, und Araber, seyn müßte, welche die Herrschaft denen Frauenspersonen übertragen haben, wie die Achinder thun; und daß sich diese Königinnen von Personen ihres Geschlechtes, welche ihnen überall nachfolget, bedienen lassen. Wir begreiffen leicht, daß sie wie die Mannspersonen, und dazu auch eben so gut, zu Pferde gereiset: Dieweil in denen Morgenländern alle Frauenspersonen reiten, und die Prinzeßinnen daselbst den Dolch an der Seite tragen.

Man findet in denen auswärtigen Geschichten verschiedene Beyspiele, welche damit eine Verwandtschaft haben. Libyssa (88), welche den Böh-

(88) Aeneas Sylvius, im 7. Kap. seiner Böhmischen Geschichte. Albert Crantz, im Chron. regnorum Aquilonarium, B. I. Kap. 8.

Böhmischen Thron nach dem Tode ihres Vaters Crocus bestiegen hatte, setzte sich, wegen der Art, die sie ihre Unterthanen beherrschete, der Sonderheit ihrer Grundsätze ohnerachtet, in Bewunderung. In Ansehung des Antheils, den die Frauenspersonen an der Verwaltung des Staates gehabt, könnte man sagen, daß dieses die Zeit ihrer Regierung gewesen. Es blieb nicht blos dabey, daß sie größtentheils den obersten Rath mit ausmachten; sondern, die mehresten ergriffen eine denen gewöhnlichen Beschäftigungen ihres Geschlechtes ganz entgegen gesetzte Lebensart. Sie übeten sich in denen Waffen, im Reiten, und in Erlernung alles dessen, was zum Kriege gehörte. Diese Art von Geschmack, Betragen, oder Mode, ward in dem Königreiche allgemein, dieweil es der Libyssen gemäß war, und brachte eine Menge von Frauenspersonen hervor, welche eben so viel Neigung zur kriegerischen Lebensart hatten, als sie gegen häusliche Beschäftigungen abgeneigt gewesen.

Nach dem Tode der Prinzeßinn, unterfieng sich eine ihrer vornehmsten Lieblinge, Namens Valaska, ein Frauenzimmer von Verstande, und Ränken, die Gelegenheit, welche sich ereignete, ihr Geschlecht in Ansehen zu setzen, sich zu Nutze zu machen. Sie versammlete alle diejenige, welche sich in denen Kriegs-Uebungen vestgesetzt hatten, begab sich an ihre Spitze, und setzete sich, da sie solchergestalt von diesem muthigen Heere unterstützet war, in den Besitz des Königreiches Böhmen, und blieb in selbigem, sieben Jahre nach einander, un-

 gestöhrt.

geführet. Ihr Absehen gieng aber nicht allein, und blos auf die Thronbesteigung; sondern, da sie sich auf selbigem zu erhalten, und ihr Geschlecht sogar darauf recht vest zu setzen, gedachte; so setzte sie Verordnungen auf, welche auf die Ausführung dieser Absicht gerichtet waren, und diejenige Gesetze, welche vormals unter denen Amazonen statt gefunden, wiederum in Ansehen brachten. Es ward vestgesetzet, daß diejenige, welche keine Männer hätten, die Freyheit haben sollten, zur Aufrechterhaltung des Staates, Männer zu nehmen; daß sie die Töchter, so sie bekommen würden, auf das sorgfältigste erziehen, denen Knäbgen hingegen das rechte Auge ausreissen, und die Daumen abschneiden sollten, damit sie solchergestalt, mit dem Bogen zu schiessen, oder irgend eine Art von Waffen zu führen, untüchtig gemacht würden. Diese unmenschliche Verordnung ward, so lange Valaska regierete, aufs strengste vollzogen. Die Frauenspersonen hatten sich dermassen mächtig, und furchtbar gemacht, daß sich die Männer, ohne dabey, ihr Leben zu verlieren, in Gefahr zu laufen, ihnen im geringsten nicht widersetzen durften. Mit dem Tode der Prinzeßinn kam alles wieder in seine natürliche Ordnung.

Kann man gleich nicht alles dasjenige, was Diodor von Sicilien (89), in Ansehung der durch die Afrikanische Amazonen in denen ältern Zeiten, geführten Eroberungen, geschrieben hat, für wahr annehmen, so dient es wenigstens doch

dazu,

(89) *Diod. Siculus*, im III B. a. d. 185 S.

dazu, daß wir daraus den Ursprung derjenigen, welche man seit dreyhundert Jahren in Afrika angetroffen hat, ersehen können. Ein gewisser Portugiesischer Reisebeschreiber (90) erzählt, daß er in dem Königreiche Dammum, im Mohrenlande, eine zahlreiche Gesellschaft von Frauenspersonen, welche die Sitten, und Gebräuche derer Amazonen am schwarzen Meere gänzlich beybehalten hatten, gesehen habe. Die Waffenuebung, sowol auf der Jagd, als im Kriege, war ihre vornehmste Beschäftigung. Man brannte ihnen die rechte Brust ab, sobald sie so alt waren, daß sie diese Operation aushalten konnten. Gemeiniglich blieben sie unverheyrathet. Diejenige aber, welche den Ehestand erwählten, zogen nur blos ihre Töchter auf; und die Knaben schickten sie, so bald sie selbige entwöhnet hatten, an ihre Ehemänner zurück, damit selbige vor sie sorgen mögten. Der Thron konnte von niemanden, als von einer Königinn besessen werden, welche ein Beyspiel von einer strengen Ordnung abgab, und welche sich, wegen ihrer Tugend, nicht allein bey ihren Unterthanen, sondern auch bey fremden Fürsten in Hochachtung setzete. Letztere errichteten eben solche Verträge mit ihr, als sie unter einander gethan haben würden; sie schätzten sich glücklich, unter der Anzahl ihrer Bundesgenossen zu seyn; und, weit gefehlt, daß sie auf den Untergang ihrer Macht bedacht gewesen wären, schickten sie ihr vielmehr,

(90) P. Jean Dos Santos, Dominikaner, in seiner Description de l'Ethiopie Orientale.

mehr, zu ihrer Vertheidigung gegen die Feinde, welche sie angriffen, Hülfe zu. Sie war niemanden, ausser denen Nachfolgern des insgemein so genannten *Prete Gianni*, (Presbyter oder Preciosus Joannes,) dessen Herrschaft sich über die gesammte Fürsten in Aethiopien erstreckete, unterworfen. Eine nach der östlichen Küste dieses Landes zu gelegene Insel, war von lauter Weibspersonen bewohnt, welche die selbige Lebensart angenommen hatten.

Am sonderbarsten ist, daß man in Amerika, eine Art von Amazonen angetroffen, welche mit denen Thermodontinischen beynahe einerley Sitten gehabt. Es mögen nun selbige für einen Ursprung, welchen sie wollen, gehabt haben, so hat die Sache selbst ihre völlige Richtigkeit, und ist durch ausdrückliche Zeugnisse von Männern, welche alle Achtung verdienen, bestättigt: deren eigene Worte hierüber ich gegenwärtig nur anführen will.

Die Toupinambous, spricht Pater von Acugna (91), bekräftigen uns das Gerücht, welches auf unserm ganzen grossen Flusse, von diesen berühmten Amazonen im Schwange gieng, von denen selbiger seinen eigentlichen Namen erhalten hat, und unter welchen er, von Anfange an, da er entdecket worden, bis auf den heutigen Tag, nicht allein denenjenigen, welche selbst eine

(91) Der P. Christoph von Acugna, ein Spanischer Jesuit, im 70 Kap. seiner durch Gomberville übersetzten Beschreibung des Amaz. Flusses.

n Weise dahin angestellet; sondern auch allen erfassern der Weltbeschreibungen, welche mit ersicht davon geschrieben haben, bekandt gesen. Es wäre etwas sehr seltsames, wann dieser grosse Fluß, seine Benennung des Amazonenflusses, ohne dem geringsten vernünftigen Grund bekommen haben, und, da man ihn mit einem nen, wodurch er berühmt geworden wäre, te belegen können, bloß unter einer fabelhaften nennung bekannt gewesen seyn sollte. Dieses t sich durchaus nicht gedenken; und es ist gar t glaublich, daß ein Fluß, wie der unsrige, cher so viele Vorzüge vor allen übrigen be (92), seinen Ruhm aus einem Titel, so ihm

 im

(92) Man siehet diesen Fluß, mit Rechte, als etwas ausserordentliches an; denn es hat selbiger vor allen übrigen Flüssen in der Welt, in aller Absicht betrachtet, gar vieles voraus. Man giebt ihm zum wenigsten zwölf hundert Meilen im Lauffe. Gemeiniglich ist er vier bis fünf, und niemals unter zwo Meilen breit. Seine Einfahrt beträgt vier und achtzig derselben. Es ist selbiger an verschiedenen Orten unergründlich. Er tritt eben so, wie der Nil, aus, wodurch er Fettigkeit und Fruchtbarkeit über die Felder verbreitet. Die Ebenen, und Hügel daselbst, sind mit Gehölz, Früchten, und Getreide bedeckt. Die benachbarte Völker, belustigen sich daselbst auf allerhand Art mit Fischen, und Jagen. Sie sind sinnreich, und hurtig; und finden das Gold, und Silber, theils in dem Amazonen-Flusse; theils in sämmtlichen, welche sich in ihn ergiessen; theils auch auf dem

von

im geringsten nicht zuständig ist, hergenommen haben sollte; wie wir wohl dergleichen bey Personen antreffen, welche, da sie nicht so viel Tugend besitzen, daß sie sich durch ihre eigene Kräfte, den Ruhm, wornach sie streben, erwerben könnten, sich kein Gewissen daraus machen, sich mit denen Vorzügen eines andern zu schmücken. Es sind aber die Beweisthümer, welche uns versichern, daß an denen Ufern des Amazonen-Flusses, ein Amazonen-Land liege, dermassen wichtig, und stark, daß man ihnen seinen Beyfall im geringsten nicht versagen kann: jener Untersuchungen anjetzt nicht zu gedenken, welche auf Befehl des Hofes zu Quito angestellet worden sind (93), welche durch Zeugnisse verschiedener aus diesen Gegenden selbst gebürtig gewesener Personen bekräftigen, daß Eins von diesen ohnweit dem grossen Amazonen-Flusse belegenen Ländern, mit kriegerischen Frauenspersonen besetzt sey, welche ohne Mannspersonen leben, und sich allein beherrschen; daß sich selbige zu einer gewissen Zeit im Jahre, mit Mannspersonen aus den benachbareen Gegenden fleischlich vermischen, um Kinder von ihnen zu bekommen; und daß sie die ganze übrige Zeit des Jahres hindurch in ihren Flecken leben, und sich mit weiter nichts, als dem Landbau, und der

Erar-

von einer Seite zur andern selbigen einschränkenden, Gebirge. Graf Pagan, im 1 Kap. der Beschreibung des Amazonen-Flusses.

(93) Hauptstadt, und Statthalterschaft von Peru, vor den König von Spanien.

beitung derer zum Leben nothwendigen Din- beschäftigen. Eben so wenig will ich mich bey den eingezogenen Nachrichten des Statt- rs von Pasto, in dem neuen Königreiche nada, aufhalten, woselbst man verschiedene ianer, und absonderlich eine Indianerinn, ver- en gehöret, daß sie in demjenigen Lande ge- n, wo dergleichen muthige Frauenspersonen i Wohnplatz gehabt; wie denn auch alle ihre hfungen mit demjenigen, was man bereits denen vorigen Nachrichten davon gewußt hat, mmen übereingestimmet.

Ich will mich gegenwärtig blos auf dasjenige, h selbst gehöret, und die ganze Zeit über, da uf dem Amazonen-Flusse gewesen, untersu- und der Warheit gemäß befunden habe, bezie- Die Bewohner der Ufer desselben, haben mir ugét, daß in ihrem Lande solche Frauensperso- als ich ihnen abschilderte, vorhanden gewesen; es gab mir ein jeglicher insbesondere, dermas- zuverläßige, und einstimmige Beweise, daß, n es mit der ganzen Sache nichts seyn sollte, größte Lüge in der ganzen neuen Welt, für die unwidersprechlichste historische Warheit gelten müste. : bekamen aber die umständlichste Nachrichten der Provinz, welche diese Weibspersonen be- nen; von ihren sonderbaren Gewohnheiten; denen Indianern, welche mit ihnen einerley ubens-Bekenntniß hegen; von denen Wegen, n ihre Gegenden führen; und von denen Lan-

des Einwohnern, mit welchen sie sich in dem letzten Dorfe, so ihnen, und denen Toupinambous zur Grenze dient, fleischlich vermischen.

Es wohnen selbige auf hohen, und ungeheuern Bergen, von denen Einer ausserordentlich über die andern hervor ragt, und welcher dermassen stark vom Winde betroffen, und von der Hitze des Welt-Gürtels (der Linie) verbrannt wird, daß nicht das geringste Kraut, oder Gewächs daselbst hervor kommen kann. Es haben sich diese Weibspersonen allemal mit ihrer Republik, ohne Beyhülfe von Mannspersonen, erhalten. Wann ihre Nachbarn zu der verabredeten Zeit auf ihren Grund und Boden kommen, empfangen sie selbige so lange mit ihren Bogen und Pfeilen bewafnet, bis sie gewiß überzeugt sind, daß sie, sie zu überfallen, nicht willens seyn. Alsdann legen sie ihre Waffen ab, und laufen zu denen Nachen, oder andern kleinen Schiffen ihrer Nachbaren. Eine jede von ihnen nimmt denjenigen, der ihr ansteher; führt ihn in ihr Haus, und weiset ihm ihr Hängebette, welches ein an Stricken hängendes baumwollenes Bette ist, an, und bewirthet ihn, die ganze Zeit dieses Aufenthaltes über, aufs beste.

Die Töchter, welche von diesem Besuche gebohren werden, halten sie zur Arbeit, und Wafsenübung an, und suchen auf alle Art und Weise selbigen von Kindesbeinen an, die Tapferkeit, und Liebe zur Unabhängigkeit von Mannspersonen, ein-

Köstern, bedacht. Was sie aber mit denen
bgen vornehmen, weiß man eigentlich nicht.
gewisser Indianer sagte mir, daß er einsmals
iner Jugend seinen Vater auf dieser Zusam-
kunft begleitet hätte, und versicherte mir, daß
elbige in dem folgenden Jahre an die Män-
von denen sie selbige bekommen hatten, wie-
abgäben, und daß diese sie mit Vergnügen
nähmen. Andere sind der Meynung, daß sie
ige, sobald sie zur Welt gekommen, um das Le-
bringen; und es wird selbiger am durchgän-
sten beygepflichtet. Es kann aber beydes, nach
n Unterschiede der Gegenden, und Gebräuche,
tt finden. Man weiß zuverläßig, daß sie Schä-
, wodurch sich viele Königreiche reich machen
nnten, besitzen; es hat sich aber noch niemand
iterstehen wollen, sie ihnen wegzunehmen. Man
rchtet sich, nicht ohne Grund, eine ganze Nation
on streitbaren Weibern anzufallen, denen die
reyheit lieber ist, als alle Reichthümer der Welt;
nd die vor selbige nicht anders, als mit Pfeilen,
ie mit einem Gifte, welches in demselbigen Au-
genblicke denjenigen, so er trift, tödtet, benetzt sind,
reiten.

Es ist zwar der Graf Pagan eigentlich nicht persönlich an dortigen Oertern, wie der Pater von Acugna, gewesen; indessen hat er doch die besten Nachrichten von der neuen Welt gelesen; und man siehet aus seinen, in der Geschichte davon befindlichen Abhandlungen, daß er sich sehr gut davon unterrichtet gehabt. Nur muß

man

man nicht auf die Schreibart eines Mannes, welcher bereits beynahe vor hundert Jahren geschrieben hat, sehen.

Es sey demnach Asien auf seine alte Amazonen nicht mehr so stolz (94)! Amerika weiß sich ebenfalls dergleichen Vorzuges zu rühmen. Die Felder von Themiscyra müssen nicht mehr mit dem Ruhme dieser erlauchten Heldinnen so groß thun! Die Provinz Aspante, ist durch die ihrigen eben so berühmt geworden. Und, der Fluß Thermodon rühme sich nicht mehr des Glückes, allein furchtbare Kriegerinnen getragen zu haben! Coruris ist nicht weniger durch diejenige, die an seinen Ufern wohnen, in Ruf gekommen. Die Guyanische, an Gold- und Silber-Bergwerken reiche Gebirge, machen ihre Grenzen von der Nordseite aus; und der Berg Yacamabe, welcher über die andern hervor ragt, steht mitten unter ihren schönen, und fruchtbaren Thälern. Die allererste Nachricht, welche die Spanier davon erhielten, bekamen sie von dem Prinzen Aparia, im Jahre 1541; und von dem einstimmigen Zeugnisse der sämmtlichen Nationen des grossen Amazonen-Flusses, in Ansehung dieser Warheit, hat selbiger seine Benennung erhalten l).

Ohn-

(94) Graf Pagan, im 49 Kap. der Beschreibung des Amazonen-Flusses.

l) Der Amazonen-Fluß, oder Rio de los Amazonas, im südlichen Amerika, wurde erstlich Orellana,

von

[illegible]hieracht man bisher noch keine zuverlässige Nachricht von den eigentlichen Umständen ihrer [illegible] nach [illegible]

[illegible] on seinem Entdecker, genennet. Man kann von ihm, und denen americanischen Amazonen, folgende Beschreibungen nachsehen. Die kriegerische Frauen; oder historische Beschreibung einer neuentdeckten Insul, Berl. 1736, 8. *Voyages and discoveries in South America: the first up the River of Amazons to Quito in Peru, and back again to Brazil, performed at the Command of the King of Spain*, by Christopher d'Acugna: *the second, up the River of Plate, and thence by Land to the Mines of Potosi, by M. Acarete: the third from Cayenne into Guiana, in Search of the Lake of Parime, reputed the richest place in the world, by M. Grillet, and Bechamel: done into english, from the Originals, being the only accounts of those Parts hitherto extant, with Maps*: wird im XX Bande der *Philosophical Transactions, for the year 1698, Numb.* 240, S. 196 - 199, recensirt. *Relation abregée d'un voyage fait dans l'interieur de l'Amérique meridionale, depuis la côte de la Mer du Sud, jusqu'aux Côtes du Brésil & de la Guiane, en descendant la riviére des Amazones*, par M. de la Condamine, *à Paris*, 1745, 8. 216 S. wird im *Journal des Scav.* v. Jun. 1746, S. 187 - 206, recensirt: und ist auch in denen *Memoires de l'Acad. R. d. Sc. à Paris*, a. d. J. 1745, S. 391 - 492, befindlich: und deutsch, unter dem Titel: Nachricht von einer Reise in das Innerste von Süd-America, von der Küste des Südmeeres an, bis zu den Küsten von Brasilien, und Guiana, längst dem Amazonen Strome; im Hamb. Magaz. VI B. 1 St. 1750 8. S. 1-70: und 3 St. S. 227 - 288. Anm. d. Ueb.

rer innern Regiementsfassung hat; so bestätigen doch die herrliche Thaten, welche sie in denen bey Eroberungen dieses Landes vorgefallenen Kriegen, gethan haben, alles dasjenige, was man von ihnen, durch ihre Nachbaren erfahren hatte. Nach dem Berichte des Akosta, und Herrera, hat man selbige öfters bewafnet, an der Spitze ganzer Schaaren, dem aus allen Kräften versuchten Eindringen der Feinde widerstehen, und denen Indianern ein Beyspiel der Tapferkeit geben, gesehen. Der Muth eines jungen Mädgens aus der Provinz Bogore, welches nicht eher unterlag, als bis es fünf Spanier mit ihren vergifteten Pfeilen durchbohret hatte, wird ewig denkwürdig bleiben; und diejenige, welche sich an der Spitze von Amerikanern, an dem Ufer des Flusses, sehen liessen, jagten denen Europäern ein dermassen heftiges Schrecken ein, daß sie sich, die übrigen anzugreiffen, nicht unterstunden. Die Obrigkeit zu Quito erachtete es für ihre Pflicht, Nachricht darüber einzuziehen, und erfuhr von denen nach der Grenze abgeschickten Personen, daß in dem weitläuftigen Lande dieses Theiles von Amerika eine mit streitbaren Weibspersonen besetzte Gegend befindlich sey, welche mit denen Mannspersonen im geringsten keinen Umgang, ausser an gewissen Tagen des Jahres, pflegeten. Der Rath zu Pasto erhielt eben den Bericht; und die Zeugnisse waren mit demjenigen, was man durch den Ruf von ihnen erfahren hatte, einstimmig. Endlich redete auch die ganze Nation derer Toupinambous

davon,

n, als von einer ganz unstreitigen Sache
rzählte von ihrer Staatsverfassung und T
it, eben dergleichen Umstände, als uns d
echen von denen Amazonen in Asien hinte
r haben.

Hierbey läßt sich nur dieses sogleich nicht gü
g machen, woher dergleichen Uebereinsti
i der Sitten zwischen Frauenspersonen, we
i Ländern, die beyderseits einander völlig un
int gewesen, gewohnet, habe entstehen kön
Man kann aber zuvörderst glauben, da
se grosse Veränderungen, oder besondere Un
e, ihre Absonderung von denen Mannsperso
veranlasset haben; und daß eine zur Ungebur
it, und zum Hochmuth geneigte Gemüthe
denjenigen Vorsatz, den Widerspenstigkeit
ein gewisser Zufall eingegeben, befördert habe
nächst giebt es, ohnerachtet ich nicht ger
upten mögte, daß die Amazonen der neuen
t eine Colonie derer vormahligen, und i
n alten Zeiten berühmt gewesenen, Amazo
eyn, dennoch gewisse Gründe, um dessen wil
an dergleichen vielleicht muthmassen könnte
dor (95) schreibt, daß die Afrikanische
zonen, mit ihren Eroberungen, oder vielmeh
Zügen, bis an die Ufer des Atlantischen
res gekommen; und man versichert (96),
daß

) Im III B. seiner Bibliothek, a. d. 185 S.
) Bruno, in seinen Anmerkungen über den Cluver,
a. d. 662 S.

daß noch einige in Monomotapa übrig geblieben seyn sollen. Konnte es sich nun nicht ereignet haben, daß einige, um dieser oder jener Ursach willen, zu Schiffe gegangen, und nach Amerika übergesetzet, woselbst sie ihre Lebensart, bis auf das Abnehmen der Brust, als welches ein Umstand, so bey der Verfassung dieser streitbaren Weiber von keinem sonderlichen Nutzen mehr ist, eingeflösset? Ich finde in dieser Meynung nichts, welches als unmöglich anzusehen wäre; vielmehr ist selbige wahrscheinlicher, als man sich einbilden sollte.

Das aber ist gar zu ungegründet, wenn man sagen will, daß Amerika durch die unbekannte Gemeinschaft dieses Theiles der Welt, mit Asien bevölkert worden sey. Da niemand dieses vorgegebene Stück Land, welches an der Nordseite belegen gewesen seyn soll, mit seinen Augen gesehen hat, so ist es wenigstens ungewiß; und folglich kann auch der Beweis von keiner Kraft seyn. Es muß demnach Amerika seine erstern Bewohner entweder aus Europa, oder aus Afrika, bekommen haben (97). Die Gelehrten läugnen dieses, oder getrauen es sich nicht zu behaupten, aus dem Grunde, weil die ältern Geschicht- oder Erd-Beschreiber, dessen nicht ausdrücklich Erwähnung gethan haben. Allein, hätte man nicht aus eben dem Grund auch nicht die Würklichkeit der unbekann-

(97) S. den Grotius, de orig. gentium American. und Calvetan, in seinen novis novi orbis Historiis.

en Länder gegen Süden, der westlichen
von Europa, den nordlichen Theil von
a, die Insel Madagascar, und das Land
nien, in Zweifel ziehen können? Wir fin-
ey keinem einigen unter denen Alten, Er-
ung davon. Da ihr Stillschweigen nichts
, als die Unvollständigkeit ihrer Kenntniss
Erdbeschreibung, anzeigt: so kann es kei-
beweis gegen die Würklichkeit der Gemein-
welche zwischen denen Völkern der alten,
euen Welt statt gefunden haben muß, ab-
. Zwar will ich wohl, wofern es jemand
gt, zugeben, daß dergleichen lange Reisen
nicht sehr oft vorgenommen worden seyn
n. Indessen müssen doch würklich derglei-
tatt gefunden haben, dieweil man nicht be-
n könnte, daß Amerika auf eine anderweiti-
t bevölkert worden sey.

Der Handel, der Fischfang, die Neugierde,
ungefährer Zufall, ein heftiger Sturm, ha-
nfänglich Reisende zur See, in ein Land
ret, auf welches ihre Gedanken gar nicht ge-
t gewesen waren. Einige sind aus selbi-
voll Verwunderung, und vielleicht mit
n Reichthümern, wieder zurück gekommen;
haben denen andern Muth gemacht, eben
ichen Reise vorzunehmen. Es kann uns
m geringsten nicht befremden, daß die Ge-
t- oder Erd-Beschreiber in diesen entfernten
n, von dergleichen Reisen zur See nichts

 gewußt

gewußt haben. Wegen ihrer Seltenheit, so wohl, als der Beschaffenheit dererjenigen, welche selbige gewaget; und des Bewegungsgrundes, der sie dazu vermogt haben konnte, war es nicht möglich, daß dergleichen weit und breit hätte bekannt werden können; und wäre auch dieses geschehen, so hätte es sich doch ereignen können, daß die Nachricht davon nicht zu den Ohren dererjenigen, welche selbige auf die Nachkommen hätten bringen können, gekommen wäre.

Wir haben keinen einigen Schriftsteller von dem westlichen Europa, und Afrika, vor den erstern Jahrhunderten der Kirche; und wir wissen nicht das mindeste von allen demjenigen, was daselbst, bis auf die Eroberung derer Römer, vorgefallen ist. Die Griechen, von denen wir die Alterthums-Kunde erhalten haben, stunden nicht in der geringsten Verbindung mit demjenigen Lande, welches wir bewohnen, und wußten nicht, was daselbst vorgieng. Julius Cäsar, Einer derer ersten Römischen Geschichtschreiber, die wir haben, ist auch der erste, welcher uns von denen alten Galliern Meldung gethan hat. Vor ihm scheinen selbige allen Völkern, eben so wie das südliche und westliche Afrika, unbekannt gewesen zu seyn. Es wäre demnach ein sehr schlechter Schluß, wenn man sagen wollte, daß so lange keine Gemeinschaft zwischen diesen beyden Welt-Theilen, und Amerika, statt gefunden habe, weil die Griechische oder Lateinische

ische Geschichtschreiber keine Erwähnung davon gethan haben.

Dieser Umgang war zwar würklich, ohne den See-Compaß, als welcher erst gegen das zwölfte Jahrhundert erfunden worden, weit schwerer, und gefährlicher. Inzwischen war selbiger doch nicht ganz und gar unmöglich, dieweil die Phönicier, und Egyptier, nach Indien, und von einer andern Seite, nach denen Canarischen Inseln, über das Vorgebirg der guten Hofnung, reiseten, welches doch eine weit längere Fahrt, als von Europa nach Amerika ist, und welche die Portugiesen, gegen das Ende des vierzehnten Jahrhunderts, bey allen Vortheilen, die wir bey der Schiffahrt haben, doch nicht anders, als mit vieler Mühe und Gefahr, haben anstellen können. Die Alten halfen sich, an statt des See-Compasses, auf eine gewisse Art, oder durch ein Astrolabium, wovon wir gegenwärtig nichts mehr wissen, noch.

Hiernächst konnte man auch durch die berühmte Insel Atlantis, in Ansehung deren die geschicktesten Erdbeschreiber nicht in Abrede seyn können, daß sie ehemals nicht würklich vorhanden gewesen seyn sollte, ganz bequem in wenig Tagen nach Amerika kommen; und es ist wahrscheinlich, daß, weil selbige zu Grunde gegangen, die Europäer, und Afrikaner, die

Reisen eingestellet haben. Plato gedenkt ihrer ausführlich in seinen Gesprächen; und, ohnerachtet dasjenige, was er davon anführt, mit vielen Fabeln untermengt ist, so sind doch heut zu Tage verschiedene Gelehrten darüber einstimmig; daß bey seiner Erzählung eine würkliche Warheit zum Grunde liege. In dem einen beschreibt er selbige (98), und in dem andern meldet er ihren unglücklichen Untergang (99). Er schreibt, daß, als Solon nach Egypten, um die Gesetze, und die weise Regierungs-Verfassung kennen zu lernen, gereiset wäre, ein Priester desselben Landes ihm versichert habe, daß jenseits der Säulen des Herkuls eine Insel, welche weit grösser, als Asien, und Afrika zusammen genommen, befindlich sey; daß man von da zu den benachbarten Eylanden, und von diesen auf ein vestes Land, welches gegen über, und nahe an dem würklichen Meere, das ist; dem grossen Welt-Meere läge, kommen könne. Da die Egyptier rings um Afrika herum schiffeten, konnte der Priester dem Solon Dinge davon erzählen, welche

(98) Plato, in Critia.

(99) Eben derselbe, *in Timaeo*. Er handelt davon nach Maaßgebung des vom Solon hierüber geschriebenen Buches. Strabo, im II B. a. d. 160 S. Diodor, im V B. Voßius schreibt, daß dieser Schriftsteller davon in seinem wahren fünften Buche, welches blos von diesen Inseln gehandelt, so aber verlohren gegangen ist, spreche. Im zweyten Kap. des II B. *de Historicis graecis*.

[illegible] Griechen gänzlich unbekannt wurden. [illegible] dieser Insel, welche Atlantis genennet [illegible] befanden sich überaus mächtige Könige [illegible], deren Herrschaft sich über die ganze In[illegible] über verschiedene andere, und selbst über den [illegible] Theil von Afrika, erstreckete. Es [illegible] sich aber, sagte ferner der Egyptier zum [illegible], daß sich durch ein gewaltiges Erdbeben, [illegible] einen entsetzlichen Regen, die Erde von [illegible] that, und die Insel Atlantis verschlang, [illegible] das Meer daselbst nicht mehr schifbar blieb. [illegible] dieser kurzgefaßten Erzählung ersehen wir, [illegible] daselbst eine grosse bewohnte Insel, [illegible] der [illegible] Meer-Enge von Gi[illegible] gewesen; und daß dieselbe nahe an [illegible] Inseln, und einem gegen über befindlichen [illegible] Lande, gelegen habe. Alles dieses ist voll[illegible] möglich.

Wegen der Grösse dieser Insel, sind einige be[illegible] worden, zu glauben, daß selbige Ame[illegible] (1). Es ist aber weit wahrschein[illegible] (2), daß es eine grosse Strecke Landes ge[illegible] [illegible] wesen.

[illegible]) Einsmals sind die Carthaginenser Herren davon gewesen, und sie liessen keine Europäer daselbst hinein. Cluver, im 11 Kap. des VI B. aus dem V B. des Diodor.

[illegible] Baudran, und Ortel, im Thesaur. Sanson, Cluver, und andere. Celkarius [illegible] sich nicht, dieser Meinung beyzutreten.

[illegible] Der P. Kircher, in seinem *Mundo subterraneo*, Th. II. B. [illegible] Kap. [illegible]

wesen; von der die Canarien- und Azorischen Inseln, vielleicht einen Theil ausgemacht. Letztere sind denen erschrecklichsten Erdbeben ausgesetzt, und während dieser Empörungen der Natur, richtet das Meer daselbst entsetzliche Verwüstungen an. Die Alten hatten, in Ansehung dieserley Begebenheiten, eine schätzbare Nachricht, welche man nicht genug in Erwägung zieht, aufbehalten. Dahin gehört der Austritt des schwarzen Meeres, dessen Diodor von Sicilien Meldung thut (3), und welcher dermassen gewaltige Unordnungen auf denen Inseln, über welche sich selbiges ergossen, angerichtet, daß die Insel Samothracien, bis an die höchsten Berge, dadurch überschwemmt worden. Wofern, wie die Alten geglaubt haben, Afrika und Spanien vor diesem an einander gegrenzet, so hat, wahrscheinlicher Weise, der entsetzliche Ungestüm des Gewässers des Mittelländischen Meeres, welches sich damals in das grosse Weltmeer ergossen, den größten Theil dieser gegen über gelegenen Inseln überschwemmet, und mit fortgerissen. Dieser Meynung war Einer unserer gelehrtesten Reise-Beschreiber (4), und es zweifelt selbiger, ob nicht Amerika selbst ein Theil von der alten Insel Atlantis seyn mögte. Es ist aber weit natürlicher, zu glauben (5), daß Amerika jenes von

dem

(3) Diodor, im V B.

(4) Herr von Tournefort, in seiner *Voiage du Levant*, im II Th. a. d. 65 S.

(5) la Martiniere, unter dem Artikel: *Atlantide*.

dem Plato angedeutete veste Land, jenseit Atlantis, und der benachbarten Inseln, sey. Aus dem Daseyn dieser Insel, läßt sich auf eine leichte Art begreiflich machen, auf was für Art Amerika frühzeitig habe bevölkert werden können, und warum man keinen weitern Handel dahin fortgesetzt habe. Man kann mit dem Plato annehmen, daß Atlantis von dem alten vesten Lande nicht sehr weit ab gelegen (6), und sich in einer ziemlichen Weite nach Westen, woselbst Amerika befindlich ist, woran es angrenzen konnte, erstrecket habe.

Auf solche Art haben also die Afrikanische Amazonen nach den andern Welt-Theil kommen, und ihre Lebensart andern Frauenspersonen daselbst beybringen können, wofern etwa nicht diejenige, welche man daselbst, nahe an dem grossen Flusse, welcher nach ihnen genannt worden, ange-

(6) Dergleichen Nachricht hatte Seneka gehöret; und es gab ihm dieses Gelegenheit, vorher zu verkündigen, daß man dereinst eine neue Welt entdecken würde. Seine Verse davon, in der II Handlung seines Trauerspieles, *Medea* betitult, sind merkwürdig, und lauten also:

> Venient annis saecula seris
> Quibus Oceanus vincula rerum
> Laxet, & ingens pateat Tellus;
> Tethysque nouos detegat Orbes;
> Nec sit terris vltima Thule.

angetroffen hat, von ohngefähr darauf gefallen sind m).

m) Zur Ergänzung der Geschichte derer Amazonen, ist auch noch zu bemerken, daß *Adamus Bremensis*, der gegen das 1070 Jahr gelebet, und eine Kirchen Geschichte hinterlassen hat, in dem zu Ende derselben angehängten kleinen Traktat von der Lage Dännemarks, und anderer Mitternächtigen Länder, im 228 Kap. eines Volkes gedenke, so aus lauter Weibern bestanden, und an denen Ufern des Balthischen Meeres gewohnet. Er sagt beynahe von ihnen eben das, was man bisher von denen andern gesaget hat. Aber, er macht die Dinge zu groß, und aus allen mehr, als lauter Wunder. Denn, er spricht, daß sie, wie einige vorgäben, schwanger würden, dafern sie gewisse Wasser kosteten; daß sie, nach dem Vorgeben anderer, mit denen fremden Kaufleuten; oder mit denen Gefangenen, die ihnen in die Hände fielen; oder auch mit Mißgeburten, so bey ihnen nicht selten wären, sich fleischlich vermischten. Wann sie darnieder kämen, so brächten sie entweder ein schönes Mädgen, oder einen Cynocephalum zur Welt; so nennet er Leute, die den Kopf, wo andere die Brust, haben. Anm. d. Uebers.

